THE UNIVERSITY

OF ILLINOIS

LIBRARY
843 L13
D 814
1876

Gröber Library 1912

7692

LA FONTAINE

ET

LES FABULISTES

I

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

SAINT-MARC GIRARDIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FORMAT IN-8°

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES D'UN JOURNALISTE. . . . . 1 vol.

FORMAT GRAND IN-18

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES D'UN JOURNALISTE. . . . . 1 —

LA FONTAINE ET LES FABULISTES. . . . . 2 —

DU DÉCRET DU 24 NOVEMBRE, ou de la Réforme de la Constitution de 1852. . . . . 1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LA FONTAINE

ET

LES FABULISTES

PAR

M. SAINT-MARC GIRARDIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ILLINOIS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1876

Droits de reproduction et de traduction réservés

20 Mai 13 C.

PRÉFACE

En publiant ce cours sur la Fontaine, que j'ai fait à la Sorbonne en 1858-59, je n'ai pas la prétention de publier un livre. J'ai récrit, d'après mes notes et celles de quelques-uns de mes auditeurs, ces leçons qui n'avaient d'autre mérite que celui d'entretiens familiers sur le sujet le plus varié du monde, c'est-à-dire sur les Fables de la Fontaine. L'auditoire prenait part à ces entretiens par son attention et par son adhésion. Le professeur y parlait avec une franchise de sentiments qu'il se devait à lui-même devant la jeunesse qui l'écoutait, et que le gouvernement a eu le bon goût de toujours respecter. C'est une justice que je me crois obligé

236583

de rendre aux ministres de l'instruction publique auxquels j'ai eu alors affaire.

Je n'ai pas cru devoir changer la forme de ces leçons et leur ôter leur caractère de conversation. Ceux de mes auditeurs qui auront la curiosité de les lire y retrouveront les souvenirs de leur vive et studieuse jeunesse et de leur vieux professeur ; ils m'en sauront gré. Quant à moi, comme ces souvenirs de bienveillance, perpétués et renouvelés pendant trente-deux ans de professorat public, à travers bien des générations et deux ou trois révolutions, font le modeste honneur de ma vie, on ne s'étonnera pas que j'aie soigneusement conservé à ces leçons ce qui m'en rend la mémoire douce et précieuse.

Décembre 1866.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

Première leçon. — La Fontaine et l'apologue. 1

Deuxième leçon. — Ésope. — La sagesse antique. 22

Troisième leçon. — Phèdre et Babrius.. 61

Quatrième leçon. — Les fables orientales. 90

Cinquième leçon. — Des paraboles de l'Évangile.. 130

Sixième leçon. — La Fable au moyen âge dans le *Roman du Renard*. 147

Septième leçon. — La Fable au moyen âge. — Les Fabliaux. . 188

Huitième leçon. — La Fontaine comparé aux fabulistes du seizième siècle. 228

Neuvième leçon. — Du caractère et de la vie de la Fontaine. . 276

Dixième leçon. — La Fontaine et Lulli. — La Fontaine et Saint-Évremond. — Conversion et mort de la Fontaine. 326

Onzième leçon. — Comment la Fontaine unissait l'étude à l'inspiration. 374

DOUZIÈME LEÇON. — De la morale des fables de la Fontaine, livre Ier. 398

TREIZIÈME LEÇON. — De la morale des fables de la Fontaine, livre II. 425

NOTE DU PREMIER VOLUME. 447

Voir, à la fin du second volume, la table alphabétique des auteurs cités dans l'ouvrage.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

LA FONTAINE

ET

LES FABULISTES

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ILLINOIS

PREMIERE LEÇON

LA FONTAINE ET L'APOLOGUE

Messieurs,

Le programme de la Faculté des lettres vous a dit quel serait cette année le sujet de nos entretiens. Nous étudierons les fables de la Fontaine : la Fontaine, c'est-à-dire le plus original de nos poëtes du dix-septième siècle; les fables de la Fontaine, c'est-à-dire je ne sais combien de petits drames, gracieux ou piquants, et

qui vont tous à l'adresse de quelques-uns de nos travers et de nos vices ; étude toute littéraire, fort paisible et fort douce, libre de toute arrière-pensée ; qui ne touche à rien et à personne, sinon aux défauts et aux ridicules de l'homme, et dont nous faisons tous bon marché dans les autres ; étude enfin, si je ne me trompe, qui ne peut pas gêner le professeur, lequel consent de bon cœur à se faire, au besoin, sa part dans cette *comédie à cent actes divers* qui s'appelle les fables de la Fontaine.

Je pourrais me dispenser de traiter ici de l'apologue en général. Les fables de la Fontaine sont à part de tout genre littéraire. Le poëte y est tout ; le genre n'y est presque pour rien. Je veux cependant dire un mot de ce que j'entends par l'apologue.

On a beaucoup dit que l'apologue avait été inventé pour dire la vérité aux despotes sous le voile de la fiction. Je n'en crois rien. L'apologue a, selon moi, une origine plus haute et plus universelle : il se rattache au don et au besoin qu'a l'esprit humain d'exprimer ses pensées sous des images et des emblèmes différents. La métaphore, l'allégorie, la parabole, l'apologue, la fable sont l'œuvre de la même faculté, l'effet du même besoin que nous avons de donner à nos pensées et à nos sentiments l'éclat ou le voile des images et des allégories. L'apologue n'est donc pas l'invention et la ruse d'un esclave spirituel voulant parler à son maître

sans le fâcher. L'apologue n'est ni d'Ésope, ni de Crésus, ni de Lydie : il est de tous les pays, de tous les temps, de tous les genres de gouvernement; il est de l'homme enfin.

Je ne veux pas parler ici de Ménénius Agrippa, cet orateur d'une puissante aristocratie aux abois, racontant au peuple révolté la fable des Membres et de l'Estomac[1]. On me dirait qu'il n'y a pas de pire despote que le peuple en colère, et que l'apologue était tout à fait de mise en cette occasion. J'y consens. Cependant, si je me souviens bien de mon histoire romaine, le peuple ne fut que médiocrement touché de l'apologue de Ménénius, qui voulait conserser à l'estomac sa vieille prépondérance. Les tribuns furent créés comme des médecins chargés de veiller sur les caprices et les appétits de l'estomac. Croyons donc, si nous le voulons, que l'apologue de Ménénius fut inventé pour faire entendre la vérité à la puissance populaire. Je prendrai dans Hérodote[2] un apologue plus ancien, celui de Cyrus aux Ioniens et aux Éoliens. Cyrus, avant d'attaquer Crésus, roi de Lydie, avait essayé de faire révolter contre lui les Grecs de l'Ionie et de l'Éolie : ceux-ci avaient refusé son alliance. Après la prise de Sardes, ils vinrent eux-mêmes la demander, et Cyrus leur répondit par l'apologue

[1] Tite Live, liv. II, ch. XXXII.
[2] Livre Ier, ch. CXLI.

suivant : « Un joueur de flûte, ayant aperçu des poissons dans la mer, joua de la flûte, s'imaginant qu'ils viendraient à terre. Se voyant trompé dans son attente, il prit un filet, enveloppa une grande quantité de poissons qu'il tira sur le bord, et, comme il les vit sauter : « Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de « danser, puisque vous n'avez pas voulu le faire au « son de la flûte. » Cyrus était victorieux et tout-puissant : qu'avait-il besoin de cacher sa pensée sous le voile de l'apologue? qui craignait-il de blesser? qui voulait-il ménager? Personne assurément.

Ce jour-là l'apologue n'a point servi pour faire entendre la vérité aux despotes, puisque c'est le despote lui-même qui s'en sert pour se moquer, à son aise, de ses interlocuteurs.

J'ai encore à citer un fabuliste, peu connu sous ce titre, et qui n'avait guère non plus le besoin ou l'habitude de ménager personne : c'est l'empereur Tibère. Flavius Josèphe raconte, dans ses *Antiquités judaïques*[1], que Tibère n'aimait pas à changer les gouverneurs de provinces; il les laissait volontiers longtemps en place, et, quand on lui demandait pourquoi, il racontait l'apologue suivant : « Un jour, un blessé était couché à terre, et il y avait sur ses plaies un grand nombre de mouches. Un voyageur qui pas-

[1] Livre XVIII, chap. v.

sait eut pitié de lui, et, croyant qu'il était trop faible pour chasser les mouches, il s'approcha et se mit à lui rendre ce bon office. Le blessé le conjura alors de n'en rien faire. Le voyageur lui ayant demandé pourquoi il ne voulait pas qu'on le délivrât de cette souffrance : « Tu me feras plus de mal encore, répondit-il, « en chassant les mouches qui sont sur mes plaies ; car, « comme elles sont déjà pleines de mon sang, elles ne « me piquent plus avec la même furie qu'en com- « mençant, et elles me laissent un peu de relâche. Mais, « si tu chasses celles-là, il en viendra d'autres à jeun et « affamées, qui, me trouvant déjà épuisé, me suceront « jusqu'à me faire mourir. » Et voilà pourquoi Tibère ne renouvelait pas souvent les gouverneurs de provinces. Il aimait mieux que les provinces fussent sucées par des mouches rassasiées que par des mouches affamées.

Voilà la fable de Tibère. Ce maître absolu du monde n'avait certainement pas besoin de cacher sa pensée sous aucun emblème. Quelle qu'elle fût, il était sûr que Rome l'approuverait et s'y conformerait. L'apologue n'est donc pas seulement l'adroite invention des esclaves, puisque les despotes s'en servent aussi fort ingénieusement pour exprimer leur pensée. Il est dans toutes les bouches, dans les plus humbles comme dans les plus hautaines, et il s'accommode à toutes les conditions. Il est propre à tout le monde, parce que, après tout, l'apologue n'est pas autre chose qu'une mé-

taphore ou une allégorie continuée, et que la métaphore et l'allégorie sont une des manières les plus naturelles de parler. J'irai volontiers jusqu'à dire que l'apologue court les rues, et je suis persuadé que, si chacun de nous voulait rassembler ses souvenirs de conversation depuis seulement une quinzaine, il trouverait dans sa mémoire je ne sais combien d'ébauches et de commencements d'apologues. Dans la conversation ordinaire, l'apologue reste presque toujours à l'état de métaphore et d'image; il va rarement jusqu'à l'allégorie. On sent cependant que, si on voulait pousser un peu plus loin la métaphore ou l'image, elle arriverait bien vite à l'apologue et à la fable.

Je lisais dernièrement un très-spirituel article de M. Philarète Chasles sur les nouvelles lettres de M. de Maistre, ce grand écrivain dont la gloire semble en train de changer de parti, et j'y trouvais un mot charmant de M. de Maistre. On se plaignait devant lui de l'effervescence libérale de l'empereur de Russie, Alexandre Ier, et on s'en prenait à ses conseillers qui, disait-on, étaient trop jeunes : « Il y avait autour de « lui trop de têtes blondes; il faudrait quelques têtes « blanches. — Sans poudre, » ajouta M. de Maistre. C'est une pensée fine et profonde, exprimée par un emblème familier; c'est un apologue commencé. La pire sagesse, en effet, est celle qui se prend comme une mode, qui blanchit la tête sans mûrir l'esprit.

J'assistais par hasard, il y a deux ou trois semaines, à une conversation entre industriels et spéculateurs. « Mauvaise entreprise, disait l'un de je ne sais « plus quelle affaire : elle n'a eu encore qu'une compa- « gnie tuée sous elle. — Oui, répondait un autre, il « faut encore deux ou trois générations d'actionnaires « pour servir d'engrais. » Apologues commencés que cette conversation, dont les interlocuteurs faisaient de l'allégorie sans le savoir. Le soir, ouvrant un de mes vieux livres, je trouvai mon apologue complet et achevé dans une ancienne légende chinoise. « L'inventeur de la « porcelaine, ayant allumé ses fourneaux pour la cuire, « ne pouvait pas obtenir le degré de chaleur nécessaire « à la cuisson. Il avait recommencé plusieurs fois sans « succès. Un jour enfin, désespéré de son impuissance « et pris de folie, il se jeta lui-même la tête la première « dans le four. Il était très-gras. La graisse de son « corps anima le feu, et les ouvriers, ce jour-là, trou- « vèrent la porcelaine cuite à point. L'inventeur ne « profita pas de son invention. Seulement, en mémoire « de son sacrifice, les Chinois l'ont mis au rang des « dieux. » Charmant et touchant apologue, qui traduit le proverbe éternellement appliqué dans le monde : *Sic vos non vobis.*

Et les proverbes! Quelle mine inépuisable d'apologues commencés! Quelles fables presque faites!

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Le drame et les personnages ne sont-ils pas déjà créés et prêts à paraître sur la scène? Vienne le poëte, c'est-à-dire celui qui sait donner la parole et par conséquent achever la création, l'apologue sera complet.

Adieu paniers, vendanges sont faites. Sots paniers en effet, qui croient qu'ils font la vendange parce qu'ils la portent, et qui veulent qu'on leur sache gré d'avoir été utiles, après qu'on n'a plus besoin d'eux. Ils méritent bien d'être mis en chansons, en fables, en comédies, étant dupes et n'étant pas contents.

Les lisières sont pis que le drap, ce que je traduis par un autre proverbe : *Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.* Partout, si je ne me trompe, dans ces exemples l'apologue pointe, pour ainsi dire, sous le proverbe. Ne croyez pas cependant que tout le monde puisse d'un proverbe faire un apologue ou une fable. Cela est aisé assurément, si vous vous en tenez à la moralité : la moralité est déjà contenue tout entière dans le proverbe. Mais, si vous voulez faire une fable à la façon de celles de la Fontaine, c'est-à-dire créer une action et des personnages, prêter un caractère à ces personnages et leur donner la parole, voilà ce que la Fontaine a fait seul peut-être parmi tous les fabulistes.

Quelle idée, messieurs, devons-nous avoir du génie de la Fontaine?

On a fait de la Fontaine un personnage singulier, moitié grand homme et moitié idiot, distrait, insou-

ciant, paresseux, à qui un dieu complaisant envoie je ne sais combien de beaux vers, dont le poëte lui-même ne se doute pas. Ce personnage est une fiction. La Fontaine connaît son propre génie ; il aime même à le définir et à l'expliquer, sans y mettre trop de modestie :

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légère et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais, quoi ! je suis volage en vers comme en amours[1].

Non-seulement il explique son génie et parle volontiers de l'ingénuité de son talent[2], il explique aussi sa manière de travailler : car il travaillait, et beaucoup, mais à sa façon, sans trop de suite ; surtout grand ami des Anciens, et ne les quittant pas aisément dès qu'il s'était mis à les lire. Personne, au dix-septième siècle, après Fénelon, ne sent et n'estime les Anciens mieux que ne le fait la Fontaine, et non-seulement les poëtes qui pouvaient avoir avec lui quelque parenté de génie ou

[1] *Épître à madame de la Sablière.*

[2] *Discours de réception à l'Académie.* « Vous voyez, messieurs, par mon ingénuité et par le peu d'art dont j'accompagne ce que je dis, que c'est le cœur qui vous remercie, et non pas l'esprit. »

de goût, mais les philosophes comme Platon [1], mais les orateurs comme Démosthènes, dont il a fait ce grand et juste éloge :

> Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un [2].

Personne, au dix-septième siècle, non plus, n'a mieux compris et mieux exprimé le charme de la beauté ou de la grâce que la Fontaine : la beauté, si nous en croyons Vénus parlant à Adonis,

> La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
> Est quelque chose encor de plus divin que nous [3].

Pour peindre ce don divin de la beauté qu'il conçoit si bien, mais qu'il veut toujours trouver dans quelque être visible afin d'en mieux sentir le charme, la Fontaine trouve des expressions qui ne sont qu'à lui parmi les poëtes de son temps. Voyez comme il peint la princesse de Conti [4] :

> Elle allait en un bal s'attirer maint hommage.
> Je la suivis des yeux : ses regards et son port
> Remplissaient en chemin les cœurs d'un doux transport.
> . . . . . .
> Conti me parut lors mille fois plus légère
> Que ne dansent aux bois la nymphe et la bergère ;

[1] *Considérations sur les dialogues de Platon.*
[2] *Œuvres diverses.*
[3] *Poëme d'Adonis.*
[4] Anne-Marie de Bourbon, fille de Louis XIV et de mademoiselle de la Vallière.

L'herbe l'aurait portée; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.
Elle semblait raser les airs à la manière
Que les dieux marchent dans Homère[1].

Avec cet heureux don qu'il avait de tout sentir et de tout aimer, la Fontaine a renouvelé l'apologue. L'apologue ancien ne s'intéressait qu'au sens et à la moralité; point au récit, point aux personnages. Il ne s'agissait que d'enseigner une vérité morale et de l'enseigner d'une façon vive et spirituelle. Peu importait l'aventure et peu les personnages. La Fontaine changea tout. Il se mit à se prendre d'intérêt pour les bêtes, pour les arbres, pour tout enfin; ou plutôt il prit intérêt à l'homme, qui est le vrai héros de toutes ses fables sous des noms divers, tantôt loup et tantôt agneau, tantôt chien et tantôt renard, tantôt cerf et tantôt cheval, mais toujours homme, c'est-à-dire victime de ses fautes et dupe de sa vanité.

J'oppose quelquefois, par une double image,

dit La Fontaine[2],

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

[1] *Œuvres diverses, Le Songe.*
Saint-Simon, parlant de la duchesse de Bourgogne, dit : *Une marche de déesse sur les nuées.*
[2] Liv. V, fable 1re, *le Bûcheron et Mercure.*

Ce qui me frappe dans la Fontaine et dans le tour nouveau qu'il a donné à l'apologue, ce n'est pas seulement qu'il en a fait un conte et un drame, au lieu de le laisser ce qu'il était, je veux dire une moralité plus ou moins bien amenée; c'est le don vraiment merveilleux qu'il a d'animer la nature, de l'entendre, de la faire parler. L'entretien de la Fontaine avec les bois, les arbres, les eaux, avec toutes choses enfin; ce qu'il en entend, ce qu'il en répète, a quelque chose de profond et de mystérieux, sans que pourtant cet entretien cesse jamais d'être clair et aimable, sans que la pensée et le sentiment du poëte aillent jamais se perdre dans la contemplation mystique et confuse des grandeurs de l'univers.

> Oui, tout parle dans l'univers;
> Il n'est rien qui n'ait son langage,

dit la Fontaine. Mais, selon les interprètes, ce langage est tantôt vague et confus, tantôt gracieux ou élevé. Je sais que, de nos jours, ç'a été la mode dans la poésie de beaucoup interroger la nature et de la faire parler. Avec quoi les poëtes ne s'entretiennent-ils pas? avec les fleuves, les torrents, les montagnes, les vallées, la lune, les étoiles, que sais-je? demandant quel était le mystère de leur cœur et de leur génie à toute la nature, et ne le demandant que parce qu'ils voulaient à toute force avoir un mystère au fond de leur génie ou de leur cœur; ne cherchant que leur moi étroit et

vaniteux dans ce grand univers; ne se donnant pas à la nature, quoiqu'ils en aient l'air, mais ramenant la nature à eux-mêmes et passant par je ne sais quel panthéisme immense pour aboutir à l'égoïsme.

Je lisais, il y a quelques années, les lettres de madame Bettina d'Arnim à Gœthe ; singuliers écrits d'une jeune fille de dix-sept ans, qui s'éprend d'amour pour un vieillard de quatre-vingts ans, et qui l'entretient de cet amour. Mais quel amour, bon Dieu! combien il est subtil, raffiné, compliqué, mystique! et qu'est-ce que la Fontaine en aurait dit! Ce n'est pas Gœthe qu'aime Bettina : c'est la nature, dont Gœthe est à ses yeux le miroir. Elle s'est livrée à je ne sais quelle adoration panthéistique de l'univers ; seulement elle a pris Gœthe pour emblème, et elle lui dédie le culte qu'elle rend à un autre. Elle en fait, si je puis ainsi parler, le saint de son église; elle ne l'en fait pas le Dieu. Quel est donc le Dieu de Bettina? C'est la nature, si vous vous en tenez à ses paroles, à ses confidences; mais allez plus loin : son Dieu, c'est elle-même; et ce qu'elle cherche dans l'univers interrogé avec une curiosité vaniteuse, c'est elle-même. L'amour de Gœthe cache l'amour de la nature, et l'amour de la nature cache l'amour du moi, deux grandes tendresses d'imagination qui déguisent une grande vanité. Voyez comment Bettina raconte à Gœthe que dès son enfance elle a aimé la nature et s'est entretenue avec elle :

« Tu veux donc que je te parle du temps où je n'avais pas encore appris à prononcer ton nom. Tu as raison de vouloir connaître ce qui me prépara à toi. Je t'ai dit que ce furent les herbes et les fleurs qui me regardèrent les premières; que je reconnus qu'il y avait une question dans leur regard, une demande à laquelle je ne savais répondre que par des larmes. Puis le rossignol m'attira à lui. Sa manière d'être indépendante, son chant, son approche avaient plus de charme pour moi que la vie des plantes ; je me sentais plus près de lui; sa société avait pour moi quelque chose d'attrayant. De mon lit, j'entendais son chant nocturne ; ses gémissements mélodieux m'éveillaient; je soupirais avec lui; je lui prêtais des idées et je lui faisais de consolantes réponses... Quand il chantait, mon cœur s'arrêtait et se laissait toucher par ses accents, comme s'ils étaient le doigt de Dieu... L'été passa, le rossignol cessa de chanter, il devint muet et ne se montra plus. Quand je l'avais pour compagnon, je n'avais pas besoin de distraction ; sa société m'était devenue une chère habitude ; c'est avec douleur que je m'en vis privée. Si au moins j'avais eu quelque chose pour le remplacer ! une autre bête, par exemple. Je ne pensais pas aux humains. Dans le jardin du voisin, il y a un chevreuil enfermé dans un enclos ; il court le long de son mur de planches et soupire. Je fais une ouverture par laquelle il peut passer la tête. L'hiver a

tout recouvert de neige; je cherche la mousse des arbres. Nous nous connaissons, le chevreuil et moi. Que ses yeux sont beaux! quelle âme profonde me regarde par ces yeux! Il aime à poser sa tête dans ma main, et moi aussi je l'aime, ce pauvre chevreuil; j'accours chaque fois qu'il m'appelle. Pendant les nuits claires et froides d'hiver, j'entends sa voix, je vais pieds nus dans la neige pour l'apaiser. Quand tu m'as vue, tu te calmes, singulière bête qui me regardes, qui cries vers moi, comme si tu me demandais ta délivrance. Quelle confiance inébranlable il a en moi, qui ne suis pourtant pas de sa sorte! Pauvre animal, toi et moi sommes séparés de nos semblables; nous sommes tous deux seuls, nous partageons le même sentiment de solitude. Que souvent j'ai pensé pour toi à la forêt, où tu pourrais courir au loin et non pas éternellement en rond, comme ici, dans ton enclos! Là, au moins, tu irais toujours ton chemin, et à chaque pas tu pourrais espérer rencontrer enfin un compagnon, tandis qu'ici tu n'arriveras jamais au but, et tout espoir est perdu pour toi. Pauvre bête, que ton sort m'épouvante et qu'il est voisin du mien! Moi aussi je cours alentour; je vois les étoiles luire au ciel, mais elles y sont fortement attachées; pas une d'elles n'en descendra et ne viendra à moi; il y a bien loin d'ici aux lieux où elles sont. On me l'avait prédit au berceau, que j'aimerais un astre, et que cet astre resterait loin de moi. »

Ne nous y trompons pas : ces herbes et ces fleurs qui regardent Bettina, ce rossignol qui chante, ce chevreuil aux beaux yeux, ces étoiles enfin qui luisent au ciel, qu'est-ce que tout cela pour elle, sinon les images sous lesquelles elle se cherche? Et les fleurs ne sont belles, et le rossignol n'est mélodieux, et le chevreuil n'a de touchants regards, et les étoiles n'ont de doux rayons que parce que le moi de Bettina est derrière toutes ces figures. L'univers aurait bien tort de croire que l'homme l'adore : l'homme s'adore soi-même en lui, ce qui est tout différent, et le panthéisme n'est, en dépit de ses apparences, qu'une des formes de l'orgueil.

Qu'il y a loin de ce culte vaniteux et confus de la nature au sentiment qu'en a la Fontaine et qu'il exprime si bien! Il ne se cherche pas lui-même dans les plantes et dans les animaux qu'il fait parler : il y cherche l'homme et les passions générales de l'humanité. Il ne demande pas à la nature le secret de son génie et de son cœur, comme une énigme qui doit intéresser l'univers : il lui demande des emblèmes et des figures pour peindre les mœurs de l'homme; et si, pendant qu'il cause avec ses bêtes des champs et des bois, la Fontaine, par le don heureux qu'il a de tout sentir, sent qu'il y a, dans cette grande et belle nature, un charme qui l'attire; s'il trouve que l'univers a un langage et s'il jouit de l'entendre, ce n'est pas le petit moi, le moi inquiet et vaniteux, le moi mélancolique

et mécontent, qu'il essaye de retrouver dans l'univers et qu'il s'efforce de grandir : il cherche ce que j'appellerai le grand moi, c'est-à-dire la vie morale de l'homme et la vie de la nature, vie pleine de grâce et de beauté, vie pleine de doux sons, de douces odeurs et de beaux jours, qu'il aime à chanter en même temps qu'il cause avec ses bêtes :

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduit en langage des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature[1].

Heureux donc ceux qui, comme la Fontaine, ne font pas de l'univers le confident de leur amour-propre et l'écho de leur vanité! Heureux même, ne fussent-ils pas poëtes et ne pussent-ils pas répéter ce qu'ils entendent de charmant et de doux dans la nature! Heureux ceux qui se laissent pénétrer au charme de son entretien; qui reçoivent dans leur âme la paix qui lui vient de son ordre éternel; qui s'inclinent devant elle, ou plutôt devant Dieu, avec un cœur reconnaissant des plaisirs qu'elle nous donne, et humble en face des grandeurs qu'elle nous montre!

J'ai parlé du génie de la Fontaine; il me reste à dire un mot du caractère moral de ses fables. Ici, je crains bien de me brouiller un peu avec les admirateurs

[1] *Fables*, épilogue du liv. XI.

de la Fontaine; je crains surtout de paraître trop austère. On m'accusera peut-être de partager les préjugés que Jean-Jacques Rousseau avait contre les fables de la Fontaine, quand il reprochait aux mères de famille de faire apprendre à leurs enfants ces fables qu'ils ne comprenaient pas, et qui leur gâteraient le cœur s'ils les comprenaient. Assurément je ne vais pas jusque-là. Je ne voudrais pas cependant qu'on pût croire que je prends les fables de la Fontaine pour une école irréprochable de morale.

La Fontaine est un grand moraliste, parce qu'il sait admirablement peindre et représenter le cœur humain; mais ne lui demandez pas de le régler et de le diriger. Il n'a jamais réglé son cœur : comment réglerait-il celui des autres? C'est un moraliste dramatique, mais non pas un moraliste dogmatique. Sa morale n'est ni rigoureuse ni élevée : c'est celle de l'expérience, celle qu'apprend la vie, et toutes les leçons que donne la vie ne sont pas belles et élevées. L'expérience ne montre pas la vertu toujours triomphante dans le monde; elle la montre souvent vaincue et souvent impuissante. Il faut donc que la morale vienne au secours de l'expérience pour soutenir l'honneur et le respect de la vertu contre le mauvais renom de ses défaites La Fontaine ne s'inquiète pas de ce soin; il connaît mieux les maximes de la morale mondaine que celles de la morale chrétienne. Non qu'il prêche plus volontiers

les maximes mauvaises que les bonnes : il est fort impartial, et surtout il ne se pique pas d'être conséquent, si bien qu'on peut citer ses vers à charge et à décharge dans presque toutes les causes. D'abord il a un grand mérite, et qui doit le rendre agréable à beaucoup de personnes : il est en politique de la plus belle indifférence :

> Le sage dit, selon les gens :
> Vive le roi! vive la Ligue[1]!

Cette morale-là n'est pas bien haute, et tout le monde y peut atteindre. Voulez-vous encore quelqu'une de ces maximes qui réussissent ou qui font réussir dans le monde?

> On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
> Les Dieux, sa maîtresse et son roi[2].

Ne sont-ce pas là, en effet, trois moyens infaillibles d'éviter le danger et de trouver le plaisir?

Et *le chien qui porte au col le dîner de son maître!* Il a essayé quelque temps de défendre le dîner; mais, quand il voit qu'il ne le peut pas, il se décide, à quoi? A fuir? fi donc! — A se faire tuer sur la place? non! A partager. En chien avisé, il aime mieux avoir part au dîner qu'au martyre. Qui peut le blâmer? Ce n'est pas

[1] Liv. II, fable v.
[2] Liv. Ier, fable xiv.

la Fontaine. Le bonhomme n'a donc pas une morale sévère et rigoureuse; on peut la suivre sans se compromettre par trop de vertu. Qu'on n'ait pas cependant trop de confiance en lui : il est malin dans ses inconséquences. Il loue les dieux; mais il aime à se moquer des derviches. Il loue sa maîtresse; mais il ne loue pas toujours la même. Il loue le roi ; mais il le représente souvent sous la formidable figure du roi des animaux, le lion, qui est toujours le plus fort, sinon le plus juste.

D'où vient donc que, malgré ses maximes relâchées, nous aimons tous la Fontaine, et que ceux qui se plaignent du terre à terre de sa morale, ceux qui croient que l'homme ne peut être soutenu que par les moralistes qui l'élèvent, d'où vient que ceux-là même se gardent bien d'appliquer à la Fontaine l'arrêt qu'ils prononcent contre quelques-unes de ses moralités? Il y a peut-être un peu de Philinte dans la Fontaine : il s'accommode trop aisément aux hommes comme ils sont. Mais ce n'est point un Philinte faux et intéressé ; il est épicurien plutôt qu'égoïste. C'est par cette honnête sincérité qu'il nous plaît et qu'il se rachète de tant de maximes commodes. Faites un instant de la Fontaine un homme qui règle sa conduite sur quelques-unes de ses moralités, qui crie : *Vive le roi!* ou *Vive la Ligue!* par intérêt et pour conserver ses pensions ; qui loue les dieux pour ne pas

être réputé janséniste; qui vante la maîtresse du roi plutôt que la sienne; qui glorifie le roi, le lendemain de la chute de Fouquet, son protecteur : à l'instant même, ce la Fontaine égoïste et habile nous déplaît et nous répugne. Ce qui sauve, à nos yeux, la Fontaine du terre à terre de ses moralités, c'est l'heureuse ingénuité qu'il a dans le caractère comme dans l'esprit. Elle fait la grâce de son génie et l'honnêteté de son caractère. « Monsieur! disait la garde-malade de la Fontaine au confesseur qui l'assistait dans ses derniers jours, Monsieur! Dieu n'aura jamais le courage de le damner. » Pourquoi? parce qu'il était sincère et bon. Je ne puis pas, quant à moi, être plus sévère que Dieu.

DEUXIEME LEÇON

ÉSOPE — LA SAGESSE ANTIQUE

Je veux, avant d'arriver à l'étude des fables de la Fontaine, jeter un regard rapide sur les fabulistes qui l'ont précédé, soit dans l'antiquité, soit pendant le moyen âge, soit au seizième siècle.

Parlons d'abord des fables d'Ésope.

N'attendez point ici des recherches d'érudition. Il y a beaucoup de controverses savantes sur Ésope. Y a-t-il eu un Esope? A-t-il écrit ses fables, ou sont-elles venues à nous par tradition? Le texte que nous en avons est-il ancien ou moderne, des bons temps de la Grèce ou de l'ère byzantine? Je ne veux point traiter ces diverses questions : je me contente de résumer en quelques mots les savantes dissertations que j'ai lues à ce sujet.

Je crois qu'il y a eu un Esope, comme je crois qu'il

y a eu un Homère. Je crois qu'il a fait des fables ; mais je ne crois pas qu'il les ait écrites. Beaucoup de ces fables ont été, dans divers temps, écrites soit en prose, soit en vers. Le texte que nous en avons et qu'on attribue au moine Planude n'est ni le plus ancien ni le meilleur.

Les événements de la vie d'Ésope ne sont pas plus authentiques que le texte de ses fables. Cette vie est devenue une véritable légende populaire ou un conte des *Mille et une Nuits*, surtout dans les récits de Planude, le dernier rédacteur des fables d'Ésope et le moins éclairé. Aussi est-ce cette vie fabuleuse que la Fontaine, qui aimait les contes et qui disait que, *si Peau-d'Ane lui était conté, il y prendrait un plaisir extrême*, c'est cette vie fabuleuse que la Fontaine a mise en tête de ses fables. Non pas qu'il ne sache fort bien que la vie d'Ésope par Planude est pleine de fictions : cela ne l'arrête pas ; il a même ses raisons pour croire un peu à cette légende d'Ésope : « D'abord, dit-il, Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas encore être éteinte. » Le bonhomme, à ce coup, prend Planude pour un ancien, sans doute parce qu'il est Grec. Planude est un moine byzantin, qui vivait au quatorzième siècle de l'ère chrétienne; et, comme Ésope vivait dans le sixième siecle avant Jésus-Christ, cela fait dix-huit ou dix-neuf cents ans d'intervalle entre lui et Planude.

Ce qui a évidemment décidé la Fontaine à prendre le récit de Planude, c'est que, de toutes les Vies d'Ésope, celle-ci est la plus amusante. Nous la connaissons tous : c'est un petit roman grec où Ésope joue le rôle d'un sage avisé et judicieux. Il est, quoique esclave, le maître de tout le monde par sa prudence et son esprit. L'Ésope de Planude est un sage dans le genre du Zadig de Voltaire. Seulement le Zadig de Voltaire est un sage moqueur né en France, et dans ses récits l'extraordinaire touche à l'ironie. Dans Planude, l'extraordinaire est pris au sérieux, et la sagesse aboutit presque au miracle. Le conte est fait par un conteur crédule pour des lecteurs ignorants.

Venons maintenant aux fables d'Ésope. Sont-elles d'origine grecque ou d'origine orientale? Ésope est-il un Phrygien, un homme d'Orient devenu Grec? chose toute naturelle dans l'Asie Mineure, qui était grecque elle-même longtemps avant le siècle d'Ésope. Ésope, au contraire, est-il un Grec qui se serait inspiré du génie oriental? chose rare dans l'histoire grecque, car c'est le privilége de l'esprit grec de s'approprier les génies étrangers en les transformant en son propre esprit. Je ne crois guère, quant à moi, qu'Ésope soit un Grec d'Athènes ou de Corinthe, qui se serait fait Oriental par penchant ou par raffinement littéraire.

La fable est grecque par ses origines, disent quelques critiques. Ils citent, avant Ésope, Hésiode dans

son poëme des *Travaux et les Jours*, racontant la fable de l'*Épervier et le Rossignol* : « Un épervier parlait ainsi à un rossignol mélodieux qu'il avait pris dans ses serres et qu'il emportait à travers les nues. Celui-ci gémissait, déchiré par les ongles aigus de l'oiseau de proie, qui lui disait d'une voix cruelle : Pourquoi tant de bruit, beau chanteur? Tu es au pouvoir d'un plus puissant que toi ; tu vas où je t'emporte ; je ferai de toi ce que je voudrai, soit que je te mange, soit que je te lâche. Imprudent quiconque veut lutter contre les puissants ! il est vaincu et livré à l'outrage et à la souffrance. Ainsi parlait l'épervier aux ailes étendues [1]. » Voilà une des mille scènes de violence et de tyrannie qui se passent dans le monde des animaux comme dans le monde des hommes ; mais où est la fable, où est la moralité, où est la leçon ? Hésiode fait parler les animaux : cela ne suffit pas à la fable. La fable ne date pas seulement du *temps où les bêtes parlaient*, mais du temps aussi où les bêtes, par leurs aventures, enseignaient les hommes. L'épervier d'Hésiode nous dit que c'est imprudence que de vouloir lutter contre les puissants ; mais est-ce que le pauvre rossignol a voulu lutter contre l'épervier ?

La Fontaine, qui a imité Hésiode, a voulu donner à son récit une moralité quelconque. Il nous montre donc

[1] Hésiode, les *Travaux et les Jours*, chant Ier.

« le héraut du printemps qui demande la vie » au milan :

Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie. —
Qui Térée? est-ce un mets propre pour le Milan? —
Non pas : c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien! Lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un Milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles[1].

Il y a ici une leçon peu élevée et peu généreuse, puisqu'elle dit aux faibles qu'il faut courber la tête sous la force, et que la plainte même est inutile et presque ridicule. Mais enfin cette moralité, qui est conforme à celle de beaucoup d'autres fables d'Ésope et de la Fontaine, donne au vieux récit d'Hésiode un air d'apologue qu'il n'a pas dans le poëte grec.

Au lieu de rechercher les origines de la fable et d'examiner si elle est primitivement grecque ou orientale, j'aime mieux étudier quel est son caractère

[1] Liv. IX, fable XVIII.

propre. La fable, selon moi, relève essentiellement de la sagesse antique et par conséquent de la sagesse orientale. La sagesse antique ne ressemble pas du tout à la sagesse moderne; entre le sage de l'antiquité et le sage des temps modernes, la différence est grande. Notre sagesse tient de près à la religion ou à la philosophie. Un sage de nos jours est un saint, ou un philosophe, ou un lettré qui se mêle peu aux affaires du monde, qui les ignore ou qui les dédaigne. C'est un homme à part, un peu solitaire et un peu singulier. Rien de pareil dans le sage antique : c'est surtout l'homme habile et avisé, qui sait se tirer d'affaire et qui a l'esprit d'expédient. Non qu'il aille jamais, dans ses expédients, jusqu'à oublier ce qui est honnête pour suivre ce qui est utile. Cependant il vise surtout à ce qui peut le tirer d'embarras, et il sait admirablement profiter des bonnes chances que le sort lui envoie. Voyez Joseph dans l'histoire sainte; voyez Ulysse dans l'histoire profane, et les sept sages de la Grèce. Leur sagesse est la prudence et l'habileté. C'est par sa prudence que Joseph, d'esclave qu'il était, devint premier ministre du roi Pharaon. Dieu le protége assurément; mais il s'aide lui-même par son habileté. Il a une plus haute idée de la vertu qu'Ulysse, puisque Ulysse cède tour à tour à l'amour de Circé et de Calypso, tandis que Joseph résiste à l'amour de la femme de Putiphar. Mais, s'il est vertueux, en même temps il est avisé.

Un des sept sages de la Grèce, Pittacus, est prince de Lesbos. Loin de croire que le sage, le philosophe, le lettré, dussent s'abstenir de prendre part aux affaires publiques, il disait « que c'était dans le gouvernement de la république qu'un homme faisait connaître l'étendue de son esprit et de ses maximes. » Ses maximes sont toutes des maximes de sagesse politique. « Quand vous voudrez faire quelque chose, disait-il à ses disciples, ne vous en vantez pas ; car, si par malheur vous ne pouviez venir à bout de votre entreprise, on se moquerait de vous. » Autre caractère de l'homme politique dans Pittacus : jamais il ne s'est trouvé embarrassé, quelque question qu'on lui ait faite. On lui demandait un jour quelle était la chose qu'on ne devait faire que le plus tard qu'on pouvait, *Emprunter de l'argent à son ami;* — Quelle était la chose qu'on devait faire en tout lieu? *Profiter du bien et du mal qui arrivent.*

Thalès, autre sage de la Grèce, était un grand physicien ; c'était aussi, au besoin, un grand spéculateur. Ainsi quelques jeunes gens de Milet avaient reproché à Thalès que sa science était fort stérile, puisqu'elle le laissait dans l'indigence. Il prévit, par ses observations astronomiques, que l'année serait très-fertile, et il acheta avant la saison tous les fruits des oliviers qui étaient autour de Milet. La récolte fut fort abondante, et Thalès en tira un profit considérable. Mais il n'était

spéculateur que pour donner une leçon à ses critiques, et il ne s'était fait millionnaire que pour prouver que la science n'est pas aussi stérile qu'on le dit. Il distribua ses bénéfices au peuple, au lieu de les garder pour lui ou pour ses actionnaires, démentant ainsi le rôle de financier qu'il avait pris un instant.

Bias est un grand orateur ; de plus, il est poëte ; mais ses maximes sont des maximes de sagesse pratique, et ses poëmes enseignaient à tout le monde la manière dont chacun pouvait vivre heureux et comment on pouvait bien gouverner la république en paix et en guerre. C'est Bias qui disait : *Aimez vos amis avec discrétion ; songez qu'ils peuvent devenir vos ennemis.* Il est vrai qu'il ajoutait : *Haïssez vos ennemis avec modération, car il se peut faire qu'ils soient vos amis dans la suite.* Ces deux adages ne témoignent pas d'une âme bien sensible ; mais ils témoignent d'une prudence remarquable. Quoique grand orateur, il disait encore : *Ne vous pressez pas de parler : c'est une marque de folie.* Il savait donc gouverner son talent et sa vanité : quelle habileté rare ! Il comprenait l'ascendant du silence. J'ai vu, en effet, de grandes fortunes détruites par la parole, et de grandes fortunes établies par le silence, surtout si le silence succédait à la vogue de la parole.

Périandre était tyran de Corinthe ; il s'était emparé du pouvoir. Voici ce que lui écrivait un de ses amis, un

sage aussi peut-être : « Je n'ai rien caché à l'homme que vous m'avez envoyé ; je l'ai mené dans un blé, j'ai abattu en sa présence tous les épis qui s'élevaient au-dessus des autres. Suivez mon exemple, si vous désirez vous conserver dans votre domination : faites périr les principaux de la ville, amis ou ennemis ; car un usurpateur doit se défier même de ceux qui paraissent ses plus grands amis. » Il est vrai que Périandre disait que les grands ne pouvaient avoir de garde plus sûre que l'affection de leurs sujets. C'était peut-être encore une sagesse de cacher les duretés de sa politique sous la bénignité de ses paroles. A cause de sa politique d'action ou à cause de sa politique de paroles, il régna, dit-on, cinquante ans.

Chilon était éphore à Sparte. C'était aussi un habile homme et fort ingénieux à gouverner sa conscience. Écoutez cette confession de son dernier jour. Chilon, se sentant approcher de sa fin, regarda ses amis assemblés autour de lui : « Mes amis, leur dit-il, vous « savez que j'ai dit et fait quantité de choses depuis si « longtemps que je suis au monde. J'ai tout repassé à « loisir dans mon esprit, et je ne trouve pas que j'aie « jamais fait aucune action dont je me repente, si ce « n'est, par hasard, dans le cas que je soumets à votre « décision pour savoir si j'ai bien ou mal fait. Je me « suis rencontré un jour, moi troisième, pour juger un « de mes bons amis, qui devait être puni de mort sui-

« vant les lois. J'étais fort embarrassé : il fallait de « toute nécessité, ou violer la loi, ou faire mourir mon « ami. Après y avoir bien rêvé, j'ai trouvé cet expé- « dient : je mis au jour, avec tant d'adresse, toutes les « meilleures raisons de l'accusé, que mes collègues ne « firent aucune difficulté de l'absoudre; et moi, je l'avais « condamné à mort sans leur en avoir rien témoigné. « J'ai satisfait au devoir de juge et d'ami. Cependant je « sens je ne sais quoi dans ma conscience qui me fait « douter si mon conseil n'était point criminel. »

Cléobule enfin, le moins célèbre des sages de la Grèce et le plus heureux, dit-on, « fut choisi par ses concitoyens de la petite ville de Lindes, dans l'île de Rhodes, qui le chargèrent de les gouverner; ce qu'il fit avec autant de facilité que s'il n'avait eu qu'une famille à conduire. »

Voilà les sages de la Grèce, dont Fénelon nous a raconté la vie. J'ai omis Solon, qui fut législateur et qui ne donna pas aux Athéniens les meilleures lois qu'il pouvait leur donner, mais celles qu'ils pouvaient le mieux supporter. Tous ces sages ont été mêlés aux affaires et au monde; ils ont tous su y réussir, et c'est pour cela même qu'ils ont été appelés des sages. Ils n'ont pas pensé à être des anachorètes et des misanthropes, à vivre dans la retraite et dans l'étude. Ils ont cru que la vie active était permise et même convenable au sage; ils n'ont pas cherché à en fuir les

périls, les ennuis, les embarras, ni même les petitesses et les misères; ils ont cru qu'il fallait tenir grand compte de l'expérience, et que parfois même la morale pouvait lui céder quelque chose.

Les fables d'Ésope se rattachent à cette vieille sagesse : elles prêchent la morale pratique, celle qui enseigne à ne pas faire de bévues dans le monde, à éviter les fautes encore plus que les péchés, à être avisé plutôt encore qu'à être vertueux, ou à être vertueux avec prudence et habileté. Le défaut de cette morale, c'est qu'elle ne nous enseigne pas assez à détester le mal. Elle le prend comme une nécessité de ce monde et nous habitue à le supporter, soit dans les autres, soit dans nous-mêmes; à le flatter même au besoin, si c'est le parti le plus sûr ou le plus commode. Dans les légendes ordinaires de la fable je reconnais l'expérience de l'Orient, c'est-à-dire de la vieille patrie du despotisme et de la servitude. J'y vois partout la tyrannie du lion, la cruauté du loup, la perfidie du renard, la faiblesse impuissante de l'agneau; nulle part la justice des lois venant au secours des opprimés; nulle part le sentiment énergique du droit luttant contre l'abus de la force et du pouvoir; nulle part l'idée de la liberté et de l'indépendance; c'est-à-dire aucun des sentiments qui font la dignité de l'homme et qui fondent la civilisation sur la justice, laquelle est le droit des petits et le devoir des grands. Dans la

fable, la justice et la vérité se déguisent sous je ne sais combien de voiles et prennent toutes sortes de précautions. Je veux bien croire que la fable veut, comme la philosophie, enseigner aux hommes la justice et la vérité ; mais quelle différence d'allure et de langage entre la fable et la philosophie!

Voyez Ésope et Solon à la cour de Crésus, roi de Lydie. Ésope y réussit; Solon est bientôt forcé de la quitter, et il la quitte sans regret. Mais le premier ne dit la vérité au despote qu'à l'aide de la fable; et la vérité, même dans la fable, se subordonne aisément à la flatterie. Solon, au contraire, quand Crésus lui a montré ses trésors et lui a demandé s'il avait jamais vu un homme plus heureux que lui, Solon répond : « J'ai connu Tellus, citoyen d'Athènes, qui a vécu en honnête homme dans une république bien policée. Il a laissé deux enfants fort estimés, avec un bien raisonnable pour les faire subsister ; et enfin il a eu le bonheur de mourir les armes à la main en remportant une victoire pour sa patrie. Les Athéniens lui ont dressé un tombeau dans le lieu même où il avait perdu la vie, et lui ont rendu de grands honneurs. » Crésus crut que Solon était un insensé : « Eh bien, continua-t-il, quel est le plus heureux des hommes après Tellus? — Il y a eu autrefois deux frères, répondit Solon, dont l'un s'appelait Cléobis et l'autre Biton. Ils étaient si robustes qu'ils sont toujours sortis victorieux de toutes sortes

de combats. Ils s'aimaient parfaitement. Un jour de fête, leur mère, qui était prêtresse de Junon, devait aller nécessairement faire un sacrifice au temple. Comme on tardait trop à amener les bœufs qui devaient traîner le char de la prêtresse, Cléobis et Biton s'y attelèrent et la conduisirent jusqu'au lieu où elle devait aller. Tout le peuple leur donna mille bénédictions; leur mère, ravie de joie, pria Junon de leur envoyer ce qui leur était le plus avantageux. Quand le sacrifice fut fini et qu'ils eurent fait très-bonne chère, ils allèrent se coucher et moururent tous deux dans cette même nuit. » A ce récit, Crésus ne put s'empêcher de faire paraître sa colère : « Comment, répliqua-t-il, tu ne me mets donc point au nombre des gens heureux? — O roi des Lydiens! lui répondit Solon, vous possédez de grandes richesses, vous êtes le maître de beaucoup de peuples; mais la vie est sujette à de si grands changements, qu'on ne saurait décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carrière. Le temps fait naître tous les jours de nouveaux accidents dont même on n'aurait jamais pu se douter. On ne doit point s'assurer de la victoire, lorsque le combat n'est pas encore fini. » Crésus fut fort mécontent; il renvoya Solon et ne demanda plus à le voir. Ésope, qui était alors à Sardes, fut fâché de la mauvaise réception que le roi avait faite à Solon : « O Solon! lui dit-il, il ne faut pas approcher les princes,

ou il ne leur faut jamais dire que ce qui leur est agréable. — Au contraire, répondit Solon, il ne faut jamais s'en approcher; mais, quand ils vous appellent, il faut toujours les conseiller le mieux qu'on peut et ne leur dire jamais que la vérité[1]. »

Voilà les deux sagesses, celle de la philosophie et celle de la fable : la sagesse pratique, qui ne s'inquiète que du succès ; la sagesse générale, qui vise surtout à la vérité, dût la vérité nuire à qui la dit. Et non-seulement je vois dans Solon et dans Ésope les deux sagesses, j'y vois aussi les deux Grèces : la Grèce libre et la Grèce esclave, la Grèce européenne et la Grèce asiatique. De ces deux Grèces, l'une a peu duré ; mais l'éclat de sa courte vie a rempli le monde et inauguré l'histoire de la civilisation. La Grèce esclave a duré plus longtemps ; mais, soit à Rome où elle gouvernait par ses affranchis, soit à Byzance où elle avait des empereurs, elle s'est fait un renom de souplesse et d'habileté plutôt qu'un renom de grandeur. Il y a des peuples, en effet, qui ont besoin de la liberté pour n'avoir pas les défauts ou les vices de leur caractère. Telle était la Grèce. Avec leur nature déliée et ingénieuse, les Grecs avaient besoin des luttes de la vie publique : l'ambition les détournait de l'intrigue. Confinés dans la vie privée, ils devaient nécessairement

[1] Fénelon, *Vies des philosophes.*

rapetisser leur génie, chercher le succès, non plus par leurs bonnes qualités, mais par leurs mauvaises. Les peuples qui ont beaucoup d'esprit et d'activité perdent plus que les autres en perdant la liberté. Ils ne savent pas rester esclaves tristement ou grossièrement ; ils se font valets au lieu d'esclaves, courtisans au lieu d'opprimés ; ils changent leur servitude en domesticité.

Je ne vois pas cependant que chez les anciens la médiocrité morale de la sagesse qu'Ésope prêche dans ses fables ait nui à la réputation du fabuliste et de ses apologues. Platon interdit, il est vrai, l'usage des fables pour l'éducation des enfants de sa république ; mais ce sont les fables d'Homère qu'il proscrit, et non pas celles d'Ésope, dont il ne parle pas. Il blâme les fictions de l'épopée, les dieux qui se battent contre les hommes et se querellent entre eux, les héros qui se lamentent et ne savent pas résister au malheur ; mais il ne condamne pas l'apologue.

Un philosophe qui voulait se faire passer pour un Dieu ou pour un prophète, Apollonius de Tyane, blâme, comme Platon, les fictions d'Homère ; mais il loue beaucoup les fables, surtout celles d'Ésope, et il finit, pour mieux témoigner de son estime pour Ésope, par raconter, à la façon de Platon, une de ces légendes mythologiques que les Grecs aimaient toujours, même quand ils ne croyaient plus à leurs dieux. « Ménippe, dit Apollonius à son interlocuteur qui dédaigne fort les fables

d'Ésope, ses grenouilles, ses ânes, et renvoie tout cela aux enfants et aux vieilles femmes, — Ménippe, quand j'étais enfant, ma mère m'a raconté d'Ésope l'histoire que je vais te dire. Il était berger et gardait ses brebis près d'un temple de Mercure. Il était très-curieux de la sagesse, et suppliait souvent Mercure de la lui accorder. Il y avait en ce temps beaucoup d'autres hommes qui faisaient la même prière à Mercure, et, quand ils allaient au temple, à leurs prières ils ajoutaient diverses offrandes : l'un offrait de l'or, l'autre de l'argent, celui-ci un caducée d'ivoire, celui-là quelque autre chose précieuse. Ésope, qui n'avait pas le moyen de faire d'aussi riches offrandes, et qui était bon ménager de ce qu'il avait, fit à Mercure une libation de lait; mais il n'y mit que ce qu'il avait pu traire d'une brebis déjà traite le matin. Il déposa sur l'autel du dieu des rayons de miel; mais il n'en mit que ce qui pouvait tenir dans sa main. Il apportait aussi des pommes de myrthe, ou des roses, ou des violettes; mais il les apportait sans les ordonner en bouquets, et disait au dieu : « Est-ce qu'il faut, ô Mercure, que, pour te faire « des guirlandes, je néglige le soin de mes brebis? » Cependant arriva le jour fixé par Mercure pour distribuer la sagesse aux hommes. Se souvenant des offrandes de chacun, le dieu proportionnait la part de sagesse à la dépense faite par ses solliciteurs : « Toi, disait-il, qui as « apporté beaucoup de richesses dans mon temple, tu

« auras en partage la philosophie; toi qui n'as eu que le « second rang pour l'abondance des offrandes, sois ora- « teur; toi, aie la sagesse de l'astronomie; toi, tu seras « musicien; toi, tu excelleras dans le vers héroïque; toi, « dans le vers iambique. » Après que Mercure eut ainsi distribué toutes les parties de la sagesse, il s'aperçut qu'il avait oublié Ésope. Cherchant alors ce qu'il pouvait faire pour lui, il se ressouvint des fables que, lorsqu'il était encore au maillot et qu'on le nourrissait dans l'Olympe, les Heures venaient lui raconter, et dans lesquelles la vache parlait et l'homme écoutait. Ce souvenir lui fit voir qu'il avait encore quelque chose à donner à Ésope, et il lui donna d'inventer des fables; c'était la seule partie de la sagesse qui restât à Mercure : « Prends-la, dit-il à Ésope; c'est aussi la première que « j'ai apprise[1]. »

Que dites-vous de cette légende sur le vieux fabuliste? La fable est une partie de la sagesse humaine, voilà ce qu'Apollonius veut faire comprendre aux censeurs dédaigneux de la fable; mais ce qui me plaît surtout dans la légende, c'est qu'Ésope y garde le caractère que nous sommes accoutumés à lui attribuer. Il a, même avec le dieu qu'il implore, le bon sens narquois que nous lui connaissons, l'intelligence rusée que nous trouvons dans les moralités de ses fables.

[1] Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane.*

Il donne au dieu de bon cœur ce qu'il lui offre; mais il offre peu, ne croyant pas que le dieu veuille qu'on se ruine pour lui, et qu'on passe à faire des bouquets et des guirlandes le temps qu'il faut employer à soigner le troupeau. Le dieu ne blâme pas cet adorateur avisé; seulement il l'oublie sans le vouloir, ce qui est un véritable trait de caractère humain. Sur la terre, et même dans l'Olympe, les cœurs prodigues attirent plus que les cœurs économes. Le dieu répare son oubli et accorde à Ésope le don de la fable; mais la fable s'est ressentie de l'oubli du dieu. Elle n'est pas philosophique et ne vise ni à la profondeur ni à l'élévation; elle n'est point oratoire et ne cherche pas l'éloquence. Elle n'est pas héroïque; elle est un peu satirique, mais sans aigreur et sans aller jusqu'aux fureurs de l'iambe d'Archiloque[1]; elle est prudente et avisée comme son inventeur; elle est une des parts de la sagesse, mais c'est la dernière.

La fable, à cause peut-être de son origine orientale, enseigne donc à l'homme à se résigner au joug plutôt qu'à le secouer; elle apprend à éviter le danger plutôt qu'à le braver. Prenons pour exemples de ce caractère de la fable quelques-uns des apologues du vieil Ésope. J'en choisis un que la Fontaine n'a pas traduit: *Le Lion, l'Ane et le Renard.*

[1] Archilochum proprio rabies armavit iambo. (Horace, *Art poétique.*)

« Le lion, l'âne et le renard, s'étant associés, allèrent chasser ensemble. Ayant pris beaucoup de gibier, le lion ordonna à l'âne de faire les parts. Celui-ci fit trois parts égales et dit à ses associés de choisir. Sur quoi le lion irrité tua l'âne. Ensuite il dit au renard de faire le partage. Celui-ci fit une grosse part de tout le gibier et ne se réserva que très-peu de chose. Mon cher ami, dit le lion, qui t'a appris à si bien faire les partages? — L'aventure de l'âne, répondit le renard. Les sages prennent leçon du malheur des autres. »

Voilà la sagesse de l'Orient : le respect de la force, la résignation timide ou rusée de la faiblesse. L'âne est simple ; il a naturellement l'idée de la justice : il fait donc un partage égal du butin[1]. Il eût été philosophe, qu'il eût fait, par respect du droit, ce qu'il fait par instinct d'équité. Mais le renard, qui n'a ni bons instincts ni bons principes, au lieu de s'irriter de la mort de l'âne, ne songe qu'à se préserver du péril. Il a raison selon la fable, et je ne veux pas dire que ces conseils de prudence n'aient pas leur à-propos et leur utilité ; mais quoi ! l'indignation contre le mal, la colère contre

Cet animal, simple et sans art,
Fit trois parts du butin avec tant de justesse
Qu'on n'eût su laquelle choisir
Scrupuleuse délicatesse,
Qui ne fit nullement plaisir
Au superbe Lion. . . . . .

(Richer, *Le Lion, l'Ane et le Renard*. Richer, né en 1685, mort en 1748).

l'injustice, la force de la conscience luttant contre l'iniquité, ne sont-ce pas là aussi de bons sentiments et dignes d'être encouragés par les préceptes de la sagesse antique? A côté de la prudence, qui dit aux faibles : Cédez! n'y a-t-il pas une sagesse plus haute, qui dit aux justes, même quand ils sont faibles : Luttez! qui, à l'aide de la religion et des lois, prescrit aux puissants le respect des faibles, et qui enseigne

> Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
> L'innocence un vengeur et l'orphelin un père[1].

Je sais bien que cette sagesse qui dit aux forts de se maîtriser, plutôt qu'aux faibles de se résigner, n'a jamais pu prévaloir dans le monde et rendre inutile l'humble et timide sagesse des fables. Le fonds de malheurs et de désordres qui se trouve dans l'histoire de l'humanité, a toujours fait l'utilité et la popularité de la fable. Sous l'empire romain Phèdre et Babrius, au moyen âge les nombreux recueils d'apologues et le poëme du *Renard*, tout témoigne du crédit que la fable, telle que l'a conçue Ésope, a toujours conservé. Au dix-septième siècle, même avant la Fontaine, la popularité d'Ésope et de ses fables était grande. Trompés par notre admiration pour la Fontaine, nous croyons que c'est lui qui a remis les fables à la mode. La Fontaine,

[1] *Athalie*, scène dernière.

au contraire, a fait des fables parce que les fables étaient à la mode. Son génie l'y portait; le goût du temps se rencontra avec son génie. Ésope, au dix-septième siècle, était un personnage populaire. Benserade mettait ses fables en quatrains, et ces quatrains eux-mêmes étaient gravés au bas des groupes de figures qui représentaient les fables d'Ésope, dans un des bosquets de Versailles. Ce bosquet était appelé le labyrinthe, et à l'entrée était la statue d'Ésope, qui semblait du doigt indiquer les fables qu'on allait voir et en expliquer le sens. Ces figures, sans être des chefs-d'œuvre, étaient bien faites et valaient assurément mieux comme sculpture que les quatrains de Benserade comme poésie; car je ne puis citer de ces quatrains qu'un seul, qui, chose imprévue de la part de Benserade et dans des fables, a presque le mérite d'exciter l'émotion :

La Grue interrogeait le Cygne, dont le chant,
Bien plus qu'à l'ordinaire, était doux et touchant :
Quelle bonne nouvelle avez-vous donc reçue?
C'est que je vais mourir, dit le Cygne à la Grue[1].

Les fables de la Fontaine, qui disait qu'il n'avait fait

[1] Je trouve ces quatrains de Benserade dans la *Description de Versailles* par Piganiol de la Force, tome II. Aujourd'hui le labyrinthe n'a plus les figures des fables d'Ésope, qui toutes jetaient de l'eau, et qu'on a ôtées parce qu'il fallait sans cesse les réparer, m'a-t-on dit. « Qu'en a-t-on fait? demandai-je aux surveillants du château. — Nous ne savons, à moins qu'elles ne soient dans les caves. » Je me fis montrer les caves, qui contiennent je ne sais combien de morceaux de sculpure, déposés là à mesure des changements qui se sont faits dans le

que traduire celles d'Ésope[1], ajoutèrent encore à la popularité du vieux fabuliste grec ou phrygien, qui devint un personnage dont le théâtre s'empara. Boursault le mit dans deux comédies, *les Fables d'Ésope* et *Ésope à la Cour*. Lenoble le mit, à la comédie italienne, entre Arlequin et Colombine.

Je veux dire un mot de ces pièces où figure Ésope, et je commence par celle de Lenoble intitulée *Ésope-Arlequin*.

château, de sorte que ces caves sont, à mon avis, un supplément inédit du musée de Versailles. J'y trouvai, par exemple, cette statue d'Ésope qui était à l'entrée du labyrinthe, et qui est un des bons ouvrages d'un de nos meilleurs sculpteurs du dix-septième siècle, Legros. Je me figurais, à cette époque, que j'avais quelque crédit auprès de l'administration : je demandai donc plusieurs fois que ces figures des fables d'Ésope, qui étaient en plomb doré, fussent, avec la statue d'Ésope, placées dans un des bosquets ou dans une des salles du château, promettant que cette salle des fables plairait beaucoup aux badauds qui viennent voir le musée. On trouva mon idée fort bonne et on me dit que j'aurais ma salle des fables d'Ésope. J'attendis pendant plus de dix ans. Je sais bien que, dans notre pays, quand il s'agit de prendre et surtout d'exécuter une mesure administrative, dix ans, c'est peu. La révolution de 1848 arriva : Ésope et ses fables restèrent en cave. Pourquoi au moins ne pas mettre au Louvre, dans la salle des sculptures françaises du dix-septième siècle, la statue d'Ésope par Legros? Elle est fort belle, quoique Ésope y soit très-exactement représenté comme le fait la tradition. Pourquoi n'y mettrait-on pas aussi la *Galatée* de Legros, autre belle statue qui est dans les jardins de Versailles et qui s'abîme? Pourquoi surtout n'y mettrait-on pas la *Flore* de Magnier, autre chef-d'œuvre de la sculpture française au dix-septième siècle? Et ici je suis sûr de ne pas me tromper dans mon admiration, puisque Canova a connu la *Flore* de Magnier et l'a purement et simplement reproduite dans sa *Flore*. La statue de Magnier était autrefois dans le bosquet des Dômes; elle est aujourd'hui dans les jardins de Saint-Cloud.

[1] La première édition des fables de la Fontaine est de 1668.

Lenoble est un des auteurs les plus féconds et les plus oubliés du dix-septième siècle. Odes, satires, pamphlets politiques, dialogues philosophiques et littéraires, poëmes épiques, petits vers, histoire, romans, fables, comédies, que n'a-t-il pas fait? J'ai de lui près de trente volumes, et je n'ai pas tout. De tous ses romans, sa vie est le plus curieux, quoique, après tout, il y ait dans chaque génération plusieurs histoires de ce genre, sans que celles des devanciers servent jamais à l'instruction des successeurs. Né de bonne famille et appelé à suivre une carrière honorable et même élevée dans la magistrature, il se perdit par le désordre de sa vie, fut forcé de se mettre aux gages des libraires, écrivit beaucoup, dépensa toujours plus qu'il ne gagnait, et, quoique homme d'esprit et de talent, n'obtint pas plus de gloire comme écrivain que d'estime comme homme. Son *Ésope-Arlequin* est une mauvaise pièce qui finit par un ballet de tous les animaux des fables, chantant, non la gloire d'Ésope, ce qui eût été raisonnable, mais la gloire de Louis XIV :

Unissons, unissons nos voix
Pour louer le plus grand des rois.

Ésope-Arlequin ne veut pas donner sa fille Colombine à Octavio, jeune officier dont il redoute les grands airs et l'habitude de commander. Avec un pareil

gendre, il ne sera plus le maître chez lui, et il exprime ses craintes par la fable suivante :

LE SERPENT ET LE HÉRISSON.

Un Serpent avait sa maison
Dans le réduit d'une caverne étroite,
Qui, contre les rigueurs de la froide saison,
Lui servait de retraite.
Un Hérisson,
Qui pour l'hiver n'avait point de tanière,
Sentant le froid lui causer du frisson,
Fit tant par caresse et prière
Que le Serpent fut assez fou
Pour le loger avec lui dans son trou.
Mais il n'eut pas plutôt reçu ce vilain hôte
Que, d'un air insolent, roulant de toutes parts
Son petit corps armé de dards,
Au Serpent il serra la côte.
« Sors, lui dit le Serpent, sors, ami, de chez moi;
Tu me fais une peine extrême.
— Si tu ne veux souffrir que je reste avec toi,
Répond le Hérisson, tu peux sortir toi-même. »
Et se roulant toujours de l'un à l'autre bout,
Le Serpent fut enfin contraint de quitter tout.
Belle leçon pour un beau-père,
Qui souvent de son bien achète un ennemi
Qui le réduit à la misère [1].

[1] Un fabuliste du dix-huitième siècle, Richer, que j'ai déjà cité, raconte beaucoup mieux cette fable.

LA COULEUVRE ET LE HÉRISSON.

Pendant les rigueurs de l'hiver
Un Hérisson priait une Couleuvre

Les deux comédies de Boursault, *les Fables d'Ésope* et *Ésope à la Cour*, sont fort supérieures à la pièce de Lenoble. Boursault est aussi bien supérieur à Lenoble; c'est tout à fait un homme d'esprit et un homme d'honneur. Il n'avait pas fait d'études classiques, et son esprit naturel n'a jamais pu réparer ce manque de première éducation. D'ailleurs, il travaillait peu; il avait beaucoup de facilité et croyait que cela suffisait, ce qui fait qu'il n'a pas été aussi haut et aussi loin qu'il aurait pu. Il est resté au second rang; ses deux comédies d'Ésope et son *Mercure galant* font croire qu'il aurait pu s'approcher du premier.

De vouloir bien lui donner le couvert.
« Vous ferez, lui dit-il, une œuvre
De charité : je suis transi de froid.
D'ailleurs, que faites-vous seule sous votre toit?
Vous menez une triste vie.
Agréez donc ma compagnie;
Je suis d'un commerce fort bon. »
La Couleuvre le crut : elle ouvrit sa maison.
Mais elle reconnut bientôt qu'elle était folle
De l'avoir cru sur sa parole.
Ce Hérisson était brutal.
Quand il fut réchauffé, l'incommode animal,
Ayant pris sa figure ronde,
Se roula partout sans égards,
Et même piqua de ses dards
L'hôtesse, qui vainement gronde.
C'était de ce galant le divertissement.
Ce jeu mettait la dame en grande inquiétude;
« Quittez cette sotte habitude,
Lui dit-elle, ou sortez! » — Il repart brusquement
Avec une insolence extrême :
« Si tu te trouves mal, tu peux sortir toi-même. »
On a maître souvent quand on a compagnon.
Il vaut mieux vivre seul qu'avec un Hérisson.

L'intérêt de la comédie des *Fables d'Ésope* est d'amener les fables d'une manière piquante. La pièce est donc ce qu'on appelle une pièce à tiroirs. Les cadres dans lesquels Boursault place ainsi les fables qu'il veut réciter sont souvent fort ingénieux, et quelquefois même valent mieux que la fable qu'ils renferment. Je prends pour exemple la scène des deux vieillards qui viennent demander à Ésope de changer le gouverneur de la ville qu'ils habitent. Ésope est ministre et favori de Crésus ; il est tout-puissant.

PREMIER VIEILLARD.

Monseigneur...

ÉSOPE.

Tout d'abord, j'interromps cette phrase.
Le mot de monseigneur demande trop d'emphase
Pour gens faits comme moi : je l'abroge.

DEUXIÈME VIEILLARD.

Monsieur
Notre ville demande un nouveau gouverneur.

ÉSOPE.

Et la raison?

PREMIER VIEILLARD.

Le nôtre est devenu trop riche :
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans son gouvernement,
Il avait pour cortége un laquais seulement,
Et pour tout équipage une méchante rosse.
Maintenant six chevaux font rouler son carrosse.
Il serre le bouton quand on s'adresse à lui...

ÉSOPE.

Passons : tous ses pareils font de même aujourd'hui.
Menace-t-il, bat-il sans relâche ni trêve?

DEUXIÈME VIEILLARD.

Non, monsieur ; mais...

ÉSOPE.

Quoi mais?

DEUXIÈME VIEILLARD.

Il est si gras qu'il crève ;
A s'engraisser encore il applique ses soins.

ÉSOPE.

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins?
Pour courir à la proie il sera plus allègre.
Rien n'incommode tant qu'un nouveau seigneur maigre;
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras.
Il le faut engraisser, et le vôtre est tout gras [1].

Je croyais, en lisant cette scène piquante, qu'elle était faite pour amener la fable de Tibère [2]; il n'en est rien : la fable qu'Ésope récite est celle de Ménénius Agrippa, l'*Estomac et les Membres*.

Décidés à ne plus demander de nouveau gouverneur, les deux vieillards voudraient obtenir au moins une diminution d'impôts.

PREMIER VIEILLARD.

Monsieur, à cette grâce ajoutez-en une autre.
Le peuple pour son prince est tout zèle, tout feu ;
Obtenez de Crésus qu'il le soulage un peu.
Si sa main ne l'appuie, il faudra qu'il succombe.

[1] Acte II, scène v.
[2] Voir la première leçon.

C'était en 1690, c'est-à-dire pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg : la France souffrait déjà beaucoup, les impôts étaient lourds. Les comédiens s'effrayèrent de la liberté que prenait Boursault, soit de censurer les grands seigneurs, soit de demander à Crésus de soulager son peuple du fardeau des impôts, et ils refusèrent de jouer la scène. Boursault s'adressa à M. le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, qui, à ce titre, avait autorité sur les comédiens, et il se plaignit de la difficulté qu'ils faisaient. Il lui envoya la scène. La réponse de M. le duc d'Aumont fait honneur à la libéralité d'esprit des grands seigneurs du temps, au respect qu'ils avaient pour les lettres :

« J'ai reçu, monsieur, la scène que vous m'avez envoyée touchant la pièce nouvelle que vous voulez mettre au jour. Je l'ai lue avec plaisir, et n'y ai rien trouvé qui ne soit dans l'ordre. Je souhaite qu'elle ait tout le succès que vous pouvez en espérer. Je n'en doute point, puisqu'elle est de vous, et ce que j'en ai vu est assez beau pour me faire juger favorablement du reste. Je voudrais avoir d'autres occasions de vous rendre service et de vous faire voir que je suis entièrement à vous. — Versailles, ce 15 janvier 1690.[1] »

[1] Lettres de Boursault, édit. de 1709, t. Ier, p. 246.

Malgré cette lettre toute libérale du duc d'Aumont, Boursault fit cependant quelques changements aux vers qui, sans doute, inquiétaient le plus les comédiens. Il ne retrancha rien contre les gouverneurs de province : c'étaient nobles que le *roi de la vile bourgeoisie*

Prenons une autre scène des *Fables d'Ésope* pour montrer ce qu'il y a de vif et de piquant dans cette pièce, comment elle serait encore de mise aujourd'hui, parce qu'elle attaque des ridicules ou des vices qui sont de tous les temps. C'est la bonne comédie. Albione, veuve, dit-elle, d'un conseiller, vient consulter Ésope, qui lui demande quel conseiller était son mari :

ALBIONE.

. . . . . Il était conseiller garde-note.

ÉSOPE.

La peste! N'est-ce pas ce que vulgairement
On dit tabellion, ou notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

Vertubleu! c'est un grade sublime!

(Saint-Simon) livrait volontiers à la satire; mais il adoucit les vers qui demandaient à Crésus d'alléger un peu le fardeau des impôts. Au lieu de ce vers de la scène envoyée au duc d'Aumont,

Obtenez de Crésus qu'il le (le peuple) soulage un peu,

nous lisons dans la pièce imprimée par Boursault :

Le peuple pour son prince est tout zèle, tout feu,
Obtenez de Crésus qu'il s'en souvienne un peu.

Dans la scène envoyée au duc d'Aumont,

Si sa main ne l'appuie (le peuple), il faudra qu'il succombe.
Dès qu'il s'offre un fardeau, c'est sur lui seul qu'il tombe,

le dernier vers surtout est hardi. Dans la pièce imprimée, les deux vers sont ainsi changés :

Plus il est élevé sur les autres monarques,
Et plus de sa bonté nous attendons des marques.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en estime.
Conseillère à la cour, présidente à mortier,
Faisaient moins de fracas que moi dans mon quartier
Voyant à mon époux une somme assez grosse,
Je voulus avoir chaise, et puis après carrosse;
Et tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés comme les ducs et pairs.
Pour mon appartement cinq chambres parquetées
A force de miroirs semblaient être enchantées,
Et, ce qui m'en plaisait, on n'y pouvait marcher
Que l'on ne se mirât encor dans le plancher.
Ayant vu par hasard, dont je fus bien contente,
De gros chenets d'argent chez une présidente,
Je priai mon mari de m'en donner d'égaux,
Et, quatre jours après, j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la foire, où j'eus la hardiesse,
Voyant un cabinet[1] qu'aimait une duchesse,
Pendant qu'à marchander elle se dépeçait,
De le prendre à sa barbe au prix qu'on le laissait.
Pour ne pas abuser de votre patience,
On parlait en tous lieux de ma magnificence,
Quand, pour un inventaire où mon mari courut,
Il s'échauffa si fort qu'en trois jours il mourut.

ÉSOPE.

Avez-vous achevé votre histoire modeste?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau; j'en veux dire le reste.
Mon époux étant mort, ces miroirs, ces chenets,
Ces chevaux, ce carrosse et ces beaux cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre.
J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre

[1] Meuble de l'époque.

Enfin, pour nous tenir toujours sur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai presque vendu tout;
Si bien que ce matin, ayant su qu'à des filles
Qui doivent leur naissance à d'honnêtes familles
Crésus donne une dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce.
Voilà ce qui m'amène.

ÉSOPE.

Et voici ma réponse.

Il lui récite alors la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, beaucoup moins piquante dans Boursault que dans la Fontaine. Puis il continue :

Voilà votre portrait et celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas de raisons meilleures que les vôtres.
Nous sommes dans un siècle où chacun veut s'enfler;
D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
La femme d'un sergent ne sera pas honteuse
De porter des habits comme une procureuse;
Celle du procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler au moins celle de l'avocat;
Celle de l'avocat est assez téméraire
Pour aller du même air que va la conseillère;
Celle du conseiller, par la même raison,
Avec la présidente entre en comparaison;
Celle du président, fière de sa richesse,
A des gens à sa suite autant qu'une duchesse;
Et je ne vois personne, en sa condition,
Qui ne veuille excéder sa situation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni trève

Que, comme la Grenouille, il n'enfle et qu'il ne crève.
De là vient le désordre et les crimes qu'on voit[1]...

Ésope à la Cour, quoique étant aussi une pièce à tiroirs, est plus intéressante que les *Fables d'Ésope*. Le personnage principal, Ésope, n'y est plus chargé seulement de raconter des fables, selon les divers à-propos de la scène : il est favori de Crésus, il est ministre et en butte aux envieux. Les efforts des ennemis d'Ésope pour le perdre dans l'esprit du roi, et la victoire qu'il remporte sur eux par l'éclat de sa probité qu'ils avaient lâchement calomniée, font le nœud et le dénoûment de la pièce. Crésus n'est pas seulement le protecteur d'Ésope, il est son disciple le plus fervent; il veut que ce maître de sagesse le corrige de ses défauts et le rende digne du trône où la fortune l'a placé :

Le ciel, qui fait les rois, les élève assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
A corriger ma cour commence par moi-même;
Règle ce que je dois suivant ce que je puis,
Et rends-moi digne enfin d'être ce que je suis.

ÉSOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie :
C'est à vous que mon zèle a consacré ma vie;
Mais, dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.

[1] Acte IV, scène III.

Il est beau qu un monarque aussi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliser fasse ce que vous faites;
Qu'au gré de la justice il règle son pouvoir,
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais, si vous en aviez, quel homme en votre empire
Serait assez hardi pour oser vous le dire?
Ce n'est point pour les rois qu'est la sincérité,
Tout se farde à la cour, jusqu'à la vérité.
L'encens fait un plaisir dont l'âme extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée,
Et l'on étale aux rois, d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

La réponse de Crésus est fort belle. Elle témoigne de la liberté d'esprit de Boursault et de la liberté du théâtre sous Louis XIV. Le théâtre, au dix-huitième siècle, sous l'inspiration de la philosophie, a eu des vers plus audacieux; il n'en a pas eu de plus libres ni de plus beaux :

CRÉSUS.

Et c'est, mon cher Ésope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné?
Les rois qui sur ma tête ont transmis la couronne
Ont eu, quand ils régnaient, tous les noms qu'on me donne;
Et ceux, après ma mort, qui me succéderont,
Les auront, à leur tour, pendant qu'ils régneront.
Par là je m'aperçois, du moins je le soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
Et que le trône enfin l'emporte sur le roi[1].

[1] Acte Ier, scène III.

La fin d'*Ésope à la Cour* tourne au drame, mais au bon drame, à celui qu'amène le développement des caractères, et non à celui qui résulte de la complication factice des événements. Ésope, tout sage et tout contrefait qu'il est, est amoureux de Rhodope. Comme tous les amoureux, il croit que sa maîtresse est parfaite, quand une vieille femme lui demande audience, puisqu'il est le redresseur de tous les torts, et vient se plaindre à lui de Rhodope, qui lui a fait affront. Mais, tout en l'accusant, elle prie Ésope de ne pas s'irriter trop vivement contre Rhodope :

Mon cher monsieur, je l'aime, et, quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faisais tort, j'en aurais du regret,
Je le sais bien.

ÉSOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chère?

LÉONIDE.

Pour m'avoir méconnue, en suis-je moins sa mère?

« Eh quoi! s'écrie Ésope, vous êtes sa mère, et elle n'a pas voulu vous reconnaître, elle, Rhodope! Et pourquoi? par quels motifs?

Quelles fausses raisons colorent cet outrage?

LÉONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche : en faut-il davantage?

. . . . .

ÉSOPE.

La pauvre femme a peut-être raison :
Rhodope n'est pas seule en sa bonne fortune
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.

Il n'est pas sous le ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfants sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de finance ait anobli sa race,
En l'avouant pour père on croit lui faire grâce;
Et qu'un riche marchand fasse un fils conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devait faire,
Et, quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là [1].

Voilà le philosophe qui reparaît dans l'amoureux; voilà l'observateur et le sage qui reprend son rôle. Loin d'excuser Rhodope, il la fait rougir de son ingratitude et l'amène à reconnaître sa mère.

C'est encore le philosophe et le sage qui nous plaît et nous intéresse au dénoûment, quand, attaqué plus vivement que jamais par les calomnies de Tirrène et de Trasybule, ses deux collègues dans le ministère et ses deux rivaux, Ésope est sur le point de perdre sa faveur. Crésus, en effet, est ébranlé. On lui parle d'une cassette où Ésope, dit-on, met ses trésors et qu'il cache à tous les yeux : Quelle est cette cassette? qu'on l'apporte! Et, quand la cassette est apportée, Crésus, ne pouvant encore se résoudre à croire Ésope coupable ou voulant lui pardonner, lui dit :

... C'est ton trésor, Ésope. Avant qu'on l'ouvre
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,

[1] Acte III, scène VII.

Fais-m'en, je t'en conjure, un sincère détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail:
Cette épreuve t'est rude et me fait violence.

ÉSOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence,
Et je ne puis, seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirais lui semblerait frivole.

TIRRÈNE.

Qu'attendez-vous, seigneur, à nous tenir parole?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRÉSUS.

Eh bien! puisqu'on m'y force, il y faut consentir,
Ouvrons. — Ciel! quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre?
Gardes!

UN GARDE.

Seigneur?

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

(On n'y trouve que l'habit d'Ésope quand il était esclave.)

Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher?

ÉSOPE.

Oui, seigneur. Vous voyez ce que j'ai de plus cher
C'est l'habit que j'avais quand, par un sort propice,
Il vous plut me choisir pour me rendre service;
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité,...
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie,
Et que je redemande à Votre Majesté
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont voulaient m'accabler Trasibule et Tirrène,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontents,
Et tous deux n'ont rien fait qu'on n'ait fait de tout temps.

Quelque soin qu'il se donne et quelque bien qu'il fasse,
Quel ministre est aimé pendant qu'il est en place?
Et, quand de sa carrière il a fini le cours,
Ceux qui le haïssaient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite.
Je connais, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferais-je à la cour, moi qui ne suis, seigneur
Hypocrite, jaloux, médisant ni flatteur?

CRÉSUS.

Pour ta retraite, non! tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit, et qu'en voulais-tu faire?
Quel bizarre plaisir t'obligeait à le voir?

ÉSOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent, dans la place où j'avais l'honneur d'être,
De ma faible raison je n'étais pas le maître.
Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même
Je gardais ce témoin de ma misère extrême;
Et, quand l'orgueil sur moi prenait trop de crédit,
Je redevenais humble en voyant mon habit [1].

Comme le sage ici est grand en s'appliquant sa sagesse à lui-même! Quels nobles sentiments, et aussi quels beaux vers! Je sais bien que l'idée de cette scène est une vieille légende orientale, dont la Fontaine a fait sa fable du Berger et du Roi; mais la fable de la Fontaine ne vaut pas, si j'ose le dire, la scène de Boursault. Quand le berger, que le roi avait fait ministre, attaqué par l'envie comme Ésope, et accusé d'avoir un

[1] Acte V, scène III.

grand trésor caché aussi dans un coffre mystérieux, ouvre lui-même ce coffre devant le roi, on y voit

L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors, ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends. Sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe[1].

Vers charmants ; mais valent-ils ce trait d'Ésope expliquant à Crésus, par une réflexion touchante, pourquoi il avait gardé ses vieux habits d'esclave ?

Et, quand l'orgueil sur moi prenait trop de crédit,
Je redevenais humble en voyant mon habit.

Je résume les deux points principaux de notre entretien d'aujourd'hui, deux points qui nous serviront dans l'étude que nous voulons faire de la Fontaine :

1° Nous savons quel est le genre de morale de la fable, morale d'expérience plutôt que de principe, de résignation plutôt que de résistance, de prudence plutôt que de fermeté, qui fait des mondains avisés plutôt que des héros ou des saints. Nous ne serons donc pas tentés de reprocher à la Fontaine ce qu'il y a de peu élevé dans la morale de ses fables : ce défaut lui est commun avec tous les fabulistes qui l'ont précédé.

[1] Liv., X, fable 10.

2° Nous savons aussi quelles étaient, au dix-septième siècle, avant la Fontaine et après lui, la popularité des fables et la vogue du nom d'Ésope. Cela nous explique la renommée qu'obtinrent si vite dans le public les fables de la Fontaine : son génie rendait plus aimable encore ce que tout le monde aimait déjà.

TROISIÈME LEÇON

PHÈDRE ET BABRIUS

J'ai déjà profité de nos entretiens : ils m'ont fait comprendre que la fable est un genre de littérature beaucoup plus populaire que je ne le croyais. Je m'explique.

Il y a deux genres de littérature qui se touchent de près, qui même se confondent souvent, qu'il est bon cependant de distinguer : celui qui a besoin de l'auditoire public, et celui qui se contente de la lecture du cabinet; ce qui se dit et ce qui se lit. Le drame, le sermon, la harangue politique ont besoin du public et de la foule; ils sont faits pour être entendus et ressentis par les hommes rassemblés : c'est ainsi seule-

ment qu'ils produisent tous leurs effets et qu'ils ont toute leur force. Voyez comme sont froides, au bout de quelques années, les harangues politiques qui soulevaient autrefois tant de passions. Que leur manque-t-il? l'auditoire. Je ne veux pas dire assurément que le drame, le sermon, la harangue ne puissent pas être lus et qu'ils aient toujours besoin d'être entendus : ce serait rayer d'un trait de plume la plus grande partie de la littérature et la plus belle peut-être. Je veux dire seulement que les bonnes tragédies, les bons sermons et les bonnes harangues gagnent à être entendus en public. Le *Qu'il mourût* du vieil Horace nous émeut dans le cabinet; au théâtre, il fait récrier d'admiration la salle entière. Le sermon du *Petit Nombre des élus* nous fait tressaillir quand nous le lisons; dans l'église, il fait que l'auditoire se lève tout entier plein d'émotion.

L'apologue, que je croyais plus propre à la lecture solitaire qu'à la lecture publique, est aussi, j'en suis convaincu maintenant par l'expérience que nous avons faite ensemble, un de ces genres de littérature qui gagnent à avoir un grand auditoire. Ce qu'il y a à la fois de simple et de piquant dans la fable, cette allégorie qui cache la pensée pendant quelque temps et qui la montre tout à coup à la fin, tout cela est vivement senti par le public. La foule s'attache à l'histoire qu'on lui raconte, et elle a l'air de la prendre au sérieux,

comme fait le conteur lui-même, jusqu'au moment où, l'emblème disparaissant tel qu'un rideau qu'on tire, la vérité se dévoile à tous les yeux. Cette soudaine clarté produit d'autant plus d'effet qu'il y a plus de regards dirigés vers elle et tout à coup illuminés.

J'ai voulu signaler ce caractère essentiellement populaire, qui prouve une fois de plus combien la fable est une des productions les plus naturelles de l'esprit humain. A côté de ce mérite général de l'apologue, quel est le mérite particulier des divers fabulistes? en quoi diffèrent-ils les uns des autres? en quoi la Fontaine surpasse-t-il, selon moi, tous les autres? est-ce par l'invention? J'examinerai plus tard le mérite de l'invention dans les fabulistes. Je n'y attache pas grand prix. Je me contente aujourd'hui de dire avec tout le monde que la Fontaine n'a pas inventé le sujet de ses fables; j'ajoute même que le petit nombre de celles qu'il a inventées est du petit nombre de ses fables médiocres. Phèdre et Babrius n'ont pas plus inventé que la Fontaine : ils ont puisé dans ce vieux et inépuisable fonds d'apologues et de fables qui semble n'avoir ni origine ni auteur authentique, et qui est comme le patrimoine commun de l'humanité.

Le mérite des fabulistes est donc uniquement dans le récit et dans ce que j'appellerais volontiers la mise en scène. C'est par là qu'ils diffèrent, c'est par là que les uns surpassent les autres. Chacun a son esprit et son

caractère qu'il met dans la manière de raconter la fable :

> Sua cuique cùm sit animi cogitatio
> Colorque proprius,

dit Phèdre dans un des nombreux prologues et épilogues de ses fables[1]. Pour bien expliquer cette couleur particulière à chaque fabuliste, je veux prendre, dans Babrius, Phèdre, la Fontaine, et dans Lenoble, qui était contemporain de la Fontaine, la même fable, celle du Chien et du Loup[2], et examiner la couleur que chacun d'eux a donnée à son récit.

Dans Babrius le récit est simple et nu. C'est, pour ainsi dire, la toile du tableau qui va se dessiner et se colorer successivement à nos yeux dans les autres fabulistes.

« Un chien très-gras rencontra un loup, qui lui demanda où il était nourri pour être devenu si grand et d'un si bel embonpoint. — C'est que j'ai un maître, grand dépensier, qui m'entretient largement. — Mais, dit le loup, pourquoi ton cou a-t-il ainsi blanchi? — Ma peau est pelée par le collier qui m'attache. Le loup aussitôt, se mettant à rire : Adieu, dit-il, à tous tes beaux festins, s'il faut, pour y avoir part, avoir le cou pelé par un collier de fer. »

Dans Phèdre, la fable prend déjà plus de couleur;

[1] Prologue du IVe livre.

[2] La fable de Lenoble diffère seulement par le titre ; *Le Chien gras et le Chien maigre.*

son accent s'élève, et je le remarque d'autant plus volontiers, que la fable, cette fois, prêche la liberté, au lieu de prêcher, comme à l'ordinaire, l'obéissance et la résignation :

« Je dirai en quelques mots combien la liberté est douce. Un loup d'une extrême maigreur rencontra par hasard un chien qui était fort gras. Ils se saluent et s'arrêtent. « D'où te vient, dit le loup, ce bel embonpoint? A quelle table es-tu pour t'être si bien engraissé? Moi qui suis plus vaillant que toi, je meurs de faim. » Le chien lui répondit ingénument : « Tu peux avoir la même condition que moi, si tu veux consentir à rendre à mon maître les mêmes services que je lui rends. — Quels services? — Garder la porte, et, la nuit, défendre la maison contre les voleurs. — Je suis tout prêt. Maintenant je supporte la neige, la pluie, menant une triste vie au milieu des forêts. Qu'il me sera doux de vivre sous un bon toit, de ne rien faire et d'être largement nourri! — Eh bien, viens avec moi. » Chemin faisant, le loup voit le cou du chien pelé par la chaîne qui l'attachait : « Qu'est-ce cela? — Rien. — Dis cependant. — Comme je suis très-ardent, on m'attache le matin afin que je repose pendant le jour et que je veille mieux la nuit. Quand vient le soir, on me détache, et alors je vais où je veux. On m'apporte du pain en abondance; mon maître me donne des os de sa table, les domestiques des morceaux de

viande; j'ai part à toutes les fricassées dont on ne veut plus, et c'est ainsi que mon ventre s'emplit doucement sans travailler. — Mais enfin, si tu veux aller quelque part, le peux-tu? — Pas tout à fait, dit le chien. — Jouis, ami, de toutes les délices que tu me vantes; quant à moi, je ne voudrais pas régner, s'il me fallait cesser d'être libre à ma guise[1]. »

Quel piquant dialogue! Comme le chien vante la

[1] Quàm dulcis sit libertas breviter proloquar.
Cani perpasto macie confectus Lupus
Fortè occurrit. Salutantes dein invicem,
Ut restiterunt. — Undè sic, quæso, nites,
Aut quo cibo fecisti tantùm corporis?
Ego qui sum longè fortior, pereo fame.
Canis simpliciter : Eadem est conditio tibi,
Præstare domino si par officium potes.
Quod? inquit ille. — Custos ut sis liminis,
A furibus tuearis et noctu domum.
— Ego verò sum paratus. Nunc patior nives
Imbresque, in silvis asperam vitam trahens :
Quantò est facilius mihi sub tecto vivere
Et otiosum largo satiari cibo!
— Veni ergo mecum. Dùm procedunt, aspicit
Lupus à catenâ collum detritum Canis.
— Undè hoc, amice? — Nihil est. — Dic, quæso, tamen?
— Quia videor acer, alligant me interdiù,
Luce ut quiescam et vigilem nox cùm venerit.
Crepusculo solutus, quà visum est, vagor.
Affertur ultrò panis; de mensâ suâ
Dat ossa dominus, frusta dat familia,
Et quod fastidit quisque pulmentarium.
Sic sine labore venter impletur meus.
Age, si quò abire est animus, est licentia?
— Non planè est, inquit. — Fruere quæ laudas, Canis;
Regnare nolo, liber ut non sim mihi.

(Phèdre, liv. III, fable 7.)

douceur de la domesticité! Et n'allez pas croire qu'il soit esclave! il est libre quand il est détaché, libre jusqu'à ce qu'on le rattache. « Vous êtes bien assujetti, disait quelqu'un à un chambellan de service. — Moi? répondit celui-ci; je suis tout à fait libre depuis minuit jusqu'à huit heures du matin. » L'indépendance, c'est-à-dire la jouissance de soi-même, l'aise de la conscience, le plaisir de penser et de parler à son gré, voilà ce que le loup de Phèdre nous enseigne à préférer aux charmes d'une servitude commode et douce. Noble enseignement, peu ordinaire à la fable! Même leçon dans la Fontaine. Voyons cependant si quelque autre sentiment ne perce pas déjà dans le fabuliste français :

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères et pauvres diables,

Dont la condition est de mourir de faim;
Car, quoi! rien d'assuré, point de franche lippée,
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire? —
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire.
Moyennant quoi, votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit du chien le cou pelé :
« Qu'est cela? lui dit-il. — Rien. — Quoi, rien? — Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché! dit le loup; vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor[1].

Ici nous n'avons plus affaire au loup de Phèdre. Je soupçonne le loup de Phèdre d'être un peu stoïcien, comme tous les poëtes et tous les honnêtes gens de Rome sous les premiers empereurs après Auguste. Il préfère la liberté à un royaume, la liberté de ses pensées et de ses actions, mais non pas peut-être la liberté

[1] La Fontaine, liv. Ier, fable 5.

de ses passions et de ses fantaisies. Le loup de la Fontaine, quand il se récrie si énergiquement et qu'il dit au chien :

..... Vous ne courez donc pas
Où vous voulez?

me paraît songer beaucoup plus au plaisir de la vie libre et facile qu'à l'indépendance honnête et fière que Phèdre veut nous faire aimer. La Fontaine, vous le savez, n'aimait pas les obligations, même les bonnes, même celles de la famille. Ce qu'il préférait à toute chose au monde, c'était la vie sans gêne et sans contrainte. Son loup tient un peu de son caractère; et Jean-Jacques Rousseau, dans la critique qu'il fait des fables de la Fontaine, ne s'y est pas trompé quand il lui reproche de conseiller, par cette fable du Loup maigre et du Chien gras, la licence plutôt que la modération : « Je n'oublierai jamais, dit-il, d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs; on la sut enfin : la pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne; elle se sentait le cou pelé et pleurait de n'être pas loup[1]. »

Ici Jean-Jacques Rousseau, comme toujours, exagère sa pensée pour la mieux prouver; il aime à pousser ses arguments jusqu'au paradoxe. Cependant il a mis le

[1] *Émile*, liv. II.

doigt sur la plaie, et il est curieux de voir comment, de Phèdre à la Fontaine, ce goût de l'indépendance, préférable à toutes les richesses du monde, devient peu à peu le goût de la vie libre et sans contrainte, qui bientôt, dans Lenoble, deviendra le goût de la vie sans règle et sans devoir, pour finir dans Béranger, avec sa chanson des *Bohemiens*, par l'apothéose de la licence vagabonde et du désordre cynique. Marquons, dans la fable de Lenoble, la première étape de cette décadence progressive d'une idée belle et généreuse.

Être riche et dans l'esclavage!
J'aime mieux une douce et libre pauvreté,
La devise d'un homme sage :
Peu de bien et la liberté.
Esclaves des grandeurs dont votre âme est ravie,
Jouets de la fortune, assidus courtisans,
Examinez bien votre vie :
Plus vos fers sont dorés et plus ils sont pesants.
La plus petite chaîne est toujours importune,
Quelques biens qui nous soient par son moyen offerts,
Et l'on achète trop la plus grande fortune
Quand elle met un homme aux fers.
En peux-tu douter? lis ces vers.

Un dogue gros et gras, qui par sa bonne mine
Faisait honneur à la cuisine
Dont la marmite le nourrit,
Allant, avant l'aurore, un jour, dans un bocage,
Pour en mieux déjeuner prendre un peu d'appétit,
Fit rencontre d'un chien sauvage,
Moitié chien, moitié loup, crasseux et mal peigné,
Crotté, maigre et si décharné,

Qu'on voyait, à son air sentant peu le potage,
Qu'il était mal encuisiné.
Salut réciproque donné,
Bras dessus, bras dessous, compliment ordinaire:
« Bonjour, l'ami. — Bonjour, compère.
— Comment va la santé? Que fais-tu dans ce bois? »
Enfin de l'un à l'autre on tourne la matière
Sur l'embonpoint du chien bourgeois.
« Que te voilà dispos, allègre,
Gras et poli! dit le chien maigre.
Que ton corps plein de suc emplit bien ton pourpoint!
Est-ce à la bonne nourriture,
Ou simplement à la nature
Que tu dois un tel embonpoint?
— Je sers, dit le bourgeois, un boucher d'importance,
Boucher qui n'eut jamais sa cuisine en défaut
Ni de bon brouet, ni de rôt,
Dont à gogo j'emplis ma panse;
Et surtout le bon bœuf est mon plus fréquent mets;
On a grand soin de m'en repaître.
Que te dirai-je enfin? C'est bien le meilleur maître
Que dogue de Londre eut jamais.
— Parbleu! je voudrais le connaître,
Dit le chien demi-loup. Mon cher, procure-moi
Dans sa basse-cour quelque emploi.
Je suis las de languir dans mon réduit champêtre.
— Oui-da, répond le chien milord,
Je te rendrai ce bon office,
Et pour te mettre à son service
Je vais faire tout mon effort.
Suis-moi. » Tous deux alors s'en vont de compagnie
Droit à la ville où la mégnie [1]
Du riche boucher hébergeait.

[1] *La famille, la maisonnée* (la Fontaine).

Mais, en sortant du bois, comme à ce bon rencontre
Le chien de campagne songeait,
Au cou du chien bourgeois je ne sais quoi se montre :
« Qu'avez-vous là, dit-il, au cou?
Et d'où vous vient cette pelade?
— C'est, repartit le camarade,
La marque du collier où se met mon licou.
— Un licou! ventrebleu, ce n'est pas là mon livre!
Et, si c'est pour être enchaîné
Qu'à ce riche boucher votre gueule vous livre,
Avec votre licou gardez votre dîné.
Moi, qui ne me vends point, je ne veux point vous suivre,
Et, j'aime mieux, au fond des bois,
En gueuse liberté me promener et vivre,
Que d'aller être à Londre un esclave bourgeois. »

Cette fable est assurément une des meilleures de Lenoble; mais je veux surtout y chercher les traces du goût de la licence remplaçant peu à peu le goût de la liberté. Ce n'est pas dans le prologue que je les trouve. Lenoble, qui était spirituel et instruit, s'inspire, dans ce prologue, de son esprit et de ses études plutôt que de son caractère. De là ces vers qui sont beaux et vrais :

Être riche et dans l'esclavage!
J'aime mieux une douce et libre pauvreté.....
Jouets de la fortune, assidus courtisans,
Examinez bien votre vie :
Plus vos fers sont dorés et plus ils sont pesants.

Mais Lenoble ne peut pas rester à cette hauteur de sentiments : son goût de l'indépendance, ne nous y trompons pas, est le goût du désordre, et les derniers

vers de sa fable, quoique excellents encore par l'expression, se sentent des mœurs de l'auteur :

Et j'aime mieux, au fond des bois,
En gueuse liberté me promener et vivre,
Que d'aller être à Londre un esclave bourgeois.

La *gueuse liberté*, voilà le mot de la chose que le chien maigre de Lenoble préfère à tout le reste; voilà le signe du déclin de l'idée dont j'étudie la marche.

Dans les *Bohémiens* de Béranger, ce déclin est arrivé à son terme. En vain le poëte cherche à farder quelque peu la brutalité de cette vie vagabonde : il n'est pas dupe de son tableau, et sa chanson est une fantaisie poétique plutôt qu'une apologie.

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde,
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien?
Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons
Sans église
Qui nous baptise;
Tous indépendants nous naissons

Au bruit du fifre et des chansons.
. . . . . .

Voir, c'est avoir : allons courir.
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir, c'est avoir : allons courir,
Car tout voir, c'est tout conquérir.
. . . . . .

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme
A Dieu soit notre âme !
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître,
Mais, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté !

Quand, après avoir lu la fable de Lenoble, je me transforme un peu en loup, je puis aller jusqu'à aimer la *gueuse liberté*, et je ne m'étonne pas qu'étant loup on tienne à se promener et à vivre dans les bois, conformant sa vie à sa nature ; mais, étant homme, je ne puis m'accommoder du bonheur des Bohémiens, de

n'avoir ni berceau, ni toit, ni cercueil, c'est-à-dire de n'avoir ni famille, ni domicile, ni patrie, ni amis. Ce bonheur-là me semble la plus triste des conditions, et cette liberté une dégradation de la nature humaine.

De toutes les fables du Chien et du Loup, celle de Phèdre est, selon moi, la meilleure, celle où l'idée du sujet est exprimée avec le plus de justesse et de vérité, où le dialogue représente heureusement le caractère des personnages, celle enfin dont la morale est noble et élevée.

Malgré l'éloge que je fais de sa fable du Chien et du Loup, je n'aime pas beaucoup Phèdre, je dois l'avouer. Je veux bien croire à son authenticité, quoique aucun des auteurs anciens n'ait parlé de lui ; je veux bien croire, comme le disent les plus savants critiques, qu'il est du siècle d'Auguste et de Tibère; et, ce qui me le fait penser, ce n'est pas seulement l'élégance habituelle de son style, c'est aussi la nature de ses pensées et de ses sentiments, son caractère enfin. Placé, par l'époque de sa vie, entre Auguste et Tibère, mais ayant vécu plus longtemps sous Tibère, il a en même temps les doctrines des écrivains du siècle et de l'école d'Auguste, et quelques-uns des sentiments des écrivains de la seconde génération de l'Empire, de Lucain, de Perse, de Tacite, de Juvénal. Il est donc, pour ainsi dire, de deux écoles, et ses fables tiennent de ce double caractère. Comme les écrivains de l'école d'Auguste, se res-

sentant de la fatigue des guerres civiles, vantaient les douceurs de la vie privée et dépréciaient, à qui mieux mieux, la vie publique, Phèdre, dans plusieurs de ses fables, dénigre la liberté. Voyez la fable des *Grenouilles qui demandent un roi :*

« Athènes était heureuse ; mais les querelles de la liberté troublèrent tout. Pisistrate, s'élevant au milieu des factions, s'empara de la citadelle et du pouvoir. Les Athéniens, dit Phèdre (et en vérité je ne sais pas si les vers que je traduis veulent parler de Pisistrate ou d'Auguste ; en tout cas, ils ne devaient pas déplaire à Auguste et à ses successeurs), les Athéniens pleuraient leur servitude. Ce n'est pas que Pisistrate fût cruel ; mais tout joug est lourd à qui n'y est pas habitué. Ils se plaignaient donc. Ésope alors leur raconta la fable des grenouilles demandant un roi[1]. »

1 Cum tristem servitutem flerent Attici,
Non quia crudelis ille, sed quoniam grave
Omne insuetis onus, et cœpissent queri,
Æsopus talem tùm fabellam retulit :
Ranæ, vagantes liberis paludibus,
Clamore magno regem petiêre à Jove,
Qui dissolutos mores vi compesceret.
Pater deorum risit, atque illis dedit
Parvum tigillum, missum quod subito vadis
Motu sonoque terruit pavidum genus.
Hoc mersum limo cùm jaceret diutiùs,
Fortè una tacitè profert è stagno caput,
Et, explorato rege, cunctas evocat.
Illæ, timore posito, certatim adnatant,
Lignumque suprà turba petulans insilit.
Quod cùm inquinâssent omni contumeliâ,

Phèdre, qui dans sa fable semble surtout réprouver les esprits inquiets et mécontents d'avoir perdu la liberté, Phèdre trouve fort juste que les grenouilles, qui n'ont pu supporter leur bon roi Soliveau, aient pour roi une hydre qui les mange à plaisir. Mais bien-

Alium rogantes regem misere ad Jovem,
Inutilis quoniàm esset qui fuerat datus.
Tùm misit illis hydrum, qui dente aspero
Corripere cœpit singulas. Frustrà necem
Fugitant inertes : vocem præcludit metus.
Furtim igitur dant Mercurio mandata ad Jovem,
Adflictis ut succurrat. Tunc contrà Deus :
Quia noluisti vestrum ferre, inquit, bonum,
Malum perferte.
Vos quoque, ô cives, ait,
Hoc sustinete, majus ne veniat malum.

(Liv. Ier, fable 2.)

« Les grenouilles, s'ennuyant d'errer en liberté dans leurs marais, voulurent avoir un roi, et, à grands cris en demandèrent un à Jupiter : c'était, disaient-elles, pour réprimer la licence de leurs mœurs. Jupiter rit d'abord de leur demande; puis il leur donna un soliveau, qui, tombant tout à coup au milieu d'elles, les épouvanta du bruit et du mouvement de sa chute. Mais, comme après cela, il restait enfoncé dans le marais, l'une d'elles, sortant doucement la tête de l'eau, regarde, tâte le nouveau roi, puis appelle ses compagnes. Personne n'a plus peur : on nage, on s'avance, et la foule pétulante de s'élancer à qui mieux mieux sur le soliveau. Elles le souillent de toutes sortes d'outrages, et bientôt elles envoient demander à Jupiter un autre roi : car enfin à quoi leur servait celui qu'elles avaient? Jupiter, cette fois, leur envoya une hydre, qui se mit à les croquer l'une après l'autre. En vain elles voulaient fuir la mort; elles n'osaient même pas se plaindre. Elles firent prier secrètement Mercure d'intercéder pour elles auprès de Jupiter. « Ah! répondit Jupiter, vous n'avez pas pu garder « votre bon roi; supportez le mauvais. »

« Et vous, Athéniens, dit Ésope, souffrez le mal d'aujourd'hui pour en éviter un pire. »

tôt il arriva à Phèdre ce qui arrive ordinairement à ceux qui préfèrent l'ordre et le repos sous le pouvoir absolu à la liberté et à ses agitations : il n'y trouva pas la tranquillité qu'il avait cherchée. On prétendit qu'il y avait dans ses fables des allusions coupables. Des allusions ! Il n'y a rien, pour perdre un homme, comme de lui reprocher de faire des allusions. Phèdre les désavouait de son mieux. Mais quoi ? c'était Séjan qui l'accusait, Séjan qui témoignait contre lui, Séjan qui était son juge ! En vain Phèdre disait qu'il n'avait voulu désigner personne, mais peindre en général les mœurs et la vie des hommes [1]. Les délateurs, qui déjà commençaient à pulluler à Rome, ne se payaient pas de semblables raisons. Lisez la fable des Grenouilles et du Soleil [2], vous n'y voyez aucune malice contre l'empereur et contre ses ministres. Maladroit que vous êtes ! Ce soleil, déjà si puissant et si dangereux,

1 Quòd si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, judex alius denique...
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verùm ipsam vitam et mores hominum ostendere.
(Prologue du IIIe livre.)

2 Uxorem quondàm Sol cùm vellet ducere,
Clamorem Ranæ sustulêre ad sidera.
Convicio permotus quærit Jupiter
Causam querelæ. Quædam tùm stagni incola :
Nunc, inquit, omnes unus exurit lacus
Cogitque miseras aridâ sede emori :
Quidnam futurum est, si creârit liberos?
(Liv. Ier, fable 6.)

qui veut se marier et qui, s'il a des enfants, dévorera tout, vous ne le connaissez pas? C'est Séjan, qui veut épouser Livie, veuve de Drusus et belle-fille de Tibère. Et la fable des Chèvres et des Boucs, l'avez-vous lue?

« Les Chèvres ayant obtenu de Jupiter de porter de la barbe, les Boucs s'affligeaient et s'indignaient de voir leurs femelles devenues leurs égales, grâce à cette prérogative nouvelle. « Accordez-leur, dit Jupiter aux Boucs, accordez-leur cette vaine gloire et laissez-les se parer de l'ornement qui vous appartient. Que vous importe, pourvu qu'elles ne vous égalent pas en courage? »

« Cette fable nous apprend à supporter, comme nos égaux en dignité, ceux qui sont nos inférieurs en mérite[1]. »

Eh bien! l'allusion est visible. — Quelle allusion? — Ces chèvres qui usurpent le rang qui appartient aux boucs, ce sont les hommes en place d'aujourd'hui, et par conséquent les hommes que protége l'empereur. Phèdre les raille et dit qu'ils ne méritent pas les honneurs qu'ils tiennent de la faveur impériale.

1 Barbam Capellæ cùm impetrâssent ab Jove,
Hirci mœrentes indignari cœperunt,
Quòd dignitatem feminæ æquâssent suam.
Sinite, inquit, illas gloriâ vanâ frui
Et usurpare vestri ornatum muneris,
Pares dùm non sint vestræ fortitudini.
Hoc argumentum monet ut sustineas tibi
Habitu esse similes, qui sint virtute impares.
(Liv. IV, fable 14.)

Nous voulons bien ne pas chercher qui sont ces boucs qui ont le mérite et qui n'ont pas les emplois. Si nous cherchions bien, il ne nous serait pas difficile de montrer que ce sont les mécontents, ceux qui se souviennent de la république et de la liberté.

Voilà quel était le langage des délateurs. Or, comment ne pas craindre ces interprétations malicieuses, quand d'un mot un de ces hommes en place, un de ces favoris de l'empereur peut perdre le poëte, l'exiler ou même le faire périr? Au temps de la liberté, le poëte aurait pu répondre : « Eh bien, si je veux indiquer que l'emploi ne donne pas le mérite, de même que le mérite ne donne pas l'emploi, qui peut m'empêcher d'exprimer cette vieille et banale idée? Ai-je nommé quelqu'un? ai-je désigné celui-ci ou celui-là? Tant pis pour qui se reconnaît! » Voilà ce qu'on peut répondre quand les lois règnent; mais, quand les lois sont muettes et désarmées, quand César peut tout ce qu'il veut, Séjan après César, et, après Séjan, les moindres officiers du palais, que faire et comment se défendre? Il faut recourir au crédit des affranchis de l'empereur, à Eutychus, à Philète, à Particulon, tous noms grecs et qui montrent le Bas-Empire dès les premiers empereurs. Ce sont ces patrons, pris dans la domesticité du palais, que Phèdre invoque dans ses prologues et ses épilogues, les louant de leur bon goût et mettant sa vie sous la protection de leur vanité.

C'est sans doute à ce moment et quand il eut besoin des affranchis pour se défendre contre les délateurs, que Phèdre commença à prendre les sentiments des écrivains de la seconde génération de l'Empire, c'est-à-dire de ceux qui, à la différence des écrivains et des poëtes de la première génération, voyant les hontes et les misères de la Rome impériale, trouvaient, comme Tacite, dans leur cœur et leur génie, des paroles de haine et de colère. Il y a dans les fables de Phèdre des vers évidemment inspirés par le spectacle de la cour des empereurs et des lâchetés adulatrices de la société romaine. Voyez, par exemple, ce tableau dans le fragment de fable intitulé *Démétrius de Phalère :*

« Démétrius, qu'on appelait de Phalère, s'était violemment emparé du pouvoir à Athènes. Aussitôt (le peuple est ainsi fait) tout le monde accourt à l'envi le féliciter[1] : « Qu'il vive ! qu'il soit heureux ! » Ce sont partout des cris et des acclamations. Les premiers citoyens viennent baiser la main qui les opprime, gémissant tout bas sur leur triste condition. Les citoyens paisibles et qui ne songent qu'à leur repos viennent

[1] Ut mos est vulgi, passim et certatim ruunt.

Tacite a presque les mêmes paroles pour le même tableau :

At Romæ ruere in servitium consules, patres, equites.

(*Annales*, liv. I, 7.)

ramper les derniers, craignant qu'on n'accuse leur absence[1]. »

Est-ce à Athènes ou à Rome que nous sommes? Sous Démétrius de Phalère ou sous Séjan? La fable de *la Corneille et la Brebis* (qui fait partie des nouvelles fables) est une peinture plus énergique encore des misères morales de la société romaine :

« Une Corneille s'était placée par méchanceté sur le dos d'une Brebis. Après l'avoir longtemps portée malgré elle, « Si tu faisais cela, dit la Brebis, à un chien armé de dents, il saurait bien t'en punir. » La méchante répondit : « J'insulte les faibles et je cède aux forts. Je sais qui attaquer, je sais qui flatter, et voilà pourquoi j'ai une vieillesse heureuse et puissante[2]. »

Quel trait amer et digne de Juvénal! Comme voilà

Demetrius, qui dictus est Phalereus,
Athenas occupavit imperio improbo.
Ut mos est vulgi, passim et certatim ruunt;
Feliciter subclamant. Ipsi principes
Illam osculantur quâ sunt oppressi manum,
Tacitè gementes tristem fortunæ vicem.
Quin etiam resides et sequentes otium,
Ne defuisse noceat, repunt ultimi.
(Liv. V, fable 1.)

Odiosa Cornix super Ovem consederat.
Quam dorso cùm tulisset invita et diù,
« Id, inquit, si dentato fecisses Cani,
Pœnas dedisses. » Illa contra pessima :
« Despicio inermes, eadem cedo fortibus,
Scio quem lacessam, cui dolosa blandiar.
Ideò senectam per tot annos prorogo. »
(*Fables nouvelles*, fable 17.

bien ces vieux concussionnaires romains, qui jouissaient des dieux irrités ! ou ces vieux délateurs, hardis contre les faibles et contre les vaincus, lâches et flatteurs avec les puissants, qui fleurissaient et vieillissaient sous le règne des mauvais empereurs !

Les fables des deux poëtes dont nous nous entretenons aujourd'hui, Phèdre et Babrius, ont eu une singulière destinée littéraire. Celles de Phèdre, restées inconnues pendant tout le moyen âge et au seizième siècle, n'ont été publiées pour la première fois qu'à la fin de ce siècle, en 1596, par Pithou. Celles de Babrius ne l'ont été que de nos jours, par M. Boissonade. M. Villemain, lors de son premier ministère, en 1839, envoya M. Minas faire des recherches dans les couvents du mont Athos ; et c'est pendant cette mission, au couvent de Laura, que M. Minas découvrit le manuscrit des fables de Babrius. « Il y a dans ce couvent, écrivait M. Minas à M. Villemain, deux bibliothèques, une petite et une grande. La première contient des manuscrits tout à fait abandonnés et jetés pêle-mêle, la plupart pourris par l'humidité et les ordures des animaux... Je travaillai quinze jours dans cette bibliothèque, accompagné d'un diacre nommé Gabriel, et je feuilletai tous les manuscrits en les nettoyant autant qu'il m'était possible... Il y avait un plancher qui occupait, en forme de divan, la moitié du sol de la bibliothèque. Les planches du dessus étaient mou-

vantes, le devant ouvert, le dessous plein de poussière et d'ordures d'animaux. Je me fourrai sous ce plancher, malgré la résistance des moines, qui me disaient qu'il n'y avait rien et que je me salirais inutilement. Cependant j'en tirai quinze manuscrits, et entre autres celui qui contenait les fables de Babrius. »

Quand vivait Babrius ou Babrias? M. Boissonade croit qu'il a vécu dans le siècle d'Alexandre Sévère. Il viendrait donc après Phèdre et ne semble pas l'avoir connu, ce dont il ne faut guère s'étonner, les Grecs ayant toujours peu connu et peu estimé la littérature latine. Cependant la précision élégante fait aussi le mérite de ses fables, et il est de l'école de Phèdre sans le savoir. Il ne sait pas faire, du récit et du dialogue, l'usage gracieux que Phèdre en a fait dans sa fable du Chien et du Loup, et qu'en fait la Fontaine. Il court au but, c'est-à-dire à la morale, tandis que la Fontaine semble croire que le vrai but est de nous amuser en chemin :

Le conte fait passer la morale avec lui.

Babrius pourtant, étant Grec, a quelquefois la grâce et l'abondance naturelle au génie grec. Ainsi Phèdre ne fait qu'un quatrain, pour ainsi dire, de l'histoire du chevrier et de la chèvre :

« Un berger avait brisé d'un coup de bâton la corne d'une chèvre, et lui demandait de ne point le dénoncer

au maître. « Quoique injustement traitée, dit celle-ci, je me tairai; mais la chose même dira ta faute [1]. »

Babrius, au contraire, fait un tableau qui ressemble à une petite idylle de Théocrite :

« Un berger voulant ramener ses chèvres à l'étable et les mettre à la crèche, il y en avait qui venaient moins vite que les autres; et, comme l'une d'entre elles, la plus lente à obéir, continuait à brouter sur le coteau escarpé le doux feuillage de l'osier et du lentisque, le berger lui lança de loin une pierre et lui brisa une corne. Alors il se mit à prier la chèvre : « Ma petite chevrette, ma compagne d'esclavage, je t'en conjure par le dieu Pan qui veille sur ces pâturages, ne va pas, ma chevrette, me dénoncer au maître; c'est bien malgré moi que je t'ai atteinte avec cette pierre. » La chèvre répondit : « Comment cacher ce qui est visible? J'aurai beau me taire, ma corne parlera. »

La fable, de tout temps, s'est rapprochée de la satire. Elle ne médit des animaux que parce que derrière les animaux elle voit et montre des hommes. Il y a donc de la satire dans les fables de Babrius; il s'en sert pour exprimer ses haines et ses mauvaises

Pastor Capellæ cornu baculo fregerat :
Rogare cœpit ne se domino proderet.
« Quamvis indignè læsa, reticebo tamen;
Sed res clamabit ipsa quid deliqueris. »
(*Fables nouvelles*, fable 15.)

humeurs. Ayant, par exemple, vécu en Syrie et ayant eu affaire à des Arabes qui l'avaient trompé, il a fait une fable contre la race arabe : *Le Chariot de Mercure*. C'est une de ses meilleures.

« Mercure avait un chariot plein de mensonges, de ruses et de toutes sortes de perfidies, qu'il allait menant par tout le monde, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, et distribuant un peu de sa cargaison à chaque nation. Étant entré dans le pays des Arabes, il le parcourait, quand le chariot versa et se brisa. Les Arabes alors, accourant pour piller les marchandises des voyageurs comme très-précieuses, vidèrent le chariot et n'y laissèrent plus rien que Mercure pût porter aux autres pays, quoiqu'il en eût encore bien d'autres à pourvoir. Et voilà pourquoi les Arabes, je l'ai éprouvé, sont fourbes, menteurs, et n'ont jamais un mot de vérité à la bouche. »

Cette invention satirique est assez piquante, quoique, en général, les fables qu'invente Babrius ne soient guère ingénieuses. Chez lui, la fiction ordinairement est commune, et la moralité banale. Que dire, par exemple, de la fable intitulée *la Lampe?*

« Un soir, une lampe pleine d'huile se vantait, devant les assistants, d'être plus brillante que l'étoile du matin, qui répand une si vive lumière. Tout à coup le vent souffla, et son souffle éteignit la lampe. Quelqu'un la ralluma et dit : « C'est peu de chose que l'éclat

d'une lampe ; mais la splendeur des astres est impérissable. »

Ésope eût tiré une autre moralité de cette fable : c'est que, quand il fait du vent, il faut mettre la lampe dans une lanterne. Elle brille moins, mais elle ne s'éteint pas.

Serait-ce par hasard que la morale des fables de Babrius est moins pratique que celle des fables d'Ésope et de Phèdre ? Les derniers fabulistes, ceux surtout qui inventent les sujets de leurs fables, au lieu de les prendre dans le vieux répertoire des apologues communs à toutes les nations, ont souvent une morale moins mesquine et moins timide que celle d'Ésope, et je sais bien pourquoi. Machiavel dit quelque part, avec un sens profond, que le peuple a un grand avantage sur les individus : il n'a pas de point d'honneur. Comme c'est un être collectif, comme il est à la fois tout le monde et personne, il ne craint pas de se démentir et de s'aplatir ; il fait sans hésiter les inconséquences et les lâchetés qui peuvent le sauver. En expliquant ainsi la pensée de Machiavel, je parle encore plutôt de la foule que du peuple : car il y a pour le peuple ce qu'on appelle l'honneur national, qui le préserve de beaucoup d'abaissements. Mais la foule, la multitude, quand elle est livrée à l'instinct qu'éveille en elle la nécessité, n'a point les scrupules de l'honneur national : elle songe seulement à se sauver à tout

prix. La vieille sagesse des fables procède de cet instinct égoïste de la foule. L'individu, au contraire, a son honneur à garder ; il se sait responsable de ses paroles et de ses actions. Non pas que, malgré ce soin que l'individu doit avoir de sa réputation, il ne se fasse beaucoup de lâchetés individuelles, qui se distinguent au milieu même des lâchetés générales ; mais je dirais volontiers, et le mot n'est pas d'un optimiste, qu'il s'écrit beaucoup moins de lâchetés qu'il ne s'en fait, et que les maximes de l'homme sont en général meilleures que ses actions. C'est là ce qui fait que, dans les fables qui ne procèdent pas de l'imagination populaire, mais de l'invention individuelle, la morale est en général moins terre à terre. L'invention individuelle n'aime pas à prendre à son compte les maximes de prudence timide que prêche sans hésiter la fable antique. Personne ne veut conseiller en son nom de céder à l'injustice, d'adorer la force, de glorifier la tyrannie, de cacher la vérité, de recourir à la ruse. Personne, par exemple, parmi les fabulistes modernes depuis la Fontaine, parmi ceux qui ont inventé le sujet de leurs fables, soit en France, soit en Allemagne, soit en Angleterre, n'adopterait volontiers la fable de Babrius intitulée : *Le Jeune Taureau et le Vieux Bœuf*. Il l'a prise sans doute parmi les vieux apologues, ou, s'il l'a inventée, il s'est montré dans cette fiction un fidèle disciple de la sagesse d'Ésope :

« Un jeune taureau, libre et sans joug dans la campagne, disait au bœuf qui travaillait et traînait la charrue : « Malheureux ! quelles fatigues tu as ! » Le bœuf se taisait et achevait son sillon. Cependant, comme les laboureurs avaient à sacrifier aux dieux, ils ôtèrent le joug au vieux bœuf et le laissèrent paître en liberté; puis ils prirent le jeune taureau, dont la tête était encore pure du joug, et, lui liant les cornes avec des joncs, ils le menèrent à l'autel pour l'arroser de son sang. Le bœuf alors lui dit en élevant la voix : « Voilà donc pourquoi on te laissait sans travailler. Jeune, tu péris avant moi qui suis vieux ; tu vas être immolé, et ton cou sentira la hache, s'il n'a pas senti le joug. »

Vaut-il mieux travailler et souffrir que mourir? Si telle est la morale de la fable de Babrius, elle se rapporte à la morale de *la Mort et le Bûcheron;* mais, si Babrius veut dire qu'il vaut mieux en tout temps sentir le joug que la hache, sa leçon s'accommode trop à la faiblesse et à la lâcheté humaines ; elle est de mauvais conseil dans les temps de tyrannie et d'anarchie. Ah ! que j'aime mieux le mot de Camille Desmoulins à Saint-Just ! Celui-ci reprochait à Camille Desmoulins d'attaquer trop vivement le Comité de salut public : « Ne levez pas tant la tête, lui disait-il. — Vous pourrez la faire tomber, répondit Desmoulins; mais me la faire baisser, non ! » Voilà quelqu'un qui aimait mieux sentir la hache que le joug.

QUATRIÈME LEÇON

LES FABLES ORIENTALES

Avant d'examiner les recueils d'apologues du moyen âge, et de les rapprocher des fables de la Fontaine, je veux jeter un coup d'œil rapide sur les fables du vieil Orient, chercher quel en est le caractère, s'il diffère de celui des fables d'Ésope et de Phèdre, ou s'il s'en rapproche; je veux enfin, à l'aide de ces fables, de siècles et de pays fort opposés, montrer que la fable se prête à tous les sentiments et à tous les tons, qu'elle est tantôt dramatique et tantôt dogmatique, tantôt naïve et tantôt éloquente, tantôt touchante et tantôt moqueuse. C'est par là encore qu'elle est un genre de littérature essentiellement populaire; elle répond à toutes les émotions de l'âme humaine.

Parlant des apologues de l'Orient, je ne puis passer sous silence les grandes et belles paraboles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je dirai même que, si je ne suivais que mon goût, c'est à ces paraboles que je m'attacherais pour en montrer le sens admirable; mais je pourrais m'entendre accuser de faire de la théologie au lieu de la littérature. Je ne prendrai donc que quelques-unes de ces paraboles, celles surtout qui se rapprochent le plus du genre de la fable.

Vous savez que nous avons deux poches ou deux besaces : la poche de derrière, où nous mettons tous nos défauts, et celle de devant, où nous mettons les défauts d'autrui.

Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,

dit la Fontaine,

Nous nous pardonnons tout et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui [1].

Le mérite de l'allégorie, de la fable ou de la parabole, est de savoir se servir à merveille de cette heu-

[1] Fable 7 du Ier livre

reuse disposition de notre nature. L'allégorie prend dans la poche de devant, où sont les défauts d'autrui, les exemples qu'elle veut mettre sous nos yeux; elle nous les fait regarder sans répugnance et même avec un certain plaisir; puis, quand, grâce à ces exemples d'autrui, notre attention est éveillée, l'allégorie se dissipe comme un brouillard placé un instant devant nos yeux, et le moraliste, tournant brusquement les deux poches et mettant devant celle de derrière, s'écrie :

> . . . . Mutato nomine, de te
> Fabula narratur. . . . . [1].

C'est toi, sauf le changement de nom, c'est toi que touche la fable; ou, plus hardiment encore, comme le prophète Nathan au roi David : *Tu es ille vir! C'est toi qui es cet homme!*

Quelle admirable parabole que celle de la brebis du pauvre! David vient de faire périr Urie dans un combat afin de pouvoir posséder sa femme. « Alors le Seigneur envoya Nathan vers David, et Nathan, étant venu le trouver, lui dit : « Il y avait deux hommes dans une ville, dont l'un était riche et l'autre pauvre. Le riche avait un grand nombre de brebis et de bœufs. Le pauvre n'avait rien du tout qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie, qui avait grandi parmi ses

[1] Horace.

enfants en mangeant de son pain, buvant de sa coupe et dormant en son sein; et il la chérissait comme sa fille.

« Un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis ni à ses bœufs pour lui faire festin; mais il prit la brebis de ce pauvre homme et la donna à manger à son hôte. »

« David entra dans une grande indignation contre le riche et dit à Nathan : « Vive le Seigneur ! Celui qui a fait cette action est digne de mort. Il rendra la brebis au quadruple pour en avoir usé de la sorte et pour n'avoir pas épargné le pauvre. »

« Alors Nathan dit à David : « C'est vous qui êtes cet homme[1] ! »

Quelle péripétie ! quel coup de théâtre que ce mot : *C'est vous qui êtes cet homme !* Comme l'allégorie se dissipe à l'instant ! Comme le nuage crève et comme la foudre éclate ! Aussi le mot a-t-il semblé trop hardi aux dévots de l'esprit monarchique, étant adressé à un roi : « Si nous ne savions pas que Nathan est un inspiré, dit l'éditeur des *Fables du* XIIe, *du* XIIIe *et du* XIVe *siècle, comparées à celles de la Fontaine*, nous serions embarrassés pour donner à sa hardiesse le nom qu'elle mérite. Au XVIIe siècle, un prédicateur turbulent, peut-être ambitieux..., eut la coupable au-

Rois, liv. II, ch. XII.

dace de faire, dans la chapelle de Versailles, une application directe de ces mots : *Tu es ille vir!* Il violait la majesté des lieux et de l'assemblée en transformant en satire personnelle les paroles de charité qui devaient descendre de la chaire chrétienne; et son indiscrétion, blâmable partout ailleurs, devenait criminelle dans ces circonstances. Les courtisans étonnés observent avec inquiétude le monarque; mais Louis XIV ne fait paraître aucune émotion et se contente de prononcer ces paroles remarquables : « J'aime bien à prendre ma part d'un sermon; mais je n'aime pas qu'on me la fasse[1]. »

Le mot de Louis XIV est spirituel; mais quoi! rois ou simples particuliers, quand nous prenons notre part du sermon, nous avons soin de prendre toujours la plus petite. Je ne puis donc pas blâmer comme un factieux le hardi prédicateur qui disait à Louis XIV, ravisseur et séducteur public de madame de Montespan : *Tu es ille vir!* — « Prêtre turbulent et peut-être ambitieux, » dit, en 1825, l'écrivain que je viens de citer. Ambitieux de quoi? Assurément ce prédicateur-là n'a jamais été nommé évêque; et cet orateur turbulent était peut-être tout simplement un de ces bons prêtres de paroisse, un de ces missionnaires du peuple, qui, prenant au sérieux la liberté de

[1] Robert, *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles*. Paris, 1825. T. Ier; p. 218 de l'*Essai sur les Fabulistes*.

la chaire chrétienne, croient que la plus grande charité à faire aux rois est de leur dire la vérité, puisqu'il n'y a qu'à l'église qu'ils peuvent l'entendre. C'est par là que les prédicateurs se rapprochent des prophètes de l'Ancien Testament. « Qu'ils sont beaux, dit le Psalmiste parlant des prophètes, qu'ils sont beaux les pieds des hommes qui viennent des montagnes! » Oui, beaux, parce qu'ils apportent la vérité, parce qu'inspirés de Dieu et par leur conscience ils viennent avertir les princes et les peuples. Et ne croyez pas qu'ils puissent se taire et parler à leur volonté : l'esprit de Dieu est avec eux; c'est lui qui leur ouvre ou leur ferme la bouche [1].

Il n'y a rien, dans l'histoire morale des peuples, de plus singulier et de plus grand que la mission des prophètes juifs. Figurez-vous, tantôt un berger, tantôt un laboureur qui, pris tout à coup d'inspiration, se retire au désert, et vit dans le jeûne et la solitude; puis, lors-

[1] Chap. Ier de Jérémie, verset 4 : « La parole de l'Éternel me fut donc adressée, et il me dit :

« Avant que je te formasse dans le sein de ta mère, je t'ai connu; avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai établi prophète pour les nations.

« Et je répondis : Ah! Seigneur éternel, voici, je ne sais pas parler; car je ne suis qu'un enfant.

« Et l'Éternel me dit : Ne dis point : Je ne suis qu'un enfant; car tu iras partout où je t'enverrai, et tu diras tout ce que je te commanderai.

« Et l'Éternel étendit sa main et toucha ma bouche; puis l'Éternel me dit : Voici, j'ai mes paroles dans ta bouche. »

qu'il apprend les misères du peuple et les fautes des rois, il descend de la montagne, entre dans les villes, et, tout pâle des austérités de sa vie nouvelle, convoque les peuples et les princes à la pénitence. Nous appellerions ces hommes des factieux ou des fous; la Judée les appelle des prophètes, et ces prophètes sont, pour ainsi dire, une autorité et une institution publique. Le peuple les écoute, les princes les redoutent. Ils viennent dire à David qu'il a ravi la brebis du pauvre, à Achab qu'il a pris la vigne de Naboth. Tantôt le prophète est jeté en prison, tantôt même il est mis à mort; mais sa parole demeure sur la tête des prévaricateurs, peuples ou rois, jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse. Un prophète mort, un autre paraît : Élisée succède à Élie, Michée succède à Élisée. Jamais la parole divine ne reste muette dans Israël; jamais la justice ne manque d'interprètes. La montagne a toujours des avertissements de repentir à envoyer à la ville; le désert a toujours des menaces à envoyer à la cour; et ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce gouvernement du peuple de Dieu, c'est que la ville s'incline sous les réprimandes de la montagne, et que la cour s'humilie sous les menaces du désert[1].

Il y a à Jérusalem les Lévites, qui sont la tribu sainte,

[1] « Achab, ayant entendu ces paroles, déchira ses vêtements, couvrit sa chair d'un cilice, jeûna, dormit avec le sac et marcha ayant la tête baissée. » (*Rois*, liv. III, ch. 21)

les sacrificateurs, le grand prêtre. La loi de Dieu ne manque pas de ministres et d'interprètes réguliers. A quoi servent donc ces ministres et ces interprètes extraordinaires, qui s'appellent prophètes, qui ne sont pas d'une tribu privilégiée, qui n'ont aucun emploi dans le temple? Ils servent à perpétuer l'esprit de Dieu par l'inspiration individuelle. Les Lévites sont la hiérarchie et la forme religieuse; les prophètes sont la pensée et l'esprit de Dieu. Dans la théocratie juive, tout se tempère et se balance. Otez la hiérarchie lévitique, la loi de Dieu n'a plus d'organisation; elle est livrée aux hasards de l'inspiration individuelle. Otez les prophètes et la sainte intervention de leur parole, la hiérarchie peut se corrompre, oublier l'esprit pour la lettre, aboutir au pharisaïsme. La prophétie représente la liberté, de même que le lévitisme représente l'autorité. C'est par là que la loi de Dieu a vécu chez les Juifs, soutenue et ranimée d'âge en âge par les prophètes, jusqu'au prophète-Dieu, qui a donné à cette loi la vie divine qu'il avait en lui.

Les belles paraboles de l'Ancien et du Nouveau Testament ont, dans l'histoire morale de l'humanité, un autre mérite que celui d'avoir sans cesse soutenu et relevé la loi chez les Juifs : elles la soutiennent et la prêchent encore aujourd'hui. Tout le monde les connaît, les entend, et leur popularité ajoute à leur force. Allez où vous voudrez dans le monde civilisé, à Lon-

dres, à Berlin, à Paris, à New-York; parlez de la brebis du pauvre et du respect qu'il faut avoir pour elle, tout le monde vous comprend : c'est le proverbe qui défend le faible contre le puissant; c'est l'adage qui protége la justice contre l'iniquité. Singulier bienfait de la religion chrétienne d'avoir ainsi donné au monde cinq ou six symboles populaires, qui sont comme les maximes d'État de la civilisation moderne! Et voyez comme ces symboles s'associent et s'enchaînent heureusement l'un à l'autre, s'appuyant l'un sur l'autre, se fortifiant l'un par l'autre : la brebis du pauvre respectée, c'est la justice; la brebis retrouvée et rapportée, c'est la charité.

Qui de vous en m'écoutant ne se souvient de Fénelon aidant la paysanne à retrouver sa vache? La pauvre femme pleurait, l'ayant perdue, et Fénelon essayait de la consoler : « Je vous en achèterai une autre. — Ah! monsieur l'abbé, disait la femme, qui ne connaissait pas son archevêque, ce ne sera plus ma pauvre bonne vache. — Eh bien, cherchons-la ensemble. » Ils la retrouvent. « Vous êtes un saint, monsieur l'abbé : vous avez retrouvé ma vache! » Elle se trompait d'un mot : il était un saint parce qu'il l'avait cherchée.

Je reviendrai sur ces belles paraboles de l'Ancien et du Nouveau Testament : il me suffit d'avoir montré, par l'exempfe de la parabole de Nathan, comment l'allégorie y est employée à enseigner les grandes vérités morales et religieuses, vérités plus hautes que celles

que la fable ordinaire aime à recommander. Je trouve quelque chose de cette élévation dans plusieurs des fables indiennes et chinoises que M. Stanislas Julien vient de traduire et de publier. Écoutez, par exemple, la fable indienne, *le Roi et le grand Tambour :*

« Un roi dit un jour : « Je veux faire fabriquer un grand tambour dont les sons puissent ébranler les airs au point de s'entendre jusqu'à la distance de cent *li* [1]. Y a-t-il quelqu'un qui puisse le fabriquer? — Nous ne pourrions le fabriquer, » répondirent tous les ministres.

« En ce moment arriva un grand officier, nommé Kandou, qui était dévoué au souverain et aimait à secourir le peuple du royaume. Il s'avança et dit : « Votre humble sujet peut faire ce tambour; mais il en coûtera de grandes dépenses. — A merveille! » s'écria le roi; et aussitôt il ouvrit son trésor et lui donna toutes les richesses qu'il contenait. Kandou fit transporter à la porte du palais tous ces objets précieux; puis il publia en tous lieux cette proclamation : « Aujourd'hui, le roi, dont la bonté égale celle des dieux, répand ses bienfaits; il veut déployer toute son affection pour le peuple et secourir ceux de ses sujets qui sont pauvres et indigents. Que tous les malheureux accourent à la porte du palais. » Bientôt, de tous

[1] 10 lieues.

les coins du royaume, les indigents arrivent avec un sac sur le dos, en se soutenant les uns les autres. Sur leur passage ils remplissaient les villes et encombraient les grandes routes.

« Au bout d'un an, le roi demanda si le grand tambour était achevé ou non. « Il est achevé, répondit Kandou. — Pourquoi, dit le roi, n'ai-je pas entendu les sons? — Sire, je désire que Votre Majesté daigne prendre la peine de sortir du palais et de visiter l'intérieur du royaume; elle entendra le grand tambour, dont les sons retentissent dans les dix parties du monde. »

« Le roi fit apprêter son char; il parcourut son royaume et vit le peuple qui marchait en rangs pressés, l'accueillant partout avec des acclamations. « D'où vient, s'écria-t-il, cette prodigieuse multitude de peuple? — Sire, répondit Kandou, l'an passé vous m'avez ordonné de construire un tambour gigantesque qui pût se faire entendre jusqu'à la distance de cent *li*. J'ai pensé qu'un bois desséché et une peau morte ne pourraient propager assez loin l'éloge pompeux de vos bienfaits. Les trésors que j'ai reçus de Votre Majesté, je les ai distribués, sous forme de vivres et de vêtements, aux religieux mendiants et aux brahmanes, afin de secourir les hommes les plus pauvres et les plus malheureux de votre royaume. Une proclamation générale les a fait venir de tous côtés, et des quatre points du royaume ils sont ac-

courus à la source des bienfaits comme des enfants affamés qui volent vers leur tendre mère. Ils vous remercient aujourd'hui, et leurs actions de grâce retentissent partout. Les sons du grand tambour n'auraient jamais été aussi loin. »

Quel ingénieux éloge de la bienfaisance, et comme l'allégorie donne de relief à la pensée ! Mais, ne nous y trompons pas, les fables orientales n'ont ce caractère d'élévation que lorsqu'elles sont inspirées par la pensée religieuse. Un grand nombre des nouvelles fables indiennes publiées par M. Stanislas Julien procèdent du boudhisme, c'est-à-dire du brahmanisme réformé. De là ce sens moral qui les rapproche de loin des paraboles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Otez la pensée religieuse, la fable revient naturellement à la moralité pratique et médiocre qui lui est propre. Avant de traiter de ces fables, qui sont les plus nombreuses dans les recueils anciens et modernes d'apologues orientaux, laissez-moi citer encore une de ces paraboles ou de ces allégories orientales inspirées par la pensée religieuse.

« Une pauvre femme de Zehra possédait un petit champ contigu au jardin d'Hakkan II, calife de Cordoue. Hakkan voulut bâtir un pavillon dans ce champ et fit proposer à cette femme de le lui vendre. Celle-ci refusa toutes les offres en déclarant qu'elle ne renoncerait jamais à l'héritage de ses pères. L'intendant des

jardins, sans rien dire au calife, prit le champ et fit bâtir le pavillon que voulait son maître. La pauvre femme désespérée courut à Cordoue raconter son malheur au cadi Béchir. Un jour qu'Hakkan, environné de sa cour, était dans le beau pavillon bâti sur le terrain de la pauvre femme, le cadi Béchir arriva monté sur un âne et tenant entre ses mains un sac vide. Le calife étonné lui demanda ce qu'il voulait : — « Que tu me permettes de remplir mon sac de la terre de ce champ. » Hakkan y consentit, et le cadi remplit son sac de terre; puis, s'approchant encore du calife, qui le regardait faire, il le supplia d'être assez bon pour l'aider à charger ce sac sur son âne. Hakkan, s'amusant de cette demande, voulut soulever le sac; mais, pouvant à peine le remuer, il le laissa retomber en se plaignant de son poids énorme. « Prince des croyants, dit alors le cadi, ce sac, que tu trouves si lourd, ne contient pourtant qu'un peu de terre du champ que tu as pris à une de tes sujettes. Comment soutiendras-tu le poids du champ entier, quand tu paraîtras au tribunal de Dieu, chargé de cette injustice? » Hakkan embrassa le cadi, le remercia, reconnut la faute qu'on lui avait fait faire et rendit sur l'heure à la pauvre femme le champ qu'on lui avait pris, en y joignant le pavillon et les richesses qu'il contenait[1]. »

[1] Florian, *Précis historique sur les Maures d'Espagne.*

Voilà un calife juste; mais voilà aussi un cadi qui aime la justice, puisqu'il la défend contre le calife; et surtout voilà la croyance religieuse qui, dans le calife et dans le cadi, assure le respect de la brebis du pauvre.

Je prendrai les fables orientales, dont je veux maintenant étudier le caractère, dans deux recueils : 1° *les Avadanas*, contes et apologues indiens et chinois, publiés par M. Stanislas Julien; 2° *le Pantcha-Tantra* ou *les Cinq Ruses*, fables du brahme Vichnou-Sarma, traduit par l'abbé Dubois. La plupart de ces fables se rapportent, comme je l'ai déjà dit, à l'école de la sagesse antique ou de la prudence mondaine, à l'école d'Ésope; ce sont à peu près les mêmes sujets et les mêmes leçons que nous trouvons dans la Fontaine et dans Phèdre. Elles enseignent à l'Asie, comme Phèdre et la Fontaine enseignent à l'Europe, à éviter le malheur plutôt qu'à chercher la vertu, à n'être pas maladroit plutôt qu'à être honnête homme, à être prudent et même rusé au besoin. L'Asie, qui de tout temps a été le domaine héréditaire du despotisme, par conséquent de l'esclavage et des ruses à l'aide desquelles l'esclave élude les duretés du maître, l'Asie a reçu docilement ces leçons. Elles sont entrées dans sa morale sans trouver, comme l'Europe, un contre-poids dans les leçons plus généreuses de la religion. La religion, en effet, en disant au maître quels sont ses devoirs, dit du même coup à

l'esclave quels sont ses droits; elle enseigne la fermeté et la résistance à l'un, quand elle ne réussit pas à apprendre la douceur et la bienveillance à l'autre.

Je ne dis pas que la sagesse des fables, en nous montrant le mauvais succès de nos défauts dans le monde, ne nous persuade pas de nous en corriger; mais elle nous corrige plutôt des défauts qui nous nuisent que de ceux qui nuisent aux autres. Voyez la fable des *Deux Oies et la Tortue :*

« Au bord d'un étang vivaient deux Oies qui avaient lié amitié avec une Tortue. Dans la suite, l'eau de l'étang étant venue à tarir, les deux Oies délibérèrent entre elles et se dirent : « Maintenant que l'étang est à sec, notre amie doit en souffrir bien cruellement. »

« Après cet entretien, elles dirent à la Tortue : « Comme l'eau de cet étang est tarie, vous n'avez plus de ressources pour subsister. Saisissez avec votre bec le milieu de ce bâton; nous le prendrons chacune par un bout, et nous vous transporterons dans un endroit où l'eau soit abondante. Mais, pendant que vous tiendrez ce bâton, prenez garde de ne point parler. »

« Cela dit, elles enlevèrent la Tortue et la firent passer par-dessus les bourgs et les villages. Ce que voyant, des petits garçons se mirent à crier : « Des Oies emportent une Tortue ! des Oies emportent une Tortue !... »

« La Tortue se mit en colère et leur dit : « Est-ce que cela vous regarde? » Elle lâcha aussitôt le bâton, tomba à terre et se tua [1]. »

Vous reconnaissez la fable de la Fontaine, *la Tortue et les Deux Canards* :

Une Tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
« Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique :
Vous verrez maintes républiques,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise. »
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle! criait-on : venez voir dans les nues

[1] Stanislas Julien, *les Avadânas, contes et apologues indiens*, t. Ier, p. 71, 72 et 73. Paris, 1859.

Passer la reine des Tortues. —
La reine! vraiment oui : je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause

Imprudence, babil et sotte vanité
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage.
Ce sont enfants tous d'un lignage [1].

Qui de nous n'a rencontré la Tortue en voyage, bavarde, vaniteuse, indiscrète, contant ses affaires à tout le monde, questionnant tout le monde, nuisant aux autres par le bruit qu'elle fait, et souvent se nuisant à elle-même, si en voyage elle rencontre des gens habiles à faire des dupes, et heureux d'en trouver de toutes faites comme la Tortue? Puis quel démon pousse la Tortue à voyager? Je ne dis pas la Tortue indienne : l'eau de son étang est tarie; il faut bien qu'elle émigre. Mais pourquoi ne pas s'en aller doucement et lentement, à pied, sur terre? Pourquoi vouloir traverser les airs? Trop de vitesse nuit : qui de nous, depuis que nous allons si vite, est sûr de ne pas sauter en route? Quant à la Tortue de la Fontaine, celle-là est bien moins excusable que la Tortue indienne. Rien ne la forçait de

[1] De même famille. — La Fontaine, liv. X, fable 3.

quitter son logis : pourquoi se faire touriste? En a-t-elle l'étoffe? Les voyages ajoutent à l'esprit qu'on a; ils ne donnent rien à qui n'a pas déjà quelque chose. J'ai souvent, quant à moi, rencontré la Tortue en voyage, et je me demandais ce qu'elle venait faire à Rome, à Athènes, à Londres, à Berlin, à Constantinople. Tantôt c'était la Tortue française, qui se faisait légère et pimpante, ne voyant rien et ne parlant que d'elle-même :

La reine! vraiment oui : je la suis en effet

Tantôt c'était la Tortue anglaise, grave, importante, indifférente à tout, mais s'irritant comme la Tortue indienne, si quelqu'un s'étonnait de la voir voyager, et disant aux gens : «Est-ce que cela vous regarde?— Non, milord; mais est-ce que vous voyez quelque chose? — Que vous importe, encore un coup? Je veux avoir voyagé! — Voyagez donc! et grand bien fasse aux ciceroni qui vous enseignent ce qu'ils ne savent pas, aux oies enfin qui tiendront le bâton qui vous sert de monture! » Cependant

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grâce[1].

Si nous sommes tortue, restons tortue; ne cherchons

[1] La Fontaine.

point à voltiger; n'affectons pas l'air frivole. Souvenons-nous du sage conseil de Boileau :

> Chacun, pris en son air, est agréable en soi,
> Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi [1].

Mais surtout si, en prenant un personnage qui ne vous convient pas et en forçant votre talent, il vous arrive quelque mésaventure, n'imputez le mal qu'à vous-même et n'accusez pas les autres des malheurs qui vous viennent par votre faute. N'ajoutez pas l'injustice à la maladresse; contentez-vous d'avoir été un sot; ne devenez pas un calomniateur, comme le hibou de cette fable indienne :

LE HIBOU ET LE PERROQUET

« Il y avait un roi appelé Svaranandi. Un Hibou vint se poser sur le palais. Il aperçut un Perroquet qui jouissait seul de l'amitié et de la faveur du roi, et lui demanda d'où lui venait ce bonheur.

« Dans l'origine, répondit le Perroquet, lorsque je fus admis dans le palais, je fis entendre une voix plaintive d'une douceur extrême : le roi me prit en amitié et me combla de bontés. Il me plaçait constamment à ses côtés et me mit un collier de perles de cinq couleurs. »

[1] Épître IXe.

« En entendant ces paroles, le Hibou conçut une vive jalousie. « Eh bien! dit-il après un moment de réflexion, je veux absolument chanter aussi pour plaire encore plus que Votre Seigneurie. Il faudra bien que le roi me comble aussi d'amitiés et de faveurs. »

« Au moment où le roi venait de se livrer au sommeil, le Hibou fit entendre sa voix. Le roi s'éveilla tout effaré, et, par l'effet de la terreur, tous les poils de son corps se hérissèrent. « Quel est ce cri? demanda-t-il à ses serviteurs; j'en suis tout ému et bouleversé. — Sire, répondirent-ils, il vient d'un oiseau dont le cri est odieux : on l'appelle Hibou. »

« Sur-le-champ le roi, exaspéré, envoya de différents côtés une multitude de gens pour chercher l'oiseau. Ses serviteurs eurent bientôt pris et apporté au roi le coupable. Le roi ordonna de plumer le Hibou tout vivant, de sorte qu'il éprouva de cuisantes douleurs et se sauva sur ses pattes. Quand il fut revenu dans la plaine, tous les oiseaux lui dirent : « Qui est-ce qui vous a mis dans ce piteux état? » Le Hibou, qui était gonflé de colère, se garda bien de s'accuser lui-même. « Mes amis, dit-il, c'est un Perroquet qui est l'unique cause de mon malheur [1]. »

Même sujet dans la fable de la Fontaine, *l'Ane et le*

[1] Stanislas Julien, *les Avadânas*, t. Ier, p. 27 et suiv.

Petit Chien. Mais la Fontaine n'a point trouvé la bonne et profonde moralité de la fable indienne. L'âne se fait battre en voulant imiter le petit chien; il n'accuse pas le petit chien de l'avoir fait battre. L'âne est bonhomme. Il a eu un accès de vanité; il a voulu être aimable; il n'y a pas réussi; il s'arrête là : il ne devient pas méchant pour se venger d'avoir été ridicule. Sa vanité n'a rien d'amer et de haineux, comme celle du hibou ou d'un mauvais poëte qui s'irrite des succès de ses rivaux.

Dans les recueils d'apologues orientaux, et particulièrement dans le *Pantcha-tantra*, la fable devient souvent une sorte de conte des *Mille et une Nuits*, où le merveilleux est sans cesse relevé par la raillerie et la censure des hommes et de leurs défauts. Les histoires s'enchaînent de la manière du monde la plus piquante et la plus imprévue. Essayons de donner une idée de ces contes à tiroirs qui s'emboîtent l'un dans l'autre.

Dans la ville de Pattaly-Poura régnait un roi nommé Souca-Daroucha, qui avait trois fils de fort mauvaise nature. D'après le conseil de ses ministres, il assembla tous les brahmes de son royaume pour savoir quelle éducation il pourrait donner à ses enfants et pour leur choisir un précepteur. Les brahmes, qui savaient ce qu'étaient les fils du roi, refusèrent de se charger de leur éducation, ce qui mit le roi dans une grande

colère. Le brahme Vichnou-Sarma, voulant apaiser la colère du roi, consentit à prendre ses fils et à les élever, lui promettant qu'en six mois il corrigerait leur caractère. Quand Vichnou-Sarma fut resté seul avec ses confrères, ceux-ci lui reprochèrent sa promesse imprudente et la présomption qu'il avait de croire qu'il ferait en six mois ce que tous les brahmes avaient jugé impossible.

Vichnou-Sarma répondit à ses confrères qu'il n'avait pas agi par orgueil; qu'il avait seulement voulu calmer la colère du roi, qui menaçait la caste des brahmes, et gagner du temps. Le temps amène des expédients; et, à l'appui de cette idée, il leur raconte l'histoire de la fille du roi Nilha-Kétoa. Ce roi désirait ardemment avoir un garçon; mais sa femme ne lui donnait que des filles. Il résolut donc de la répudier, si, à sa première grossesse elle avait encore une fille. La reine, désespérée, s'adressa à Vahaca, le premier ministre du roi, qui lui promit de la sauver de ce malheur. La reine accoucha bientôt, et cette fois encore d'une fille. Mais le ministre dit au roi et fit publier partout que la reine était accouchée d'un garçon. Le roi voulait voir son fils, et la fraude allait être découverte. Le ministre fit venir un astrologue, qui annonça au roi qu'ayant tiré l'horoscope de l'enfant, les astres défendaient, sous peine des plus grands malheurs pour le père et pour l'enfant, qu'il parût devant son père avant l'âge de seize ans.

Le ministre eut donc seize ans pour changer la fille du roi en garçon, et il ne s'inquiéta plus de rien, ayant du temps devant soi.

Avec cette fable et d'autres encore qui s'enchaînent l'une à l'autre, Vichnou-Sarma se réconcilie avec ses confrères; et c'est à l'aide des fables aussi qu'il essaye de corriger les mauvais caractères de ses élèves. Un jour donc que, revenant de la chasse, les trois princes étaient fatigués, ils demandent à leur précepteur de leur raconter une histoire, et celui-ci leur raconte l'histoire du *Taureau*, du *Lion*, et *des deux Renards*.

Le roi lion avait chassé les deux renards, ses principaux ministres. Un jour qu'il se promenait dans la forêt, il entendit un affreux mugissement et il vit un énorme animal qu'il ne connaissait pas. Il eut peur que ce ne fût un rival qui venait lui disputer l'empire de la forêt, et il résolut de consulter ses deux anciens ministres. Il les rappela donc; mais, avant de revenir, ceux-ci, en gens prudents, voulurent en délibérer : ils se mirent donc à causer, et chacune des réflexions qu'ils font sur le parti à prendre de retourner ou de ne pas retourner vers le lion amène une fable. Parmi ces fables, en voici une, ou plutôt voici le cadre de plusieurs fables attachées les unes aux autres comme les grains d'un chapelet. « Il ne faut pas, dit un des renards ministres à son compagnon, que nous séparions notre fortune; il faut rester ici ensemble ou retourner

ensemble à la cour, parce qu'il est bon de se soutenir mutuellement. Écoutez plutôt les aventures du brahme Cahla-Sarma :

CAHLA-SARMA ET L'ÉCREVISSE

« Dans la ville de Soma-Poury vivait le brahme Cahla-Sarma. Ce brahme, après avoir langui longtemps dans une profonde misère, se vit tout à coup, par un concours de circonstances heureuses, élevé à un état brillant de fortune. Il résolut alors d'entreprendre le pèlerinage du Gange, pour obtenir la rémission de ses péchés en se lavant dans les eaux sacrées de ce fleuve. Il disposa donc tout pour le voyage et se mit en route. Un jour qu'il traversait un désert, il vint à passer près de la rivière Saraswatty, dans laquelle il voulut faire ses ablutions ordinaires. Il ne fut pas plutôt entré dans l'eau, qu'il vit venir à lui une écrevisse qui, lui adressant la parole, lui demanda où il allait. « Au Gange, répondit-il, en pèlerinage. — Pour moi, reprit l'écrevisse, je suis bien lasse de demeurer depuis si longtemps dans ces lieux incommodes. Rends-moi, je t'en supplie, un service important : transporte-moi dans quelque autre endroit où je puisse vivre plus à mon aise. Tu peux être certain que tu n'obligeras pas une ingrate : toute ma vie, je conserverai le souvenir de ce bienfait. Si l'occasion vient jamais à se présen-

ter, qui sait si je ne pourrai pas t'être utile à mon tour? »

« Surpris de ces dernières paroles : « Comment serait-il possible, lui demanda le brahme, qu'un être aussi vil que toi pût jamais rendre service à un homme, à un brahme surtout? — Un exemple te répondra pour moi, repartit l'écrevisse.

LE ROI ET L'ÉLÉPHANT

« Dans la ville appelée Prahbavaty-Patna vivait le roi Ahditia-Varma. Un jour que ce prince était à la chasse, accompagné d'une nombreuse suite, au milieu d'une épaisse forêt, il vit venir à lui un éléphant d'une taille énorme, dont l'apparition subite répandit la terreur parmi toute son escorte. Le roi rassura ses gens et leur dit qu'il fallait faire en sorte de se rendre maître de cet éléphant et de le conduire à la ville royale. On se mit donc en devoir de tout disposer pour le prendre. A cet effet, on creusa une fosse profonde que l'on couvrit ensuite de branches d'arbres et de feuillage; après quoi, les personnes qui accompagnaient le roi, ayant cerné l'éléphant, ne lui laissèrent d'autre issue que celle qui conduisait à la fosse, dans laquelle il tomba en cherchant à fuir.

« Le roi, satisfait d'avoir si bien réussi, dit à ses

gens qu'avant d'essayer de retirer cet éléphant de la fosse il fallait le laisser jeûner et s'affaiblir pendant huit jours; qu'alors il aurait perdu ses forces et qu'ils pourraient aisément le dompter. Il se retira donc avec son monde, laissant l'éléphant dans la fosse où il était tombé.

« Deux jours après, un brahme qui voyageait sur les bords du fleuve Youmna vint à passer près de ce lieu, et, ayant aperçu l'éléphant dans la fosse, s'approcha de lui et lui demanda par quel fâcheux accident il était tombé là. L'éléphant lui conta sa triste aventure et lui fit part des tourments qu'il endurait, tant à cause de sa chute que de la faim et de la soif. En même temps il le supplia avec instance de lui rendre service en l'aidant à se tirer de sa cruelle situation. Le brahme lui répondit qu'il était hors de son pouvoir de retirer d'une fosse si profonde une masse aussi énorme et aussi pesante que lui. L'éléphant lui fit de nouvelles instances, et le conjura de l'aider au moins de ses conseils en lui indiquant quelque moyen de recouvrer sa liberté. « Je ne vois qu'une ressource, reprit le brahme : si tu as précédemment rendu service à quelqu'un, c'est le moment de l'invoquer et de l'appeler à ton secours. — Je ne me souviens pas, repartit l'éléphant, d'avoir jamais rendu service à qui que ce soit, excepté toutefois aux rats, ce que je fis de la manière suivante :

L'ÉLÉPHANT ET LES RATS

« Dans la Calinga-Dessa régnait le roi Souvarna-Bahou. Une année, il survint dans son royaume une multitude innombrable de rats qui dévoraient toutes les plantes et répandaient partout la désolation. Les habitants se rassemblèrent et vinrent trouver le roi pour le supplier d'avoir recours à quelque expédient qui délivrât le pays de ces rats et de leurs ravages. Le roi rassembla tous les chasseurs de son royaume, se procura un grand nombre de filets et autres piéges propres à son dessein, et alla à la chasse des rats. A force de travaux et de patience, on vint à bout de les faire tous sortir dehors leurs trous, et, les ayant tous pris, on les renferma en vie, entassés les uns sur les autres, dans de grands vases de terre, où on les laissa pour y mourir de faim.

« Dans le temps que tous ces rats étaient ainsi emprisonnés, le hasard m'amena au même endroit. Leur chef m'entendit passer; il m'appela et me supplia d'avoir compassion de lui et de ses compagnons, et de leur sauver la vie à tous; ce que je pouvais faire aisément, disait-il, en brisant d'un coup de pied les vases de terre dans lesquels ils se trouvaient renfermés, et en leur fournissant par là le moyen de s'enfuir. Touché de

commisération pour ces pauvres rats, je brisai tous les vases de terre et les délivrai ainsi d'une mort certaine.

« Le chef des rats, pénétré de reconnaissance, me fit les plus vifs remercîments; il me dit que lui et sa race conserveraient à jamais le souvenir de ce service que je leur avais rendu, et qu'ils feraient tout pour m'être utiles à leur tour, si jamais je me trouvais engagé dans quelque position difficile.

« Eh bien, reprit le brahme, puisque tu as rendu aux rats un si grand service, appelle à ton tour les rats à ton aide : sans doute ils te sauveront comme tu les as sauvés. » En même temps, il lui souhaita une prompte délivrance et continua sa route.

« L'éléphant, livré à lui-même, pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de suivre le conseil du brahme. Invoquant donc le chef des rats, il l'appela à son secours. Celui-ci se rendit sans délai à la sommation de son ancien bienfaiteur, qu'il trouva resserré dens cette fosse profonde. L'éléphant n'eut pas plutôt aperçu le rat, qu'il lui exposa les malheurs qui lui étaient survenus et les maux dont il se voyait menacé, le suppliant instamment de lui rendre service en l'aidant de quelque manière à sortir de sa prison. « Le service que tu demandes, seigneur éléphant, répondit le rat, n'est pas pour moi une tâche difficile; reprends courage, et je te promets d'opérer avant peu ta délivrance. »

« Le chef des rats convoqua sans délai une assemblée nnombrable des rats, ses sujets; et, les ayant conduits au bord de la fosse dans laquelle était tombé l'éléphant, il leur fit gratter la terre tout à l'entour pour la remplir. L'éléphant, s'élevant à mesure que la fosse se remplissait, fut bientôt en état d'en sortir, et il dut ainsi son salut aux rats qu'il avait lui-même sauvés auparavant.

« Après que l'écrevisse eut rapporté ces exemples au brahme pèlerin qui l'écoutait, « si un rat, ajouta-t-elle, a trouvé l'occasion de rendre un service si important à un éléphant et de lui sauver la vie, ne peut-il pas aussi survenir des circonstances où je pourrai t'obliger et te témoigner ma reconnaissance pour le service que j'implore de toi ? »

« Cahla-Sarma avait écouté l'écrevisse avec attention. Saisi d'admiration de ce qu'un si vil animal pour lequel chacun ne témoigne que du mépris faisait paraître tant d'intelligence, il n'hésita plus à la prendre avec lui, et, l'ayant mise dans son sac de voyage, il continua sa route.

« Chemin faisant, il passa à travers une épaisse forêt, et, vers l'heure de midi, dans le temps de la chaleur, il s'arrêta sous un arbre touffu pour y reposer à l'ombre. Il s'y endormit bientôt, et, dans le temps qu'il était plongé dans un profond sommeil, ce qu'avait prévu l'écrevisse ne tarda pas à se vérifier.

LE CORBEAU, LE SERPENT, LE BRAHME ET L'ÉCREVISSE

« Sous l'arbre à l'ombre duquel le brahme Cahla-Sarma dormait sans défiance, un serpent monstrueux avait établi sa demeure dans un de ces monceaux de terre élevés par les fourmis blanches, tandis qu'un corbeau avait construit son nid au milieu de ce même arbre. Le corbeau et le serpent, en vivant dans le voisinage l'un de l'autre, avaient contracté ensemble une étroite alliance, et, lorsque quelque voyageur fatigué venait se reposer à l'ombre de l'arbre, le corbeau avait soin d'en avertir le serpent par un cri convenu; le reptile, sortant de son trou, s'approchait en silence du voyageur, le mordait et lui insinuait son venin dans les veines. Ce venin était si subtil, que la personne mordue mourait à l'instant même. Le corbeau rassemblait alors sa parenté; ils se jetaient tous sur le cadavre et se rassasiaient de sa chair.

« Le corbeau n'eut pas plutôt aperçu Cahla-Sarma plongé dans le sommeil, qu'il donna au serpent le signal ordinaire : celui-ci sortit incontinent de son trou, s'approcha du brahme endormi, le mordit et le tua par son venin. Le brahme mort, le corbeau rassembla toute sa race, et ils descendirent tous auprès du cadavre. Pendant qu'ils se disposaient à le dévorer, le che

des corbeaux aperçoit quelque chose qui remuait dans le sac de voyage du mort; il s'approche et met la tête dans ce sac pour voir ce qui peut remuer ainsi. A l'instant même, il est saisi par l'écrevisse, qui, le tenant par le cou avec ses bras, le serrait au point de l'étouffer. Le corbeau lui demanda grâce; mais l'écrevisse refusa de le lâcher, à moins qu'il ne rendît la vie au brahme dont il venait d'occasionner la mort. Le corbeau était à la merci de l'écrevisse; il n'y avait plus à balancer : il appelle ses parents, leur fait connaître l'extrémité où il se trouve réduit, et les conditions auxquelles l'écrevisse consent à lui épargner la vie, et il les conjure d'aller vite informer son ami le serpent de sa situation critique, et de l'engager à rendre au plus tôt la vie au brahme.

« Les parents du corbeau allèrent sans délai trouver le serpent : celui-ci, instruit du malheur arrivé à son ami, s'approcha du brahme mort, et, posant sa gueule à l'endroit où il l'avait mordu, suça tout le venin qu'il lui avait introduit dans le corps, et lui rendit la vie.

« Dès que le brahme eut recouvré l'usage de ses sens, il regarda autour de lui et ne fut pas peu surpris de voir son écrevisse tenant un corbeau serré par le cou entre ses bras. L'écrevisse lui raconta ce qui venait de se passer. Le brahme croyait ne s'être éveillé que d'un doux sommeil : de quel étonnement ne fut-il pas

saisi quand il entendit ce récit! « Cependant, dit-il à l'écrevisse, puisque ce corbeau a rempli les conditions que tu as exigées de lui, il faut aussi, de ton côté, accomplir la promesse que tu lui as faite de lui laisser la vie, et tu dois maintenant le lâcher. »

« L'écrevisse, qui voulait punir ce méchant comme il le méritait, mais qui craignait en même temps d'exécuter son dessein dans le voisinage du serpent, dit au brahme qu'elle le lâcherait lorsqu'ils seraient parvenus à quelque distance de l'endroit où ils étaient. Le brahme les mit tous deux dans son sac, les transporta à quelque distance et pressa de nouveau l'écrevisse d'exécuter sa promesse en mettant le corbeau en liberté. « Insensé! répondit l'écrevisse, y a-t-il donc quelque foi à garder avec les méchants, et peut-on se fier à leurs promesses? Ignores-tu que ce corbeau perfide a déjà causé la mort de plusieurs innocents, et que, si je le lâche, comme tu m'exhortes à le faire, il en fera mourir encore un grand nombre d'autres? Apprends de moi ce que les gens de bien gagnent à obliger les méchants, et la récompense qui est due à ces derniers.

LE BRAHME, LE CROCODILE, L'ARBRE, LA VACHE ET LE RENARD

« Sur les bords du fleuve Youmma vivait un brahme qui voulut faire le pèlerinage sacré au Gange. Astica

(c'était le nom du brahme) disposa tout pour son voyage et se mit en route. Un jour il vint à passer près d'une rivière dans laquelle il voulut faire ses ablutions ordinaires. Il ne fut pas plutôt entré dans l'eau, qu'un crocodile vint à lui et s'informa d'où il venait et où il allait. Quand il sut que le brahme allait en pèlerinage à Cassy pour s'y laver dans les eaux sacrées du Gange, il le supplia instamment de le prendre avec lui et de le transporter au bord de ce fleuve, où il espérait pouvoir vivre plus à son aise que dans le lieu où il était; car, cet endroit se trouvant souvent à sec dans le temps des chaleurs, il se voyait alors exposé à des souffrances cruelles. Astica, touché de compassion, mit le crocodile dans son sac de voyage, le chargea sur ses épaules et continua sa route.

« Arrivé au bord du Gange, le brahme ouvrit son sac, et, montrant les eaux du fleuve au crocodile, lui dit qu'il pouvait y entrer; mais ce dernier représenta à son bienfaiteur que, se sentant très-fatigué de la route qu'ils avaient faite ensemble, exposés durant plusieurs jours aux ardeurs du soleil, il lui serait trop pénible de se transporter seul dans le fleuve, et il le pria de l'y porter jusqu'à une certaine distance du rivage. Le brahme, ne soupçonnant aucun mauvais dessein dans le crocodile, consent à sa demande et le dépose dans l'eau à une certaine profondeur. Comme il se retirait, le crocodile le saisit par la jambe avec ses

dents, cherchant à l'entraîner au fond de l'eau. Saisi de frayeur et indigné d'une pareille trahison, le brahme se débat : « Perfide ! s'écrie-t-il; scélérat ! Est-ce donc ainsi que tu rends le mal pour le bien ? est-ce donc là la vertu que tu pratiques ? est-ce là la reconnaissance que j'avais le droit d'attendre de toi après t'avoir rendu service ? — Que veux-tu dire, repartit le crocodile, avec tes grands mots de vertu, de reconnaissance ? La vertu et la reconnaissance de nos jours, c'est de dévorer ceux qui nous nourrissent et nous font du bien. — Suspends, au moins, ton mauvais dessein pour quelques instants, ajouta le brahme, et voyons si la morale que tu viens d'énoncer trouvera des approbateurs. Soumettons l'affaire à des arbitres, et, si nous en trouvons trois qui approuvent ton dessein, je ne m'oppose plus à ce que tu me dévores. »

« Le crocodile accéda à la demande du brahme et consentit à ne le dévorer qu'après avoir trouvé trois arbitres qui ne désapprouveraient pas son dessein.

« Ils s'adressèrent d'abord à un manguier planté sur le bord du fleuve. Le brahme lui demanda s'il était permis de faire du mal à ceux qui nous avaient fait du bien. « Je ne sais pas si cela est permis ou non, répondit le manguier; mais je sais bien que c'est là précisément la conduite que les hommes, tes semblables, tiennent envers moi. En effet, j'apaise leur faim en les nourrissant de mes fruits succulents; je les garantis

des ardeurs du soleil en les couvrant de la fraîcheur de mon ombre; mais, dès que la vieillesse ou quelque accident m'a mis hors d'état de leur procurer ces biens, oubliant aussitôt mes services passés, ils coupent d'abord mes branches et finissent par m'ôter la vie en m'arrachant avec mes racines : d'où je dois conclure que la vertu de nos jours parmi les hommes, c'est de détruire ceux qui les nourrissent. »

« Après ce premier arbitre, les plaideurs virent une vieille vache qui paissait sans gardien sur le bord du fleuve, et ils l'appelèrent. Le brahme lui fit la même question, lui demandant s'il était permis de faire du mal à ceux qui nous faisaient du bien, si c'était une vertu de nuire à ceux qui nous avaient rendu service. « Que parles-tu de vertu? répondit la vache : la vertu de nos jours, c'est de dévorer ceux qui nous nourrissent, comme je ne l'éprouve que trop par une malheureuse expérience. J'ai jusqu'ici rendu à l'homme les services les plus importants : j'ai labouré ses champs, je lui ai donné des veaux, je l'ai nourri de mon lait, et maintenant que, devenue vieille, il n'a plus rien à attendre de moi, il me rebute, et je me vois ici abandonnée au bord de ce fleuve, exposée, à chaque instant, à devenir la proie des bêtes féroces. »

« Il ne manquait plus que le témoignage d'un troisième arbitre pour consommer la ruine du brahme. Les plaideurs, ayant aperçu un renard, s'adressèrent

à lui, et le brahme lui répéta la question qu'il avait déjà faite au manguier et à la vache : s'il était permis de faire du mal à ceux qui nous faisaient du bien. Avant de répondre à cette question, le renard voulut connaître à fond l'affaire dont il s'agissait, et, après que le brahme lui eut rapporté en détail sa conduite envers le crocodile, le renard, se mettant à rire, parut disposé à vouloir donner gain de cause au dernier. « Cependant, dit-il aux plaideurs, avant de porter un jugement définitif sur votre affaire, il faut que vous me montriez la manière dont vous avez fait voyage ensemble. Le crocodile entra sans hésiter dans le sac de voyage du brahme, ne soupçonnant aucune mauvaise intention dans le renard, et le brahme pèlerin, mettant le sac sur son cou, fit voir à l'arbitre la manière dont il avait transporté son adversaire jusqu'à ce lieu-là.

« Pendant que le brahme tenait le crocodile enfermé dans son sac, le renard lui dit de le suivre avec son fardeau et le conduisit à un lieu isolé, situé à quelque distance du fleuve. Arrivé là, il lui fait poser à terre son sac, et, prenant une grosse pierre, la jette sur la tête du crocodile et l'écrase. Après cette exécution, « Imbécile! dit-il au brahme, que les dangers que tu as courus t'enseignent la prudence, et apprends qu'on ne doit jamais contracter ni amitié ni alliance avec les méchants. »

« Le renard rassembla ensuite sa famille, avec la-

quelle il se régala de la chair du crocodile. Quant au brahme, après avoir accompli son pèlerinage en se lavant dans les eaux sacrées du Gange, il reprit le chemin de son monastère, où il arriva sans autre accident.

« Lorsque l'écrevisse eut fini son récit : « Que cet exemple, dit-elle au brahme, t'apprenne qu'il n'y a point de pacte à faire ni de foi à garder avec les méchants, et que, lorsqu'on les a en son pouvoir, il faut les détruire sans pitié. » En disant ces mots, elle serra fortement le corbeau qu'elle tenait par le cou, et l'étrangla[1]. »

Arrêtons-nous ici; car, avec ces apologues enfilés si habilement l'un dans l'autre, nous ne savons pas jusqu'où nous irions. Aussi bien le dernier conte nous a remis en pays de connaissance et près de la fable de la Fontaine : *L'Homme et la Couleuvre.*

Un homme vit une couleuvre :
« Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers ! »
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

[1] L'abbé Dubois, traduction du *Pantcha-tantra* ou *les Cinq Ruses*, fables indiennes. Paris, 1826; p. 59 à 54.

Afin de le payer, toutefois, de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être un sot : meurs donc. Ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats,
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en [1]. — Soit fait, » dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle; elle vient.
Le cas est proposé. C'était chose facile :
« Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines;
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin,

[1] Sous-entendu : *à quelqu'un.*

Sans herbe. S'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée; et, si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit !
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. — Croyons, » dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des Dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur;
Il cherche de grands mots et vient ici se faire
Au lieu d'arbitre, acccusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il pût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer [1],
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne;

[1] Sa récompense.

L'ombre, l'été; l'hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encore vécu.

L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut, à toute force, avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.
On en use ainsi chez les grands:
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens; mais que faut-il donc faire?
Parler de loin ou bien se taire [1].

Parler de loin ou bien se taire, voilà donc, selon la sagesse de la fable, le devoir de l'homme en face de l'oppression. Ah! où est le *Tu es ille vir* des prophètes, *c'est toi qui es cet homme?* Où est la généreuse liberté de ces inspirés de Dieu et du désert? Ceux-là ne se taisaient pas; ceux-là ne parlaient pas de loin; ils allaient dans la solitude chercher l'esprit de Dieu, qui n'est point dans la foule et dans les villes; et quand ils avaient trouvé cet esprit, ils revenaient hardiment au milieu des hommes, pour annoncer, de près et face à face, au peuple et au roi les arrêts que Dieu avait prononcés contre les oppresseurs des faibles et des petits.

[1] Liv. X, fable III.

CINQUIEME LEÇON

DES PARABOLES DE L'ÉVANGILE

J'ai longtemps hésité avant de me décider à étudier particulièrement les paraboles du Nouveau Testament en les comparant avec les apologues orientaux. Il me semblait que cette comparaison profanerait la sainteté des divines paraboles, et qu'elle leur donnerait un air de littérature qu'elles ne doivent point avoir. Elles ont été faites pour le salut des âmes et non pour la récréation des esprits. Plusieurs raisons cependant m'ont ôté ce scrupule, et je veux les indiquer brièvement.

Je dois avouer d'abord que la beauté et le charme, même littéraire, des paraboles de l'Évangile m'ont attiré. J'ai souvent regretté que notre littérature n'ait pas dès ses commencements, entretenu un commerce

plus fréquent avec l'Écriture sainte. La littérature anglaise a été sur ce point plus heureuse que la nôtre. Comme la Bible est la lecture quotidienne de toutes les familles, il est arrivé tout naturellement que la littérature anglaise s'est inspirée de l'esprit du livre saint. La Bible, en Angleterre, a passé pour ainsi dire dans l'esprit de chacun et de tout le monde. En France, au contraire, il semble convenu que le clergé seul doit connaître et étudier l'Écriture sainte. Les laïques, soit scrupule pour quelques-uns, soit ignorance pour le plus grand nombre, ne citent jamais la Bible. De là pour l'esprit français une source de moins de grandes inspirations et de graves réflexions.

Si je regrette sur ce point la sécheresse ou l'indifférence religieuse de notre littérature, il me semble que j'aurais mauvaise grâce à négliger l'occasion qui m'est offerte de montrer l'usage qu'on peut faire même dans la littérature de l'étude de l'Écriture sainte. Je veux donc, laissant de côté pour un instant le sens divin de la parabole, en prendre seulement la forme extérieure et comparer la parabole avec l'apologue oriental.

Comme l'apologue, la parabole est empruntée à la vie de tous les jours. Ce sont les actions les plus simples qui sont prises pour exemples et tournées en allégories. La parabole évangélique, en un mot, est un petit drame, et je n'hésite pas à dire qu'à consi-

dérer la vérité des caractères et de l'action, ces drames sont plus vivants et plus animés que les apologues les plus admirés. Ils représentent la vie du monde et de la terre aussi bien que s'ils n'étaient pas destinés à nous enseigner la vie du ciel.

Ce n'est pas seulement dans les grandes paraboles, celles, par exemple, de l'enfant prodigue ou du mauvais riche, que j'admire cette vérité de peinture et cette vivacité d'expression. Prenez les paraboles même qui ne sont pas achevées, qui ne sont que des tableaux sans devenir des récits complets, quelle force, quelle énergie, et en même temps quelle simplicité de détails! Voyez ces versets de saint Luc :

« Il y avait un homme riche dont les terres avaient extraordinairement rapporté.

« Et il s'entretenait en lui-même de ces pensées : Que ferai-je? car je n'ai point de lieu où je puisse serrer tout ce que j'ai recueilli.

« Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens.

« Et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère.

« Mais Dieu alors dit à cet homme : Insensé que tu es! ton âme te va être redemandée cette nuit même; et pour qui sera ce que tu as amassé?

« C'est ce qui arrive à celui qui amasse des trésors pour soi-même et qui n'est point riche en Dieu[1]. »

Peinture vraiment expressive des pensées qui occupent sans cesse l'esprit de l'homme et que la mort vient tout à coup interrompre : Je ferai, dit l'homme d'État; Je bâtirai, dit l'entrepreneur; J'écrirai, dit le poëte; et cette nuit même leur âme leur est redemandée. Quel enseignement de l'instabilité des biens d'ici-bas! Grand lieu commun assurément. Mais comme il est exprimé! Quel tableau, dit saint Basile[2] que celui de cet homme qui s'inquiète de son abondance comme d'autres de leur pauvreté! Que ferai-je, dit le pauvre, pour vivre et pour trouver de quoi vivre à mes enfants? Que ferai-je, dit ce riche, n'ayant point de greniers assez grands pour serrer mes récoltes? Ah! s'il avait la charité, il aurait des greniers tout prêts pour y placer ses récoltes! Qu'il appelle les pauvres, qu'il les nourrisse dans leur détresse; qu'il imite Joseph en Égypte; il n'aura plus à dire avec anxiété : Que ferai-je? Les greniers que la charité lui offre sont assez grands pour les plus grandes récoltes : ils s'étendent, ils s'ouvrent comme le sein de Dieu. En face de ces greniers qu'il est si beau de voir remplis, ce n'est plus à son âme que le riche dira :

[1] Saint-Luc, ch. XII, versets 16 à 22.
[2] *Homilia de Avaritia*, in illud destruam horrea.

Mon âme, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère; paroles d'égoïsme et d'impuissance, car que voulez-vous que fasse une âme de cette abondance et de cette satiété? Comment voulez-vous qu'elle suffise à tant de jouissances? S'il dit au contraire aux pauvres que Dieu lui présente : Reposez-vous, mangez et buvez; il n'aura plus à craindre pour son âme la satiété et la langueur : tout s'anime, tout s'embellit; et cette abondance de biens qui tout à l'heure accablait son âme et lui ôtait tout ressort, devient pour elle une source intarissable de joie et de bonheur.

Ce tableau du riche qui thésaurise pour la terre et qui ne thésaurise pas pour le ciel n'est pas une parabole complète. Il y a déjà là pourtant tous les caractères que j'admire dans les paraboles évangéliques, la variété des détails, la vivacité de l'action, et, de plus, l'élévation et la pureté de la morale ; c'est là en effet ce qui fait la divine supériorité de la parabole évangélique sur l'apologue oriental. Le drame y est aussi vivant et aussi animé que dans les meilleures fables : mais la leçon que donne la fable est d'une morale médiocre et toute mondaine : la leçon évangélique indique à l'homme la voie à suivre pour arriver au ciel. La parabole a toutes les formes et tous les agréments de la fable; elle a de plus une morale toute divine; nous pouvons donc comparer la parabole avec l'apologue; elle l'égale pour le moins du côté littéraire;

elle le surpasse du côté moral de toute la distance du ciel à la terre.

Nulle part ce caractère de la parabole, égale à l'apologue pour la forme, supérieure pour la morale, n'éclate mieux que dans les grandes paraboles de l'enfant prodigue ou du mauvais riche. L'enfant prodigue est passé en tradition dans la littérature; le mauvais riche est entré dans le domaine de la peinture, dont il est devenu un des sujets favoris; mais il se rencontre moins fréquemment dans la littérature.

« Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin et qui se traitait magnifiquement tous les jours.

« Il y avait aussi un pauvre appelé Lazare tout couvert d'ulcères, couché à la porte, qui eût bien voulu se pouvoir rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; mais personne ne lui en donnait et les chiens venaient lui lécher ses plaies.

« Or il arriva que ce pauvre mourut et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et eut l'enfer pour sépulcre, et, lorsqu'il était dans les tourments, il leva les yeux en haut et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein.

« Et, s'écriant, il dit ces paroles : Père Abraham, ayez pitié de moi et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraî-

chir la langue, parce que je souffre d'extrêmes douleurs dans cette flamme.

« Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie et que Lazare n'y a eu que des maux ; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation et vous dans les tourments.

« De plus, il y a pour jamais un grand abîme entre nous et vous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut non plus passer ici du lieu où vous êtes.

« Le riche lui dit : Je vous supplie donc, père Abraham, de l'envoyer dans la maison de mon père,

« Où j'ai cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses et les empêche de venir aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments.

« Abraham lui repartit : Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent.

« Non, dit-il, père Abraham; mais si quelqu'un des morts les va trouver, ils feront pénitence.

« Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiront pas non plus quand quelqu'un des morts ressusciterait [1]. »

Ici le drame est complet et admirable ; il se passe sur la terre, dans le ciel et dans l'enfer : il est tout

[1] Saint-Luc, ch. XVI, versets 19 à 31.

merveilleux; cependant il ne s'écarte pas de cette vérité et de cette vivacité de peinture qui est un des mérites de la parabole évangélique. Les traits du tableau sont courts et précis; mais quelle expression! quel admirable rapprochement entre les deux figures principales du tableau, entre le riche et le pauvre; sur la terre, le riche dans son palais vivant magnifiquement, et Lazare couché à la porte, consumé par la faim, par la maladie et dont les chiens viennent lécher les plaies: De la terre, le drame passe au ciel: même rapprochement et même contraste, Lazare dans le sein de son père Abraham et le riche brûlant en enfer. Alors le riche, qui sur la terre ne voyait pas même le pauvre couché à sa porte, le voit pour son tourment reposer dans le sein d'Abraham. Tout est changé, les lieux, les conditions, les sentiments. Sur la terre, c'était le pauvre qui voyait le riche et qui levait les yeux vers cette table somptueuse dont les miettes seules auraient pu le nourrir; mais Lazare ne voyait pas la condition du riche avec colère; il n'enviait pas: voilà pourquoi il est aujourd'hui en paradis. Il a eu la charité du pauvre, la charité la plus belle et la plus grande, la plus difficile, celle de ne pas envier le riche. Car, ne vous y trompez pas, Lazare: si vous êtes aujourd'hui dans le sein de votre père Abraham, tandis que le mauvais riche est dans les flammes de l'enfer, ce n'est pas seulement parce que vous avez été pauvre et lui riche,

c'est surtout parce que vous avez été un pauvre charitable, c'est-à-dire point envieux, un pauvre miséricordieux, c'est-à-dire point ennemi du riche; un bon pauvre enfin; et même je suis persuadé que, si vous le pouviez aujourd'hui, vous payeriez bien volontiers par la goutte d'eau qui vous est demandée les miettes de pain que le riche vous a refusées. Le pardon et la commisération doivent faire partie de la béatitude des élus : elles l'animent sans la troubler. Mais le Lazare de la parabole ne voit pas les souffrances et n'entend pas les cris du riche. Il y a, dit Abraham, un abîme entre vous et nous, entre l'enfer et le ciel. Les élus, je l'espère, peuvent voir la terre et peuvent nous y assister ; car sur la terre tout est épreuve et implore assistance. Mais les élus ne peuvent ni voir ni rien entendre de l'enfer, où tout est punition inexorable. Lazare n'entend donc pas le mauvais riche demander avec tant d'instance une goutte d'eau, tandis que le mauvais riche voit la félicité de Lazare; cette vue fait partie de son châtiment.

Lazare, est-il donc vrai que vous soyez encore aujourd'hui couché à la porte de chacun de nous, et que nous passions l'œil sec et indifférent, sans regarder vos blessures que les chiens seuls viennent lécher de leurs langues salutaires et douces? Mais vous-même êtes-vous encore le pauvre que vous étiez dans l'Évangile et qu'à sa mort les anges emportaient dans le sein d'Abraham? Si nous sommes encore le mauvais

riche, êtes-vous encore le bon pauvre? Lazare aujourd'hui est impatient et envieux; il est entré le fer et la flamme à la main dans la maison du riche. Il a renversé avec colère cette table avare et prodigue; il a jeté à la porte le maître de la maison et l'a livré aux morsures des chiens qu'il anime aussi de sa fureur. Il est riche maintenant; il est fier et dédaigneux à son aise. Mais qu'il ne s'avise pas de mourir. Les anges ne le transporteront plus de son fumier dans le sein d'Abraham. Il partagera la couche brûlante du mauvais riche en enfer. Il a perdu le ciel en conquérant la terre. Il est le mauvais pauvre qui ne vaut pas mieux que le mauvais riche.

La vérité des personnages continue d'un bout à l'autre de la parabole. Le mauvais riche ne peut pas obtenir la goutte d'eau qui rafraîchirait sa souffrance; alors il demande au moins à Abraham d'envoyer Lazare en apparition à ses cinq frères, afin qu'il les avertisse et « les empêche de venir aussi dans ce lieu de tourments. » J'aime ce mouvement d'affection du pauvre damné pour ses cinq frères. Il veut leur épargner les affreux châtiments qu'il éprouve. Mais quelle triste vérité dans la réponse d'Abraham! Quel sévère bon sens! Ils ont Moïse et les prophètes; ils ont la loi; qu'ils l'écoutent! — Non! Ils écouteront mieux « le mort qui ira les trouver, et ils feront pénitence. » Voilà bien les hommes! ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes; c'est la vieille loi que tout le monde lit

et que personne ne pratique : ils n'écoutent pas le prêtre et le prédicateur; Tout cela est chose ordinaire et de métier; tout cela ne frappe pas leur conscience. Que leur faut-il donc pour être émus? Il leur faut un miracle particulier, un miracle à leur adresse : alors ils se convertiront; ils le croient du moins. Eh non! la conscience qui n'est pas sensible à la règle ne sera pas sensible à l'exception, et qui n'a pas cru les prophètes ne croira pas les miracles. Il n'y a de conversions bonnes et efficaces que celles qui se font naturellement et simplement par le mouvement de la conscience se réveillant elle-même de son engourdissement. Les conversions qui se font par les visions et par les apparitions ne sont pas solides et durables. Elles se font par l'étonnement et s'affaiblissent avec l'étonnement. Abraham a raison : la résurrection des morts ne servira pas à qui la prédication de la loi n'a pas servi, et les miracles ne profitent qu'à la foi de ceux qui, pour croire, n'en ont pas besoin.

Vous voyez ce qui fait selon moi le mérite littéraire de la parabole évangélique : l'action est vive et frappante; elle grave profondément dans l'esprit la morale qu'elle contient; c'est un drame que personne n'oublie une fois qu'il l'a vu et qui rappelle à chacun de nous la leçon qu'il exprime. Otez cette action expressive; il reste encore une belle et sainte maxime, un commandement divin; cependant les regards de l'homm

ne seraient plus vivement attirés et retenus; il n'y aurait plus de formes et d'images qui les saisissent. Prenons par exemple cette maxime : « Soyons humbles dans notre piété et ne nous croyons pas saints parce que nous sommes réguliers. « Quel meilleur précepte que celui-là? mais personne ne peut plus l'oublier depuis que l'Évangile l'a mis en action.

« Deux hommes montèrent au temple pour prier, l'un était pharisien et l'autre péager.

« Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ni même aussi comme ce péager.

« Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.

« Mais le péager, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel; il se frappait la poitrine en disant : O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur.

« Je vous déclare que celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison préférablement à l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé [1]. »

« Oui, dit saint Augustin commentant avec son admirable esprit cette piquante parabole [2], ces deux hommes, le pharisien et le publicain, montaient au temple pour prier; mais le pharisien au temple ne se souvient plus

[1] Saint Luc, ch. XVIII, versets 10 à 14.
[2] XXXVIe sermon, ch. II.

que de se louer devant Dieu au lieu de le prier. Plus il médite sur lui-même, plus il se trouve de mérites qu'il ne se connaissait pas, et plus il trouve à son prochain de vices qui l'irritent et qu'il remercie Dieu de lui avoir épargnés. Que l'orgueil de cet homme est odieux! — Oui, ma sœur; aussi vous avez bien raison de remercier Dieu de n'être pas comme cet homme. Jamais, quand vous faites votre examen de conscience, vous ne pensez plus aux défauts des autres qu'aux vôtres; jamais, quand vous vous interrogez sur la coquetterie, vous ne vous dites que vous l'êtes bien moins que telle ou telle de vos amies; sur l'amour du plaisir et du monde, que vous n'allez certainement pas si loin que Chloé qui est de votre âge et de votre condition; sur la dissimulation et la ruse, qu'Octavia est dissimulée et rusée d'une manière dangereuse; sur la médisance, que Julia n'épargne ni sa mère ni surtout ses sœurs : — et voilà la confession que vous portez sinon de parole, du moins de pensée, aux pieds de votre directeur, confession d'autrui plutôt que la vôtre et qui ressemble à la prière du pharisien. »

Prendre dans les circonstances les plus simples de la vie une action fort simple aussi, tantôt deux hommes qui prient l'un près de l'autre dans le temple, tantôt un jeune homme qui dépense follement son patrimoine, ou bien un riche qui se soucie peu du pauvre gisant et souffrant à sa porte, ou bien encore

un homme qui dit : Je ferai, je bâtirai, et qui meurt dans la nuit; donner à ces récits un caractère inexprimable de vérité; tirer de ces scènes familières la leçon la plus haute et la plus grave; voilà, à ne parler qu'en critique littéraire, le mérite souverain de la parabole évangélique. Il y a dans les auteurs anciens bien des récits allégoriques destinés à exprimer des vérités morales ou métaphysiques. La Grèce aimait ces mythes, à ce point même qu'elle en oubliait le sens pour la forme; Platon se servait souvent de ces fables symboliques; mais il n'y a aucun de ces récits mythologiques qui, même dans Platon, puissent être comparés aux paraboles évangéliques. Ils n'ont ni la simplicité ravissante, ni la vérité expressive, ni l'utilité et la clarté morale de la parabole. Aussi les auteurs qui ont voulu après l'Évangile faire des paraboles, et même les auteurs les plus pieux, sont restés bien loin du modèle, non-seulement parce que le modèle est divin, mais parce qu'ils n'ont même pas su en reproduire le caractère humain, et particulièrement cette vérité simple et toute-puissante.

Voyez le recueil des paraboles du père Giraudeau Bonaventure[1] : ce sont des contes pieux, des apologues édifiants; mais il n'y a rien là qui rappelle, même de

[1] Jésuite du dernier siècle, mort en 1774, bon helléniste et bon hébraïsant. Ses *Histoires et Paraboles*, souvent réimprimées et beaucoup lues surtout dans les maisons d'éducation ecclésiastiques, sont de 1766.

loin, la parabole évangélique. Le récit n'a qu un médiocre intérêt; la moralité est cherchée et amenée de trop loin. Je n'ai trouvé dans ce recueil d'histoires pieuses qn'un seul récit qui me paraisse digne d'être cité : c'est le pénitent du pape.

Un homme de grande condition, mais grand pécheur, résolut enfin de se convertir : il vint pour cela à Rome, croyant qu'un homme de son rang ne pouvait se confesser qu'au pape. Le pape l'entendit, et il fut édifié de la vivacité de son repentir et de l'ardeur de sa dévotion. Il voulut, selon l'usage, lui imposer une pénitence. Mais ce fut là que commença la difficulté ; il n'y avait aucune pénitence qui lui convînt. Jeûner? il n'en avait pas la force; le saint-père le ferait mourir, s'il lui ordonnait de jeûner. Lire, prier? il n'en avait pas le temps avec ses grands emplois. Se flageller, se donner la discipline, porter un cilice? il ne saurait pas se servir de ces instruments de pénitence; il se blesserait infailliblement. Faire une retraite, entreprendre un pèlerinage? il avait tant d'affaires. Veiller, coucher sur la dure? sa santé ne le lui permettait pas, non plus que de jeûner. De plus, et c'est ce qu'il essayait de faire comprendre au pape, sans le lui dire tout à fait, un homme de sa condition ne pouvait pas s'abaisser à ces pénitences vulgaires. Quelle pénitence donc pouvait-on trouver pour un homme de son rang? Le pape lui donna un anneau d'or où étaient écrits ces

deux mots : *Memento mori*, souvenez-vous que vous mourrez ; et il lui imposa pour seule pénitence de porter cet anneau au doigt et de lire au moins une fois par jour les deux mots qui y étaient inscrits. Le grand seigneur trouva que cette pénitence était de fort bon goût et partit de Rome très-content. Mais cette légère pénitence amena toutes les autres. La pensée de la mort entra si fortement et si heureusement dans son esprit, qu'elle lui découvrit l'essentiel de sa condition d'homme mortel et qu'il se dit à lui-même : Puisque je dois mourir, qu'ai-je autre chose à faire en ce monde qu'à me préparer à bien mourir?

L'histoire est piquante et la moralité est ingénieuse et vraie. La plus légère pénitence, si elle est accomplie de bon cœur, suffit pour changer le cœur de l'homme; le plus léger frein suffit, pourvu que la volonté l'accepte, et il devient plus fort à mesure qu'il dure. Les devoirs tiennent les uns aux autres en bien comme en mal. Remplissez-en un, et bientôt vous en remplirez d'autres; oubliez-en un, et bientôt peut-être aussi vous oublierez les autres. Il ne faut souvent qu'un seul mot de la loi divine bien entendu et bien compris par le cœur de l'homme pour le changer tout entier. Qui ne se souvient en ce moment de la parabole de l'Évangile?

« Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde que quelqu'un prend et sème dans son champ.

« Ce grain est la plus petite de toutes les semences, mais, quand il est crû, il est plus grand que les autres légumes, et il devient un arbre, tellement que les oiseaux du ciel y viennent et font leurs nids dans ses branches[1]. »

[1] Saint Matthieu, ch. IX, vers. 31 et 32.

SIXIÈME LEÇON

LA FABLE AU MOYEN AGE DANS LE ROMAN DU RENARD

Un de nos jeunes et spirituels écrivains, dont j'aime beaucoup le talent et un peu moins les doctrines, M. Taine, dit, dans sa thèse sur les fables de la Fontaine, que depuis la Fontaine un monde entier, celui des animaux, a été reçu dans le monde poétique. Il a même l'air de croire que c'est de nos jours seulement que cette réhabilitation littéraire des animaux s'est accomplie[1]. Il y a longtemps, selon moi, que les ani-

[1] « Un monde entier vient d'être reçu dans le monde poétique. En dépit de la noble société humaine, qui, par la voix de ses philosophes, refusait l'âme aux bêtes, ce pauvre peuple asservi et persécuté est entré dans la cité universelle. Il faut désormais qu'on s'intéresse à eux qu'on les plaigne, qu'on les aime. Partout où est l'âme, — et où n'est-elle pas? — il y a une chose qui nous touche et qui est en so-

maux ont droit de cité dans la littérature. Ils l'ont assurément dans la poésie antique; ils l'ont aussi au moyen âge. Au moyen âge, ils figurent dans toutes les fables d'une manière piquante, avec leurs mœurs, moitié vraies, moitié supposées; ils y ont un long poëme épique ou un long roman, tout rempli de leurs gestes et de leurs discours, le *Roman du Renard*. *Les frontières de l'art* ne *se sont* donc pas *élargies* de nos jours, et *les sympathies de l'homme ne se sont pas étendues*. Les poëtes et les romanciers du moyen âge ne prennent pas seulement les animaux pour les héros de leurs œuvres; les saints aussi, c'est-à-dire ceux qui expriment le mieux les sentiments de la foule, les saints aiment les animaux. Saint François d'Assise avait une sorte d'affection pour les petits animaux; et la légende raconte qu'un jour, « voyageant en compagnie d'un frère dans la marche d'Ancône, il rencontra un homme qui portait sur son épaule, suspendus à une corde, deux petits agneaux; et, comme le bienheureux saint François entendit leurs bêlements, ses entrailles furent émues, et, s'approchant, il dit à l'homme : « Pourquoi tourmen-

ciété avec notre âme. Si l'homme est frère des hommes, il est parent des animaux. Son esprit est fait pour ressentir les sentiments de tous les êtres et concentrer en soi la pensée de l'univers. Au dix-septième siècle, on ne croyait pas que l'art et le sentiment dussent ainsi s'étendre. Aujourd'hui chacun le sait et tous les poëtes le prouvent. La Fontaine a devancé le changement qui a élargi les frontières de l'art, en étendant les sympathies de l'homme. » (M. Taine, p. 101 et 102.)

« tes-tu mes frères les agneaux en les portant ainsi liés « et suspendus[1]...? » Quand il passait près d'un pâturage, il saluait les brebis du nom de sœurs; et on dit qu'alors les brebis levaient la tête et couraient après lui, laissant les bergers stupéfaits. Lui-même, sevré depuis si longtemps des jouissances des hommes, prenait un doux plaisir aux fêtes que lui faisaient les bêtes des champs. Un jour qu'il était monté au mont Alvernia pour y prier, un grand nombre d'oiseaux l'environnèrent avec des cris joyeux et battant des ailes comme pour le féliciter de sa venue. Alors, le saint dit à son compagnon : « Je vois qu'il est de la « volonté divine que nous séjournions ici quelque peu, « tant nos frères les petits oiseaux semblent consolés « de notre présence[2]! »

Voilà dans quel commerce affectueux les saints du moyen âge vivaient avec les animaux, n'oubliant pas la parenté que nous avons avec les bêtes du ciel, de la terre et des eaux. — Soit, direz-vous, pour le moyen âge, qui n'avait pas encore les raffinements de la civilisation; mais au dix-septième et au dix-huitième siècle, quel dédain pour les animaux! les philosophes leur refusaient une âme. — Oui, cependant au dix-septième siècle la Fontaine plaidait pour eux, et au dix-

[1] Ozanam, les *Poëtes franciscains en Italie au treizième siècle* p. 80.
[2] *Ibid.*, p. 82 et 83.

huitième, même au temps de l'empire des salons et des académies, le moins sentimental des écrivains du siècle, Voltaire, écrivait à M. d'Argental, en 1761 : « Vous n'aimez pas la chose rustique, et j'en suis fou. J'aime mes bœufs, je les caresse, ils me font des mines[1]. » Qui pouvait s'attendre à voir saint François d'Assise et Voltaire se rapprocher ainsi l'un de l'autre dans l'amour des animaux?

Le poëme du *Renard* est un de ces longs romans qui charmaient l'ennui des vieux châteaux féodaux. C'est en quelque sorte une fable de la Fontaine en quatre volumes. Les tours que maître Renard fait aux autres animaux sont le sujet du poëme; les mœurs et les caractères sont empruntés aux hommes, comme dans les fables de la Fontaine, et nous avons tout à fait le droit de comprendre ce poëme dans l'étude des apologues qui ont précédé la Fontaine. Il succéda aux grandes *chansons de gestes*, et il fut remplacé par le roman allégorique de *la Rose*. Le *Renard* est une allégorie aussi, mais plus vivante et plus réelle que celle des péchés capitaux ou des vertus théologales personnifiées dans le *Roman de la Rose*. J'aime mieux, quant à moi, pour représenter les bonnes et les mauvaises qualités humaines, le lion, le renard, le loup, le coq, le chien, la poule, le chat que les personnages abstraits du *Roman*

[1] *Correspondance générale*. Édit. de Kehl, t. LXXIV, p. 309.

de la Rose, *Franchise*, *Doux-Regard*, *Bel-Accueil*, *Faux-Semblant*, *Villenie*, *Danger*, *Malebouche* ou médisance.

Le *Roman du Renard* a sa moralité comme l'ont les fables : ne croyez pas, en effet, qu'il s'agisse ici, non plus que dans les fables, des renards à quatre pieds.

Pour renard qui gelines[1] tue,
Qui a la peau rousse vêtue[2],
Qui a grand'queue et quatre pieds,
N'est pas ce livre commencé,
Mais pour celui qui a deux mains,
Dont ils sont en ce siècle mains[3],
Qui ont la chappe faux semblant,
Vêtue[4], et por ce vont emblant[5]
Et les honneurs et les châteaux.

Ainsi l'auteur nous avertit que son livre ne s'adresse pas aux renards des campagnes et des bois, mais à ceux des villes; non pas à ceux qui ont quatre pieds, mais à ceux qui ont deux mains promptes à dérober et beaucoup d'artifices dans le cœur, à ceux enfin qui ont inventé et qui pratiquent l'art de *renardie*, art très-ancien, selon l'auteur, mais qui fleurit surtout dans le moyen âge. C'est donc le tableau de la *renardie* que font les poëtes qui ont composé les dif-

[1] Poules.
[2] Qui est vêtu d'une peau rousse.
[3] Plusieurs.
[4] Qui ont revêtu la chappe de l'hypocrisie.
[5] Et de cette manière vont dérobant...

férentes *branches* du *Renard*[1]. De ce côté, le *Roman du Renard* est le contraire des romans de chevalerie. La chevalerie est l'idéal en beau du moyen âge ; la renardie en est l'idéal en laid, si je puis ainsi parler. La chevalerie nous dit ce qu'aurait voulu être la société du moyen âge, c'est-à-dire la force employée à défendre la faiblesse, la beauté employée à adoucir et à discipliner la force, la vertu enseignée par l'amour. La renardie nous dit ce qu'était trop souvent cette société, tant regrettée par je ne sais combien de personnes qui ne supporteraient pas d'y vivre un instant, c'est-à-dire la force brutale faisant la loi, l'épée remplaçant la justice, l'hypocrisie triomphant et régnant, le faible toujours sacrifié, la ruse seule compensant la violence. Voilà comment vivait le moyen âge sous le gouvernement de la *renardie*, fort différent du gouvernement, toujours espéré, toujours promis et jamais accompli, de la chevalerie.

Le *Roman du Renard* est une satire violente ou piquante de toute la société du moyen âge, fort peu déguisée sous l'emblème de la société des animaux. Le lion, l'ours, le tigre, le loup, le renard, l'âne, le chat, le mouton, le coq, la poule, sont les personnages du roman; mais nous savons bien que tous ces personnages sont des hommes pris dans les diverses conditions de la vie humaine. Nous ne pouvons pas nous y

[1] Le roman du *Renard* est divisé par branches.

tromper un instant. Dès le premier moment, ce qu'ils font et ce qu'ils disent nous révèle ce qu'ils sont.

Quelle est l'origine du *Roman du Renard*? Est-il allemand, flamand ou français? Il y a eu sur ce point de grandes controverses, soutenues par la meilleure des vanités humaines, la vanité nationale. Il me serait facile ici de faire de l'érudition avec celle de mes savants confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Un des plus distingués et des plus regrettables professeurs de la Faculté des lettres, M. Fauriel, a traité, dans le vingt-deuxième volume de l'*Histoire littéraire de la France*, la question de l'origine du *Renard*, et il prouve d'une façon évidente que le *Renard* est un roman français. Tous les noms en sont français, Chante-Clair, le coq; Thibert, le chat; Brun, l'ours; Ponte, la poule; Drouineau, le moineau; Couard, le lièvre; Belin, le mouton; Bruiant, le taureau; Tardif ou Tardieu, le limaçon; Roussel, l'écureuil; Barbue, la chèvre; Pelé, le rat; Verdeau, le perroquet, etc.

Ce roman est fort ancien; car, dès 1113, dans la révolte de Laon contre son évêque, nous voyons que cet évêque est désigné, par les cris furieux de la foule, sous le nom d'Isengrin, qui est le nom du loup dans le roman[1]. M. Fauriel croit que nous n'avons pas la pre-

[1] *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 901. Dans sa nouvelle et excellente étude sur le *Roman du Renard*, lue à l'Institut le 7 novembre 1860, M. Paulin Paris cite un texte de Robert de Nogent qui prouve que, dès 1112, c'était l'usage d'appeler le loup Isengrin. *Sole-*

mière rédaction du *Renard*. Nous n'avons que quelques-unes des versions les moins anciennes ; car ce roman a dû être écrit, selon lui, dans le onzième siècle, puisque, dès le commencement du douzième, les noms de ses héros servaient déjà de sobriquets populaires. M. Fauriel serait même disposé à penser que la première version de ce roman a été faite en latin rustique, qui était la langue de la France au neuvième, au dixième, et peut-être même encore au onzième siècle.

Je laisse de côté cette savante controverse. Je dois pourtant dire un mot d'une opinion que j'ai défendue autrefois et à laquelle de nouvelles études m'ont fait renoncer. Eckard, dans ses *Commentarii de rebus Franciæ orientalis*, avait prétendu que le *Roman du Renard* était l'histoire allégorique de la querelle entre Zwentibold, duc de Lorraine, et un de ses vassaux nommé Regnier ou Regnard, en 898. J'avais, en 1833, adopté cette opinion, qui unissait d'une manière piquante l'histoire et la littérature, et cela dès le neuvième ou le dixième siècle. La savante dissertation de M. Fauriel m'a prouvé l'erreur paradoxale d'Eckard et la mienne.

Je veux maintenant examiner quel est le mérite du vieux roman, indépendamment de sa date et de son

bat episcopus laudunensis Taudegaldum irridendo Isengrinum vocare, propter lupinam scilicet speciem; sic enim aliqui solent appellare lupos.

origine; montrer comment, dès le moyen âge, *le monde des animaux était entré dans le monde poétique;* comment, enfin, les héros de la Fontaine étaient accrédités bien avant lui, non-seulement par les fables d'Ésope et de Phèdre, mais par un grand poëme épique populaire, qui a fait l'amusement de nos aïeux depuis le onzième siècle jusqu'au quinzième.

Les deux principaux héros de cette épopée populaire sont le renard et le loup, l'un s'appelant Renard au lieu de *gorpil* ou *goupil*, qui est le vieux mot français tiré du latin *vulpes;* l'autre s'appelant Isengrin; deux noms d'hommes, évidemment appliqués, je ne sais trop pourquoi, aux deux animaux, et qui favorisaient, jusqu'à un certain point, l'interprétation historique d'Eckard.

Prenant les animaux pour héros, le poëte commence par raconter leur origine. Cette origine est déjà un trait de satire, qui nous indique quel sera le ton général du roman.

Lorsque Dieu eut de paradis
Adam et Ève dehors mis,
Pour ce qu'ils avaient trépassé
Ce qu'il leur avait commandé,
Pitié le prit et leur donna
Une baguette et leur montra,
Lorsque de rien[1] besoin auraient,
De la verge en mer frapperaient.

[1] Quelque chose.

Adam prit la verge en sa main
En mer frappa devant Évain;
Sitôt que la mer eut féri,
Une brebis lors en jaillit.
Lors dit Adam : Dame, prenez
Cette brebis et la gardez;
Elle donra[1] lait et fromage...
Evain en son cœur pourpensait
Que s'elle encore une en avait
Plus belle estrait[1] la compagnie.
Elle a la baguette saisie :
En la mer frappa rudement,
Un loup en saut, la brebis prend...
Quand Ève vit qu'elle a perdue
Sa brebis, s'elle n'est secourue,
Elle crie fortement : Ha! ha!
Adam la verge reprise a,
Frappe en la mer en murmurant,
Un chien en saut hâtivement.

Et le chien reprend la brebis. Adam et Ève continuent, pour peupler le monde, à frapper de leur baguette sur la mer; mais, chose remarquable, chaque fois qu'Adam frappait, il naissait de la mer un animal apprivoisable, et, quand c'était Ève, il naissait un animal sauvage, ce que l'auteur résume par ces deux vers d'une précision malicieuse :

Les Évain assauvagissaient
Et les Adam apprivoisaient.

C'est sous la baguette d'Ève que naquit le renard

[1] Donnera.
[2] Serait.

après le loup, et c'est de cette façon qu'il fut le parent du loup.

Dans l'empire de la chevalerie, la femme est honorée et glorifiée; c'est d'elle que procèdent la vertu et l'honneur des chevaliers. Ici, dans l'empire de la *renardie*, la femme est raillée et censurée; c'est d'elle que procède le mal en ce monde.

Nous connaissons la naissance du renard; voyons maintenant son éducation. C'est lui-même qui la raconte. Traduit pour ses méfaits à la cour du roi Lion, et condamné à mort, il demande la permission de faire sa confession publique, afin d'obtenir l'absolution de ses péchés. « Il vaut mieux, dit-il d'un air dévot qui attendrit la foule[1], il vaut mieux que tous entendent le récit de mes vols et de mes trahisons : ainsi l'on ne pourra, par la suite, accuser personne de ce que j'ai moi-même commis.

— Parlez, je vous le permets, » dit le roi. — Renard, debout, regarda tout autour de lui d'un air triste, puis dit à haute voix : « Que le Seigneur m'assiste! il n'y a personne ici, ami ou ennemi, envers lequel je ne sois coupable d'une ou d'autre manière. Cependant, écou-

[1] J'emprunte le récit de quelques aventures et de quelques tours du renard à l'ouvrage de M. Delpierre, publié à Bruxelles en 1837, sous le titre : le *Roman du Renard, traduit pour la première fois d'après un texte flamand du douzième siècle*, édité par Willems. — Depuis ces leçons faites en 1858, M. Paulin Paris a publié, en 1860, une charmante traduction du poëme du *Renard*.

tez tous, seigneurs, que je vous apprenne comment moi, malheureux Renard, je devins méchant. Lorsqu'on m'eut sevré, j'allai jouer avec les agneaux pour entendre leurs bêlements. A la fin, j'en mordis un. Je commençai par lécher le sang. Il était si fort de mon goût et me parut si bon que je mangeai aussi la chair. J'appris par là à être friand, au point que je courais dans les bois, dès que j'entendais la voix d'une chèvre. Je devins de plus en plus hardi et méchant, déchirant poules, oiseaux, oies, partout où je les trouvais. Enfin, ma dent devint si sanguinaire, si impitoyable, si terrible, que je dévorais tout ce qui me tombait sous la patte[1]. »

Ce n'était pas seulement pour obtenir la rémission de ses péchés avant de mourir, que Renard faisait cette humble confession; il espérait bien s'en servir pour ne pas mourir du tout et se tirer d'embarras. Aussi, continuant sa confession, il n'hésite pas à déclarer qu'il est d'autant plus coupable de s'être laissé aller à son esprit de rapine et de cruauté, qu'il était riche et qu'il aurait pu aisément payer ce qu'il ravissait : « Car, ô roi! il faut que vous le sachiez, j'ai tant d'or et d'argent à ma disposition, qu'à peine un chariot l'emporterait en sept fois. » — A ces mots, le roi l'interrompit vivement : « Renard, d'où vous vient ce trésor? » Celui-ci répondit : « Si vous voulez le savoir aussi

[1] P. 192 et 193.

bien que moi, laissez-moi achever; rien ne restera caché de mes actions. Ce trésor était volé, et, s'il n'avait été volé, en vérité l'on aurait attenté à vos jours, de manière à désoler tous ceux qui vous connaissent. — Hélas! cher Renard, dit la reine tout émue, que dites-vous, que nous apprenez-vous là? Je vous supplie, par votre propre danger, de nous dire, Renard, et de nous déclarer, au nom de celui qui sauvera votre âme, toute la vérité sur cette affaire. Dites vite si vous avez connaissance de quelque tentative de meurtre ou de quelque complot contre la vie de mon seigneur? Faites-le-nous connaître avec franchise[1]. »

Grâce à cette habile mention de ses trésors et de son zèle pour la vie du roi, Renard n'est déjà plus un condamné vulgaire : c'est un homme riche et qui est plein de bons sentiments politiques. On ne dispose pas légèrement de la vie de pareilles gens. Il raconte alors une histoire faite pour émouvoir le roi. Son père, dit-il, avait trouvé un grand trésor, et, à l'aide de ce trésor, qui lui donnait beaucoup d'influence sur les animaux, il avait fait une conspiration avec Brun, l'ours, et Isengrin, le loup pour détrôner le roi. Mais Renard découvrit cet affreux complot et résolut d'en empêcher la réussite. « Je connaissais Brun, pour être faux, méchant et plein de toute espèce de malice. Je pensai : s'il devient

[1] P. 194.

notre seigneur, il est bien clair que nous sommes tous perdus. Je sais combien le roi est noble de cœur, doux et compatissant pour tous les animaux, et je réfléchis que, sous tous les rapports, c'était un mauvais changement qui ne pouvait que nous porter préjudice. C'est pourquoi je mis mon esprit à la torture, et mon cœur se remplit de soucis, pour trouver le moyen de contreminer cette trahison et d'empêcher l'exécution des coupables projets de mon père, qui voulait faire un roi d'un rustre et d'un traître. Je priai Dieu de conserver la vie du souverain, mon seigneur. Je savais bien que, si mon père gardait la possession de son trésor, les conjurés prendraient si bien leurs mesures et arrangeraient tout de manière que Noble[1] finirait par être assassiné. Souvent j'étais plongé, à ce sujet, dans de profondes réflexions pour chercher à découvrir où le trésor était caché. J'épiais soigneusement toutes les démarches de mon père. Je dressais des embûches dans plus d'un bois, dans maintes haies, dans les plaines comme dans les terrains boisés, partout enfin où mon père, vieux finaud, avait coutume de faire ses courses. Pendant le jour et pendant la nuit j'étais à l'affût[2]. »

Un jour, enfin, Renard découvrit le trésor de son père, l'enleva, et, une fois le trésor perdu, la conspiration perdit son nerf. « Mon père se pendit de désespoir

[1] Le roi.
[2] P. 198 et 199.

et le complot demeura sans exécution. Remarquez maintenant mon malheur. Le seigneur Isengrin et le traître Brun sont aujourd'hui dans le conseil privé du roi, et le pauvre Renard va bientôt perdre la vie[1]. »

Qui ne serait touché de cette histoire? Le roi l'est surtout de deux côtés, dans sa cupidité et dans sa peur. Un trésor et un complot découverts, voilà ce qui fait tout croire au roi et transforme le Renard d'accusé en innocent. Il a de l'or et du zèle, il est riche et délateur : comment ne réussirait-il pas? Comment ne redeviendrait-il pas puissant? Pour achever de séduire le roi, Renard prend un fétu de paille et le remet entre les mains du roi, en signe du trésor dont il lui cède la possession[2]. « Mais où est ce trésor? dit le roi. — A Kriekeput, répond le Renard. — Kriekeput! où est cela? près d'Aix-la-Chapelle ou de Paris? d'Anvers ou de Rome? Ce pourrait bien être un nom supposé, dit le roi, qui doute encore quelque peu de la sincérité de Renard. — Comment, sire, vous doutez de moi? Voulez-vous des témoins? » Il s'écrie alors d'une voix forte : « Couart! viens ici, parais devant le roi. » — Les animaux présents voyaient tout ceci avec étonnement, et ne savaient trop qu'en penser. Couart (le lièvre) s'avança avec crainte : il ignorait ce que le roi voulait de lui. « As-tu froid, lui dit Renard, pour

[1] P. 201.

[2] C'est la forme de vente; c'est la vieille stipulation romaine, *stipula*, paille.

trembler ainsi? Ne crains rien, réjouis-toi, au contraire, et dis la vérité à mon seigneur le roi. Dis-lui si tu sais où se trouve le lieu nommé Kriekeput. » Couart répondit : « Si je le sais! sans doute, comment en serait-il autrement? N'est-ce pas près de Hulsterloo, près d'un marais, dans un lieu désert? J'y ai eu bien des choses à endurer, la faim, le froid et la misère, pendant un si grand nombre de jours, que je ne puis l'oublier. C'était avant que je ne fisse amitié avec Rine, qui me prit plus d'un morceau... — Hélas! interrompit Renard, aimable Rine, cher compagnon, joli petit chien! Si vous étiez maintenant ici, ce que Dieu veuille! vous parleriez aussi en ma faveur. Par votre témoignage, Rine, vous prouveriez que jamais je ne fus assez méchant pour faire quoi que ce soit qui pût irriter le roi avec justice contre moi. Quant à toi, Couart, retourne vite auprès de tes compagnons : le roi n'a plus rien à te demander. » Le lièvre sortit du conseil du roi, et Renard reprit : « Eh bien, est-ce vrai ce que je vous disais? — Oui, Renard, pardonne-moi, j'ai mal fait de me défier de toi[1]. »

Que dites-vous de cette manière de prouver qu'il y a un trésor à Kriekeput? Le roi doute de l'existence même du lieu ; le lièvre témoigne qu'il y a un marais qui s'appelle ainsi ; donc, s'il y a un marais de Krieke-

[1] P. 206 et 207.

put, il y a un trésor à Kriekeput; cela est évident. J'ai, quant à moi, bien souvent entendu raisonner de cette façon.

Non-seulement le roi pardonne à Renard, mais il le nomme grand bouteillier. Renard accepte avec reconnaissance les grâces du roi; puis, continuant son rôle d'hypocrisie, il déclare qu'ayant, pendant son péril, fait vœu d'aller en pèlerinage à Rome, s'il échappait à la mort, il veut partir, pourvu que le roi le permette. Le roi y consent et loue sa piété. Cependant, Isengrin, le loup, et Brun, l'ours, qui avaient été chargés par le roi de présider à l'exécution de Renard, l'attendaient près de l'échafaud, pensant qu'ils allaient enfin se venger de leur ennemi, quand Tiercelin, le corbeau, vient les avertir que tout est changé, et que Renard est en plus grande faveur que jamais. Isengrin, furieux, court près du roi pour se plaindre; Brun, l'ours, le suit; mais le roi, croyant, sur la foi de Renard, qu'ils avaient autrefois conspiré contre lui, les fait arrêter et jeter en prison. « Jamais vous n'avez vu de chien enragé plus maltraité que ces deux prisonniers ne le furent. On les emmena comme deux criminels, liés si fortement, que de toute la nuit ils ne purent bouger un membre, malgré tous leurs efforts. »

Renard n'était pas encore satisfait. Sous prétexte de son voyage pieux, il fit en sorte que l'on coupa une partie de la peau du dos de Brun d'un pied de long et

d'un pied de large, afin de s'en faire une bourse de pèlerin. De plus, comme pour être tout à fait prêt, il lui manquait encore quatre souliers neufs, voici comment il les obtint : « Dame, dit-il tout bas à la reine, je suis votre pèlerin. Mon oncle Isengrin a quatre bons souliers, daignez m'aider à me les procurer. Je prierai Dieu pour votre âme. Il est du devoir d'un pèlerin qu'il se souvienne dans ses prières du bien qu'on lui a fait. Ainsi, par ma fervente intercession, j'obtiendrai que votre âme mérite le ciel. Ordonnez que Hersinde, ma tante, me donne aussi deux de ses souliers. Vous pouvez sans difficulté en user de cette façon, car elle restera à la maison plus à son aise. — Je vous aiderai très-volontiers, Renard, répondit la reine; il faut bien que vous ayez des souliers; vous allez voyager bien loin, à la garde de Dieu, par-dessus les monts, à travers les bois, par des chemins pierreux et raboteux; Ce n'est pas une petite affaire. Il est donc très-nécessaire que vous ayez de bons souliers. Je veux volontiers employer ma puissance à cet effet. Ceux d'Isengrin vous iraient tout juste; ils sont bien forts et épais, ainsi que ceux de sa femme. Quand même leur vie en dépendrait, il faut que chacun vous donne deux souliers, avec lesquels vous puissiez achever votre voyage.

« Ainsi le faux pèlerin obtint que le seigneur Isengrin perdrait la peau de ses deux pieds de devant, de-

puis les genoux jusqu'aux griffes. Jamais oiseau qu'on gorge de grain pour l'engraisser, ne demeura aussi tranquille que le loup, lorsqu'on l'écorchait si misérablement que le sang lui découlait des jambes. Il savait à qui il avait affaire, et craignait pis.

« Cette opération achevée, dame Hersinde dut aussi aller se mettre sur l'herbe, et elle se laissa également enlever la peau et les griffes des jambes de derrière.

« Cette vengeance plaisait à l'esprit méchant de Renard. Il ajouta même des lamentations ironiques à cet acte de cruauté : Ma tante, disait-il, chère tante, combien vous avez supporté de douleurs par ma faute ! Je m'en repens. Vous êtes, croyez-m'en, une de mes plus chères parentes ; aussi porterai-je vos souliers, Dieu le sait, pour votre plus grand avantage. Vous participerez aux indulgences plénières et à tous les pardons, chère tante, qu'en marchant avec vos souliers, je parviendrai à obtenir au delà des mers.

. . . . . .

« Le lendemain, avant le lever du soleil, Renard se fit mettre les souliers d'Isengrin et de sa femme. Quand ils furent attachés, il alla trouver le roi et la reine, et dit d'une voix mielleuse : Seigneur, que Dieu vous accorde des jours prospères ainsi qu'à madame, à laquelle je dois tant ! Que vos valets donnent maintenant à Renard le bourdon et la besace, et laissez-moi partir. — Le roi fit approcher son chapelain, Belin le bélier,

et lui dit : Voici un pèlerin. Lisez-lui une prière et donnez-lui le bourdon et la besace. — Seigneur, répondit Belin, je n'ose le faire : Renard a reconnu lui-même qu'il était mis au ban par le pape. — Qu'est-ce à dire, Belin? répliqua le roi. Maître Godefroid nous fait entendre que, lors même qu'un homme aurait commis tous les crimes et autant de péchés que toutes les créatures vivantes, s'il veut renoncer au vice, aller à confesse, faire pénitence et passer la mer pour aller en pèlerinage, il peut par là se purifier. — Belin répondit : Dans les affaires ecclésiastiques je ne raisonne jamais pour m'enquérir si les choses sont justes ou non ; mais garantissez-moi de tout reproche de la part de l'évêque ou du doyen. — En huit semaines, répliqua le roi, je ne vous en ai pas tant demandé, et j'aimerais mieux que vous fussiez pendu que de vous prier davantage. — Lorsque Belin vit que Noble se fâchait, il trembla du danger qu'il courait, alla préparer l'autel, et commença à lire et à chanter tout ce qui lui parut propre à la circonstance.

« Lorsqu'il eut achevé, il suspendit au cou de Renard une bourse faite avec la peau du dos de Brun, et mit un bourdon entre les mains du malin compère. Celui-ci, tout à fait prêt pour le voyage, regarda le roi avec une feinte douleur ; de fausses larmes lui coulaient des yeux, le long des moustaches, comme si son cœur eût été rempli de chagrin et de deuil. Au fond il n'é-

tait fâché que d'une chose, c'était de n'avoir pu faire infliger à tous ceux qu'il laissait à la cour, les mêmes peines qu'à Brun et à Isengrin[1]. »

Ce rôle de roi qui se croit aimé aussitôt qu'on lui dit qu'on l'aime, est piquant et vrai.

Je suis élu; mon peuple m'aime,

dit la Fontaine faisant ses châteaux en Espagne. Nous en sommes tous là, princes et particuliers. Comme nous nous trouvons aimables, nous croyons aisément que nous sommes aimés. Nous avons bien quelque idée de la fausseté des flatteries humaines, et nous savons qu'il faut rabattre des éloges qu'on nous donne; mais la complaisance que nous avons pour nous-mêmes donne un tel prix à ce que nous croyons pouvoir garder de louange, que même, en tâchant sincèrement d'être modestes, nous sommes encore les plus vaniteux du monde, et par conséquent les plus exposés à être dupes. « Quel grand poëte vous êtes! dit le flatteur. — Oui, répond le modeste, j'ai fait parfois quelques bons vers. — Vous êtes un grand général, un Turenne, un Condé ou un Napoléon, dit le flatteur. — Ah! je n'ai pas leurs grandes qualités, » dit le modeste. Mais il ajoute tout bas qu'il n'a pas leurs défauts, qu'il est plus prompt que Turenne, moins

[1] P. 211 à 214.

téméraire que Condé, et qu'il sait faire les retraites mieux que Napoléon. On a dit de la calomnie que, quoiqu'on la détruise, il en reste toujours quelque chose, parce que nous aimons tous à croire au mal qu'on dit du prochain. Cela est vrai aussi de la flatterie : on a beau en rabattre, il en reste toujours quelque chose, parce que nous aimons tous à croire au bien qu'on dit de nous.

Je trouve, dans une autre *branche* du *Roman du Renard*, traduite en prose à la fin du quinzième siècle, un nouvel exemple de ces rois dupés par leur vanité ou par leur égoïsme. Cela nous montre jusqu'à quel point ce roman est peu respectueux pour les grandeurs de la terre.

« Au temps de mai que toutes choses s'éjouissent, il prit volonté au roi Lion d'aller chasser, car il était pris d'amourettes; et, pendant qu'il chassait, rencontra le Renard qui était à cheval. Le Renard, dès qu'il aperçut le roi de loin, descendit de cheval et salua très-révéremment son souverain seigneur. Le roi le fit remonter à cheval, et ils se mirent à causer de la guerre qu'ils avaient eue ensemble (le roi Lion avait déjà une fois inutilement fait le siége de Maupertuis, le château de Renard). « Ma foi, Renard, si vous eussiez voulu, vous m'eussiez tué et tous mes gens. C'est pourquoi je vous en aime mieux et vous retiens toujours de mon conseil, car Isengrin le loup n'en sera

jamais, il est trop pauvre de façon et de jugement. »

« Renard, entendant ce langage, en fut bien aise : on aime toujours à entendre blâmer son adversaire ; puis remercia le roi de ce qu'il le retenait de son conseil.

« Pendant ce temps, le roi commença à sourire de joyeuseté ; Renard ne savait pourquoi ; et, pendant qu'ils chevauchaient, le roi dit à maître Renard qu'il était amoureux d'une belle dame qu'il aimait par amour. « Mais secret soit ! J'aimerais mieux mourir que ma femme le sût, dit le roi. — Ainsi sont plusieurs qui craignent plus leur femme que Dieu. — J'aimerais mieux mourir aussi que nul le sût, dit Renard, que vous et moi. Vous vous pouvez donc découvrir à moi. Dites-moi qui c'est, et en quel lieu ; jamais ma bouche ne s'en ouvrira. » Il ne désirait savoir le fait que pour faire quelque mauvais tour.

« Or çà, dit le roi, je me découvre à vous. Ne vous souvient-il pas bien de la fête dernière qui fut à Maupertuis quand la paix fut faite entre vous et moi ? Je fus tellement saisi de la Léoparde, quand je l'entendis chanter, que depuis je n'ai cessé d'y penser, et, de fait, je suis tant allé et venu que je lui ai conté mon tourment. Elle ne voulait point d'abord y consentir, par crainte de son mari. Toutefois, j'ai tant fait, qu'elle s'est accordée à mon vouloir, et, afin que vous le sachiez, je m'y en vais dès cette heure, et ne m'arrêterai

point que je ne sois près d'elle, car elle me doit attendre dans un jardin dont elle m'a laissé la clef. — Eh! comment, dit le Renard, quand il sut ce que le roi avait sur le cœur, serez-vous bien si sot d'y aller tout seul? Vraiment, si vous m'en croyez, j'irai avec vous. Vous vous mettez en grand danger de mort. »

« Le roi fut très-content des paroles de Renard; de quoi mal lui prit. Ils allèrent chassant tant que vint l'heure où le roi se devait rendre au lieu où la Léoparde avait dit. « Adoncques, dit le roi au Renard, attendez-moi ici que je sois revenu. — Ah! sire, dit le Renard, sire, n'y allez pas ainsi, vous vous mettez en grand danger. Que savez-vous s'il n'y a pas des gens qui vous guettent dans le jardin, son mari ou un autre? Elle est femme, il n'y a pas grand'foi. — Son mari n'est pas au pays, dit le roi, et pour ce elle m'a promis à cette heure-ci. — Non, dit Renard, vous n'irez pas ainsi, si vous m'en croyez. Et que serait-ce si nous vous avions perdu, et si vous étiez mort? En telle manière nous aurions perdu le chef de nous tous! » Le Renard flatta tellement le roi de paroles, qu'il lui fit croire qu'il disait bien. « Voici, sire, ce qu'il faut faire : Vous me baillerez la clef du jardin, et je ferai l'avant-garde pour voir s'il y a âme, et puis je vous en viendrai dire les nouvelles. S'il y a gens apostés, je m'échapperai du mieux que je pourrai, car je passerai par plus petit lieu que vous ne feriez, et, si je suis mort, il

n'y a pas si grand péril comme de vous. Attendez-moi donc ici, et si je ne reviens pas tout de suite, fuyez-vous-en, car croyez de vrai que je serai mort ou pris.»

Toute cette scène me semble un chef-d'œuvre de comédie. L'indiscrétion du roi, empressé de conter au Renard sa bonne fortune, l'adresse du Renard, la manière dont il flatte le roi en l'entretenant de l'importance de sa personne, idée qui va si bien à l'adresse de la vanité royale, tout cela est vrai, naturel, amusant. Le vieil auteur a trouvé déjà le secret de la bonne comédie de mœurs, que Molière retrouvera plus tard.

Ayant la clef du jardin, le Renard entre, séduit la Léoparde, l'emmène à Maupertuis, son château, laissant le roi se morfondre à la porte du jardin. Toute cette peinture du roi dupé est faite encore de main de maître.

« Le roi était toujours à la porte du jardin, croyant que le Renard allait revenir, et était tout ébahi de ce qu'il ne revenait point. Il se mit à penser qu'il était mort, et commença à se lamenter et à étendre ses mains vers le ciel, disant : « Hélas ! malheureux que je suis ! Pour moi est mort le plus vaillant, le meilleur, le plus subtil et le plus prudent qui fût en tout le monde, et il m'a bien conseillé, car je serais où il est. Ah ! la perfide, disait-il de la Léoparde, elle avait donc intention de me faire mourir ! »

Brave et honnête roi, comme il est dupe! Et ce qui rend la duperie plaisante, c'est que la vanité en est cause, et un genre de vanité propre aux princes. Le dévouement auprès des princes est toujours bien venu, quelque faux qu'il soit; il ne leur vient point en idée, comme aux autres hommes, de se demander pourquoi on se dévoue. Le Renard se dévoue à moi, dit le roi Lion; c'est tout simple, cela doit être, cela est dans l'ordre. Un prince n'est jamais étonné de voir autrui se sacrifier pour lui. C'est là ce qui dupe le Lion. Sa vanité lui coûte sa maîtresse.

Ce qu'il y a de charmant dans cette vanité royale, ce qui montre la nature prise sur le fait, c'est qu'en même temps le Lion est un bon prince; il pleure le Renard, il s'écrie : « Malheureux que je suis! pour moi est mort le plus vaillant... » Il regrette son serviteur; mais il le regrette en prince, c'est-à-dire qu'il ne se repent pas de l'avoir laissé tuer pour lui; c'est dans l'ordre encore; il le loue d'avoir fait son devoir. « Il m'a bien conseillé, s'écrie-t-il, car je serais où il est, je serais mort! » Puis, s'indignant contre la Léoparde : « Ah! perfide! » dit-il, — perfide d'avoir tué le Renard, ce bon serviteur? Non, perfide d'avoir voulu me faire mourir! Ainsi le moi, le moi royal partout : s'il loue, c'est qu'on l'a bien conseillé; s'il s'attendrit, c'est qu'il serait où est le Renard, il serait mort; s'il s'indigne c'est qu'on a, non pas tué le serviteur, mais voulu le

tuer, lui, le roi! Tous ces mots me semblent d'une naïveté d'égoïsme qui est sublime.

Voilà comment les rois du moyen âge sont raillés dans le *Roman du Renard*. La noblesse y est-elle mieux traitée? Voyez l'invective de Thiébert, le chat, contre la noblesse. Poursuivi par des gentilshommes, Thiébert s'est réfugié sur un arbre, d'où ils veulent le déloger à coups de pierres. Il ne peut pas toujours s'en garantir, et il prend le parti de haranguer les assaillants. « Ce discours, qui termine le poëme, dit M. Robert, dans l'analyse qu'il fait de la sixième branche du *Renard*, ce discours est une violente déclamation contre les nobles : « Vous autres, leur dit-il, ne vivez que « de proie, et vous vous croyez sortis d'une boue plus « précieuse que le reste des hommes; mais ce n'est « pas parmi vous que Dieu a choisi ses apôtres; ce « sont des vilains qu'il a élus pour être près de lui pen- « dant son séjour sur la terre. C'est avec raison que « l'Écriture vous compare au faucon, et qu'elle nous « dit que le chapon est l'image du vilain. Le premier « de ces oiseaux, tant qu'il vit, est loué des grands; ils « le caressent et l'admettent dans leurs appartements. « Est-il mort, on le jette sur le fumier. Le chapon, au « contraire, reste dans la basse-cour; il y cherche sa « subsistance dans la boue et dans le fumier. Il fuit les « palais; mais, après sa mort, il est gardé précieuse- « ment, et c'est sur des vases d'or et au son des instru-

« ments, qu'il est servi dans les festins des rois. Pen-
« dant sa vie, la honte fut son partage; à sa mort,
« tous les honneurs lui sont décernés. Vous vous mo-
« quez du laboureur, vous le pillez impunément;
« mais, à sa mort, il sera reçu par les anges, et porté
« par eux devant le roi des rois, qui lui fera un accueil
« honorable. Pour vous, vous irez au feu d'enfer[1]. »

L'accent de démagogie religieuse de cette invective est remarquable. Mais je ne puis pas, quant à moi, en ma qualité de membre du tiers, et par conséquent de vilain, me trouver honoré de la comparaison que Thiébert fait du vilain avec le chapon. Symbole pour symbole, j'aime mieux le coq gaulois, le vieil emblème national.

Le satirique, qui accuse aussi violemment la noblesse, respecte-t-il l'Église, le pape, le clergé, les rites religieux?

Commençons par le pape l'énumération des railleries, presque sacriléges, du vieux poëme.

Il y a un poëme latin du *Renard*, *Reinardus vulpes*, qui, selon les recherches de M. Paulin Paris, doit remonter vers l'an 1148. A cette époque les malheurs de la seconde croisade avaient déjà commencé; et, parmi les causes de ces malheurs, on comptait la ré-

[1] Robert, *Fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles*, et *Fables de la Fontaine. — Essai sur les fabulistes qui ont précédé la Fontaine*, p. 146 et 147. — Paris, 1825.

solution que Louis VII et l'empereur d'Allemagne, Conrad III, avaient prise d'aller à la terre sainte par Constantinople, au lieu d'aller par la Sicile et par mer. C'était, disait-on, Roger, roi de Sicile, qui, pour éviter le passage, toujours dangereux et ruineux de l'armée des croisés, avait, à prix d'argent, décidé le pape Eugène III à donner aux princes croisés ce mauvais conseil. Cette calomnie s'était répandue en Europe, et les peuples croyaient, selon l'usage, que s'ils étaient malheureux, c'est qu'ils étaient trahis. « Le pape [1], dit un des

[1] *Nouvelle étude sur le poëme du Renard*, lue à l'Institut le 7 décembre 1860, p. 168.

Papa dolosus
Christicolas siculo vendidit ære Dacis;
Proh pudor in cœlo! dolor orbe! cachinnus Averno!
Regna duo monachus subruit unus iners...
Christicolæ populi collectas novimus iras
Barbariem contra concaluisse procul.
Hic satis est nostras rumor perlatus ad aures,
Felicemque homines creditur isse viam...
Præscio quid penses; sceleris damnare dolique
Pontificem Latium, perfida porca, cupis.
Dicere vis quia Jerosolmam Ætnæus ituros
Christicolas timuit per sua regna gradi;
Papa ergo Siculi ducis ære illectus utroque,
Argolicum populos carpere suasit iter...
Improbe, tu nescis hoc quare papa benignus
Fecerit; ausculta, cognita dico tibi.
Dimidiare solet nummos ignobile vulgus,
Et dirimit sacram rustica turba crucem.
Hoc scelus est ingens, hic mundi pessimus error;
Taliter errantes papa perire dolet...
Salvificare animas omnes vult papa fidelis :
Cœlitus est illi creditus omnis homo.
Idcirco æs Siculi sumpsit Francique tyranni,

personnages du *Reinardus vulpes*, le pape, artisan de fraude, a vendu les chrétiens au duc de Sicile. Honte et douleur! Un moine (saint Bernard) a causé la ruine de deux royaumes... N'avons-nous pas vu comment on avait enflammé le zèle des chrétiens contre les barbares, et quelles prospérités on avait promises à ceux qui feraient le voyage? »

Il n'y a pas là seulement une calomnie contre le pape; il y a aussi un sentiment visible de répugnance contre les croisades. Renard se charge de répondre à ces reproches et de justifier le pape. Mais Dieu nous garde d'un pareil avocat! Écoutez son plaidoyer.

« Perfide, dit-il à l'accusateur, ton intention, je le sais, est d'accuser le pontife romain d'une connivence criminelle; tu crois que le duc sicilien a redouté le passage des pèlerins à travers ses domaines et que le pape, alléché par l'or de ce prince, a déterminé les croisés à prendre le chemin de Grèce... Malheureux, tu ignores donc les motifs de la conduite de ce bon pape? Je vais te les dire : le vil peuple avait l'habitude de rogner les pièces de monnaie; il osait cou-

Angligenæ et Daci et totius orbis avet...
Materiam minuit signum cœleste secandi,
Quamvis non valeat tollere prorsus eam.
Hoc tulit æs Siculum pacto ut pietatis eodem
Totius immensas tolleret orbis opes.
Æs sibi non rutilum, non æs desiderat album,
Vult sibi commissum salvificare gregem.
P. 168, 169, 170.

per en deux la croix dont elles sont marquées. C'était un péché mortel dont le pape gémissait plus que personne. Si donc il a pris l'or sicilien, l'or des rois de France, d'Angleterre et de Danemark, ce fut pour ôter les occasions de péché. En attirant dans son épargne tant de pièces, qui dès lors n'étaient plus en danger d'être coupées, il a diminué, autant qu'il dépendait de lui, les occasions de profaner le signe de notre salut. Voilà pourquoi il a pris l'argent sicilien; et, dans le même esprit de piété, il eût pris volontiers tout l'argent du monde; non qu'il convoite le métal rouge ou blanc, mais par charité pour le salut du troupeau qui lui est confié. »

Si les poëtes satiriques du *Renard* parlent ainsi du pape, que feront-ils du clergé, de l'Eglise et des rites les plus respectés par la foi ou par la superstition populaire?

Chanteclair, le coq, vient accuser le Renard d'avoir tué sa poule la plus chérie, la belle Copée. Le roi ordonne que l'accusé paraisse devant la cour. Mais en attendant, comme Copée, qui était bonne et pieuse, a péri de mort violente, elle est déclarée sainte et martyre. Couart, le lièvre, va se coucher sur sa tombe, et il est guéri de la fièvre. Isengrin y court pour un mal d'oreilles; il est aussi guéri. Enfin il s'y fait de grands miracles, qui sont attestés par Rogue, le chien, prêt à aboyer et à mordre quiconque les contestera.

Cette fois encore Renard est condamné à mort. Pour obtenir son pardon, il demande à prendre la croix et à aller en terre sainte. « Non, dit le roi Lion :

Quand reviendrait, il serait pire,
Car beaucoup cet usage tiennent
Qui bons y vont, mal en reviennent. »

Citerai-je enfin, en témoignage de l'esprit de moquerie irréligieuse du poëme du *Renard*, l'histoire de Renard mangeant son confesseur? Ce confesseur, il est vrai, est un milan; mais ce milan est un moine. — Ou bien citerai-je la scène de l'excommunication du Renard? Prenons cette dernière scène. Dans ce drame, dont les personnages sont des animaux, il a fallu choisir quelque animal pour jouer le rôle d'excommunicateur. Le conteur insolent a choisi l'âne, dont il fait un archiprêtre, et c'est l'âne qui excommunie le renard. Cette scène de l'excommunication est omise dans la traduction en prose du quinzième siècle. Elle ne se trouve que dans le roman rimé. C'est de là que je l'extrais, en ayant soin de changer le moins possible le style du vieil auteur.

Alors l'archiprêtre Timers[1]
Commença si haut à chanter
Qu'en retentirent monts et vaux.
Il a chaussé ses estivaux[2],

Nom familier de l'âne.
Stivali, en italien, bottines.

S'est de ses habits revêtis,
Avec lui eut deux de ses fils.
Cloches, cierges et bénitier
Ils avaient, pour excommunier
Renard avec sa compagnie.
Timers bien haut l'excommunie.
Pendant ce temps cloches sonnaient
Et jusque-là cierges brûlaient.
Alors fit les cierges éteindre :
C'était pour mieux Renard contraindre,
Et, pour qu'il fût en pire état,
Chanta *amen! fiat! fiat!*
Cela fait, retourne en arrière,
Car il ne sait autre assaut faire.
Et Renard en moquant s'écrie :
Que ferai-je? on m'excommunie;
Manger ne pourrai plus de pain
Si je n'ai appétit ou faim;
Et mon pot bouillir ne pourra
Tant que le feu ne sentira.

Après avoir lu ces vers, que croire de la superstition du moyen âge? voilà l'excommunication jouée et bafouée en plein roman; voilà un âne archiprêtre, qui, accompagné de ses deux fils, excommunie Renard; et celui-ci, aussi incrédule et plus gai qu'un philosophe du dix-huitième siècle, prend en moquerie l'anathème. Il est excommunié! il ne mangera plus, hélas! que lorsqu'il aura faim; son pot ne bouillira plus que lorsqu'il sera sur le feu. Est-il sarcasme plus vif contre l'excommunication? — Pour l'excommunié, disait l'Église, tout change, tout prend un aspect ennemi. Le

Renard, esprit fort, dit : « Qu'importe l'excommunication? Je suis ce que j'étais hier ; rien n'est changé en moi ni autour de moi : aujourd'hui comme hier, je ne mange que lorsque j'ai faim ; aujourd'hui comme hier, mon pot ne bout que lorsqu'il est sur le feu : où donc est l'effet de l'excommunication? » Ce raisonnement naïf et piquant, ne nous y trompons pas, est hardi et profond. Quand l'excommunication n'empêche plus personne d'avoir faim et de manger, il y a une croyance de moins dans le monde. Le jour où un excommunié s'est aperçu qu'il avait faim comme avant l'anathème, le jour où il a vu que le pot bouillait pour l'excommunié comme pour l'orthodoxe, l'ascendant de l'Église s'est affaibli.

Malgré l'anathème de Timer, Renard se défend et le roi prend le parti de traiter avec lui, ne pouvant le vaincre. Une fois la paix faite, Renard recouvre tout son crédit.

C'est ici que le roman semblerait devoir finir ; il continue cependant ; mais cette continuation est une allégorie dans le genre de celle du roman de *la Rose*. Le Renard est l'emblème et le symbole de la prudence, de la ruse, de l'habileté, de tout ce qui fait le succès. Tout le monde veut donc être de la compagnie du Renard, tout le monde veut l'avoir avec soi, puisque c'est un talisman infaillible pour réussir et faire fortune. Ce sont surtout les gens d'Église qui veulent

l'enrôler parmi eux. Les jacobins viennent d'abord, afin qu'il veuille bien être de leur ordre. Le Renard ne veut point être jacobin, mais il leur donne Regnardel, son fils aîné, qui devient bientôt général de l'ordre des jacobins. Les cordeliers viennent aussi prier Renard d'être des leurs : il les refuse comme les jacobins, mais il leur donne son second fils Roussel, qui ne fait pas une moins belle fortune chez les cordeliers que son frère Regnardel chez les jacobins, et qui devient aussi général de l'ordre. Les deux fils étant si bien placés dans l'Église, la vocation ecclésiastique commence aussi à venir au père, et il prend la résolution de se faire ermite. Ici encore laissons parler le vieil auteur. Toute cette scène est racontée avec une grâce et un esprit infinis.

Renard jure Dieu et sa vertu
Que, puisque ses fils sont rendus [1],
Il veut enfin se rendre aussi,
Pour que Dieu ait de lui merci
Au grand jour, jour du jugement,
Là où tous seront en présent
Devant la sainte Trinité,
Là où tous seront accusés
Et condamnés pour leurs méfaits.
Pour ce est sage qui bien fait.
Lors il eut grand dévotion,
Puis il mangea d'un gros chapon,
Ne s'inquiétant d'où il venoit

[1] Convertis.

Puisqu'en ses pattes le tenoit...
A ce moment regarde et voit
La retraite d'un pauvre ermite
Où il n'y avait tite ni mite[1],
Ni sang, ni chair, ni pain, ni grain,
Hors de racine un rayon plein,
Et sauterelle et miel sauvage
Que le prud'homme par le bocage
Cueillait pour soutenir sa vie.
L'ermite alors disait Complie.
Quand Renard vint à l'ermitage,
Renard contrefit fort le sage;
Il vient et frappe du maillet[2].
Le prud'homme ouvrit le guichet
Quand Renard vit s'émerveilla.
Renard entre; mot ne sonna,
Hors qu'il dit : *Benedicite!*
Le prud'homme, plein de sainteté,
Lors lui répondit : *Dominus!*
Ici soyez le bienvenu.
Que voulez-vous?

LE RENARD.

Veux confesser
Et vers Dieu me veux amender,
Et faire satisfaction
Et entrer en religion.
Au siècle ne veux être plus,
Et je veux être ici reclus,
Mais confesser me veux avant.

L'ERMITE.

Je vous entendrai bonnement;
Dites de par Dieu vos péchés.

[1] Ni sou ni maille. — V. le glossaire de Méon dans son édit. du *Renard.*
[2] Marteau.

LE RENARD.

Volontiers, sire.

L'ERMITE.

Or, commencez.

LE RENARD.

Que voulez-vous que je vous die?
Onc ne fis bien jour de ma vie...
Mais je veux aussi ouïr par ordre
Tous les points qui sont en votre ordre,
Comment vous mangez et vivez,
Pourquoi loin des gens vous restez,
Comment couvrez votre chair nue.

L'ERMITE.

Je me couvre de peau velue,
Dit le prud'homme, et vais nuds pieds;
Jamais suis lavé ni baigné.
Je dis mon Psautier chaque jour
Et puis je vais à mon labour.
A minuit, Matine je dis
Pour que Dieu ait de moi merci;
Et, pendant le jour, une fois,
Je mange de ce que tu vois;
Encor je n'en prends pour mon soû.
Le Renard dit : « J'étais un fou,
Moi qui venir à vous voulais.
Ici, vrai Dieu! moi je croyais
Que vous mangiez à vos devis[1]
Bécasses, faisans et perdrix,
Chapons rôtis et venaison,
Et buviez bon vin à foison,
Et aviez chez vous belle dame.

Et, disant cela, Renard, voyant que l'ermitage ne ré-

[1] Selon vos goûts.

pondait pas à ses idées, revint à Maupertuis. C'est ainsi que manqua sa vocation d'ermite.

Cependant, sa réputation passant les mers, les templiers et les hospitaliers se disputent à qui aura Renard pour gouverneur. Les deux ordres sont tous deux également ambitieux, également avides ; ils ont tous deux des titres pour être gouvernés par Renard. La querelle s'enflammant, elle est portée devant le pape et les cardinaux, qui ne peuvent accorder les deux ordres, et proposent de couper Renard en deux, afin que chaque ordre en ait une moitié. Cette transaction ne convient pas du tout à Renard, qui se hâte de proposer un amendement : « A cette fin, dit-il, que les deux par-« ties soient contentes, je serai revêtu d'une robe mi-« partie, qui, d'un côté, sera de l'hospitalier, et de « l'autre côté du templier. Avec ce, j'aurai la barbe ra-« sée de l'hospitalier, et de l'autre côté la laisserai venir ; « et ainsi je tiendrai des deux parties et je les gouver-« rai bien toutes deux. Les assistants consentirent à ce « qu'il fût fait ainsi qu'il avait dit, et, par ce moyen, « fut maître Renard hospitalier et templier, et de-« puis les a bien gouvernés, tant qu'ils ont de bonnes « rentes. »

Avoir de bonnes rentes, voilà ce que c'est que d'avoir Renard avec soi, c'est-à-dire d'être habile et prudent.

Une des branches du *Renard*, la branche flamande,

traduite par M. Delpierre, nous donne elle-même la moralité à tirer de cette longue fable, qui a huit ou dix mille vers. Cette moralité est une satire violente du moyen âge, — je me trompe, — du monde et de l'humanité dans tous les temps. Seulement, dans cette conclusion, le poëte n'emploie plus l'allégorie : il ôte aux hommes leur masque d'animaux et les frappe à visage découvert.

« Ceux qui ont le talent de Renard, dit le vieil auteur, sont encore aujourd'hui bien reçus partout, et l'on ajoute foi à leurs discours. Celui qui n'a pas l'adresse de Renard ne vaut rien dans le monde actuel, et n'obtient ni crédit ni place; mais, s'il peut prendre Renard pour guide, il réussit à coup sûr. Il sait profiter des circonstances, il monte, et chacun s'empresse de le pousser en avant. Les nombreux descendants de Renard dirigent tout maintenant; car on voit plus de Renardeaux de nos jours qu'on n'en vit jamais, quoi qu'ils n'aient pas la barbe rousse. A la cour du pape, comme à celle de l'empereur, chacun cherche à s'emparer de ce qui appartient à son voisin, et à se mettre en faveur à l'aide de la force, de la bassesse ou de la lâcheté. On ne connaît que l'argent; ce métal est plus aimé que Dieu, et on n'est guidé que par sa puissance. Le pape, aussi bien que l'empereur de Rome, tous sont entrés dans l'ordre de la Renardie. Chacun ne pense qu'à soi en toutes choses; je ne sais ce qui en arrivera. Dieu, au-

quel rien n'est caché, agira pour le mieux d'après sa volonté[1]. »

Après avoir lu le *Roman du Renard*, il est difficile de ne pas croire qu'il y a longtemps que le monde des animaux est entré dans le monde poétique, et qu'il y est entré par la plus grande porte, celle de la satire. « Vous vous trompez, me dira le spirituel commentateur de la Fontaine, que j'ai cité en commençant cette leçon, les animaux ne sont pas dans votre vieux roman : il n'y a que des hommes qui ont pris un instant la forme d'animaux; mais la vraie bête, avec ses instincts, ses mœurs, ses sentiments, la bête n'y est pas; ce n'est pas à elle que nous nous intéressons, ou ce n'est pas d'elle que nous rions : c'est de ceux qu'elle cache et qu'elle montre à la fois. »

J'avoue que les vieux poëtes du *Renard* nous montrent plus souvent l'homme que l'animal, parce qu'ils savent bien, après tout, que c'est la peinture de l'homme que nous cherchons dans la littérature. Mais, en dessinant l'homme, ils n'ont pas oublié l'animal; ils ont fait comme la Fontaine, ils ont peint avec le même soin le visage et le masque. Dans le *Roman du Renard*, les animaux ont leur allure et leur physionomie naturelle; ils sont eux-mêmes, tout en étant aussi une allégorie. Voyez le Renard cherchant à

[1] P. 331 et 332.

se glisser dans le clos du poulailler : comme il se déguise et se dissimule! comme il s'allonge et s'amincit pour passer par la fente de la haie!

Il s'est accroupi dans la voie[1],
Tant il craint fort qu'on ne le voie...
Aussi va-t-il le col baissant...

Et pendant que le Renard fait ses efforts pour entrer dans le poulailler, le coq, déjà inquiet,

Moitié veillant, moitié dormant...
Un œil ouvert et l'autre clos...
Un pied crampi[2] et l'autre droit,
S'est apposté dessus le toit.

N'est-ce pas là une peinture vivante des animaux, et non plus une allégorie; ne sont-ce pas de vrais renards en embuscade, de vrais coqs en sentinelle, des bêtes, enfin, représentées avec leurs mœurs, leurs sentiments et leurs gestes?

[1] Je rapproche le vieux langage du langage moderne, en faisant le moins de changements que je peux.
[2] Recourbé.

SEPTIÈME LEÇON

LA FABLE AU MOYEN AGE — LES FABLIAUX

Au moyen âge, les animaux ne figurent pas seulement dans le *Roman du Renard;* ils figurent aussi dans je ne sais combien de fables et de fabliaux. Les vieux sujets de fables que nous avons trouvés dans Ésope, dans Phèdre, dans Babrias, ceux mêmes des apologues orientaux se retrouvent dans les nombreux recueils qui amusaient le moyen âge. Ces recueils sont les uns en latin, les autres en français, les uns en prose, les autres en vers, et ils témoignent tous de la grande popularité des fables et des fabliaux à cette époque. Il y a, je le veux bien, une différence à faire entre la fable et le fabliau. Dans les fabliaux, l'homme figure plus

que les bêtes; il y figure avec ses vices, ses travers, ses ridicules, parfois même avec ses bonnes qualités. Dans la fable, il figure aussi, mais sous le nom et le masque des animaux. La Fontaine a tantôt imité les fabliaux du moyen âge, tantôt les fables, sans beaucoup se soucier de la différence des genres. La Laitière et le Pot au lait[1], le Dépositaire infidèle[2], les Femmes et le Secret[3], le Marchand, le gentilhomme, le pâtre et le fils du roi[4], le Savetier et le Financier[5], le Jardinier et son Seigneur[6], la Jeune Veuve[7], et bien d'autres fables encore, sont des fabliaux du moyen âge, que la Fontaine rencontrait çà et là dans ses lectures infinies et variées, faites au gré de son plaisir et de l'occasion.

Je prendrai quelques-uns de ces récits librement imités par la Fontaine, cherchant dans les uns l'analogie des sujets, dans les autres l'analogie de la pensée, et tâchant, à l'aide de ces rapprochements, de donner une idée du caractère de la fable et du fabliau au moyen âge.

Vous connaissez le Dépositaire infidèle de la Fontaine :

[1] Liv. VII, f. 10.
Liv. IX, f. 1re.
Liv. VIII, f. 6.
Liv. X, f. 16.
Liv. VIII, f. 2.
Liv. IV, f. 4.
Liv. VI, f. 21.

. . . . Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer, un jour.
« Mon fer? » dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens; mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
Du perfide voisin, puis à souper convie
Le père, qui s'excuse et lui dit en pleurant :
« Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais mon fils plus que ma vie.
Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune. »
Le marchand repartit : « Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant. »
« Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent? »
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.
Même dispute vint entre deux voyageurs.

L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope :
Tout est géant chez eux. Écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
— Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux. »
L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

(Liv. IX, f. 1re.)

Je trouve, dans le vingt-deuxième volume de l'*Histoire littéraire de la France*, un fabliau ou un récit qui raille, comme celui de la Fontaine, l'exagération des voyageurs. Le vieux fabliau est un petit drame qui amène le menteur à se rétracter de la façon la plus comique :

« Un chevalier, allant avec son écuyer en pèlerinage à Saint-Jean de Compostelle, venait d'entrer en Espagne. Parti de grand matin, il espérait arriver le soir à Miranda, sur l'Èbre. Un renard, cherchant les aventures, croise le chemin qu'avait pris le chevalier. « Voilà, s'écrie celui-ci, un renard de belle taille. — « Oh! monseigneur, dit l'écuyer, dans les pays que j'ai « parcourus avant d'être à votre service, j'en ai vu, « par la foi que je vous dois, d'une taille bien plus

« grande, et un, entre autres, gros comme un bœuf.
« — Belle fourrure, répond le chevalier, pour un
« chasseur habile; » et il chemine en silence. Au
bout de quelque temps, élevant tout à coup la voix :
« Seigneur, préserve-nous aujourd'hui tous deux de la
« tentation de mentir, ou donne-nous la force de ré-
« parer notre faute, pour que nous puissions traverser
« l'Èbre sans danger. » L'écuyer surpris demande au
chevalier pourquoi cette prière. « Ne sais-tu pas, lui
« répond son maître, que l'Èbre qu'il faut passer pour
« aller à Saint-Jacques a la propriété de submerger
« celui qui a menti dans la journée, à moins qu'il ne
« s'amende? » On arrive à la Zacorra. « Est-ce là,
« monseigneur, cette rivière? — Non; nous en sommes
« encore loin. — En attendant, sire chevalier, ce re-
« nard que j'ai vu n'était peut-être que de la grosseur
« d'un veau... — Eh! que m'importe ton renard? »
Bientôt l'écuyer dit : « Monseigneur, l'eau que nous
« allons maintenant passer à gué ne serait-elle pas
« celle... — Non, pas encore. — En tout cas, mon-
« seigneur, ce renard dont je vous parlais n'était pas,
« je m'en souviens maintenant, plus gros qu'un mou-
« ton. » Voyant que l'ombre des montagnes s'allon-
geait déjà, le chevalier presse le pas de sa monture et
découvre enfin Miranda. « Voilà l'Èbre, dit-il, et le
« terme de notre première journée... — L'Èbre!
« s'écrie l'écuyer; ah! mon bon maître, je vous pro-

« teste que ce renard était tout au plus aussi gros que « celui que nous avons vu ce matin. »

Que dites-vous de cette piquante réfutation de la menterie, à l'aide de la superstition, je l'avoue? Mais quelles bonnes superstitions que celles qui nous corrigent! Et si, sur la route des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, il y avait, aux diverses étapes, quelques légendes superstitieuses de ce genre contre les péchés capitaux, heureux les pèlerins qui, grâce à leur pieuse crédulité, arrivaient déjà repentants et purs à l'église du saint qui devait achever leur conversion[1]!

Parfois le fabliau du moyen âge est plus gai et plus piquant que le sujet de la fable de la Fontaine; la Fontaine, il est vrai, se rachète par ses digressions charmantes. Voyez le commencement de la fable de Simonide préservé par les dieux :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse et son roi.
Malherbe le disait. J'y souscris, quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits :
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comment les dieux l'ont quelquefois payée.
(Liv. I, f. 14.)

[1] Ce récit se trouve aussi dans un des recueils de fables du moyen âge, appelé *Fabulæ extravagantes*, c'est-à-dire qui ne sont pas comprises dans les recueils déjà connus. Voyez l'ouvrage de M. Robert : *Fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles*, préface, p. 101.

Mais ôtez cette causerie de la Fontaine, qui donne aux moindres choses un agrément infini, l'histoire de Simonide ne vaut pas celle des *Deux aveugles* que je trouve dans le vieux poëme de *Renard le contrefait*, c'est-à-dire de Renard imité et refait. Dans l'histoire des deux aveugles, la pensée, et je dirais presque la doctrine, est la même que celle de la fable de la Fontaine. Dieu récompense même ici-bas ceux qui soutiennent sa cause et qui glorifient son nom. Mais l'histoire est plus comique. Le malheur est que le récit n'ait pas été fait par la Fontaine :

« En face du palais de Philippe le Bel, deux pauvres aveugles, assis aux portes de l'église cathédrale, demandaient l'aumône aux passants. Ils étaient grands causeurs politiques, et se disputaient souvent sur les affaires du temps. On s'entretenait alors de l'expédition que le roi préparait contre les Flamands. Un des aveugles était pour le roi. « Qui pourrait douter, disait-il, que Philippe ne revienne vainqueur ; » l'autre disait : « Tant mieux, si le roi revient vainqueur; mais la victoire dépend de Dieu. C'est Dieu seul qui décide du succès des combats. » On s'amusait de leurs querelles; on avait nommé l'un le champion du roi, l'autre le champion de Dieu. Quelqu'un parla au roi des deux aveugles; et Philippe fit faire deux pâtés, qu'il leur envoya. L'un était pour l'aveugle qui était le champion du roi, et il était rempli d'or à l'intérieur; l'autre n'était garni que

de viandes et de sauces odorantes. Le champion de Dieu, content de son partage, s'en allait gaiement à sa maison, lorsque son confrère, ne sentant aucune bonne odeur dans son pâté, et se méfiant même de son poids extraordinaire, pria son camarade de changer avec lui. Le troc eut lieu, et le peuple, instruit de l'aventure, se réjouit de voir Dieu enrichir son champion[1]. »

Ici le fabliau semble prendre la cause de Dieu. C'est chose à noter dans les fabliaux du moyen âge, qui ne sont pas en général pieux et dévots. L'esprit du moyen âge, qu'on nous représente souvent comme l'esprit religieux par excellence, est au contraire libre et moqueur; non qu'il le soit pourtant autant qu'il pourra nous le paraître dans quelques-uns des fabliaux que je citerai. Nous croyons souvent que le moyen âge est malicieux, quand il n'est que naïf. De même que les confrères de la passion jouaient Dieu, la Vierge et les saints par simplicité, de même les fabliaux attribuent familièrement à Dieu, à la Vierge et aux saints les aventures et les sentiments des hommes, sans vouloir pour cela se moquer de la religion. Habitués à vivre dans un commerce perpétuel avec les saints et avec Jésus-Christ, les poëtes et les conteurs du moyen âge font avec eux ce que les anciens faisaient avec leurs dieux :

[1] Robert, *Fables inédites*, etc., préface, p. 149.

ils les rapprochent sans malice de l'humanité; ils leur demandent des services comme entre voisins, et se plaignent d'eux, s'ils ne se trouvent pas bien servis. Voyez l'histoire de la femme qui recommandait chaque jour sa vache à un saint :

Une femme avait une vache
Et la nourrissait en sa crache[1].
Chaque jour qu'elle l'envoyait paistre,
Elle prenait un saint pour maistre[2];
A qui elle la commandait[3],
. . . . . .
Disant : « Sire saint Nicolas,
Que ma vache ne tombe aux las[4]
Du loup, d'autre mauvaise beste.
Veuillez lui aider, saint Sylvestre,
Saint Dominique, saint François ! »
Tous les jours le disait ensçois[5].
Quand la vache hors était menée,
Un saint donnait la destinée,
Et quand chaque jour revenait
Saine et sauve, grant joie menait
La bonne femme et son mari.
. . . . . .
Mais advint une matinée
Que la vache fut hors menée,
La commanda à tous les saints
Que revienne à son châtel sains[6];

[1] Crèche.
[2] Patron.
[3] Recommandait.
[4] Piéges.
[5] Ainsi.
[6] Qu'elle revienne au château saine et sauve.

Que de sa vache ne reçoive
Perte, ains[1] encor de son lait boive.
Si advint que cette journée
De maux[2] loups fût-elle étranglée.
. . . . . .
Chaque saint s'attendait à l'autre[3].

La moralité de la fable est que ce qui est gardé par tout le monde, ne l'est par personne, idée juste et piquante, qui fait la critique des administrations collectives, et qui nous avertit qu'il n'y a de bon et d'efficace que le soin et la surveillance individuelle. Mais que font là les saints? Pourquoi sont-ce des saints et non pas des hommes, qui s'attendent les uns les autres et laissent manger la vache par le loup[4]? Il n'y a pas d'autre raison que celle que j'ai indiquée. Les saints, au moyen âge, sont les compagnons et les voisins de tout le monde; on vit de plain-pied avec eux, et, quoiqu'on ne connaisse que leurs statues à l'église ou leurs images dans les missels, ils sont les familiers et les amis de chaque famille, prenant part à toutes les aventures de la journée, veillant la nuit pendant que la maison dort, assistant le mari qui laboure, la femme qui file. Or, pour avoir des saints cette aide

[1] Mais.
[2] Méchants.
[3] Robert, t. II. p. 487.
[4] Un fabuliste de nos jours, M. Bourgoin, traitant le même sujet, n'a pas cru qu'il fût nécessaire de mettre les saints en jeu. — Voir sa fable de la *Vache mal gardée*, p. 67.

familière, il faut que chacun ait le sien. Ne nous adressons donc pas à tous en général; ayons chacun le nôtre : car, comme dit la vieille fable :

> La prière plus singulière
> Est plus entrant et plénière.

Je trouve dans les fabliaux du moyen âge je ne sais combien d'exemples de cette manière de mettre les saints en jeu dans toute occasion, et d'employer familièrement le merveilleux. Souvent même le merveilleux est plaisant et presque bouffon, sans cesser d'être sérieux. Ainsi les fabliaux du treizième siècle s'amusent volontiers, qui le croirait? de l'enfer et du diable. Les conteurs ou trouvères se mettent eux-mêmes en scène dans l'enfer, tantôt pour se moquer du diable, tantôt pour se moquer d'eux-mêmes. On voit que la grande affaire des poëtes et des romanciers du moyen âge était d'amuser. Non que ce ne soit de tout temps le principal souci de la littérature, et je ne l'en blâme pas; mais, depuis l'invention de l'imprimerie, les rapports sont moins directs entre les auteurs et le public qu'au temps des ménestrels. Il n'y a plus que le théâtre où les auteurs sont face à face avec le public et sont exposés à le voir s'ennuyer et s'éloigner. Encore, au théâtre, que d'intermédiaires entre le public et les auteurs! Les acteurs d'abord; ensuite, au théâtre, le public a payé avant d'entrer; il peut s'ennuyer, mais

il n'est pas disposé à s'en aller; et, comme il reste, cela peut faire illusion à l'auteur. Au temps des ménestrels, point d'illusion possible. Le public se rassemblait autour des jongleurs pour écouter leurs fabliaux; si ces fabliaux ne l'amusaient pas, il s'en allait, et d'autant plus vite qu'il ne voulait pas attendre le moment où le valet du jongleur faisait la quête dans l'auditoire. Il fallait donc que les jongleurs amusassent le public; sinon, ils s'exposaient à rester seuls, sans auditoire, et à mourir de faim. La découverte de l'imprimerie a rendu plus commodes les rapports entre le public et les auteurs : il n'y a plus d'auditoire, il n'y a plus que des lecteurs, et, si le lecteur s'ennuie en me lisant, il quitte mon livre; mais je ne le vois pas, je n'assiste pas à la désertion lamentable de mes auditeurs, qui s'en vont l'un après l'autre à chaque phrase. Cela se voyait encore autrefois dans les Chambres, au temps du gouvernement parlementaire, et c'est sans doute là un des graves défauts qui l'ont fait supprimer.

Forcés d'amuser à tout prix, les trouvères traitaient tout en plaisanterie. Ils ne doutaient certes pas de l'enfer, non plus que leur auditoire; mais ils le décrivaient d'une façon grotesque, et l'auditoire riait du diable, quitte plus tard à en avoir peur. J'ose même dire que l'auditoire n'en aurait pas ri, s'il n'y avait pas cru. Le diable est devenu moins plaisant, à mesure

qu'il est devenu moins redouté. On ne se moque volontiers des médecins, que parce qu'on y croit, des avocats que parce qu'on s'en sert, des ministres que tant qu'ils le sont, des députés que tant qu'ils ont été puissants. Cessez d'être fort, cessez d'être en vue, vous cessez en même temps d'être en butte à la raillerie. Il y a là de quoi consoler d'être vaincus.

Un fabliau intitulé : *Saint Pierre et le Jongleur*, va justifier ces réflexions. Il a tout à fait ce caractère de plaisanterie et de gaieté qui n'exclut pas la foi. Un jeune diable, encore novice et maladroit, cherchait partout des âmes à rapporter à Lucifer ; il finit par en trouver une dont ses confrères sans doute n'avaient pas voulu, celle d'un jongleur de la ville de Sens, fort pauvre, fort déguenillé, parce qu'il jouait ou buvait tout ce qu'il gagnait, mais qui n'en était pas moins le plus jovial des hommes. Le diable l'emporte et arrive avec sa proie sur le dos, à l'instant où les autres démons, plus experts, revenaient de leur chasse, et où leur chef, assis sur son trône, les passait en revue. Les grands diables apportaient des abbés, des évêques, des chevaliers, de gros marchands, et l'on se moqua fort du jeune diable qui n'avait qu'un jongleur déguenillé. Cependant Satan, en bon prince et pour ne pas décourager son jeune serviteur, interroge le pauvre ménestrel : « Qu'étais-tu sur la terre et que faisais-tu? — J'étais jongleur ; j'avais froid, j'avais faim et je

souffrais beaucoup; mais me voici ici bien et chaudement hébergé : je chanterai, si vous voulez. — Chanter! s'écrie Satan irrité de voir le jongleur prendre si gaiement son enfer; tu feras ici un autre métier : entretiens-moi le feu sous la chaudière. » Le jongleur obéit, heureux de pouvoir se chauffer maintenant tant qu'il veut.

Cependant, au bout de quelque temps, Lucifer prend une telle confiance dans son nouveau serviteur, qu'il le prépose à la garde des âmes, pendant une de ses battues générales à travers le monde, lui promettant qu'à son retour il lui fera servir sur le gril le moine le plus gras qu'il aura pu trouver. Saint Pierre profite du moment. Déguisé en homme d'armes, avec barbe noire et belles moustaches, il vient, une bourse de pièces d'or à la main, proposer au jongleur de faire une partie de dés. Celui-ci, qui n'a jamais refusé pareille offre, accepte; mais, comme il n'a rien, il joue les âmes qu'il a dans la chaudière. Le saint gagne à tout coup, il gagne si bien que le jongleur le traite de fripon et d'escroc. Ils se prennent aux cheveux; le jongleur est battu; mais, après la bataille, il n'en recommence pas moins la partie. Toutes les âmes y passent. Quand Lucifer revint, il n'en restait pas une seule : saint Pierre avait fait rafle et emmené, comme dit le fabliau, tout l'enfer en paradis. Lucifer furieux châtie rudement le diable inexpérimenté, qui jure bien qu'on ne

l'y reprendra plus à apporter des jongleurs en enfer; puis Lucifer chasse de ses États le ménestrel, qui lui a fait perdre tous ses sujets. Saint Pierre accueille le banni qui, grâce à sa passion pour les dés, s'est ainsi ouvert le paradis à lui-même et à tous les jongleurs ses confrères; car Lucifer déclare qu'il ne veut plus en entendre parler, et c'est ainsi que les jongleurs ont désormais le paradis comme pis aller de l'enfer.

Tout cela est assurément bouffon, grotesque, et même, si vous voulez y mêler un grain d'impiété moderne, tout cela est fort irrévérent; mais ce grain d'impiété manque, j'en suis sûr, aux fabliaux : ils sont plaisants, ils ne sont pas impies. Les esprits de ce temps-là étant grossiers et ignorants, ne pouvaient pas avoir un merveilleux bien relevé; ils se faisaient de Dieu et des saints une idée conforme à leur grossièreté. Seulement, et c'est en cela qu'ils suivaient, sans le savoir, les lois du merveilleux, ils donnaient aux saints la supériorité en toutes choses, et même en celles qui sont le plus contraires à l'idée que nous nous faisons de la sainteté. Leurs saints se battaient, mais ils étaient toujours les plus forts; leurs saints buvaient, mais ils ne buvaient que du bon vin, changeant, au besoin, par miracle, le mauvais vin en vin excellent; de plus, ils buvaient beaucoup et ne s'enivraient pas. Les saints jouaient, mais ils gagnaient toujours; et ainsi du reste. Le moyen âge traitait les saints comme l'antiquité fabu-

leuse traitait les héros auxquels elle ne donnait pas les qualités qui, à nos yeux, sont l'attribut de l'héroïsme, mais les qualités que les hommes du temps estimaient le plus, et qui procuraient la gloire et la puissance. Les travaux d'Hercule sont des travaux de grand chasseur, de grand lutteur, de grand batailleur. Un héros, dans l'antiquité fabuleuse, était quelqu'un qui faisait merveilleusement bien ce que les hommes du temps faisaient médiocrement. L'héroïsme n'était que la supériorité. Il en était de même de la sainteté au moyen âge; et voilà pourquoi, quand saint Pierre jouait aux dés avec le jongleur, il fallait qu'il gagnât.

De tous les fabliaux qui mettent en scène Dieu, la Vierge et les saints avec familiarité, mais sans malice irréligieuse, un des plus piquants et des plus curieux assurément est celui du *Vilain qui conquiert Paradis par plaid*, ou plaidoirie. Les vilains sont en général assez maltraités dans les fabliaux. Quoique beaucoup de jongleurs sortissent, j'imagine, de cette classe opprimée, ils ne se souciaient pas de lui faire rendre justice. Les vilains étaient pauvres et ne pouvaient pas payer les jongleurs. De là la triste figure qu'ils font dans les fabliaux. Le vilain est grossier, il est laid, il est mal bâti, il est sale, il est paresseux, il est gourmand, il est menteur; que sais-je? il a tous les défauts et tous les vices que donne la misère. En dépit cependant du mauvais rôle que les vilains jouent ordinaire-

ment dans les contes des trouvères, il y a quelques fabliaux qui semblent protester contre ce mépris que les grands faisaient des petits, et qui enseignent qu'il n'y a de noblesse et de roture véritables que celles du cœur :

Nul qui fait le bien n'est vilain,

dit une pièce de vers intitulée : *Un enseignement à prudhomme.*

Mais de vilainie est tout plain
Le noble qui laide vie maine;
Nul n'est vilain, s'il ne vilaine.

Ce dernier vers mériterait d'être devenu un proverbe, car il en a tous les mérites : il exprime une grande et généreuse vérité sous une forme expressive et piquante.

Dans le *Vilain qui conquiert Paradis par plaidoyerie*, c'est le vilain lui-même qui revendique hautement l'égalité des hommes devant Dieu. Un vilain meurt sans qu'aucun diable ni aucun saint s'inquiète de son sort. Sa pauvre âme restait délaissée, quand, regardant à droite vers le ciel, elle aperçoit l'archange saint Michel qui conduisait un élu. Elle se met derrière lui et arrive ainsi à la porte du paradis. Saint Pierre laisse entrer l'élu; mais il repousse, en jurant par saint Guilain, l'âme du vilain que personne ne lui a recommandée :

. . . . Par saint Guilain!
Nous n'avons cure de vilain,

dit-il en concierge de grande maison. « Beau sire Pierre, dit le vilain refusé, Dieu s'est bien trompé quand il vous a fait son apôtre et ensuite son portier, vous qui l'avez renié trois fois. Laissez passer plus loyal que vous. » Saint Pierre, tout hautain, va se plaindre à son confrère saint Thomas, qui essaye, à son tour, de faire vider le paradis à l'insolent. Nouvelle boutade du vilain : « Thomas, dit-il, c'est bien à toi de faire le fier, lorsque tu n'as voulu croire à Dieu qu'après avoir touché ses plaies! » Saint Thomas alors a recours à saint Paul, qui s'attire, en voulant se mêler de l'affaire, cette autre vérité : « N'est-ce pas vous, dom Paul le chauve, qui avez lapidé saint Étienne et à qui le bon Dieu a donné un grand soufflet sur la route de Damas? » Pierre, Thomas et Paul, n'ayant rien à répondre, s'en vont porter leurs plaintes à Dieu lui-même, devant qui le vilain accusé se justifie en ces termes :

Sire, aussi bien je dois rester[1]
Que vos saints, si jugement j'ai;
Car jamais je ne vous reniai[2],
Jamais méconnu votre corps[3],
Jamais par moi fut nul home mort[4].
Vos saints ont fait cela jadis,
Et pourtant sont en paradis.

[1] Au paradis.
[2] Comme saint Pierre.
[3] Saint Thomas.
[4] Comme saint Paul.

Tant que j'ai vécu dans le monde,
J'ai mené vie honnête et monde[1],
Aux pauvres ai donné de mon pain
Les hébergeant soir et matin;
Beaucoup se chauffaient à mon feu,
. . . . . .
Et les gardais jusqu'à leur mort;
Puis je les portais à l'église.
De vêtements ni de chemise
Jamais ne les laissai manquer.
. . . . . .
Me suis confessé sincèrement,
J'ai reçu ton corps dignement.
Qui ainsi meurt, on nous témoigne
Que Dieu ses péchés lui pardoigne.

Dieu lui pardonne en effet, et le vilain gagne sa cause : il reste en paradis.

Un vilain qui pense avec cette liberté d'esprit et qui parle avec cette piquante franchise, ne devait pas seulement gagner sa cause dans l'autre monde; il a dû aussi la gagner tôt ou tard dans le nôtre. Le vilain qui conquit le paradis par la parole est évidemment un emblème : il est le rebut de la société du moyen âge; il sera, après 1789, le fondement de la société du dix-neuvième siècle[2].

Il était impossible cependant que, traitant si fami-

[1] Pure.

[2] J'ai emprunté ces deux fabliaux de *Saint Pierre et du Jongleur*, et du *Vilain qui conquiert le paradis par plaid*, au XXIIIe volume de l'*Histoire littéraire de la France*. Le chapitre sur les fabliaux est rédigé par M. le Clerc, le savant doyen de la Faculté des lettres de Paris.

lièrement Dieu et les saints, les fabliaux fussent toujours respectueux pour l'Église et pour ses commandements. Aussi il serait facile de tirer des fables et des fabliaux du moyen âge je ne sais combien de traits satiriques contre l'Eglise. Je ne prendrai qu'un exemple, la fable du *Loup qui veut faire son carême*.

« Un Loup voulant faire pénitence de ses péchés, fit vœu de ne pas manger de chair depuis Septuagésime jusqu'à Pâques. Quelques jours après, voyant un gras mouton qui broutait seul sur le bord d'une forêt : — Oh ! dit-il, comme je mangerais volontiers de ce mouton, si mon vœu ne m'obligeait à jeûner. Cependant, comme il est seul, si je ne m'occupe pas de lui, quelqu'un, en passant par ici, l'emportera. Il vaut donc mieux que je le mange qu'un saumon ; un saumon est viande plus délicate, et en carême se vendrait plus cher. » Aussi prend-il le mouton et le mange.

« C'est ainsi que quelques hommes ont l'âme tellement pervertie par l'habitude du mal, que lorsqu'ils ont quelques mauvais désirs, il n'y a plus ni serment ni vœu qui tiennent, ils les oublient à la plus petite occasion[1]. »

Il y a des traits charmants et déjà dignes de la Fontaine dans ce récit. Que dites-vous, par exemple, de

[1] Je veux aussi citer le texte latin de cette fable : le latin du moyen âge est fort mauvais à le juger selon les règles de la grammaire, et si on le compare au latin de l'antiquité; mais il est piquant et naïf par le tour des idées et des sentiments, si on le juge en historien critique. Il témoigne évidemment que la pensée humaine finit toujours par

cette réflexion hypocrite : « Cependant, comme il est seul, si je ne m'occupe pas de lui, quelqu'un, en passant par ici, l'emportera. » Et cette autre réflexion toute pleine déjà des finesses du casuitisme? « Il vaut mieux que je le mange qu'un saumon, car le saumon est un mets plus délicat qui me mortifierait moins, et qui, en carême, se vendrait plus cher. » C'est donc faire acte d'économie et de pénitence que de manger le mouton au lieu d'un saumon. Cette comparaison édifiante entre le mouton et le saumon a fourni un trait piquant d'invention à un des vieux fabulistes français du moyen âge, traitant le même sujet :

Le mauvais glouton, Ysengrin[1],
Ayant pris le mal du farcin,

vaincre et par maîtriser la parole, quelle que soit la grossièreté primitive ou la décadence irréparable du langage.

« Lupus quidam de malefactis suis pœnitere disponens, vovit se non comesturum carnes a Septuagesima usque ad Pascham. Postmodum vero videns quemdam pinguem multonem solum in ora nemoris gradientem : « O quam libenter de hoc multone comederem, nisi essem voto ad jejunium obligatus! Verumtamen ex quo solus est, nisi ego de eo curaverim, aliquis forte hac parte transiens eum tollet. Expedit igitur ut loco unius salmonis eum comedam, cum salmo sit cibus delicatior et hoc quadragesimali tempore carius vendi posset. » Multonem itaque rapuit et comedit.

« Sic est de quibusdam qui malorum assuetudine animum habent ita perversum, ut cum suarum illecebrarum desiderium ardet, nec juramentum valeat, nec votum, quin immo, nacta qualibet occasiuncula, protinus recidant. » Robert, t. II, p. 155, *Fables de Romulus*, ou de *Rimicius*. — Voyez sur ce recueil de fables latines du moyen âge la savante et curieuse dissertation de Lessing. (Lessings *Sæmmtliche Schriften*, Berlin, 1793, p. 13.)

[1] Je change un peu le vieux texte pour le rendre intelligible.

Pria Dieu que par sa pitié
De ce mal il fut délivré,
Vouant que plus chair ne mangerait,
Et qu'un saint chartreux deviendrait.

Étant dans ces bons sentiments,

Il rencontra un gras tenrastre[1];
Ne l'avait point nourri marastre.
Quand Ysengrin vit le mouton,
Il le salua, le glouton,
Et lui dit : « Saumon, Dieu te garde! »

Le mouton répond qu'il n'est pas un saumon :

Je suis le fils d'une brebis;
Je ne sais point en l'eau nager,
Il me faut un pied atterrer[2].

Le Loup dit : « De ce ne me chaut[3];
Saumon semble, par saint Siquaut!
Et pour saumon vous mangerai
Et tout entier dévorerai[4]. »

Cette manière d'apostropher le mouton du nom de saumon, afin de pouvoir le manger sans faire gras, est un trait heureux d'invention comique.

La Fontaine connaissait-il les recueils de fables du moyen âge? Il en connaissait les imitations et les extraits. Aucun siècle, en effet, n'a consenti à ignorer

[1] Mouton bien engraissé
[2] Appuyer sur terre.
[3] Importe.
[4] Robert, t. II, p. 474.

ces vieilles et charmantes fictions, pleines d'amusement et pleines de sens. Elles passaient tour à tour dans la langue de chaque siècle, tantôt en vers, tantôt en prose, tantôt en français rajeuni à chaque génération, tantôt en latin presque vulgaire.

C'est de cette manière qu'un grand nombre des fables du moyen âge sont arrivées par tradition jusqu'à la Fontaine, qui lisait beaucoup, quoiqu'il n'étudiât jamais. Voyons, quand il prend quelques-uns de ces sujets de fable du moyen âge, comment il les traite. Je ne veux pas répondre que, dans ces rapprochements, la Fontaine aura toujours et partout la supériorité. Quand il ne l'aura pas, cela tiendra souvent, selon moi, à ce qu'il n'a pas connu le texte original du moyen âge, et qu'il a traduit seulement quelque conteur sec et obscur. Je prends pour exemple la vieille fable latine, le *Lion malade, le Loup et le Renard.*

« Le Lion étant malade, tous les animaux venaient le voir et lui disaient qu'il avait besoin d'un savant médecin. Mais où trouver ce médecin? demandait le Lion. « Personne, sire, n'est plus savant que le Renard, qui sait parler aux bêtes comme aux oiseaux, et qui traite souvent des affaires avec les unes et les autres. » Le Renard fut donc mandé près du roi; mais il resta caché plusieurs jours. Une nuit cependant, sortant secrètement de sa demeure, il vint se poster dans un trou près de la chambre royale, et là, prêtant l'oreille,

il écoutait le prince qui entretenait les assistants de sa maladie. Il recueillait avec soin les réponses, et déjà il avait entendu beaucoup d'opinions diverses, lorsqu'arriva Ysengrin, qui dit : — « Rien n'empêche le Renard de venir donner des soins à notre souverain, si ce n'est son naturel pervers, et pour cela, je le dénonce comme traître à la santé du roi et le juge digne de mort. » Le Renard alors, entrant dans la salle à pas comptés, l'air grave, salua le roi de la part des docteurs de la ville de Salerne. Mais le roi le menaçant du dernier supplice pour avoir tant tardé à venir : — « Qu'aurais-je fait, sire, dit le Renard, si je ne vous avais apporté une guérison assurée? Aussitôt que j'eus reçu votre ordre, je me mis à parcourir divers pays, et je suis allé consulter les médecins de Salerne. Je leur ai expliqué la maladie de Votre Majesté, et je vous annonce de leur part qu'il n'y a pour vous qu'un moyen de recouvrer la santé, c'est de vous envelopper la poitrine avec la peau fraîchement enlevée du corps d'un loup, encore chaude et encore fumante de sang. En trois jours au plus, ce remède, sire, vous rendra la santé. » Aussitôt, par l'ordre du roi, le Loup est saisi, écorché vivant, et sa peau imbibée de sang est appliquée sur la poitrine du Lion. Ysengrin, délivré enfin des gardes du roi, s'enfuit sans peau dans la forêt, suivi du Renard, qui lui criait de loin : — « Combien sont heureux les conseillers du roi vêtus ainsi de pourpre et d'écarlate ! Quant à toi,

cependant, comme tu as percé ton prochain absent des traits de ta langue, souffre maintenant les piqûres des mouches et des guêpes. »

« Voilà ce qui arrive souvent aux envieux, qui, cherchant à faire du mal au prochain, sont pris dans leurs propres filets[1]. »

[1] « Ægrotante quondam Leone, cæteræ visitantes bestiæ dicebant perito ei medico opus esse. Consultæ autem hae ulterius ubi talis posset medicus reperiri, dixerunt se nullum scire peritiorem Renardo, qui tam bestiis quam volucribus loqui novit et diversa frequenter tractabat negotia cum utrisque. Citatus ergo Renardus ut ad regem veniret, per dies aliquos se subtraxit. Quadam vero nocte, clam de caverna sua exiens, in scrobe quadam prope regis cameram se abscondit. Inde auscultans, audivit regem de morbi sui causa circumstantes bestias alloquentem. Responsa quidem ipsarum diligentius annotabat, cumque diversa à diversis in regis audientia dicerentur, venit Ysengrinus et ait : « Nihil impedit Renardum venire ad curandum dominum nostrum regem, nisi sola pravitas animi sui nequam, propter quod ipsum tanquam salutis regis contemptorem, pronuncio morte dignum. » Tunc, Renardus, vultu gravis et incessu maturus, cameram regis intravit, ipsumque ex parte magistrorum in urbe Salernitana commorantium salutavit. Cumque rex sibi mortem comminaretur propter moram quam fecerat, ait regi : « Quid facerem apud te, domine mi rex, antequam certum salutis tuæ remedium ferrem mecum? Postquam tuum audivi mandatum, terras diversas peragrans, Salernæ medicos adii consulendos. qui, cognito symptomate morbi tui, hoc unum pro recuperanda salute tibi denuntiant remedium singulare, ut pelle lupina de corpore lupi recenter extracta, ex ipso adhuc sanguine calida et fumante, pectus tuum involvas. Hæc medicina te infra triduum reddet sanum. » Quo audito, jussu regis captus est lupus et vivus excoriatus, et pellis cum sanguine pectori regis applicata fuit. Dimissus tandem a regis satellitibus Ysengrinus, cum in silvas fugeret sine pelle, sequens eum Renardus a longe clamitabat : « O beati regis consiliarii, qui sic purpuram induunt et scarletum! Sed quia absentem proximum linguæ aculeo pupugisti, patere nunc culicum stimulos et vesparum. »

« Sic evenit frequenter invidis qui, dum aliis mala fabricant, propriis laqueis innectuntur. » (Robert, t. II, p. 559.)

La Fontaine, en traduisant cette fable, l'a à peine égalée :

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Un Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci, parmi chaque espèce,
Manda des médecins : il en est de tous arts[1]
Médecins au Lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le Renard se dispense et se tient clos et coi[2].
Le Loup en fait sa cour, daube[3], au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard en sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté,
Et, sachant que le Loup lui faisait cette affaire :
« Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étais en pèlerinage
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur :
Le long âge en vous l'a détruite.

[1] De toutes sortes.
[2] Tranquille chez lui.
[3] *Dauber*, attaquer, médire

D'un coup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante;
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre. »
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le monarque en soupa
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

(Liv. VIII, f. III.)

Les trois premiers vers de la Fontaine sont charmants :

Un Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus...

Mais le récit du vieux conteur est plus gai et plus piquant que celui de la Fontaine. Le renard appelé à la cour comme grand médecin, le loup l'accusant de trop tarder, son arrivée grave et cérémonieuse, le récit de son voyage à Salerne pour y consulter les médecins sur la maladie du lion, consultation qui est plus à propos que le pèlerinage du renard de la Fontaine; le loup fuyant écorché dans la forêt, et le renard le pour-

suivant de ses sarcasmes, tout cela compose une scène que la fable de la Fontaine n'égale pas.

Je trouve le même caractère de naïveté malicieuse, propre à la fable, dans un autre récit tiré du même recueil : le *Loup vice-roi*. La moralité y est plus grave et plus élevée :

Le Lion, se disposant à un voyage lointain, convoqua les animaux, et leur dit d'élire un roi pour le remplacer. A l'unanimité, ils choisirent le Loup, parce que, disaient-ils, le Loup sera fort contre nos ennemis, parce qu'il sera redoutable et audacieux. « Oui, dit le Lion, vous avez choisi pour maître un animal fort et vaillant; mais il faut qu'il se conforme à la justice et à la miséricorde, comme il convient à un roi. Or, pour que vous puissiez vivre en sûreté sous son autorité, il faut qu'il s'oblige par serment à ne nuire à aucun de vous et à ne jamais manger de chair d'animal. » Sur la demande de tout le monde, le Loup prêta ce serment et bien d'autres. Mais, après le départ du Lion, se voyant tranquille et bien affermi dans son autorité, il chercha dans sa tête comment il obtiendrait des animaux eux-mêmes la faculté de manger de la chair d'animal. Il s'adressa donc à un chevreau et le pria de lui dire s'il avait l'haleine mauvaise. « Oh! oui, répondit le chevreau, si mauvaise qu'elle est insupportable. » Sans perdre de temps, le Loup convoque les animaux et leur demande ce qu'il faut faire de celui qui, au mépris de la majesté

royale, a tenu au souverain des propos grossiers et injurieux. — « Sire, c'est un crime de lèse-majesté : qu'il meure ! » En vertu de ce jugement, le Loup tua le chevreau en lui rappelant son crime, et pour faire excuser sa méchanceté, il partagea le corps entre les barons, gardant toutefois pour lui-même la meilleure part. Une autre fois la faim étant revenue, le Loup demanda à la biche ce qu'elle pensait de son haleine. Celle-ci, aimant mieux mentir que de mourir, répondit que de sa vie elle n'avait senti une si douce odeur. Le Loup ayant convoqué ses barons, leur demanda quelle peine méritait celui qui, prié par le roi de dire la vérité, avait osé mentir et user de fourberie. — « Il mérite la mort, » répondit l'assemblée. La pauvre biche fut tuée et mangée sans que personne dit mot. A quelques jours de là, le Loup voyant un singe qui était jeune et gras, l'interrogea sur son haleine. Le singe répondit qu'elle n'avait rien d'extraordinaire. Le Loup sentant qu'il ne pouvait lui intenter une accusation raisonnable, se mit au lit et se dit malade. On vint lui faire visite et on lui amena des médecins, qui déclarèrent que Sa Majesté ne courait aucun danger, pourvu toutefois qu'elle mangeât ce qui pouvait flatter son appétit. — « Je n'ai de goût à rien, répondit le malade, excepté pour la chair de singe. Mais j'aimerais mieux mourir que de violer mon serment aux dépens du singe. Mes barons seuls, dans leur sagesse, pourraient

décider le cas. » Tous répondirent que le roi, en pareille circonstance, avait pleine liberté d'agir, et qu'il n'y avait pas de serment qui pût tenir contre le soin de sa santé. Ce jugement prononcé, le singe fut tué et mangé. Mais la sentence retomba bientôt sur la tête des juges, parce qu'à partir de ce jour le Loup ne garda plus son serment envers personne.

« Le sage, par cette fable, nous avertit qu'il ne faut jamais confier le pouvoir aux méchants, parce que les méchants promettent sans scrupule tout ce qu'on leur demande, bien résolus à ne faire que leur volonté[1]. »

[1] « Cum Leo quondam disponeret in terram longinquam peregrè proficisci, convocatis bestiis, monuit ut regem eligerent in loco sui; quæ Lupum communi concilio elegerunt, quem contra adversarios fortem esse dicebant, asperum et audacem. Quibus Leo : « Valens, inquit, animal elegistis, dum tamen animum adaptet justitiæ et mansuetudini, prout decet. Ut autem sub ipso vitam securam ducere valeatis, jurejurando se astringat quod nullum vestrûm lædat injuste et quod nunquam de cætero carnes edat. » Quæ cum a Lupo requirerent, hæc et alia multa eis sub juramento concessit. Cum autem post recessum Leonis se securum et in dominio firmatum vidisset, cogitabat quo ingenio ab ipsis bestiis obtineret, ut ipsum debere carnes comedere judicarent. Tunc petiit a quodam capreolo ut sibi, an fœtidum haberet anhelitum, indicaret : qui respondit tantum ejus esse fœtorem quod eum tolerare non posset. Quo audito, Lupus bestias ad judicium convocavit, quærens ab eis quid deberet fieri de illo qui in regis irreverentiam verba probrosa et ipsum deshonestantia protulisset. Responderunt quod talis, tanquam reus læsæ majestatis, mori deberet. Per illud judicium interfecit capreolum, intimans quid dixisset, et ad palliationem nequitiæ, sectum in frusta distribuit baronibus, pastum sibi ipsi retinens pinguiorem. Alias, cum esuriret, quæsivit a damula quid sibi de ejus anhelitu videretur, quæ magis eligens mentiri quam mori, dixit se nunquam odorem sensisse in aliquo ita dulcem. Tunc convocatis baronibus, quæsivit quid de illo esset agendum qui, a rege requisitus dicere veritatem, mentire-

Nous reconnaissons dans cette fable l'original de celle de la Fontaine, la *Cour du lion :*

Sa Majesté lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portait
« Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière, dont l'ouverture.
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[1]. »
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.

tur eidem et loqueretur fraudulenter? At illi decreverunt hujusmodi morte dignum. Damulam ergo occidit et nullo increpante comedit. Postmodum videns quamdam simiam teneram ac pinguem, quæsivit ab ea de anhelitus sui odore; quæ dixit quod non esset multum gravis. Videns itaque Lupus se adversus eam accusationem rationabilem non habere, lecto decumbens se finxit infirmum. Visitantes ergo bestiæ secum pariter et medicos adduxerunt, qui dixerunt, nullum in eo vitæ periculum imminere, dum tamen aliquid comederet quod ejus appetitui complaceret. Ille autem dicebat nullum cibum nisi carnes simiæ sibi placere; sed citius vellet mori quam, simiæ nocens, infringeret jusjurandum, nisi forsitan talem ad hanc causam haberet, quod barones hoc decernerent rationabiliter faciendum. Tunc dixerant communiter quod hoc facere posset secure, nec aliquod esse sacramentum contra salutem sui corporis observandum. Quo audito, interfecit simiam et comedit. Istud autem judicium in capita ipsorum judicantium postmodum redundavit, quia ex tunc nulli fidem aut juramentum servavit.

« Hic monet sapiens hominem nequam nullatenus ad dominandum debere admitti. Talis enim promissiones quaslibet parvi pendens, suam tantummodo conabitur assequi voluntatem. » (Robert, t. II, p. 561.)

Singe danseur de corde.

En son Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours bouche sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette sévérité,
Et flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur.
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès et fut encor punie.
Ce monseigneur du Lion-là
Fut parent de Caligula.
Le Renard étant proche : « Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le moi; parle sans déguiser. »
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
Sans odorat; bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

(Liv. VII, f. VII.)

Oserai-je dire qu'ici encore je préfère la fable du moyen âge à celle de la Fontaine? Le lion de la Fontaine est un tyran de mauvaise humeur, qui se sert du sophisme pour tuer tour à tour l'ours et le singe, l'un parce qu'il dit la vérité, l'autre parce qu'il dit le mensonge. Le loup du moyen âge est un tyran plus habile, qui se sert du sophisme pour éluder ses serments et satisfaire ses

passions. De plus, l'hypocrisie s'ajoute en lui au sophisme et compose un tyran complet. Enfin, à ne considérer encore que la supériorité dramatique, combien le drame du moyen âge n'est-il pas plus intéressant! Le loup a juré solennellement de ne plus manger d'aucun animal. Son serment l'embarrasse : les flatteurs et les courtisans sont là pour le délivrer de cet embarras. Que mérite celui qui injurie le roi? La mort! — Que mérite celui qui ment au roi? La mort! — Grâce à ce double arrêt, voilà déjà le chevreau et la biche sacrifiés et mangés. Mais le singe, qui élude la question et ne dit ni oui ni non, puisqu'on périt également sur le oui et sur le non, comment le condamner? Les flatteurs lâches

Et prodigues surtout du sang des misérables,

sauront bien tirer encore le loup d'embarras. Le roi n'a plus d'appétit que pour la chair de singe : s'il n'en mange, il mourra peut-être. La santé du roi! la santé du roi! Y a-t-il serment, ou loi, ou justice qui puisse tenir contre un pareil mot? — Mangez le singe, sire, et vivez! — Le roi mangea le singe, et plus tard ceux qui lui avaient conseillé de le manger. Le drame est complet : le tyran hypocrite, le despote sophiste, les courtisans sans honneur et sans justice, les juges sans conscience et sans courage, le mépris du serment, l'empressement de la peur, enfin la lâcheté frappée

elle-même, tout y est. Et ne croyez pas que ce soit une peinture d'imagination. Le sophisme du loup est de l'histoire. Caligula, ayant perdu sa sœur Drusilla, la fit déesse, et cette apothéose fut pour lui l'occasion d'un cruel sophisme : car si quelqu'un s'affligeait de la mort de Drusilla, Caligula le faisait périr pour n'avoir pas cru à la divinité de la nouvelle déesse ; et si quelqu'un se réjouissait de l'apothéose, Caligula le faisait périr aussi pour n'avoir pas pleuré la mort de sa sœur. C'est le même Caligula qui, voulant trouver les consuls en faute, disait, quand ceux-ci eurent à célébrer, selon l'usage, les jeux de la victoire d'Actium : « Comme Auguste et Antoine sont l'un et l'autre mes bisaïeux, j'ai droit de me tenir pour offensé, quand les consuls célèbrent des réjouissances pour la défaite d'Antoine, ou qu'ils n'en célèbrent pas pour la victoire d'Auguste. »

Ce qui fait surtout que je préfère la fable du moyen-âge à celle de la Fontaine, c'est la moralité. La moralité de la fable de la Fontaine n'a rien de grave et d'élevé :

> Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
> Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
> Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

Il n'y a là qu'un conseil de prudence. Les courtisans sont avertis d'être circonspects et réservés en face de la mauvaise humeur du despote, tandis que, dans la

fable du moyen âge, les conseillers lâches et menteurs sont censurés et punis; l'homme enfin est encouragé à croire que la fermeté et la justice sont, non-seulement la plus honorable, mais aussi la plus sûre manière de défendre sa vie.

Souvent la fable du moyen âge a dans sa naïveté quelque chose de fin et de moqueur que la Fontaine n'a égalé que par d'autres mérites. Je prends pour sujet de comparaison la fable du taon qui se pose sur un mulet.

Or, un Taon s'assit
Sur un Mulet qu'il vit
Aller par une voie,
Qui[1] moult chargé était
D'un grand faix qu'il portoit
Ou de cire ou de soie.
Quand vint à la vesprer[2],
Or se prit à penser
Le Taon et à dire :
Hélas! sire Mulet,
Vous portez trop grand faix;
Je ne vous veux plus nuire.
Il s'envole en arrière :
Or, êtes plus légère,
Dit-il, sire Mulet;
Porté m'as longuement;
Je t'ai moult malement

[1] Le mulet.
[2] Soir.
[3] Bien durement.

Grevé et trop meffet[1],
Le Mulet lui répond :
Tu ne pèses pas mont[2];
Guère ne m'as grevé.
Mon faix pèse entretant[3]
Comme il faisait devant
Que tu fusses levé[4].

Ainsi le mulet ne s'est aperçu ni de l'arrivée ni du départ du taon, et celui-ci ne l'a ni chargé en venant ni déchargé en s'en allant. Bonne leçon donnée aux gens qui croient que le monde ne s'occupe que d'eux, tandis que le monde ne sait pas seulement s'ils vivent.

Cette idée de notre importance, qui nous trompe tous, me rappelle je ne sais plus quel voyageur anglais aux États-Unis, rencontrant le rédacteur en chef du *Times* de Broughton, petite ville de je ne sais plus quel État. « Eh bien, dit le rédacteur du *Times* de Broughton au voyageur, comment va la reine Victoria? — Je l'assurai que, d'après les dernières nouvelles reçues, Sa Majesté allait fort bien. — Mon dernier article a dû la fâcher un peu; mais que voulez-vous? Nous autres Américains, nous sommes habitués à dire

[1] Maltraité.

[2] Beaucoup. On trouve, dans la langue du moyen âge, *monteplier* pour *moulteplier* (*multiplier*, *multiplicare*).

[3] Tout autant.

[4] Robert, t. II, p. 87. Un fabuliste du dix-huitième siècle que j'ai déjà cité, Richer, a traduit cette fable du moyen âge. — Le *Bœuf et le Moucheron*, p. 34.

la vérité à tout le monde. Mon prochain article lui fera plaisir ; je suis réconcilié avec elle. Et votre Palmerston, le *Times* de Broughton lui a fait passer, je pense, bien des mauvais quarts d'heure? — Il me fut impossible, dit le voyageur anglais, de persuader à ce brave homme que le *Times* de Broughton ne faisait ni tant de peine ni tant de plaisir à la reine Victoria[1]. »

Le rédacteur du *Times* de Broughton était le taon de la fable du moyen âge ou la mouche du coche de la Fontaine :

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient et des chevaux s'approche,

[2] Je trouve dans le recueil intitulé ; *Littérature et morale*, par M. Bersot, mon collaborateur du *Journal des Débats* et mon ami, le trait suivant, tiré d'un voyageur en Afrique : « A propos du scheik de Bornau, quelle jolie scène raconte Denham, et comme on voit bien que la vanité n'a pas de couleur! « Il nous questionna sur l'objet de notre voyage et montra une satisfaction évidente quand nous lui donnâmes l'assurance avoir entendu parler du Bornau et de lui. Se tournant alors vers l'un de ses conseillers : « C'est sans doute, lui dit-il, depuis nos victoires sur les Baghirmys; sur quoi son bogah-farby ou maître de la cavalerie, celui des chefs qui s'était le plus distingué dans les batailles, vint s'asseoir vis-à-vis de nous et nous demanda gravement : A-t-il aussi entendu parler de moi, votre roi? Non moins gravement, nous répondîmes que oui, et cette réponse fit merveille pour notre cause. Une acclamation générale s'éleva; de tous côtés on répétait : « Ah! votre roi doit être un grand homme! » (*Littérature et morale*, par M. Bersot, p. 132-133.)

Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire:
Il prenait bien son temps! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
« Respirons maintenant! dit la Mouche aussitôt.
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires;
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

(Liv. VII, f. IX.)

Le tableau de la Fontaine est un chef-d'œuvre, et bien supérieur à la fable du moyen âge. Le coche qui se traîne, la fatigue des chevaux, l'empressement de la mouche et son activité bourdonnante et inutile, tout est admirable. La morale seulement ne se rapporte pas

à la fable d'une manière aussi piquante que dans la fable du moyen âge. Le taon, dont le mulet ne sent pas le poids, est un emblème plus juste de la fausse importance des vaniteux, que la mouche qui, selon la maxime de la Fontaine, devrait être chassée. Et pourquoi chasser la mouche du coche? Quel mal fait-elle? Elle croit mener le monde : laissez-lui croire qu'elle le mène! Vous-même, qui êtes sur le siége, êtes-vous bien sûr que vous menez le chariot? Est-ce à vous ou aux chevaux que je dois savoir gré du chemin que je fais? Peut-être aussi dois-je remercier l'ingénieur qui a fait la route, le cantonnier qui l'entretient? Peut-être dois-je remercier le contribuable qui paye l'ingénieur et le cantonnier? — C'est moi qu'il faut remercier, dites-vous, car c'est moi qui suis le cocher et qui tiens le fouet. — J'entends. Mais tout à l'heure, ô cocher, vous alliez vous endormir, si la mouche en passant ne vous avait piqué et ne vous avait réveillé : sans elle, peut-être nous tombions dans le fossé. Laissez donc vivre la mouche du coche, et ne la chassez pas; elle a, dans son métier, des plaisirs de vanité qui ne coûtent rien, et elle rend des services dont nous ne sommes point tenus de lui être reconnaissante. Puis n'y a-t-il que la mouche du coche qui dise :

Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine!

J'ai déjà vu bien des révolutions en ma vie. Le len-

demain de la victoire, tout le monde répétait le vers de la Fontaine; tout le monde voulait être payé de sa peine, et ceux-là non-seulement qui avaient fait mal, mais ceux-là aussi qui n'avaient rien fait.

HUITIÈME LEÇON

LA FONTAINE COMPARÉ AUX FABULISTES DU SEIZIÈME SIÈCLE

Quand on connaît l'histoire du quinzième et du seizième siècle, et qu'on sait combien l'esprit de la Renaissance répudiait la tradition du moyen âge, on est disposé à croire que la fable, au seizième siècle, a dû changer comme tous les autres genres de littérature. Poésie épique et poésie lyrique, tragédie et comédie, éloquence de la chaire et du barreau, théologie et philosophie, tout change et tout se renouvelle au seizième siècle. La fable seule ne changea pas : elle resta fidèle à son ancien caractère, au vieil esprit d'Ésope. Comme le moyen âge ne s'était pas écarté de ce genre d'esprit, la fable n'eut rien à faire pour y revenir. Protégée con-

tre les dédains de la Renaissance par son origine antique, la fable plut au seizième siècle, comme elle avait plu au moyen âge. Elle prit seulement le style du temps : au lieu d'être naïve, elle devint élégante, précise, et parla en vers latins pour se mettre à la mode du jour. En même temps, il paraissait de nombreuses éditions du texte grec des fables d'Ésope, et ce texte, qui passait pour ancien, donnait à la fable le genre d'autorité qu'aimait le seizième siècle. Elle devenait un objet d'études pour les savants, tout en restant un plaisir pour le public[1].

Faërne, un de ces grands humanistes du seizième siècle, dont les travaux nous ont ouvert l'accès des auteurs latins, fut un de ceux qui firent le mieux parler Ésope en vers latins. Le pape Pie IV, qui admirait fort la moralité et l'agrément des fables d'Ésope, l'avait chargé de les mettre en vers latins pour les faire mieux goûter des amis de l'élégance antique. Faërne se mit donc à l'œuvre ; mais il mourut en 1561 avant d'avoir publié son recueil. Le pape le fit publier en 1564. Alors le texte des fables de Phèdre n'était pas encore connu, puisqu'il ne fut découvert qu'en 1598 par Pithou, s'il est vrai que Pithou ait découvert ces fables et n'ait pas fait lui-même, pour les fables de Phèdre, dont le moyen

[1] Voir, dans le Ier volume de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, l'article sur Ésope, sur ses fables et sur leurs diverses éditions en grec et en latin depuis le quinzième siècle.

âge avait des extraits ou même des versions inexactes, ce que le pape Pie IV avait chargé Faërne de faire pour les fables d'Ésope.

N'ayant point à craindre la comparaison avec les fables de Phèdre, celles de Faërne, élégantes et précises, eurent un grand succès. Elles le méritaient. J'en veux citer quelques-unes et tâcher de faire goûter, par un auditoire qui n'aime pas peut-être beaucoup les vers latins modernes, le mérite du style de Faërne.

VULPES ET SIMIUS

Animalium potitus imperio Leo,
Ea exulare è finibus regni sui,
Honore caudæ quæ carerent, jusserat.
Pavefacta Vulpes, ire in exilium parans,
Jam colligebat vasa; cui cum Simius,
Ad regis imperata jam vertens solum,
Non pertinere edictum ad illam diceret,
Quæ tantum haberet caudæ, ut et superforet.
Verum, inquit illa, dicis et rectè admones;
Sed quì scio, inter illa quæ caudâ carent,
An me Leo numerare vel primam velit?
Cui vita sub tyranno agenda contigit,
Insons licet sit, plectitur sæpe ut nocens[1].

(Liv. III, f. XI.)

[1] LE RENARD ET LE SINGE

Le Lion s'étant fait roi des animaux, exila de son royaume tout animal qui n'avait pas l'honneur de porter une queue. Le Renard, effrayé, faisait ses préparatifs de départ, lorsque le Singe, qui, sur l'ordre du roi, se préparait à quitter le pays, dit au Renard que l'édit ne le regardait nullement, puisqu'il avait une queue, et même plus qu'il n'en

J'aime ce style vif et précis, qui montre ce qu'il décrit : je vois le Singe forcé de partir faute de queue, qui aperçoit le Renard faisant aussi ses préparatifs de départ ; il lui représente alors naïvement qu'il a plus de queue qu'il n'en faut, et qu'il n'a rien à craindre. « Oui, mais si le Lion veut dire que je n'ai pas de queue, qui osera le contredire? qui même osera voir que j'ai une queue? » — Juste défiance de la justice ici-bas, quand il n'y a pas d'autre loi que la volonté du despote. Vous êtes innocent, je le sais bien, et vous n'avez ni conspiré ni comploté ; mais si le maître vous soupçonne d'être un conspirateur, qui osera dire que vous êtes innocent? Vous avez peut-être plus de vertu qu'il n'en faut pour être un saint ; vous n'en avez pas assez pour ne pas être un accusé.

Nous reconnaissons dans la fable de Faërne le sujet de celle de la Fontaine : *les Oreilles du Lièvre.*

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent,
Daims et cerfs de climats changèrent ;

faliait. — « Vous dites vrai, répliqua celui-ci, et votre avis est bon ; mais qui m'assure qu'il ne plaira pas à Sa Majesté de me mettre au premier rang des animaux sans queue? »

Quiconque vit sous un tyran, fût-il innocent, est souvent puni comme coupable.

Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin Grillon, dit-il; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi;
Et, quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. » Le grillon repartit :
« Cornes cela! Vous me prenez pour cruche!
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons. »

(Liv. V, f. IV.)

Le lièvre de la Fontaine est prudent; il connaît le mot de je ne sais plus quel président du parlement de Paris : « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de l'église Notre-Dame et de les avoir mises dans ma poche, je commencerais par m'enfuir; je m'expliquerais ensuite. » — Eh! monsieur le président, n'avez-vous pas confiance en la justice? — Oui, mais je connais la procédure. On commencera par me mettre en prison; plus tard, on m'interrogera. — Vous vous plaindrez! — A qui? qui osera m'écouter, surtout si j'ai quelque ennemi puissant.

J'aurai beau protester, mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons.

Et Dieu veuille que ce soient seulement le dire et les

raisons qui aillent à l'hôpital des fous, et non pas la personne! Voici, en effet, ce que je lisais tout récemment : « A Venise, sous la domination autrichienne, un pauvre ouvrier avait placardé sur la place publique ses plaintes contre le gouvernement qui, disait-il, le laissait mourir de faim. Il avait espéré qu'il serait mis en prison et qu'il aurait du pain. On le mit à l'hôpital des fous. Manin, le dernier dictateur et le dernier défenseur de Venise en 1848, Manin, alors avocat, s'employa avec sa vigueur et sa persévérance ordinaire pour faire cesser cette iniquité. Les médecins, écrivait-il dans sa supplique au gouvernement, reconnaissent que cet homme est sain d'esprit; mais ils n'osent insister pour sa mise en liberté, craignant que cela ne contrarie les vues du gouvernement et de la police. J'ai, moi, du gouvernement et de la police une meilleure opinion : je n'admets pas qu'ils entendent créer des fous par décret. Si Padovani est coupable, il y a des lois. — Le gouverneur de Venise, le comte Palfy, impatienté de cette obstination, s'écria qu'il faudrait faire sortir Padovani de l'hôpital des fous, et mettre l'avocat Manin à sa place. »

Le comte Palfy avait raison : cet avocat qui parlait de lois, de liberté, de justice, à Venise, sous la domination autrichienne, cet avocat était fou.

Faërne prend partout le sujet de ses fables. Ainsi, dans Babrias, nous trouvons un statuaire qui, ayant fait

un hermès, c'est-à-dire une statue de Mercure sans mains ni jambes, hésite à vendre son hermès pour orner un tombeau ou pour mettre dans un temple; et la nuit Mercure lui apparaît pour lui demander quelle condition il lui fera : celle de Dieu ou d'emblème funèbre. Je ne comprends pas trop la moralité de cette fable de Babrias, à moins que ce ne soit une moquerie des dieux de la mythologie, qui recevaient leur destinée de la main des hommes. Mercure n'est guère traité avec plus de révérence dans la fable de Faërne, *Mercure et le Statuaire;* mais ici au moins la fable a son trait de malice. Écoutez-la :

Visurus olim quanti apud homines foret,
Mercurius, ora versus in mortalia,
Sese in tabernam contulit statuarii.
Inspectâ ubi tonantis effigie Jovis,
Quanti rogavit; utque drachma comperit,
Clàm vilitatem patris irrisit sui.
Inspectâ item Junonis, aliquantò ampliùs
Pretium ejus esse quàm prioris, audiit.
Postremo contemplatus et statuam suam,
Existimansque se esse longè maximi,
Quod lucra præstet, quòd sit interpres Deûm,
Pretium indicari petiit, et sui sibi.
Statuarius tùm dixit : Hasce si emeris,
Et hanc tibi, hospes, additamentum dabo.
Plerumque nihili est qui ipse se magni æstimat.
(Liv. IV, f. v.)

[1] « Un jour Mercure, voulant savoir quel cas on faisait de lui sur la terre, prit la figure d'un mortel et entra dans la boutique d'un sta-

Ici Mercure est puni de sa vanité comme s'il était un homme, ou plutôt il représente la vanité humaine et ses perpétuels désappointements. Auteurs, qui allez incognito chez le libraire demander votre livre, et qui seriez tout fiers d'avoir à le payer cher, que devenez vous quand on vous l'offre au rabais? — Peintres, qui allez au Salon voir l'empressement du public autour de votre tableau et qui vous faites une idée charmante des bourrades que vous recevrez dans la foule, que devenez-vous quand vous trouvez votre tableau solitaire et abandonné? Vous devenez ce que devint Mercure quand il se vit offrir sa statue par-dessus le marché.

Perrault et Richer ont traduit la fable de Faërne. Il y a quelques jolis vers dans Richer :

> Quelque parfaits que soient les dieux,
> Ils risquent trop d'être si curieux.

Mais les deux poëtes français n'ont pas la précision élégante de Faërne :

> Pretium indicari petiit, et *suî sibi*.

Ces deux petits mots, si bien jetés à la fin du vers,

tuaire. Il y aperçut d'abord une statue de Jupiter portant la foudre, et en demanda le prix. Quand on lui eut dit un drachme, il se moqua tout bas du bon marché de son père. — « Et cette Junon, dit-il, combien? « — Elle vaut un peu plus. » — Enfin, voyant sa statue, et croyant qu'elle valait beaucoup, puisque c'était l'image du dieu du gain et du messager des dieux, il demanda qu'on lui dît son prix. — « Si vous « m'achetez les deux autres, répondit le statuaire, je vous donnerai « celle-ci par-dessus le marché. »

« Plus nous nous estimons, moins nous valons. »

contiennent tout le sujet de la fable, ou plutôt tout le secret de la vanité humaine.

Je ne sais pas où Faërne a pris le sujet de sa fable des *Grives*. Je la cite à cause de son grand sens et d'une curieuse anecdote qu'elle me rappelle.

Ex maximo cùm fortè turdorum globo,
Ad præcoces vindemias qui Galliæ
Togatæ Etruscis devolârant montibus,
Exigua sanè pars revertissent domum;
Sed hi saginà crassi, obesi, prægraves;
Hos conspicati qui domi remanserant,
Livore tacti, se suamque pessimam
Cœpere sortem conqueri, quòd cum iis simul
Ad tàm beatas non profecti essent dapes.
Quibus unus ex iis, qui reversi erant, ait:
O inscientes, atque rerum improvidi,
Annon videtis, ex tot ante millibus
Qui exiveramus spe saginæ et crapulæ,
Ad quam redacti paucitatem nunc sumus,
Fœdo exitu desideratis cæteris,
Captis, necatis, sub corona venditis?
Quod si miserias, si pericla, si metus,
Si cuncta, quæ nos qui supersumus mala
Pertulimus, æstimetis, et casus graves;
Næ hæc stulta vobis jam libido fugerit,
Externa conquisitum eundi pabula.
Paucos beavit aula, plures perdidit;
Sed et hos quoque ipsos quos beavit, perdidit[1].

(Liv. V, f. x.)

[1] « Une nombreuse troupe de Grives avait quitté les montagnes de l'Étrurie pour venir faire vendange dans les fertiles vignobles de la Gaule cisalpine. Bien peu revinrent à la maison; mais celles-là, repues

L'histoire des Grives est de tous les jours et de tous les pays. Elle n'est nulle part mieux exprimée que dans le mot du vieux maréchal Lefebvre[1]. Il avait un camarade de régiment qui vint le voir un jour et qui admirant, non sans un sentiment d'envie, son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ses magnifiques appartements, tout le train enfin d'un grand dignitaire de l'Empire : « Parbleu ! lui disait-il, il faut avouer que tu es bien heureux, et que le ciel t'a bien traité ! — Veux-tu, lui répondit le maréchal, avoir tout cela? — Oui, certainement ! — La chose est très-simple : tu vas descendre dans la cour de mon hôtel; je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui tireront sur toi. Si tu échappes aux balles, je te donnerai tout ce que tu m'envies. C'est comme cela que je l'ai obtenu. »

Nous en sommes tous là : nous ne voyons et nous ne

de nourriture, étaient grosses et grasses. Quand celles qui étaient restées au logis les virent en tel embonpoint, elles furent jalouses, se mirent à déplorer leur misère et à regretter de n'avoir pas été prendre part à de si riches festins. — « Ignorantes et imprudentes que vous êtes, leur « dit une des Grives revenues de l'expédition, vous ne voyez donc pas « le peu que nous restons de tant de milliers qui sommes parties pour « aller faire bombance? Tuées ou prisonnières, vendues au marché, les « autres ont fini misérablement. Ah! si vous saviez nos maux, nos « périls, nos frayeurs, si vous saviez tout ce que nous avons souffert, « nous qui survivons, certes vous n'auriez pas le désir insensé d'aller « chercher bonne chère à l'étranger. »

« La cour fait le bonheur de quelques-uns et le malheur du grand nombre; et ceux mêmes qu'elle a rendus heureux, elle les rend malheureux à leur tour. »

[1] Né en 1755, mort en 1820; ancien sergent aux gardes françaises.

comptons que ceux qui survivent et qui jouissent; nous oublions ceux qui périssent. Que Crésus est riche! que de millions il a gagnés! — Oui, mais pour un qui gagne, que de gens qui perdent! Pour un riche, que de pauvres! Pour un Midas, que de Lazares! — Partez, jeunes soldats : vous avez tous dans votre giberne le bâton de maréchal de France! — Oui; mais combien peu le rapporteront! combien peu reviendront! Il n'y a que ceux-là qu'il faut voir, dit le public; les morts ne comptent pas. — Et vous, jeunes poëtes, vous avez tous aussi à la main la lyre de Lamartine. Combien peu savent en tirer des sons qui s'entendront dans l'avenir! Je reçois, tous les ans, trois ou quatre cents volumes de poésie; je les mets avec soin dans une partie de ma bibliothèque; puis, je laisse passer six ou sept ans, et, au bout de ce temps, je viens voir quels sont les noms que la renommée a séparés de la foule par un peu de gloire. Quel déchet déjà au bout de cinq ou six ans! Que sera-ce au bout de vingt ans, au bout de cinquante, au bout d'un siècle? Que sera-ce pour la postérité? Mais quoi? il n'y a, encore un coup, que ceux qui survivent qui comptent. La gloire est à ce prix. La guerre tue cent mille hommes et fait un maréchal; la littérature a des milliers de sots pour un homme d'esprit; l'élite n'est partout que le reste de la foule écrasée et enterrée.

La dernière fable de Faërne que je veux citer est

celle des *Arbres et le Buisson*. Il l'a prise et traduite de la Bible. Quelle que soit l'élégance de sa latinité, j'aime mieux la vieille fable biblique : elle est d'une beauté et d'une grandeur admirables. Abimélech s'étant fait roi à Sichem par le massacre de ses frères, Joatham, le seul échappé au massacre, « s'en alla au haut de la montagne de Carizim, où, se tenant debout, il cria à haute voix et parla de cette sorte : « Écoutez-« moi, habitants de Sichem, comme vous voulez que « Dieu vous écoute :

« Les arbres allèrent un jour pour élire un roi, et « ils dirent à l'Olivier : commande-nous.

« L'Olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon « huile, dont les dieux et les hommes se servent, pour « venir régner sur les arbres?

« Les arbres dirent au Figuier : Viens régner sur « nous.

« Le Figuier leur répondit : Puis-je abandonner la « douceur de mes fruits pour venir régner sur les « arbres?

« Et les arbres parlèrent à la Vigne : Viens, com-« mande-nous.

« La Vigne leur répondit : Puis-je abandonner mon « vin, qui réjouit Dieu et les hommes, pour venir ré-« gner sur les arbres?

« Et les arbres dirent au Buisson : Viens et com-« mande-nous.

« Le Buisson leur répondit : Si vous m'établissez vé-
« ritablement pour votre roi, venez et reposez-vous
« sous mon ombre. Si vous ne le voulez pas, que le feu
« sorte du buisson et qu'il dévore les cèdres du Li-
« ban[1] ! »

[1] *Juges*, chap. IX, vers. 7 et suiv.
Voici la traduction ou plutôt l'imitation de Faërne :

Regnum olim olivæ detulerunt arbores,
Et valida latè sceptra gentis frondeæ.
Quibus illa, quæ contenta sorte esset suâ :
O amicæ, ait, meamne pinguetudinem,
Dîs atque hominibus expeditam, deseram,
Ut imperem regnique curis macerer?
Ite, oro, et alii sarcinam hanc imponite.
Rejectæ eunt ad Ficum : uti regnet rogant.
Quæ et ipsa, per se læta nativis bonis :
Egone et meam dulcedinem et suavissimos
Fructus, saporis mellis Hyblæi pares,
Angore mutem, quo hic honos exuberat?
Re rursùs infectâ, hæsitabundæ arbores
Vitem quoque statuêre tentandam sibi.
Ea tùm nigranti concolores purpuræ
Uvas, onustos explicans per palmites,
Videtis, inquit, has opes, hanc copiam,
Hoc delicatum tot ramorum decus,
Deo undè hominibusque humor acceptus fluit?
Hæc dona opima, hæc tanta naturæ bona
Ut deseram, vos estis auctores mihi!
Tùm verò me omnes omnium stultissimam
Existimârint arborum, si id fecero
Quo me ipsa perdam, cæteris ut consulam.
Hæc illa. At hæ jam supplicandi tædio
Fessæ ac labore, Rhamno honorem deferunt.
Elatus ille regio fastu, ac tumens :
Si rex, ait, sum vester, ad me accedite
Omnes et umbrâ sub meâ considite.
Cessatis! ex me rapidus ignis ocyùs
Erumpat in vos ultor, atque ipsas quoque
Excelsiores hauriat Libani cedros.
Aliis præesse, optabile iis tantummodo est,
Libidini servire qui volunt suæ.

(Liv. V, f. XVII.)

Quelle belle fable! et en même temps quelle cruelle explication du pouvoir sur la terre! Ce n'est pas aux meilleurs que va l'autorité : ils n'en veulent point. Ils aiment mieux en quelque sorte supporter les pouvoirs injustes que les remplacer. Il est si triste et si pénible de gouverner les hommes, que la vertu n'est pas tentée d'un pareil emploi : elle a mieux à faire. Ajoutez que la vertu, outre qu'elle est peu ambitieuse, est très-scrupuleuse. Elle ne voudrait pas gouverner au hasard et par caprice; elle s'imposerait des soins, des devoirs, des obligations; elle se ferait des soucis, des peines, des chagrins : elle aime donc bien mieux, comme l'olivier, donner aux hommes et aux dieux son suc et son huile; elle aime mieux édifier la terre et mériter le ciel, que de gouverner douloureusement les hommes. Si un peuple, par je ne sais quelle circonstance, cherche qui veuille le gouverner, qu'il ne s'adresse donc ni à l'olivier, ni au figuier, ni à la vigne, ni à tous les arbres qui ont quelque chose de bon à faire et à produire; qu'il ne s'adresse pas à ceux qui ont su se faire une carrière honorable et indépendante dans le commerce ou dans l'industrie, dans la flotte ou dans l'armée, dans la magistrature ou dans le sacerdoce : aucun de ceux-là n'*abandonnera la douceur de son suc et l'excellence de ses fruits* pour venir le gouverner. Qu'il s'adresse au buisson, qui n'a ni suc ni fruits; qu'il s'adresse aux gens médiocres et vaniteux,

incapables de remplir les professions ordinaires de la vie, aux médecins sans malades, aux avocats sans causes, aux fabricants sans fabrique, aux marins sans vaisseau. Ceux-là, n'ayant rien à faire, sont toujours prêts à gouverner le monde. Dans cette quête de gouvernement que les peuples en révolution font quelquefois, plus on descend les degrés de l'échelle sociale, plus on est sûr d'être gouverné; je ne dis pas d'être bien gouverné, mais d'être gouverné sans scrupule et impitoyablement : car c'est le propre du buisson de ne pas douter de lui-même et de ne pas permettre qu'on en doute. A peine est-il roi, qu'il parle de son ombrage et qu'il veut que les autres arbres viennent se reposer sous son ombre. Ainsi donc que les grands arbres surtout, les chênes et les cèdres, n'essayent pas de se dérober à cet abri qui nivelle ce qu'il couvre : s'ils murmurent, s'ils résistent, *le feu sortira du buisson et dévorera les cèdres du Liban!* Le buisson est grand niveleur, ou plutôt grand despote; il croit se grandir par l'abaissement de tout le monde.

Pendant que Faërne, en Italie, mettait en vers latins les apologues de l'antiquité, un Allemand, poëte latin aussi, Pantaleo Candidus[1], qui ne voulait pas, sans doute, que l'Allemagne cédât sur ce point à l'Ita-

Pantaleo Candidus s'appelait Weiss . il avait latinisé son nom, selon l usage des savants du temps Weiss était ministre protestant Né en 1540, il mourut en 1608.

lie, faisait paraître aussi un recueil de cent cinquante fables, traduites également d'Ésope et des autres fabulistes. L'Allemagne, au seizième siècle, rivalisait avec l'Italie pour l'érudition, et la patrie de Luther se piquait de n'avoir pas une latinité moins élégante que la patrie de Léon X.

Pantaleo Candidus a divisé son recueil en huit parties. La première contient les fables où figurent les dieux; la seconde, celles où figurent les hommes; la troisième, les quadrupèdes; la quatrième, les poissons; la cinquième, les oiseaux; la sixième, les reptiles; la septième, les végétaux; la huitième, les choses inanimées. Je trouve, dans la première partie, une fable intitulée : *le Diable et l'Usurier*, qui est une variation piquante de la vieille fable de la Fontaine : *le Loup, la Mère et l'Enfant*[1].

« Un usurier s'en allait un jour de compagnie avec le diable, l'un cherchant des hommes à prendre, l'autre ayant des recouvrements à faire. Ils passent devant une maison où une mère, irritée contre son enfant, lui disait : « Que le diable t'emporte du coup ! — N'entends-« tu pas qu'on t'appelle? dit l'usurier au diable; voilà « un enfant qu'on te livre, prends-le. » Satan lui répond : « C'est une mère qui parle à son fils, l'appel « n'est pas sérieux; le cœur ne pense pas ce que dit « la bouche. » Les voyageurs continuent leur route.

[1] La Fontaine, livre IV, fable XVI.

Arrivé chez son débiteur, l'usurier lui demande son argent, et l'autre, furieux : « Que le diable t'emporte, « s'écrie-t-il, toi et ton argent! » Alors le diable dit à son compagnon : « Oh! celui-ci parle sincèrement; tu « m'appartiens! » Et il l'emporte avec lui aux enfers, heureux d'avoir trouvé sa proie[1]. »

J'ai cité la fable du *Diable et l'Usurier* pour montrer le tour piquant que Candidus sait parfois donner aux vieilles légendes. Je veux citer une autre fable du même auteur, afin de montrer qu'il ne le cède pas à Faërne pour l'élégance et la vivacité de la latinité. Je prends la fable du *Lion et du Moucheron.*

Culex Leoni se inferens : « Ego haud te, ait,
Formido; nam quæ tanta tua, age, est gloria?
An quòd miseras trucibus bestiolas unguibus

Fœnoris exactor simul et malus angelus ibant,
Ferret ut hic homines, ferret ut alter opes,
Prætereuntque domum quâ flenti irata puello,
« Trux ferat ut dæmon te modò, mater, ait. »
Ille monet Genium : « Tibi deditur, i, puerum aufer. »
Cui cunctabundo sic ait ore Satan :
« Quæ dixit nato, non dixit seria, mater;
Cor aliud sentit, vox aliudque sonat. »
Perrexêre. Venit cerdo, quem debita poscit;
Debitor huic animis exstimulatus ait :
« Te malus ut dæmon rapiat cum fœnore ad auras! »
Tunc comiti Genius sic ait ore malus :
« Hic verò loquitur modò seria, deditus est mî, »
Dixit; eum medio corripuitque virum
Luctantem, et stygias secum raptavit ad undas;
Sicque suâ prædâ prædo potitus abit.

(Fable VII, *de Diis.* — *Deliciæ poetarum germanorum*, tome II, p. 107, Francfort, 1612.)

Discerpis? hoc iratæ idem quoque fœminæ
Faciunt, viris quùm prælia intentant suis;
Meumque robur ut probem, age, pugnas cie. »
Dixit, suoque illo canore Martio
Fractos sonitus imitante tubarum concitus,
Intra Leonis involat nares. Leo,
Irâ infremens, suis laniat sese unguibus,
Naresque et os cruore fœdat proprio.
Culex, io, læta canens victoria,
Alte evolat; sed inscius, proh! parvulæ
Subtilibus telis araneæ miser
Inhæret; à quo oppressus et jàm proximus
Morti, inquit : « Heu! quid hoc, quid infortunii est?
Victor Leonis opprimor ab aranea! »
Qui magna patrant sæpè casu obeunt levi[1].

Comparons un instant la fable latine avec celle de la Fontaine :

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre! »
C'est en ces mots que le Lion
Parlait un jour au Moucheron.

[1] *Ibid*, p. 134, *de Quadrupedibus*, f. LVII. — « Le Moucheron aborda un jour le Lion : « Je n'ai pas peur de toi, lui dit-il. D'où te vient « ta renommée? Est-ce parce que tu déchires sans pitié les pauvres « animaux? Mais c'est ce que font les femmes en colère, quand elles se « battent avec leurs maris. Je veux, moi, te montrer ma force. Allons! « vite au combat! » Il dit, et, sonnant la charge avec son bourdonnement qui imite la trompette, il attaque son adversaire et entre dans ses naseaux. Le Lion, rugissant de colère, se déchire de ses ongles et s'ensanglante la face et les naseaux. Le Moucheron triomphant sonne la victoire et s'envole dans les airs. Mais l'imprudent ne voit pas la toile d'une pauvre araignée et s'y trouve pris. Près de mourir, il s'écrie douloureusement : « Hélas! quel malheur est égal au mien! J'ai vaincu le Lion, « et je succombe sous l'araignée! »

« L'accident le plus léger fait échouer les plus grands desseins. »

L'autre lui déclara la guerre :
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi :
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du Lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit : on se cache, on tremble, à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage du Moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée
L'invisible ennemi triomphe et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

(Liv. II, f. IX.)

Voilà les tableaux que la fable copie de l'histoire, car

l'histoire en est pleine. Dites, Masaniello[1], vous qui n'étiez qu'un pauvre pêcheur de poisson, d'où vient donc que vous avez renversé à Naples la domination espagnole? D'où vient que vous avez vaincu le lion, fait trembler pendant quelques jours tout le royaume de Naples?

Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Et d'où vient aussi qu'au milieu de votre triomphe, qui vous avait enivré et troublé, vous êtes tombé sous les coups de quelques obscurs assassins qu'avait payés l'or de l'Espagne?

Victor Leonis, opprimor ab araneâ!

La force des petits a des jours où elle est irrésistible, mais, comme un rien l'élève, un rien la renverse, et le moucheron, vainqueur du lion, périt dans la toile de l'araignée.

Qui magna patrant, sæpè casu obeunt levi.

Voyez Fiesque à Gênes[2]. Il avait vaincu, il allait être doge et maître de la république. Il passe sur un vaisseau: le pied lui manque, il tombe à la mer, et sa conspiration tombe avec lui.

Henri IV est vainqueur de ses ennemis; il va prendre

[1] 1647.
[2] 1547.

les armes pour abaisser la puissance de la maison d'Autriche et faire une de ces guerres politiques qui changent la face du monde. Il tombe sous le couteau d'un obscur fanatique, et ses grands desseins sont ajournés jusqu'à Richelieu.

Qui magna patrant, sæpè casu obeunt levi.

Lisez l'histoire ou lisez les fables : partout vous serez averti du peu qu'il faut pour échouer dans les choses humaines, et du peu aussi qu'il faut pour réussir. La fable ne peint pas seulement les mœurs de l'homme; elle peint aussi les événements de la vie humaine et leur capricieuse mobilité.

A côté des fables en vers latins, qui abondent au seizième siècle, il y a aussi beaucoup de fables en vers français. Non que nous ayons, au seizième siècle, en France, aucun fabuliste de renom; mais la fable est un genre de littérature populaire, et les poëtes du seizième siècle, Marot et Réguier, n'hésitent pas à encadrer des fables dans leurs épîtres et dans leurs satires. La fable du *Lion et* le *Rat* fait, à elle seule, l'épître que Marot, en 1525, adresse à son ami Lyon Jamet. Le poëte était alors en prison au Châtelet, et il demande à son ami de lui venir en aide pour le délivrer, espérant bien qu'il pourra, quelque jour, lui rendre service à son tour, tout faible qu'il est, comme le rat autrefois fit au lion.

Je ne t'escry de l'amour vaine et folle,
Tu veois assez, s'elle sert ou affole;
Je ne t'escry ne d'armes ne de guerre,
Tu veois qu'il peult bien ou mal y acquerre;
Je ne t'escry de fortune puissante,
Tu veois assez, s'elle est ferme ou glyssante;
Je ne t'escry d'abuz trop abusant,
Tu en sçais prou et si n'en vas usant;
Je ne t'escry de Dieu ne sa puissance,
C'est à luy seul t'en donner congnoissance;
Je ne t'escry des dames de Paris,
Tu en sçais plus que leurs propres marys;
Je ne t'escry, qui est rude ou affable,
Mais je te veulx dire une belle fable :
C'est assavoir du Lyon et du Rat.
Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une fois que le Rat ne savoit
Sortyr d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mangé le lard et la chair toute cruë.
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut gruë)
Trouva moyen, et manière, et matière
D'ongles et dents, de rompre la ratière,
Dont maistre Rat eschappe vistement,
Puis met à terre un genouil gentement,
Et, en ostant son bonnet de la teste,
A mercyé mille fois la grant' beste,
Jurant le dieu des souris et des rats
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu veoirras
Le bon du compte. Il advint d'adventure
Que le Lyon, pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne et son siége;
Dont par mal heur se trouva pris au piége
Et fut lyé contre un ferme poteau.
Adoncq le Rat, sans serpe ne coulteau,
. . . . . .

Y arriva joyeux et esbaudy,
Pour secouryr le Lyon secourable,
Auquel a dict : « Tais-toy, Lyon lié;
Par moy seras maintenant deslyé;
Tu le veulx bien, car le cueur joly as :
Bien y parut quand tu me deslyas.
Secouru m'as fort lyonneusement;
Or secouru sera rateusement. »
Lors le Lyon ses deux grands yeux vertit,
Et vers le Rat les tourna un petit
En luy disant : « O povre verminière!
Tu n'as sur toy instrument ne manière,
Tu n'as coulteau, serpe ne serpillon,
Qui sceust couper corde ne cordillon,
Pour me jecter de ceste estroite voye.
Va te cacher, que le chat ne te voye. »
— Sire Lyon, dict le fils de souris,
De ton propoz, certes, je me souris.
J'ai des coulteaux assez, ne te soucye,
De bel oz blanc plus tranchants qu'une sye;
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche :
Bien coupperont la corde qui te touche
De si très-prez, car j'y mettrai bon ordre. »
Lors sire Rat va commencer à mordre
Ce groz lien; vrai est qu'il y songea
Assez longtemps, mais il le vous rongea
Souvent et tant qu'à la parfin tout rompt,
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : « Nul plaisyr[1], en effect,
Ne se perd point, quelque part il soit faict. »
Veoylà le conte en termes rythmassez :
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Tesmoing Ésope et plus d'un million.

[1] Service.

Or, viens me veoir pour faire le Lyon;
Et je mettray peine et sens et estude
D'estre le Rat, exempt d'ingratitude :
J'entens, si Dieu te donne autant d'affaire
Qu'au grand Lyon; ce qu'il ne vueille faire.

Si nous comparons la fable de la Fontaine à celle de Marot, il ne faut pas craindre de donner la supériorité à Marot. La fable de la Fontaine, *le Lion et le Rat*, est une de ses moins bonnes.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.
(Liv. II, f. XI.)

Otez la moralité, si bien exprimée, qui commence la fable :

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi ;

le reste est un récit court et sec. Point de tableau, point de description ; nous voyons à peine le rat et le lion. Dans Marot, au contraire, tout fait image. Voyez quand le lion vient de briser la ratière où le rat s'était laissé prendre, de quel air le rat délivré remercie son libérateur :

Puis met à terre un genouil gentement,
Et, en ostant son bonnet de la teste,
A mercyé mille fois la grant' beste,
Jurant le dieu des souris et des rats
Qu'il luy rendroit...

Ce sont là des traits charmants et auxquels nous sommes habitués dans la Fontaine. Nous les retrouvons, cette fois, dans Marot. Dans la Fontaine, une fois le lion pris, le rat accourt, et la scène finit en deux vers :

Sire Rat accourut et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Combien Marot est plus intéressant ! comme il sait bien mieux exprimer la reconnaissance du rat

Secouru m'as fort lyonneusement ;
Or secouru sera rateusement.

Comme ces deux mots, si heureusement et si gaîement créés par Marot, peignent bien le rapport entre

les deux animaux, l'un fort et qui fut bon, l'autre faible, qui est reconnaissant, et qui sera habile et avisé dans sa reconnaissance. Le lion, habitué à la force, ne peut pas croire que le rat puisse rien faire pour lui rendre la liberté, puisque celui-ci n'a ni couteau ni serpe; et, toujours bon et charitable, même quand il est en péril :

> Va te cacher, que le chat ne te voye!

dit-il au rat. Le rat alors lui montre les couteaux de bel os blanc qu'il a dans la bouche, c'est-à-dire ses dents, et, se mettant à l'ouvrage, il rompt les filets, le lion alors s'éloigne, non sans exprimer, en guise de remercîment au rat, une morale que j'aime mieux que celle qui termine la fable de la Fontaine :

> . . . . . Nul plaisyr[1], en effet,
> Ne se perd point, quelque part il soit faict.

Cela vaut mieux que

> Patience et longueur de temps
> Font plus que force ni que rage.

La Fontaine ne s'occupe que du filet rompu; Marot songe au service rendu.

Je serais tenté d'attribuer aussi à Régnier la supériorité sur la Fontaine en comparant sa fable du *Loup*,

[1] Service.

la Lionne et le *Mulet* dans sa troisième satire, avec la fable de la Fontaine, *le Renard*, *le Loup et le Cheval*.

Or, entends à ce point ce qu'un Grec en escrit.
Jadis un Loup, dit-il, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort, rencontre une Lionne,
Rugissante à l'abort et qui montroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
Furieuse elle approche, et le Loup, qui l'advise,
D'un langage flatteur lui parle et la courtise :
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
Luy, dis-je, qui craignoit que, faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais enfin le hasard si bien le secourut
Qu'un Mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Il cheminent dispos, croyant la table preste,
Et s'approchant tous deux assez près de la beste,
Le Loup, qui la cognoist, malin et deffiant,
Luy regardant aux pieds, lui parloit en riant :
« D'où es-tu? qui es-tu? Quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature? »
Le Mulet, estonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours;
Et, comme les Normands, sans luy répondre, voire!
« Compère, ce dit-il, je n'ay point de mémoire;
Et, comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escrivit.
Lors il lève la jambe au jarret ramassée,
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le Loup, qui l'apperçoit, se lève de devant,
S'excusant de ne lire avecq' ceste parolle,
Que les Loups de son temps n'alloient point à l'escolle;
Quand la chaude Lionne, à qui l'ardente faim

Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus sçavante, en volonté de lire.
Le Mulet prend le temps, et, du grand coup qu'il tire,
Luy enfonce la teste, et, d'une autre façon
Qu'elle ne sçavoit point, lui apprit sa leçon.
Alors le Loup s'enfuit, voyant la beste morte,
Et de son ignorance ainsi se réconforte.
N'en déplaise aux docteurs, cordeliers, jacobins,
Pardieu! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins[1].

Voici maintenant la fable de la Fontaine :

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : « Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous? dit le Loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez, que sait-on? Peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie. »
Ils vont; et le Cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle[2].
« Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
Le Cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,

[1] Régnier, satire III, la *Vie de la Cour*.
[2] Prendre la fuite. *Venelle*, petite rue.

Leur dit : « Lisez mon nom; vous le pouvez, messieurs :
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le Renard s'excusa sur son peu de savoir :
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha; mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le Cheval lui desserre
Un coup, et haut le pied, voilà mon Loup par terre,
Mal en point[1], sanglant et gâté.
« Frère, dit le Renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire peint
Que de tout inconnu le sage se méfie[2]. »

La Fontaine a évidemment imité Régnier et ne l'a point surpassé. Ce vers charmant du loup de Régnier s'excusant de ne pas savoir lire et disant :

Que les Loups de son temps n'alloient point à l'escolle,

a fourni à la Fontaine les vers de son renard :

Le Renard s'excusa de son peu de savoir.
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire :
Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le Loup, par ce discours flatté...

C'est la vanité et la gourmandise qui, dans les deux poëtes, poussent la lionne ou le loup à sa perte.

[1] Maltraité.
[2] Liv. XII, f. XVII. — La Fontaine avait déjà traité le même sujet, liv. V, f. VIII, le *Cheval et le Loup*.

Ces traits, qui peignent l'homme sous la figure des animaux, et que nous trouvons plus marqués cette fois dans Marot et dans Régnier que dans la Fontaine lui-même, n'oublions pas que c'est la Fontaine qui nous a appris à les goûter dans la fable; de telle sorte que, dans les deux fables citées, en mettant la Fontaine au-dessous de ses deux devanciers du seizième siècle, nous le jugeons sur la mesure qu'il nous a lui-même enseignée, et nous ne lui préférons que ceux qui ont eu avant lui le mérite qu'il a eu plus que personne après eux.

Marot et Régnier, mêlant des fables à leurs épîtres et à leurs satires, témoignent de la popularité qu'avait la fable au seizième siècle. Il y a, dans la littérature du seizième siècle, outre ces fables éparses, des recueils entiers de fables traduites aussi d'Ésope et de l'antiquité : les *Fables du très-ancien Ésope Phrygien*, de Gilles Corrozet, poëte et libraire; les *Trois cent soixante-six apologues d'Ésope*, etc., de Guillaume Haudent; les *Emblèmes*, de Guillaume Gueroult, etc. Je ne veux citer, de ces fables du seizième siècle, que celles que la Fontaine a retraduites et qu'il s'est appropriées par la grâce qu'il leur a donnée. Voyez, par exemple, le *Cerf et les Bœufs* dans Corrozet :

Un Cerf fuyoit devant les chiens couranz;
Pour se sauver se meit en une estable;
Leans estoient plusieurs Bœufz demouranz,

Auxquelz requist qu'on luy fust favorable
Et qu'on permist qu'en ce lieu secourable
Il se mussast[1]. L'un des Bœufz luy va dire :
« Tu n'es pas bien, il n'est point de lieu pire
Que cestuy-cy pour y trouver mercy ;
Car, si tu es trouvé caché icy,
Tu souffriras la mortelle poincture[2]. »
Le Cerf fuytif[3], de crainte tout transy,
Y demoura, print le hazart aussi[4]
De vie ou mort pour dernière adventure.
Le serviteur, pour appaiser la faim
De tous ces Bœufz, leur vint donner repas
Le Cerf estoit caché dedans le fein[5]
Si très-avant, qu'il ne le trouva pas.
Le maistre aussi vint après, pas à pas,
Lequel ainsi que dans le fein cherchoit,
Trouva le Cerf qui dessoulz se cachoit.
Là il fut pris et occis tout à l'heure.

Quelle sécheresse de récit! quel manque d'intérêt! A peine même si nous pouvons découvrir la pensée de la fable, c'est-à-dire la supériorité de l'œil du maître, qui voit là où les valets n'ont rien vu. Dans la Fontaine, le récit nous indique et nous montre la moralité qu'il s'agit d'enseigner :

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même, et pas un d'adventure

[1] Il se cachât.
[2] La mortelle douleur.
[3] Fugitif.
[4] Accepta le hasard.
[5] Foin.

N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni Cerf enfin.

Le cerf se croit sauvé, et il remercie les bœufs.

L'un des Bœufs, ruminant, lui dit : « Cela va bien;
Mais quoi? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue;
Je crains fort pour toi sa venue.
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien. »

Quel est donc l'homme aux cent yeux? Le maître du logis. La propriété donne une clairvoyance particulière. Elle fait de nous tous des Argus et des lynx. Les domestiques, toujours plus ou moins indifférents à l'intérêt du maître, ne voient pas, parce que leur esprit ne regarde pas. L'attention fait seule la justesse et la perspicacité du regard; la passion, à son tour, fait seule l'attention. Passion de la propriété ou passion de l'amour, la Fontaine les met, en finissant, sur le même pied :

Phèdre, sur ce sujet, dit fort élégamment :
Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

Cette fable de l'*Œil du maître* est une des plus belles de la Fontaine. Je retrouve, dans les fabulistes du seizième siècle, le sujet aussi de deux de ses chefs-d'œuvre : le *Chêne et le Roseau*, les *Animaux malades de la peste*. Voyons d'abord le *Chêne et le Roseau*, de Guillaume Haudent :

Un Chesne dur, puissant, robustre et fort,
Contre un Roseau foyble et débile et tendre,
Pour démonstrer sa puissance et effort,
Jadis voulut quereller et contendre[1],
En soutenant qu'il n'oseroit prétendre
Se comparer à luy quantan puissance[2] :
Car, s'il le faict, luy offre sans attendre
Livrer assault et lui porter nuysance.
Quand le Roseau eust ouy les contends[3]
Et les propos de ce Chesne orgueilleux,
Il luy a dict : « On pourra voir en temps
Lequel sera le plus fort de nous deux. »
Or cependant qu'ils devisoient entre eulx
De leur pouvoir, voicy venir un erre[4]
De vent de bise, aspre et impétueux,
Qui faict tomber le Chesne sur la terre.
Quand il se veist en ce poinct abatu
Et le Roseau estre debout encoire[5],
Il demanda par quel' force et vertu
Il avoit peu obtenir la victoire.
Il luy a dict pour raison péremptoire
Que ce a esté pour avoir obey
A cestuy vent, car luy estoit notoire
Qu'il fust rompu, s'il eust desobey.

Le tour de cette fable est vif et piquant : comme dans la Fontaine, c'est le chêne qui, par son orgueil, insulte au roseau. Aussi, lorsqu'il est brisé par le vent, nous ne sommes pas fâchés de sa chute : il l'a mé-

[1] Lutter, rivaliser.
[2] Quant à la puissance, à la force.
[3] Prétentions.
[4] Tourbillon.
[5] Encore.

ritée. Mais la Fontaine, au lieu de nous dire, par un simple récit, que le chêne querelle le roseau, nous fait assister à la dispute :

Le Chêne, un jour, dit au Roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.

Quelle orgueilleuse satisfaction dans toutes les paroles du chêne, soit qu'il décrive à plaisir la faiblesse du roseau, en pensant à sa propre force, soit qu'il décrive avec complaisance sa force et sa puissance en songeant à la faiblesse du roseau!

Le moindre vent qui d'adventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon; tout me semble zéphyr.

L'orgueil du chêne n'est pas un orgueil féroce et inhumain : c'est un orgueil protecteur, une des formes les plus tentantes de l'orgueil, et une des plus désagréables à qui la supporte, même quand il en profite.

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Je vous défendrais de l'orage.

Comme l'emploi multiplié du moi montre bien la vanité du chêne! Comme il a soin de n'oublier aucun

des effets de sa puissance, aucun des bienfaits qu'il prodiguerait au roseau! Sa charité même est orgueilleuse.

La nature envers vous me semble bien injuste.

Ne vous laissez pas tromper, en effet, par ce ton de compassion : le chêne plaint bien moins le roseau qu'il ne se glorifie lui-même. Ce mot

La nature envers vous me semble bien injuste,

veut dire seulement : la nature envers moi a été bien libérale et bien magnifique. Le roseau ne s'y trompe pas, car il répond au chêne d'un ton sec et piqué :

— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci. »

Il ne veut pas se faire le client de l'orgueilleux qui s'offre à lui pour protecteur; il n'est pas, après tout, aussi faible que le dit le chêne. Il a son genre de force : il plie et ne rompt pas. Et c'est ainsi que le développement des deux caractères, celui du grand et celui du petit, nous amène au dénoûment et nous le fait approuver. L'orage arrive en effet.

L'arbre tient bon, le roseau plie;
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien, qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Quomodo cecidit potens? est-il dit dans l'Écriture; mais l'Écriture parle ainsi pour nous enseigner l'instabilité des choses humaines, et pour nous avertir que Dieu seul est grand; ou bien, c'est le cri d'un peuple pleurant le héros qui le défendait[1]; ce n'est pas la joie du petit s'applaudissant de la chute du grand. Telle est, en effet, la joie du roseau et qu'il nous communique. Cette joie est-elle bonne? Vient-elle d'un sentiment généreux et élevé? — L'orgueil est puni. — J'entends; mais l'envie est satisfaite.

Un poëte et un fabuliste allemand, Lessing, a fait une fable pour réfuter ce côté de la fable de la Fontaine : « Pendant une nuit d'orage, la violence du vent du nord avait renversé un chêne élevé. Il gisait étendu sur le sol. A sa vue, un renard, qui sortait le matin de son terrier, s'écria : « Quel arbre! je n'aurais jamais « pensé qu'il fût si grand. » Ici, point d'envie ni de satisfaction mesquine en voyant la chute du chêne. Cette chute même révèle au renard la grandeur de l'arbre; sentiment naturel et vrai. Il y a des grandeurs qu'on ne comprend que lorsqu'elles sont tombées; il y a des colosses dont on ne mesure la hauteur que lorsqu'ils sont couchés à terre. Le malheur leur donne alors une majesté singulière. Que de héros ont eu besoin de l'infortune pour que la foule dît d'eux, comme du chêne

[1] *Machabées*, liv. Ier, ch. IX, v. 20.

de Lessing : « Je ne croyais pas qu'ils fussent si grands! » La pitié alors nous enseigne la justice, et de la justice nous passons souvent à l'admiration. Je suis vieux, et j'ai déjà vu tomber deux ou trois gouvernements; je n'en ai vu aucun qui n'ait été, après sa chute, mieux jugé et plus respecté qu'il ne l'était auparavant. La première heure qui suivait la chute était donnée, comme toujours, à la joie des vainqueurs, aux insultes de la foule, à la bassesse des serviteurs de la fortune. C'était l'heure de l'écume; bientôt la lie tombait au fond du tonneau, et la seconde heure appartenait à la justice, c'est-à-dire aux honnêtes gens, qui disaient, comme le renard de Lessing à l'aspect du chêne renversé : « Je n'aurais pourtant jamais cru qu'il fût si grand. »

Il y a dans la morale de la fable de la Fontaine quelque chose qui me déplaît : « Qu'avez-vous fait pendant la *Terreur*? demandait-on à Sieyès. — J'ai vécu, répondit-il;

Je plie et ne romps pas.

Le mot du roseau est l'original du mot de Sieyès. Je ne dis point que, pendant la *Terreur*, il ne fût pas difficile de vivre; mais il y a des morts que la conscience publique préfère à ces vies-là. L'habileté qui fait vivre porte avec soi sa récompense; le courage et la fierté qui font qu'on meurt n'ont pour consolation que l'es-

time de la postérité. Il ne faut pas leur ôter cette consolation. Il vaut mieux souvent se faire briser par la tempête, comme fait le chêne, que de s'incliner comme le roseau. Ne louons pas la souplesse du roseau. Elle a son mérite, puisqu'elle lui sert à la fois à plier pendant l'orage et à se redresser après. Le roseau est du nombre des gens qui se retrouvent toujours sur leurs pieds, parce qu'ils n'ont pas la prétention de rester toujours debout.

Guillaume Haudent a fait, comme la Fontaine, une fable des animaux malades de la peste, sous le titre de *Confession de l'Ane, du Renard et du Loup*. Guillaume Gueroult a traité le même sujet sous le titre *du Lion, du Loup et de l'Ane*.

Les deux vieilles fables sont charmantes. La confession du loup au renard, du renard au loup, et l'absolution réciproque qu'ils se donnent, sont de vraies scènes de comédie. Quelle hypocrisie comique que celle du loup s'agenouillant devant le renard et se confessant à Dieu et à lui !

Un jour passé dessus une terrasse
Je rencontray une coche fort grasse,
Que je mengeay, pour autant qu'en l'estable,
Comme cruelle et mère détestable,
Ses cochonnets laissoit mourir de faim.
Considérant encore lendemain
Siens cochons orphelins demourez
De leurs parens, je les ai devourez

Par la pitié que j'ai du avoir d'eux,
En les voyant estre ainsi souffreteux.
Si j'ai péché en ces deux cas icy,
J'en quiers pardon en vous criant mercy,
Et suppliant par grand' dévotion
De m'en donner vostre absolution,
Ayant égard à ma grand' repentance...

Qui ne serait touché d'un pareil repentir et d'un pareil pénitent? Qui ne serait disposé à lui pardonner? Aussi voyez avec quelle bénignité le renard confesseur traite le loup pénitent!

. . . . . Certes, vous n'avez pas
Fort offensé n'aussi commis grand cas,
Vu que la coche (ainsi comme l'entends)
Etoit aux champs, où prenoit passe-temps,
Sans tenir compte ni avoir soing et cure
De ses cochons estant sans nourriture,
Seuls en l'estable, où de faim ils mouroient.
Considérant après qu'ils demouroient
De père et mère orphelins, par pitié
Qui vous tenoit, non par inimitié,
Vous les avez tous mangés en la fin...
Je vous absous entièrement de tout,
Vous enjoignant de dire bout à bout
Pater noster, une fois seulement.
Ce qu'il promit très-libéralement.

Voilà-t-il pas un habile casuiste? Décidément, la coche n'a pas été dévorée par gloutonnerie; elle a été condamnée par justice, et le loup n'a fait qu'exécuter un arrêt équitable. Il a continué sa bonne action en

dérobant les cochonnets aux conséquences de leur abandon. Pauvres orphelins de père et de mère, pouvaient-ils vivre? Ils seraient morts de faim; quelle souffrance! Il valait mieux que le loup les mangeât.

Une fois le loup devenu confesseur, il n'est pas moins habile casuiste. Il est vrai que le renard, devenu pénitent à son tour, est plein de bons sentiments; il avoue qu'il a trouvé

. . . L'aultrier[1] en un repaire,
Un fier Coq, despit et orgueilleux,
Fort importun et si très-merveilleux,
Qu'il meurtrissoit de ses griz et ses croqz[2]
Et debelloit pour vray tous autres coqs,
Et outre plus, tant le jour que la nuit,
Estourdissoit par impétueux bruit
Petitz et grands, et en espécial
Les ceux à qui la teste faisoit mal.
Par quoi voyant de cestuy Coq l'orgueil,
En mon courage[3], en conçus un tel deuil,
Que je l'ai pris comme il se pourmenoit
Emmy les champs où ses poules menoit;
Puis l'ai mangé en lui tordant le col,
Pour et afin qu'il ne fist plus du fol.

Le coq tué, il a bien fallu tuer les poules, qui ne cessaient d'accuser et d'injurier le renard. Après cette confession sincère, le loup absout le renard, non sans lui imposer une pénitence :

[1] L'autre hier.
[2] Griffes.
[3] Cœur.

. . Le Loup pour toute pénitence
Lui enchargea qu'il s'abstint volontiers
De manger chair par trois jours tout entiers
De vendredi ; mais c'étoit à sçavoir
S'il n'en trouvoit ou n'en pouvoit avoir :
Ce que promit faire de point en point...

Voilà déjà deux pénitents absous l'un par l'autre. Reste le troisième, c'est-à-dire l'âne.

Tout cela fait, le pauvre Asne est venu
A confesser son cas par le menu,
A tous les deux leur disant : « Mes amis,
Vous cognoissez que nature m'a mis
Sur terre, affin de porter peine et fais,
Et endurer travail, ce que je fais
Patiemment : ce nonobstant encoire[1]
Le plus souvent (ainsi qu'il est notoire)
Je suis bastu et me fait-on jeûner.
Donc, quelquefois, comme sans déjeuner,
Un serviteur au moulin me menoit
Et que lié après lui me tenoit,
Pus[2] adviser, lors en marchant mon train,
C'est à sçavoir deux ou trois brins d'estrain[3]
Outre le bord de ses souliers passans.
Quand je les vis estre ainsi surpassans,
Je vins iceux à tirer et haller
Pour les manger. Depuis, à vrai parler,
Je ne sais pas qu'il en est advenu :
Mais s'aucun mal lui en estoit venu,
Je prie à Dieu de me le pardonner,

[1] Encore.
[2] Je pus.
[3] Paille.

Et que veuilliez m'en absoudre et donner
Et encharger pénitence condigne,
Juste et selon que le cas en est digne;
Lequel vous ai à présent diffini. »
Pas n'eut si tost ce povre Asne fini
Son dit propos, que le Renard et Loup
Ne soient venus à crier bien à coup :
« O meurtrier et larron tout ensemble!
Tu as commis un cas (comme il nous semble
Irrémissible et bien digne de mort,
Vu et connu le grand excès et tort
Que tu as fait au povre serviteur,
Lequel par toi (ô meschant proditeur!)
A souffert mort (possible est) grave et dure
En endurant en ses pieds la froidure,
Pour luy avoir cestuy feurre[1] arraché,
Lequel estoit en ses souliers caché
Pour lui tenir ses dits pieds en chaleur.
Or, affin donc qu'avec ton grand malheur,
Nous punissions ton offence et pesché,
Par nous sera à présent despesché
Incontinent. » Cela conclu entr'eux,
Ils vous ont pris ce povre Asne tous deux,
Et puis vous l'ont tellement dévouré,
Qu'un seul morceau de chair n'est demouré.

La fable de Gueroult n'est pas moins plaisante ni moins significative. C'est le lion qui commence par se confesser au loup et qui avoue tous ses méfaits,

Disant qu'il a par bois, montaigne et plaine,
Tant nuit que jour, perpétré divers maux

[1] Paille.

Et dévoré grand nombre d'animaux,
Bœufs et chevreaux et brebis portant laine;
Dont humblement à Dieu pardon demande
En protestant de n'y plus retourner.
Ce fait, le Loup le vient arraisonner,
Lui remontrant que l'offense n'est grande.
« Comment, dit-il, seigneur plein d'excellence,
Puisque tu es sur toutes bêtes roi,
Te peut aucun établir quelque loi[1]?
Il est loisible à tout prince de faire
Ce qu'il lui plaît sans contradiction.
Pourtant[2], seigneur, je suis d'opinion
Que tu ne peux en ce faisant mal faire. »

Le loup ici n'est pas seulement un casuiste, c'est un publiciste : il sait les droits de la toute-puissance. Le roi peut tout sur son peuple, et le peuple ne peut rien sur le roi. Ce loup-là sans doute a lu la consultation que Louis XIV, forcé de mettre de gros impôts sur le peuple et ayant des scrupules, demanda à des docteurs de Sorbonne, qui déclarèrent que le roi, étant propriétaire de tous les biens de ses sujets, il ne devait pas se faire scrupule de leur prendre une partie de leurs biens par l'impôt, puisque tout ce qu'il leur en laissait était de pure grâce.

Ayant si bien défendu le principe de l'autorité dans le lion, le loup est sûr maintenant de trouver faveur auprès de lui, quelques péchés qu'il ait commis. Il

[1] Quelqu'un peut-il t'imposer une loi.
[2] Aussi.

avoue donc qu'il a dévoré des moutons, des juments, des chevaux; à quoi le lion répond négligemment :

. . . . Ceci n'est pas grand cas :
Ta coutume est d'ainsi faire, est-ce pas?
Outre à cela t'a contraint la famine.

Et alors le lion dit à l'âne de faire, à son tour, sa confession :

. . Or, conte-nous ta vie
Et garde bien d'en omettre un seul point;
Car, si tu faux, je ne te faudrai point [1],
Tant de punir les menteurs j'ai envie!
L'Asne, craignant de recevoir nuisance,
Répond ainsi : « Mauvais sont mes forfaits,
Mais non si grands que ceux-là qu'avez faits,
Et toutefois j'en reçois déplaisance.
Quelque temps fut que j'étois en servage
Sous un marchand qui bien se nourrissoit
Et au rebours pauvrement me pansoit,
Combien qu'il eust de moy grand avantage.
Le jour advint d'une certaine foire
Où, bien monté sur mon dos, il alla;
Mais arrivé, jeun il me laisse là,
Et s'en va droit à la taverne boire.
Marri j'en fus, car celui qui travaille
Par juste droit doit avoir à manger;
Or je trouvai, pour le conte abréger,
Ses deux souliers remplis de bonne paille.
Je la mangeai sans le sçu de mon maître;
En ce faisant j'offensai grandement,
Dont je requiers pardon très-humblement,

[1] Car, si tu manques, je ne te manquerai point

N'espérant plus telle faute commettre.
— O quel forfait! ô la fausse pratique!
(Ce dit le Loup fin et malicieux).
Au monde n'est rien plus pernicieux
Que le brigand ou larron domestique.
Comment! la paille aux souliers demeurée
De son seigneur, manger à belles dents!
Et, si le pied eust été là dedans,
Sa tendre chair eust été dévorée.
— Pour abréger, dit le Lion à l'heure,
C'est un larron, on le voit par effet.
Pour ce il me semble et j'ordonne, de fait,
Suivant nos lois anciennes, qu'il meure. »
Plutost ne fust la sentence jetée,
Que maître Loup le pauvre Asne étrangla,
Puis de sa chair chacun d'eux se soûla.
Voilà comme elle fut exécutée.

Prendrai-je maintenant le chef-d'œuvre de la Fontaine, les *Animaux malades de la peste*, pour le comparer aux deux vieilles fables? Tout est supérieur dans la Fontaine, et d'une supériorité d'autant plus remarquable, que les deux fables du seizième siècle sont excellentes. Dans Haudent et Guéroult, les trois animaux se rencontrent, ici dans un pèlerinage, là par hasard. Pourquoi leur prend-il fantaisie de se confesser l'un à l'autre? Je n'en sais trop rien. La Fontaine amène la confession des divers animaux d'une manière naturelle et dramatique. Les animaux sont attaqués de la peste :

Ils ne mouraient pas tous; mais tous étaient frappés

Quel tableau d'une société désolée par la contagion! Vous souvenez-vous de la description de Thèbes en proie aussi à la maladie que les dieux ont envoyée aux Thébains, pour les punir de l'indifférence qu'ils ont montrée à punir le meurtre de Laïus? Le peuple vient trouver Œdipe et lui demande de chercher les moyens de conjurer le fléau destructeur. Mêmes malheurs et même douleur chez les animaux. De même aussi le roi convoque son conseil pour chercher le remède aux maux de ses sujets.

Le Lion tint conseil et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience;
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur;
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses;
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'Ane vint à son tour, et dit : — J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Le loup *quelque peu clerc* est dans Guéroult un véritable orateur du ministère public, ardent à trouver partout le crime et accusant les intentions, quand il ne peut pas accuser les actions. Comment! dit-il, quand l'âne vient d'avouer qu'il a mangé la paille des souliers de son maître,

Comment! la paille aux souliers demeurée
De son seigneur manger à belles dents!
Et, si le pied eût été là dedans,
Sa tendre chair eût été dévorée.

Cette hypothèse accusatrice et déclamatoire vaut le trait de la Fontaine :

Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable!

Nous avons vu quel est le caractère général de la fable depuis l'antiquité jusqu'à la fin du seizième siècle. Il est temps d'aborder les fables de la Fontaine, de voir en quoi il a conservé à la fable son caractère original, et en quoi il l'a changé

NEUVIÈME LEÇON

DU CARACTÈRE ET DE LA VIE DE LA FONTAINE

Avant d'étudier le caractère des fables de la Fontaine, il est bon de dire un mot de la vie et du génie de la Fontaine : l'homme explique le poëte.

Je prendrai dans les ouvrages de la Fontaine lui-même tout ce que je veux dire de sa vie. Je dois, en effet, remarquer que, de tous les auteurs du dix-septième siècle, la Fontaine est celui qui parle le plus volontiers de lui-même, de ses sentiments, de ses goûts, de ses habitudes. Cherchez dans Corneille, dans Molière. dans Racine, des détails sur leur vie et sur leurs sentiments, vous n'en trouverez pas. Ils s'effacent complétement derrière leurs héros. Dans Boileau, il y a

quelques mots sur sa famille et sur sa vie, mais courts et réservés. La Fontaine, au contraire, nous entretient, avec une sorte de confiance amicale, de ses goûts, de ses idées et de ses sentiments. Il va même jusqu'à nous parler de son appartement et de ses meubles. Il avait, par exemple, acheté les bustes en terre cuite des plus grands philosophes de l'antiquité, et il en avait orné sa chambre. Il aimait les arts, la musique, et il avait un clavecin dans sa chambre à côté de ses philosophes; Il voulait que ses amis

Pussent avoir quelque musique
Dans le séjour philosophique.
Vous vous moquez de mon dessein;
J'ai cependant un clavecin.
Un clavecin chez moi! Ce meuble vous étonne.
Que direz-vous, si je vous donne
Une Chloris de qui la voix
Y joindra ses sons quelquefois?
La Chloris est jolie, et jeune; et sa personne
Pourrait bien ramener l'amour
Au philosophique séjour.
Je l'en avais banni : si Chloris le ramène,
Elle aura chansons sur chansons;
Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon désormais
Qu'à chanter les Chloris et les laisser en paix[1].

[1] Œuvres complètes de la Fontaine, édit. Walckenaër, grand in-8°, p. 651. — Didot, 1840.

C'est peu de nous dire ses goûts et ses plaisirs, il nous parle de sa santé, de ses rhumatismes, de son âge qui les lui donne. Autrefois, et quand il était jeune, il ne craignait rien; aujourd'hui, il craint tout.

Rien ne m'eût fait souffrir, et je crains toute chose;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous savez qu'à sa mère il se plaignit un jour
Du pli d'une feuille de rose :
Ce pli l'avait blessé. Par quels cris forcenés
Aurait-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés[1].

Pourquoi le moi de la Fontaine ne nous déplaît-il pas? C'est ici un des grands mystères de la littérature ou plutôt de l'âme humaine. Le *moi* est ordinairement ennuyeux et désagréable. Plus nous l'aimons en nous, moins nous le supportons en autrui; et les auteurs qui se laissent aller à parler d'eux-mêmes déplaisent vite aux lecteurs. Mais il y a des *moi* aimables et naïfs qui échappent à cette loi; il leur sied de se montrer; on leur sait gré de se répandre; leurs confidences plaisent; ils nous disent quels sont leurs goûts, leurs penchants, leur humeur; et, quand même cette humeur ne serait pas la nôtre, elle nous attire et nous charme. Ils peuvent parler aussi de leurs défauts : nous ne leur en voulons pas de ce qui nous choquerait dans les autres

[1] Œuvres complètes de la Fontaine, etc., p. 658.

et qui nous séduit en eux. Ce talent de plaire aux autres en leur parlant de soi est un don particulier. Heureux ceux qui l'ont, comme la Fontaine! Mais bien malheureux, ou plutôt bien maladroits ceux qui, ne l'ayant pas, l'inventent et le contrefont! Les humoristes de bon aloi sont charmants ; les humoristes par imitation sont insupportables.

Avec le goût que la Fontaine a de parler de lui, et avec le goût surtout que nous avons de l'écouter, l'histoire de sa vie est facile à faire : il la raconte lui-même à tout propos. Ses confidences remplacent ses mémoires.

Né en 1621, à vingt ans il entre à l'Oratoire, croyant avoir une vocation religieuse. Au bout de deux ans, il quitte l'Oratoire et se marie à vingt-deux ans, croyant avoir une vocation conjugale, qui ne fut ni plus forte ni plus durable que sa vocation religieuse. Je ne veux point chercher si, dans le ménage de la Fontaine, ce fut le mari ou la femme qui eut le plus de torts. Je mets sans hésiter les plus gros torts sur le compte du mari : il y a dans la Fontaine je ne sais combien d'aveux de son peu de vocation pour le mariage et pour le ménage. Je ne parle pas seulement de son inconstance, confessée et presque professée ; il a aussi une doctrine sur le mariage, et cette doctrine n'est rien moins qu'édifiante. Voyez la lettre qu'il écrit au prince de Conti, en 1689, sur la cassation en parlement du mariage de

mademoiselle de la Force avec le fils du président Brion. C'était un procès singulier. Une fille de grande noblesse, mademoiselle de la Force, s'était fait épouser par le fils d'un président au parlement qui était très-riche; et le président demandait la cassation de ce mariage. Elle fut prononcée par le parlement, malgré les efforts de la maison de la Force et des plus grands seigneurs du royaume. La Fontaine rend compte de cette affaire, et il en profite pour expliquer sa doctrine sur le mariage.

Pleurez, habitants d'Amathonte!
La Force, non sans quelque honte,
A vu rompre les doux liens
Qui lui promettaient de grands biens.
Doux liens? ma foi! non, beau sire.
Sur ce sujet, c'est assez rire.
Je soutiens et dis hautement
Que l'hymen est bon seulement
Pour les gens de certaines classes.
Je le souffre en ceux du haut rang,
Lorsque la noblesse du sang,
L'esprit, la douceur et les grâces
Sont joints au bien; et lit à part
Il me faut plus à mon égard.
Et quoi? De l'argent sans affaire
Ne me voir autre chose à faire,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Que de suivre en tout mon vouloir.
Femme, de plus, assez prudente
Pour me servir de confidente;

Et quand j'aurais tout à mon choix,
J'y songerais encor deux fois[1].

Ainsi, selon la Fontaine, le mariage n'est bon dans la société qu'en haut et en bas : en haut, pour perpétuer les grands noms, les grandes familles; en bas, pour qu'il y ait un peuple. Quant aux gens d'élite et de bonne compagnie, quant aux lettrés surtout, point de mariage, à moins que le mariage ne leur donne beaucoup d'argent sans affaires et sans soucis, beaucoup de loisir et de liberté en tout genre. Que dites-vous de cet égoïsme voluptueux? Est-ce là la vie du père de famille? Aussi la Fontaine a-t-il horreur des devoirs du père de famille :

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille!
— Et je ne t'ai jamais envié cet honneur,

dit-il à la fin de la fable du *Fermier, le Chien et le Renard.*

T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.
(Liv. XII, f. 3.)

Sachant si bien les devoirs du père de famille, la Fontaine n'a jamais voulu les pratiquer. D'ailleurs, il n'aimait pas les enfants, et il nous le dit sans cesse

[1] Œuvres complètes de la Fontaine, etc., p. 665.

dans ses fables, comme il nous dit tout ce qu'il pense et tout ce qu'il sent, tout ce qu'il aime et tout ce qu'il hait. Vous savez dans les deux Pigeons :

Mais un fripon d'enfant
(Cet âge est sans pitié!)
Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse...

Ailleurs, dans la fable des *Dieux voulant instruire un fils de Jupiter :*

L'enfance n'aime rien.

Ainsi, cet amour de l'enfance qui a si heureusement inspiré les poëtes et les peintres de nos jours, la Fontaine, c'est-à-dire le poëte de la grâce et de l'agrément, choses qui sont si propres à l'enfance, la Fontaine en fait fi; et il a raison avec ses goûts de célibataire épicurien. L'enfant représente la famille; il en fait les joies et les chagrins; il en fait la force. Qui de nous ne sait les beaux vers de M. Hugo sur l'enfant ?

Il est si beau l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers.
Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime ;
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,

Dans le mal triomphants
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Quelle image charmante dans ces vers, charmante et grave comme quelques-unes des madones de Raphaël! Derrière cette tête d'enfant, si belle avec ses blonds cheveux et son doux sourire, je vois la grave et touchante image de la famille, son paisible bonheur, ses tristesses consolées par la communauté de souffrance et de patience, ses devoirs qui sont des plaisirs, ses soucis qui sont des vertus, tout ce qui rend la famille douce et sacrée, tout ce que la Fontaine fuyait comme un embarras. Son caractère ôtait à son génie une des meilleures et des plus gracieuses inspirations de la poésie.

La Fontaine n'a-t-il jamais, soit comme poëte, soit comme homme, regretté les douceurs du ménage et de la famille? Quelques personnes charitables l'ont voulu croire en lisant les vers de *Philémon et Baucis :*

Baucis devint tilleul; Philémon devint chêne.
On les va voir encor, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.

Cette exclamation, *ah! si* est le seul signe de vo-

cation conjugale que la Fontaine ait montré dans ses œuvres.

Le célibat n'est possible, en quelque sorte, qu'à Paris. En province, il est intolérable. La Fontaine, après avoir vécu jusqu'à trente-trois ans à Château-Thierry, moitié marié et moitié célibataire, faisant de la littérature, et grand lecteur surtout de toutes sortes de livres, anciens et modernes, vint à Paris et fut présenté à Fouquet, qui lui fit une pension de mille livres.

Fouquet a un nom dans l'histoire littéraire et dans l'histoire politique du dix-septième siècle. Il avait peut-être l'ambition de succéder à Richelieu dans le patronage de la littérature comme dans l'autorité politique, ou du moins il comprenait mieux que Mazarin le genre d'appui que la littérature peut donner au pouvoir. Cette ambition de Fouquet perce dans la dédicace du poëme d'*Adonis*, que la Fontaine lui adressa en 1658. Les auteurs ne louent jamais leurs patrons que des qualités que ceux-ci veulent avoir, et, quand j'entends la Fontaine dire à Fouquet, dans cette dédicace, « que l'État ne se peut passer de ses soins et que les ministres de plus d'un règne n'ont point acquis une expérience aussi consommée que la sienne; » — quand il ajoute : « Les Muses, qui commençaient à se consoler de la mort d'Armand par l'estime que vous faites d'elles, en vous voyant malade, se voyaient sur le point de perdre encore une fois leurs amours; » je crois que cette compa-

raison avec Richelieu était ce qui plaisait le plus à Fouquet. Louis XIV n'était pas disposé à être Louis XIII, et Fouquet fut arrêté après les fêtes de Vaux, en 1662. Cet homme d'esprit avait fait une grande faute : il n'avait pas compris ce qu'était le jeune Louis XIV; il l'avait jugé sur son âge et sur son éducation, et non sur son caractère qu'il n'avait pas pris la peine d'étudier. Il avait cru qu'un roi jeune et ami du plaisir n'aimerait pas en même temps les affaires, et qu'il aurait toujours besoin d'un ministre principal. Ce ministre, selon Fouquet, et j'ajoute selon presque toute la cour, ne pouvait être autre que lui-même. Ce fut là la faute qui perdit Fouquet. Il fut accusé de concussion, et il pouvait l'être. Il avait peut-être moins prévariqué que Mazarin, qui mourut riche et honoré; mais il avait prévariqué comme tous les ministres de ce temps, comme prévariqua lui-même Colbert, son accusateur, qui fit une immense fortune, et la fit, comme tous les ministres du temps, en se réservant une part plus ou moins forte dans la perception des deniers publics.

L'arrestation et la captivité de Fouquet furent une grande épreuve pour la fidélité de ses amis. Il y a toujours dans chaque siècle deux ou trois épreuves de ce genre. Beaucoup d'amis de Fouquet y succombèrent; la Fontaine en sortit pur et glorieux. Sa fidélité à Fouquet fait partie de sa renommée. Il déplora sa disgrâce en beaux vers; mais je préfère à tous ces beaux vers

cette lettre écrite par la Fontaine à son ami Maucroix, au moment où il vient d'apprendre le malheur de Fouquet.

« Ce samedi matin, (septembre 1662).

« Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami; elles ne me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre... Ah! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Madame de B... a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson : si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami : je t'en dirais beaucoup davantage, si j'avais l'esprit tranquille présentement; mais, la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui. »

L'homme se montre surtout dans cette lettre, et j'aime à l'y voir, parce que plus tard, en admirant le poëte et les beaux vers qu'il a consacrés à la disgrâce de Fouquet, je saurai qu'il y a là une véritable inspiration du cœur.

C'est l'homme encore que je trouve mêlé au poëte

dans les lettres à sa femme, pendant qu'il accompagne en Limousin son ami Jannart. Ce voyage en Limousin est encore une suite de la disgrâce de Fouquet. Jannart était un des substituts de Fouquet, quand celui-ci était procureur général du parlement de Paris. Il fut exilé à Limoges; la Fontaine le suivit : il passa par Amboise et visita le château, où Fouquet avait été enfermé pendant quelque temps. Il admira la vue qu'on a du haut de ce château; car la Fontaine a le goût des belles vues et des beaux paysages, plus qu'on ne l'avait de son temps. Puis, faisant un retour sur le malheur de son bienfaiteur : « De tout cela, dit-il, le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment : on avait bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avait laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir : triste plaisir, je vous le confesse; mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef; au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description : mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil

Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement,
Ce serait attirer vos larmes;
Je l'ai fait insensiblement :
Cette plainte a pour moi ses charmes.

Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit[1]... »

La Fontaine ne se contentait pas de pleurer la disgrâce de Fouquet, il le défendait par ses vers, il lui ramenait peu à peu la pitié. Comme les surintendants des finances n'étaient jamais populaires et que le peuple détestait les impôts dans l'homme qui les levait et qui les administrait, la disgrâce de Fouquet avait excité dans le public une de ces joies ignorantes et envieuses qui sont de tous les temps. Les amis de Fouquet avaient à changer en pitié cette malignité publique : ils y réussirent, et la Fontaine plus qu'un autre par ses beaux vers. Il le savait et se rendait justice sur ce point : ainsi, dans le *Songe de Vaux*, publié après la disgrâce de Fouquet, la Fontaine, célébrant les merveilles du château de Vaux :

Les arts vantent ici tour à tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et, d'un cœur généreux,
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi : ses amis disparurent;
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.

[1] Œuvres complètes de la Fontaine, etc., p. 615.

Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs,
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs[1].

Mais c'est surtout dans son élégie des *Nymphes de Vaux* que la Fontaine a fait éclater sa reconnaissance et son génie :

. . . . . .
Les destins sont contents : Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère, au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce pouvoir suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité!
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,

[1] Œuvres complètes de la Fontaine, etc., p. 502.

Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
. . . . . .
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage:
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur.
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux[2].

Fouquet n'était pas étranger à cette défense poétique que la Fontaine faisait de son malheur. Il la dirigeait, pour ainsi dire, ou tout au moins la conseillait; et, rendons cette justice à Fouquet, il ne voulait pas que sa défense poétique fût plus faible et plus pusillanime que sa défense judiciaire. Après sa belle élégie des *Nymphes de Vaux*, la Fontaine avait fait une ode

[1] Œuvres complètes de la Fontaine, etc, p. 518.

au roi, où il demandait la grâce de Fouquet, comme si celui-ci était coupable et l'avouait :

> Oui, si tu crois qu'il est coupable,
> Il ne veut plus être innocent.

Il envoya cette ode à Fouquet, et le prisonnier la trouva trop humble. Il ne voulait pas être gracié, mais être jugé. Nous n'avons pas la lettre de Fouquet à la Fontaine; mais nous avons la réponse de celui-ci, et cette correspondance fait honneur à tous les deux : au persécuté, qui est fier et digne; à l'ami, qui se fait volontiers suppliant pour la vie de son bienfaiteur.

« ..... Vous dites que je demande trop bassement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous, monseigneur; et en vérité celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir. Mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grâce qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques et si pressants, que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre âme. »

L'affectueuse fidélité de la Fontaine pour Fouquet montre que, dans les éloges qu'il lui avait donnés pen-

dant sa prospérité, il n'y avait ni bassesse ni ambition. La Fontaine aimait les bienfaits de Fouquet, parce qu'il y trouvait le moyen de vivre selon son goût, et de se livrer au loisir; mais il aimait aussi le bienfaiteur. Il y avait deux choses qui devaient préserver la Fontaine de l'ingratitude : son âme était insouciante de la richesse et du pouvoir, et elle n'était pas insouciante de l'amitié.

S'il ne visait pas dans ce monde à être riche, il s'inquiétait aussi peu d'être noble. Cependant on lui fit un procès pour usurpation de titres. En 1657, une commission fut instituée pour rechercher les usurpateurs de titres de noblesse. Cette manie des titres a toujours été fréquente en France, selon la Fontaine lui-même :

Se croire un personnage est fort commun en France.
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois.
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

La Fontaine n'avait aucune prétention personnelle à la noblesse; mais sa famille avait eu cette vanité, dont il se raille. Son père se faisait appeler *de la Fontaine*, et, dans des actes de famille que le fils avait sans doute signés sans les lire (cela peut se croire aisé-

ment de la Fontaine), notre poëte était qualifié d'*écuyer*. Le fisc dirigea des poursuites contre lui, et, en son absence, un arrêt par défaut le condamna à deux mille francs d'amende. Punir la vanité par l'intérêt, c'est justice; mais la punir dans la Fontaine, qui ne l'avait pas, c'était une grande injustice particulière. La Fontaine s'adressa alors au duc de Bouillon, qui était seigneur de Château-Thierry, et dont la femme, qui était une Mancini, goûtait le talent encore peu connu de la Fontaine. Il le supplia dans une épître de mettre ses doléances sous les yeux de Colbert, et de le faire décharger de cette grosse amende. La Fontaine déclare très-volontiers qu'il n'est pas noble :

Je ne dis pas qu'il soit juste qu'on voie
Le nom de noble à toutes gens en proie.
C'est un abus, il faut le prévenir,
Et sans pitié les coupables punir;
Il le faut, dis-je, et c'est où nous en sommes.
Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
Du vain honneur de ce mot d'écuyer,
Qui rit de ceux qui veulent le paraître,
Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'être;
C'est ce qui rend mon esprit étonné.
. . . . . .
Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste et cultiver les Muses?
Hélas! qu'un jour elles seront confuses,
Quand on viendra leur dire en soupirant :
Ce nourrisson, que vous chérissez tant,

Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
Qui préférait à la pompe des villes
Vos antres cois, vos chants simples et doux,
Qui, dès l'enfance, a vécu parmi vous,
A succombé sous une injuste peine;
Et d'affecter une qualité vaine
Repris à faux, condamné sans raison,
Couvert de honte, est mort dans la prison[1]!

Nous commençons à connaître la Fontaine. Suivons-le dans les événements de sa vie, qui sont ses amitiés, ses goûts, ses humeurs, ses habitudes.

C'est en 1664 que la Fontaine vint à Paris avec la duchesse de Bouillon. Il se lia avec Molière, Racine, Boileau et Chapelle. On se réunissait souvent chez Boileau, dans son appartement, rue du Vieux-Colombier. Quelle réunion! Molière déjà célèbre, Racine qui allait donner *Andromaque;* Boileau, qui publiait ses premières satires; Chapelle, qui lisait à ses amis son voyage. Ils causaient de tout, des anciens, des modernes, de la tragédie, de la comédie, des règles du théâtre; Ils s'entretenaient aussi de leurs ouvrages. La Fontaine n'avait pas encore publié ses contes et nouvelles, dont la première partie parut seulement en 1665. Il était, dans la conversation, ou très-distrait ou grand parleur et grand argumentateur, toujours vivement possédé de ses idées, soit qu'il s'entretînt avec elles, soit qu'il les

[1] Œuvres complètes de la Fontaine, etc., p. 535 et 536.

répandit au dehors. Était-il dans ses rêveries, il était impossible de l'en tirer; mais ces rêveries ne faisaient pas que ses amis estimassent moins son génie; et même Molière semblait mettre la Fontaine au-dessus de Racine et de Boileau. « Un jour qu'il soupait avec Racine, Boileau, la Fontaine et Descoteaux, fameux joueur de flûte, la Fontaine était encore plus qu'à son ordinaire plongé dans ses distractions. Racine et Boileau, pour le tirer de sa léthargie, se mirent à le railler si vivement qu'à la fin Molière trouva que c'était passer les bornes. Au sortir de table, il poussa Descoteaux dans l'embrasure d'une fenêtre, et, lui parlant d'abondance de cœur, il lui dit : « Nos beaux esprits ont beau se tré-« mousser, ils n'effaceront pas le bonhomme[1]. »

Si Molière estimait tant la Fontaine, celui-ci, de son côté, estimait beaucoup Molière depuis longtemps, et il est un des premiers qui aient rendu hommage à son génie. Quand, à la cour et même parmi les lettrés, Molière n'était encore que le chef d'une troupe de comédiens, La Fontaine disait déjà de lui, après la première représentation des *Fâcheux*, à Vaux, chez Fouquet :

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain, par sa manière,
Charme à présent toute la cour.
. . . . . .
J'en suis ravi, car c'est mon homme.

[1] *Histoire de la Fontaine*, par Walckenaër, 3e édit., p. 141-142.

Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix,
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?

Faut-il citer quelques traits de distraction de la Fontaine? Un jour, chez Boileau, il y avait Racine, M. de Valincour et le frère de Boileau, docteur en théologie. Celui-ci se mit à disserter sur saint Augustin, et en fit un grand éloge. La Fontaine, plongé dans ses rêveries habituelles, écoutait sans entendre. Enfin, cependant, il se réveilla comme d'un profond sommeil, et, pour prouver qu'il avait bien saisi le sujet de la conversation, il demanda d'un grand sérieux au docteur s'il croyait que saint Augustin eût plus d'esprit que Rabelais, qui était un de ses auteurs favoris. Le docteur surpris le regarda de la tête aux pieds et lui dit pour toute réponse : « Prenez garde, Monsieur de la Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers. » Ce qui était vrai et ce qui faisait de la réponse de l'abbé Boileau un mot à la fois gai et grave.

Quand la Fontaine était entrain de causer et d'argumenter, il avait la même distraction sous une autre forme. Préoccupé de ses idées, il parlait et n'écoutait pas les autres. « Dans un dîner qu'il faisait avec Molière et Boileau, on se mit à discuter sur le genre dramatique. La Fontaine condamnait les *à parte* : « Rien, disait-il, n'est plus contraire au bon sens.

« Quoi! le parterre entendra ce qu'un acteur n'entend « pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle! » Comme il s'échauffait en soutenant son sentiment, de façon qu'il n'était pas possible de l'interrompre et de lui faire comprendre un seul mot : « Il faut, disait Boi- « leau à haute voix, tandis que la Fontaine parlait, « il faut que la Fontaine soit un grand coquin, un « grand maraud. » Boileau répétait continuellement les mêmes paroles sans que la Fontaine cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire; sur quoi la Fontaine, revenant à lui comme d'un rêve interrompu : « De « quoi riez-vous donc, demanda-t-il. — Comment, lui « dit Despréaux, je m'épuise à vous injurier fort haut, « et vous ne m'entendez point, quoique je sois si près « de vous que je vous touche; et vous êtes surpris « qu'un acteur sur le théâtre n'entende point un *à* « *parte* qu'un autre acteur dit à côté de lui[1]! »

Comme Jean-Jacques Rousseau, la Fontaine aimait à travailler en plein air. Il aimait la campagne plus qu'on ne le faisait au dix-septième siècle; il en goûtait le charme. Il n'en faisait pas une doctrine, comme fit Jean-Jacques Rousseau; il s'en faisait un plaisir, et il y trouvait une inspiration qui donnait à sa poésie une grâce de description rare dans les poëtes de son temps :

[1] *Histoire de la Fontaine*, par Walckenaër, p. 143-144.

Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Les échos, les zéphyrs et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.

Il aimait les arbres; j'allais presque dire qu'il les respectait presque autant que font les Anglais. En France, le plus bel arbre du monde, si, dans une allée, il gêne l'envergure de la robe d'une dame, est à l'instant abattu. Il est vrai que, coupant sans pitié les gros arbres, nous en replantons d'aussi gros, croyant qu'ils pousseront, quoique transplantés, et nous applaudissant de pouvoir ainsi en tout nous dispenser de patience. Malheureusement, nos arbres-momies (car nous les emmaillotons pour les conserver), ne gagnent pas la plus petite ramure en dix ans, pour nous apprendre sans doute qu'il n'y à de bons et doux ombrages que ceux que fait le temps.

La Fontaine est de l'école qui vénère l'ombre que font les vieux arbres, et celle aussi que feront les jeunes. Voyez la fable de *la Forêt et le Bûcheron*. Le bûcheron avait perdu le bois de sa cognée, et il demandait à la forêt de lui laisser prendre seulement une branche,

Afin de faire un autre manche.
Il irait employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin,
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.

La vieille forêt le crut, lui fournit un autre manche, et le bûcheron se servit aussitôt de sa cognée contre la

forêt. Voilà le train du monde et de ses sectateurs, continue la Fontaine :

On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus?

En 1668, ayant déjà quarante-sept ans, la Fontaine publia les six premiers livres de ses fables, qui, dès ce moment, eurent une grande renommée. Avant ses fables, il avait déjà fait paraître en 1665 et 1666 ses *Contes et Nouvelles*. Il était donc déjà connu et célèbre. Aussi, en 1667, avait-il obtenu chez madame Henriette, duchesse d'Orléans, une charge de gentilhomme. Il n'en remplissait pas l'emploi, et ses fonctions ne faisaient aucun tort à ses chers loisirs. Il semble que tous les protecteurs de la Fontaine, entrant dans le secret de son génie, se soient entendus l'un après l'autre pour respecter sa paresse, cette paresse rêveuse et méditative, qui était son genre de travail et d'inspiration. Chez madame Henriette, il ne faisait rien, et quand, en 1671, il perdit sa charge à la mort de la princesse, et qu'il se retira chez madame de la Sablière, il n'y fit rien non plus que de se laisser aller à son génie.

Madame de la Sablière mérite d'avoir un rôle dans l'histoire littéraire du dix-septième siècle. Riche, belle, aimable et recevant la meilleure société de la cour et de

la ville, elle aimait les lettres et les sciences, les connaissait, ne s'en vantait pas, était le contraire de la précieuse et de la femme savante, et logeait chez elle Bernier, le voyageur et le philosophe, et la Fontaine, qui étaient ses commensaux, sans être ni ses flatteurs ni ses amants. Toute la famille de madame de la Sablière était littéraire. Son mari a fait des madrigaux, qui sont des meilleurs et des plus agréables de notre langue. Ils ne sont pas faits pour sa femme, qui les eût mérités par sa beauté et par sa grâce, sinon par sa vertu. Elle était du monde, de ce monde aimable et brillant qui fut pendant longtemps celui de Louis XIV, quoique ce monde eût dans ses opinions plus de liberté d'esprit que le monde de la cour. Ce monde spirituel et libre devint plus tard la société du Temple, celle des Chaulieu, des Lafare et des Vendôme, qui fut en opposition alors avec la cour régularisée, sinon convertie, par madame de Maintenon. Tous les amis de madame de la Sablière n'allaient pas jusqu'à la licence d'opinion du Temple. Plusieurs s'arrêtèrent en route et revinrent à la religion; madame de la Sablière elle-même finit sa vie dans les pratiques de la plus austère piété.

L'Église alors prêtait souvent au monde des évêques et des abbés qui semblaient se souvenir fort peu des lois de leur état; mais en revanche le monde rendait souvent, non pas à l'Église, mais au couvent ou aux

austérités pieuses de la retraite des âmes mondaines qui, sentant par expérience le néant du monde ou le vide des passions, ne trouvaient qu'en Dieu la paix de leur cœur. Le dix-septième siècle est le siècle des grands désordres et des grandes pénitences. Au dix-huitième siècle, les passions gardent leur ascendant et l'étendent; mais le repentir perd son autorité et son efficacité; l'expiation des passions se fait dans le monde e par le monde; elle devient un châtiment et n'est plus une réhabilitation consolatrice. Au dix-neuvième siècle enfin, il n'y a plus ni grands désordres ni grandes pénitences. Dans la littérature, le vice prêche encore parfois avec audace; dans le monde, il n'est plus de mise : le vice et la vertu ont transigé entre eux par l'indifférence.

Il est facile de retrouver, dans les vers que la Fontaine a consacrés à madame de la Sablière, le ton et l'esprit de son salon. C'est bien là l'ancienne conversation française si renommée et si oubliée. Je me garderai d'essayer de la définir. L'abbé Delille a fait un poëme de la *Conversation*, où il a essayé de la décrire, et, quoique l'abbé Delille fût lui-même un excellent causeur et qu'il eût l'ancienne tradition, il n'a pas réussi à représenter ce qu'il est si difficile de définir ou de peindre. La Fontaine y a mieux réussi en louant madame de la Sablière. Voyez ces vers charmants :

Iris, je vous louerais : il n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point.
D'autres propos, chez vous, récompensent ce point :
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part ; le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose[1].

Ne voilà-t-il pas, dans ces derniers vers, la définition ou plutôt l'expression même de la vraie conversation? Point de méthode, point de sujet traité *ex professo* : disserter n'est point causer. Point de controverse et d'argumentation : discuter n'est point causer. Surtout point de monologues : qui ne sait pas écouter ne sait pas causer. Les bavards sont l'opposé des causeurs. Le causeur est l'homme qui sait lancer

[1] Fables, liv. X, f. I. *Discours à madame de la Sablière.*

le volant et qui sait le recevoir, qui jette et ramasse la balle à propos, qui ne la garde pas longtemps. A qui l'envoie-t-il? Ce n'est pas à un *partner* habituel, la conversation alors ne serait qu'un dialogue appris d'avance. Il envoie la balle à tout le monde : la ramasse qui veut ou qui peut. Je ne conseille pas, en effet, à tout le monde de se mêler à tort et à travers à la conversation. Il faut de l'à-propos, de l'adresse, un peu de courage, de la promptitude. Jean-Jacques Rousseau disait qu'il trouvait toujours sur l'escalier le mot qu'il aurait dû dire dans le salon. L'esprit après coup n'est pas de l'esprit. Évitez surtout les diseurs de rien, les hérauts de la banalité. Qui de nous n'a vu l'embarras et l'inquiétude d'une maîtresse de maison ayant un salon, quand elle voit un de ces diseurs de rien prêt à prendre la parole? Comme elle l'interrompt à propos! Comme elle coupe brusquement par le milieu l'histoire dont elle voit avec effroi la queue s'allonger démesurément!

La femme qui sait tenir un salon et diriger un entretien; autre talent, autre art charmant et qui ne se retrouve plus que çà et là. C'était l'art suprême du dix-septième et du dix-huitième siècle, art difficile par les qualités diverses qu'il exige. Il faut à la femme qui tient un salon beaucoup d'esprit, sans qu'elle tienne à le montrer. Il faut, non pas qu'elle le cache, mais qu'elle le mette au service du monde; qu'il soit toujours

prêt et jamais pressé. Aussitôt que l'entretien languit, la maîtresse de maison doit le ranimer, le relever, surtout le détourner sur un autre sujet : la conversation n'est pas tenue de dire tout et d'épuiser un sujet. La maîtresse de maison doit, outre l'esprit, avoir un grand fonds de bonté. Cela ne paraît pas nécessaire au premier coup d'œil; cependant, s'il n'y a pas de bonté dans un salon, il devient bien vite un bureau d'esprit, une coterie médisante : ce n'est plus un salon. Je dis que la maîtresse de maison doit être bonne; je ne dis pas qu'elle doive être tendre. Si elle est tendre, elle aura des préférences : les préférences perdent les salons. La conversation a pour loi suprême l'égalité tempérée et corrigée par le mérite. Il se fait des hiérarchies dans les salons; mais ce sont des hiérarchies naturelles, celles que tout le monde admet. Les hommes préfèrent naturellement l'esprit à la sottise, l'originalité à la banalité. Ces préférences-là ne blessent pas, parce que tout le monde en voit la raison. Les préférences qui viennent de l'amour, n'ayant de raison que le goût particulier, blessent le monde.

J'ai souvent entendu demander si une maîtresse de salon doit être belle. Cela ne nuit pas; mais cela n'est pas nécessaire, et surtout cela ne suffit pas. La beauté ne dispense d'aucune des qualités que j'ai indiquées. Une femme spirituelle et bonne peut, quoique laide, diriger fort bien un salon. Une femme spirituelle et

belle, si la bonté manque, ne le dirigera pas longtemps. Je sais bien que la beauté a cet avantage qu'elle prête de l'esprit aux femmes. Une belle bouche ne paraît jamais dire une sottise. Cela est vrai, du moins quand il n'y a que des hommes qui écoutent : les yeux alors dupent l'oreille. Autre avantage de la beauté : elle excite l'esprit des hommes, elle leur promet une récompense qu'ils envient, celle de plaire à la personne qui plaît à tout le monde. C'est une grande cause d'émulation ; mais c'est aussi une cause de rivalités, et par suite d'éloignements. Le salon d'une femme spirituelle et bonne dure ordinairement plus que celui d'une femme spirituelle et belle.

Madame de la Sablière, si nous en croyons la Fontaine, avait, au suprême degré, les qualités qui font une maîtresse de salon accomplie. Elle était belle ; elle avait l'art de plaire, mais elle avait aussi celui de n'y penser pas. Elle avait le cœur vif

. . . . . Et tendre infiniment
Pour ses amis et non point autrement[1].

Son esprit avait « beauté d'homme avec grâce de femme : »

O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire à un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,

[1] Liv. XII, f. xv.

(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour...)

Ainsi beaucoup d'esprit, mais un esprit aussi propre à la bagatelle qu'au sérieux, un cœur vif et tendre, point en amour, mais en amitié, et par conséquent le meilleur genre de bonté, puisqu'elle évite à la fois la préférence passionnée et l'affection trop générale; voilà les qualités que la Fontaine loue dans madame de la Sablière et qui faisaient de sa maison un de ces rendez-vous qu'aimait la bonne compagnie du dix-septième siècle.

Ce qui montre l'ascendant que madame de la Sablière avait dans le monde, c'est qu'en 1684 la Fontaine, le jour de sa réception à l'Académie, n'hésita pas à lire le discours en vers qu'il lui avait adressé. Un pareil hommage ne se rend que lorsqu'on est sûr d'avance de l'assentiment du public. Il y a dans ce discours quelques-uns des plus beaux vers de la Fontaine. Sa reconnaissance inspirait bien son génie. Ce discours est en même temps une sorte de confession que la Fontaine fait des torts qui l'avaient longtemps empêché d'entrer à l'Académie, de ses *Contes*, de sa vie un peu désordonnée; c'est aussi une promesse de ne plus retomber dans ses anciennes fautes; et à qui mieux faire cette promesse qu'à madame de la Sablière, déjà revenue à la foi chrétienne, à sa bienfaitrice, à celle qui ajoute maintenant ses exemples à ses bienfaits?

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours : ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux n'allongent la carrière.
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir?
. . . . . .
. . . . . .
J'entends que l'on me dit : Quand donc veux-tu cesser
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie .
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère.
. . . . . .
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix :
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte;
Vous ne parleriez pas, ni mieux ni d'autre sorte.
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légère et vole à tout sujet:
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,

Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours[1].

Je pourrais faire bien des réflexions sur les vers que la Fontaine a consacrés à madame de la Sablière. Je n'en ferai qu'une. Rien dans ses éloges ne sent le parasite et le commensal : tout y sent l'ami ; et la manière dont la Fontaine reçoit les bienfaits de madame de la Sablière les rehausse, pour ainsi dire. Sa reconnaissance n'a rien d'humble et de subalterne : c'est une affection plutôt qu'un devoir, et c'est le propre de l'affection d'établir l'égalité partout. J'ajoute que ce qui rend l'affection possible entre le bienfaiteur et l'obligé, c'est que l'obligé sente son prix, sa dignité, et que le bienfaiteur le sente aussi. La Fontaine sentait ce qu'il valait sans s'en targuer, sans s'en faire un droit aux bienfaits, sans croire que la société devait à son génie une liste civile, comme cela s'est dit de notre temps[2], sans prendre madame de la Sablière pour une de ses contribuables. Madame de la Sablière, de son côté, sentait tout ce que valait la Fontaine par son génie et son bon cœur. En le dispensant des nécessités et des soins quotidiens de la vie, elle ne faisait que corriger les torts de la fortune ou plutôt ceux du caractère de la Fontaine.

[1] Œuvres, p. 549-551, *Discours à madame de la Sablière.*
[1] Voyez la préface du *Chatterton*, de M. de Vigny.

L'égalité entre les grands seigneurs, les riches et les gens de lettres en France n'a pas seulement commencé avec Voltaire : la Fontaine l'a déjà, et je lui sais un gré infini de son égalité, car il était pauvre. Il n'avait pas, comme Voltaire, un château, un grand état de maison, toutes choses qui rendent facile le plain-pied avec les grands seigneurs de la cour ou de la finance. La Fontaine ne prenait les causes de son égalité avec les grands que dans son génie, et peut-être aussi dans l'insouciance de son caractère, qui, le rendant incapable de tout joug, non par orgueil, mais par paresse, faisait que ceux qui voulaient l'avoir et jouir de son génie devaient le chercher. La bonne et la vraie égalité est celle qui est prise, et non celle qui est donnée; prise, non point par violence, mais naturellement et sans causer d'effort ni d'étonnement à ceux qui la prennent et à ceux qui la cèdent.

Avant la Fontaine, d'ailleurs, Voiture avait déjà eu ce ton d'égalité et de familiarité avec les grands seigneurs. L'esprit en France a toujours été une puissance. C'est la dynastie la plus durable, quoique la sottise fasse de temps en temps contre elle des insurrections victorieuses pour un jour. J'aurais, à ce propos, un beau sujet d'études et de recherches littéraires à proposer à quelques-uns de mes jeunes auditeurs : *Histoire de l'influence des gens de lettres en France depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours*. Je ne pus

que lire en courant la table des chapitres de ce livre dont je ne voudrais faire ni une apologie de la littérature ni une satire de la société.

Premier chapitre : Comment les lettrés, au seizième siècle, firent pendant quelque temps pencher la balance en France vers la réforme, et comment plus tard, avec l'école de Ronsard et le parti des politiques, ils ramenèrent la France au catholicisme tempéré par le gallicanisme.

Deuxième chapitre : Comment Richelieu trouve qu'il ne faut pas en France laisser la littérature et les hommes de lettres hors du cercle du gouvernement; comment, dans cette idée, il essaye d'en faire un corps, créant pour cela l'Académie française, qui, malgré son origine et son institution despotique, est restée libérale par la vertu propre aux lettres[1].

Troisième chapitre : Comment sous Louis XIV la littérature, partout reçue et partout accréditée, s'est préparée par la gloire à prendre rang dans la société, et comment les gens de lettres, la Fontaine surtout, ont pris l'égalité avec les grands seigneurs sans prétention et sans orgueil.

Quatrième chapitre : Comment, au dix-huitième siècle, les gens de lettres sont devenus des philosophes bientôt des publicistes, et comment leur puissance, ar-

[1] Voir l'*Histoire de l'Académie*, par M. Mesnard.

rivée à être plus grande que celle des corps de l'État, a péri avec ces corps mêmes dans le naufrage de la Révolution. La littérature, la controverse, la presse, ne peuvent avoir qu'une force de contre-poids : ôtez-leur l'obstacle qu'elles combattent, elles perdent leur pouvoir et trouvent leur faiblesse dans ce qu'elles appellent leur victoire.

A mesure que j'approche de nos jours, cette table des matières devient plus difficile à faire.

Cinquième chapitre : Sous l'Empire, de 1800 à 1814, la littérature s'exerce à revivre plutôt qu'à parler : elle cherche la voie qu'elle doit suivre, et, ne la trouvant pas par elle-même, elle prend la consigne du pouvoir pour une inspiration. La consigne fait d'excellents soldats et de très-mauvais écrivains. La littérature sous l'Empire n'a de liberté et de force que dans l'exil ou dans la disgrâce, témoins madame de Staël, M. de Chateaubriand, M. Benjamin Constant.

Sixième chapitre : ou l'histoire de la littérature et des gens de lettres, de 1814 à 1848. Je ne veux ni faire ni même esquisser ce chapitre, j'y prendrais trop de plaisir ; on le verrait, et je ne paraîtrais pas impartial, quoique étant juste.

Enfin vient le dernier chapitre de cette histoire de l'influence des gens de lettres, le chapitre d'aujourd'hui. Comment le faire? dans quels sentiments? Il y a des personnes qui le feraient morose et mélancolique,

plein de désappointements et de dépits. Je ne les blâme pas. Seulement, si j'avais à rédiger ce chapitre, je le ferais tout différent; je le ferais en beau, tel que je le vois, au lieu de le faire en laid. Il serait plein d'idées et d'exemples de recueillement, de retraite, de dignité et d'indépendance, sans aucun mélange de rancune, de colère, de conspiration, sans aucun désaveu non plus d'affection et d'espérance.

Voilà le sujet d'études que je propose à mes jeunes auditeurs, dussent-ils même changer quelque peu mon programme.

La Fontaine a sa place dans cette histoire, comme ayant su, un des premiers, prendre avec les grands seigneurs le ton d'égalité qui convient aux gens de lettres; et cela par le goût naturel que la cour, au dix-septième siècle, avait pour l'esprit et que l'esprit avait pour la cour, les deux supériorités, celle du rang et celle du talent, se rapprochant volontiers. On croit que la Fontaine était une espèce d'ours de génie, qu'il ne cherchait pas le monde et qu'il n'était pas recherché par le monde : grande erreur! il aimait le monde, et le monde l'aimait. Non qu'il y allât par ambition ou par intérêt, ou par vanité; non qu'il s'en fît une obligation et une chaîne : c'était pour lui un plaisir, celui que les gens d'esprit et la bonne compagnie se procurent entre eux. Lisez ses lettres et ses épîtres; voyez-en le ton aimable et familier, quoique s'adressant aux plus

grands seigneurs de la cour. Voltaire n'est pas plus à son aise, et j'ajoute que Voltaire veut y être et le montrer. La Fontaine y est sans s'en occuper et s'en enivrer. Il s'entretient, de cette manière familière et gracieuse, avec madame la duchesse de Bouillon, avec madame de Thiange, sœur de madame de Montespan, avec Turenne, avec le prince de Conti, avec Vendôme.

Eh quoi, Seigneur, toujours nouveaux combats!

dit-il à Turenne:

Toujours dangers! Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir? Tout meurt, tout héros passe.
Cloton ne peut vous faire d'autre grâce
Que de filer vos jours plus lentement;
Mais Cloton va toujours étourdiment,
Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, seigneur, qui, sans douleur extrême,
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous aurait coûté [1].

Parle-t-il à Vendôme des inquiétudes qu'il a eues, le voyant malade, voyez quel ton de familiarité aimable :

Il semblait, à me voir, que je fusse aux abois.
Fieubet auprès de Gros-Bois,
Tient contenance moins contrite [2];

[1] *Histoire de l'Académie*, par M. Mesnard, p. 541.

[2] Gaspard de Fieubet, conseiller au parlement, chancelier de la reine, et conseiller d'État ordinaire du roi, né en 1626, mort en 1694. Il se retira aux Camaldules de Gros-Bois en 1691, après la mort de sa femme.

Non qu'il se soit du tout privé
Des commodités de la vie :
Même on dit qu'il s'est réservé
Sa cuisine et son écurie,
Des gens pour le servir, le nécessaire enfin.
. . . . . .
Cet exemple est fort bon à suivre.
J'en sais un meilleur : c'est de vivre.
Car est-ce vivre, à votre avis,
Que de fuir toutes compagnies,
Plaisants repas, menus devis,
Bon vin, chansonnettes jolies,
En un mot, n'avoir goût à rien[1]?

Quand il écrit aux femmes, princesses ou duchesses, mais surtout belles, son ton est charmant. Il aime la beauté; il s'y laisse attirer. Le respect du rang ne la lui cache pas ou ne l'en détourne point. Écoutez comme il parle à la duchesse de Bouillon, sa protectrice de Château-Thierry :

« Vous fîtes dire, l'année passée, à M. de la Haye qu'il eût soin que je ne m'ennuyasse point à Château-Thierry. Il est fort aisé à M. de la Haye de satisfaire à cet ordre; car, outre qu'il a beaucoup d'esprit,

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse?
Nez troussé, c'est un charme encor selon mon sens,
C'en est même un des plus puissants.

[1] Page 555.

Pour moi, le temps d'aimer est passé, je l'avoue ;
Et je mérite qu'on me loue
De ce libre et sincère aveu,
Dont pourtant le public se souciera très-peu.
Que j'aime ou n'aime pas, c'est pour lui même chose ;
Mais s'il arrive que mon cœur
Retourne, à l'avenir, dans sa première erreur,
Nez aquilins et longs n'en seront pas la cause [1].

Et non-seulement il a ce ton aimable et familier avec les grandes dames, quand il les loue de leur beauté et de leur grâce, l'éloge ici excuse la familiarité, il a le même accent, quand il plaisante ou quand il réfléchit. Ainsi, écrivant encore à madame de Bouillon et lui parlant de sa sœur, madame de Mazarin, belle comme elle, spirituelle comme elle : « Ce serait le lieu, lui dit-il, de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vôtre; mais, toutes réflexions faites, comme ces sortes d'éloges sont une matière un peu délicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne

Vous vous aimez en sœurs. Cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.
L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce serait un ange,
Ne contenterait pas, en semblables desseins,
Deux belles, deux héros, deux auteurs ni deux saints [2].

Ce qui achève de détruire le la Fontaine distrait et

[1] Page 644.
[2] Page 655.

presque idiot de la légende, c'est que les princes et les princesses de la cour le prennent pour leur correspondant, quand ils s'absentent; j'allais presque dire pour leur correspondant politique : c'est par lui qu'ils se font tenir au courant des choses de Paris et de la cour. Je ne dis pas que la Fontaine soit le Grimm du dix-septième siècle, c'est-à-dire le nouvelliste exact et judicieux des rois et des princes; je ne donne pas non plus la Fontaine pour un grand politique. Cependant c'est un journaliste qui sait bien les conditions du métier :

Tout faiseur de journaux doit tribut au malin [1].

Il témoigne surtout, en faisant ce métier, d'un esprit alerte et qui prend part et intérêt aux choses de ce monde, c'est-à-dire du contraire d'un esprit distrait : « Votre Altesse Sérénissime, écrit-il à la princesse de Bavière en 1669 :

Votre Altesse Sérénissime
A, dit-on, pour moi quelque estime,
Et veut que je lui mande en vers
Les affaires de l'univers :
J'entends les affaires de France.
J'obéis et romps mon silence.
L'intérêt et l'ambition
Travaillent à l'élection
Du monarque de la Pologne

Page 646.

On croit ici que la besogne
Est avancée; et les esprits
Font tantôt accorder le prix
Au Lorrain[1], puis au Moscovite[2],
Condé[3], Neubourg[4]; car le mérite
De tous côtés fait embarras.
Condé, je crois, n'en manque pas.
. . . . . .
Ceux qui des affaires publiques
Parlent toujours en politiques,
Réglant ceci, jugeant cela,
(Et je suis de ce nombre-là);
Les raisonneurs, dis-je, prétendent
Qu'au Lorrain plusieurs princes tendent.
Quant à Moscou, nous l'excluons;
Voici sur quoi nous nous fondons :
Le schisme y règne, et puis son prince
Mettrait la Pologne en province.
. . . . . .
Au moment que j'écris ces vers
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle :
C'est que, pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski.
Ces messieurs du Nord font la nique
A toute notre politique.
Notre argent, celui des États,
Et celui d'autres potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croire

[1] Le duc Charles de Lorraine.
[2] Le czar de Russie.
[3] Le grand Condé.
[4] Philippe-Guillaume, duc de Neubourg.

Force santés aura fait boire;
Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix,
Dans la Pologne désormais,
On pourra s'élire des princes;
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas, une autre fois,
Si friand de faire des rois [1].

La Fontaine se pique donc d'être *un politique*,

Réglant ceci, jugeant cela;

Et, sans vouloir s'ériger en grand publiciste, il est permis, je pense, de remarquer le bon sens de ses réflexions, qui ne paraissent être que l'écho de la cour et de la ville. Ne mettez point les Russes en Pologne, ils en feraient une province de leur empire. Cent ans après la parole de la Fontaine, la Pologne était prise par la Russie. En 1669, la Pologne eut le bon esprit d'élire un roi national. La Fontaine se félicite de la leçon : la France ne sera plus tentée d'aller si loin faire des princes à grands frais. Il a donc le bon sens en politique, et même, à prendre sa dernière réflexion, celle qui conseille à la France de ne plus dépenser son argent au loin, il a le bon sens terre à terre, celui qu'il prêche souvent dans ses fables. Cela n'empêche pas qu'il ne se trompe parfois aussi. Les gazetiers des princes se trompent comme ceux du peuple, et tous les deux

[1] Pages 537-538.

parce qu'ils veulent être agréables. Ainsi, en 1687, écrivant en Angleterre à madame la duchesse de Bouillon, qui y était depuis quelque temps, et voulant plaire au roi Jacques II, il dit qu'il serait fort tenté de passer en Angleterre, comme on le lui propose. « Une chose que je souhaiterais avant toutes, continue-t-il, ce serait que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au monarque; mais je ne l'oserais espérer. C'est un prince qui mérite qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un souverain, et de véritable passion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoiquè tous le dussent faire en ces places-là. »

Ce n'est pas un vain fantôme
Que la gloire et la grandeur;
Et Stuart, en son royaume,
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un amant à sa maîtresse.
Ennemi de la mollesse,
Il gouverne son État
En habile potentat[1].

C'est ainsi qu'il louait, en 1687, la sagesse d'un roi qui se faisait chasser en 1688.

Autre erreur de la Fontaine, mais qui lui est commune avec toute l'élite du dix-septième siècle : il applaudit à la révocation de l'édit de Nantes, et blâme le

[1] Pages 654-655.

pape, qui la désapprouvait et qui s'honorait, et l'Église tout entière, par cette désapprobation.

Pour nouvelles de l'Italie,
Le pape empire tous les jours.
Expliquez, Seigneur, ce discours
Du côté de la maladie;
Car aucun saint-père autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-ci, véritablement,
N'est envers nous ni saint ni père
Nos soins, de l'erreur triomphants,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfants [1].

Il écrivait ainsi au prince de Conti, qui, si nous en croyons les mémoires du temps, n'était rien moins que dévot; et la Fontaine lui-même, à ce moment de sa vie, ne l'était guère. Mais que voulez-vous? les incrédules étaient intolérants pour faire leur cour au roi, et le pape était charitable pour rester fidèle à l'Évangile.

Même intolérance encore quand il écrit à un autre impie du temps, le duc de Vendôme :

Louis a banni de la France
L'hérétique et très-sotte engeance.
Il tenta, sans beaucoup d'effort,
Un si grand dessein; dans l'abord

[1] Page 666. Le roi de France avait à Rome le titre de *Fils aîné de l'Église.*

Les esprits étaient plus dociles.
Notre roi voyant quelques villes
Sans peine à la foi se rangeant,
L'appétit lui vint en mangeant [1].

On pourrait croire aisément, voyant de quel air leste la Fontaine approuve la révocation de l'édit de Nantes, c'est-à-dire un odieux attentat à la liberté de conscience, et de quel air leste et moqueur aussi il excuse l'incendie du Palatinat, c'est-à-dire un odieux abus des droits de la guerre, on pourrait croire que la Fontaine ne plaignait guère les maux qu'il ne sentait pas. Il n'en est rien, je pense. La Fontaine cédait seulement aux préjugés populaires; le préjugé populaire était alors contre les protestants; et de tout temps, en France, le préjugé populaire a été indulgent pour les abus de la guerre, je veux dire pour ceux que nous exerçons. Vendôme, plus humain peut-être parce qu'il était plus guerrier, blâmait l'incendie du Palatinat. La Fontaine l'encourage à ne pas se montrer trop doux :

Vous plaignez les peuples du Rhin.
D'autre côté, le souverain
Et l'intérêt de votre gloire
Vous font courir à la victoire.
Mars est dur; ce dieu des combats
Même au sang trouve des appas.

[1] Page 668.

Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre et pitié loger ensemble.
Aurions-nous des hôtes plus doux,
Si l'Allemagne entrait chez nous?
J'aime mieux les Turcs en campagne
Que de voir nos vins de Champagne
Profanés par des Allemands [1].

J'en veux à la Fontaine de cette plaisanterie employée à justifier les horreurs de la guerre ou la diversion que la politique de Louis XIV faisait faire aux Turcs contre l'Allemagne; et je ne me réconcilie pas avec lui, quand je lis dans la même lettre la description qu'il fait des plaisirs et de la liberté de la société du Temple, c'est-à-dire des Vendômes :

Jusqu'au point du jour on chanta,
On but, on rit, on disputa,
On raisonna sur les nouvelles;
Chacun en dit, et des plus belles.
Le grand prieur eut plus d'esprit
Qu'aucun de nous, sans contredit
J'admirai son sens; il fit rage;
Mais, malgré tout son beau langage
Qu'on était ravi d'écouter,
Nul ne s'abstint de contester.
Je dois tout respect aux Vendômes;
Mais j'irais en d'autres royaumes,
S'il leur fallait, en ce moment,
Céder un ciron seulement.

[1] Page 668.

Il est bon assurément de défendre, même contre les Vendômes, l'égalité de la table, et de faire qu'entre causeurs et buveurs tout soit de plain-pied. Mais la moquerie que ce libertin de bonne ou de mauvaise compagnie fait des protestants persécutés et des habitants du Palatinat, me gâte la description qu'il me fait des plaisirs et de l'indépendance du Temple. Les libertins sont tenus d'être bons : sans cela, ils déplaisent, comme le plaisir coupable et effronté en face de la douleur innocente.

La correspondance politique et poétique de la Fontaine était-elle prise au sérieux par ses correspondants? ou bien n'était-ce qu'un moyen trouvé par la libéralité des Conti et des Vendômes pour secourir le poëte? Il serait ridicule de vouloir faire de la Fontaine un confident et un agent des princes et des grands seigneurs. Des lettres en vers ne sont jamais des dépêches confidentielles, et la Fontaine n'avait rien de ce qui convenait à un personnage politique : il n'avait ni l'esprit d'intrigue ni l'esprit de suite. La Fontaine était seulement le correspondant ingénieux des princes et des grands seigneurs, sans être pour cela autre chose que leur pensionnaire. Mais il mettait dans son métier, et c'est la seule chose que j'aie voulu prouver, de l'attention, de l'exactitude et du jugement, toutes qualités contraires à l'esprit de rêverie et de distraction qu'on lui attribue.

Y avait-il de nouveaux ministres, la Fontaine les

louait dans une lettre au prince de Conti (1689), et je suis bien sûr que cette lettre est une de celles que le prince aurait voulu *qui fussent vues par les personnages de la cour :* cela fesait un bon point au prince et au poëte. Il louait aussi le nouveau pape, Alexandre VIII. Ailleurs, dans une lettre au chevalier de Sillery (1692), faisant toujours le politique ou exprimant l'opinion du public, la Fontaine souhaitait que nous fissions la conquête de tous les Pays-Bas. « On prend des murs, dit la Fontaine. »

. . . . . Quels murs! vrais remparts de la Flandre,
Qu'un autre que Louis serait dix ans à prendre.
Ah! si le ciel voulait que nous eussions le tout!
Quel pays! vous voyez ses défenseurs à bout.
Je n'en dirai pas plus : notre roi n'aime guère
Qu'on raisonne sur ces matières.

Louis XIV, en effet, n'aimait pas qu'on raisonnât sur la politique ; il n'aimait même pas qu'on louât ses desseins ou ses projets en les expliquant. Le silence lui semblait plus sûr que l'éloge.

Je me suis arrêté pendant quelque temps sur les lettres et sur les épîtres de la Fontaine, afin de bien montrer la place et le rang qu'il tenait dans le monde. On a cru qu'il ne s'entretenait volontiers qu'avec ses bêtes; il vivait dans le monde, dans le meilleur, sinon dans le plus austère. Il me reste, pour achever l'étude de la vie littéraire de la Fontaine, à dire un mot de

quelques épisodes de sa vie, de ses projets d'établissement en Angleterre, de sa conversion aux sentiments et aux pratiques de la dévotion, enfin de sa mort en 1695.

DIXIÈME LEÇON

LA FONTAINE ET LULLI
LA FONTAINE ET SAINT-ÉVREMOND — CONVERSION ET MORT DE LA FONTAINE

Je ne parlerais pas de la querelle de la Fontaine avec Lulli, si je n'y trouvais quelques curieux renseignements sur ses goûts et sur ses sentiments.

La Fontaine n'aimait pas l'opéra, introduit en France par Mazarin. L'opéra avait eu d'abord beaucoup de vogue à Paris :

> Des machines d'abord le surprenant spectacle
> Éblouit le bourgeois et fit crier miracle ;
> Mais la seconde fois il ne s'y pressa plus :
> Il aima mieux le Cid, Horace, Héraclius[1].

La Fontaine a raison et montre ici son admirable bon sens. Les merveilles de la mise en scène excitent

[1] la Fontaine, *Épître à M. de Nyert sur l'opéra*, 1677. — P. 543

l'imagination plus qu'elles ne la satisfont. Quelles que soient la beauté et la curiosité des décorations, j'irai toujours, par mon imagination, au delà des prodiges de l'art, et j'ai dans l'esprit un décorateur qui, sans cordes et sans poulies, fait des merveilles plus grandes que celles du machiniste. Comme l'art de la décoration a pour but de créer l'illusion, on peut dire sans paradoxe que, si le public se fait à lui-même illusion; si, avec un simple écriteau disant que le théâtre représente un jardin, les spectateurs se figurent à l'instant les jardins de Sémiramis ou d'Armide, on peut dire que le public n'a plus besoin de l'industrie des décorateurs. La lanterne magique de l'imagination est mille fois plus belle que celle de l'opéra. J'ajoute qu'elle a le mérite de s'épuiser moins vite. Quand le mérite d'une pièce consiste dans la beauté des décorations, il faut nécessairement que les décorations du second acte soient plus belles que celles du premier; que celles du troisième surpassent celles du second, et ainsi de suite jusqu'à la fin. La curiosité est, de tous les plaisirs, celui qui s'épuise et se rassasie le plus vite. Un auteur dont je parlerai beaucoup dans ce chapitre, Saint-Évremond, dit quelque part dans ses *Lettres sur l'opéra en* 1678 : « Je n'admire pas fort les comédies en musique, telles que nous les voyons maintenant. J'avoue que leur magnificence me plaît assez; que les machines ont quelque chose de surprenant;

que la musique en quelques endroits est touchante que le tout ensemble paraît merveilleux; mais il faut aussi avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses : car, où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux se lassent d'un continuel attachement aux objets[1]. »

Est-ce que la Fontaine n'aimait pas la musique? Il l'aimait beaucoup, la louait sans cesse et même il se faisait donner de petits concerts[2]. Il aimait donc la musique et n'aimait pas l'opéra : les deux choses peuvent aller ensemble.

La Fontaine reprochait à l'opéra d'avoir discrédité la musique de chambre, qui lui semblait plus simple et plus touchante que les pièces à grand fracas de l'Opéra, où les machines partageaient le mérite avec la musique et souvent même l'éclipsaient. Il regrettait le vieux temps, celui où quelques chanteurs et quelques musiciens suffisaient pour faire un plaisir :

Ce n'est plus la saison de Raymon ni d'Hilaire[3] :
Il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire;
On ne va plus chercher au fond de quelque bois
Des amoureux bergers la flûte et le hautbois.
Le théorbe charmant qu'on ne voulait entendre
Que dans une ruelle avec une voix tendre,

[1] Saint-Évremond, *Lettre au duc de Buckingham sur les opéras.*
[2] Page 651.
[3] Mademoiselle Raymon et mademoiselle Hilaire, deux célèbres cantatrices qui chantaient dans les ballets du roi.

. . . . . .
Tout cela déplaît seul et n'a plus rien de rare.
On laisse là Dubut, et Lambert, et Camus [1];
On ne veut plus qu'Alceste au théâtre ou Cadmus.

Puis, se moquant de la passion des Parisiens pour l'opéra :

Les jours de l'Opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré [2], rempli de carrosses partout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'opéra tout seul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis;
La coquette s'y fait mener par ses amis;
L'officier, le marchand, sur son rôti retranche
Pour y pouvoir porter tout son gain le dimanche;
On ne va plus au bal, on ne va plus au cours [3];
Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours;
Et quiconque n'en chante ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde [4].

Heureusement, et pour satisfaire à la mauvaise humeur de la Fontaine contre l'opéra, le jubilé va venir en interrompre les représentations, du 20 février au 20 avril 1677. Deux mois sans opéra! quelle joie!

Mais aussi, de retour de mainte et mainte église,
Nous irons, pour causer de tout avec franchise

[1] Dubut, excellent joueur de luth; — Lambert (Michel), un des premiers chanteurs et le plus célèbre professeur de son temps; — le Camus, maître et compositeur de la chambre du roi.

[2] La rue Saint-Honoré.

[3] Le Cours-la-Reine, dans les Champs-Élysées.

[4] Page 544, *Épître à M. de Nyert.*

Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre *Certain* faire une station[1].

Ayant médit ainsi de l'opéra, comment la Fontaine se laissa-t-il aller à composer un opéra pour Lulli? Lulli qui était un grand *impresario*, en même temps qu'un grand musicien, s'était persuadé que la Fontaine, ayant, comme poëte, une bien plus grande réputation que Quinault, lui ferait un opéra bien meilleur. Il le cajola et le décida, ce qui n'était pas difficile. Puis, la promesse obtenue, il voulut que la Fontaine la remplît à jour fixe; il le pressa, le harcela, et, habitué avec Quinault à tout assujettir à la musique, il demandait sans cesse à la Fontaine d'allonger une scène, de raccourcir l'autre, d'ajouter ici quelques vers et là d'en ôter. Comment la Fontaine, accoutumé à travailler à loisir et à ses heures, aurait-il pu résister à ce tracas? Ce n'est pas cependant la Fontaine qui se lassa le premier : ce fut Lulli, qui s'aperçut qu'il avait eu tort de s'adresser à la Fontaine et que l'opéra de *Daphné* ne serait jamais qu'un fort médiocre poëme fait à contre-cœur par un très-grand poëte. Il laissa donc la Fontaine et son opéra, sans lui rien dire, et mit en musique la *Proserpine* de Quinault, qui fut jouée au commencement de 1680. La Fontaine eût peut-être gardé, sans s'en soucier, son opéra rebuté;

[1] Très-habile claveciniste et qui donnait des concerts

mais ses amis lui dirent que Lulli lui avait fait affront, qu'il fallait s'en venger; et la Fontaine, alors, se mettant en colère, fit la satire du *Florentin*, qui fut sa seule satire et qui est à la fois naïve et piquante, comme il convenait à la Fontaine se faisant satirique.

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire.
J'en étais averti, l'on me dit : Prenez garde!
Quiconque s'associe avec lui se hasarde.
Vous ne connaissez pas encor le Florentin.
. . . . . .
Malgré tous ces avis, il me fit travailler.
Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devait en nulle guise
Être dupe : il le fut et le sera toujours.
Je me sens né pour être en butte aux méchants tours.
Vienne encor un trompeur, je ne tarderai guère.
Celui-ci me dit : Veux-tu faire
Presto, presto, quelque opéra,
Mais bon? Ta muse répondra
Du succès par-devant notaire.
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons :
L'argent pour moi, pour toi les sons;
Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons[1];
Volontiers je paye en gambades.
J'ai huit ou dix trivelinades

[1] Monnaie du temps, en argent, qui valait une livre trois deniers

Que je sais sur mon doigt; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur.
Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue;
Mais s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le cœur. Il me persuada;
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel; bref, il *m'enquinauda*[1].

Voilà bien une vraie satire de la Fontaine. Ce qu'il dit de lui-même, de sa facilité et de sa bonhomie l'emporte sur ce qu'il dit contre son ennemi, et il s'y fait plus aimer qu'il ne fait haïr Lulli; ce qui est tout à fait contraire au genre de la satire et conforme au caractère de la Fontaine. La pièce cependant finit par une imprécation mêlée encore de naïveté :

Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham,
Son architecte et son libraire,
Et son voisin, et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme et ses enfants, et tout le genre humain,
Petits et grands, dans leurs prières,
Disent le soir et le matin :
Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin.

Un esprit si peu satirique que la Fontaine ne devait guère être difficile à réconcilier avec Lulli. Madame de Thianges, sœur de madame de Montespan, s'en char-

[1] Du nom de Quinault.

gea et réussit. La réconciliation fut scellée par deux prologues d'opéra, celui d'*Amadis* et celui de *Rolland*, faits pour Lulli, et ayant, comme toujours, pour sujet la gloire de Louis XIV. De plus, la bienveillante entremise de madame de Thianges fut consacrée par une épître que lui adressa la Fontaine, et dans laquelle il s'excuse de l'excès de bile qu'il a eu contre Lulli :

Vous trouvez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné, si le ciel m'eût fait ange
Ou Thiange ;
Mais il m'a fait auteur : je m'excuse par là.

Je passe au projet d'établissement de la Fontaine en Angleterre. Ce projet tient une place dans sa vie et dans l'histoire littéraire du dix-septième siècle.

Il s'était formé en Angleterre, sous Charles II, une petite colonie française d'exilés volontaires ou forcés, qui y vivait à l'aise, grâce à l'esprit presque tout français de la cour de Charles II. Le roi Charles II était un catholique et un Stuart plutôt qu'un Anglais. Non pas qu'il fût bon catholique : il avait plutôt les préjugés du catholicisme qu'il n'en avait la foi, et il avait aussi les sentiments et les idées de sa famille, sans en avoir la témérité opiniâtre. C'est à ce manque de foi religieuse et

à ce manque d'obstination politique, c'est-à-dire peut-être à ses deux défauts, que Charles II dut de régner en Angleterre jusqu'à sa mort, tandis que son frère Jacques II, catholique plus sincère et Stuart plus résolu, ne régna que trois ans et fut détrôné. Ce défaut de cœur et d'esprit anglais, qui était le caractère particulier et coupable de Charles II, rendait sa cour fort agréable aux réfugiés français et surtout aux deux principaux, la duchesse de Mazarin et Saint-Évremond.

Je résisterai à la tentation de faire l'histoire de Saint-Évremond et de madame la duchesse de Mazarin. Le roman y domine trop l'histoire, surtout dans la vie de madame de Mazarin. Quant à Saint-Évremond, il est, dans notre littérature, le vrai précurseur de l'esprit du dix-huitième siècle; et, comme nous le trouvons en correspondance avec la Fontaine, comme il est un des auteurs du projet d'établissement de la Fontaine en Angleterre, nous devons en dire un mot.

Tout se tient et se rencontre ici. La Fontaine est de la société du Temple, de cette société dont Voltaire a connu les derniers représentants; et Voltaire lui-même, dans son voyage en Angleterre, a retrouvé la tradition de la société de Saint-Évremond et de madame de Mazarin; de telle sorte que, dans cette question des origines de l'esprit du dix-huitième siècle, Saint-Évremond et la Fontaine, unis l'un à l'autre par les idées et les sentiments qui sont communs à la société

du Temple et à celle de madame de Mazarin, viennent, chacun par un côté différent, aboutir à Voltaire.

C'est en 1661, après l'emprisonnement de Fouquet, que Saint-Évremond, sachant qu'on allait l'arrêter, s'enfuit en Hollande d'abord, et de là en Angleterre. Sa disgrâce n'eut pas seulement pour cause son amitié pour Fouquet : on lui reprochait surtout sa lettre sur le traité des Pyrénées, lettre qu'on avait trouvée dans les papiers de Fouquet. Saint-Évremond y attaquait, avec une raillerie fine et mordante, la politique du cardinal Mazarin. Il lui reprochait d'avoir pu obtenir tous les Pays-Bas, qui étaient déjà presque conquis par nos armes, et de ne l'avoir pas voulu par avarice, ne songeant qu'à garder ses trésors, ou par jalousie contre Turenne et contre les gens de guerre. « Je voudrais bien, dit Saint-Évremond dans cette lettre, pouvoir satisfaire votre curiosité, tant sur les véritables motifs de la paix que sur tout ce qui s'est passé à la conférence; mais, à vous dire la vérité, vous deviez vous adresser aux confidents particuliers de Son Eminence, qu'une longue et familière conversation avait pleinement instruits de ses secrets. Pour moi, je n'ai été qu'un simple spectateur, je ne vous puis donner que des conjectures et des lumières incertaines, que je dois à ma seule pénétration.

« Comme le plus grand mérite du chrétien est de pardonner à ses ennemis, et que le châtiment de ceux

qu'on aime est l'effet de l'amitié la plus tendre, M. le cardinal a pardonné aux Espagnols, pour châtier les Français. En effet, les Espagnols humiliés par tant de disgrâces, abattus par tant de pestes, devaient attirer sa compassion et sa charité; et les Français, devenus insolents par les avantages de la guerre, méritaient d'éprouver les rigueurs salutaires de la paix. .

. . . . . .

« Son Éminence pense judicieusement que toute paix est bonne quand par elle on met à couvert des millions qui se consommaient de nécessité dans la continuation de la guerre. Que le bonhomme don Louis de Haro, ministre du roi d'Espagne, n'ait eu pour but que le service de son maître et l'utilité du public; la maxime de M. le cardinal est : « Que le ministre doit « être moins à l'État que l'État au ministre; » et dans cette pensée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera son propre bien de celui de tout le royaume.

. . . . . »

(Lettre au marquis de Créqui sur la paix des Pyrénées.)

La raillerie et l'ironie dans la forme, la gravité et le sérieux dans le fond, voilà le talent particulier de Saint-Évremond. C'est un grand esprit et un charmant moqueur. Il était bon gentilhomme, et pendant la Fronde il avait été un des plus fidèles et des plus

braves cavaliers du parti royaliste; mais il était railleur, et cela, aux yeux de la cour et de Louis XIV, gâtait sa fidélité. Pendant le gouvernement faible et relâché de la Régence, on pouvait s'accommoder d'être un peu raillé par ceux dont on était bien servi; sous Louis XIV, on ne se croyait plus bien servi que par ceux qui ne jugeaient pas. Il y avait donc une sorte d'incompatibilité d'humeur prédestinée entre l'esprit indépendant, fier, moqueur, de Saint-Évremond, et le gouvernement de Louis XIV. Que faire, d'ailleurs, d'un homme qui avouait hautement son amitié pour Fouquet, qui prenait sa propre disgrâce comme un titre d'honneur, au lieu d'en être confus et abattu, qui ne cachait pas qu'il avait été le confident du prisonnier et qu'il voudrait l'avoir été encore plus : « Comme je n'ai, disait Saint-Évremond en 1676 (c'est-à-dire quinze ans après la chute de Fouquet), aucun mérite éclatant à faire valoir, je pense qu'il me sera permis d'en dire un qui ne fait pas la vanité ordinaire des hommes : c'est de m'être attiré pleinement la confiance de mes amis; et l'homme le plus secret que j'aie connu en ma vie n'a été plus caché avec les autres que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien célé tant que nous avons été ensemble; et peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choses lorsque nous avons été séparés. Le souvenir d'une confidence si chère m'est bien doux; la pensée de

l'état où il se trouve m'est plus douloureuse. Je me suis accoutumé à mes malheurs; je ne m'accoutumerai jamais aux siens, et, puisque je ne puis donner que de la douleur à son infortune, je ne passerai aucun jour sans m'affliger; je n'en passerai aucun sans le plaindre[1]. »

Saint-Évremond, grâce à son séjour en Angleterre, garda toujours ce ton d'indépendance, et c'est là ce qui lui adoucissait son exil. Jamais il ne s'écarta de ces sentiments, malgré les prières de ses amis de France, qui l'engageaient à faire des démarches, c'est-à-dire des prières pour y rentrer. Je ne connais rien de plus noble à ce sujet que la lettre qu'il écrivait en 1664 au maréchal de Grammont :

« Vous me reprochez de ne point donner de mes nouvelles à mes amis, et je vous réponds qu'il faut les connaître avant que de leur écrire. On se méprend dans la mauvaise fortune, si on compte sur de vieilles habitudes, qu'on nomme assez légèrement amitiés. Bien souvent nous voulons faire souvenir de nous des gens qui veulent nous oublier, et dont nous excitons plutôt le chagrin que les offices. En effet, ceux qui veulent bien nous servir dans nos disgrâces sont impatients de faire connaître l'envie qu'ils en ont, et leur générosité épargne à un honnête homme la peine secrète qu'on sent toujours à expliquer ses besoins. Pour

[1] *Traité de l'amitié*, adressé à madame de Mazarin.

ceux qui se laissent rechercher, ils ont déjà comme un dessein formé de nous fuir; nos prières les plus raisonnables sont pour eux des importunités assez fâcheuses.

« Parmi les amis que la mauvaise fortune m'a fait éprouver, j'en ai vu qui étaient tout pleins de chaleur et de tendresse; j'en ai vu d'autres qui ne manquaient pas d'amitié, mais qui.... peu touchés de se voir sans crédit en cette occasion, ont remis aisément tous mes malheurs à ma patience. Je leur suis obligé de la bonne opinion qu'ils en ont; c'est une qualité dont on s'accommode le mieux qu'il est possible, et dont on laisserait pourtant volontiers l'usage à ses ennemis. Cependant il faut nous louer du service qu'on nous rend, sans nous plaindre de celui qu'on ne nous rend pas.

« La mauvaise fortune ne se contente pas de nous apporter les malheurs, elle nous rend plus délicats à être blessés de toutes choses; et la nature, qui devrait lui résister, est d'intelligence avec elle, nous prêtant un sentiment plus tendre pour souffrir tous les maux q'uelle nous fait.

« Dans la condition où je suis, mon plus grand soin est de me défendre de ces sortes d'attendrissements. Quoique je montre un air assez douloureux, je me suis rendu, en effet, presque insensible : mon âme, indifférente aux plus fâcheux accidents, ne se laisse toucher

aujourd'hui qu'aux offices de quelques amis et à la bonté qu'ils m'ont conservée. Depuis quatre ans que je suis sorti du royaume, j'ai éprouvé de six mois en six mois de nouvelles rigueurs, que je rends aussi légères que je puis, par la facilité de la patience. Je n'aime point ces résistances inutiles, qui, au lieu de nous garantir du mal, retardent l'habitude que nous avons à faire avec lui.

. . . . . .

« Il y a peu de personnes à la cour dont je n'aie vu changer la réputation deux fois l'année, soit par la légèreté de nos jugements, soit par la diversité de leur conduite. J'ose espérer que la même chose arrivera sur mon sujet, mais plus par les réflexions d'autrui que par aucun changement de mon côté. Un jour on me louera d'être bon Français, par ce même écrit[1] qui m'attire des reproches. »

En 1667 cependant, cédant aux instances du comte de Lionne, qui lui demandait une lettre que son père, le marquis de Lionne, ministre des affaires étrangères, pût montrer au roi, il en écrivit une, pleine d'éloges de Louis XIV, mais où il ne désavouait pas le blâme qu'il avait fait de Mazarin et du traité des Pyrénées. Louis XIV resta inflexible, pensant sans doute qu'un homme qui se réservait un coin d'indépendance, même

[1] Sa lettre sur la paix des Pyrénées.

dans le passé, n'était pas un homme sûr. Saint-Évremond était en Hollande depuis quatre ans quand il apprit cette nouvelle : il se le tint pour dit, et, repassant en Angleterre, il s'y établit pour le reste de ses jours.

Saint-Évremond avait renoncé à sa patrie, quoique les Français aient en général peu de vocation pour l'exil. Mais, s'il n'était pas lui-même en France, ses écrits s'y répandaient et avaient la plus grande vogue. La gloire l'y dédommageait de l'absence. Ses petits traités de philosophie, de littérature et d'histoire, étaient lus avec un empressement singulier, et qui témoigne du goût que les siècles mêmes les plus soumis et les plus réguliers conservent souvent pour l'indépendance et pour l'opposition. Non que Saint-Évremond attaquât la politique extérieure ou intérieure de Louis XIV : personne en France ne l'aurait imprimé; mais il avait l'esprit libre en religion, quoique respectueux, libre en politique, quoique louangeur au besoin, libre en littérature, libre en histoire, libre en tout, et cela se sentait. Il n'y avait pas un lecteur qui, en le lisant, ne comprît que cet esprit-là ne procédait pas de Louis XIV et de la cour de Versailles : il était d'un autre temps; il avait un autre accent. Saint-Évremond n'est ni un républicain ni un patriote de 89; il ne veut pas en France autre chose que la monarchie; en Angleterre non plus. Il aime la cour de Charles II, sinon son gouvernement; mais il voudrait en France une

monarchie où il y eût, même à côté du roi, permission d'être quelqu'un, où l'homme valût plus, où l'individu eût son prix. Voilà pourquoi il ne peut pas vivre en France; mais, si son caractère, qu'il ne veut ni changer ni abaisser, est incompatible avec la France de Louis XIV, son esprit prépare en France un esprit nouveau, celui du dix-huitième siècle, un esprit de critique appliqué hardiment à tout, un esprit de mécontentement, et surtout d'innovation, encore plus peut-être que d'indépendance. Car du côté de l'indépendance, l'esprit du dix-huitième siècle malheureusement s'écarte de Saint-Évremond, quoiqu'il en vienne.

Chose curieuse à remarquer, jamais l'esprit officiel d'un siècle ne forme l'esprit de son successeur. La littérature de l'Empire, au commencement du dix-neuvième siècle, n'a pas formé la littérature de la Restauration. L'esprit du dix-neuvième siècle a cherché ses inspirations parmi les disgraciés et parmi les exilés, chez M. de Chateaubriand, chez madame de Staël, chez M. Benjamin Constant; de même que l'esprit du dix-huitième siècle avait cherché ses inspirations dans les exilés de la Fronde et dans les railleurs libertins du Temple. Les siècles procèdent entre eux par opposition plutôt que par imitation.

En 1675, madame la duchesse de Mazarin arriva en Angleterre, où Saint-Évremond devint son ami, son conseiller, son directeur philosophique. Il avait alors

soixante-deux ans; elle n'en avait pas trente. Elle avait quitté en 1666 son mari, qui était l'homme le plus bizarre et le plus désagréable du monde, après cinq ans de fidélité et de patience. Elle employa le reste de sa vie à se dédommager de ces cinq ans. « Madame de Mazarin, dit Saint-Évremond, n'est pas plutôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une maison, qui fait abandonner toutes les autres : on y trouve la plus grande liberté du monde ; on y vit avec une égale discrétion ; chacun y est plus commodément que chez soi et plus respectueusement qu'à la cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent, mais c'est avec plus de lumière que de chaleur, c'est moins pour contredire les personnes que pour éclaircir les matières, plus pour animer la conversation que pour aigrir les esprits[1]. »

Avec ce don de savoir attirer le monde et de le retenir, madame de Mazarin devait avoir beaucoup d'éclat et même beaucoup de pouvoir à la cour de Charles II, même auprès du roi; mais elle gâtait les qualités de son esprit par les caprices de son cœur. En vain Saint-Évremond lui conseillait de s'attacher surtout au roi, comme à son plus utile ami; en vain il lui répétait le mot de Ninon de Lenclos, qui disait qu'elle rendait grâce à Dieu tous les soirs de son esprit, et le priait tous les matins de la préserver des sottises de son

[1] *Oraison funèbre de madame de Mazarin.*

cœur. Il lui adressa un traité sur l'amitié, qui est une sorte de manuel de conduite : « Joignez, madame, lui dit-il, joignez le mérite du cœur à celui de l'âme et de l'esprit; défendez ce cœur des rendeurs de petits soins, de ces gens empressés à fermer une porte et une fenêtre, à relever un gant et un éventail.

« L'amour ne fait pas de tort à la réputation des dames; mais le peu de mérite des amants les déshonore. »

Ces maximes n'étaient pas austères; mais c'étaient des règles, et madame de Mazarin n'aimait à en suivre aucune. Elle était très-volage dans ses goûts et changeait souvent de favori. Charles II alors se fâchait et se laissant aller à un dépit de mauvais goût, il ôtait à madame de Mazarin la pension qu'il lui faisait. C'est le privilége des grandes fortunes embarrassées, qu'elles ne se troublent pas pour un embarras de plus ou de moins. Madame de Mazarin, qu'elle eût sa pension ou qu'elle ne l'eût pas, n'en continuait pas moins à recevoir grand monde, mêlant dans son salon les grands seigneurs et les hommes de lettres. L'abbé de Saint-Réal, l'auteur de la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, était un des adorateurs de madame de Mazarin; il l'avait connue à Turin et l'avait suivie en Angleterre; il se retira bientôt devant l'ascendant de Saint-Évremond.

Dans ce salon où Saint-Évremond régnait par son

esprit et par l'habileté qu'il avait de ne prétendre jamais qu'à la seconde place dans le cœur de madame de Mazarin, on s'entretenait de toutes sortes de sujets; on disputait sur la philosophie, sur l'histoire, sur la religion; on raisonnait sur les pièces de théâtre, sur les auteurs anciens et modernes, sur l'usage de notre langue[1].

Malheureusement ce n'étaient pas seulement les caprices de cœur de madame de Mazarin qui la détournaient des causeries littéraires de son salon. Rien ne ressemblait moins à l'hôtel de Rambouillet que la maison de madame de Mazarin, quoiqu'elle aimât beaucoup les lettres et l'esprit. Le jeu fut, pendant quelque temps, une de ses passions, et, comme toutes ses passions, elle fut irrésistible. Saint-Évremond s'en plaint dans une épître adressée à la belle Hortense, qui la lut et continua à jouer. C'était la bassette qui avait alors la vogue, et Hortense passait les nuits et les jours à jouer à la bassette.

Qu'est devenu le temps heureux
Où les diseurs sensés de la philosophie
Partageaient les plaisirs de votre belle vie?
Vous jouissiez en liberté
D'une heureuse tranquillité.

[1] Voir dans Saint-Évremond la *Défense de quelques pièces de théâtre par M. Corneille*, les *Réflexions sur les tragédies et sur les comédies française, espagnole et anglaise*, sur les *opéras*, la comédie des *opéras*, la *Dissertation sur le mot vaste*, etc. Ces divers ouvrages sont le thème ou le résumé des conversations du salon de madame de Mazarin.

Enfin on vous trouvait et trop sage et trop belle
Pour avoir rien d'une mortelle.
Cependant regardons la fin
De cette vertu si complète :
Hortense joue à la bassette
Aussi longtemps que veut Morin[1].
Que le soleil vienne éclairer le monde,
Il vous voit la carte à la main ;
Que, lassé de son cours, il repose sous l'onde,
Vous veillez jusqu'au lendemain.
Plus d'opéra, plus de musique,
De morale, de politique.

Pendant cette fureur de bassette, les savants et les écrivains n'étaient plus comptés pour rien. A quoi pouvaient être bons Vossius, Justel, Leti, des gens qui ne jouaient pas?

Que sert à ces messieurs leur illustre science?
A peine leur fait-on la révérence ;
Et les pauvres savants, interdits et confus,
Regardent Mazarin, qui ne les connaît plus.
. . . . . .
Plutarque est suspendu, Don Quichotte interdit;
Montaigne auprès de vous a perdu son crédit,
Racine vous déplaît, Patru vous importune,
Et le bon la Fontaine a la même fortune.

Dans l'horreur que Saint-Évremond a pour la bassette, il est prêt à permettre à madame de Mazarin tous les autres plaisirs, ceux même qui sont les moins littéraires : « N'appréhendez pas, madame, de perdre

[1] Le croupier du jeu de madame de Mazarin.

vos charmes à Newmarket. Montez à cheval dès cinq heures du matin; galopez dans la foule à toutes les courses qui se feront; enrouez-vous à crier plus haut que milord Thomond[1] aux combats de coqs; usez vos poumons à pousser des *done* à droite et à gauche[2]; entendez tous les soirs, ou la comédie de *Henri VIII* ou celle de la reine *Élisabeth;* crevez-vous d'huîtres à souper, et passez les nuits entières sans dormir. Votre beauté, qui est échappée à la bassette de Morin, se sauvera bien des fatigues de Newmarket[3]. »

Vous voyez que Saint-Évremond cite à madame de Mazarin la Fontaine comme un de ses auteurs favoris. Nous avons encore un autre témoignage du goût de madame de Mazarin pour la Fontaine et pour ses vers dans une lettre curieuse de Saint-Évremond, écrite après la mort de madame de Mazarin, où il la regrette sans croire pourtant qu'elle l'eût beaucoup regretté elle-même, s'il fut mort le premier : « Jamais personne, dit-il, n'est morte avec autant de résignation et de fermeté. Je m'afflige de sa perte tous les jours. Elle disait souvent un vers de la Fontaine dont je ne doute point qu'elle ne se fût servie à mon égard, et dont je ne saurais me servir au sien :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

[1] Grand parieur aux combats de coqs.

[2] *Done*, fait, expression anglaise, qui, en matière de pari, répond à notre *Va!*

[3] Lettre à madame de Mazarin.

« Je voudrais pouvoir faire ce qu'elle eût fait, et ce que je ne saurais gagner sur moi. L'intérêt de ce qu'elle me devait n'a aucune part à mes regrets. Quand je songe que la nièce et l'héritière de M. le cardinal Mazarin a eu besoin de moi en certains termes pour subsister, je fais des réflexions chrétiennes qui serviront à mon salut, si elles sont inutiles pour mon payement[1]. »

Cette société moitié française et moitié anglaise, où régnaient madame de Mazarin et Saint-Évremond, et où la Fontaine était singulièrement goûté, voulut attirer le poëte en Angleterre, croyant qu'il vivait péniblement à Paris. Ils se trompaient en cela sur deux points. La généreuse amitié de madame de la Sablière et l'heureuse insouciance du caractère de la Fontaine faisaient qu'il ne sentait pas la gêne de sa pauvreté. Il y eut, du reste, dans ce projet de faire un établissement à la Fontaine en Angleterre, plus d'empressement et de coquetterie que de sérieux; et le bonhomme, de son côté, y répondit avec plus de coquetterie aussi que de sérieux, tout bonhomme qu'il était. La Fontaine était moins fait que personne pour les tracas et les dérangements d'une émigration.

Déjà, en 1683, madame Harvey, sœur de lord Montaigu, ambassadeur d'Angleterre en France, étant ve-

[1] Lettre au marquis de Canaples.

nue voir son frère, avait voulu attirer la Fontaine en Angleterre. Comme il semblait qu'il n'était pas assez estimé, surtout à la cour de France, madame Harvey trouvait qu'il était piquant que l'Angleterre apprît à la France le prix de son poëte, en le lui enlevant. En 1683, la Fontaine aimait trop madame de la Sablière pour la quitter, quoiqu'elle fût déjà convertie à la piété et qu'il ne le fût pas encore. Cependant, en homme qui n'avait jamais su résister à une avance, il répondit à l'empressement des Anglais pour lui par la fable du *Renard anglais*, dans laquelle il loue madame Harvey, les Anglais, l'Angleterre et même les renards anglais, qu'il trouve plus fins et plus avisés que les nôtres. Il ne reproche aux Anglais qu'un défaut : ils n'aiment pas assez la vie :

> Mais leur peu d'amour pour la vie
> Leur nuit en mainte occasion.

Cette fable est une des plus médiocres de la Fontaine; elle semble être seulement politesse. Cependant les vers consacrés à madame Harvey, qu'il avait vue et dont il aimait l'esprit, sont fins et gracieux :

> Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
> Avec cent qualités trop longues à déduire,
> Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
> Et les affaires et les gens,
> Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
> Malgré Jupiter même et les temps orageux,
> Tout cela méritait un éloge pompeux.

Il en eût été moins selon votre génie :
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie[1].

La négociation, rompue en 1684, fut reprise en 1687. Cette fois, c'était madame de Mazarin et Saint-Évremond qui voulaient attirer la Fontaine en Angleterre. Madame de la Sablière s'était de plus en plus ensevelie dans la retraite et dans la piété. La Fontaine continuait à loger chez elle; mais il la voyait peu, parce qu'elle s'était presque renfermée aux *incurables*, selon un usage des personnes pieuses du monde au dix-sep-septième siècle, qui prenaient souvent une chambre à part dans une maison religieuse, pour s'y livrer plus à leur aise aux exercices de la dévotion. L'ambassadeur de France en Angleterre, M. de Bonrepaux, écrivit à la Fontaine pour l'engager à passer en Angleterre. Une des premières et des plus aimables protectrices de la Fontaine, madame la duchesse de Bouillon, y était aussi, auprès de sa sœur, madame de Mazarin. Cela pouvait tenter le poëte; mais l'amitié qu'il avait pour madame de la Sablière et le souvenir de ses bienfaits le retenaient encore. De plus, il commençait à fréquenter la maison de M. d'Hervart. M. d'Hervart, conseiller au Parlement et ami de la Fontaine, avait épousé une jeune et charmante femme, qui, aimant le génie de la Fontaine et se prenant d'amitié pour lui, se fit

[1] Liv. XII, f. XXIII.

sa protectrice et son intendante, tout ce qu'avait été autrefois madame de la Sablière.

Comment résister à l'ascendant d'une jeune et jolie bienfaitrice? La Fontaine trouvait dans les soins de M. et madame d'Hervart l'agrément de la société, et c'est à quoi il était surtout sensible; de plus, la dispense de tous les embarras de la vie : comment avec cela quitter la France? Aussi la Fontaine, dans sa réponse à M. de Bonrepaux, parle à peine de la proposition qui lui avait été faite d'aller s'établir en Angleterre. Il n'a pas l'air non plus de la prendre au sérieux dans sa réponse à Saint-Évremond, qui l'engageait à venir rejoindre madame la duchesse de Bouillon. Il badine et s'excuse sur les rhumatismes, qui l'empêchent de passer la mer. Mais, s'il ne répond qu'en plaisantant à la proposition qu'on lui fait, il profite de cette occasion pour causer librement, avec M. de Bonrepaux, avec madame la duchesse de Bouillon et avec Saint-Évremond, de ses goûts, de ses affections, de ses penchants, de sa morale, de ses amitiés anciennes et nouvelles, de madame de la Sablière, de madame d'Hervart. Le sujet de la négociation disparaît sous le charme de la correspondance, et les deux principaux correspondants, la Fontaine et Saint-Évremond, ne paraissent occupés que du soin de plaire.

La Fontaine commence par entretenir M. de Bonrepaux de madame de la Sablière, à laquelle M. de Bon-

repaux avait écrit récemment. Il ne cache pas qu'il ne voit plus beaucoup madame de la Sablière : elle s'éloigne chaque jour davantage du monde et se renferme dans la solitude. Il n'ose même guère plus la louer : la louange est chose mondaine et qui lui déplaît.

J'ai vu le temps qu'Iris (et c'était l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde);
J'ai vu, dis-je, le temps qu'Iris goûtait encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde :
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate;
Mais la louange délicate
Avait auprès d'elle son prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle :
Il l'endort; et, s'il faut parler de bonne foi,
L'éloge et les vers sont pour elle
Ce que maints sermons sont pour moi.

J'eusse pu m'exprimer de quelque autre manière;
Mais, puisque me voilà tombé sur la matière,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?
Tout homme sage en use ainsi.
Quarante beaux esprits certifieront ceci.
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux ouvrages d'autrui, quelquefois même aux nôtres.
Que cela soit dit entre nous;
Passons sur cet endroit : si j'étendais la chose,
Je vous endormirais, et ma lettre pour vous
Deviendrait, en vers comme en prose,
Ce que maints sermons sont pour tous[1].

De madame de la Sablière, la Fontaine passe à ma-

[1] Page 650 des *Œuvres de la Fontaine.*

dame d'Hervart, dont il fait l'éloge sous le nom de Sylvie. Son mari l'adore, et il a bien raison, quoiqu'il soit son mari : « Comment n'aimerait-il pas une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux, et qui l'aime de tout son cœur? Vous voyez bien que toutes ces choses, se rencontrant dans un seul sujet, doivent prévaloir à la qualité d'épouse. »

Il est tout naturel que la Fontaine, aimant à épancher partout ses goûts et ses sentiments, entretienne M. de Bonrepaux de madame d'Hervart, que celui-ci connaissait et aimait aussi. Madame d'Hervart fit l'agrément et la douceur de la fin de la vie de la Fontaine, non-seulement par sa bonté et sa beauté, qui charmaient le vieux poëte, mais par la société qu'elle recevait et qui avait pour la Fontaine toutes sortes d'empressements, j'allais dire, de coquetteries. Il y avait, autour de madame d'Hervart, plusieurs jeunes et belles femmes, dont l'aspect et l'entretien égayaient le poëte. Elles accueillaient ses vers et ses hommages avec une complaisance gracieuse, qui faisait illusion au bonhomme et le jetait dans des rêveries charmantes. Un jour entre autres, il vit, à Bois-le-Vicomte, dans la maison de campagne de M. d'Hervart, mademoiselle de Beaulieu, qui était jeune, belle, douce, aimable, qui le ravit et ne fut pas fâchée que le poëte la trouvât belle et le lui dît. La Fontaine devait partir pour Paris après le dîner, et il partit; mais, livré aux rêveries que lui

inspirait le souvenir de mademoiselle de Beaulieu, au lieu de prendre la route de Paris, il prit un chemin qui le conduisit à Louvres, où il fut forcé de coucher. « J'eus beau dire l'oraison de saint Julien, le patron des voyageurs, dit la Fontaine racontant lui-même son aventure à l'abbé Verger, un des habitués de la maison de M. d'Hervart, — mademoiselle de Beaulieu fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et en rêveries dont on fait des contes dans tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la compagnie l'iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attrister : quand je le voudrais, on ne plaint guère les gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire
Je vous entends déjà dire :
Cet homme n'est-il pas fou
Dans l'entreprise qu'il tente
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du cœur d'Amarante?

« Vous aurez raison de parler ainsi, j'en conviens :

Amarante est jeune et belle ;
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour quelque rebelle
M'embarquer tout de nouveau [1]. »

L'abbé Verger ne manqua pas de lire la lettre de la

[1] Page 660.

Fontaine aux maîtres et aux hôtes de Bois-le-Vicomte. Tout le monde en rit, et la lettre ne déplut pas à mademoiselle de Beaulieu surtout.

Verger n'est pas seulement un des commensaux de M. d'Hervart, c'est aussi un des disciples de la Fontaine, un des plus spirituels, qui a fait des *contes* et même des *fables*. Sa meilleure pièce est peut-être la réponse qu'il fit à la lettre dans laquelle la Fontaine lui racontait son aventure :

« Ne soyez point en peine, monsieur : le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes. On a eu là-dessus toute la fermeté que vous pouviez souhaiter ; et il n'est pas jusqu'à madame d'Hervart qui, toute bonne qu'elle est, n'en ait été fort divertie. Enfin tout le monde en a ri, et personne n'en a été surpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante :
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?
Ulysse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas malgré lui
Arrêté par l'amour sur maint et maint rivage?
Qu'en quittant cet objet dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Hé? qui pourrait être surpris
Lorsque la Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,

Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil.
Il se lève au matin sans savoir pour quoi faire;
Il se promène, il va, sans dessein, sans sujet,
Et se couche le soir sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

« On s'étonne seulement, monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de trois lieues...

« En parlant d'Ulysse, je fais réflexion que le titre d'odyssée conviendrait peut-être mieux à vos aventures que celui d'iliade que vous leur donnez. En effet, les erreurs de ce héros ne me paraissent pas avoir peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverais qu'une différence entre Ulysse et vous :

Ce héros s'exposa mille fois au trépas:
Il parcourut les mers presque d'un bout à l'autre
Pour chercher son épouse et revoir ses appas.
Quels périls ne courriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre? »

Cette société aimable et spirituelle de madame d'Hervart retenait la Fontaine en France plus que ne l'attiraient en Angleterre les coquetteries un peu protectrices de madame de Mazarin et de madame de Bouillon. Il

se contentait donc d'envoyer à madame de Bouillon des éloges de sa beauté et de son esprit. Le bonhomme était malin et payait en la monnaie qu'on lui donnait. Il y a plus : dans l'éloge de madame la duchesse de Bouillon, il se faisait lui-même sa part, sans vaine modestie et en homme sûr de sa gloire :

Parmi ceux qu'admet à sa cour
Celle qui des Anglais embellit le séjour[1],
Partageant avec vous tout l'empire d'amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Évremond et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et la Fontaine?
Tous deux sont vieux, Saint-Évremond aussi;
Mais verrez-vous, aux bords de l'Hippocrène,
Gens moins ridés dans leurs vers que ceux-ci?

Il fallait répondre à tant de gracieux éloges, et, quoique M. de Bonrepaux, madame de Bouillon et madame de Mazarin fussent gens de beaucoup d'esprit, ils voulurent cependant que la réponse fût faite de poëte à poëte, d'auteur à auteur. Ce fut Saint-Évremond qui s'en chargea. Il y avait comme une sorte de rivalité polie et poétique entre les deux sociétés de Paris et de Londres, animées du même esprit de liberté, j'allais presque dire de licence morale et philosophique. Elles s'envoyaient des défis et des tensons littéraires comme

[1] Madame de Mazarin.

les anciens troubadours, tensons surtout consacrés à célébrer la beauté des dames : la Fontaine chantant celle de madame de la Sablière, de madame d'Hervart, de madame la duchesse de Bouillon; Saint-Évremond chantant seulement celle de madame de Mazarin. Et la comparaison que je fais en ce moment ne m'appartient pas : elle est de la Fontaine lui-même dans sa réponse à Saint-Évremond : « Puisque vous voulez, lui dit-il, que la gloire de madame de Mazarin remplisse tout l'univers, et que je voudrais que celle de madame de Bouillon allât au delà, ne dormons ni vous ni moi que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous chevaliers de la Table ronde : aussi bien est-ce en Angleterre que cette chevalerie a commencé. Nous aurons deux tentes en notre équipage, et au haut de ces deux tentes les portraits des divinités que nous adorons.

Au passage d'un pont ou sur le bord d'un bois,
Nos héros publieront ce ban à haute voix :
Marianne sans pair, Hortense sans seconde[1],
Veulent les cœurs de tout le monde.
Si vous en êtes cru, le parti le plus fort
Penchera du côté d'Hortense ;
Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord
Doit faire incliner la balance
Hortense ou Marianne, il faut y venir tous.

[1] Marianne Mancini, duchesse de Bouillon, et Hortense Mancini, duchesse de Mazarin.

Je n'en sais point de si profane
Qui, d'Hortense évitant les coups,
Ne cède à ceux de Marianne.
Il nous faudra prier monsieur l'ambassadeur
Que, sans égard à notre ardeur,
Il fasse le partage, à moins que des deux belles
Il ne puisse accorder les droits,
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux des deux rois[1]. »

La morale de la Fontaine, telle qu'il croyait l'avoir reçue de Saint-Évremond, qu'il appelle un de ses maîtres, ne le préparait guère à la piété chrétienne. Sa conversion cependant, dont je veux faire un court récit, est une des plus belles de ce siècle qui en eut tant d'admirables, parce qu'elle fut une des plus sincères. La Fontaine a mis dans sa conversion toute la naïveté de son caractère, une naïveté qui devient grave sans cesser d'être douce, et qui nous touche sans cesser de nous plaire. C'est par là, c'est par ce caractère de sincérité, que la conversion de la Fontaine peut émouvoir et instruire notre temps.

La sincérité, qui a fait la grandeur de la foi chrétienne dans les premiers temps du christianisme, fait aujourd'hui la dignité de la piété. Elle a fait les martyrs; elle fait les honnêtes gens en religion comme dans tout le reste. Une foi sincère, fût-elle même agitée de doutes, fût-elle même mêlée de ré-

[1] La Fontaine, p. 657-58.

serves, est le seul hommage digne de Dieu. Qu'est-ce qu'adorer Dieu du bout des lèvres? C'est l'ignorer en le priant. Qu'est-ce que l'adorer par calcul? C'est croire qu'on peut le tromper. Le philosophe sait que Dieu lui a donné une âme immortelle, émanée de lui-même : ne donnerons-nous pas tout entière cette âme qui procède de Dieu? Le chrétien sait que Dieu lui a donné son Fils unique pour le racheter : ne nous donnerons-nous pas tout entiers, comme Dieu s'est donné à nous? Les dons que Dieu nous a faits, la vie, l'âme, la rédemption, sont tous des dons sincères et vrais; il n'y a là rien de vide et de faux. Nous ne devons pas être moins vrais avec Dieu que Dieu ne l'a été avec nous. Il a droit à la vérité de l'hommage que nous lui rendons, quelqu'imparfait, quelque confus, quelque troublé que soit cet hommage. Donnons-lui peu; mais, à ce que nous lui donnons, n'ajoutons rien pour le monde par hypocrisie, et n'en retenons rien non plus par respect humain : soyons vrais.

On peut oublier Dieu, on peut l'ignorer, on peut même le nier; mais, quand on se sent disposé à s'approcher de lui, quand la réflexion, quand le malheur nous y pousse, qui donc peut arriver à lui ou à son autel sans une émotion sincère et vraie? Sans cela, pourquoi le chercher? Qui vous y force? le caractère essentiel, à mes yeux, du sentiment religieux, ce qui fait sa dignité et sa grandeur, c'est la sincérité. Prières

qui vous échappez des lèvres du pauvre qui souffre et qui se résigne, lamentations que le malheur arrache au cœur de l'homme et qu'il élève vers le ciel, réflexions du mondain qui cherche à retrouver la foi, doutes mêmes du philosophe qui veut savoir quelle est la nature de la divinité, murmures de Job contre l'infortune, humilité de David dans l'exil, abandon à la miséricorde de Dieu, espoir en sa justice, sentiments de toute nature, de toute condition, de tous siècles et de tous pays, qui montez vers Dieu du sein de l'humanité, je sais bien, quelque médiocres et quelque faibles que vous soyez, je sais bien ce qui vous élève à Dieu, ce qui fait qu'il vous accueille, c'est la sincérité. C'est par là que le rien que nous sommes se relève et prend son prix, même dans le ciel. O mon Dieu! vous êtes l'éternelle vérité, et nous ne sommes que la vérité fugitive et mortelle; mais c'est par la vérité que nous tenons à vous, et c'est dans la vérité seulement que vous nous reconnaissez.

La conversion de la Fontaine a ce grand et touchant caractère de vérité. En 1692, il tomba malade et sentit la fatale atteinte du temps. Madame de la Sablière, sortant de sa retraite, vint exhorter son vieil ami à se rapprocher de Dieu et de la religion. Racine se joignit à madame de la Sablière. C'étaient de puissants solliciteurs; mais la Fontaine était trop sincère pour rien donner au monde ou même à l'amitié dans la conver-

sion qui devait le ramener à Dieu. On sait que le comte de Grammont, qui était un des plus spirituels libertins de la cour, étant au lit de mort, le marquis de Dangeau vint, de la part du roi, l'exhorter à songer à Dieu; et le comte alors, se tournant vers la comtesse de Grammont, qui était fort pieuse : « Prenez garde, lui dit-il, comtesse, Dangeau va vous escamoter ma conversion. » Saint-Évremond et les philosophes du temps admirèrent fort ce mot, qui témoignait de la fermeté d'un esprit capable de plaisanter si près de la mort, et de plaisanter sur sa conversion. La conversion de la Fontaine fut plus grave et plus honnête.

Pendant la maladie de la Fontaine, le curé de Saint-Roch lui avait envoyé un jeune vicaire qui n'avait alors que vingt-six ans, l'abbé Pouget, qui depuis fut l'auteur du savant catéchisme de Montpellier. L'abbé Pouget était le fils d'un ami de la Fontaine, et il vint avec un autre ami du poëte pour savoir de ses nouvelles. Comme les exhortations de madame de la Sablière et de Racine avaient déjà disposé l'esprit de la Fontaine aux sentiments religieux, il ne fut pas difficile, dès cette première visite, de faire tomber la conversation sur la religion. « M. de la Fontaine, dit l'abbé Pouget dans la relation qu'il a donnée de cette conversion, était un homme fort ingénu, fort simple avec beaucoup d'esprit. Il me dit avec une naïveté assez plaisante : « Je me « suis mis depuis quelque temps à lire le Nouveau Tes-

« tament : je vous assure que c'est un fort bon livre, « mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas « rendu, c'est celui de l'éternité des peines. Je ne « comprends pas comment cette éternité peut s'ac- « corder avec la bonté de Dieu. » — J'avais, continue l'abbé Pouget, ces matières fort présentes, parce que je sortais de dessus les bans de la Sorbonne, où ces questions sont fort agitées; je lui expliquai sur cela, avec étendue et vivacité, les principes de saint Augustin et des autres Pères ou théologiens[1]. »

« L'abbé Pouget se retira; mais l'ami qu'il avait amené resta. La Fontaine lui dit qu'il était très-satisfait du jeune vicaire; que, s'il prenait le parti de se confesser, il ne voulait pas d'autre confesseur que lui. Mais il ajouta qu'il avait des difficultés sur lesquelles il désirait des éclaircissements, et il pria son ami d'engager l'abbé Pouget à revenir.

« L'abbé revint dans l'après-midi et engagea seul avec la Fontaine de nouvelles discussions. Elles furent continuées deux fois par jour pendant dix à douze jours consécutifs. La garde de la Fontaine, qui se trouvait en tiers à ces longues conférences, craignait qu'elles ne fatiguassent son malade, et elle dit à l'abbé Pouget, qui exhortait le poëte à la pénitence : « Hé! ne le « tourmentez pas tant, il est plus bête que méchant. »

[1] Tout ce qui suit sur la conversion de la Fontaine est tiré de l'*Histoire de la Fontaine*, par M. Walckenaër, 3e édit., p. 550 et suiv.

Cette femme était singulièrement touchée de sa bonté et de sa douceur. Aussi, un jour que l'abbé avait été plus véhément qu'à l'ordinaire, sur les peines réservées aux pécheurs incrédules et endurcis, elle le tira dans un coin de la chambre et lui dit avec un air de compassion : « Monsieur, Dieu n'aura jamais le courage de « le damner[1]. »

« L'abbé Pouget, dans sa relation, nous apprend que la Fontaine mit, dans ses discussions avec lui, beaucoup d'abandon et de franchise. « C'était un homme, « dit-il, qui, sur mille choses, pensait autrement que le « reste des hommes, aussi simple dans le mal que « dans le bien. Sa maladie le mit en état de faire des « réflexions sérieuses; il saisissait le vrai et il s'y rendait : il ne cherchait point à chicaner. »

« La Fontaine, après ces longues conférences, déclara à l'abbé Pouget qu'il était convaincu, et voulut se confesser à lui. L'abbé s'excusa sur sa jeunesse et sur son peu d'expérience; il offrit à notre poëte de continuer à le voir et à l'aider de ses conseils; mais il tâcha de le déterminer à prendre un confesseur plus âgé. La Fontaine ne voulut point y consentir, et il insista pour n'en avoir pas d'autre que le jeune vicaire de Saint-Roch. Alors celui-ci lui dit qu'avant de se rendre à ses désirs il fallait qu'il se soumît à quelques

[1] D'Olivet, *Histoire de l'Académie française*. Ces particularités ont été racontées à l'abbé d'Olivet par l'abbé Pouget lui-même.

conditions indispensables sur des points importants. Le premier était relatif à ses *Contes*. Le confesseur exigeait que la Fontaine prît l'engagement de ne faire usage du talent qu'il avait pour la poésie que pour travailler à des ouvrages de piété, et d'employer le reste de ses jours aux exercices d'une vie pénitente et édifiante; que non-seulement il promît de ne contribuer jamais à l'impression ni au débit de ses *Contes*, mais encore qu'il fît une satisfaction publique, soit devant le saint sacrement, s'il était obligé de le recevoir dans sa maladie, soit dans l'assemblée de l'Académie française, la première fois qu'il s'y trouverait; et enfin qu'il demandât pardon à Dieu et à l'Église d'avoir composé ce livre.

« M. de la Fontaine, dit l'abbé Pouget, eut assez de « peine à se rendre à la proposition de cette satisfac- « tion publique. Il ne pouvait s'imaginer que le livre « de ses *Contes* fût un ouvrage si pernicieux, quoi- « qu'il ne le regardât pas comme irrépréhensible et « qu'il ne le justifiât pas. Il protestait que ce livre « n'avait jamais fait de mauvaises impressions sur lui « en l'écrivant, et il ne pouvait pas comprendre qu'il « pût être si fort nuisible aux personnes qui le li- « raient. Ceux qui ont connu plus particulièrement « M. de la Fontaine, ajoute l'abbé Pouget, n'auront « pas de peine à concevoir qu'il ne faisait pas de men- « songe en parlant ainsi, quelque difficile qu'il paraisse

« de croire cela d'un homme d'esprit et qui connais-
« sait le monde. »

« Cette assertion de l'abbé Pouget se trouve confirmée par une naïveté plaisante de notre poëte, qui nous est racontée par Louis Racine. Avant que l'abbé Pouget eût consenti à l'assister, Boileau et Racine, instruits des bonnes dispositions de leur ami, lors des premières atteintes de sa maladie, lui avaient amené un bon religieux pour le confesser. Celui-ci exhortait son pénitent à des prières et à des aumônes. « Pour des
« aumônes, dit la Fontaine, je n'en puis faire, je n'ai
« rien; mais on fait une nouvelle édition de mes *Contes*,
« et le libraire m'en doit donner cent exemplaires. Je
« vous les donne : vous les ferez vendre pour les pau-
« vres. » Le confesseur, presque aussi simple que le poëte, alla consulter un célèbre prédicateur nommé D. Jérôme, pour savoir s'il pouvait recevoir cette aumône.

« L'abbé Pouget, cependant, parvint facilement à convaincre la Fontaine qu'il se trompait sur l'opinion qu'il avait de ses *Contes*, et il le fit consentir à faire sur ce point une réparation publique; mais notre poëte montra beaucoup de résistance sur l'autre point exigé par son directeur, et qui nous reste à expliquer.

« L'abbé Pouget avait appris que la Fontaine avait composé depuis peu une pièce de théâtre qui avait paru excellente à tous ceux qui l'avaient lue, et qu'il devait

bientôt la remettre aux comédiens pour la faire jouer. L'abbé exigeait que la Fontaine fît le sacrifice de cette pièce, se fondant sur ce que, la profession de comédien étant interdite par les lois de l'Église, il n'était pas permis de contribuer au maintien de cette profession en travaillant à des pièces pour les faire représenter. Le poëte, qui avait encore présente à l'esprit la controverse qui avait eu lieu, à ce sujet, entre Nicole et son ami Racine, trouvait cette opinion trop sévère, et il en appela au sentiment d'hommes plus âgés et plus instruits. L'abbé Pouget y consentit volontiers et promit d'acquiescer à la décision qui serait rendue par des théologiens compétents. La Fontaine consulta la Sorbonne et entre autres M. Pirot, savant professeur, qui fut depuis chancelier de l'Église et de l'Université de Paris. Pirot et les autres docteurs de Sorbonne assurèrent à la Fontaine que son jeune directeur lui avait dit la vérité et n'avait rien exagéré. Alors il jeta sa pièce au feu, et, comme il n'en avait pas de copie, elle n'a jamais été publiée.

« Ces deux articles réglés, notre poëte se prépara à une confession générale; il y employa beaucoup de temps. Sa tête était entièrement libre. Il se confessa ensuite, ajoute l'abbé Pouget, avec des sentiments de piété très-édifiants.

« Cependant la maladie de la Fontaine s'étant aggravée, les médecins jugèrent qu'il était temps de lui

faire recevoir le saint viatique. Il fixa lui-même le jour, et convint, la veille, avec le jeune vicaire du curé de Saint-Roch, qu'il ferait prier messieurs de l'Académie française de s'y trouver par députés. Le 12 février 1693, jour fixé, qui était le premier jeudi de carême, les députés de l'Académie se rendirent, à dix heures du matin, à l'église, et accompagnèrent le saint sacrement qu'on porta chez la Fontaine. Lorsque l'abbé Pouget fut entré dans la chambre, elle se trouva remplie de personnes de la plus haute distinction et d'hommes de lettres qui, pour être témoins de cet acte pieux, s'étaient joints aux académiciens. Le saint sacrement fut posé sur une table devant le malade, qui se trouvait assis dans un fauteuil. L'abbé Pouget fit les prières prescrites par le rituel, et dès qu'il les eut terminées, la Fontaine, en présence de cette nombreuse assemblée, exprima, dans les termes les plus formels, son repentir d'avoir écrit ses *Contes;* il manifesta l'intention où il était de passer le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence, et de ne plus s'occuper qu'à la composition d'ouvrages de piété. Le confesseur lui fit ensuite une exhortation pieuse et le recommanda aux prières de tous les assistants. Tous se mirent à genoux et prièrent, tandis que le malade recevait le saint viatique. »

Que cette sincérité est belle et grande! Que j'aime que la Fontaine ne cède pas du premier coup aux exi-

gences de l'abbé Pouget, et qu'il veuille avoir l'avis de la Sorbonne! Tout est grave pour lui dans l'acte qu'il va faire; rien n'est chose convenue et de forme. Aussi, quoiqu'il ait retrouvé la santé pendant deux ans, il persévéra dans ses pieux sentiments; il se soumit même par pénitence à des austérités que l'abbé Pouget ne lui avait ni prescrites ni conseillées, et que ses amis ont ignorées tant qu'il a vécu. Il portait sur lui un cilice que l'abbé d'Olivet a vu entre les mains de Maucroix, l'ami de la Fontaine, qui le gardait en mémoire de la sincère piété de son ami; et Racine le fils a eu raison de dire de la Fontaine dans une de ses épîtres à Jean-Baptiste Rousseau :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice.

Quand la Fontaine revint à la santé, il ne trouva plus madame de la Sablière : elle était morte le 8 janvier 1693. Il quitta donc cette maison qu'il habitait depuis vingt ans, et c'est alors qu'eut lieu ce touchant dialogue entre lui et M. d'Hervart : « Mon cher la Fontaine, dit M. d'Hervart, le rencontrant au moment qu'il sortait de chez madame de la Sablière, je vous cherchais pour vous prier de venir loger chez moi. — J'y allais, » répondit la Fontaine.

La maison de M. d'Hervart n'était pas une maison

dévote; mais tout le monde y respecta la piété de la Fontaine, et le poëte chrétien y fut aussi aimé et aussi honoré que le poëte mondain. Il y mourut le 13 avril 1695. Nous avons sa dernière lettre à son ami Maucroix. Je ne connais pas de confession plus touchante et plus édifiante que ce dernier billet de la Fontaine, et la réponse de Maucroix vaut la lettre.

A M. DE MAUCROIX

« 10 février 1695.

« Tu tu trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons[1] me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande faiblesse que je crus véritablement mourir. O mon cher! mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

[1] De Sillery, évêque de Soissons, membre de l'Académie française.

RÉPONSE DE MAUCROIX.

« 14 février 1695

« Mon cher ami, la douleur que ta dernière lettre me cause est telle que tu te la dois imaginer. Mais en même temps je te dirai que j'ai bien de la consolation des dispositions chrétiennes où je te vois. Mon très-cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu. Prends-y donc une entière confiance, et souviens-toi qu'il s'appelle le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Invoque-le de tout ton cœur. Qu'est-ce qu'une véritable contrition ne peut obtenir de cette bonté infinie? Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi les restes de ta vie, et souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon bon, mon ancien et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très-grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps et de celle de ton âme! »

Quand Fénelon apprit la mort de la Fontaine, il écrivit quelques phrases latines, qu'il donna à traduire au duc de Bourgogne, voulant graver dans la mémoire de son royal élève le souvenir de la perte que la France venait de faire.

« La Fontaine n'est plus, dit Fénelon; il n'est plus!

et avec lui ont disparu les jeux badins, les ris folâtres, les grâces naïves et les doctes muses. Pleurez, vous tous qui avez reçu du ciel un cœur et un esprit capables de sentir tous les charmes d'une poésie élégante, naturelle et sans apprêt. Il n'est plus, cet homme à qui il a été donné de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant! Pleurez donc, nourrissons des muses; ou plutôt consolez-vous : la Fontaine vit tout entier et vivra éternellement dans ses immortels écrits. Par l'ordre des temps, il appartient aux siècles modernes; mais par son génie il appartient à l'antiquité, qu'il nous retrace dans tout ce qu'elle a d'excellent. Lisez-le, et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce, si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements poétiques plus variés et plus attrayants, si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité, si Virgile enfin a été plus touchant et plus harmonieux[1]. »

Quiconque sait le prix que Fénelon attachait à ce

[1] Traduction de M. Walkenaër dans l'*Histoire de la Fontaine*, 3e éd., p. 581. Comme cette traduction me semble peu exacte, je crois devoir donner le texte latin de Fénelon, extrait de son histoire par le cardinal de Bausset, 1re éd. :

« Heu! fuit vir facetus, Æsopus alter, nugarum ludo Phædro superior, per quem brutæ animantes, vocales factæ, humanum genus edocuere sapientiam. Heu! Fontanius interiit. Proh dolor! interiere simul joci dicaces, lascivi risus, gratiæ decentes, doctæ Camenæ. Lugete, ô quibus cordi est ingenuus lepos, natura nuda et simplex, incompta et sine fuco elegantia. Illi, illi uni per omnes doctos licuit esse negligentem. Politiori stylo quantùm præstitit aurea negligentia! Tàm caro capiti

qu'il appelait l'ingénuité du génie antique, ne sera pas étonné que, la retrouvant dans la Fontaine, il l'ait si vivement louée. La Fontaine, en effet, est, avec Fénelon lui-même, celui des poëtes français qui nous donne le mieux l'idée de la grâce vraie et simple du génie grec.

quantùm debetur desiderium! Lugete, musarum alumni! vivunt tamen, æternumque vivent carmini jocoso commissæ veneres, dulces nugæ, sales attici, suadela blanda atque parabilis; neque Fontanium recentioribus juxtà temporum seriem, sed antiquis, ob amœnitates ingenii adscribimus. Tu vero, lector, si fidem deneges, codicem aperi : Quid sentis? Ludit Anacreon. Sive vacuus, sive quid uritur Flaccus, hic fidibus canit. Mores hominum atque ingenia fabulis ut Terentius ad vivum depingit; Maronis molle et facetum spirat in hoc opusculo. Heu! quandonam mercuriales viri quadrupedum facundiam æquiparabunt!

ONZIEME LEÇON

COMMENT LA FONTAINE UNISSAIT L'ÉTUDE A L'INSPIRATION

Nous arrivons à l'examen des fables de la Fontaine. Quel ordre suivre? Prendrai-je d'abord la morale, ensuite les caractères, puis l'invention, puis l'expression? ou bien prendrai-je les fables au hasard, comme elles se présentent, sans viser à être plus systématique que la Fontaine, sans chercher à suivre dans cette étude une méthode rigoureuse, qui donnerait aux fables de la Fontaine l'air d'un traité de morale ou de littérature? Je veux rester aussi libre que l'est mon auteur. Il ne faut pas cependant que la liberté que je veux laisser aux fables de la Fontaine fasse croire que le poëte n'avait aucun plan et aucune règle dans la manière de composer; que tout lui venait par inspiration; qu'il ne

travaillait pas ses fables, mais qu'il les trouvait, pour ainsi dire, toutes faites dans son génie. L'idée que les vers de la Fontaine ne lui coûtaient aucun travail et que le fabuliste produisait naturellement des fables, comme la vigne produit du raisin, cette idée fait partie de la légende de la Fontaine. Mais le fabuliste sans travail n'est pas plus vrai que l'idiot de génie. La Fontaine travaillait beaucoup ses ouvrages et les remettait vingt fois sur le métier, suivant en cela le précepte de Boileau. Nous voyons, dans la fable du *Loup et le Renard*, prise dans les versions que Fénelon donnait à traduire au duc de Bourgogne, nous voyons que la Fontaine nous dit lui-même :

> Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
> Un prince en fable ait mis la chose,
> Pendant que, sous mes cheveux blancs,
> Je fabrique, *à force de temps*,
> Des vers moins sensés que sa prose [1].

La Fontaine ne se dispensait donc pas de temps et de travail. M. Walkenaër, ayant trouvé un premier brouillon de sa fable, *le Renard*, *les Mouches et le Hérisson*, en a donné le *fac-simile* dans son histoire de la Fontaine [2]. La fable, telle que la Fontaine l'a publiée, n'a plus que quelques vers du brouillon primitif, et ce

[1] Livre XII, f. IX.
[2] Voir ce brouillon de fable à la fin de ce volume.

qu'il faut remarquer, c'est que la fable refaite, sans être une des meilleures du fabuliste, est bien supérieure à la fable primitive. Ainsi le poëte se corrigeait sans cesse et gagnait en se corrigeant.

Si nous ne croyons plus à la faculté instinctive de la Fontaine, croirons-nous davantage qu'il n'eût pas sa méthode particulière de composer et qu'il ne la défendît pas, comme font les auteurs, dans ses préfaces et dans ses avant-propos, qui sont pour tous les écrivains les coins de prédilection que se réserve la vanité? Le bonhomme est beaucoup moins naïf qu'il n'en a l'air, et il ne manque jamais l'occasion de faire l'apologie de son art et de sa manière d'écrire. N'est-ce pas par exemple, une apologie, et fort habile, que cette première fable du livre deuxième?

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis
Je les consacrerais aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ses fictions,
On peut donner du lustre à leurs inventions;
On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau;
J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement?

J'admire beaucoup la Fontaine; mais en vérité je ne

puis pas dire de ses fables plus qu'il n'en dit ici lui-même. Oui, le charme du poëte, c'est le don admirable qu'il a de sentir la nature et de s'entretenir avec elle; et comme il le dit encore :

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage,
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers[1]...

Cet art d'entendre le langage de l'univers et surtout de savoir le rendre, cet enchantement dont la Fontaine a le secret, rappelle, en les surpassant, les enchantements de la mythologie. La mythologie, en effet, comparée à la fable d'Ésope et surtout à celle de la Fontaine, a deux défauts : d'une part, elle se substitue trop à la nature; et de l'autre, elle manque trop souvent de signification morale.

Un mot pour justifier les deux reproches que je fais à la mythologie comparée avec la fable.

Voici une vallée solitaire et charmante, où coule, entre deux bords de fleurs et de gazon, une source limpide et fraîche. Le bel et jeune Hylas y vient puiser de

[1] Épilogue du livre XI.

l'eau. Les nymphes qui folâtrent dans la fontaine voient l'enfant, admirent sa beauté et l'attirent à elles : Gracieux tableau, qui cache l'accident d'un enfant qui tombe à l'eau. J'aime assurément ces belles images dont la mythologie peuple la nature, et, quand je pénètre sous l'ombre majestueuse d'un vieux bois de chênes, je souris à l'idée que, de ces vieux troncs couverts de mousse, vont sortir je ne sais combien de dryades légères, évoquées par l'imagination antique. Mais ôtez un instant les nymphes à la source qui baigne la vallée, est-ce que le vallon n'aura plus rien qui nous plaise? Le murmure du ruisseau qui l'arrose ne nous charme-t-il que lorsque j'y crois entendre la jaserie des naïades? Le vieux bois n'a-t-il pas son mystère et son enchantement, quand bien même chaque chêne ne recélerait pas une dryade prompte à sortir à l'appel du poëte? Tout, grâce à la mythologie, nous dit Boileau,

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Corps charmant, visage délicieux, je le veux bien; mais l'âme et l'esprit que la mythologie donne aux êtres qu'elle crée, valent-ils vraiment l'âme et l'esprit humain émus et enchantés par le spectacle de la nature? La mythologie substitue, pour ainsi dire, l'idéal de la forme à l'idéal de l'âme. Où est dans la mythologie ce langage de l'univers que la Fontaine se glorifiait d'entendre? Une âme qui a le don d'animer la nature, en-

tend mille fois plus de choses, en face des bois, des eaux et des montagnes, que ne peuvent lui en dire tous les dieux et demi-dieux de l'antiquité. Tant pis pour ceux qui s'ennuient en tête-à-tête avec la nature : ils n'entendent rien, parce qu'ils ne lui disent rien, et que la nature ne répond qu'à ceux qui lui parlent. Mais ceux qui s'ennuient avec la nature s'amusent-ils avec la mythologie? Ils n'ont pas plus l'imagination qui fait voir les dryades sortant de l'écorce des chênes, qu'ils n'ont l'âme qu'il faut pour entendre et pour traduire le silence des eaux et des bois. La nature, telle que l'aimait la Fontaine, a toutes les sortes de beautés, celle qui parle aux yeux et celle qui parle à l'âme. La mythologie ôte à la nature ces charmes divers et mystérieux; elle ne lui en laisse qu'un, celui de la beauté divinisée du corps humain. Elle n'agrandit donc pas la nature; elle lui donne la réalité et la précision de la forme humaine; elle met l'unité à la place de la variété.

L'autre reproche que je fais à la mythologie comparée à la fable d'Ésope, et surtout à celle de la Fontaine, c'est qu'elle manque trop souvent de signification morale. Le sens moral est le grand mérite de la fable, et la Fontaine n'a pas manqué de le relever, si bien que nous ne pouvons rien dire à l'avantage de ses fables, qu'il n'ait dit avant nous et mieux que nous :

> Tantôt je peins en un récit
> La sotte vanité jointe avecque l'envie,

Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers[1].

La Fontaine nous explique ici le sens de ses métamorphoses : les hommes, ou plutôt les vices des hommes, sont métamorphosés en animaux. Le loup représente l'injustice et la violence, le corbeau la crédulité, le renard la fourberie, la cigale la prodigalité, la fourmi l'économie, et peut-être même un peu l'avarice. Grâce à cette métamorphose, le poëte moralise à son aise. Il y aurait péril peut-être à censurer les violents et les injustes sous leur forme humaine. Sous le masque du loup et du lion, la fable les trouve moins rebelles à ses leçons. Les métamorphoses que fait la fable servent donc à la morale; celles que fait la mythologie et qu'a racontées Ovide n'ont pas le même sens et la même utilité. C'est une aventure, c'est un spectacle; ce n'est pas une leçon. Tantôt la métamorphose a l'air d'une punition; Lycaon, à cause de sa cruauté, est changé en loup :

Fit lupus et veteris servat vestigia formæ :

[1] Livre V, f. 1re.

Canities eadem est, eadem violentia vultus,
Idem oculi lucent, eadem feritatis imago[1].

Mais où est la moralité de cette métamorphose? Où est vraiment le châtiment? Que Lycaon soit loup ou qu'il soit homme, il exerce également sa cruauté, homme contre les hommes, loup contre les troupeaux :

. . . . . Solitæque cupidine cædis
Vertitur in pecudes et nunc quoque sanguine gaudet[2].

D'autres fois, la métamorphose est seulement la fin et le dénoûment d'une grande affliction ou d'une grande passion. Hécube, désespérée de la mort de ses enfants, de son époux, de la perte de son empire, et ayant épuisé, pour ainsi dire, toutes les douleurs, perd aussi la forme humaine :

. . . . . Priameia a conjux
Perdidit infelix hominis, post omnia, formam,
Externasque novo latratu terruit auras[3].

Niobé voit périr sous ses yeux ses sept fils et ses sept filles, et elle est changée en rocher :

. . . . . Orba resedit
Exanimes inter natos, natasque, virumque;
Diriguitque malis[4].

[1] Ovide, *Métam.*, liv. I.
[2] *Ibid.*
[3] Livre XII
[4] Livre VI.

La nymphe consumée d'amour pour Narcisse devient l'écho qui se cache et se plaint dans les bois [1].

Quelle est la leçon à tirer de ces métamorphoses? La mythologie veut-elle nous enseigner qu'arrivés au dernier degré, la passion, la douleur ou le vice ôtent à l'homme le caractère humain? Toujours fidèle à la loi du beau, et ne voulant pas surtout faire violence à l'art, la poésie antique aime mieux métamorphoser l'homme que de le défigurer : elle croit que, lorsque la passion est excessive, l'homme disparaît. Idée juste et profonde, qui fait le fond et ce que j'appellerais volontiers la philosophie des métamorphoses d'Ovide. Quiconque est emporté par la douleur, par l'amour ou par le vice, hors des limites de l'humanité, perd, dans la fable antique, le visage et les traits de l'homme. La métamorphose des hommes en animaux, en plantes ou en êtres inanimés, est donc, dans la mythologie, un procédé de l'art plutôt qu'un procédé de morale. Quand, au contraire, Ésope ou la Fontaine changent les hommes en animaux, et qu'ils prêtent aux bêtes les idées et les sentiments humains, ils visent avant tout à la leçon morale : « Les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage, » dit la Fontaine dans la préface de son XIIe livre, adressée au duc de Bourgogne. Aussi y met-il des précepteurs et des

[1] Livre III.

préceptes pour tout le monde, c'est-à-dire pour tous nos vices et pour tous nos travers :

Les bêtes à qui mieux mieux
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte impudente pécore,
Force sots, force flatteurs[1].

Tous les animaux que nous rencontrons dans la Fontaine sont des métamorphoses, mais des métamorphoses qui ont un but moral et qui sont chargées de nous donner des leçons, sans nous ennuyer. Il faut que la fable plaise : c'est là la règle principale de la poétique de la Fontaine. Il a, pour son genre de poésie, toutes les ambitions, et il ne s'en cache pas, puisqu'il donne à la fable le privilége d'entendre et de traduire le langage harmonieux et mystérieux que parle l'univers, et le privilége non moins grand de peindre les hommes et de les instruire. Mais il subordonne sans hésiter toute sa théorie au devoir de plaire. Or, qu'est-ce qui plaît dans la fable, est-ce la morale? non, c'est le récit, c'est le conte :

[1] Livre IX, f. 1re.

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui[1].

La Fontaine, qui partout dans ses ouvrages aime à faire confidence à ses lecteurs de ses goûts et de son humeur, nous donne ici, si je ne me trompe, le secret de sa supériorité comme fabuliste. Sa supériorité est dans le récit. Les autres fabulistes ne font leur récit que pour amener leur leçon. La Fontaine s'intéresse d'abord à son récit; il nous représente ses animaux, leurs périls, leurs joies, leurs colères, leurs peurs, leurs ruses; il fait son drame et son tableau; la leçon arrive ensuite, presque toujours à propos, mais parfois d'une façon un peu imprévue et comme font quelquefois les dénoûments de Molière.

Il y a, en effet, cette ressemblance entre Molière et la Fontaine, entre ces deux grands peintres de l'humanité, qu'ils s'occupent surtout de représenter les mœurs et les caractères des hommes, de reproduire l'image de la vie humaine. Si les portraits sont fidèles, l'œuvre leur semble faite. Seulement, comme Molière sait qu'il faut un dénoûment à la comédie, il le prend où il peut, sans avoir l'air parfois de se soucier de le faire naître du jeu des passions qu'il a mises sur la scène. La Fontaine soigne plus ses moralités que Molière ne fait ses dénoûments. Il sait que la moralité est une partie plus

[1] Livre VI, f. 1re.

importante dans la fable que le dénoûment ne l'est dans la comédie, tout important qu'il est. La moralité est le fond même de la fable. Cependant la Fontaine semble quelquefois abandonner la moralité, non plus même pour se livrer plus à son aise au récit, mais pour exprimer ses sentiments particuliers. Jamais poëte n'a plus eu besoin de se montrer à son lecteur; je ne saurais trop le redire. Mais si le moi de la Fontaine aime à se montrer, il se montre tel qu'il est, sans se surfaire, sans se draper. Il ne pose point; seulement il prend volontiers toutes les occasions de se laisser voir et de répandre ses sentiments. Voyez, par exemple, la fable intitulée : *Le Songe d'un habitant du Mogol*. Il s'agit d'un ermite que le songeur voit en enfer, et d'un visir qu'il voit en paradis. Il se fait expliquer son rêve :

L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens, et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour
Ce visir quelquefois cherchait la solitude;
Cet ermite aux visirs allait faire sa cour.

La morale de cette fable est que les prélats ne doivent pas être courtisans, et que les courtisans doivent quelquefois tâcher de redevenir hommes, en quittant la cour pendant quelques heures. Mais ce mot de solitude et de retraite a charmé l'oreille et l'imagination de la Fontaine, et le voilà qui s'écrie :

Si j osais ajouter au mot de l'interprète
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes!
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets,
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

(Liv. XI, f. II.)

Quel rapport ces vers délicieux ont-ils avec la fable que la Fontaine vient de raconter? Ils en ont très-peu; car la solitude que l'ermite ne devait pas quitter et celle que le visir allait chercher quelquefois ne ressemblent guère à cette vie de loisir et de paix que souhaite la Fontaine. L'une touche à l'ascétisme ou à la méditation, et l'autre touche aux douceurs du re-

pos et même du sommeil. Mais, que voulez-vous? la Fontaine venait sans doute de relire les beaux vers de Virgile :

Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero, ingenti perculsus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent.
. . . . . .
Sin has ne possim naturæ accedere partes
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis,
Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes,
Flumina amem silvasque inglorius. O ubi campi
Sperchiusque et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! O quis me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat et ingenti ramorum protegat umbra!

(Georg. II.)

La Fontaine n'a pas pu résister au désir de traduire ces vers qui l'ont enchanté; et, quand la Fontaine traduit quelque sentiment antique, il se l'approprie, il le fait sien en l'accommodant à son goût et à son humeur. Virgile ne demande que les loisirs de la poésie au fond de quelque riante vallée; la Fontaine pousse la rêverie poétique jusqu'au sommeil. Voilà comme le poëte imite en s'appropriant, et voilà aussi comme il répand ses sentiments avec une sorte de confiance naïve, qui dédaigne même l'à propos.

Ayant ce goût de causer avec son lecteur, et surtout ayant le goût de lui plaire, ne demandez pas à la Fontaine de suivre dans ses fables une méthode rigoureuse :

il va et vient, deçà, delà, variant sans cesse son ton selon son sujet, tantôt touchant au sublime sans sortir du simple, tantôt familier sans cesser d'être gracieux. C'est à cette condition de plaire et d'amuser que la fable a quelque pouvoir en ce monde; c'est à cette condition qu'elle est de mise partout, même dans les plus graves affaires et les plus graves discours, témoin le jour où Démosthène lui-même, pour se faire écouter des Athéniens, eut besoin de se servir de la fable :

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune, et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout, personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles [1]
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter;
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour :
« Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle.
Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée, à l'insta
Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit

[1] Le peuple.

— Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse,
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait? »
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur :
Un trait de fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois, cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(Liv. VIII, f. IV.)

Je ne pense pas que nous puissions douter maintenant que la Fontaine, en faisant ses fables, ne sût fort bien ce qu'il faisait : il les travaillait avec soin, attachant grand prix à son œuvre, connaissant aussi bien que personne la portée poétique et morale de la fable, l'étendant plutôt que la restreignant, faisant rentrer presque tous les genres dans ce genre de poésie, lui donnant tous les tours, et gardant toujours sa liberté d'allures, afin d'égayer sans cesse son lecteur tout en l'instruisant.

La Fontaine avait donc sa poétique; il l'indique volontiers lui-même dans ses fables, et il l'explique encore avec plus de confiance dans ses poésies diverses, où il a

mis ses goûts et ses sentiments plus qu'aucun poëte de son temps. Voulez-vous savoir, par exemple, ce que la Fontaine entend par la poésie? gardez-vous de croire que ce soit la versification. La poésie ne peut pas se passer de la versification; mais la versification ne fait pas la poésie. Beaucoup le croient cependant. Grande erreur :

Il est vrai que jamais on n'a vu tant d'auteurs;
Chacun forge des vers. Mais, pour la poésie,
Cette princesse est morte; aucun ne s'en soucie.
Avec un peu de rime on va vous fabriquer
Cent versificateurs, en un jour, sans manquer[1].

Arrière donc les petits vers de société, les bouts rimés et toutes les fadaises littéraires! La poésie a besoin d'inspiration, et l'inspiration elle-même a besoin d'étude et de travail. Voilà la doctrine de la Fontaine. Ce n'est pas qu'il ne sache bien que :

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme;
Je le fuirais jusques à Rome,
Et j'aimerais mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son français
Des Grecs et des Latins les grâces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissaient tout passer
Et d'érudition ne se pouvaient lasser[2].

[1] *Clymène*, comédie, p. 299 des œuv. comp , gr. in-8.
[2] Œuvres complètes, p. 648.

Nous reconnaissons ici les pensées de Molière dans les *Femmes savantes*, quand Clitandre et Trissotin discutent ensemble sur le mérite des lettres. La Fontaine, comme Molière, ne veut pas que les érudits, et surtout les pédants, remplacent les gens d'esprit; mais il ne veut pas non plus que la science et l'érudition soient trop décriées : elles sont nécessaires aux gens de goût et d'esprit. Les savants ridicules avaient fait honnir la science elle-même et on s'était mis à glorifier l'ignorance, comme ayant bon air et bon ton. La Fontaine résiste à cette mode.

Aux reproches que les ignorants du bel air faisaient à la science, la Fontaine oppose l'exemple de Malherbe, qui ne craignait pas d'imiter les ancieus :

> Sous lui la cour n'osait encore ouvertement
> Sacrifier à l'ignorance.

Vieux débat, après tout, que celui qui existe entre la science et l'ignorance, mais qui s'agite presque toujours entre gens qui ont également tort, les uns parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour la science qu'ils ont, ce qui en fait des pédants; les autres parce qu'ils n'ont pas même le peu de science qu'il faut au peu d'esprit qu'ils ont, ce qui en fait des sots frivoles. Ce débat n'a jamais été mis en scène d'une manière plus piquante que dans une conversation entre Bautru et le com-

mandeur de Jars, que nous trouvons dans Saint-Évremond :

« Vous me laissâtes hier, écrit Saint-Évremond au comte d'Olonne, dans une conversation qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte et à l'avantage des lettres.

« La dispute vint sur le sujet de la reine de Suède, qu'on louait de la connaissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le commandeur se leva, et, ôtant son chapeau d'un air tout particulier : — Messieurs, dit-il, si la reine de Suède n'avait su que les coutumes de son pays, elle y serait encore. Pour avoir appris notre langue et nos manières, pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science et ses belles lumières que vous nous vantez.

« Bautru, voyant choquer la reine de Suède qu'il estime tant, et les bonnes lettres qui lui sont si chères, perdit toute considération, et, commençant par un serment : — Il faut être bien injuste, reprit-il, d'imputer à la reine de Suède comme un crime la plus belle action de sa vie. Pour votre aversion aux sciences, je ne m'en étonne point : ce n'est pas d'aujourd'hui que vous les avez méprisées. Si vous aviez lu les histoires les plus communes, vous sauriez que sa conduite n'est pas sans exemple. Charles-Quint n'est pas moins admirable par la renonciation de ses États que par ses con-

quêtes. Dioclétien n'a-t-il pas quitté l'empire, et Sylla le pouvoir souverain? Mais toutes ces choses vous sont inconnues, et c'est folie de disputer avec un ignorant. Au reste, où me trouvez-vous un homme extraordinaire qui n'ait eu des lumières et des connaissances acquises?

« A commencer par M. le Prince[1], il alla jusqu'à César, de César au grand Alexandre, et l'affaire eût été plus loin, si le commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité qu'il fut contraint de se taire : — Vous en contez bien, dit-il, avec votre César et votre Alexandre. Je ne sais s'ils étaient savants ou ignorants : il ne m'importe guère; mais je sais que de mon temps on ne faisait étudier les gentilshommes que pour être d'Église; encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinait à la cour ou à l'armée allaient honnêtement à l'académie. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématiques, et c'était tout. Vous aviez en France mille beaux gens d'armes et galants hommes. C'est ainsi que se formaient les Therme et les Bellegarde. Du latin! de mon temps, un gentilhomme en eût été déshonoré. Je connais les grandes qualités de M. le Prince et suis son serviteur; mais je vous dirai que le dernier connétable de Montmorency a su maintenir son

[1] Le prince de Condé

crédit dans les provinces et sa considération à la cour, sans savoir lire. Peu de latin, vous dis-je, et de bon français !

« Tel était l'état de la dispute, quand un prélat charitable[1] voulut accommoder le différend, ravi de trouver une si belle occasion de faire paraître son savoir et son esprit. Il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur; trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant, et, lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem*, il parla de cette sorte :

« — Je vous dirai, messieurs, je vous dirai que la science fortifie la beauté du naturel, et que l'agrément et la facilité de l'esprit donnent des grâces à l'érudition. Le génie seul, sans règle et sans art, est comme un torrent qui se précipite avec impétuosité. La science sans naturel ressemble à ces campagnes sèches et arides, qui sont désagréables à la vue. Or, messieurs, il est question de concilier ce que vous avez divisé mal à propos, de rétablir l'union où vous avez jeté le divorce. La science n'est autre chose qu'une parfaite connaissance; l'art n'est rien qu'une règle qui conduit le naturel. Est-ce, monsieur (s'adressant au commandeur), que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez, et faire vanité d'un naturel qui se dérègle, qui

[1] M. de Lavardin, évêque du Mans.

s'éloigne de la perfection? Et vous, monsieur de Bautru, renoncez-vous à la beauté naturelle de l'esprit pour vous rendre esclave de préceptes importuns et de connaissances empruntées?

« — Il faut finir la conversation, reprit brusquement le commandeur; j'aime encore mieux sa science et son latin que le grand discours que vous nous faites.

« Le bon homme, qui n'était pas irréconciliable, s'adoucit aussitôt, et, pour rendre la pareille au commandeur, il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du prélat. Pour le prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux et une grande satisfaction de lui-même. »

Ce que j'aime dans la lettre de Saint-Évremond, et ce qui la rend d'un comique charmant, c'est que l'auteur n'y prend parti pour personne, pas plus pour l'ignorant que pour le savant; il se moque même du prélat qui a raison, mais qui a raison sans esprit; si bien que, dans cette scène piquante de comédie, ce sont les ridicules qui se réfutent les uns par les autres, et que la raison même est critiquée parce qu'elle manque de goût.

La Fontaine est de l'avis du prélat de Saint-Évremond; mais il en est avec des sentiments et des arguments meilleurs que ceux du prélat. Il fait grand cas de l'érudition bien employée, et grand cas surtout de l'imitation des anciens. Comme Racine et Boileau,

comme Bossuet et Fénelon, il est pour les anciens dans la querelle des anciens et des modernes. Non qu'il veuille qu'on imite l'antiquité servilement : le bonhomme, qu'on croit si naïf et si peu réfléchi, a sur ce point, comme sur tous les autres, une doctrine toute faite, fort judicieuse et fort décidée. « Quelques imitateurs, dit-il dans son épître à l'évêque d'Avranches, Huet,

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité[1].

Voilà la théorie de l'imitation selon la Fontaine, ou plutôt voilà comment il s'inspirait des anciens. Il n'est pas un détracteur des modernes; il loue volontiers son siècle : il sait

. . . . Qu'il n'est pas sans mérite;
Mais près de ces grands noms notre gloire est petite;
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté

[1] Œuvres complètes, p. 553.

Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur[1] autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter. A la fin, grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés? J'en demeurais ravi;
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.

La Fontaine ne craint pas, comme on le voit, de faire ses confessions littéraires, de dire quelles ont été ses erreurs de jeunesse. Il nous dit aussi quels sont ses auteurs favoris : il y en a d'anciens, il y en a de modernes; car il lit de tous côtés et de tous pays :

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi;
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverais-je un seul approchant de Platon?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre[2];
Des bergères d'Urfé[3] chacun est idolâtre.
On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet[4].
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.

Les autres genres baissent un peu : l'ode, par exem-

[1] Voiture.
[2] Le théâtre ordinaire, et l'opéra, qui était inconnu des anciens.
[3] Auteur de l'*Astrée*.
[4] La création des historiographes de France par Louis XIV. Pélisson. Racine et Boileau furent les premiers et les derniers.

ple, et il a bien raison. Le dix-septième siècle est peu lyrique :

> Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
> Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
> Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
> J'entendrai leur concert au céleste séjour.

J'ai voulu montrer comment la Fontaine, soit dans ses fables, soit dans ses poésies diverses, nous révèle partout le secret de son génie et de son travail. Les deux choses, en effet, s'unissent en lui. Il a le génie le plus facile et le plus naturel du monde ; mais, loin de s'y abandonner aveuglément, il travaille avec une patience opiniâtre, méditant, lisant, étudiant sans cesse, ajoutant la réflexion à l'inspiration, et fortifiant l'une par l'autre.

DOUZIÈME LEÇON

DE LA MORALE DES FABLES DE LA FONTAINE

LIVRE PREMIER

On croit que les fables de la Fontaine plaisent surtout par le charme du récit; si elles n'avaient que ce mérite, elles ne plairaient pas longtemps, et les aventures du Lapin et de la Belette, quel que soit l'ornement de la narration, ne pourraient pas captiver longtemps l'attention du lecteur. Les fables de la Fontaine plaisent aussi par leur morale; mais notez que je n'entends pas seulement par morale l'affabulation ou la conclusion qui termine la fable. J'entends par morale les idées générales que suggère la lecture des fables de la Fontaine. Je pourrais peut-être aisément ramener ces idées générales à deux ou trois titres de chapitre; mais j'aime mieux montrer comment les idées géné-

rales naissent, à chaque instant de la lecture des fables de la Fontaine, et pour cela je prends le premier livre, que j'ouvre au hasard.

Il y a déjà, dans ce premier livre, je ne sais combien de tableaux de mœurs humaines, je ne sais combien de moralités, qui s'adressent à l'homme. Quelle foule de personnages ! que d'acteurs dans ce premier acte de l'*ample comédie* du poëte ! Ce brillant jeune homme, bruyant et fringant, qui prend la vie comme une partie de plaisir et qui entre dans le monde comme dans une salle de bal de bonne ou de médiocre compagnie, qui peut-être fait son droit, qui veut un jour arriver à la *salle des Pas-Perdus*, mais qui prend le plus long et passe par le bois de Boulogne pour aller de l'École de droit au Palais de Justice, eh ! je le reconnais : c'est la cigale qui

Ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

C'est l'enfant prodigue qui ne retrouve pas son père et pour qui personne ne tuera le veau gras. Et cet homme prudent, laborieux, avare peut-être, quoique jeune encore, qui sort de la ferme paternelle pour entrer dans une étude d'avoué ou dans une clinique d'hôpital, supportant la pauvreté, qui n'est jamais pénible dans la jeunesse, et qui attend la fortune qui vient presque

toujours aux patients et aux économes, je le reconnais aussi : c'est la fourmi.

> La fourmi n'est pas prêteuse :
> C'est là son moindre défaut,

Oui, le moindre des défauts, presque une vertu : mais une vertu de la classe des vertus désagréables, de celles qui ne profitent qu'à ceux qui les ont, tandis que la beauté et l'honneur de la vertu, c'est de profiter aux autres. Il y a toujours du dévouement dans la vertu; il n'y en a pas dans l'économie. Elle n'a qu'un mérite : elle impose l'abstention à la nature humaine. Mais il y a des gens qui n'économisent que sur les autres, et jamais sur eux-mêmes. Ceux-là sont les pires économes. Je ne dis pas que la fourmi soit de ce genre : j'ai de l'estime pour la fourmi, plus d'estime que de goût. J'y reconnais la race laborieuse et dure des paysans, la race qui crée les capitaux. La ville dépense; la campagne amasse et subvient aux emprunts de la ville; car la fourmi, de nos jours, est devenue prêteuse, à condition qu'on lui paye l'intérêt à plus de cinq et le capital avec prime.

Qui préférez-vous, me demande-t-on, de la cigale ou de la fourmi? — On ne préfère qu'entre choses ou personnes qu'on aime. Je n'aime, quant à moi, ni la cigale ni la fourmi, ni l'avarice ni la prodigalité, ni les thésauriseurs qui prêtent ni les dissipateurs qui em-

pruntent. Si la fourmi est jeune, je lui reproche de n'avoir ni les défauts ni les qualités de son âge; elle oublie qu'elle a vingt ans.

Prêtez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien,

disait un aimable vieillard, et qui devint un poëte charmant à soixante-dix ans, M. Lacretelle, un de nos professeurs les plus aimés. Non, la jeunesse ne doit jamais prêter ses vingt ans qu'au travail, et non au calcul, dut-on lui en promettre un gros intérêt. Quant à la cigale, pour laquelle, après tout, je me sens une certaine tendresse, parce que je parle peut-être devant elle[1], elle oublie qu'elle aura un jour cinquante ans. —

[1] Le lecteur voit bien que je parle à un auditoire de jeunes gens. Du reste, mes jeunes auditeurs n'ont pas désavoué leur parenté avec la cigale : voici une lettre que je reçus le lendemain de ma leçon. Elle fait le procès aux fourmis et leur impute des défauts que jusqu'ici on ne leur avait pas reprochés :

« Paris, 14 février 1859.

« Monsieur,

« Permettez à une cigale, amie de la justice, de vous adresser une petite réclamation au sujet de la fourmi, l'ennemie des cigales, depuis que, sous les yeux de la Fontaine, elle s'est permis de fermer sa porte au nez d'une de nos aïeules, mourante de faim et de froid. Il est temps de désabuser les bons esprits sur la prétendue prévoyance et la sagesse des fourmis. Non! la fourmi n'est pas l'insecte rangé, économe par excellence : c'est une hypocrite, une pharisienne, un sépulcre blanchi. — Mais, direz-vous, cigale ma mie, sur quelles preuves pourrez-vous ébranler cette croyance universelle du genre humain, à qui le consul Cicéron donnait tant d'autorité. — Mes preuves, les voici : elles sont évidentes, et Descartes lui-même, qui enlevait aux animaux l'intelligence, et réduisait les cigales et les éléphants à n'être que d'ingénieuses mécaniques, n'y trouverait rien à redire. La fourmi, ou plutôt les

Bah! me dit-on, qui arrive a cinquante ans? J'ai bien le temps de mourir auparavant. — Qu'en savez-vous? Qui vous dit que vous ne vivrez pas jusqu'à l'hiver et pendant l'hiver? Ne vivez pas comme si vous ne deviez vivre que quelques jours : le temps vous trompera. Ne vivez pas non plus comme si vous deviez vivre toujours : le temps vous trompera. Il est assez long et assez court pour décevoir les espérances les

fourmis (car, malgré leur égoïsme, elles ne peuvent vivre qu'en communauté) amassent durant tout l'été, alors que nous chantons sous l'herbe, d'immenses magasins de provisions. Vous croyez que c'est pour l'hiver, *ante focum si frigus erit;* point du tout. Tout cela est dévoré pendant l'automne : ce sont en septembre et octobre des festins, des bombances, des réveillons sans fin : la république des fourmis prolonge jusqu'à l'aurore les orgies les plus bruyantes; plus d'une fois une pauvre cigale chanteuse y a raconté sur sa guitare, pour quelque mince monnaie, les malheurs des Atrides et les erreurs d'Ulysse. On s'arrange de façon à n'avoir plus, aux premiers froids, un grain de blé sur la planche. Alors, un beau matin, on émigre : les ancêtres en tête, au centre les femmes et les enfants, puis les guerriers. La fourmilière se dirige vers un lieu préparé d'avance, le plus souvent vers les endroits où la terre est bien battue, et où l'eau et le froid ne pénètreront pas. On se glisse par une petite ouverture, et on descend à la file à la profondeur d'un ou deux pieds; on parvient bientôt à des sortes de grottes, larges et profondes comme une coquille de noix, rangées les unes à côté des autres. Les familles, les amis, se réunissent pour remplir un trou : on se compte, on s'embrasse, et l'on s'endort pour trois mois. Le soleil de février, quand il y a du soleil, réveille la république dans ses quartiers d'hiver, et les fourmis sortent de leurs retraites, maigres à faire peur, chancelantes, et s'appuyant les unes sur les autres. Malheur à la cigale endormie qu'elles rencontreront! En un clin d'œil, l'imprudente artiste sera dévorée par ces gloutonnes.

« Ainsi, monsieur, les fourmis ne ramassent rien pour la mauvaise saison : elles dorment. J'ai longtemps observé le fait, et c'est parce que j'en suis bien sûr que j'ose vous le communiquer. Il faudrait donc chercher parmi les bêtes quelque autre modèle d'économie à proposer

plus contraires. — On est toujours maître d'en finir avec la vie. — Ne comptez pas sur le suicide pour faire banqueroute à vos créanciers ou pour échapper à la misère. Le suicide est un coup de main que l'humanité répudie. L'homme tient à la vie. Il a beau souffrir et gémir, il veut vivre.

Un malheureux appelait tous les jours
La mort à son secours.
« O Mort! lui disait-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle! »
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
« Que vois-je? cria-t-il : ôtez-moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!

aux fils de famille. Espérons qu'on le trouvera : les bêtes doivent bien un bon exemple aux beaux fils d'aujourd'hui qui font si bien tout ce qu'ils peuvent pour se rapprocher d'eux.

« Veuillez excuser, monsieur, la liberté que j'ai prise de vous présenter mes remarques, et agréez l'hommage de mon respectueux dévouement.

« Une cigale du quartier Latin. »

J'ai eu tort de n'avoir pas demandé à mes savants confrères de la Faculté des sciences ce qu'ils pensaient de ces nouvelles observations sur les mœurs des fourmis. Je me contentai de remarquer, en répondant à la lettre, au commencement de la leçon suivante, qu'elle était bien de notre temps, puisque l'auteur ne défendait les cigales qu'en accusant les fourmis; qu'il ne s'inquiétait pas de prouver que les cigales n'étaient pas aussi légères et aussi dissipées qu'on le disait, mais qu'il tenait à montrer que les fourmis étaient aussi dépensières et aussi prodigues que personne; de telle sorte que, s'il était vrai que la fourmi représentât la campagne, et la cigale représentât la ville, la moralité de la lettre était que la campagne, dépensant aussi à sa manière, la ville serait bien folle d'épargner. De cette façon, la dépense serait l'exemple et la leçon que tout le monde donne à tout le monde

N'approche pas, ô Mort! O Mort, retire-toi! »
Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive; c'est assez, je suis plus que content[1]. »
Ne viens jamais, ô Mort! On t'en dit tout autant.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos;
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire :
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère[2]. »
Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes;
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes[3].

1 Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa;
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine. (Sénèque, ep. 101.)

2 Cela ne prendra guère de temps.

3 La Fontaine, livre Ier, fables XV et XVI.

Puisque, heureux ou malheureux, nous voulons vivre, tâchons, dès la jeunesse, de nous préparer à vivre longtemps : faisons-nous un viatique qui puisse durer jusqu'à la fin de notre vieillesse, si nous l'avons longue. Écoutons la sagesse de Salomon dans ses *Proverbes :*

« Allez à la fourmi, ô paresseux; considérez sa conduite et apprenez à devenir sages;

« Puisque, n'ayant ni chef, ni maître, ni prince,

« Elle fait néanmoins sa provision durant l'été et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir[1]. »

Voilà la source de toutes les fables qui préconisent la prévoyance de la fourmi. Mais ne croyez pas que les docteurs chrétiens, surtout les Pères de l'Église, n'aient expliqué la prévoyance que Salomon loue dans la fourmi, que par le soin d'amasser des richesses matérielles pour nos vieux jours. C'est la richesse morale qu'il faut acquérir quand on est jeune, pour en jouir quand on est vieux. Enrichissez votre âme, afin qu'elle ait de quoi se soutenir dans les mauvais jours, «Voyez, dit saint Augustin, la fourmi de Dieu : elle se lève tous les jours de grand matin, court à l'église, prie, entend la lecture de la parole sainte, chante les hymnes, repasse dans son esprit ce qu'elle a entendu, y réfléchit longtemps et amasse le grain qu'elle a recueilli dans

Ch. VI, vers. 6, 7 et 8.

l'aire... Vient l'épreuve de la tribulation, l'hiver de la vie, l'orage de la crainte, le froid de la tristesse, la perte des biens, le risque de la vie, la mort des siens, la disgrâce et l'humiliation... Alors les hommes regardent cette âme fidèle avec une grande compassion : « Quel malheur! disent-ils; le moyen de vivre après « cela? Comment cette personne n'est-elle point acca- « blée par tant de maux? » — Ils ne savent pas les provisions qu'a faites la fourmi et qui la nourrissent à ce moment; ils ne voient pas quels grains précieux elle a amassés, et comment, renfermée dans son abri, loin de tous les yeux, elle se soutient pendant l'hiver à l'aide des travaux de l'été[1]. »

Voilà comment saint Augustin explique l'éloge que Salomon fait de la prévoyance de la fourmi, prévoyance d'autant plus louable qu'elle s'applique à des biens plus élevés et plus solides que ceux que recherchent ordinairement les hommes, biens qu'on ne possède et dont on ne jouit dans la vieillesse qu'à la condition de les avoir acquis dans la jeunesse. Ne nous y trompons pas, en effet : notre jeunesse fait et prépare notre vieillesse, et nous ne retrouvons dans nos greniers que ce que nous avons semé et cultivé dans nos champs pendant le printemps. J'ai en ce moment dans l'esprit un exemple que je me reprocherais de ne pas citer. Il

[1] Œuv. de saint Augustin, édit. Parent-Desbarres, *In psalm.*, 60.

y a eu en France des hommes de lettres épris de la politique, et des hommes d'État épris de l'amour des lettres, qui, en 1830, ont été forcés de faire une révolution pour défendre la liberté. Pendant dix-huit ans, ces hommes ont gouverné le pays : ils étaient ministres, ambassadeurs, députés, administrateurs. Au bout de dix-huit ans, une révolution faite aussi, dit-on, pour sauver la liberté et qui l'a laissée périr, une révolution à qui je suis forcé de reprocher sa mort autant que sa naissance, a précipité ces hommes du pouvoir et les a ramenés à la condition privée. Comment ont-ils supporté leur chute? Les lettres, qu'ils avaient aimées et cultivées dans leur jeunesse, ont accueilli, consolé et honoré leur vieillesse : ils retrouvent les provisions qu'ils ont faites, et « ils se soutiennent pendant l'hiver à l'aide des travaux de leur été. »

Je me suis laissé aller à causer librement sur la première fable de la Fontaine, pour montrer quelle abondance d'idées générales il y a dans les fables même les plus simples. On peut en tirer à volonté une moralité familière et médiocre, ou élevée et généreuse. Elles ont de quoi répondre à toutes les questions, aux petites comme aux grandes : tout dépend du questionneur. Et notez que la fable de la *Cigale et la Fourmi* n'est pas une des meilleures de la Fontaine. Aussi le mérite que je trouve à cette fable de suggérer toutes sortes de moralités, les plus humbles comme les plus élevées,

est le mérite propre au genre de la fable en général.

Plusieurs contemporains de la Fontaine ont traité le même sujet, Lenoble, par exemple. Sa fable de la cigale et de la fourmi est longue; mais il y a quelques jolis vers, surtout dans le prologue :

« Vous que tient endormis une lâche paresse,
Prêtez l'oreille à ma leçon,
Travaillez, oisive jeunesse;
Il faut que le labour précède la moisson;
Vivez bon économe et ménagez le vôtre.
Faire autrement, c'est Dieu tenter,
Et jamais il ne faut compter
Pour ses besoins pressants sur la bourse d'un autre.
Maître ventre, dit Rabelais,
Est un gros glouton qui demande
Soir et matin nouvelle offrande,
Et qui ne laisse point dame marmite en paix.
Donc il est toujours bon de savoir où l'on dîne,
Et partant tout homme d'esprit,
Qui bâtit,
Commence sagement par fonder la cuisine.
C'est là l'ordre du bâtiment,
Et quiconque fait autrement
Se trouve court; mais la jeunesse
Qui s'embarrasse peu de ses futurs besoins,
Sans songer qu'à pas lents vient l'oisive vieillesse,
Aux frivoles plaisirs applique tous ses soins...

Dans Lenoble, la cigale n'a pas seulement le tort de chanter et de ne pas travailler; elle se moque de la fourmi qu'elle voit travailler pendant l'été :

Es-tu folle, dit la Cigale,
De te donner tant de tourment?
Sans que j'en prenne soin, la terre abondamment
De ses fruits présents me régale.
Partout je suis nourrie à bouche que veux-tu;
Et pour un méchant grain je vois que tu te tues,
Je t'entends soupirer, tu sues,
Et presque sous le faix ton corps est abattu.
Quel esclavage! quelle vie!
Quoi! se voir tout le jour au travail asservie!
Il n'est rien que de vivre en repos et content.
— De votre oisiveté faites votre partage,
Dit la Fourmi; pour moi, je songe à mon ménage,
Et chacun fait comme il l'entend.
Laissez-moi seulement achever ma journée[1]...

La cigale qui se raille du travail mérite plus d'être punie que celle qui s'en abstient seulement, et, comme la cigale est devenue plus coupable à nos yeux, la fourmi, par contre, nous paraît moins dure en refusant de la secourir. L'effet moral de la fable est mieux ménagé dans la fable de Lenoble que dans celle de la Fontaine.

Autre fable du premier livre de la Fontaine : *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.* Ah! si je pouvais être aussi éloquent que M. Guizot, aussi grand écrivain que M. Villemain ou M. Cousin! (J'aime à citer des noms chers à la Sorbonne.) Si je pouvais avoir cette belle maison, si je pouvais ajouter ce bois à mes champs!

[1] Œuvres de Lenoble, tome XIV, p. 46. — Paris, 1718.

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?
— Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà!
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Que de commentaires faits et à faire sur cette charmante fable! non pas commentaires littéraires et écrits par des écrivains de profession, mais commentaires familiers et vulgaires, faits par la conversation de chaque jour, à la cour et à la ville, dans les châteaux et dans les villages; commentaires d'autrefois et d'aujourd'hui, car chaque pays et chaque temps a sa grenouille qui s'enfle et qui crève :

Quoi! toujours ce noir attelage!
Disait à son époux la marquise Doris.
La duchesse Clotilde a six beaux chevaux gris :
Je veux un semblable équipage.

Ainsi commence le prologue de la fable du bœuf et de la grenouille, dans Lenoble, et l'auteur finit par la réflexion suivante : « Il y a peu de femmes qui n'aient

la manie furieuse de vouloir paraître plus qu'elles ne sont, et cette aveugle émulation qui les porte à vouloir égaler le luxe de celles qui sont au-dessus d'elles, est la plus fréquente source de la ruine des familles. »

La marquise Doris et les femmes qui *veulent paraître plus qu'elles ne sont* n'appartiennent-elles qu'au dix-septième siècle? Je lisais, dans un éloquent article de M. Eugène Pelletan, le tableau suivant :

« Du moment que la folie de la magnificence a faussé l'opinion, qu'une nouvelle étiquette classe la société, non en raison de la probité et du talent, mais en raison de la représentation et de la surface, chacun naturellement cherche moins à être qu'à paraître, et travaille à égaler en fracas, sinon à surpasser son voisin. De là cette épidémie, cette émulation, cette enchère et cette surenchère de profusion asiatique et de ruine; de là cette orgie universelle de brocarts et de dentelles, cette insolence perpétuelle au regard du passant par l'attirail et par l'étalage, comme pour lui dire : Je tiens autant de place que toi, et plus que toi, dans l'espace. Il le faut, on croit du moins qu'il le faut sous peine d'humiliation, de diminution dans sa personne ou dans sa dignité.

« Voyez cette femme jeune, belle, assise ou plutôt affaissée dans son fauteuil, la tête dans sa main, comme la statue pétrifiée de la Douleur. Une larme coule en silence le long de sa joue, et la palpitation convulsive du

sanglot intérieur soulève et abaisse l'épingle de diamant attachée sur sa poitrine, comme la vague agite et brise à sa surface un reflet d'étoile. Pourquoi pleure-t-elle ainsi dans la pâleur et l'affliction d'Hécube? La mort a-t-elle emporté son enfant, ou bien un tremblement de terre de la Bourse dévoré sa fortune? Non, son mari vient de lui refuser le prix d'une quatrième robe par jour, d'un quatrième changement à vue de toilette; et dans ce moment d'humiliation pour la gloire trahie de sa prochaine soirée, elle songe à quelque autre femme de sa connaissance assez heureuse pour pouvoir muer quatre fois du lever au coucher du soleil, et elle souffre plus cruellement dans chaque fibre de son corps, et elle gémit plus profondément que la bohémienne de la borne condamnée à nouer autour d'un corps flétri un lambeau fané de soierie[1]. »

La scène est de nos jours, comme elle était tout à l'heure du dix-septième siècle. Voulez-vous qu'elle soit de l'antiquité, écoutez cette épigramme de Martial :

« Torquatus a un palais à quatre milles de Rome : Otacilius, à quatre milles, achète une chaumière. Torquatus élève en marbre des thermes magnifiques : Otacilius achète une baignoire. Torquatus plante dans son parc un bois de lauriers : Otacilius plante cent châtaigniers. Torquatus est consul : Otacilius est maire de son

[1] *Courrier du dimanche*, janvier 1859.

village, et il ne se croit pas moins considérable que Torquatus. Le bœuf autrefois fit crever la grenouille qui voulait l'égaler : Torquatus fera crever Otacilius[1]. »

Luxe, vanité, envie, misère; que d'idées générales contenues dans la fable de la *Grenouille*, et qui ne demandent qu'à en sortir à chaque siècle et à chaque heure, dans chaque pays et dans chaque ville, sous forme d'exemples particuliers!

De même que la comédie, qui vise toujours à faire rire, peut avoir un dénoûment touchant et élevé, témoin le *Tartuffe* et le *Misanthrope*, de même la fable peut, sans cesser d'être plaisante, aboutir à une leçon de haute morale. Toute fable doit être un récit comique : c'est la condition essentielle de ce genre de poésie. Mais la moralité est toujours sérieuse; elle peut être grave et élevée. Je prends pour exemple la fable de la *Besace*. Elle commence par une comédie : Jupiter convoque les animaux et leur permet d'expliquer librement ce qu'ils trouvent *à redire dans leur*

1 Ad lapidem Torquatus habet prætoria quartum :
Ad quartum breve rus emit Otacilius.
Torquatus nitidas vario de marmore thermas
Exstruxit : cucumam fecit Otacilius.
Disposuit daphnona suo Torquatus in agro :
Castaneas centum sevit Otacilius.
Consul Torquatus : vici fuit ille magister;
Nec minor in tanto visus honore sibi.
Grandis ut exiguam bos ranam ruperat olim ;
Sic puto, Torquatus rumpet Otacilium.
(Martial, liv. X, ép. 79.)

composé. Chaque animal paraît et se déclare fort content de sa figure et de sa tournure; mais il se moque de son voisin : le singe se moque de l'ours, l'ours de l'éléphant, l'éléphant de la baleine :

Dame Fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux; mais parmi les plus fous
Notre espèce excella...

Voilà la comédie : chacun raille le prochain et s'applaudit soi-même. Mais, quand nous venons à la moralité, elle s'élève peu à peu, sans changer de ton, sans cesser de garder le caractère comique :

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le Fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(Liv. Ier, f. VII.)

Ai-je tort de dire que la moralité s'élève, puisqu'elle aboutit aux versets de l'Évangile?

« Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poutre dans votre œil?

« Ou comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi

tirer une paille de votre œil, vous qui avez une poutre dans le vôtre?

« Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère[1]. »

Ainsi rien de plus contraire à la charité que l'amour-propre, qui nous diminue nos défauts et nous grossit ceux du prochain. Il faudrait beaucoup aimer le prochain, et peu nous aimer nous-mêmes. Ainsi le veut la loi chrétienne. L'amour-propre fait le contraire, et, pour mieux vous faire comprendre la leçon de charité que contient la fable de la *Besace*, laissez-moi vous lire le récit suivant, que j'ai tiré des *Vies des Pères du désert*, d'Arnauld d'Andilly :

« Un solitaire de Sceté, ayant commis une faute, les anciens s'assemblèrent et envoyèrent prier l'abbé Moïse de vouloir venir. Ce qu'ayant refusé, ils l'en firent presser une seconde fois par un prêtre, qui lui dit qu'ils l'attendaient tous. Il vint donc, portant sur son dos une vieille corbeille pleine de sable. Étant allés au-devant de lui et le voyant en cet état, ils lui dirent : « Que veut dire cela, mon père? — Ce sont, leur répon- « dit-il, mes péchés que je ne vois pas parce qu'ils « sont derrière moi; et vous me faites venir ici pour « être juge de ceux d'autrui! Ce qu'ayant entendu,

[1] Saint Matthieu, ch. VII, v. 3, 4 et 5.

« ils pardonnèrent à ce frère, sans lui parler davantage « de la faute qu'il avait faite[1]. »

Nous venons de voir quelle leçon de charité nous pouvons tirer de la fable de *la Besace*, quand nous nous mettons à l'unisson des pensées de cette fable, et que nous y joignons nos sentiments et nos souvenirs. Du rire alors nous passons à la réflexion, et de la réflexion à la résolution d'être moins clairvoyants pour autrui et moins aveugles pour nous-mêmes. Il est bon, en lisant la Fontaine, de se laisser aller un peu à la pente des réflexions qu'il suggère et de ne pas toujours s'arrêter à la lettre de ses moralités. Il y a telle fable et telle moralité qui, au premier coup d'œil, paraissent favorables aux mauvais et aux petits sentiments, et qui l'est, au contraire, aux bons et aux grands. Il faut, avec la Fontaine, savoir ce que parler veut dire. Prenons, par exemple, *le Loup et l'Agneau*.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Cela veut-il dire que le plus fort a toujours raison? Est-ce la théorie que le succès justifie tout? Non, certes! Tant pis pour ceux qui sont pour le loup contre l'agneau. Le loup représente la violence, et l'agneau représente le droit souvent outragé et souvent opprimé.

[1] *Les Vies des saints Pères des déserts et de quelques saintes, écrites par des Pères de l'Église*, traduites en français par Arnauld d'Andilly Paris, 1701. — T. II, p. 635.

Un agneau se désalterait
Dans le courant d'une onde pure.

Voilà l'innocence et le calme du bon droit : il jouit de son bien avec pleine et entière sécurité, se croyant protégé par les lois.

Un loup survient à jeun qui cherchait aventure
Et que la faim en ces lieux attirait.

Voilà l'ambitieux et l'aventurier, celui qui n'a rien, qui ne risque rien et qui veut tout gagner, à qui il faut une querelle, bonne ou mauvaise, pour justifier son usurpation. Dès les premiers mots, son langage est violent et injuste :

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.

La Fontaine n'a point cherché à peindre le loup en beau; il n'en a point fait un conquérant audacieux, un brillant ravisseur; il n'a pas voulu tromper ses lecteurs. Le loup, c'est la force effrontée, insolente, cruelle, prête au crime, prête au meurtre. Ceux qui veulent adorer la force sous ces traits odieux savent ce qu'ils font : ils ont peur ou ils font quelque affreux calcul de complicité. Le loup n'est pas plus flatté par la Fontaine, quand il le fait agir que quand il le fait parler :

Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange
Sans autre forme de procès.

Le meurtrier a bien cherché, pendant quelque temps, à faire le procès de la victime : il l'a accusée de troubler son breuvage, d'avoir mal parlé de lui; et je croirais volontiers que l'agneau a pu mal parler du loup, car comment en bien parler? ou comment n'en pas parler, quand on est agneau ou brebis? Mais le loup a voulu faire le procureur, il a voulu donner une date à son accusation, et cela a tout gâté.

Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?

a répondu l'agneau. Qu'importe que l'agneau ne fût pas né l'an passé? Il vit aujourd'hui, il est bon à manger : voilà son crime. Aussi, sans poursuivre plus longtemps le procès, le loup l'emporte et le mange. Je n'approuve le loup qu'en ce point. Mangez l'agneau, sire loup, mais ne cherchez pas à lui prouver que vous avez raison. Soyez injuste et violent, mais ne soyez pas sophiste et hypocrite. N'abusez pas contre la justice des formes de la justice; c'est le pire outrage qu'on puisse faire à la conscience humaine.

Cette prétention de prouver aux vaincus qu'ils ont tort est exprimée d'une manière vive et ingénieuse dans une fable de Faërne, fort bien traduite par Perrault : *Le Chat et le Coq*.

Le Chat, tenant un coq et voulant le manger,
Mais le manger avec justice,
« Malheureux, lui dit-il, lorsque l'homme sommeille
Au point du jour tranquillement,

Pourquoi, dans ce même moment,
Faut-il que ton chant le réveille?
— Si j'ose, dit le Coq, ainsi le réveiller,
Par le bruit que fait mon ramage,
C'est que je l'avertis d'aller à son ouvrage.
. . . . . .
— Tu sais fort bien, dit le Chat, te défendre;
On ne peut pas mieux raisonner;
Mais je me sens las de t'entendre,
Et n'ai point résolu de ne pas déjeuner[1].

Je viens d'expliquer la fable du *Loup et l'Agneau* comme une protestation de l'innocence et du bon droit contre l'injustice. Est-ce de ma part un paradoxe? Non assurément. C'est ainsi qu'on l'entendait au dix-sep-

[1] FELES ET GALLUS

Comprensum feles gallum quum tradere ventri
Jejuno vellet, jure ut fecisse videri
Posset et hanc noxam specie velaret honesti,
Accusabat eum quod pervigili atque molesto
Turbaret nocturnam hominum clamore quietem.
Defendente illo, sese utilitatis eorum
Id causa facere, ut moniti advenientis Eoi
Ad sua quisque operum studia exercenda redirent;
Hunc rursum is naturæ hostem, infandoque sororum
Concubitu et matris fœdum incestumque vocabat.
Ille excusabat scelus utilitate, suumque
Hinc multis dicebat herum ditarier ovis.
Tum feles tandem, perfricta fronte : Sed etsi
Argumenta tuam defendunt plurima causam,
Impastus tamen, inquit, ego hinc discedere nolo.
Vim qui inferre parat, cupidus certusque nocendi,
Frustra illum ratione premas aut jure refellas.

(Faërne, fable XLII.)

tième siècle, et c'est ainsi que l'explique Boursault dans une des plus jolies scènes de ses *Fables d'Ésope*.

Pierrot et Colinette viennent trouver Ésope pour le prier de prendre la défense de leur pupille, un orphelin, dont le seigneur du village veut usurper le patrimoine.

Si je venons vous voir (dit Pierrot), c'est pour ce petit drille,
Qui, s'il pouvait parler, vous dirait qu'on le pille.
Comme il est mon neveu, je somme un peu parents.
Il avait de bons biens pour huit ou neuf cents francs;
Mais j'avons pour seigneur certain grand escogriffe,
Qui de tous les seigneurs a la meilleure griffe,
Et qui, d'un petit pré voulant en faire un grand,
Enchâssit dans le sien le bien de cet enfant.
Tu sais cela par cœur : jase un peu Colinette;
Dis ce que c'est.

COLINETTE.

Monsieur, l'orphelin qui me tette
Est un petit marmot que j'avons par emprunt.
Avant qu'il fût venu, son père était défunt;
Dès qu'on l'eût débardé, ce fut une vipère;
Sa mère le fesit, lui defesit sa mère,
Et son trépassement lui laissit quelque bien
Que ce vilain monsieur a bouté dans le sien.
Il dit, brodi broda, mais on ne le croit guère,
Qu'il prêtit de l'argent à monsieur son grand-père:
Et, quand je lui montrons que cela ne se peut,
Pour nous farmer la bouche il nous dit qu'il le veut.
Nos meilleures raisons sont pour lui des vétilles;
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles,
Et, comme il est le maître et qu'il a du crédit,
D'une seule menace il nous abasourdit.

Un bichon contre un dogue a peine à se défendre.
Si vous n'y boutez ordre, il est homme à tout prendre.
. . . . . .

PIERROT.

Rien n'est, mordié! pour lui trop chaud ni trop pesant.
Comme il est le seigneur, quelque chose qu'il prenne,
Il dit pour ses raisons que c'est un droit d'aubaine.
Tous les jours de sa poche il tire un droit nouviau :
Qu'on prenne une écrevisse ou qu'on tue un moiniau,
Il fait tout sur-le-champ, dans sa furie extrême,
Un biau procès de Dieu, fût-ce à son père même.
Il prend à toutes mains et de toutes façons;
Il vendrait, s'il pouvait, l'air dont je jouissons.
Il nous dime nos choux, nos poiriaux, nos citrouilles.

COLINETTE.

Les fossés du château sont tout pleins de grenouilles
Qui par méchanceté lui font un si grand bruit
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, griffonné d'un notaire,
Il veut, bon gré, mal gré, que je les faisions taire,
Et, faute jusqu'ici d'empêcher leur cancan,
Chaque maison du bourg paye un écu par an :
C'est un dogue affamé, qui toujours mord et ronge.
Empêcher des crapauds de crier! le pouvons-je,
Dites-moi?

ÉSOPE.

De tout temps le faible eut toujours tort;
Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.
Il faut que le plus faible ait, dans son infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raisons contre une.
Encore assez souvent celles qu'il peut avoir
Servent-elles de peu, comme vous l'allez voir.

Et il leur conte la fable du *Loup et l'Agneau* qu'il a tort de refaire après la Fontaine; puis il ajoute :

Force grands font de même à l'égard des petits.
N'est-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli petit conte!

PIERROT.

Et fi, mordié! le loup devrait mourir de honte :
L'agneau buvait à part et ne lui disait mot.

ÉSOPE.

Ma pauvre Colinette et mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à peu près, par le commun usage,
Font envers leurs vassaux les seigneurs de village.
Quand d'un bois ou d'un champ il leur plaît un morceau,
Des agneaux malheureux troublent toujours leur eau,
Et, pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contents de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il sera bientôt nuit, et vous êtes de loin :
Adieu. De cet enfant ayez beaucoup de soin.
Je ne partirai point sans lui rendre justice.

(Les *Fables d'Ésope* ou *Ésope à la ville*, acte V, scène III.)

C'est ainsi qu'en 1690, en plein théâtre, on expliquait la fable de *l'Agneau et le Loup*. L'agneau s'appelait alors le pupille, le paysan, tout ce qui était opprimé. Pourquoi ne serions-nous pas aujourd'hui aussi hardis que l'était Boursault en 1690? Pourquoi ne revendiquerions-nous pas ce nom symbolique de l'agneau pour les proscrits de tous les temps, pour les suspects de tous les régimes, pour les victimes de toutes les oppressions, pour les condamnés de Jeffryes, le juge inique sous Jacques II; pour les prêtres égorgés par

les septembriseurs dans la Révolution, pour Louis XVI assassiné sur l'échafaud, pour Louis XVII périssant au Temple de faim et de misère, pour tout ce qui a souffert et pour tout ce qui souffre, pour tout ce que nous devons défendre par pitié et par justice, au lieu d'aller baiser la patte sanglante du loup. La Fontaine a eu confiance en nous; il n'a pas mis d'Ariste dans son drame ou dans sa fable pour nous enseigner où était le droit et où était la violence : il a pensé que nous avions chacun un Ariste dans notre conscience, et que personne ne traduirait jamais son vers,

La raison du plus fort est toujours la meilleure,

autrement que ne l'a fait Boursault :

Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.

TREIZIÈME LEÇON

DE LA MORALE DES FABLES DE LA FONTAINE

LIVRE II

Je passe du premier livre des Fables au second, et j'essaye de faire, sur ce livre, ce que j'ai fait sur le premier, distinguant dans les fables ce qui est de la comédie, qui s'y trouve toujours; ce qui est de la morale, qui s'y trouve toujours aussi, mais très-variée et très-diverse; tantôt familière et un peu médiocre, tantôt noble, élevée et touchante sans cesser d'être simple; et, si je m'attache plus à relever ce dernier genre de morale que le premier, c'est qu'il semble à beaucoup de personnes que la Fontaine préconise surtout la morale médiocre. Ses lecteurs lui font tort en cela, mais le tort qu'ils lui font est un peu sa faute. Il a, en

effet, beaucoup donné à la morale médiocre, à celle qui, d'ailleurs, est propre de tout temps à la fable, à celle qui enseigne à l'homme à se tirer d'affaires en ce monde, plutôt qu'à être vertueux, si la pratique de la vertu doit être nuisible ou malheureuse. Le peuple qui n'a pas beaucoup de goût pour la grande morale, a abaissé encore de quelques crans l'enseignement des fables pour le mettre à sa portée.

Qui de nous n'a eu occasion de remarquer le penchant qu'a le peuple à rapetisser et à trivialiser les choses, et cela non par esprit de dénigrement, mais tantôt par ignorance, tantôt par l'impuissance où il est de concevoir les choses d'une manière élevée? A Versailles, il y a une pièce d'eau qui représente Latone entourée et insultée par les paysans de la Lycie, déjà à demi changés en grenouilles : le peuple l'appelle *la reine des grenouilles;* le char d'Apollon sortant des eaux pour venir éclairer le monde est le *chariot embourbé;* enfin un des Titans, Encelade, enseveli sous les rochers de l'Etna et qui lance un jet d'eau par la bouche, est la pièce de *lance-l'eau*. Ces désignations populaires ont prévalu sur les noms mythologiques. J'ajoute que cette trivialité s'aggrave en France de je ne sais quelle ignorance irrespectueuse et moqueuse, qui est propre à l'esprit français. Il y a des peuples qui admirent ce qu'ils ignorent; le Français raille ce qu'il ne sait pas ou ce qu'il ne comprend pas.

Les fables de la Fontaine ont souffert de cette disposition : le public en a rapetissé les moralités.

Souvent il n'a pas eu grand'peine à le faire, la fable étant déjà une comédie, et la moralité tenant aussi de la comédie par le tour moqueur et familier que la Fontaine lui a donné. Voyez la fable intitulée : *Conseil tenu par les Rats*.

> S'agit-il de délibérer,

dit la moralité,

> La cour en conseiller foisonne.
> Est-il besoin d'exécuter,
> On ne rencontre plus personne [1].

On sait le sujet de la fable. Les rats délibèrent sur les moyens de prévenir les ravages qu'un chat faisait de la nation des rats. Le meilleur moyen, dit un vieux rat, est d'attacher un grelot au cou du chat. De cette manière, les rats avertis de sa marche pourront s'enfuir à temps.

> Chacun fut de l'avis de monsieur le Doyen :
> Chose ne leur parut à tous plus salutaire
> La difficulté fut d'attacher le grelot.
> L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot; »
> L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire
> On se quitta. J'ai maints chapitres vus
> Qui pour néant se sont ainsi tenus.

[1] Livre II, f. II.

Je trouve une scène de ce genre dans *le Cyclope* d'Euripide. Le chœur est composé de satyres qui, loin de s'associer à la brutalité du cyclope Polyphème voulant dévorer Ulysse et ses compagnons, s'en indignent au contraire et maudissent l'hôte impie qui massacre les suppliants réfugiés à son foyer. Aussi, quand Ulysse leur propose de l'aider à se venger, en enfonçant un tison ardent dans l'œil unique de Polyphème, le chœur s'écrie avec ardeur : « Oui, je veux prendre part à son supplice... Oui, je veux avoir le plaisir de broyer, comme un guêpier, l'œil du maudit cyclope! » Tant que le danger est loin, les satyres sont hardis et fermes; ils se disputent entre eux « à qui marchera le premier, à qui portera le tison, à qui l'enfoncera dans l'œil du cyclope. » Mais le moment approche : le cyclope est endormi, déjà le tison est embrasé. « Allons, dit Ulysse aux satyres, prenez en main le tison et entrez dans la caverne : il est suffisamment enflammé.

Le chœur. — Ne veux-tu pas régler ceux qui doivent les premiers s'armer de l'arbre enflammé?

Demi-chœur. — Pour nous, nous sommes trop loin de la porte pour atteindre son œil avec le tison enflammé.

Demi-chœur. — Et nous, nous sommes tout à coup devenus boiteux.

Ulysse. — Hommes lâches! amis inutiles!

Le chœur. — C'est que nous avons pitié de notre

dos et de nos épaules. Je ne me soucie pas de voir sauter les dents de ma mâchoire. Est-ce là de la lâcheté? Mais je sais une chanson magique d'Orphée qui fera que le tison ira de lui-même brûler l'œil unique du géant[1]. »

Charmante raillerie des entreprises humaines! Le chœur est bon, juste et honnête; il déteste le mal, il aime le bien; seulement il est plus brave la veille du combat que le jour même; il aime mieux le projet que l'action, et la parole que l'œuvre. La chanson magique d'Orphée est un trait charmant. Grâce à cette chanson, le tison ira de lui-même brûler l'œil unique du géant et dispensera tout le monde de courage. Que de conspirateurs et de révolutionnaires qui comptent aussi sur la chanson magique d'Orphée pour faire la révolution! Grande erreur : rien ne se fait dans le monde qu'à l'aide du courage et du péril humains.

Voilà, soit dans les satyres qu'Euripide met en scène, soit dans le conseil des rats, voilà l'espèce humaine un peu fanfaronne et un peu lâche. Elle ne vaut guère mieux dans *la Chauve-Souris et les deux Belettes* : là elle est perfide et fausse par lâcheté; les animaux continuent à servir de caricatures aux hommes.

Une Chauve-Souris donna tête baissée
Dans un nid de belette; et, sitôt qu'elle y fut,

[1] Traduction de M. Artaud.

L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau : voyez mes ailes,
Vive la gent qui fend les airs! »
La raison plut et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis, avec son long museau,
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
« Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas :
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats!
Jupiter confonde les chats! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.
Plusieurs se sont trouvés, qui d'écharpes changeant,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le sage dit : selon les gens :
Vive le roi! vive la Ligue[1]!

[1] Livre II. f. v.

Cette fable est propre aux temps de révolution, et la Fontaine, qui avait vu la Fronde, avait dû y voir je ne combien de sages disant, selon les gens : *Vive le roi! Vive la Ligue!* Peut-être, par exemple, était-il à Paris, dans la foule, le jour où la Grande Mademoiselle, quoique frondeuse, « alla chez madame de Choisy, dont le « logis avait une fenêtre donnant sur la place du « Louvre, pour voir passer le roi, » qui rentrait triomphant dans Paris après la défaite de la Fronde. « Il y « avait un homme qui vendait des lanternes pour « mettre aux fenêtres, comme l'on fait les jours de ré- « jouissances, et qui criait : *Lanternes à la royale*. Je « lui criai étourdiment : N'en avez-vous point *à la* « *Fronde*? Madame de Choisy me dit : Vous me voulez « faire assommer[1]? »

Ces bourgeois de Paris qui avaient illuminé *à la Fronde* et qui illuminent aujourd'hui *à la royale*, et le peuple prêt à assommer ceux qui n'illuminent pas avec les lanternes du moment, tous sages, selon la Fontaine, tous gens prudents et qui ne se font pas d'affaire pour une cocarde. Mais, si nous voulons rire de la chauve-souris, qui se fait tantôt oiseau, tantôt souris, ou de ces bourgeois qui crient tour à tour : « Vive le roi! Vive la Ligue! » la Fontaine est tout prêt à rire avec nous. Rions-en donc à notre aise, mais

[1] *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, éd. de Maëstricht, t. II, p. 288.

au besoin imitons-les : voilà, hélas! selon la Fontaine, la morale de la fable.

Dans les fables chinoises qu'a traduites dernièrement M. Stanislas Julien [1], la chauve-souris est un sage d'espèce toute différente : c'est une bête philosophe qui, lorsque les oiseaux règnent, ne veut pas aller saluer le roi des oiseaux, parce qu'elle est souris; et, quand les rats règnent à leur tour, elle ne veut pas aller saluer le roi des rats, parce qu'elle est oiseau. Elle a de la vocation pour les partis vaincus. La fable chinoise dit qu'on proscrivit d'un commun accord cette chauve-souris misanthrope, qui ne voulait aller saluer aucun des pouvoirs régnants. Cette sagesse dédaigneuse est en effet de mauvais exemple; on fait bien de ne pas l'imiter; et on fait bien aussi de la condamner; car si vous ne la condamnez pas, elle vous condamnera. Il n'y a pas de milieu. Il faut que le sage, qui ne flatte pas, ait raison contre les flatteurs, ou que les flatteurs aient raison contre le sage. Les flatteurs ont pour eux la majorité, et j'allais dire le vœu universel : le sage a tort.

Voilà déjà deux genres de chauves-souris que nous trouvons dans les fables, l'une qui se dit oiseau quand les rats sont puissants, et qui se dit souris quand les oiseaux règnent à leur tour, se dispensant, de cette

[1] *Les Avadanas*, contes et apologues indiens, suivis de fables, de poésies et de nouvelles chinoises.

façon, de saluer et de flatter aucun pouvoir. Cette chauve-souris n'est pas d'Europe; et l'Asie, quand elle la trouve, la proscrit. L'autre, celle de la Fontaine, se sert de son caractère équivoque pour échapper au péril. Mais il y en a une troisième sans doute qui s'en sert pour tâcher de profiter de la victoire dans les deux camps, se disant oiseau avec les oiseaux vainqueurs, et souris avec les rats, quand ils triomphent. Celle-là, nous la trouvons dans les fables du moyen âge. La guerre s'étant élevée entre les oiseaux et les quadrupèdes, la chauve-souris tâche de se mettre avec les vainqueurs. Seulement la chauve-souris du moyen âge a mal calculé : elle a cru que les quadrupèdes l'emporteraient, et elle s'est hâtée de se dire quadrupède. Ce sont, au contraire, les oiseaux qui remportent la victoire et qui punissent la chauve-souris de sa trahison. La chauve-souris du moyen âge a été trop impatiente : que n'attendait-elle? Elle s'est décidée pendant la lutte : il fallait ne se décider qu'après la victoire.

Autant l'espèce humaine, représentée par les animaux de la fable est faible, timide, et par conséquent fausse en face du danger, autant elle est insolente quand elle est la plus forte, ne tenant aucun compte de la justice et du droit : voyez la *Lice et sa compagne :*

Une Lice[1] étant sur son terme[2],
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revint :
La Lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchaient, disait-elle qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtint.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice, cette fois, montre les dents et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étaient déjà forts.
Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre[3].

Pantaleo Candidus[4], qui avait traité le même sujet avant la Fontaine, y avait ajouté un trait piquant de satire. La chienne, chassée de sa niche par sa méchante compagne, s'en va trouver le juge et se plaint à lui de l'injustice qui lui est faite. Le juge l'écoute; « mais ne voulant pas se faire d'affaires et exciter « contre lui tant d'ennemis, il permet à la plaignante

[1] Femelle du chien de chasse.
[2] Près de faire ses petits.
[3] Liv. II, f. VII.
[4] Voir VIe leçon.

« de chasser, si elle le peut, son adversaire, ou de lui « persuader de quitter les lieux de bonne volonté. Ne voulant pas se mettre en danger de la vie, la chienne « perdit son droit et sa maison. La force et la violence « l'emportent sur la justice. Ne vous fiez pas aux plus « belles promesses : vous serez trompé, et les juges se « hâtent peu de venir au secours des opprimés[1]. »

L'humanité jusqu'ici, sous la figure des animaux, n'est pas représentée en beau. Cependant elle ne souffre encore que de ses vices et de ses défauts. Le tableau de la vie humaine ne serait pas complet, si aux vices de l'humanité le poëte n'ajoutait pas les misères et les malheurs, qui ne viennent pas toujours aux hommes de leurs vices. Les choses iraient trop bien

1 Exclusus ille penatibus canis suis,
Iram dolore exasperante, judicem
Adit, querelas aggeratque maximas,
Ab eo rogans se vindicari injuria.
Judex querelas audit : ille cæterum
Nolens negotium sibi facessere
Et concitare in se tot hostes, illico
Cani querenti dat potestatem, ipsemet
Si marte posset hos suo propellere,
Bona vel hostem eliminare gratia,
Recte saluti ut ipse consuleret suæ.
Suum canis sic perdidit jus et domum.
Juri ipsa vis injuriaque prævalent.
Ne splendidis promissionibus fidem
Habeas; cave, deceptus esse ni velis.
Sæpe auxilî parum ministrant judices.

(*Deliciæ poetarum germanorum*, t. II p. 15 et 154.)

en effet dans le monde, si nous n'étions jamais victime que de nos fautes : ce serait l'empire de la justice. L'homme ici-bas est victime de ses fautes; mais il est victime aussi des fautes d'autrui :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi,

a dit Horace parlant de la guerre de Troie, qui dans l'histoire de cette guerre trouvait l'histoire de l'humanité.

Il y a des vices dans le monde qui ne retombent que sur leurs auteurs; il y en a d'autres, comme l'ambition, l'orgueil, la colère, le plaisir, qui ne perdent leurs auteurs qu'après avoir enveloppé dans leur perte je ne sais combien d'innocents :

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous? » se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant.
« Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux,
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse. »
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens :

Il en écrasait vingt par heure.
Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

(Liv. II, f. IV.)

Un des fabulistes du moyen âge, traitant le même sujet, nous dit qu'une des grenouilles du marais s'applaudissait de cette guerre et s'en faisait un spectacle. C'était une grenouille qui aimait les bulletins. Elle fut la première écrasée. *Beati pacifici!* Je ne voudrais pas mêler ici des souvenirs trop disparates; mais, en prononçant ces paroles de l'Évangile, je ne puis pas ne point me souvenir de la belle et touchante explication que M. Athanase Coquerel fils en faisait dans une de ses homélies. Il prêchait contre la guerre en général, et il disait avec beaucoup de raison que ce ne sont pas seulement les rois et les princes, même les ambitieux et les conquérants, qui sont responsables des malheurs de la guerre; tout le monde en est responsable, parce que tout le monde loue et célèbre la guerre, parce que les poëtes, les philosophes eux-mêmes n'ont que des paroles d'enthousiasme et d'estime pour les guerriers et les conquérants. Les femmes elles-mêmes, les femmes qui sont mères et qui ont des fils, se laissent aller à cette prédilection de la gloire des armes. « Je ne « m'étonne pas, continue l'éloquent pasteur, que l'être « le plus faible, chez qui l'énergie physique est plus « rare, et chez qui les sacrifices de toute une longue

« vie sont bien plus fréquents que les éclairs d'intré-
« pidité, je ne m'étonne pas qu'une âme dont l'imagi-
« nation s'exalte à admirer ce qui lui manque et à
« plaindre ce qu'elle admire, glorifie la bravoure guer-
« rière. Mais que ce sanglant enthousiasme est souvent
« cruellement puni! Laissez emporter votre imagina-
« tion, mères imprévoyantes, à l'éclat de l'héroïsme
« militaire, et peut-être aussi des hommages exagérés
« qu'il reçoit; nourrissez de ces chimères l'enfance de
« vos fils, élevez-les dans le culte de la guerre; mais
« n'accusez que vous-mêmes plus tard, si le dieu ho-
« micide à qui vous les avez voués les frappe, loin de
« vous, de quelque horrible et glorieuse mort. C'est
« vous qui les avez sacrifiés, et ce que vous souffrirez,
« bien d'autres mères l'auront souffert avant vous par
« leurs mains. Jamais une mère vraiment chrétienne
« n'a détourné son fils d'un périlleux devoir, sa vie fût-
« elle en danger; mais jamais une mère chrétienne n'a
« allumé en lui l'ambition d'une gloire fausse et meur-
« trière. Nul ne doit, avec plus de ferveur que le cœur
« d'une mère, joindre ses prières et ses vœux à cette
« bénédiction prononcée par le Sauveur : *Beati paci-*
« *fici! Bienheureux sont ceux qui procurent la paix*[1]! »

Que nous voilà loin des grenouilles qu'écrase le taureau! Hélas! non. La plupart des grandeurs de l'huma-

[1] *Sermons et homélies*, t. II, p. 324 et 325, 1858.

nité, celles que fait la guerre surtout, ont des piédestaux douloureux. Il ne faut qu'une bataille gagnée pour faire un maréchal de France. Soit! Mais combien faut-il d'hommes tués et blessés, combien faut-il de mères privées de leurs fils, de femmes privées de leurs maris, de familles privées de leurs pères, pour faire une bataille gagnée! J'entends, il est vrai, le César de Lucain qui ne veut pas que nous nous attendrissions sur tant de soldats obscurs qui périssent pour la gloire de leur général :

Humanum paucis vivit genus[1];...

Parole impie et que le genre humain ne mérite que s'il la laisse trop souvent répéter impunément. Non, la vie du pauvre soldat périssant dans un coin du champ de bataille, ou mourant plus tristement encore sur un lit d'hôpital, n'est pas moins précieuse devant Dieu que la vie d'Alexandre et de César. Quand la Fontaine s'écrie avec tristesse :

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont souffert des sottises des grands;

voulait-il nous inspirer le mépris ou l'indifférence pour les petits et pour les sacrifiés? Non certes. L'histoire nous montre, il est vrai, la multitude humaine immolée sans scrupule à la gloire des conquérants; mais l'his-

[1] « Le genre humain ne vit que pour quelques hommes. »

toire nous montre aussi que ces petits, si souvent et si impunément écrasés, savent aussi parfois se défendre et se venger. Les deux exemples se rencontrent dans l'histoire et dans la fable. Pendant longtemps des milliers de gladiateurs périssent dans les cirques romains pour amuser les loisirs du peuple. Un jour, un de ces gladiateurs, Spartacus, appelle ses compagnons à la révolte et fait trembler Rome. Un autre jour, dans la fable, c'est le moucheron qui déclare la guerre au lion qui l'avait insulté. Si les petits ici-bas sont écrasés sans cesse par les grands, et si les grands sont, à chaque instant, renversés par les petits, quelle est la leçon à tirer de ce spectacle? Que rien n'est à l'abri des coups de la fortune, ni la petitesse, ni la grandeur; que le pauvre n'est pas plus sûr dans son obscurité que le riche dans sa splendeur. Cette leçon pourrait nous rendre indifférents aux choses de la terre. Mais, puisque Dieu a voulu que nous vivions sur cette terre, il y a une meilleure leçon à tirer de la vue de l'instabilité des choses humaines, c'est de nous secourir les uns les autres dans la lutte que nous avons tous à soutenir contre le malheur, petits ou grands; c'est de nous faire entre nous le plus de bien que nous pouvons, persuadés qu'il y a toujours assez de mal sur la terre et qu'il faut tâcher de le diminuer au lieu de l'augmenter. Or, rien ne peut plus efficacement restreindre la part du mal sur la terre que le support mutuel que nous nous donnons les uns aux

autres, les grands aux petits et les petits aux grands. La charité des grands envers les petits est facile à concevoir; mais quelle peut être, dira-t-on, la charité des petits envers les grands? Elle est immense : elle consiste à supporter sans envie et sans colère la prospérité des grands; et, outre cette charité, qui est à l'usage de tout le monde, chacun ayant toujours un plus grand que soi, Dieu, dans l'égalité de sa bonté infinie, ménage aussi aux pauvres et aux petits des occasions particulières de charité envers les grands. Que d'exemples j'en pourrais citer dans l'histoire de nos troubles civils! et, comme ils abondent dans l'histoire, la fable n'a pas manqué d'en trouver aussi dans son monde.

Ce monde des animaux plein de rats plus hardis à délibérer qu'à exécuter; de chauves-souris qui changent de cocarde; de lices qui gardent volontiers le bien d'autrui; de grenouilles, pauvres contribuables, écrasées quand les taureaux se battent; de moucherons qui attaquent hardiment les grands et qui périssent sous les coups de plus petits qu'eux; de rats qui secourent les lions, quand ceux-ci ont été bons et charitables; ce monde plein de fautes et de misères, parce qu'il est plein de vices; et plein aussi de patience et de charité, parce qu'il est plein de malheurs également répartis malgré l'inégalité des conditions humaines, n'est-ce pas là vraiment le monde humain, tel qu'il est, en bien et en mal?

Mais quelle est donc la loi de ce monde! qui le gouverne? Est-ce le hasard ou la Providence! Pouvons-nous comprendre le mystère de son existence, soit dans le présent, soit dans l'avenir? Pourquoi est-il fait comme nous le voyons, et ne pourrait-il pas être mieux ordonné? Sont-ce là des questions que la fable puisse traiter? Oui, puisqu'elles nous viennent sans cesse à l'esprit, et que la fable n'est que l'image allégorique de la vie humaine. La philosophie de la Fontaine n'est sur ces divers points ni téméraire ni raffinée. Elle se compose de deux principes contenus et développés dans deux fables : 1° l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, 2° le *Gland et la Citrouille*.

Le premier principe est qu'il ne faut pas chercher à pénétrer l'avenir.

Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul? Comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?

Le second principe est qu'il ne faut pas critiquer la Providence.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[1].
Un villageois, considérant

[1] Trouve.

Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Eh parbleu! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eut été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé :
Tout en eût été mieux; car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris. Plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. »
Cette réflexion embarrassant notre homme,
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage
« Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

(Liv. IX, f. IV.)

J'ai lu des docteurs qui développaient mieux que Garo l'argument des causes finales. Mais que l'argument soit plus ou moins fort, qu'importe, pourvu qu'il

persuade? Chacun de nous a sa manière de trouver que Dieu fait bien ce qu'il fait, tantôt en épargnant le nez de Garo, tantôt en appropriant les organes de la nature à leurs fonctions.

Confions-nous donc à Dieu, et ne cherchons ni à juger la création, ni à connaître l'avenir, ni même à comprendre toujours le présent. Le mystère de l'avenir est grand; celui du présent n'est pas moins grand. Quiconque veut savoir l'avenir et s'adresse aux astrologues et aux sorciers est fou. Quiconque a la prétention de comprendre le présent et d'en tirer des conséquences pour expliquer les volontés de Dieu, n'est pas moins fou : il est seulement plus téméraire. Il remplace la crédulité par la présomption : cela ne vaut pas mieux. « Je trouve mauvais ce que je vois en usage, dit Montaigne[1], de chercher à fermir et appuyer notre religion par la prospérité de nos entreprises. Notre créance a assez d'autres fondements sans l'autoriser par les événements; car le peuple, accoutumé à ces arguments plausibles et proprement de son goût, il est dangier, quand les événements viennent à leur tour contraires et dangereux, qu'il en ébranle sa foi. »

Ne disons donc pas que Dieu est avec nous parce que nous réussissons; sinon, nous serons forcés de croire qu'il est contre nous, quand nous échouerons. Faisons

[1] Livre Ier, chap. XXII.

plutôt comme le Garot de la fable : louons Dieu de toutes choses, et répétons avec Salomon :

« Quis hominum potest scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus[1]?

« Quel homme peut connaître les desseins de Dieu? ou qui pourra comprendre ce que veut le Seigneur? »

[1] *Sagesse*, chap. IX, v. 13.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTE

DU PREMIER VOLUME

Page 375. — Premier brouillon de la fable intitulée : *le Renard, les Mouches et le Hérisson.*

Un renard, tombé dans la fange
Et des mouches presque mangé,
Trouvait Jupiter fort étrange
De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importun essaim.
Le renard aima mieux les garder et fut sage :
« Vois-tu pas, dit-il, que la faim
Va rendre une autre troupe encor plus importune?
Celle-ci, déjà soûle, aura moins d'âpreté. »

Trouver à cette fable une moralité
Me semble chose assez commune :
On peut, sans grand effort d'esprit,
En appliquer l'exemple aux hommes :
Que de mouches voit-on, dans le siècle ou nous sommes!
Cette fable est d'Ésope; Aristote le dit.

Il est curieux de comparer à cette ébauche la fable définitive :

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,

Autrefois attira ce parasite ailé
    Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulut affliger,
    Et le fit aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi, le plus habile
    De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets
Et que me sert ma queue? Est-ce un poids inutile
Va, le ciel me confonde, animal importun!
    Que ne vis-tu sur le commun? »
    Un hérisson du voisinage,
    Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
    Du peuple plein d'avidité :
« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines. —
Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
    Les exemples en sont communs,
    Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

(Liv. XII, f. 13.)

LA FONTAINE

ET

LES FABULISTES

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

SAINT-MARC GIRARDIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FORMAT IN-8°

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES D'UN JOURNALISTE. . . . . 1 vol.

FORMAT GRAND IN-18

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES D'UN JOURNALISTE. . . . . 1 —

LA FONTAINE ET LES FABULISTES. . . . . 2 —

DU DÉCRET DU 24 NOVEMBRE, ou de la Réforme de la Constitution de 1852. . . . . 1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LA FONTAINE

ET

LES FABULISTES

PAR

M. SAINT-MARC GIRARDIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1876

Droits de reproduction et de traduction réservés

LA FONTAINE

ET

LES FABULISTES

QUATORZIÈME LEÇON

LE TABLEAU DE LA VIE HUMAINE DANS LES FABLES DE LA FONTAINE

J'ai souvent entendu dire que le mérite singulier de la Fontaine est de faire quelque chose de rien : « Voyez, dit-on, comme il nous instruit et nous amuse avec ses lapins, ses rats et ses belettes. Il n'y a que lui pour faire un pareil miracle. » Je ne crois pas que la Fontaine fasse en cela aucun miracle. Ses animaux représentent les hommes : c'est là ce qui nous les rend intéressants.

Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons;
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes :
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes [1].

La Fontaine n'a pas mis en scène l'histoire naturelle, mais l'histoire morale. Voici l'âne qui passe gravement, portant des reliques, et tout le monde le salue. L'âne prend pour lui ses hommages. Quelqu'un l'avertit :

Ce n'est pas vous : c'est l'idole
A qui cet honneur se rend.

Ce quelqu'un est assurément un mal-appris : pourquoi détromper l'âne? pourquoi lui ôter l'illusion qui faisait son bonheur? De plus, j'y trouve un inconvénient : l'âne dorénavant portera moins bien les reliques; il aura l'air moins grave et moins solennel. Il faut croire en ce monde aux reliques qu'on porte. Il y a cependant aussi un autre inconvénient, c'est d'y trop croire, ou plutôt de croire en soi-même à cause des reliques qu'on porte. Faut-il un exemple? Nous avons relevé le principe d'autorité, qui était tombé par terre, et nous avons eu raison; nous le portons avec révérence, et en cela encore nous avons raison. Mais ne croyons pas que ce principe puisse rendre vénérables et sacrés tous ceux qui le portent. Sans cela, gare à la table de l'âne qui porte des reliques!

[1] Dédicace à Mgr le Dauphin.

Souvent il y a plusieurs défauts ou plusieurs hommes raillés sous la figure d'un seul animal : le lion ou l'aigle, par exemple, suffit à peindre toutes les sortes d'orgueils, de fiertés, de duretés instinctives et presque involontaires, qui sont propres aux princes. Quelle définition de l'égoïsme des rois que ces mots adressés à l'aigle par le hibou !

> Comme vous êtes roi, vous ne considérez
> Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur dise,
> Tout en même catégorie [1].

L'aigle lui-même sait mieux que personne peindre les ennuis de la royauté, et qui sont le rachat du souverain pouvoir. Qui ne se souvient de l'admirable description que madame de Maintenon, dans ses *Conversations*, fait de l'ennui de Versailles?

> Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,

dit l'aigle,

> Lui qui gouverne l'univers,
> J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers [2].

Avec le léopard, le fabuliste peint les habits brodés :

> Combien de grands seigneurs, au léopard semblables,
> N'ont que l'habit pour tout talent [3] !

[1] Liv. V, f. XVIII.
[2] Liv. XII, f. II.
[3] Liv. IX, f. III.

Mais comme ils le portent! avec quelle élégance! avec quelle souplesse! Et peu importe que la forme ou la couleur de l'habit vienne à changer; peu importe même que l'habit devienne une carmagnole ou une blouse. Ils porteront la carmagnole, la blouse ou l'habit doré avec le même air de satisfaction : ne sont-ils pas de la cour?

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître[1]...

Le singe est courtisan; il a de la vocation pour le métier : il imite, ce qui est une flatterie d'autant plus délicate qu'elle paraît involontaire. Mais il a un défaut : il exagère. Si le prince sourit, il éclate de rire; s'il est triste, il pleure; si le prince est sévère, le singe lui conseille d'être cruel :

Le singe approuva fort cette sévérité,
Et, flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès et fut encor punie[2].

Le vrai maître des flatteurs est le renard; il ne flatte

[1] Liv. III, f. XIV.
Liv. VII, f. VII.

jamais que par calcul, pour servir son intérêt ou pour nuire aux autres.

Vous voyez bien qu'en dépit des noms de lion, d'aigle, d'âne, de singe ou de renard, il n'y a là que des hommes. Il est donc tout naturel que cette comédie humaine nous amuse. J'ajoute que, dans cette comédie, l'homme n'est pas toujours représenté en mal. Si elle était toujours satirique et moqueuse, la comédie de la Fontaine ne serait pas un tableau fidèle du monde. Il y a autre chose que le mal ici-bas : il y a de bonnes âmes et de bons sentiments. Il y a donc aussi de bonnes et douces bêtes parmi les acteurs de la Fontaine : il y a le rat qui délivre le lion du filet où il s'était laissé prendre; il y a la colombe qui sauve la fourmi qui allait se noyer, en lui jetant un brin d'herbe :

> Ce fut un promontoire où la fourmis arrive :
> Elle se sauve...

et, en bête reconnaissante, voyant un villageois qui allait, avec son arbalète, tirer sur la colombe, la fourmi le mord au talon :

> Le vilain retourne la tête;
> La colombe l'entend, part et tire de long[1].

Les deux pigeons peignent l'amour, et, comme la Fontaine avait aussi le culte de l'amitié, il a voulu dire

[1] Liv. II, f. XII.

aussi dans ses fables ce que c'est que l'amitié, quelle en est la force et le charme. Voyez *le Corbeau*, *la Gazelle*, *la Tortue et le Rat :*

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société!
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La Gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer la trace de ses pas.
Elle fuit; et le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés;
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés? »
A ces paroles, la Tortue
S'écrie et dit : « Ah! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied-léger;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger. »
Le Corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant;
Car, de lui demander quand, pourquoi ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,

Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avait trop de jugement.
Le Corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport, les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
« L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle?
Après la mort de la Gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette des montagnes.
La Tortue y voulut courir;
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle;
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la Tortue et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraye?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraye. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse et vient se présenter.
L'homme de suivre et de jeter
Tout ce qui lui pesait; si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille

Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.
Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée;
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos
Que monsieur du Corbeau va faire
Office d'espion et puis de messager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun, dans son endroit,
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente?
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur. Cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon âme plus contente[1]!

Quel éloge et surtout quel tableau de l'amitié! Ce n'était pas la première fois, aussi bien, que la Fontaine chantait l'amitié et qu'il lui attribuait avec raison toutes les douceurs et même quelques-unes des inquiétudes de l'amour :

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa;
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Liv. XII, f. xv.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :
. . . . . .
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paraissez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme.
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée : allons...
. . . . . .
— Non, dit l'ami; ce n'est ni l'un ni l'autre point.
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »
Qui d'eux aimait le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime[1].

Nous commençons à découvrir ici quel est le secret de la poésie de la Fontaine; et ce secret, ne nous y trompons pas, est le même que chez les autres poëtes. Le secret de la poésie est en effet de dire mieux que tout le monde ce que pense tout le monde. C'est par les sen-

[1] Liv. VIII, f. XII.

timents généraux que le poëte se met en communication avec la foule; c'est par l'expression particulière de son génie et de son caractère qu'il s'approprie ces sentiments généraux, les marque de son empreinte et leur donne un air original et nouveau. Dans mon cours sur la poésie chrétienne[1], j'ai dit que la poésie sacrée était à la fois ce qu'il y avait de plus général et de plus individuel : de plus général, car la poésie sacrée a pour sujet les sentiments qui sont communs entre tous les hommes : l'idée de Dieu, le sentiment de la faiblesse humaine, le recours à la justice et à la miséricorde divine; de plus individuel, car le poëte exprime ces sentiments avec son âme et son génie particuliers. Voyez la prière. Tout le monde prie Dieu avec le même sentiment; mais chacun y met son âme, sa personne, ses émotions du jour et de l'heure. Chacun dit *Notre père*, et chacun le dit avec un cœur diversement ému, diversement affligé, diversement joyeux, diversement reconnaissant, de telle sorte que toutes les supplications se ressemblent et que tous les suppliants diffèrent.

Il en est un peu de toutes les poésies comme de la poésie sacrée : elles ont toutes ce double caractère ; elles sont générales pour le fond des sentiments, individuelles par l'expression. Otez à la poésie l'inspiration qu'elle

[1] Cours professé à la Sorbonne pendant trois ans, 1855-56, 1856-57 1857-58.

prend dans les grands sentiments qui sont communs à l'humanité, elle tombe dans ce qu'on appelle de nos jours la poésie individuelle, c'est-à-dire dans la fantaisie, dans le caprice, dans la fausse originalité. On a semblé croire que la poésie, et la poésie lyrique surtout, était faite pour exprimer les émotions ou les rêveries du premier venu. De là tant de confessions ou de confidences faites au public, qui ne les demandait pas; de là tant d'humoristes qui n'en avaient pas l'étoffe. Qui sommes-nous, en effet, hommes médiocres et vulgaires presque tous, qui sommes-nous pour entretenir le public des accidents de notre vie, ou, ce qui est encore plus impertinent, des accidents de notre pensée? Qu'a votre *moi* de plus que le mien pour se dépeindre et pour se raconter devant le monde? Êtes-vous Lara, Manfred ou lord Byron? — Alors je puis vous écouter, parce que vous avez quelque chose à me dire, et surtout parce que vous me direz mieux que tout le monde ce que vous ressentez peut-être comme tout le monde. Car enfin que veulent Lara et Manfred, Werther ou Faust, les grands rêveurs de notre siècle? tout savoir et tout posséder? Nous le voulons tous aussi; nous avons tous nos désirs de science et de jouissance, plus ou moins grands, plus ou moins ardents. Le poëte est celui qui sait les exprimer le plus fortement, de telle sorte que là encore la poésie consiste à exprimer d'une manière vive et originale les sentiments gé-

néraux de l'homme, et qu'il n'y a de bons humoristes que ceux qui le sont dans les lieux communs. Les hommes véritablement originaux sont ceux qui donnent un tour particulier et personnel aux sentiments de tout le monde. Ceux qui ont des sentiments d'exception, ceux-là sont des maniaques et non des originaux.

Je ne voudrais pas cependant que l'amour du lieu commun allât jusqu'à la banalité. Un poëte qui, s'inspirant des sentiments de tout le monde, les exprimerait avec l'esprit et le langage de tout le monde, serait un poëte banal et insipide. Dieu me garde d'avoir jamais à choisir entre l'ennui que cause le poëte banal et l'impatience que cause l'humoriste médiocre et prétentieux!

Prenons quelques-uns des grands lieux communs de la pensée ou plutôt de la vie humaine, les rencontres imprévues et soudaines de la mort, l'instabilité de la fortune, l'égalité de l'homme dans le tombeau et devant Dieu. Tout le monde en parle sans cesse. D'où vient donc qu'il n'y a que quelques grands poëtes et quelques grands orateurs qui sachent les exprimer de manière à nous y faire réfléchir? Par la même raison que, toutes les formes, toutes les couleurs et tous les sons étant dans la nature, il n'y a pourtant que les grands musiciens qui sachent faire de la musique avec ces sons partout épars et dispersés, les grands peintres

qui sachent faire de la peinture en recueillant et en coordonnant toutes ces formes, toutes ces couleurs, et en les marquant de leur pensée individuelle.

La nature universelle ne vit que sous des formes particulières. Les grands lieux communs de l'humanité ne vivent aussi que dans les vers de quelques grands poëtes ou dans les phrases de quelques grands orateurs. La liberté, c'est Démosthènes repoussant Philippe, c'est Cicéron attaquant Antoine; l'amour de Dieu, c'est saint Augustin ou Fénelon; la mort, que nous ne pouvons pas éviter et que nous ne voulons pas prévoir, c'est Bossuet. Il y a pourtant des jours et des heures où chacun de nous ressent l'instabilité de la vie et la tristesse de la mort aussi vivement que si Bossuet parlait : c'est quand le lieu commun devient un fait particulier; c'est quand la mort frappe auprès de nous. Alors l'émotion personnelle se substitue au lieu commun; alors nous trouvons les sentiments et les paroles qu'il faut pour exprimer notre douleur. La mort! la mort! il n'y a rien à quoi on soit si indifférent pour les autres, et si sensible pour soi et pour les siens. Que de fois n'est-il pas arrivé à chacun de nous, en revenant de voyage, de trouver, parmi je ne sais combien de lettres, un certain nombre de billets de mort! nous décachetons ces billets d'une main négligente; nous les lisons d'un œil inattentif. Tout à coup le nom d'un parent, d'un ami, vient frapper nos regards :

alors nous nous écrions; alors le fait général se singularise et prend une signification fatale; alors cette mort se sépare et se distingue des autres par le sentiment qu'elle nous inspire. Elle nous fait même comprendre ce que c'est que la mort d'autrui, et elle donne un sens à tous ces billets funèbres.

Qu'est cela, sinon l'effet de la forme particulière qu'a prise le lieu commun? Les grands poëtes et les grands orateurs ne font pas autre chose que de donner, par la force de leur expression, un accent particulier au lieu commun : ils font ce que fait l'émotion personnelle.

Il en est de la part que nous prenons aux lieux communs de la vie humaine comme de celle que nous prenons au sol et au territoire d'un pays : le coin qui nous appartient est celui qui a le plus d'intérêt pour nous. C'est en vain que vous me vantez les belles montagnes de la Suisse ou des Pyrénées, les lacs de l'Italie septentrionale, la mer Méditerranée vue des hauteurs de Sorrente, les grands bois, les eaux limpides, la neige sur la montagne, le soleil dans la vallée : tout cela charme un instant mes regards. Mais il y a, dans les plaines de la Beauce ou de la Brie, deux ou trois arpents de terre plate qui m'appartiennent, où j'ai mis ma maison et mon jardin. La propriété prête à cette terre sans grâce un charme particulier; c'est là qu'est mon cœur; c'est là que le repos m'est doux;

c'est là que le chagrin m'est moins amer. Tant il est vrai que l'homme ne sent que ce qu'il s'approprie et ce qu'il touche. Où son *moi* n'est pas en action, soit pour jouir, soit pour souffrir, l'homme n'est pas. La terre ne me dit tout ce qu'elle peut dire à l'homme que là où je la possède; la mort ne se révèle tout entière à mon âme que lorsqu'elle me frappe dans les miens. Sans cela, la terre pour moi n'est qu'un espace, et la mort n'est qu'un lieu commun.

La Fontaine est un de ces poëtes qui, par la vérité et la vivacité de leur peinture, font que les grands lieux communs de la vie humaine nous émeuvent, comme s'ils venaient de nous toucher personnellement. Il a sa manière de traiter ces grands lieux communs. Il ne faut point, par exemple, lui demander de parler de la mort et de l'instabilité de la vie comme le fait Bossuet; mais, pour être moins grave et moins triste, sa manière n'est pas moins efficace et moins instructive. Il ne veut pas nous effrayer de la nécessité de la mort; il veut nous y accoutumer et nous l'adoucir, si je puis parler ainsi :

La Mort ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;

Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé[1].

Voilà, pour ainsi dire, le premier point du sermon de la Fontaine. La mort est inévitable; elle est égale pour tous, pour les grands comme pour les petits. Le sage ne doit donc point s'étonner de la mort; mais l'homme sur ce point n'est jamais sage; il ne trouve jamais qu'il ait assez vécu, eût-il cent ans. Vient le tableau du mourant; et ce mourant, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde. Que nous ayons cent ans ou que nous en ayons cinquante, nous mourons tous ayant quelque chose à faire et nous plaignant que la mort ne nous laisse pas achever notre œuvre :

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il ait fait son testament,
Sans l'avertir au moins : « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il; attendez quelque peu;

[1] Liv. VIII, f. 1re.

Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France!
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament[1].

Ces camarades,

Ou morts, ou mourants, ou malades,

qui doivent nous servir d'avertissements, nous les voyons tous, et nous les oublions tous. Le trait de la Fontaine est vif et piquant, j'allais dire plaisant, quoi-

[1] Liv. VIII, f. r°.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ILLINOIS

qu'il ait le fond de tristesse qui convient au sujet. Voulez-vous voir le même trait dans Bossuet, exprimé avec le grave et sévère génie de l'orateur chrétien?

« Tout nous appelle à la mort. La nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages. Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : « Re-« tirez-vous; c'est maintenant notre tour. » Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle[1]... »

« J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir; je viens faire mon personnage; je viens me montrer comme les autres : après, il faudra disparaître... Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus; prenons-en cent. Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en a où je ne serai point, et que j'occupe peu de place dans ce

[1] *Sermon sur la mort*, pour le vendredi de la quatrième semaine de carême. — *Œuvres de Bossuet*, édition de Firmin Didot, t. II, p. 495

grand abîme des ans! Je ne suis rien... Je ne suis même que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre[1]. »

Ainsi l'orateur et le fabuliste traitent le même lieu commun avec la même vivacité, quoique avec des sentiments différents, l'un gourmandant notre orgueil par la représentation de notre néant, l'autre mettant dans une petite comédie sans aigreur un centenaire qui ne veut pas mourir encore, et le poëte alors nous dit comment il comprend la mort :

. . . . . Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! Vois ces jeunes mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret[2].

Bossuet dit, dans son oraison funèbre de la duchesse de Bourgogne, qu'elle fut douce avec la mort; je dirais volontiers que la Fontaine est bonhomme avec la mort. Il écarte tout ce qui en fait l'horreur et l'amertume : ce

[1] Bossuet, *Fragment sur la brièveté de la vie et le néant de l'homme*. Édit. Firm. Didot, t. II, p. 499.
[2] La Fontaine, liv. VIII, f. 1re.

n'est plus que la sortie d'un banquet, et il ne faut même pas oublier de remercier son hôte. Ces grands lieux communs prennent donc l'empreinte de chaque génie et de chaque caractère; ils se prêtent à toutes les formes. La mort est, selon le sentiment du fabuliste, de l'orateur, du poëte dramatique, du théologien, la fin d'un banquet, le témoignage du néant de l'homme, l'affranchissement des peines de la vie, l'acheminement au bonheur céleste. « Il n'y a qu'un pécheur larmoyant qui ait pu appeler la mort un squelette, dit, dans *l'Intrigue et l'amour* de Schiller, l'héroïne de la pièce, Louise, se préparant au suicide et l'excusant d'avance; c'est un doux et aimable enfant, au visage rose comme le dieu de l'amour, mais moins trompeur; un génie silencieux et secourable, qui offre son bras à l'âme fatiguée du pèlerin, qui la fait monter sur les degrés du temps, lui ouvre le magique palais, lui fait un signe amical et disparaît[1]. »

Cette définition de la mort ressemble, trait pour trait, à celle qu'en fait le P. Quesnel, dans son beau livre : *Bonheur de la mort chrétienne* : « Celui qui a la foi, loin de regarder la mort comme son ennemie et de la fuir comme son malheur, devrait aller au-devant d'elle par ses désirs, et la recevoir, quand elle se présente, comme sa libératrice et comme une amie qui le

[1] Schiller, *Intrigue et amour*, acte V, sc. Ire.

décharge d'un fardeau pesant et incommode, pour le faire passer d'un pays ennemi dans un lieu de sûreté, et de la région de la mort au séjour aimable et délicieux de la vie bienheureuse[1]. »

Quelle ressemblance et quelle différence! ressemblance pour les idées, différence pour les sentiments; d'un côté, la mort cherchée par la passion désespérée, de l'autre attendue avec espoir par la foi. Que parlez-vous donc de la stérilité et de la monotonie des lieux communs? Ils ne sont stériles que pour les esprits stériles; ils ne donnent rien à qui ne leur apporte rien. Il en est sur ce point des sentiments généreux comme des lieux consacrés par la religion ou par l'histoire, Jérusalem, Rome, Athènes. J'ai souvent entendu des gens qui avaient fait ces pèlerinages se plaindre de n'y avoir pas trouvé l'émotion ou l'inspiration qu'ils espéraient. Je sais bien pourquoi ils n'y trouvaient rien, c'est qu'ils n'y apportaient rien. Ils n'étaient pas préparés au pèlerinage, qu'ils faisaient seulement par mode ou par caprice. Vous allez à Jérusalem, à Rome, à Athènes : quelle offrande y apportez-vous? Je ne parle pas ici des offrandes d'argent ou d'encens : je parle de la seule offrande digne des sanctuaires que vous allez visiter, celle d'un cœur ému par la foi ou touché du respect du passé.

[1] Le P. Quesnel, *Bonheur de la mort chrétienne*, première journée.

Les grands lieux communs de l'humanité ont besoin aussi de l'offrande de cœurs et d'esprits émus. A qui leur apporte une émotion individuelle, une imagination vive et ardente, ou douce et gracieuse, ils donnent la force et la grandeur, faisant en cela ce que les sanctuaires sacrés font aux pèlerins, et redoublant la foi qu'ils trouvent dans les âmes. Et, de même que cette foi, vivifiée par le pèlerinage, sert à tout dans la vie, à l'accomplissement des petits devoirs aussi bien que des grands, à la patience des tracas quotidiens aussi bien que des grandes épreuves; de même aussi le lieu commun se fait tout à tous, s'élevant ou s'abaissant selon l'esprit qui le traite, tantôt grave et profond, tantôt vif et gracieux, changeant sans cesse d'accent comme d'écho, et comme l'écho aussi ne s'éveillant que si quelqu'un lui parle d'une voix distincte et pure, ne répétant pas les bruits confus et vagues ; et, comme l'écho enfin, multipliant la voix qu'il a entendue, lui donnant plus de force et plus de portée. Les lieux communs ne valent tout leur prix que traités par les grands poëtes et les grands orateurs. Les grands poëtes et les grands orateurs ne valent aussi tout leur prix qu'en traitant les lieux communs.

J'ai montré avec quelle originalité la Fontaine a traité le grand lieu commun de la mort. Voyons comment il traite le lieu commun qui en est le plus voisin, l'instabilité de la vie.

A côté du vieillard qui ne veut pas mourir, quoiqu'il ait cent ans, il nous montre le jeune homme qui ne sait pas qu'il peut mourir, quoiqu'il n'ait que vingt ans. Et, comme la jeunesse ne sait jamais se tempérer, les jeunes gens que le poëte va mettre en scène ajouteront à la confiance qu'ils ont en la vie le dédain et la raillerie pour la vieillesse; ils seront coupables, afin d'être moins plaints :

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir [1]?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées [2] :
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée

1 ..... quem fructum capis
Hoc ex labore? quodve tantum est præmium?
(Phæd., livre IV, fable xv.

2 Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.
(Hor. I, od. iv, v. 15.

Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter[1].

Rien ne manque au tableau : l'orgueil de la vie dans la jeunesse, et la dureté qui accompagne toujours l'orgueil :

Quittez le long espoir et les vastes pensées :
Tout cela ne convient qu'à nous.

Autant il sied aux vieillards de parler de leur âge et de la mort qui s'approche, autant il sied peu qu'on leur en parle. Dire à quelqu'un : « Vous mourrez demain, » c'est le faire mourir dès aujourd'hui. Il n'y a que le prêtre qui puisse sans dureté parler au mourant

[1] Livre XI, f. VIII.

de la mort, parce qu'il lui parle en même temps de l'immortalité. Le vieillard de la Fontaine a une sérénité d'humeur qui fait qu'il ne se laisse pas abattre aux paroles des trois jeunes hommes : il est de l'école du sage que souhaitait la Fontaine :

> La Mort ne surprend pas le sage;
> Il est toujours prêt à partir.

Mais, comme il est prêt à sortir de la vie, et que l'idée de la mort ne l'épouvante pas, il garde, en face de cette idée, toute sa liberté d'esprit; et, de même qu'il sait que la mort est l'inévitable voisine de la vieillesse, de même il sait aussi que la vie est la chose du monde la plus voisine de la mort et la moins sûre, même pour les jeunes gens :

> . . . . . La main des Parques blêmes
> De vos jours et des miens se joue également.

La fragilité de la vie fait donc un sort égal aux vieillards et aux jeunes gens; mais, dans cette égalité de condition, les vieillards ont un avantage sur les jeunes gens : ils ont une idée douce et forte qui est propre à l'âge mûr et à la vieillesse, l'idée de l'hérédité, qui rachète, pour ainsi dire, l'homme de la nécessité et de la tristesse de sa fin. L'hérédité, qui, pour le jeune homme, s'il ne s'en défend pas, est une idée de jouissance, est pour le vieillard une idée de dévouement. Elle est donc

bonne aux vieillards; elle les soutient, elle les console, elle oppose au néant du *moi*, si pénible à prévoir, l'avenir de la famille, si doux à espérer; elle perpétue l'homme en même temps qu'elle le détruit; elle fait qu'il se résigne à n'être plus, pensant qu'il revivra dans ses enfants :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore.

La Fontaine, dans sa fable, veut donc que nous nous intéressions au vieillard plus qu'aux jeunes gens, et qu'au moment où les jeunes gens périront, nous ne regrettions pas trop leur jeunesse si vite interrompue. Il a craint le cri mélancolique qui s'élève souvent de la poitrine des vieillards :

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes hommes!

Non que chacun de nous en vieillissant regrette de n'être pas mort à la place de tant de jeunes gens qui ont péri sous nos yeux : la vie est un bien qui n'a pas de satiété. Cependant nous sommes tous ainsi disposés, que, lorsqu'il s'agit des autres, nous aimons mieux voir mourir les vieux que les jeunes. La Fontaine a fait que, comme nous nous intéressons au vieillard, qui est sage et bon, nous consentons de bon cœur qu'il puisse

compter l'aurore plus d'une fois sur le tombeau des jeunes gens. La parole est dure, mais elle est méritée. Ils périssent donc sans que nous soyons tentés de les pleurer. Mais, ce que nous ne faisons pas, le vieillard le fait, afin qu'il ait jusqu'au bout notre affection : il pleure les jeunes gens, il fait leur épitaphe, et, la mort ayant expié le tort qu'ils avaient, nos yeux, en finissant cette belle et grave histoire, se reposent sur le tableau le plus touchant que nous puissions imaginer, la vieillesse pleurant sur la mort des jeunes gens.

Je trouve, dans les Mémoires de Joinville, une histoire qui ressemble de bien près à la fable de la Fontaine. « Le jour où Mgr Hue de Landricourt fut mis en terre, dit Joinville, comme il était en sa bière, dans ma chapelle, six de mes chevaliers, qui étaient appuyés sur plusieurs sacs d'orge[1], se mirent à parler haut et à troubler le prêtre. Je leur allai dire qu'ils se tussent, et leur dis qu'il n'était pas séant à des chevaliers et à des gentilshommes de parler tandis que l'on chantait la messe des morts. Ils me commencèrent à rire et me dirent qu'ils causaient à qui se remarierait la femme du sire de Landricourt. Je les réprimandai fort et leur dis que de telles paroles n'étaient ni bonnes ni belles, et qu'ils avaient bien vite oublié leur compagnon. Le lendemain, ce fut la grande bataille, où ils furent morts

[1] C'était en Orient, pendant la croisade de saint Louis, et la chapelle est une tente.

ou blessés à mort; et ainsi il fallut que ce fût leurs femmes qui se remariassent toutes six[1]. »

L'histoire est belle; mais elle a quelque chose de triste et de terrible. Le dernier trait est presque sublime, d'un sublime dur et qui exprime la vengeance de Dieu. J'aime mieux le dénoûment de la Fontaine :

> Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur tombe
> Ce que je viens de raconter.

La pitié y est à côté de la justice.

La certitude de la mort et l'incertitude de la vie, quels lieux communs! Mais aussi quels mystères pour l'intelligence humaine, et par conséquent aussi quelles inspirations pour la poésie, qui aime ce qui surpasse la portée ordinaire de l'homme! Le poëte est celui dont l'esprit a un peu plus de divin que ce que nous en avons tous, *Cui mens divinior*, et qui en même temps sait expliquer ce qu'il sait voir, *Atque os magna sonaturum*[2]. Ces grands mystères, ou plutôt ces grands lieux communs sont le cadre de la vie humaine, et il semble en vérité que, dans un pareil cadre, et pressé de tous côtés par la mort, l'homme ne devrait avoir ni agitation, ni soucis, ni ambition, ni vanité. Pourquoi

[1] *Histoire de saint Louis*, par Joinville, édit. Didot, 1858.

[2] ..... Cui mens divinior atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
(Horace, liv. Ier, sat. IV)

s'agiter en effet? Pourquoi s'inquiéter? Pourquoi s'enorgueillir, puisque nous devons mourir tôt ou tard, jeunes ou vieux? Qu'est-ce qu'une œuvre? Qu'est-ce qu'un nom? Et non-seulement ce nom, si retentissant que nous croyions qu'il soit, finira bien vite dans le temps, quand nous ne serons plus; mais il ne va guère loin dans l'espace, même quand nous le portons encore. M. de Lamartine raconte, dans son *Voyage d'Orient*, qu'étant allé visiter lady Stanhope dans le Liban, elle lui demanda son nom. « Je le lui dis. — Je ne l'avais jamais entendu, reprit-elle avec l'accent de la vérité. — Voilà, milady, ce que c'est que la gloire! J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe; mais cet écho est trop faible pour traverser votre mer et vos montagnes, et ici je suis un homme tout nouveau, un homme complétement inconnu, un nom jamais prononcé. »

M. de Lamartine fut quelque peu étonné, quoiqu'il ne le dise pas, que son nom fût tout à fait inconnu dans le Liban. Nous en sommes tous là. « Eh! vous voilà, mon cher Cicéron, disait à celui-ci un de ses amis qu'il rencontrait à Rome, au retour de son gouvernement de Cilicie; d'où revenez-vous donc? — Comment ne savez-vous pas que j'étais préteur en Cilicie? — Non, par Hercule! » Ce que c'est que la gloire! Je demandais un jour, il y a de cela quinze ou vingt ans,

à un préfet, homme de beaucoup d'esprit, pourquoi il ne venait pas plus souvent à Paris, et pourquoi, quand il y venait, il n'y restait pas plus longtemps. Il me répondit : « D'abord, ma place est dans mon département, et nous sommes, comme les évêques, obligés à résidence; mais, de plus, à vous parler franchement, je n'aime pas beaucoup votre monde de Paris. — Pourquoi cela? — Tenez, reprit-il en riant, vous aimez les observations morales. En voici une que j'ai faite sur moi-même. Dans mon département, je suis monsieur le préfet, et c'est quelque chose. A Paris, dans un salon, on annonce M. le préfet de ..., personne ne tourne la tête, c'est impatientant. » Ce que c'est que la gloire! Ce que c'est aussi que la puissance! Nous nous surfaisons tous le bruit de notre nom; nous croyons tous que le monde s'occupe de nous. Les uns pensent que leur renommée va au moins jusqu'aux barrières de Paris : elle ne passe pas la Seine et s'arrête sur la rive gauche. Il y a des noms pour chaque quartier, pour chaque rue, pour chaque maison. Chacun a sa petite sphère de célébrité, et, tant qu'il y reste, il est heureux. Mais nous voulons tous en sortir, croyant que nous sommes connus hors de notre village. C'est là que les échecs nous attendent; c'est là que notre vanité se heurte contre l'ignorance et l'inattention. « Je suis monsieur un tel, disons-nous d'un petit air modeste. — Je ne connais pas, »

répond l'interlocuteur. Quel désappointement! Consolez-vous, vanités de clochers ou de salons! Cela est arrivé à M. de Lamartine : il a dit son nom, et il a trouvé que son nom n'était point connu. C'était dans le Liban, il est vrai; et vous, c'est partout. Il n'y a qu'une différence du plus au moins.

La Fontaine a mis en scène, de la façon la plus piquante, ces échecs de la vanité dans sa fable de *l'Éléphant et le Singe de Jupiter :*

Autrefois l'Éléphant et le Rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
    Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
    Aussitôt l'Éléphant de croire
    Qu'en qualité d'ambassadeur
    Il venait trouver Sa Grandeur.
    Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
    A lui présenter sa créance[1].
    Maître Gille enfin, en passant,
    Va saluer Son Excellence.
L'autre était préparé sur la légation :
    Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
    Qu'importe à ceux du firmament
    Qu'on soit mouche ou bien éléphant?

[1] Ses lettres de créance.

Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
« Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.
— Quel combat? » dit le Singe avec un front sévère.
L'Éléphant repartit : « Quoi! vous ne savez pas
Que le Rhinocéros me dispute le pas,
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère[1]?
Vous connaissez ces lieux : ils ont quelque renom.
— Vraiment, je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris. »
L'Éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout. Et, quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux[2]. »

Il y a là un vers sublime :

. . . . . Et parmi nous que venez-vous donc faire?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.

Mais comme ce sublime est simple! Comme le poëte le trouve sans le chercher! Quelle réfutation de l'orgueil par un mot! Soyez éléphant, soyez fourmi, peu importe : Dieu a soin également de tous les êtres.

L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté,

[1] Noms inventés par la Fontaine pour signifier la capitale des éléphants et celle des rhinocéros.
[2] Liv. XII, f. XXI.

a dit M. de Lamartine. Ne vous mesurez donc pas sur la grandeur que vous vous attribuez, ou même sur celle que les hommes vous reconnaissent. Mesurez-vous devant Dieu : qu'êtes-vous alors?

Les petits et les grands sont égaux à ses yeux.

Que les petits pourtant ne tournent point en insolence contre les grands cette égalité universelle. Les petits ne sont pas dispensés d'être humbles. Un rat, un jour, s'étonnait qu'on admirât tant la masse pesante de l'éléphant :

Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants[1].

Et le rat aurait continué cette belle déclamation sur l'égalité, si un chat, s'élançant sur lui, ne l'avait croqué.

Quelle est la conclusion à tirer des deux fables? Que les éléphants, quoique grands, ne doivent pas être orgueilleux, et que les rats, quoique petits, ne doivent être ni envieux ni insolents.

[1] Livre VIII, f. xv.

QUINZIÈME LEÇON

DE LA DESTINÉE DE L'HOMME ET DES DIVERSES PROFESSIONS DE LA VIE DANS LES FABLES DE LA FONTAINE

La destinée de l'homme ici-bas dépend de deux choses, de ses actions et des événements de sa vie. Ce sont souvent les actions de l'homme qui font sa vie; mais le hasard ou le sort y a aussi une grande part. Croire que l'homme fait seul sa destinée par ses vertus ou par ses vices, qu'il faut prendre tous les heureux de ce monde pour des justes et des sages, et tous les malheureux pour des fous ou des pervers, c'est attenter à l'idée que nous avons de la justice, c'est contredire le cri de la conscience humaine. Croire, d'un autre côté, que le caractère de l'homme n'est pour rien dans sa destinée et que nous ne sommes jamais ni heureux ni malheureux par notre volonté et par notre faute, c'est faire

le même affront à la conscience humaine. Il y a du hasard dans la vie de tous les hommes; mais il y a aussi de la conduite. Maintenant, que pouvons-nous ôter à la fortune par conseil ou par prévoyance, comme dit Bossuet? Comment pouvons-nous augmenter chaque jour la part de la conduite dans les événements de notre vie, et diminuer la part de la fortune? Voilà où peut et doit s'exercer la sagesse humaine. Ne nions pas le hasard : il existe; nous le rencontrons sans cesse en face de nous, tantôt sous la forme d'une bonne occasion, tantôt sous la forme d'un accident. Les sages de ce monde sont ceux qui savent saisir la bonne occasion et éviter, corriger ou supporter l'accident. Les sots et les fous sont ceux qui perdent les bonnes occasions par négligence, et qui augmentent les accidents par impatience. Ceux-là se disent malheureux, et ils gâtent la cause des malheureux, parce qu'ils donnent le droit de croire que le malheur vient presque toujours d'une sottise. Il importe aux vrais malheureux que le triage soit fait entre les faux et les vrais malheurs. Les malheurs nés de l'imprudence ou de la méchanceté humaine sont de faux malheurs, qu'il ne faut pas reprocher à la justice divine: ils la justifie, au contraire, au lieu de l'accuser. Ce sont des justice plutôt que des infortunes. Les malheurs que l'homme ne mérite pas et qu'il supporte avec fermeté, voilà les seuls vrais malheureux, les seuls dignes de pitié et du respect

des hommes. Et ne dites pas que ces malheurs-là accusent la justice divine : ils la justifient d'un autre côté, en montrant que la justice divine ne se consomme et ne s'accomplit pas tout entière ici-bas, et qu'il y en a une partie, la meilleure, celle qui contient la punition des coupables heureux et la récompense des honnêtes gens opprimés, qui reste cachée au sein de Dieu. Quiconque a un peu vécu et un peu contemplé le spectacle des choses humaines doit rester convaincu de ces deux choses : la première, c'est que Dieu montre ici-bas assez de sa justice pour nous assurer qu'il y en a une et que nous avons raison de l'invoquer; la seconde, c'est que cette justice ne s'accomplit pas toujours ici-bas tout entière, et que, par conséquent, ce qui en manque à ce monde est réservé à l'autre. La justice de Dieu a son aurore sur la terre et son midi dans le ciel; mais l'aurore suffit pour m'annoncer le jour.

Il y a donc un triage à faire dans les bonheurs et dans les malheurs d'ici-bas : ceux qui viennent de notre conduite et ceux qui viennent du hasard. L'homme a trouvé une manière fort simple de faire ce triage : il attribue à son mérite tout ce qui lui arrive de bon, et à la fortune tout ce qui lui arrive de mauvais. « Un trafiquant sur mer, dit la Fontaine,

Un trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :

Gouffre, banc ni rocher n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots; le sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons, Atropos et Neptune
Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle,
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor;
Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parlait chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses,
Les jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit: — Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause.
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième, au port arrivant
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: — D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
— Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas

Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie;
Et, si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au sort.
Chose n'est ici plus commune;
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune :
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

(La Fontaine, liv. VII, f. xiv.)

Il y a, de nos jours, un autre être mystérieux que nous accusons volontiers de nos malheurs, et qui en est moins coupable encore que la fortune : c'est la société. Que de plaintes, que de malédictions contre elle! Archias est né pauvre : c'est vraiment la faute du sort; mais, comme Archias n'a ni activité ni industrie, il reste pauvre; alors il accuse la société de sa pauvreté. « Cette société, dit-il, est mal organisée : point de justice, point d'équité, point d'ordre. Tout va au rebours du bon sens. » Que faut-il donc pour qu'Archias trouve que la société est bien organisée? Il faut qu'il y soit riche et oisif. C'est à ce prix seulement qu'il déclarera qu'il n'y a plus de révolution à faire. Celle qui l'a élevé doit être la dernière; c'est la seule juste et légitime.

Le portrait du Riche et du Pauvre de la Bruyère est encore de mise de nos jours, comme il le sera de tout temps. Il y a cependant quelques traits à ajouter.

« Giton a toujours le teint frais, le visage plein... l'œil fixe et assuré, les épaules larges... la démarche ferme et délibérée... » Il est toujours « enjoué, grand viveur, impatient, présomptueux, colère, libertin... » Il se croit toujours des talents et de l'esprit; mais il a de plus son système sur l'état de la société : il croit que les rangs sont bien distribués, que tout y est à sa place, hommes et choses : il est riche.

Phédon, de son côté, a toujours « les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre... » Il est toujours « libre sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. » Il va même plus loin aujourd'hui : il a un plan complet de réforme pour la société, et le principe fondamental de cette réforme est de mettre en haut ce qui est en bas, et en bas ce qui est en haut, tout cela au nom des droits de l'homme et des progrès de la civilisation : il est pauvre.

J'ajoute que, de nos jours, Giton et Phédon changent continuellement de rôle; il n'y a souvent de distance entre eux que celle de la hausse à la baisse dans les spéculations de la Bourse, et ce perpétuel changement de condition a son influence sur le caractère réciproque de Giton et de Phédon. L'enrichi n'est pas le riche, et l'homme ruiné n'est pas le pauvre. Phédon, devenu millionnaire, a bien « l'ample mouchoir » de Giton, et « le fauteuil où il s'enfonce en croisant les jambes

l'une sur l'autre; » mais, s'il prend la plupart des vices et des ridicules du riche, il ne perd pas aussitôt ceux du pauvre, ce qui fait qu'il est un parvenu au lieu d'être un riche. Il n'y a qu'une chose qu'il oublie de la meilleure foi du monde, ce sont ses plaintes d'hier sur la condition que la société fait aux pauvres, sur l'injustice et la dureté des riches. Phédon, enrichi par un coup du sort, fait comme le trafiquant de la Fontaine : il attribue ses succès à son mérite, à son industrie, et si ses compagnons d'hier continuent leur misère, c'est leur faute : ils sont paresseux ou sots; voilà pourquoi ils ne réussissent pas. Quant à Giton ruiné, ne croyez pas non plus qu'il devienne, du jour au lendemain, le Phédon de la Bruyère, « qu'il parle brièvement et froidement, qu'il ne se fasse pas écouter; » il a beaucoup gardé de ses anciennes habitudes. « Il parle encore avec confiance, » et il faut d'autant plus qu'on l'écoute, qu'il prend l'inattention pour une marque d'orgueil et de dédain. Ne pensez pas non plus que, comme l'ancien Phédon, « il sourie à ce que les autres lui disent; qu'il soit de leur avis, qu'il coure, qu'il vole pour leur rendre de petits services; qu'il soit complaisant, flatteur, empressé; » c'est tout le contraire : il est rogue, hargneux, aimant à contredire, malveillant, croyant qu'il s'abaisse s'il rend service. Surtout il est frondeur, envieux des grands et des riches; il dit sans cesse que, de son temps, tout allait mieux; que les

rangs n'étaient point bouleversés; que les heureux du monde étaient charitables; qu'aujourd'hui chacun ne pense qu'à soi. Que voulez-vous? Giton a aujourd'hui l'égoïsme du pauvre, comme il avait autrefois l'égoïsme du riche. Il est ruiné, et, comme le trafiquant de la fable, il attribue ses malheurs à la fortune et à la société.

La Fontaine aime à défendre la fortune, ou plutôt il aime à renvoyer aux hommes les reproches qu'ils lui font. Que de malheurs sont tout près de nous par notre imprévoyance, et que la fortune nous épargne! Que de fois ne sentons-nous pas que nous nous sommes mis en péril par notre faute! Qui nous a sauvés? le sort, le hasard. Si nous étions aussi malheureux et aussi souvent malheureux que nous le méritons, nous ne cesserions pas de l'être un seul jour. Ce qu'il y a de bizarre dans le procédé de la fortune, c'est que, nous préservant parfois des malheurs que nous méritons, elle nous envoie plus tard ceux que nous ne semblons pas mériter. Elle sauve l'enfant qui dormait imprudemment au bord d'un puits; que fera-t-elle plus tard de cet enfant devenu homme? Grand mystère.

Sur le bord d'un puits très-profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes :
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,

Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là, tout heureusement,
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : — Mon mignon, je vous sauve la vie ;
Soyez, une autre fois, plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi.
Cependant, c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faisons de tous écots ;
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

(Liv. V, f. XI.)

La Fontaine, qui défend la fortune, ne prétend pas cependant qu'elle soit toujours une loi juste et équitable : il sait bien que c'est une force capricieuse qui échappe à toute prévoyance et qui déjoue bien souvent les projets des hommes. Comment donc la déjouer à notre tour? quel est le meilleur moyen d'éviter ses caprices? Est-ce par notre prévoyance, par notre bonne conduite? Assurément nous pouvons quelque chose par ce moyen ; mais il y a, selon la Fontaine, une meilleure manière de déjouer les caprices de la fortune. Ici, l'ami du sommeil et du rien-faire reparait. Écoutez

la fable, *l'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit.*

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens! Je les plains : car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape!
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux!
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la fortune. Il dit à l'autre un jour :
— Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
— Cherchez, dit l'autre ami. Pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :

Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant :

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout et n'arrivant à rien.
Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures ;
Je la vois, tous les jours, entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
. . . . . .
Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu ;
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
. . . . . .
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
. . . . . .
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été ;
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouï-dire

Ce que c'est que la cour, la mer et son empire.
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde,
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

(Liv. VII, f. XII.)

Il y a dans cette fable et dans le récit des aventures du coureur de richesse un arrière-souvenir des *Deux Pigeons*. Ne courons pas au loin pour chercher le bonheur ou la fortune : le bonheur est près de nous ; il ne s'agit que de savoir le goûter. La fortune aussi est souvent près de nous, et nous nous en éloignons quand nous courons la chercher. La meilleure et la plus sûre fortune est celle que nous nous faisons sur place, dans la condition que le sort nous a donnée, celle qui se compose surtout de la modération de nos désirs. Désirer un peu moins qu'on n'a, c'est là notre plus vraie fortune, et c'est celle-là qui est assise à notre porte. Mais tout le monde ne sait pas la voir, de même que tout le monde ne sait pas goûter le paisible bonheur du foyer domestique. Le cœur de l'homme est ardent et impétueux ; il s'élance sans cesse au dehors ; il aspire à tout :

Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape!
Ne le valons-nous pas?.....

Ah! voilà le cri de l'ambition et de la vanité humaine! Cet homme n'était rien, et le voilà ministre! ne le valons-nous pas? — Et celui-ci : Il est arrivé à Paris en sabots, et le voilà quatre ou cinq fois millionnaire! Ne le valons-nous pas? — Et ce grand poëte que j'ai connu commis dans un bureau! et ce maréchal de France que j'ai connu caporal! Ne les valons-nous pas? Je réponds bien vite avec la Fontaine :

..... Vous valez cent fois mieux.
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?

Ne sait-on pas, dit aussi Boileau,

Que le sort, en ce siècle de fer,
D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair?

Ne nous plaignons donc pas de la Fortune, puisqu'elle est aveugle; et j'avoue, quand j'y pense, que c'est un grand bonheur pour les hommes que la Fortune soit aveugle. Il n'y a rien de si consolant pour la vanité et pour le mérite; il n'y a rien même de si commode et de si avantageux pour le commerce du monde. Où en serions-nous s'il nous fallait croire que la Fortune fait une distribution équitable de ses faveurs et que qui-

conque est élevé mérite de l'être? Et où en serions-nous aussi, d'un autre côté, si nous étions forcés de penser que ceux que le sort a précipités du haut en bas sont dignes de leur chute, et que quiconque est malheureux mérite de l'être? Plus de pitié pour l'infortune, plus de fidélité au malheur, plus de mépris pour la fausse grandeur, plus de dédain pour la sotte opulence. Nous serions tenus de prendre les gens au pied de ce qu'ils paraissent et non pas au pied de ce qu'ils sont : cela serait très-gênant. Quand nous-mêmes nous nous trouverions petits et obscurs, nous serions obligés d'être modestes : c'est là ce qui serait le plus gênant. Le bandeau qui est sur les yeux de la Fortune remet l'ordre partout : nous n'avons plus à nous étonner ou à nous affliger des injustices que nous voyons ou que nous souffrons; nous ne sommes plus contraints à prendre les honneurs pour l'honneur, et les dignités pour la dignité; nous faisons les révérences d'étiquette, et nous gardons notre respect pour qui le mérite. Nous nous donnons le plaisir un peu amer, mais qui n'en vaut pas moins, de mépriser plus grand ou plus fort que nous; nous nous faisons une hiérarchie dans la conscience, que nous opposons à la hiérarchie de la ville et de la cour. Voilà comment la justice se rétablit dans ce monde, en cassant les arrêts du sort. La vanité ne trouve pas moins son compte que la justice dans cet aveuglement de la Fortune; elle se con-

sole des échecs qu'elle éprouve en songeant que la Fortune ne sait pas voir le mérite et que le siècle a mauvais goût. Nous nous disons les uns aux autres :

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix...

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits...

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

Il y a je ne sais combien d'agréables illusions, et il y a aussi je ne sais combien de jugements réparateurs, qui tiennent au bandeau que la Fortune a sur les yeux. Quiconque le lui ôtera sera un ennemi des hommes et des dieux.

Le calme, le repos, la retraite, et j'allais presque dire l'insouciance universelle, voilà, selon la Fontaine, la meilleure manière de déjouer les caprices de la Fortune. C'est même la leçon de sa dernière fable et comme la conclusion de son livre :

Trois saints, également jaloux de leur salut,

prirent chacun pour arriver au ciel une voie différente : l'un se mit à concilier les procès des hommes ; l'autre se fit infirmier dans les hôpitaux et soigna les malades ; le troisième résolut de vivre dans la solitude. Le conci-

liateur s'aperçut bientôt que tout le monde le maudissait : ce fut là la récompense de son zèle. Le saint qui soignait les malades n'eut pas meilleur sort :

Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier,
Chagrins, impatients et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier;
Ce sont ses amis : il nous laisse. »

Découragés du métier qu'ils ont pris, le conciliateur et l'hospitalier vont trouver le troisième saint, qui vivait dans les bois. Celui-ci leur apprend que le premier des biens est de se connaître soi-même :

Pour mieux vous contempler, demeurez au désert.
(Liv. XII, f. dre.)

La retraite est donc le plus sûr moyen d'échapper aux coups du sort et aux traits de la malice humaine. Mais la Fontaine sait bien que ce conseil d'aller vivre au désert n'est guère praticable. Où donc est le désert qu'il recommande? Est-ce la Thébaïde des premiers chrétiens? C'est bien austère pour la Fontaine. — Sa retraite n'est-elle qu'une maison de campagne? Il faut l'avoir, il faut la garder, il faut l'entretenir : que de soins! — Vivons à la campagne chez nos amis. — Il faut avoir des amis qui aient des maisons de campagne et qui puissent nous y recevoir. Puis, dans le monde, qui donc peut se passer d'avoir un état, un métier, fût-ce

même celui de poëte? La vie au désert pour s'étudier et se connaître soi-même est une chimère. La Fontaine le sent, et, comme son imagination l'égare volontiers, mais ne l'empêche jamais de retrouver sa route, il reprend et corrige doucement sa pensée dans l'épilogue de la fable :

> Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
> Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
> Il faut des médecins, il faut des avocats.
> Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas:
> Les honneurs et le gain, tout me le persuade.

Voilà l'activité humaine retrouvée et admise; voilà l'éloge de la vie contemplative tempéré par le souvenir de la vie active et par l'aveu qu'il est bon en ce monde d'avoir un état. Que deviendra donc ce goût de la retraite tant prôné et tant glorifié? Il faut tâcher de l'avoir, dût-on ne pas pouvoir toujours le satisfaire; il faut même faire en sorte d'avoir du temps à donner à la retraite : c'est là qu'on se retrouve soi-même; c'est là surtout qu'il est bon que

> Les magistrats, les princes, les ministres

aillent de temps en temps réfléchir loin du bruit et loin des flatteurs. La Fontaine est, on le voit, un solitaire accommodant, qui n'impose pas la solitude à tout le monde et qui consent, puisqu'on plaide et qu'on meurt, à ce qu'il y ait des avocats et des médecins. La

Fontaine, en effet, est l'homme le plus raisonnable du monde, et à cause de cela le moins conséquent. Comme poëte, il aime l'excès et s'y abandonne volontiers; mais il se hâte de revenir au bon sens, et même, s'il le faut, il se contredit, se sauvant de l'erreur par l'inconséquence. Se met-il à vanter la retraite, il s'y donne tout entier et pousse l'amour de la solitude jusqu'à l'apothéose du repos!

> Le repos, le repos, trésor si précieux
> Qu'on en faisait jadis le partage des dieux!

Mais, comme il comprend que le repos n'est pas à l'usage de tout le monde, et que la vie contemplative n'est bonne ni pour la société ni pour l'individu, il revient aux métiers, aux emplois, aux professions, c'est-à-dire à la condition ordinaire des hommes et des choses ici-bas.

Ces métiers et ces travaux indispensables à la vie humaine, il faut les exercer bravement, sans paresse, sans négligence, sans impatience. Il ne faut pas y rester les bras croisés, attendant tout du sort et rien de soi-même. Voilà ce que dit le bon sens et ce que vous prêche à son tour la Fontaine; car le bonhomme recommande l'activité avec la même ardeur qu'il louait le repos, c'est-à-dire qu'étant poëte, il est tout entier à son idée du moment. Écoutez la fable du *Charretier embourbé :*

Le phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient.
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit,
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est ceci ? Mon char marche à souhait !
Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là !
Aide-toi, le ciel t'aidera.

(Liv. VI, f. XVIII.)

La Fontaine ne se contente pas de nous conseiller l'activité; il a, sur les diverses formes de l'activité humaine, ses goûts et ses préférences, préférences, du reste, qui n'ont rien de constant. Il n'est pas plus conséquent et systématique en cela qu'en tout le reste. Tantôt il semble préconiser le travail des mains opposé à celui de l'esprit; tantôt il donne la préférence aux arts libéraux sur les arts mécaniques, et j'allais dire volontiers qu'il a toujours raison, quoique en se contredisant, parce qu'il nous donne toujours le conseil qui est le plus à propos dans la circonstance. Si la Fontaine était un publiciste ou un économiste *ex professo*, et qu'il eût à comparer l'utilité des arts libéraux et des arts mécaniques, je ne sais pas de quel côté il penchérait : peut-être d'aucun, si le Bonhomme consultait son goût pour le repos. Il y a là, aussi bien, une question souvent débattue et jamais résolue, parce qu'elle est mal posée. Il me semble, en effet, qu'on oppose l'idée d'une nation qui serait tout entière en rhétorique à l'idée d'une nation qui serait tout entière dans les fabriques : puis on demande quelle est de ces deux nations celle qui vaut le mieux. Je ne veux ni de l'une ni de l'autre : une nation de rhéteurs est gauche, maladroite, guindée, orgueilleuse; elle est molle et timide, elle parle et elle écrit toujours, elle n'agit pas; elle n'a qu'un cerveau qui se remue, elle n'a ni corps ni cœur. Une nation d'ouvriers et de mécaniciens ne

vaut pas mieux : elle n'entend que les conseils du corps, elle n'a que l'activité du bras ; c'est, comme le peuple rhéteur, une moitié de l'homme, et je n'ai même pas besoin de dire que c'en est la moins bonne moitié. Toute moitié est mauvaise : quand l'homme se gâte et se pervertit, c'est ordinairement parce qu'il se partage, donnant une prépondérance exclusive au corps sur l'esprit, ou à l'esprit sur le corps. Les intelligences qui usent leur corps font des malades de salons, c'est-à-dire des gens dont la maladie devient l'état et la profession. Les corps qui étouffent leur intelligence font des brutes de cabaret. Nous allons voir que la Fontaine ne veut ni de la nation des rhéteurs ni de la nation des mécaniciens : il veut que dans une société les arts libéraux et les arts mécaniques aient chacun leur part. Il a raison ; on a besoin tantôt des uns et tantôt des autres, selon les circonstances. J'ajoute que dans les arts mécaniques, comme dans les arts libéraux, il y a de la science, aucun art ne pouvant se passer de l'intelligence humaine. Aussi la Fontaine, en faisant l'éloge de la science, ne nous dit pas de quelle science il entend parler.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent

Voulait emporter l'avantage,
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot; car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable;
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! Notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut : il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient.
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.
Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

(Liv. VIII, f. XIX.)

Le savoir! lequel, celui qui s'appelle les *sciences* ou celui qui s'appelle les *lettres?* La Fontaine ne se prononce pas tout à fait. Je crois bien que son savant qui faisait des livres était un lettré, qui sait? peut-être un poëte. Alors le lettré eut du bonheur, quittant sa ville natale, d'en trouver une autre où les lettres étaient en crédit : cela montre qu'il était en pays civilisé. Peut-être était-il professeur ? il se fit maître d'école. Peut-être était-il médecin ? il soigna les malades.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

Mais si, au lieu d'arriver dans une terre civilisée, le savant, le lettré, le mécanicien même arrive dans un pays sauvage ou grossier, que fera-t-il de sa science? La Fontaine alors n'hésite pas à préférer le travail des mains à celui de l'esprit. Avec le travail des mains, l'homme est sûr de ne jamais mourir de faim. Or, il y a des jours où l'homme se trouve réduit à cette suprême nécessité, et ces jours-là peuvent se rencontrer pour tous les hommes. Écoutez la fable intitulée *le Marchand*, *le Gentilhomme*, *le Pâtre et le Fils d'un roi*, et, en l'écoutant, songez à l'histoire de l'Europe depuis soixante et dix ans : la fable cessera de vous paraître fabuleuse.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,

Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? Croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils du roi. Le noble poursuivit :
Moi, je sais le blason : j'en veux tenir école :
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.
Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

(Liv. X, f. XVI.)

Est-il vrai que

La main soit le plus sûr et le plus prompt secours?

Cela dépend du milieu où l'homme se trouve placé. Soyez en Californie, au milieu d'une société rude et grossière, qui a plus besoin d'ouvriers que de lettrés, à quoi servira la rhétorique? il faut d'abord ne pas mourir de faim, et pour cela le travail des mains est le meilleur et le seul moyen. — Quoi! voulez-vous, dira-t-on, que, comme dans l'*Émile*, nous apprenions à nos enfants à être menuisiers? — Il y a longtemps que, sur ce point, j'ai pris la liberté d'être de l'avis de J.-J. Rousseau. Je le défendais dès 1837, d'abord par les raisons que donnait Rousseau; je le défendais aussi à l'aide des raisons que j'empruntais à saint Augustin dans son traité *Du travail des moines*, *De opere*

monachorum. « Vous vous fiez, dit J.-J. Rousseau, à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il nous est impossible de prévoir ou de prévenir celle qui peut regarder nos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet. Les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempts? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer... Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors[1]? »

« Prophétie curieuse, ajoutais-je en 1848, déjà accomplie sur une génération, celle des émigrés de 1792, et qui a semblé près de s'accomplir sur une autre génération, sur la nôtre, laquelle a pu croire et peut croire encore que le seul patrimoine solide que le père de famille ait à laisser à ses enfants, c'est le métier qu'il leur aura fait apprendre[2].

« Ce n'est pas seulement à cause de l'instabilité des fortunes d'ici-bas que J.-J. Rousseau prêche l'apprentissage du travail manuel; il montre aussi quels sont les avantages de cet exercice pour l'âme et pour le corps; et de ce côté il se rapproche de saint Augustin d'une manière imprévue. Ce que le grand docteur

[1] *Émile*, livre III.
[2] Écrit au mois d'août 1848.

chrétien trouve de bon dans le travail des mains, c'est qu'il repose la pensée. L'âme ne peut pas toujours penser ou prier : il faut donc passer d'un exercice à l'autre et se délasser de l'activité de l'esprit par l'activité du corps. « Le grand secret de l'éducation, dit « aussi J.-J. Rousseau, est de faire que les exercices du « corps et ceux de l'esprit servent de délassement les uns « aux autres. » De cette manière, l'équilibre s'entretient : vous n'avez pas des intelligences d'élite et des mains inhabiles et gauches. Il semble, en effet, que le monde soit partagé en deux classes différentes, celle des hommes qui sont toujours forcés de mettre les bras des autres au bout des leurs, et ceux qui sont forcés de mettre l'esprit des autres au bout du leur. Impuissance du cerveau ou impuissance du bras, mêmes défauts, quoique fort différents, mais qu'il faut corriger, comme veulent saint Augustin et J.-J. Rousseau, en mêlant les uns aux autres les exercices de l'esprit et du corps, le travail de l'intelligence et le travail des mains[1]. »

La Fontaine, en louant le secours que le travail des mains donne à la vie humaine, ne s'appuyait pas sur des raisons aussi élevées que saint Augustin et J.-J. Rousseau ; il n'en traitait pas moins un des plus grands problèmes de l'éducation des individus et de l'organisation des sociétés.

[1] Voir mes *Études* sur J.-J. Rousseau, publiées de 1848 à 1854 dans la *Revue des Deux Mondes*.

SEIZIÈME LEÇON

DE LA CENSURE DE LA SOCIÉTÉ ET DE L'INDIVIDU DANS LES FABLES DE LA FONTAINE

« Quel révolutionnaire que votre la Fontaine ! » me disait un de mes auditeurs après avoir entendu la fable du *Marchand, du Gentilhomme, du Pâtre et du Fils d'un roi*. Il avait raison. Oui, au premier coup d'œil, la Fontaine est un grand révolutionnaire, et de la pire espèce, parce qu'il a l'air de ne pas y toucher. Les révolutionnaires qui ont un système décèlent bien vite leurs intentions; ceux qui vont à eux savent où ils vont. Mais un révolutionnaire comme la Fontaine, qui, d'un air bonhomme, met çà et là un point d'interrogation; qui nous découvre, sans avoir l'air d'y penser, les fondements de la société, et qui, en les

découvrant, les ébranle tout doucement, comment s'en défier? Un roi, une noblesse, une bourgeoisie, le peuple, n'est-ce pas là une société tout entière avec ses différents étages et ses différentes classes? C'était bien là surtout, en y ajoutant le clergé, la société du dix-septième siècle. Voyez comme, dans sa fable, la Fontaine démolit cette société de fond en comble. Le prince, n'ayant plus son trône, sa couronne et sa cour, n'est plus bon à rien; il regrette le passé :

Le prince s'étendit sur le malheur des grands.

A quoi servent ces regrets? Il enseignera, dit-il, la politique. A qui? Personne dans le pays ne songe qu'à ne pas mourir de faim. L'art de régner et d'administrer n'est plus ici de mise. Dans les pays très-civilisés, qui ont besoin, par conséquent, d'être très-gouvernés, et qui ne peuvent vivre qu'à cette condition, les princes sont nécessaires. Il faut, à ces pays-là, qui, outre le besoin d'être gouvernés, ont souvent la manie du changement, il faut des gouvernements de rechange. Il ne saurait y avoir trop de princes disponibles, afin de suffire à toutes les vicissitudes politiques. Mais, dans un pays grossier ou sauvage, où l'homme n'a d'autres besoins que ceux de l'estomac, l'art de régner n'est rien : l'art de vivre est tout.

Si le prince devient inutile, à quoi peut servir le gentilhomme avec son blason? Et, plus hardi encore

contre la noblesse que contre la royauté, le poëte se moque du gentilhomme qui veut enseigner le blason,

> Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
> La sotte vanité de ce jargon frivole!

L'abolition de la noblesse et la nuit du 4 août 1789 sont déjà tout entières dans les vers du fabuliste. La bourgeoisie et le commerce trouvent-ils au moins grâce devant cet impitoyable niveleur? Non. Dans cette société élémentaire, imaginée par la Fontaine en dérision de la société civilisée, le marchand avec son arithmétique est aussi inutile que le prince avec l'art de régner et le noble avec son blason. Que reste-t-il donc debout dans cette société démolie? Le pâtre ou le peuple : c'est lui qui seul est utile et qui seul fait ce qu'il faut faire. Tout le monde déraisonne ou parle hors de propos; le pâtre seul a raison, et, pour que nous n'ignorions pas la préférence déclarée qu'il donne au pâtre sur tous les autres personnages, le poëte, après avoir fait parler son héros avec un bon sens admirable, s'écrie dans une intention toute démocratique:

> Un pâtre ainsi parler! ainsi parler? Croit-on
> Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
> De l'esprit et de la raison,
> Et que de tout berger, comme de tout mouton,
> Les connaissances soient bornées?

Ainsi le pâtre a tous les genres de supériorité : il est le plus sensé, et il est le plus utile.

Ce n'est pas la seule fois que la Fontaine oppose ainsi l'esprit d'un pâtre et d'un paysan aux arts ou aux institutions de la civilisation : Voyez *le Paysan du Danube*. La barbarie l'emporte sur la civilisation. C'est la théorie de J.-J. Rousseau. L'ignorance primitive est plus près de la vertu que la science des peuples civilisés : les Romains ont conquis l'univers pour l'opprimer et pour le corrompre.

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance
Et sauraient l'exercer sans inhumanité!
. . . . . .
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous quittons nos chères compagnes.
. . . . . .
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;

Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice[1].

Tout à l'heure, c'était l'organisation sociale, celle même du dix-septième siècle, la royauté, la noblesse, la bourgeoisie, qui était censurée et condamnée par le bon sens et le courage du pâtre; maintenant, c'est la civilisation elle-même, dans un de ses plus mauvais types, il est vrai, dans l'empire romain, c'est la civilisation elle-même qui est gourmandée avec une admirable éloquence.

Un des principaux éléments de la société du dix-septième siècle, le clergé, n'avait pas sa part dans la censure que le pâtre fait des divers états. Est-ce par hasard oubli de la part du poëte? est-ce ménagement? Non : lisez la fable du *Rat qui s'est retiré du monde.*

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

[1] Liv. XI, fable VII.

Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat,
Ratapolis était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? Que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.
Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis[1] :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable[2].

Ainsi la Fontaine dans ses censures n'épargne aucune classe, aucun rang, ni la royauté, ni la noblesse, ni le clergé; il ne fait pas grâce à la civilisation, quand elle est corrompue, et sur ce point il a raison. Mais il n'épargne pas plus les hommes en particulier que la société en général, et c'est par là qu'il n'est pas révo-

[1] Moine turc,
[2] Liv. VII, fable III.

lutionnaire. J'avais hâte d'arriver à cette conclusion et de me séparer, sur ce point, de mon auditeur. En effet, l'esprit révolutionnaire a pour caractère essentiel de croire qu'en supprimant telle ou telle institution, en renversant telle ou telle dynastie, on supprime le mal dans la société. Eh non! vous changez les lois et le gouvernement; mais changez-vous, du même coup, vos vices en vertus? Devenez-vous plus sages, plus scrupuleux, plus honnêtes? renoncez-vous à vos erreurs et à vos préjugés? Il y a une révolution qui n'a point encore été tentée et qui mériterait de l'être; une révolution qui serait la conversion ou l'amélioration de chacun de nous. Je suis disposé à croire qu'à mesure que les individus vaudraient mieux, la société elle-même deviendrait meilleure. Nous cherchons, depuis plus de soixante ans, à résoudre un problème fort difficile, c'est-à-dire à faire un bon tout avec de mauvaises parties, à fonder la cité de Dieu sur les sept péchés capitaux. C'est là que gît l'erreur fondamentale de l'esprit révolutionnaire. Il veut créer un gouvernement parfait, et il commence par lâcher la bride aux vices du cœur humain; il prend par l'enfer pour arriver au paradis, et il s'étonne de rester en chemin!

La Fontaine est plus avisé. Il censure parfois la société et ses institutions; mais il censure plus vivement encore les fautes et les travers des hommes. Non qu'il soit un moraliste austère ou un misanthrope grondeur;

loin de là, il censure par la comédie; il met en action les vices et les ridicules de l'homme. Quel est de nos défauts, quelle est de nos passions celle dont vous voulez trouver la satire dans la Fontaine? Vous n'avez qu'à choisir; non pas la satire irritée et violente, mais la satire à la fois plaisante et instructive. Voyez *le Cheval qui veut se venger du Cerf :* c'est l'amour de la vengeance. Que j'en ai rencontré, dans l'histoire de nos troubles civils, anciens et modernes, de chevaux qui ont voulu se venger du cerf et qui s'en sont vengés! Mais leur vengeance leur a coûté la liberté. Que leur avait fait le cerf? Je ne sais. Peut-être les avait-il heurtés de ses cornes. Le cerf est un animal hardi et fier; il porte haut la tête. Vous savez que déjà un jour

> Un animal cornu blessa de quelques coups
> Le lion qui, plein de courroux,

bannit de ses États tous les animaux cornus. S'étant fait une affaire avec le lion, le cerf a bien pu s'en faire une avec le cheval, et, comme celui-ci ne pouvait pas se venger par lui-même, il s'est adressé à l'homme : grande faute. La charité nous prescrit de remettre les offenses qui nous sont faites; la politique, d'accord avec la charité, par un autre motif, nous prescrit aussi de remettre les offenses qui nous sont faites, celles surtout que nous ne pouvons pas venger nous-mêmes. La vengeance est funeste à qui l'emprunte. Je sais bien ce

que vous m'allez répondre : Le parti contraire au nôtre est insupportable, injuste, violent, déprédateur. — Si nous pouvons le vaincre, vainquons-le; mais, si nous ne pouvons pas le vaincre nous-mêmes, contentons-nous de lutter contre lui — Non! il faut l'anéantir. — Et comment? — Créer un dictateur, lui confier un pouvoir absolu, suspendre toutes les lois. — J'entends :

L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui laissa point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.

Enfin, nous l'emportons, notre ennemi est vaincu; et maintenant remercions le dictateur à l'aide duquel nous avons remporté la victoire :

Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous;
Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous.
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc : vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.
Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage, s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,

C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien [1].

Cheval, mon ami, vous êtes un bel et brillant animal; mais vous êtes trop naïf, si vous avez cru que celui que vous preniez pour votre sauveur ne voudrait pas être votre maître. Vous avez voulu satisfaire votre haine : soit! vous n'avez plus d'ennemi; mais vous avez un maître, et le fabuliste vous dira, une autre fois, que

Notre ennemi, c'est notre maître.

D'ailleurs, Cheval, mon ami, vous étiez fait, par vos bonnes et par vos mauvaises qualités, pour le métier que vous allez faire. Vous aimez le luxe des harnachements, vous portez la selle à merveille; vous vous redressez d'un air magnifique; vous savez enfin mieux caracoler que vous cabrer : Cheval, mon ami, vous étiez né pour avoir un cavalier. De plus, vous aimez la bonne litière et la bonne nourriture. Vindicatif, vaniteux et voluptueux, trois causes pour vous de domesticité. L'homme vous eût fait tort, s'il vous eût laissé retourner en *votre séjour sauvage*.

De tous les vices de l'homme, de toutes les causes de nos malheurs ou de nos ridicules, la vanité est la cause la plus féconde et la plus ordinaire. Aussi la va-

[1] Liv. IV, fable XIII.

nité est celui de nos défauts que la Fontaine censure le plus souvent et le plus vivement. Il a une raison particulière pour attaquer fréquemment la vanité :

Se croire un personnage est fort commun en France;
On y fait l'homme d'importance
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois.
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Si la vanité est notre défaut national, la Fontaine n'a rien omis pour nous en corriger. Que de satires diverses de la vanité depuis l'*Ane vêtu de la peau du lion*, avec ces vers à notre adresse!

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance[1].

Que de personnages de notre connaissance s'offrent, à chaque instant, à notre vue, et *la Mouche du Coche!* et *le Corbeau qui veut imiter l'Aigle!* et *le Geai paré des plumes du Paon!* et *le Mulet se vantant de sa généalogie!* et *le Chameau!* et *les Bâtons flottants*, qui

De loin sont quelque chose et de près ne sont rien!

[1] Liv. V, fable XXI.

et *les Deux Chèvres* qui, traversant un ruisseau sur une planche étroite et ne voulant pas céder les honneurs du pas, tombent toutes les deux dans l'eau! et *les Deux Anes*[1] qui se félicitent l'un l'autre de la beauté de leur voix, qui trouvent que leur temps est venu de parler, à condition qu'au préalable ils feront taire l'homme!

Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à nous de parler,
A leurs orateurs de se taire.

La Fontaine est infatigable dans la guerre qu'il fait à la vanité; il ne lui laisse aucune excuse. Voici, par exemple, le pot de fer qui propose au pot de terre de faire ensemble un voyage. Le pot de terre est sage, et il refuse d'abord; mais quoi! Le pot de fer est bon prince: « Allons donc, mon cher, quel scrupule est-ce là? Croyez-vous que je ne sache pas bien que nous sommes tous égaux? Ne datons-nous pas tous de 89? Me prenez-vous pour un prince d'ancienne date? Venez avec moi. » Comment résister à de pareilles prévenances? Ajoutez-y le plaisir secret que trouve la vanité à se mettre de pair avec plus grand que soi. « Je ne suis qu'un roturier, nous disons-nous tout bas, et me voilà de pair à compagnon avec un prince. C'est lui qui m'appelle, c'est lui qui me cherche: il y aurait de l'or-

[1] Liv. XI, fable v.

gueil à le refuser. » Pour ne pas être coupable d'orgueil, la vanité cède ; et voilà la camaraderie qui commence de la plus charmante manière : le prince tutoie et se laisse tutoyer. C'est l'égalité parfaite. Seulement, comme l'un en prend plus que l'autre au fond n'en donne, il arrive un jour que tout change. Voltaire quitte *Sans-Souci*, où Frédéric l'avait invité, et revient en maudissant celui qu'il appelle Busiris au retour, et qu'il appelait le Salomon du Nord au départ ; c'est l'histoire du voyage des deux pots :

Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots [1].

La présomption est voisine de la vanité ; c'en est une des formes les plus communes. La Fontaine l'a mise en action de la manière la plus plaisante dans la fable de *l'Ours et les deux Compagnons*. Il n'a pas, du reste, cette fois plus que les autres, le mérite de l'invention du sujet. Voici ce que raconte Commines :

« Le roi Louis XI avait envoyé à l'empereur Frédéric III un ambassadeur pour lui proposer de s'unir contre le duc de Bourgogne, dont la puissance crois-

[1] Liv. V, fable II.

sante inquiétait à la fois la France et l'Allemagne. Louis XI proposait à l'Empereur « qu'ils s'assurassent « bien l'un de l'autre, de ne faire paix ni trêve l'un « sans l'autre, et que l'Empereur prît toutes les sei- « gneuries que ledit duc tenait de l'Empire, et qui par « raison en devaient être tenues, et qu'il les fît décla- « rer confisquées à lui ; et que le roi prendrait celles « qui étaient tenues de la couronne de France, comme « Flandre, Artois, Bourgogne et plusieurs autres. Com- « bien que cet empereur eût été toute sa vie homme « de très-peu de vertu, il était bien entendu, et, pour « le long temps qu'il avait vécu, il avait beaucoup « d'expérience ; et puis, ces partis d'entre nous et lui « avaient beaucoup duré ; par quoi il était las de la « guerre, combien qu'elle ne lui coûtât rien ; car tous « ses seigneurs d'Allemagne y étaient à leurs dépens, « comme il est de coutume, quand il touche le fait de « l'Empire. »

« Ledit empereur répondit aux ambassadeurs du roi : « Qu'auprès d'une ville d'Allemagne y avait un « grand ours, qui faisait beaucoup de mal. Trois com- « pagnons de ladite ville, qui hantaient les tavernes, « vinrent à un tavernier à qui ils devaient, prier qu'il « leur accordât encore un écot et qu'avant deux jours « le payeraient du tout, car ils prendraient cet ours « qui faisait tant de mal et dont la peau valait beau- « coup d'argent, sans les présents qui leur seraient

« faits et donnés des bonnes gens. — Ledit hôte ac-
« complit leur demande, et, quand ils eurent dîné, ils
« allèrent au lieu où hantait cet ours, et, comme ils
« approchèrent de la caverne, ils le trouvèrent plus
« près d'eux qu'ils ne pensaient. Ils eurent peur et se
« mirent en fuite. L'un gagna un arbre, l'autre fuit
« vers la ville; le troisième, l'ours le prit et le foula
« fort sous lui en lui approchant le museau fort près
« de l'oreille. Le pauvre homme était couché tout plat
« contre terre et faisait le mort. Or cette bête est de
« telle nature, que ce qu'elle tient, soit homme ou
« bête, quand elle le voit qui ne se remue pas, elle le
« laisse là, croyant qu'il est mort. Et ainsi ledit ours
« laissa ce pauvre homme sans lui faire guère de mal,
« et se retira en sa caverne. Quand le pauvre homme
« se vit délivré, il se leva et tira vers la ville. Son com-
« pagnon qui était sur l'arbre, lequel avait vu ce mys-
« tère, descend, court et crie après l'autre qui allait
« devant, qu'il attendît; lequel se retourna et l'atten-
« dit. Quand ils furent joints, celui qui avait été des-
« sus l'arbre demanda à son compagnon, par ser-
« ment, ce que l'ours lui avait dit en conseil, qui si
« longtemps lui avait tenu le museau contre l'oreille.
« A quoi son compagnon lui répondit : Il me disait
« que jamais je ne marchandasse de la peau de l'ours,
« jusqu'à ce que la bête fût morte. »

« Et avec cette fable l'empereur paya notre roi, sans

faire autre réponse à son homme, sinon en conseil, comme s'il voulait dire : « Venez ici, comme vous « avez promis, et tuons cet homme, si nous pouvons, « et puis partageons ses biens[1]. »

La Fontaine n'a eu qu'à traduire. Il a ajouté seulement, en vrai poëte comique, tout ce qui met le mieux en relief la présomption des deux compagnons.

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours, au compte de ces gens.
Le marchand à sa peau devait faire fortune;
Elle garantirait des froids les plus cuisants;
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut[2] prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête[3].

Les deux compagnons ne doutaient pas qu'ils ne tuassent l'ours et qu'ils n'eussent sa peau. Et qui donc doute de la réussite de ses projets et de ses spéculations? La laitière doute-t-elle de la vente de son lait, et de l'achat du cochon, de la vache et du veau?

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,

[1] *Mémoires de Commines*, liv. IV, ch. III.
[2] Marchand de moutons dans le *Pantagruel* de Rabelais.
[3] Liv. V, fable XX.

Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appella le *Pot au lait.*
Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Pichrocole [1], Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.

[1] Personnage de *Gargantua*, dans Rabelais.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi[1];
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
Je suis Gros-Jean comme devant[2].

Quels vers charmants, parce qu'ils sont vrais! Oui, nous faisons tous nos châteaux en Espagne; mais personne ne les fait mieux que la Fontaine. Que ne rêve-t-il pas? qu'on l'élit roi et que son peuple l'aime. Je me persuade qu'à force de rêver, le poëte en avait fait un art à son usage, choisissant à dessein les chimères les plus impossibles, non pas l'élection, mais l'amour du peuple; et sachant bien aussi que les chimères les plus impossibles sont celles qui plaisent le plus. Ce qui rend charmants les rêves de la Fontaine, c'est qu'il n'y croit pas, même pendant qu'il les fait, et qu'il est toujours prêt à s'éveiller pour être Gros-Jean comme devant. Les bons rêveurs sont ceux qui ont toutes les illusions à la fois, qui, lorsqu'ils se mettent à songer, éveillés ou endormis, ne sont pas seulement riches, mais qui sont aimables et aimés, qui ont tous les plaisirs et tous les honneurs, à qui cette abondance de biens inspire un petit doute sur leur réalité, doute charmant qui ne détruit pas la félicité des rêveurs, mais

[1] Le roi de Perse.
[2] Liv. VII, fable x.

qui fait que personne ne la leur envie sérieusement. Laissons-les rêver, disons-nous tout bas, et ne troublons pas une joie qui ne coûte et ne prend rien à personne. Le spéculateur rêve aussi, assurément, mais d'une autre manière. Il calcule, il suppute, il fait de la statistique. Surtout le spéculateur ne rêve pas pour lui tout seul : il veut faire rêver les autres. Ses songes sont des prospectus. Les chiffres qu'il amoncelle ne sont pas seulement destinés à charmer son imagination; il y a des actionnaires à amorcer et à attirer. Ce sont ceux-là dont l'imagination est aussi prompte aux illusions que celle de la Fontaine, mais dont les rêves n'admettent pas le doute. Ce sont ceux-là aussi qui sont destinés à s'éveiller Gros-Jean comme devant. Je me trompe : le Gros-Jean de la Fontaine, quand il s'éveille, n'a rien perdu; le Gros-Jean actionnaire s'éveille ruiné.

Un des auteurs de la fin du dernier siècle, Colin d'Harleville, qui avait quelque chose de la bonhomie malicieuse de la Fontaine, a fait une comédie intitulée : *les Châteaux en Espagne*, où le don de rêver tout éveillé est parfois mis en scène d'une manière heureuse. Les *Châteaux en Espagne* ne sont point une comédie; il n'y a, à vraiment parler, ni caractère ni intrigue. Faire des châteaux en Espagne n'est point un caractère; c'est seulement une tournure d'esprit, une disposition d'imagination. Mais toutes les fois que, dans

sa pièce, Colin d'Harleville met en action cette tournure d'esprit, il plaît et il amuse. N'est-ce pas par exemple une scène charmante que celle où le valet du faiseur de châteaux en Espagne commence par se moquer des illusions de son maître, et finit par faire aussi ses châteaux en Espagne, à propos d'un billet de loterie qu'il a dans sa poche :

Si je gagnais pourtant le gros lot !... quel bonheur !
J'achèterais d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
Ah ! oui, dans ce canton : j'aime ce pays-ci ;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service !
Dans le commandement je serai peu novice ;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier !... j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir ;
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !

. . . . . .

Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
Ce bon monsieur Victor ! » Cela me touchera.

Je puis bien m'amuser ; mais ce n'est pas sans cause ;
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose,
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? Tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? Serait-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu[1].

Si Perrette n'avait pas renversé son lait, si le valet de M. d'Orlange n'avait pas perdu son billet de loterie, s'ils avaient l'un et l'autre vu leurs souhaits exaucés, auraient-ils dès ce moment été heureux? Ils le croient; mais on peut voir ses souhaits accomplis et n'en être pas plus heureux pour cela : Voyez le *Savetier et le Financier*.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages[2];
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,

[1] *Les Châteaux en Espagne*, acte III, sc. VIII.
[2] Roulades.

Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an? Ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus ;

« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus [1]. »

Le savetier n'avait ni demandé ni même souhaité l'argent que lui donne le financier; il a plus qu'il ne désirait, et dès ce moment il perd toute sa joie. N'allons donc pas trop haut dans nos désirs; contentons-nous de la fortune médiocre que le sort nous a faite, et rêvons le reste. Croyons-en la Fontaine : la plus commode et la plus sûre manière de posséder les grands biens de la terre, est de les rêver.

Il n'est pas un des travers des hommes que la Fontaine ne mette en scène sous la figure des animaux; mais les travers qu'il aime surtout à railler, ce sont ceux des femmes; et il ne se donne même pas la peine sur ce point, de prendre les animaux pour acteurs. Il censure, sous leur propre nom, les défauts des femmes, et on peut trouver dans ses fables je ne sais combien de portraits féminins, tous faits dans un esprit de raillerie, auxquels le peintre cependant a toujours donné quelque chose d'aimable et de gracieux, soit par penchant naturel, soit pour se faire pardonner ses moqueries. Voulez-vous une image vive et piquante de la fragilité des sentiments féminins, lisez la *Jeune Veuve*.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.

[1] Liv. VIII, fable 2.

Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable;
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable
Ou plutôt par la vérité.
L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes;
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune et tout autre chose
Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure;

Le deuil enfin sert de parure
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin;
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais, comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'aviez promis ? dit-elle[1]. »

La jeune veuve est pressée de faire un choix, et la Fontaine l'approuve : à quoi bon retarder? « Si vous devez manger un jour, dit Arlequin à une veuve désolée, je vous conseille de le faire tout de suite. » Si vous devez vous remarier un jour, semble dire aussi la Fontaine, faites-le plus tôt que plus tard. Voyez ce qu'il en a coûté à une belle et jeune fille d'avoir trop attendu :

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le Destin se montra jaloux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.

Liv. VI, fable 21.

La belle les trouva trop chétifs de moitié :
« Quoi moi ! quoi ces gens-là ! l'on radote, je pense;
A moi les proposer ! Hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce ! »
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là;
C'était ceci, c'était cela;
C'était tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer : « Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude;
Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour;
Puis ses traits choquer et déplaire,
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru;
Se trouvant, à la fin, tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru [1].

[1] Liv. VII, fable 5.

Eh! dira-t-on, si les filles sont sages de ne pas trop attendre pour se marier, pourquoi les hommes souvent attendent-ils tant? Ou pourquoi, quand ils se sont pressés de se marier, comme avait fait la Fontaine, ont-ils l'air de s'en repentir pendant toute leur vie, comme la Fontaine encore? Est-ce par hasard qu'il y a moins de chances pour les hommes que pour les femmes d'être bien mariés? Je ne sais; mais la Fontaine ne néglige aucune occasion d'attaquer le mariage. La femme, fille ou veuve, a bien des travers; après tout, cependant, la Fontaine leur est volontiers indulgent. Mais pour la femme mariée, il est impitoyable. Le mariage a l'air d'aggraver à l'instant pour lui tous les défauts de la femme. Aussi ne lui parlez pas de se marier : d'abord, il est marié, et sur ce point il sait à quoi s'en tenir. Mais, s'il ne l'était pas, tenez, voici son programme : trouvez une femme qui le remplisse!

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me tentent.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti

Que de renvoyer son épouse
Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient, l'époux était à bout :
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien, qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait? —
Assez, dit-elle ; mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici ;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux. —
Eh! madame, reprit son époux tout à l'heure[1],
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?

[1] Sur-le-champ.

Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés [1].

Je pourrais encore citer d'autres fables qui ne traitent guère mieux les femmes ; je pourrais même citer le conte de Belphégor, ce diable qui, ayant dix ans à rester sur terre et à y mener joyeuse vie, épousa, dès la première année, une fille honnête et belle, mais fière et impérieuse, qui le désespéra, si bien que, s'étant échappé trois fois, mais étant sur le point de retomber sous le joug de sa femme, il aima mieux retourner en enfer avant les dix ans écoulés, que de vivre plus longtemps en mariage.

D'où vient donc qu'ayant ainsi censuré et raillé les femmes, la Fontaine cependant ne leur déplaît pas? D'où vient qu'il a trouvé des protectrices et des amies parmi les plus grandes dames du temps et parmi les plus aimables? D'où vient la faveur que lui témoignait madame la duchesse de Bouillon, l'amitié de madame de la Sablière, l'attachement de madame d'Hervart? il y a un autre grand poëte du dix-septième siècle, Boileau, qui a fait aussi la satire des femmes. A-t-il trouvé grâce devant elles, comme la Fontaine? Non. Les femmes ont senti que le fabuliste les aimait, et

[1] Liv. VII, fable 2.

et voilà pourquoi elles lui ont beaucoup pardonné. Pour Boileau, elles étaient peu de chose dans le monde; pour la Fontaine, elles étaient tout. Il n'exceptait de cette prédilection que sa femme, et cette exception même semblait l'acquérir à toutes les autres femmes. Comment se fâcher contre le poëte qui a dit :

Je ne suis pas de ceux qui disent : ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie[1] !

[1] Liv. III, fable 16.

DIX-SEPTIÈME LEÇON

LA MORALE DES FABLES DE LA FONTAINE JUGÉE PAR ROUSSEAU

Rousseau a beaucoup critiqué les fables de la Fontaine, et surtout l'habitude de les faire apprendre aux enfants. Je serais volontiers de son avis sur ce point, mais par d'autres raisons que lui. C'est nous gâter la Fontaine que de nous faire apprendre ses fables par cœur quand nous ne pouvons pas encore en sentir le charme. Beaucoup croient connaître la Fontaine parce qu'ils l'ont appris dans leur enfance. Ils l'ont appris; ils ne l'ont pas lu. Cela me rappelle le mot d'un ancien acteur de la Comédie française, qui était un de mes voisins de campagnes, M. Firmin. « Et vous ne venez point passer l'hiver à Paris? lui disais-je. — Non; je reste ici. — Vous ne vous ennuyez pas? —

Pas un instant : j'ai tant à lire! Quand j'étais au théâtre, j'apprenais, mais je ne lisais pas. Je prends ma revanche ici. »

Que de gens auraient besoin de prendre cette revanche avec la Fontaine et de le lire, n'ayant fait que l'apprendre!

« Émile, dit Rousseau, n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de la Fontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles sont. Comment peut-on s'aveugler assez pour appeler les fables la morale des enfants, sans songer que l'apologue en les amusant les abuse; que, séduits par le mensonge, ils laissent échapper la vérité, et que ce qu'on fait pour leur rendre l'instruction agréable les empêche d'en profiter? Les fables peuvent instruire les hommes; mais il faut dire la vérité aux enfants : sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever. On fait apprendre les fables de la Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes : soit; mais voyons si ce sont des vérités. Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre, parce que, quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on veut en tirer force d'y

faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir, en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté[1]. »

Il y a ici plusieurs questions qui touchent à l'éducation des enfants :

1° Selon J.-J. Rousseau, il ne faut rien faire apprendre par cœur aux enfants, parce qu'ils n'apprennent que les mots et point les choses;

2° La poésie, dont le tour aide la mémoire, est impossible à concevoir pour les enfants : l'agrément y nuit à la clarté;

3° Le merveilleux est mauvais pour les enfants : il leur cache la vérité, et il faut toujours dire la vérité aux enfants;

4° Enfin la morale des fables est dangereuse aux enfants, et, s'ils la comprenaient bien, elle les porterait au vice plutôt qu'à la vertu.

Je reprends brièvement ces diverses questions.

Est-il vrai qu'il ne faille rien apprendre par cœur aux enfants, parce qu'ils n'apprennent que les mots, et point les choses? Apprendre les mots est déjà beaucoup. L'enfant, quand il commence à parler, apprend des sons, puis des mots, et ces mots, il les applique

[1] *Emile*, liv. II.

aux choses qu'ils représentent. Le lien est direct entre les premiers mots qu'il apprend à prononcer et les premiers besoins qu'il ressent. Mais, comme le langage des hommes s'élève et s'étend bien au-dessus de leurs besoins matériels, comme la plupart des idées qui composent l'esprit humain sont des idées morales et intellectuelles, et qu'elles s'expriment par des abstractions, il faut que l'enfant entre en participation de l'esprit humain, comme il est entré en participation du langage; et il y entre aussi par les mots. Je reconnais que, dans le monde des idées abstraites, le mot ne manifeste pas aussitôt toute la chose à l'esprit de l'enfant, trop faible encore pour la concevoir; mais il en manifeste une partie, celle qui est à la portée de l'enfant. Le philosophe entend, dans le mot de *vertu*, plus que n'entend l'homme ordinaire, et l'enfant y entend moins que l'homme ordinaire; mais l'enfant en comprend quelque chose, et, à mesure que son esprit se fortifiera, il en comprendra plus. On pénètre ainsi chaque jour davantage par les mots dans les choses; mais il faut commencer par les mots. Apprendre par cœur, c'est, je le veux bien, apprendre les mots et non les choses; mais c'est apprendre le commencement des choses, c'est avoir la clef qui conduit à la connaissance des choses. Je dirais même volontiers qu'il est impossible que l'enfant n'apprenne pas par cœur. Il exerce plus ou moins sa mémoire; mais tout ce qu'il

apprend, il l'apprend par cœur, même sans qu'on le lui donne à étudier, c'est-à-dire qu'en tout il va des mots aux choses : c'est la marche nécessaire de l'esprit. Rousseau a raison de dire qu'apprendre un morceau d'histoire, ce n'est pas apprendre l'histoire, ce n'est pas assurément comprendre le lien intime qu'il y a entre les causes et les effets, ce qui est le vrai fond de l'histoire. Mais, à ce compte, que de gens qui ne savent et ne sauront jamais l'histoire! Apprendre par cœur un morceau d'histoire, c'est apprendre un certain nombre de faits sur lesquels notre intelligence s'exercera chaque jour davantage à réfléchir, à mesure qu'elle se fortifiera.

Est-il vrai, en second lieu, que la poésie soit ce qu'il y ait de plus mauvais à faire apprendre aux enfants? Si la poésie n'était qu'un ramage agréable, je ne vois pas en effet à quoi il pourrait servir aux enfants de leur faire apprendre des morceaux de poésie. Mais la poésie, quand elle est bonne, est un langage à la fois clair et élevé. Or, il est très-important d'apprendre aux enfants une langue claire, noble, élevée, brillante, au lieu de les habituer à une manière de parler confuse et négligée. Il faut faire en sorte, devant les enfants, de toujours bien parler; non pas de parler d'une façon pompeuse ou prétentieuse : vous en feriez de petits pédants ou de petits beaux esprits. Il faut avec eux parler clairement, nettement, élégamment. Les enfants prennent

aisément l'empreinte des milieux où ils vivent; ils répètent le langage qu'ils ont entendu; et le signe le plus certain d'une bonne éducation de l'esprit, c'est de savoir s'exprimer d'une façon noble et aisée. L'usage d'apprendre par cœur de beaux morceaux de poésie ou de prose, ou tout au moins de lire toujours de bons auteurs, aide les enfants à prendre l'habitude d'un bon langage.

Le merveilleux, dit Rousseau, est mauvais pour les enfants, auxquels il faut toujours dire la vérité. — Entendons-nous bien. Il ne faut jamais mentir aux enfants; mais le merveilleux n'est pas le mensonge. Le mensonge est un vice du cœur, un péché de la conscience; il accompagne toujours le mal, soit pour le cacher, soit pour le préparer. La fiction est un jeu de l'imagination, et c'est à l'imagination aussi qu'elle s'adresse. Qui a jamais pensé qu'Homère veuille nous faire croire aux brillantes merveilles de ses fables, soit dans l'*Iliade*, soit dans l'*Odyssée?* Il veut nous plaire et nous amuser.

Il faut dans le merveilleux distinguer deux choses, son principe et sa forme. Son principe est inné dans l'esprit humain : l'homme est naturellement disposé à croire qu'il y quelque chose au-dessus de lui. Je sais bien qu'il y a une philosophie qui prétend que Dieu n'est qu'une création ou plutôt même une expression de la pensée humaine. L'homme ayant la faculté

de concevoir l'idée de la sagesse, de la justice, de la puissance, a poussé ces idées jusqu'à leur degré le plus élevé : il les a divinisées, il les a faites Dieu, mais ce Dieu n'est que dans l'homme et par l'homme; il n'est ni hors de lui ni au-dessus de lui. Ce n'est plus Dieu qui fait l'homme à son image : c'est l'homme qui fait Dieu à son image. Philosophie hardie, moins neuve cependant que ne le croient ceux qui la prêchent. Fontenelle dit dans un petit écrit intitulé, l'*Origine des fables :* « Les païens ont toujours copié leurs divinité d'apres eux-mêmes. Ainsi, à mesure que les hommes sont devenus plus parfaits, les dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers hommes sont fort brutaux, et ils donnent tout à la force; les dieux seront presque aussi brutaux, et seulement un peu plus puissants : voilà les dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse et de la justice : les dieux y gagnent; ils commencent à être sages et justes, et le sont toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les hommes. Voilà les dieux du temps de Cicéron, et ils valaient bien mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs philosophes y avaient mis la main. »

La théorie de l'homme créant Dieu par sa seule conception est tout entière dans ces paroles piquantes de Fontenelle. Cette théorie, après tout, n'est que l'argu-

ment de saint Anselme et de Descartes sur l'existence de Dieu, retourné pour ainsi dire, et interprété contre ses auteurs. Le spiritualisme ancien, trouvant dans l'esprit de l'homme l'idée de l'infini et de l'absolu ou de Dieu, concluait de l'idée à l'être, ne supposant pas que l'homme puisse créer ce qui dépasse et contredit sa nature. Le panthéisme moderne croit que, si l'homme conçoit l'infini, il le crée, et que l'infini ou Dieu n'existe qu'en l'homme et par l'homme, sans se demander comment l'homme peut créer cette idée qui ne lui vient pas de sa nature.

Quant à moi, pour prouver que le surnaturel et le merveilleux sont des idées naturelles à l'homme, je n'ai pas besoin de chercher si l'idée de Dieu vient de Dieu à l'homme, comme je le crois avec les spiritualistes; ou si elle vient, pour ainsi dire, de l'homme à Dieu, comme le disent les anthropothéistes. Dans les deux cas, il est établi que l'homme a naturellement l'idée du surnaturel, soit qu'il la crée en lui-même, soit qu'il la reçoive d'au-dessus de lui. La croyance au surnaturel a pour forme et pour expression littéraire le merveilleux. Tous nous aimons les contes, les fictions, et l'invraisemblable ne nous choque pas. Il ne choque pas davantage les enfants. Est-il vrai qu'il les trompe et les égare? pas plus que nous. Qui de nous a jamais réglé sa vie et sa conduite sur le merveilleux? Qui de nous a jamais cru qu'il aurait dans ses mains la lampe

merveilleuse de l'Aladin des *Mille et une Nuits?* L'enfant n'est pas plus dupe que nous. Il demande, il est vrai, une fois ou deux, si ce qu'on lui raconte est vrai : on lui dit que non, et cela ne fait pas qu'il écoute avec moins de plaisir. ne demande pas non plus pourquoi on lui dit autre chose que la vérité. Il admet aussi aisément que l'homme adulte et sans plus d'inconvénients que lui, la distinction que l'homme fait sans cesse entre les fictions et la réalité.

J'ajouterai volontiers que, s'il y avait à craindre que le merveilleux pût avoir quelques mauvais effets sur l'esprit de quelqu'un, je le craindrais plus pour l'homme encore que pour l'enfant. L'enfant n'a pas ordinairement la faculté d'appliquer; c'est même pour cela qu'il échappe aux raisonnements. Il ne conteste ni les conseils que vous lui donnez, ni les maximes que vous alléguez ; seulement il ne se les applique pas. Et combien d'hommes sur ce point restent enfants toute leur vie! N'appliquant pas les raisonnements qu'on lui fait, pourquoi l'enfant voudrait-il appliquer le merveilleux qu'on lui raconte?

Reste le reproche que Rousseau fait à la morale des fables de la Fontaine, d'être médiocre et relâchée, plus propre à les porter au vice qu'à la vertu. Nous examinerons tout à l'heure ce reproche. Voyons d'abord l'analyse qu'il fait de la fable du *Renard* et du *Corbeau*, pour montrer comment les enfants ne peuvent pas

comprendre les fables qu'on leur fait apprendre, et comment ce serait un mal qu'ils les comprissent.

Émile, liv. II.

Maître corbeau sur un arbre perché...

« Maître! que signifie ce mot en lui-même? que signifie-t-il au-devant d'un nom propre? quel sens a-t-il dans cette occasion? Qu'est-ce qu'un corbeau? »

Je ne sais pas trop ce que veut dire Rousseau par cette question; car enfin il ne peut pas croire que l'enfant ne sache pas ce que c'est qu'un corbeau, ou qu'il soit difficile de lui en montrer un. La difficulté est-elle d'expliquer ce que c'est que *Maître Corbeau?* Ici commence ce que j'appelle le parti pris de la fable. Les corbeaux de la fable ne sont pas ceux des champs, non plus que les renards de la fable ne sont ceux des bois. Ils parlent et ils conversent ensemble; ils ont les vices et les ridicules des hommes; ils ont même leurs titres, si vous voulez; les corbeaux et les renards y sont *maîtres*, comme le lion y est *sire*, comme le tigre et l'ours s'y traitent de *puissances*[1].

« Qu'est-ce qu'*un arbre perché?* L'on ne dit pas *sur un arbre perché;* l'on dit *perché sur un arbre.* Par conséquent, il faut parler des inversions de la poésie; il faut dire ce que c'est que prose et que vers. »

[1] Fable des *Animaux malades de la peste*

Est-il donc si difficile de faire comprendre aux enfants que le langage de l'homme a deux formes différentes, la prose et les vers? L'oreille et l'esprit des enfants sentent cette différence; mais pouvez-vous définir la poésie de manière à ce que l'enfant en ait une idée juste? L'enfant ne demande pas cette définition. S'il ne comprenait que ce qui est exactement défini, l'enfant ne comprendrait que fort peu de choses dans le monde. Et nous-mêmes, que comprendrions-nous? La définition est un procédé de discussion plutôt que d'enseignement.

Tenait dans son bec un fromage.

« Quel fromage? Était-ce un fromage de Suisse, de Brie ou de Hollande? Si l'enfant n'a point vu de corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler? S'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec? Faisons toujours des images d'après na-« ture. »

Pourquoi les enfants n'ont-ils jamais fait ces questions? Rousseau les fait plus ignorants ou plus logiciens qu'ils ne sont. Ils en savent plus que ne le croit le philosophe, ou ils en demandent beaucoup moins qu'il ne le veut. Ils ne s'inquiètent pas si le fromage est de Brie, de Suisse ou de Hollande; et ils ne s'étonnent pas non plus qu'un corbeau de la fable tienne en

son bec un fromage. Ils n'exigent pas que dans un conte les images soient faites toujours d'après la nature: ils laissent de côté la réalité et se contentent de la vraisemblance poétique, celle qui s'attache à l'ensemble plutôt que celle qui s'attache aux détails. Un corbeau qui a une proie dans le bec, et le renard qui la lui dérobe en flattant sa vanité, voilà la vraisemblance générale et poétique, celle qui suffit à la fable, celle dont l'enfant se contente et dont nous nous contentons tous.

Maître renard par l'odeur alléché...

« Encore un maître! Mais pour celui-ci, c'est à bon titre : il est passé maître dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un renard, et distintinguer son vrai naturel du caractère de convention qu'il a dans les fables.

« *Alléché.* Ce mot n'est pas usité. Il le faut expliquer; il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en vers qu'en prose. Que lui répondrez-vous? »

Je lui répondrai simplement qu'il y a diverses sortes de langage, parce qu'il y a diverses sortes d'interlocuteurs; et il le sait déjà fort bien lui-même. Il sait déjà qu'on ne parle pas à un paysan comme on parle dans un salon, et cela par la raison que, si vous parliez au paysan comme à un lettré, il ne vous entendrait pas. Il sait déjà, pour avoir entendu lire son père ou sa mère,

qu'on ne parle pas dans un livre comme on parle dans la conversation. Quoi donc! ne pas parler de même à tout le monde; ne pas écrire comme on parle! Comment voulez-vous que l'enfant fasse ces distinctions? — Eh bien, essayez un instant de ne pas faire ces distinctions : parlez à un paysan comme à un lettré, ou à un lettré comme à un paysan; ou bien encore parlez comme un livre, et vous verrez comme l'enfant sentira bien vite le contre-sens que vous faites. S'il ne le sentait par lui-même, l'étonnement des interlocuteurs lui dirait l'erreur ou vous tombez.

Répondre à l'enfant qu'on parle autrement en vers qu'en prose n'a donc rien qui puisse le déconcerter : il est habitué à la différence des langages. C'est une nouvelle différence à noter; rien de plus.

Lui tint à peu près ce langage.

Ce langage! Les renards parlent donc? ils parlent donc la même langue que les corbeaux? Sage précepteur, prends garde à toi : pèse bien la réponse avant de la faire; elle importe plus que tu ne penses. »

J'avoue que je ne sais pas pourquoi le précepteur doit tant peser sa réponse avant de la faire. Rousseau craint-il que l'enfant croie que les animaux ont un langage et qu'il n'y a, après tout, entre ce langage des bêtes et le langage des hommes, qu'une différence de dictionnaire ou de grammaire? La question de la langue

des bêtes n'est pas ici de saison. Les renards parlen dans la fable, parce que la fable est du temps que les bêtes parlaient. Dans ce temps-là, les corbeaux, les renards, les lions, les fourmis, les ânes, les singes, tous parlaient et tous s'entendaient; temps fabuleux, qu'il suffit de nommer pour le caractériser, et qui, quoi qu'en dise Rousseau, n'étonne et ne trompe personne.

Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.

« Ceci s'entend, et la pensée est très-bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfants qui sachent comparer une leçon à un fromage, et qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie! que de finesse pour des enfants! »

Rousseau exagère évidemment la naïveté des enfants, ou plutôt il en fait de petits Socrate alléguant, comme celui d'Athènes, leur prétendue ignorance, afin de donner à leurs interlocuteurs l'embarras de tout expliquer et de tout définir. Les enfants comprennent, dans la fable du *Renard* et du *Corbeau*, que le Corbeau est attrapé et que le Renard se moque de lui par-dessus le marché. Voilà tout; et cela auffit à l'intention de la fable. Quant aux finesses du récit de la Fontaine, ils ne les sentent pas dès le premier moment; mais elles leur reviennent peu à peu, et se font mieux sentir à mesure que leur esprit se développe

« Passons maintenant à la morale, » dit Rousseau ; et alors il attaque la morale ordinaire des fables de la Fontaine plus vivemeut encore qu'il n'en a fait le style, comme peu proportionnée à l'âge des enfants :

« Je demande si c'est à des enfants de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persiflent les petits garçons et se moquent en secret de leur sotte vanité; mais le fromage gâte tout : on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe; et ce n'est pas le moins important.

« Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on veut les guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres.

« Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point se faire lion, et, quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais, quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire :

alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron; il apprend à tuer un jour, à coup d'aiguillons, ceux qu'il n'oserait attaquer de pied ferme.

« Dans la fable du *Loup maigre et du Chien gras*, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs; on la sut enfin : la pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne; elle se sentait le cou pelé; elle pleurait de n'être pas loup.

« Ainsi donc la morale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie; celle de la seconde[1] une leçon d'inhumanité; celle de la troisième une leçon d'injustice; celle de la quatrième une leçon de satire; celle de la cinquième une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon élève, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables fournit-elle autant de raison de les conserver. Il faut une morale en parole et une en action dans la so-

[1] La Cigale et la Fourmi, que Rousseau prenait par erreur comme étant la seconde du Ier livre des fables de la Fontaine.

ciété, et ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le catéchisme, où on la laisse; l'autre est dans les fables de la Fontaine pour les enfants, et dans ses contes pour les mères. Le même auteur suffit à tout.

« Composons, monsieur de la Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables, car j'espère ne pas me tromper sur leur objet; mais, pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart; que, dans celles qu'il pourra comprendre, il ne prendra jamais le change, et qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon [1]. »

Je ne serais pas éloigné, quant à moi, d'accepter la transaction de Rousseau et de réserver les fables de la Fontaine pour l'homme fait, non comme étant d'une mauvaise morale, mais comme ayant un mérite et un charme que l'âge mûr goûte mieux que l'enfance. Je veux cependant faire quelques observations sur la censure qu'il fait de la morale des fables. Oui, la morale a dans le monde, non pas deux principes, mais deux procédés différents. Tantôt elle procède par le précepte

[1] *Émile*, liv. II.

ou, comme dit Rousseau, par le catéchisme; tantôt elle procède par l'expérience. Ces deux méthodes sont-elles contraires l'une à l'une? La morale de l'expérience contredit-elle la morale du catéchisme? Pas le moins du monde. La morale du catéchisme dit de ne pas avoir d'orgueil; la morale de l'expérience dit que les orgueilleux sont ordinairement dupes et que tout flatteur

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Où est la contradiction? — Mais prenez garde, dit Rousseau, en lisant votre fable je suis tenté d'apprendre à être renard? — Qu'est-ce à dire? n'y a-t-il donc pas de milieu entre l'astuce du renard et la sottise du corbeau, entre le fripon et la dupe? N'hésitons pas d'ailleurs à le dire : presque tous les genres de littérature ont sur ce point le même danger que les fables de la Fontaine. Voici le *George Dandin* de Molière : direz-vous que le beau rôle est à Angélique et que ce rôle tentera les femmes qui iront voir la comédie? La femme qui voudra être Angélique n'avait rien à apprendre à la comédie, et ce n'est pas Molière qui l'a pervertie. L'épouse coquette est la punition de l'homme qui s'est sottement marié. Voilà la vraie moralité qui sort de la comédie de *George Dandin*; voilà la leçon que donne l'expérience. Eh quoi! faut-il donc nécessairement être George Dandin ou Angélique?

N'y a-t-il que des sots et des coquettes dans ce monde? Je ne veux pas être le bourgeois gentilhomme; mais je ne veux pas être non plus le Dorante qui escroque l'argent de M. Jourdain, ou la marquise Dorimène qui accepte complaisamment ses cadeaux. La comédie a précisément pour but de m'instruire à éviter les deux ridicules ou les deux vices qu'elle oppose l'un à l'autre, la sottise vaniteuse des bourgeois et l'escroquerie des faux gentilshommes. Elle ne veut pas nous faire prendre en gré le fripon, parce qu'elle nous fait rire de la dupe. Je sais bien qu'il y a des gens qui, lisant *Clarisse Harlowe*, se sont mis à admirer et à imiter Lovelace. Ce que Richardson avait fait pour rendre vraisemblable l'amour que Clarisse a pu ressentir pour Lovelace a trompé certains lecteurs : ils ont cru que dans le roman le beau rôle était pour Lovelace, et, comme l'auteur l'a fait aimable, quoique profondément corrompu, ils ont pensé que la corruption était un acheminement nécessaire à l'amabilité.

Je ne crains pas d'avouer, quant à moi, que toutes les fois que la littérature peint les passions humaines, elle s'expose à les exciter dans l'âme du lecteur. Ce qu'elle fait, sans toujours le vouloir pour les passions, elle peut le faire aussi à son insu dans la peinture des caractères : elle peut rendre le flatteur aimable, l'escroc amusant, la dupe ridicule. Aussi je ne m'étonne pas que Rousseau, qui critique les fables de la

Fontaine, ait si vivement censuré le théâtre. Toute littérature peut être mauvaise. Supprimerez-vous la littérature, c'est-à-dire supprimerez-vous l'esprit humain? car la littérature a les défauts de l'esprit humain; mais elle n'en pas plus que l'esprit humain. Ce n'est pas seulement depuis qu'il y a des livres que l'homme fait un mauvais usage de son esprit. Tant pis pour ceux qui, soit en allant au théâtre, soit en lisant les fables, croient que le poëte propose à notre imitation le vice qui s'est chargé de punir un autre vice, la coquetterie d'Angélique qui punit la vanité de George Dandin, la ruse du renard qui châtie la sottise du corbeau!

DIX-HUITIÈME LEÇON

LA FONTAINE PHILOSOPHE — L'AME DES BÊTES

La Fontaine aimait fort les questions philosophiques ; et il en est une qu'il a traitée *ex professo*, parce qu'elle lui appartenait de droit, la question de l'âme ou de la connaissance des bêtes. Descartes prétendait, dit-on, que les bêtes n'étaient que de purs automates. Descartes n'allait peut-être pas si loin que cela ; mais ses disciples y allaient, et cette opinion devait surtout déplaire à la Fontaine. Aussi trouvons-nous dans ses fables deux plaidoyers en règle pour défendre la connaissance des bêtes[1]. Je veux examiner ces deux plaidoyers en les rapprochant de divers ouvrages qui ont traité la même question : au dix-septième siècle, le traité de

[1] Fable première du Xe livre, fable neuvième du livre XI.

la *Connaissance des bêtes* du jésuite Pardies[1]; au dix-huitième siècle, l'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, par le P. Bougeant, jésuite aussi[2]; enfin, de nos jours, le mémoire sur *l'Instinct et l'intelligence des animaux*, par M. Flourens. Je prendrai çà et là dans ces divers auteurs des points de rapprochement avec la Fontaine, pour montrer comment le Bonhomme traite, en pleine connaissance de cause, cette question philosophique.

Où donc la Fontaine avait-il fait des études philosophiques? Nulle part et partout. Grand lecteur de toutes sortes de livres, grand admirateur de Platon et de Descartes aussi, grand causeur quand il se mettait à causer, et toujours préoccupé d'une seule idée et d'un seul livre, celui qui venait d'attirer son attention, il argumentait ardemment. Chez madame de la Sablière la conversation se prêtait aussi volontiers à ces causeries sérieuses qu'aux causeries légères; et c'est peut-être une de ces conversations chez madame de la Sablière, mêlées de philosophie et de bagatelle, que la Fontaine a résumée, dans son plaidoyer pour la connaissance des bêtes.

Voyons d'abord l'exposition de la doctrine de Descartes, telle que la fait le poëte :

[1] 1672.
[2] 1739.

. . . Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts:
Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde,
Une troisième suit; elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit:
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle;
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit;
L'impression se fait. Mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté.
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? une montre. Et nous? c'est autre chose[1].

Est-ce bien là la doctrine de Descartes ? M. Flourens, dans son ingénieux et savant mémoire sur *l'Instinct et l'intelligence des animaux*, cite une lettre de Descartes qui accorde aux animaux la vie et le sentiment : « Il faut remarquer, dit Descartes, que je parle de la « pensée, non de la vie et du sentiment, car je n'ôte la

[1] Liv. X, f. 1re.

« vie à aucun animal[1]... Je ne leur refuse pas même « le sentiment autant qu'il dépend des organes du « corps. Ainsi mon opinion n'est pas si cruelle aux « animaux[2]. »

Me voilà presque rassuré, car je dis volontiers avec le père Bougeaut : « Vous avez une chienne que « vous aimez et dont vous croyez être aimée[3]. Je « défie tous les Cartésiens du monde de vous per- « suader que votre chienne n'est qu'une machine. « Comprenez, je vous prie, le ridicule qui en ré- « sulterait pour tout ce que nous sommes, qui ai- « mons des chevaux, des chiens, des oiseaux. Re- « présentez-vous un homme qui aimerait sa mon- « tre comme on aime un chien, et qui la caresse- « rait parce qu'il s'en croirait aimé au point que, « quand elle marque midi ou une heure, il se per- « suaderait que c'est par un sentiment d'amitié pour « lui, et avec connaissance de cause qu'elle fait ses « mouvements. Voilà précisément, si l'opinion de Des- « cartes était vraie, quelle serait la folie de tous ceux « qui croient que leurs chiens leur sont attachés et les

[1] M. Flourens retranche ici un petit membre de phrase qui me semble avoir son importance : « Je n'ôte la vie à aucun animal, ne la fai- « sant consister que dans la seule chaleur du cœur. » La vie des animaux ainsi expliquée me paraît se rapprocher du pur automatisme des bêtes.

[2] M. Flourens, p. 13, édition de 1851.

Le P. Bougeaut adresse son livre à la duchesse de Chaulnes.

« aiment avec connaissance et ce qu'on appelle senti-
« ment[1]. »

Ce qui fait que l'argumentation de la Fontaine en faveur des bêtes ressemble à une vraie conversation entre gens d'esprit, c'est que les plus graves questions s'y trouvent posées comme en jouant, sans que le badinage de la forme ôte rien à la gravité de la pensée. Ainsi parle-t-il de Descartes dont les païens eussent fait un dieu,

> . . . . . et qui tient le milieu
> Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
> Le tient tel de nos gens, franche bête de somme[2].

N'est-ce là qu'une plaisanterie? Non : c'est une grosse question philosophique. Écoutez Leibnitz : « Il est mal-
« aisé de voir où le sensible et le raisonnable commen-
« cent.... Il y a une différence excessive entre certains
« hommes et certains animaux brutes; mais, si nous
« voulons comparer l'entendement et la capacité de
« certains hommes et de certaines bêtes, nous y trou-
« vons si peu de différence qu'il sera bien malaisé
« d'assurer que l'entendement de ces hommes soit
« plus net et plus étendu que celui des bêtes[3]. »

Ainsi, s'il y a des hommes qui témoignent de la dis-

[1] Le P. Bougeaut, *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1750, p. 6 et 7.

[2] Liv. X, f. 1re.

[3] Citation de M. Flourens, p. 53.

tance qu'il y a entre nous et les animaux, il y en a d'autres qui témoignent du voisinage et qui feraient croire à la continuité; mais gardons-nous de confondre ici la continuité avec la conformité. La continuité des êtres, qui est la doctrine de Leibnitz, procède par degrés. Or, peu importe que les degrés soient très-rapprochés l'un de l'autre, s'ils sont infranchissables. Ils doivent se toucher, car la nature ne procède pas par bonds, *Natura non procedit per saltus;* mais ils ne doivent jamais se confondre. Dans la hiérarchie des êtres, les rangs sont infinis; ils ne sont jamais mêlés. Un centimètre de distance, s'il est insurmontable, suffit à la séparation; et c'est de cette manière que nous sommes liés à toute la nature, et que nous avons, pour ainsi dire, des parents plus ou moins proches parmi les êtres de la création, sans y avoir de frères. Nous ne sommes frères qu'entre hommes.

La question de l'âme des bêtes, comme on disait au dix-septième siècle, est donc une question de proximité dans les degrés de parenté. A quelle distance de parenté les bêtes sont-elles avec nous, sans que jamais pourtant la parenté puisse abolir la différence des familles? Tel est le point qui se débattait entre les disciples de Descartes, qui, faisant des bêtes de pures machines, niaient toute proximité entre elles et nous, et introduisaient, dans la hiérarchie des êtres une discontinuité impossible, et ceux qui, se faisant les défenseurs des ani-

maux et allant trop loin dans l'apologie, semblaient presque abolir toute différence entre l'homme et la brute.

La Fontaine ne va pas jusque-là : il reste dans un milieu équitable ; il sait même fort exactement quelle est la vraie doctrine de Descartes. Il ne l'exagère pas pour la combattre plus à son aise ; il sait fort bien, par exemple, que Descartes ne refuse pas aux animaux la vie et le sentiment, mais qu'il leur refuse la pensée. Quant à lui, il ne leur refuse pas la pensée ; il ne leur refuse que la réflexion. Cette distinction est fine et profonde. Voyons comment le poëte l'exprime :

Sur tous les animaux, enfants du créateur,
J'ai le don de penser et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne refléchirait
Sur l'objet ni sur la pensée.
Descartes va plus loin et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.

Voilà donc la question nettement posée entre Descartes et la Fontaine. Descartes accorde à la bête la vie et le sentiment ; mais il lui refuse la pensée. La Fontaine lui accorde la pensée ; mais il lui refuse la réflexion. C'est là, aussi bien, que M. Flourens pose la question :

« Les animaux reçoivent par leurs sens des impressions semblables à celles que nous recevons par les nôtres ; ils conservent, comme nous, la trace de ces

impressions ; ces impressions conservées forment, pour eux comme pour nous, des associations nombreuses et variées ; ils les combinent, ils en tirent des rapports, ils en déduisent des jugements ; ils ont donc de l'intelligence.

« Mais toute leur intelligence se réduit là. Cette intelligence qu'ils ont ne se considère pas elle-même, ne se voit pas, ne se connaît pas. Ils n'ont pas la *réflexion*, cette faculté suprême qu'a l'esprit de l'homme de se replier sur lui-même et d'étudier l'esprit.

« La *réflexion*, ainsi définie, est donc la limite qui sépare l'intelligence de l'homme de celle des animaux. Il y a là une ligne de démarcation profonde. Cette pensée qui se considère elle-même, cette intelligence qui se voit et qui s'étudie, cette connaissance qui se connaît, forment évidemment un ordre de phénomènes déterminés, d'une nature tranchée, et auxquels nul animal ne saurait atteindre. C'est là, si l'on peut ainsi dire, le monde purement intellectuel, et ce monde n'appartient qu'à l'homme. En un mot, les animaux sentent, connaissent, pensent ; mais l'homme est le seul de tous les êtres créés à qui ce pouvoir ait été donné de sentir qu'il sent, de connaître qu'il connaît, et de penser qu'il pense[1]. »

Ainsi la différence faite par la Fontaine entre la pen-

[1] M. Flourens, p. 39 et 40.

sée et la réflexion n'est pas une fantaisie de poëte ou un argument d'apprenti métaphysicien : c'est nœud même de la question ; c'est le fond du débat. La réflexion ou la conscience psychologique, c'est-à-dire le don qu'a l'homme de penser qu'il pense et de saisir son existence intellectuelle dans le travail même de la pensée, est l'attribut distinctif et exclusif de l'homme. L'animal a peut-être tout le reste de l'intelligence humaine ; il a, selon la Fontaine, le souvenir, la comparaison, le raisonnement ; et la Fontaine cite des exemples à l'appui de son opinion ; mais il n'a pas la réflexion. C'est par là qu'il n'atteindra jamais à l'homme. Le degré qui le sépare est petit ; mais il est infranchissable. Il y a assurément beaucoup d'hommes en qui la réflexion est à peine sensible, et chez qui le degré de séparation entre l'homme et l'animal semble s'effacer ; peu importe : il suffit de la moindre attention pour le reconnaître et le retrouver, de même que, dans la fouille des anciens édifices, ce qui se retrouve le plus sûrement, ce sont les fondements mêmes. Les ruines les ont laissés intacts.

Ce qui fait la grandeur de la réflexion ou de la conscience psychologique, c'est que par là l'homme s'assure de sa personnalité à travers le temps et l'espace. Ceux qui vivent au jour le jour, ceux qui laissent couler leur vie entre le dormir et le manger, comme font les animaux, ont à peine conscience de leur per-

sonne. Que de fois même, voyant quelques-unes de ces personnes obstinément attachées à la matière et dépendant par routine des lieux et des temps, que de fois n'avons-nous pas été tentés de nier qu'il y eût là des personnes humaines ! Elles nous semblaient faire partie de la maison ou du champ où elles vivaient ; elles étaient serfs du sol ; elles étaient immeubles par destination. Et cependant ces automates humains sont capables de réflexion : malheureux, ils s'inclinent sous la main de Dieu ; heureux, ils se souviennent du temps où ils ont souffert. Ils le peuvent, du moins, et le font même quelquefois. Ils n'agissent pas seulement en vertu des impressions qui les frappent dans tel ou tel moment ; ils peuvent agir aussi en vertu des réflexions qu'ils font sur leurs impressions. Ils se disent tantôt qu'ils ont eu tort, tantôt qu'ils ont eu raison d'agir de telle ou telle manière, dans tel ou tel temps ; et, en parlant ainsi, ils attestent, sans le savoir, qu'ils sentent en eux une force indépendante des choses extérieures, un moi, une personne enfin dont ils reconnaissent l'identité à travers le temps, et la responsabilité à travers les impressions du corps. L'homme ne vit que par l'idée qu'il a de sa personne indépendante et distincte de tous les autres êtres. C'est là sa seule et sa vraie réalité. Par son corps et par ses sens, il dépend du monde extérieur ; par l'idée qu'il a de sa personne, il est indépendant.

N'y a-t-il donc dans l'animal aucune sorte de person-

nalité, aucune ombre de conscience psychologique? Buffon lui accorde la conscience de son existence actuelle : « Si je me suis bien expliqué, dit-il, on doit « avoir vu que, bien loin de tout ôter aux animaux, je « leur accorde tout, à l'exception de la pensée et de la « réflexion. Ils ont le sentiment, ils l'ont même à un « plus haut degré que nous ne l'avons; ils ont aussi « la conscience de leur existence actuelle, mais ils n'ont « pas celle de leur existence passée; ils ont des sensa- « tions, mais il leur manque la faculté de les compa- « rer, c'est-à-dire la puissance qui produit les idées; « car les idées ne sont que des sensations comparées, « ou, pour mieux dire, des associations de sensa- « tions[1]. »

Qu'est-ce que cette *conscience de l'existence actuelle* que Buffon accorde aux animaux en plus que Descartes, qui ne leur accordait que le sentiment? Avez-vous vu quelquefois, par une belle matinée d'été, les animaux qui s'éveillent, les oiseaux qui prennent leur essor en chantant, le cheval qui hennit en voyant son cavalier s'approcher? N'est-ce pas un sentiment de joie qui semble se répandre dans tous les êtres avec le retour de la clarté? Et cette joie, quelle est-elle, sinon celle qui vient du sentiment de la vie? N'y a-t-il dans ce sen-

[1] Buffon, *Discours sur la nature des animaux*, cité par M. Flourens, p. 14.

timent qu'un pur effet du sang qui s'anime et s'échauffe? ou y a-t-il une réflexion quelconque, une opération de la conscience psychologique? L'animal, en un mot, rapporte-t-il le sentiment qu'il a à sa personne? ou bien n'est-ce, pour ainsi dire, que la vie qui en lui jouit d'elle-même? Personne n'est tenté de croire que la lumière se sente lumineuse. L'animal se sent-il joyeux, ou la joie éclate-t-elle en lui comme la lumière éclate sur les choses? L'animal enfin a-t-il un moi distinct des autres êtres, et surtout ce moi se sait-il et se connaît-il? Il m'est difficile, je l'avoue, de ne pas croire que l'animal a son moi. Jusqu'à quel point ce moi se rapproche-t-il du moi humain? Grand mystère. Souvenons-nous seulement que, pour établir la différence entre nous et les animaux, nous n'avons pas besoin de les tenir à grande distance : il suffit d'un degré qui ne puisse être franchi. C'est assez pour maintenir la hiérarchie et pour rassurer notre orgueil. Ne craignons donc pas d'observer et de constater les ressemblances entre nous et les animaux, persuadés que nous sommes que nous n'arriverons jamais jusqu'à la conformité. L'homme peut se brutaliser par ses vices jusqu'à toucher à la bête; l'animal ne peut pas s'humaniser par ses qualités jusqu'à atteindre l'homme.

La Fontaine aime à signaler ces ressemblances. L'animal, dit-on, ne raisonne pas. Qu'est-ce donc que raisonner? C'est avoir des sensations, les percevoir, les

comparer, les juger et en tirer des conséquences. L'animal fait-il tout cela ? On dit que non ;

. . . Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf et de dix cors,
En suppose[1] un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille[2],
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit[3].

L'exemple du cerf et de la perdrix semble prouver que l'animal raisonne. Pour achever la démonstration, la Fontaine prend l'exemple des castors :

[1] Substitue.
[2] Se jette dessus.
[3] Liv. X. f. 1re.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde.
Je parle des humains ; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier ;
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire[1].

M. Flourens nous prouve cependant que les castors ne méritent pas la réputation d'intelligence que leur fait la Fontaine :

« Le castor est un mammifère de l'ordre des *rongeurs*, c'est-à-dire de l'ordre même qui a le moins d'intelligence ; mais il a un instinct merveilleux, celui de

[1] Liv. X, f. 1re.

se construire une cabane, de la bâtir dans l'eau, de faire des chaussées, d'établir des digues; et tout cela avec une industrie qui supposerait, en effet, une intelligence très-élevée dans cet animal, si cette industrie dépendait de l'intelligence.

« Le point essentiel était donc de prouver qu'elle n'en dépend pas; et c'est ce qu'a fait F. Cuvier. Il a pris des castors très-jeunes; et ces castors, élevés loin de leurs parents, et qui par conséquent n'en ont rien appris, ces castors, isolés, solitaires, qu'on avait placés dans une cage, tout exprès pour qu'ils n'eussent pas besoin de bâtir, ces castors ont bâti, poussés par une force machinale et aveugle, en un mot par un pur instinct[1]. »

Nous touchons ici à un nouveau point de la question, la différence fondamentale entre l'instinct et l'intelligence. Écoutons encore M. Flourens :

« L'opposition la plus complète sépare *l'instinct de l'intelligence*.

« Tout, dans l'*instinct*, est aveugle, nécessaire et invariable; tout, dans l'*intelligence*, est électif, conditionnel et modifiable.

« Le castor qui se bâtit une cabane, l'oiseau qui se construit un nid, n'agissent que par *instinct*.

« Le chien, le cheval, qui apprennent jusqu'à la

[1] M. Flourens, p. 36 et 37.

signification de plusieurs de nos mots et qui nous obéissent, font cela par *intelligence*.

« Tout, dans l'*instinct*, est inné : le castor bâtit sans l'avoir appris ; tout y est fatal : le castor bâtit, maîtrisé par une force constante et irrésistible.

« Tout, dans l'*intelligence*, résulte de l'expérience et de l'instruction : le chien n'obéit que parce qu'il l'a appris ; tout y est libre : le chien n'obéit que parce qu'il le veut.

« Enfin tout, dans l'*instinct*, est particulier : cette industrie si admirable que le castor met à bâtir sa cabane, il ne peut l'employer qu'à bâtir sa cabane ; et tout, dans l'*intelligence*, est général : car cette même flexibilité d'attention et de conception que le chien met à obéir, il pourrait s'en servir pour faire toute autre chose.

« Il y a donc, dans les animaux, deux forces distinctes et primitives : *l'instinct et l'intelligence*. Tant que ces deux forces restaient confondues, tout, dans les actions des animaux, était obscur et contradictoire. Parmi ces actions, les unes montraient l'homme supérieur à la brute, et les autres semblaient faire passer la supériorité du côté de la brute. Contradiction aussi déplorable qu'absurde ! Par la distinction qui sépare les actions aveugles et nécessaires des actions électives et conditionnelles, ou, en un seul mot, *l'instinct de l'intelligence*, toute contradiction cesse, la clarté succède à

la confusion : tout ce qui, dans les animaux, est *intelligence*, n'y approche, sous aucun rapport, de l'intelligence de l'homme ; et tout ce qui, passant pour *intelligence*, y paraissait supérieur à l'intelligence de l'homme, n'y est que l'effet d'une force machinale et aveugle[1]. »

Cette différence entre l'instinct et l'intelligence est extrêmement importante dans la question qui nous occupe. Chose curieuse, la supériorité et la sûreté même de l'instinct font son infériorité à côté de l'intelligence. Par son instinct, l'animal ne peut pas se tromper, tandis que par son intelligence il peut faire plus ou moins bien. Par son intelligence faillible, il s'approche plus ou moins de l'homme ; par son instinct infaillible, il s'approche des choses. La gravitation est une loi encore plus sûre que l'instinct et qui conduit plus infailliblement les astres dans leurs mouvements que l'instinct ne conduit les animaux. L'astre peut bien moins se tromper dans sa marche que l'astronome dans ses calculs. L'astronome cependant vaut mieux que l'astre, parce qu'il est une intelligence et une personne, tandis que l'astre est une chose qui suit sa loi sans la connaître, à moins que, selon une vieille croyance de l'Orient, nous ne donnions à chaque astre un ange qui le conduise, c'est-à-dire une intelligence et une personne.

[1] P. 37, 38 et 39.

La Fontaine n'a point fait la distinction entre l'instinct et l'intelligence chez les animaux. De là deux erreurs. Premièrement, il attribue à l'intelligence des animaux beaucoup de choses qui ne sont que l'effet de l'instinct; et, comme les choses que l'animal fait par instinct sont accomplies avec une industrie merveilleuse, la Fontaine est disposé à croire que sur certains points l'intelligence des animaux est supérieure à celle des hommes. Secondement, il oublie une remarque importante : par l'instinct, les animaux de chaque espèce sont égaux entre eux ; par l'intelligence, ils sont supérieurs et inférieurs les uns aux autres. J'ajoute que l'intelligence individuelle des animaux travaille sur leur instinct et le développe ; c'est-à-dire que tous les chiens ayant l'instinct de la chasse, il y a cependant des chiens qui chassent mieux que d'autres, parce qu'il y a des chiens qui ont plus d'intelligence et qui par leur intelligence ont développé leur instinct.

Il est donc très-important de déterminer ce qui dans les animaux est l'effet de l'instinct et l'effet de l'intelligence, afin de ne pas croire à la supériorité de leur intelligence en voyant la sûreté de l'instinct ou du mécanisme, et afin, d'autre part, de ne pas croire à l'égalité de l'intelligence chez les animaux dans chaque famille. Les familles d'animaux ont, comme les familles humaines, leurs individus plus ou moins bien doués. Les deux rats, par exemple, dont la Fontaine nous

raconte l'histoire, sont, selon moi, des rats d'élite:

Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce:
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut: c'était maître renard,
Rencontre incommode et fâcheuse:
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler ou le traîner,
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

L'exemple des deux rats de la Fontaine ne prouve pas que tous les animaux aient autant d'intelligence qu'en ont montré ces deux bêtes; il ne prouve même pas que tous les rats soient aussi avisés. Ce n'est pas là un effet d'instinct, mais un effet d'intelligence. Ces deux rats, s'ils sont de l'histoire et non de la fable, étaient des individus évidemment supérieurs à ceux de leur espèce.

Voyons enfin quelle est la conclusion de la Fontaine, elle ne manque ni de hardiesse ni de justesse:

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais[1] aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
Je subtiliserais un morceau de matière,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu.....
Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort ;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoiqu'ayant commencé :
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison percerai

[1] De l'esprit.

Les ténèbres de la matière,
Qui toujours enveloppérait
L'autre âme imparfaite et grossière.

Nous voilà, si je ne me trompe, en pleine philosophie. Et d'abord cette comparaison entre l'âme de l'homme enfant et l'âme des bêtes n'est point une invention de la Fontaine. Aristote, cité par M. Flourens, dit que, « si l'on considère l'homme dans son « enfance, son âme ne diffère en rien, pour ainsi dire « de celle des bêtes. Ce n'est donc point aller contre la « raison de dire qu'il y a entre l'homme et les ani- « maux des facultés communes, des facultés voisines « et des facultés analogues[1]. » Ces deux âmes, dont l'une nous est commune avec les animaux, et l'autre avec les anges, sont les deux âmes ou plutôt les deux vies de saint Augustin : *vita corporis anima*, *vita animæ Deus*[2]. Enfin cette âme des animaux, moitié matérielle et moitié spirituelle, que la Fontaine essaye de nous faire comprendre en disant :

Qu'il subtiliserait un morceau de matière,

Voici ce qu'en disait, dès 1672, le père Pardies dans

[1] Aristote, *Histoire des animaux*, liv. VIII. — M. Flourens, p. 43 et 44.

[2] Voici la citation exacte de saint Augustin : « Vita carnis tuæ anima tua. Vita animæ tuæ Deus tuus. » (*In Joannem*, *tractatus* 47.)

son excellent traité de la *Connaissance des bêtes*[1] : « ..... Quelque soin que nous prenions de considérer les bêtes, nous ne pouvons jamais rien découvrir qui nous fasse reconnaître que leurs actions se font autrement que celles des nôtres, qui se font par le moyen des connaissances purement sensibles, sans aucune perception intellectuelle ; et voilà la nécessité qui nous oblige à reconnaître des âmes matérielles. Quelque difficulté qu'il puisse y avoir à former une idée claire et distincte de la nature de ces âmes, nous ne devons pas hésiter là-dessus, puisque nous sommes persuadés qu'en une infinité de rencontres il nous faut reconnaître des choses que nous ne pouvons d'ailleurs nous représenter clairement. La divisibilité à l'infini, l'incommensurabilité des lignes, l'union de l'âme spirituelle et du corps, sont assurément des choses qui passent la plupart des hommes. Nous avons bien de la peine à concevoir tout cela, et néanmoins nous sommes certains que cela est[2]. »

Commentant la Fontaine par Aristote, par saint Augustin et par le père Pardies, j'ai voulu montrer une fois de plus comment le fabuliste aimait à traiter les questions de philosophie, et les traitait presque en

[1] La Fontaine n'a publié les livres VII, VIII, IX, X et XI de ses fables qu'en 1678 et 1679.

[2] *Discours de la connaissance des bêtes*, par le père Pardies, de Compagnie de Jésus, 2e éd., Paris, 1678, p. 262, 263 et 264. — L 1re édition est de 1672.

homme du métier, y mettant seulement la grâce de son génie; avec quelle justesse d'esprit enfin il discutait la question de l'âme des bêtes, sans se faire l'apologiste des animaux jusqu'à déprécier l'homme, sans élever l'homme jusqu'à nier toute parenté entre lui et les animaux. Mais ne croyez pas que ces questions de philosophie qui touchent à la nature des animaux, et par conséquent à la condition des acteurs du drame de la Fontaine, ne soient traitées par lui qu'une seule fois et dans la fable que nous venons de voir: il y revient plusieurs fois avec une prédilection visible. Ce retour du poëte à ses idées favorites nous fournira l'occasion de quelques nouveaux rapprochements avec divers philosophes

DIX-NEUVIÈME LEÇON

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT — LA FONTAINE PHILOSOPHE — L'AME DES BÊTES — LE SYSTÈME DU PÈRE BOUGEANT

J'ai parlé du père Bougeant et de son ouvrage intitulé : *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*. Je dois en dire quelques mots : je ne veux pas, en effet, passer sous silence le bizarre système du bon père sur la nature des animaux, et les arguments plus bizarres encore à l'aide desquels il le défend.

Les bêtes, selon le père Bougeant, sont ces innombrables démons qui se sont révoltés contre Dieu et qu'en attendant le jugement dernier, Dieu a punis en les transformant en animaux de toutes sortes et en les soumettant à la puissance de l'homme. Parmi les démons révoltés, les plus importants sont restés dans leur état

naturel de diables, sans être assujettis à prendre la forme des bêtes : « Ils s'occupent à tenter les hommes, à les séduire, à les tourmenter... Ce sont ces esprits malfaisants que l'Écriture appelle les puissances des ténèbres et les puissances de l'air... Des autres, Dieu en a fait des millions de bêtes de toute espèce, qui servent aux usages de l'homme... Et, si ces esprits superbes connaissent leur état, quelle humiliation pour eux de se voir ainsi réduits à n'être que des bêtes[1] ! »

Dans cette transformation en bêtes du peuple des démons, tandis que les chefs gardent leur taille gigantesque, le père Bougeant imite, sans le savoir peut-être, Milton, qui, ne pouvant pas faire tenir tous ses démons dans son Pandémonium, c'est-à-dire dans la salle de son assemblée infernale, a pris le parti de transformer en petits animaux de toute espèce la populace des diables, laissant aux chefs seulement leur taille et leur figure. Ce qui dans Milton est une invention à la fois grande et bizarre, devient dans le père Bougeant le sujet de plaisanteries prétentieuses qui sentent à la fois le boudoir et la sacristie. Mettez dans les *Précieuses ridicules* un abbé au lieu d'un marquis, il parlera comme le père Bougeant fait parler les interlocuteurs de son dialogue : « Une dame fort aimable interrompant l'auteur du nouveau système, — Monsieur, lui dit-elle

[1] Pages 31 à 33. Édit. de 1750.

avec beaucoup de vivacité, il m'importe fort peu que les diables soient humiliés ou non, et qu'ils souffrent dès à présent les peines de l'enfer; mais je ne veux pas que les bêtes soient des diables. Comment! ma chienne serait un diable qui coucherait la nuit avec moi et qui me caresserait tout le jour? Je ne vous le passerai jamais. — J'en dis autant de mon perroquet, reprit une jeune demoiselle. Il est charmant; mais, si j'étais persuadée que ce fût un petit diable, il me semble que je ne le pourrais souffrir[1]. »

Les objections que l'auteur se fait faire par des dames aimables ne le déconcertent pas : il trouve que son système a toutes sortes d'avantages. Voici, par exemple, un de ces avantages : « Persuadés que nous sommes que les bêtes ont du sentiment, à qui de nous n'est-il pas arrivé mille fois de les plaindre des maux excessifs auxquels la plupart d'entre elles sont exposées et qu'elles souffrent réellement? Que les chevaux sont à laindre! disons-nous à la vue d'un cheval qu'un impitoyable charretier accable de coups. Qu'un chien que l'on dresse à la chasse est misérable! Que le sort des bêtes qui vivent dans les bois est triste! Continuellement elles essuyent toutes les injures de l'air; toujours agitées de la crainte de devenir la proie des chasseurs ou d'un animal plus féroce; obligées de chercher sans

[1] Pages 33 et 34.

cesse avec beaucoup de fatigue une légère et insipide nourriture; souffrant souvent une faim cruelle, et sujettes d'ailleurs aux maladies et à la mort. Que les hommes soient assujettis à toutes les misères qui les accablent, la religion nous en apprend la raison : c'est qu'ils naissent pécheurs. Mais quel crime ont commis les bêtes pour naître sujettes à des maux si cruels[1] ? »

Si nous consentons à croire avec l'auteur du nouveau système que les bêtes sont des démons condamnés à la souffrance et attendant les châtiments éternels que leur réserve le jugement universel, tout s'explique alors. Les chevaux sont accablés de coups par les charretiers : quoi de plus juste? Ne sont-ce pas des démons que Dieu veut châtier? Les cerfs sont poursuivis par les chasseurs et par les chiens : quoi de plus juste? « Les esprits rebelles méritent un châtiment encore plus rigoureux[2]. » Ce système éclaircit tout : « Les bêtes carnassières et les oiseaux de proie sont cruels; beaucoup d'insectes de la même espèce se dévorent les uns les autres; les chats sont perfides et ingrats; les singes sont malfaisants[3]. » Ne vous en étonnez pas : ce sont des démons.

Mais il y a de bonnes bêtes, douces, aimables, point malfaisantes : sont-ce aussi des diables? Le père Bou-

[1] Pages 35 et 36.
[2] Page 37.
[3] Page 38.

geant ne s'explique pas sur ce point. Peut-être, comprenant, comme il le fait, le langage des bêtes, a-t-il reçu même des meilleures bêtes, des confidences qui l'amènent à croire que les bêtes qui passent pour bonnes n'ont cette réputation que parce que nous ne savons pas le fond de leurs pensées. Il a du moins appris, dans les entretiens qu'il a eus avec les animaux, qu'ils sont soumis aux lois de la métempsycose : les démons passent sans cesse du corps d'un animal dans un autre. Cela ne fait pas, ce me semble, que le système du père Bougeant soit moins singulier et moins étrange.

Ce système, après tout, est-il une plaisanterie? on pourrait le croire au ton de badinage que prend l'auteur; mais alors, sans vouloir reprocher au père Bougeant ce que ce badinage sur des choses qui tiennent à la religion, a de messéant dans la bouche d'un ecclésiastique, je dirai, m'en tenant à la critique littéraire, que je trouve la plaisanterie trop longue et pas assez piquante. L'auteur essaye de prouver que les bêtes ont un langage, et il nous traduit, pour ainsi dire, la conversation de deux moineaux qui ont un nid et des petits : « Comment concevoir, dit-il, que deux moineaux, dans la ferveur de leurs amours, ou dans les soins que leur donne l'éducation de leurs petits, n'aient pas mille choses à se dire? Ce serait ici le lieu d'égayer la matière par des détails intéressants; mais je ne veux pas qu'un ouvrage philosophique dégénère en plaisanterie.

je ne m'attache, comme vous voyez, qu'à des raisons solides; et je soutiens qu'il est impossible, dans l'ordre de la nature, qu'un moineau qui aime sa femme n'ait pas, pour se faire écouter, un langage plein d'expression et de tendresse. Il faut qu'il la gronde lorsqu'elle fait la coquette; il faut qu'il menace les galants qui viennent la cajoler; il faut qu'il puisse l'entendre lorsqu'elle l'appelle; il faut, tandis qu'elle couve assidûment ses œufs, qu'il puisse pourvoir à ses besoins, et distinguer si c'est de la nourriture qu'elle demande, ou quelques plumes pour réparer son nid; et, pour tout cela, il faut un langage [1]. »

Que dites-vous de ce faux esprit et de ces fausses amabilités? Quoi, voilà ce que les animaux se disent! Je ne me plains pas alors de ne point les entendre. Il y a dans la Fontaine deux pigeons qui s'entretiennent, l'un voulant voyager, l'autre voulant le retenir : quel langage différent!

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux;
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,

[1] Pages 72 et 73.

Changent un peu votre courage!
Encor, si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs. Qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte et le reste? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point,
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : j'étais là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt, et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,

Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier [1], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs,
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
(IX, f. 2.)

Voilà comme il faut entendre le langage des animaux; voilà, quand on l'entend, comme il faut le traduire. Le langage que la Fontaine prête à ses deux pigeons est le langage des cœurs amoureux; il élève les bêtes jusqu'à l'homme en leur donnant la vivacité et la grâce des plus douces passions humaines. Montaigne, au contraire, le grand et piquant docteur du seizième siècle, quand il compare l'homme aux animaux, aime mieux nous abaisser jusqu'à eux par ses railleries.

[1] Le saisir.

Nous disons que les bêtes n'ont point de langage entre elles : qu'en savons-nous? L'argument est que nous ne les entendons point : « C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point ; car nous ne les entendons, non plus qu'elles nous. Par cette même raison, elles nous peuvent estimer bêtes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand'merveille, si nous ne les entendons pas : aussi ne faisons-nous les Basques et les Troglodytes [1]. »

Il y a, comme on le voit, deux manières de rapprocher les animaux de l'homme : on peut abaisser l'homme jusqu'à eux ; on peut les élever jusqu'à lui. Le plain-pied se fait en haut ou en bas. Quand Montaigne joue avec sa chatte, « Qui sait, dit-il, si elle passe son temps de moi plus que j'en fais d'elle ? Nous nous entretenons de singeries réciproques. Si j'ai mon heure de commencer ou de refuser, aussi a-t-elle la sienne [2]. » Voilà l'homme mis sans façon au niveau de l'animal. L'homme n'y gagne pas, cela est évident ; l'animal y gagne peu. Quand, au contraire, la Fontaine fait, de ses deux pigeons, deux amants dont l'un désespère l'autre par ses goûts d'aventures, voilà les animaux élevés au niveau des passions et des aventures humaines. L'homme n'y perd pas ; les animaux y gagnent. Je dirais même, si je ne craignais de paraître

[1] Montaigne, liv. II, ch. XII.
[2] *Ibidem.*

trop disposé à glorifier les animaux, que de cette manière le niveau moral de la création s'entretient et s'élève. Je ne crains pas pour l'homme de voir ses bons sentiments représentés par les animaux, l'amour fidèle par les pigeons, l'amitié persévérante par le chien. Car si ces bons sentiments, nécessaires au maintien de l'ordre moral en ce monde, venaient à manquer parmi les hommes, ils pourraient au moins se retrouver à l'aide des animaux, et la tradition ne s'en perdrait pas. N'oublions pas que les bons sentiments s'entretiennent l'un par l'autre. On disait à un pauvre qui avait à peine du pain et qui nourrissait un chien : « Il faudrait quitter votre chien. — Eh, monsieur, qui m'aimera, si je quitte mon chien ? » Cri admirable, cri d'une âme affectueuse, que l'amitié de son chien défendait seule de l'égoïsme du désespoir.

Nous pouvons donc croire qu'il est de la sagesse divine, qu'il y ait de bons sentiments chez les animaux. J'aime que la Fontaine prête à ses bêtes toutes sortes d'affections humaines, et même les meilleures; j'aime qu'il les rapproche de nous en les élevant. Je n'ai pas peur que ce rapprochement devienne jamais une confusion, puisque des deux âmes que la Fontaine trouve en nous, il y en a une, celle qui est toute spirituelle et émanant de l'âme divine, qu'il nous réserve exclusivement. Il n'y a que l'autre âme, celle qui est à la fois matérielle et spirituelle, celle qui est la vie, qui nous

soit commune avec les animaux. Les rangs sont donc gardés. Mais, une fois la hiérarchie des êtres mise à l'abri de tout désordre, pourquoi la Fontaine n'examinerait-il pas à plaisir et sans scrupule cette seconde âme qui fait notre proximité avec les animaux? Pourquoi n'essayerait-il pas d'en déterminer le caractère? Pourquoi même ne se laisserait-il pas aller à philosopher un peu, selon son penchant, sur le caractère de l'âme propre à chaque espèce? La Fontaine croit que chaque espèce a sa nature originelle, que rien ne peut changer; et cette nature ne dépend pas de la conformation des organes de l'animal : elle a son essence primordiale et inaltérable. Il réfute ainsi, par avance, le système d'Helvétius, qui prétend que l'âme dépend des organes du corps; que ce sont ces organes qui la déterminent et la qualifient; que, si l'on donnait au cheval la main de l'homme, le cheval serait homme, de même qu'en donnant à l'homme la corne du cheval, l'homme serait cheval.

La Fontaine a consacré deux fables[1] à réfuter cette philosophie toute matérialiste, qui n'abaisse pas seulement l'homme jusqu'aux animaux, qui lui ôte son être original pour ne plus lui laisser qu'un être accidentel; qui du même coup ôte aussi à chaque espèce d'animaux son originalité et son individualité, ne faisant plus

[1] *La Chatte métamorphosée en femme*, liv. II, f. 18, et *la Souris métamorphosée en fille*, liv. IX, f. 7.

du monde vivant qu'un être immense qui se diversifie en mille formes différentes, par accident et par hasard. Étendez les nageoires jusqu'à en faire des ailes, les poissons sont des oiseaux; raccourcissez les ailes jusqu'à en faire des nageoires, les oiseaux sont des poissons. La forme est tout, l'espèce n'est rien. Plus de caractère distinctif, sinon l'habitude ou plutôt la nécessité qu'imposent les organes d'agir de telle ou telle manière.

La Fontaine répugne à cette confusion, et il la combat à sa manière. Dans *la Chatte métamorphosée en femme*[1], qui est une des fables de son premier recueil ou des six premiers livres, il se borne au récit et ne fait pas encore de philosophie. Il ne tient encore qu'à montrer la force du naturel; il ne raisonne pas sur ce que c'est que le naturel, quelle est cette force mystérieuse et profonde qui constitue les êtres et qui

[1] Un homme chérissait éperdument sa chatte;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux;
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un bon matin,
Devient femme; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle

les classe. Dans *la Souris métamorphosée en fille*, il se met plus à son aise. Cette fable fait partie de son second recueil, c'est-à-dire des six derniers livres : il avait alors toute sa réputation ; il était plus sûr de lui et de son public. Il n'en travaillait pas moins ses fables. La confiance, chez les grands écrivains du dix-septième siècle, n'allait jamais jusqu'à la négligence. La fable de

Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue ; elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de chatte ;
Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et partout :
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture :
Pour cette fois elle accourut à point,
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force !
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et, fussiez-vous embâtonnés [1],
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

(II, 18.)

[1] Armés de bâtons.

la Souris métamorphosée en fille est à la fois un des récits les plus poétiques de la Fontaine et une de ces dissertations philosophiques qu'il aimait tant, qu'il faisait si bien, couvrant toujours le sérieux du fond sous l'agrément de la forme :

Une souris tomba du bec d'un chat-huant.
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille,
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux. —
En ce cas, je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous. —
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre. —
Non, dit-il, ce nuage épais

Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre. —
Eh bien! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. »
Le bramin fâché s'écria :
« O vent, donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle! »
Il accourait : un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf [1] passant à celui-là,
Il la renvoie et dit : « J'aurais une querelle
Avec le rat, et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer. »
Au mot de rat, la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! un rat! c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

Voilà le conteur; nous verrons tout à l'heure l'argumentateur. Quel tableau poétique! Quelles images! Quelles descriptions faites d'un mot! Le soleil que le bramin adore à genoux, le nuage volant que le vent chasse de contrée en contrée, le vent lui-même qui, amoureux et rapide, accourait dans les bras de la belle : il y a là une pompe et un éclat de poésie cherchés à dessein pour faire contraste avec le dénoûment :

Au mot de rat, la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.

[1] La balle du jeu de paume.

Comme ces vers courts, vifs et malins, font ressortir la magnificence des premiers! De plus, la Fontaine n'étant pas seulement un poëte, mais un moraliste, il ne veut pas que nous prenions son dénoûment pour une fiction comique, et il ajoute, avec cette grâce moqueuse qui lui est propre :

Un rat! un rat! c'est de ces coups
Qu'Amour fait : témoin telle ou telle
Mais ceci soit dit entre nous.

Le philosophe cependant ne peut pas laisser passer une si belle occasion d'argumenter à son aise. Que de sujets en effet! L'histoire elle-même, le système de la métempsycose, la distinction fondamentale des espèces, la Fontaine suffit à tout. Il se fait d'abord logicien pour critiquer le sujet même de sa fable :

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits.
Car quel époux n'est point au soleil préférable
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté :
Le soleil eût joui de la jeune beauté.

La Fontaine n'est pas fâché assurément que l'histoire arrive au rat, qui est le dénoûment moral, la conclu-

sion philosophique du conte, et qui doit prouver la stabilité de nature des espèces ; mais il lui semble qu'elle y arrive mal et par des sophismes que la Fontaine réfute en passant. Il vient de là au système de la métempsycose, dont il expose nettement les deux principaux arguments : 1° l'unité de substance :

Car il faut, selon ce système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe.

2° le caractère de chaque espèce résulte de ses organes : rien de fondamental et d'essentiel dans les races ; tout est accidentel, tout est relatif :

Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une (l'âme) s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne peut obliger son hôtesse
De s'unir au soleil ? Un rat eut sa tendresse.
Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très-différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

(IX, 7.)

Si vous traduisez en langage philosophique ces deux vers charmants et plaisants :

Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très-différentes entre elles,

qu'y trouvez-vous? le respect le plus sincère pour la personnalité humaine et le maintien de l'individualité des espèces. Changez si vous voulez par la pensée la forme des organes; changez la chatte en femme et la souris en fille; le caractère primitif de l'espèce se retrouvera à la première occasion, parce que chaque espèce a ses attributs moraux, et que ces attributs moraux déterminent et maîtrisent les attributs physiques, au lieu d'être déterminés et maîtrisés par eux. La chatte quoique femme, prendra des souris; la souris, quoique fille, épousera un rat. Est-ce une chose étrange, à votre avis, que les attributs moraux des espèces diverses ne puissent jamais être confondus entre eux ni substitués les uns aux autres? Il n'y a rien de si simple; voyez les hommes : quelle ressemblance entre nous tous, soit pour le caractère, soit pour l'esprit! Cependant nous avons chacun notre caractère et notre esprit, qui ne se confondent jamais avec le caractère et l'esprit de notre voisin. Nous pouvons nous imiter les uns les autres; nous pouvons nous gâter ou nous améliorer les uns par les autres : nous ne pouvons pas nous substituer les uns aux autres. Nous gardons toujours la marque de nos penchants et l'empreinte de notre caractère. Non que je veuille faire de notre caractère une prédestination irrésistible, qui nous pousse

au bien ou au mal, et qui anéantit notre liberté; nous pouvons nous pervertir et nous pouvons aussi nous corriger par nous-mêmes. Ne nous y trompons pas pourtant : ces mots, se pervertir et se corriger, veulent dire seulement que nous poussons vers le mal ou vers le bien la force instinctive qui est en nous et qui fait ce qu'on appelle le caractère. Cette force instinctive qui a son tour particulier dans chacun de nous, ne se mêle jamais à celle des autres. L'orme, à côté du chêne, ne devient jamais un chêne, et Pierre ne devient jamais Paul. Qu'y a-t-il cependant entre Pierre et Paul? Presque rien. Les hommes se ressemblent par je ne sais combien de points et ne diffèrent que par un seul, qui est presque imperceptible. Ce point de différence fait leur individualité. Entre le moi de mon voisin et le mien, la cloison est mince; mais elle est indestructible. Il n'y a qu'un degré presque invisible, mais infranchissable. Ce degré, qui parmi les hommes sépare les personnes, parmi les animaux sépare les espèces, et détermine leur nature ou leur destin, comme le dit la Fontaine :

> Il en faut revenir toujours à leur destin,
> C'est-à-dire à la loi par le ciel établie.

VINGTIÈME LEÇON

LA CONDITION DES ANIMAUX EST-ELLE SUPÉRIEURE A LA CONDITION HUMAINE? LA FONTAINE ET J. J. ROUSSEAU

J'ai montré comment la Fontaine réhabilite la nature des animaux et la défend contre les dédains de l'école de Descartes. Nous avons vu en même temps qu'à l'aide des deux âmes qu'il croit que nous avons, l'une qui nous est commune avec les animaux et l'autre avec les anges, il maintient la hiérarchie entre nous et les animaux et nous conserve la supériorité de rang. Mais la supériorité de rang fait-elle la supériorité de bonheur? la raison qui nous élève au-dessus des bêtes fait-elle que, pour être plus élevés, nous sommes plus heureux?

Vous savez le grand aphorisme de Rousseau dans

son *Discours sur l'inégalité des conditions humaines.* « L'état de réflexion est un état contre nature, et l'homme qui réfléchit est un animal dépravé. » Je ne veux pas combattre aujourd'hui ce paradoxe. Je prends seulement la conclusion, et je dis : si l'homme qui réfléchit est un animal dépravé, l'animal, qui ne réfléchit pas, est plus heureux que l'homme, et alors il vaut mieux assurément être animal qu'être homme ; C'est la moralité de la fable des *Compagnons d'Ulysse* :

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent au rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme ;
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa.*
Le seul Ulysse en échappa :
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant, que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.
« Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court et dit : « L'empoisonneuse coupe
A son remède encore, et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole. »
Le lion dit, pensant rugir :
« Je n'ai pas la tête si folle;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque;
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque!
Tu me rendras peut-être encor simple soldat.
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse du lion court à l'ours : « Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! Je t'ai vu si joli! —
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? Va-t'en; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :

Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois et redevien,
Au lieu d'un loup, homme de bien. —
En est-il? dit le loup; pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme.
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étaient leurs délices suprêmes [1].

J'ai bien des réflexions à faire sur cette fable. Et d'abord ce lion, si fier d'avoir griffe et dents, et de mettre en pièces quiconque l'attaque, me paraît fort proche parent du lion de Voltaire dans sa *satire du Lion et du Marseillais* [2]. Seulement le lion de Voltaire est plus philosophe que celui de la Fontaine. Fidèle à la doctrine de Voltaire, il aime à se moquer de l'huma-

[1] La Fontaine, liv. XII, f. 1e. Voir à la fin du volume la scène du Loup et d'Ulysse, dans *les Animaux raisonnables*, pièce du théâtre de la foire.

[2] Voir cette satire à la fin du volume.

nité et de son sort ici-bas. Il est des philosophes qui plaignent la condition humaine; Voltaire s'en raille à plaisir. Toutes ses satires se résument dans *Candide*, si elles le précèdent; ou elles en émanent, si elles le suivent. Candide est la plus insolente et la plus bouffonne caricature de l'humanité qui ait jamais été faite. On se demande si elle a pu être écrite par un homme, tant elle semble étrangère à tout sentiment de pitié humaine; et elle mériterait d'avoir été écrite par un diable. Quelques-uns diront qu'il s'en fallait de peu. Cependant Voltaire aimait les hommes; et il croyait sincèrement à un Dieu miséricordieux. Mais quoi! les optimistes l'avaient impatienté en répétant que tout était bien; et, à cet optimisme qui approuve tout, et qui, en approuvant tout, ôte à la vie humaine et même à la création le mystère dont il a plu à Dieu de la laisser enveloppée, Voltaire opposait son pessimisme railleur, qui condamne tout et qui, en condamnant tout, ôte aussi à Dieu le mystère de sa miséricorde et de sa justice. Le lion qui veut dévorer le Marseillais et qui lui prouve qu'il en a le droit, est évidemment le frère de Candide ou Candide lui-même, qu'une autre Circé à métamorphosé.

Curieux rapprochement à faire entre tous les railleurs ou tous les censeurs de la condition humaine. Le lion de Voltaire dit au Marseillais que, puisque l'homme s'est arrogé le droit de manger les dindons, le lion a bien le droit de manger l'homme. Le monde est un

état de guerre, et le droit du plus fort est le droit qui varie le moins. Le loup de la Fontaine raisonne de la même manière. L'homme mange les moutons : pourquoi ne les mangerais-je pas aussi? Les hommes font bien pis : ils s'égorgent mutuellement.

Rousseau ne fait pas un tableau plus flatteur de la société telle qu'elle s'est faite, aussitôt que l'homme est sorti de l'état de nature, c'est-à-dire de l'état où l'homme n'était pas encore un animal dépravé, n'ayant pas réfléchi. La société est aussi l'état de guerre, comme dit le loup de la Fontaine; non pas de guerre ouverte et les armes à la main, mais de guerre sourde, intestine et qui n'est pas moins pernicieuse. « Une fois la société établie, dit Rousseau, être et paraître devinrent deux choses tout à fait différentes, et de cette distinction sortirent le faste imposant, la ruse trompeuse et tous les vices qui en sont le cortége. D'un autre côté, de libre et indépendant qu'était auparavant l'homme, le voilà, par une multitude de nouveaux besoins, assujetti, pour ainsi dire, à toute la nature et surtout à ses semblables, dont il devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître. Riche, il a besoin de leurs services ; pauvre, il a besoin de leurs secours; et la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, et à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien; ce

qui le rend fourbe et artificieux avec les uns, impérieux et dur avec les autres, et le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne peut s'en faire craindre, et qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition enivrante, l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un véritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspirent à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie secrète d'autant plus dangereuse que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance [1]. »

Qui ne se persuadera, en lisant cette vive censure de la société, qu'il vaut mieux, comme l'ours de la Fontaine, être un honnête animal vivant au fond des forêts, que d'être homme et de faire partie de l'humanité? La Fontaine, au surplus, est-il le premier qui, dans sa fable des *Compagnons d'Ulysse*, ait posé la question de la préférence à donner à la condition de l'animal sur la condition de l'homme? Non. Avant lui, un écrivain italien du seizième siècle, Gelli, dans ses dialogues intitulés *Circé*, avait montré d'une façon très-piquante les compagnons d'Ulysse transformés en animaux et refusant de redevenir hommes. La Fontaine n'a fait qu'abréger et résumer les dialogues de Gelli, qu'il connaissait sans doute; et même il le cite dans son vers, *exemplum*

[1] Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*

ut talpa. La taupe, en effet, est un des interlocuteurs d'Ulysse dans les dialogues de Gelli. Après la Fontaine, Fénelon reprit la même question dans son *Dialogue d'Ulysse et de Grillus*, imitant ainsi, mais comme Fénelon sait imiter, c'est-à-dire en auteur original, les dialogues de Gelli. On voit que Rousseau, dans sa préférence pour la condition des animaux sur la condition des hommes, a de nombreux et d'illustres devanciers. Seulement ses devanciers font en faveur de l'humanité des réserves qu'il a tout à fait abandonnées, craignant sans doute d'énerver son paradoxe, s'il le tempérait.

Examinons rapidement les dialogues de Gelli et de Fénelon, en notant les différences qui les séparent de Rousseau.

Dans Gelli [1], la première scène est entre Ulysse et un de ses compagnons que Circé a changé en huître. Ulysse a beau lui représenter quel animal imparfait est une huître, l'huître se trouve heureuse dans son état et ne veut pas redevenir homme. Ulysse alors aborde un autre de ses compagnons métamorphosé en taupe, et essaye de lui prouver qu'il vaut mieux être homme que taupe ; la taupe résiste :

Ulysse. — Eh! ma pauvre taupe, lui dit Ulysse, tu as fait comme l'huître : avec la forme humaine tu as perdu la raison. Veux-tu voir si je te dis la vérité?

[1] Né à Florence en 1498, mort en 1563. La *Circé* est de 1549.

Considère un peu quels animaux vous êtes; si encore vous étiez complets, je vous trouverais quelque raison.

La taupe. — Que nous manque-t-il donc?

Ulysse. — Ce qui vous manque? A l'huître, le sens de l'ouïe, de l'odorat, et, ce qui est bien important, le pouvoir de se transporter d'un lieu dans un autre; à toi, la vue, dont tu sais cependant tout le prix, puisqu'elle nous procure plus de connaissances qu'aucun autre sens.

La taupe. — Nous ne sommes pas incomplets pour cela; il vous plaît de nous appeler ainsi par comparaison avec ceux qui sont pourvus de tous les sens; mais pour être imparfaits, il faudrait qu'il nous manquât un sens nécessaire à notre espèce.

Ulysse. — Mais encore, ne vaudrait-il pas mieux les avoir tous?

La taupe. — Non, assurément. La vue, à moi qui suis taupe? L'ouïe, l'odorat à l'huître, et le pouvoir d'aller d'un lieu dans un autre? Écoute un peu, et tu comprendras que nous avons raison. Dis-moi : pourquoi la nature vous a-t-elle donné la faculté de vous mouvoir, si ce n'est pour chercher ce qui vous manque?

Ulysse. — Évidemment, la nature n'a pas eu d'autre but; aussi dit-on que chaque mouvement naît d'un besoin.

La taupe. — Ainsi donc, si vous trouviez près de

vous tout ce qui vous est nécessaire, vous ne changeriez jamais de place.

Ulysse. — Pourquoi faire?

La taupe. — Eh bien! pourquoi l'huître aurait-elle besoin de se mouvoir, si partout elle rencontre à côté d'elle tout ce qui lui est nécessaire? Que ferait-elle de l'odorat, puisque la nature lui fournit de quoi se nourrir sans qu'elle ait à rechercher si telle chose lui convient ou non? Et moi, qui veux demeurer sur la terre, où je trouve de quoi me contenter, quel besoin ai-je de la vue?

Ulysse. — Tu peux n'en pas avoir besoin; mais encore devrais-tu la souhaiter.

La taupe. — A quoi bon, si cette faculté ne convient pas à ma nature? Il me suffit d'être parfaite dans mon espèce. Mais toi, par exemple, as-tu jamais ambitionné l'éclat d'une étoile, les ailes d'un oiseau?

Ulysse. — Rien de tout cela ne nous convient

La taupe. — Mais encore, si les autres hommes avaient reçu ces dons de la nature, tu les souhaiterais pour toi.

Ulysse. — Assurément.

La taupe. — Et moi aussi, je voudrais voir, si les autres taupes voyaient; mais puisqu'elles n'ont pas cette faculté, je n'y pense pas, bien loin de la désirer. Ne te fatigue donc plus à me prouver que je dois reprendre la forme humaine; parfaite pour mon espèce,

je vis sans penser au monde, et veux rester comme je suis. A ne compter que les déplaisirs, la vie des hommes ne vaut pas la nôtre. Suis donc ta destinée ; pour moi, je vais me retirer un peu plus avant sous la terre[1]. »

Ulysse s'adresse alors à un serpent. En vain il lui dit qu'il aurait désormais la mémoire et l'imagination, au lieu d'avoir seulement la perception des choses présentes : le serpent refuse, malgré ces belles promesses, de redevenir homme :

« Merci, Ulysse, tu prends trop de peine ; je n'accepte pas la faveur que tu m'offres ; elle m'assujettirait à mille infirmités, et je ne pourrais plus jouir de rien tranquillement. Au moindre accident, je sentirais mille douleurs, et, ce qui est bien pis, il faudrait encore me tenir en garde contre la mort ; car enfin à chaque instant je peux m'estropier. Me vois-tu réduit à vivre contrefait et infirme[2] ? »

Vrais élèves de Rousseau, les animaux de Gelli craignent de réfléchir, de peur de se dépraver, c'est-à-dire de redevenir hommes. C'est par la réflexion, en effet, que l'animal entre dans l'humanité ; dans Gelli il s'arrête prudemment sur le seuil de cette porte, comme d'une porte de malheurs et de soucis.

Refusé par le serpent, Ulysse va trouver le lièvre.

[1] La *Circé* de Gelli a été traduite en français vers 1680 ; j'ai refait en partie la traduction.

[2] Pages 77 et 78.

Le lièvre est un penseur et un songeur : il ne doit pas craindre de réfléchir. Mais le lièvre non plus ne veut pas changer de condition. Il sait toutes les misères de l'humanité ; il sait que nos plaisirs ne sont que des douleurs déguisées ou oubliées.

Le lièvre. — Tu me vantes vos plaisirs, Ulysse ; mais les hommes n'y trouvent-ils pas, quelle que soit leur condition, plus d'amertume que de douceur? Un vieux poëte grec l'a dit : « Le plaisir qu'on rencontre dans le monde n'est pas le vrai plaisir ; c'est la douleur sous le costume du plaisir. »

Ulysse. — Je voudrais bien savoir comment ton poëte prouve ce qu'il avance.

Le lièvre. — Écoute et tu l'apprendras. Lorsque la boîte apportée par Pandore s'ouvrit sur la terre, tous les maux, toutes les misères de la vie humaines étaient déjà sortis, quand le plaisir sortit à son tour. Il se mit à courir le monde, séduisant tous les hommes ; si bien que pour le suivre, de toutes parts on désertait la route du ciel. Jupiter, irrité, résolut d'enlever le plaisir à la terre et de le rappeler parmi les dieux : il envoya les Muses après lui, et les neuf sœurs, l'attirant par leurs divines harmonies, le ramenèrent dans l'Olympe, mais, en route, il avait dû laisser tomber sa robe sur la terre, rien d'impur, aucun ornement corruptible ne pouvant trouver place au ciel. Cependant la douleur, repoussée de tous côtés, allait errant

à travers le monde : cette robe frappa ses regards; la pensée lui vint de s'en revêtir; dès qu'on ne pourrait plus la connaître, on ne songerait plus à la chasser; voilà donc la robe mise, et c'est ainsi que depuis ce jour la douleur, parcourant le monde sous le costume du plaisir, trompe éternellement les hommes.

Ulysse. — Mais quelle est la morale de cette fable?

Le lièvre. — C'est que toutes les choses que les hommes regardent comme des plaisirs portent une douleur avec elles; et la raison en est que tous les plaisirs du monde sont au fond des douleurs, revêtues d'une apparence de plaisir qui les dissimule. Enchantés par cette tromperie, les hommes s'y abandonnent avec ardeur, et l'expérience qu'ils en font leur laisse plus d'amertume que de joie[1]. »

N'ayant pu persuader le lièvre, Ulysse s'adresse à un bouc, qui le refuse comme les autres. « Si je m'adressais à quelque animal femelle, se dit Ulysse, peut-être serais-je plus heureux? » et il entre en conversation avec la biche. C'est celle-là surtout qui ne veut pas redevenir femme :

La biche. — Et n'avons-nous pas raison? ne voyons-nous pas les femmes traitées chez vous en esclaves ou en servantes, quand elles devraient être vos compagnes, ainsi que la justice l'exige. Prenez au hasard parmi les différentes espèces d'animaux : vous n'en

[1] Pages 106 et 108.

trouverez aucune où la femelle ne soit, non pas l'esclave, mais la compagne du mâle, partageant ses plaisirs comme ses fatigues. L'homme seul veut être appelé maître et seigneur ; au fond, il n'est qu'un tyran aussi injuste qu'insupportable, lui qui ose ainsi traiter sa femme parce que la nature l'a faite moins forte et moins résolue. »

En vain Ulysse se récrie et veut prouver à la biche que les hommes regardent les femmes comme leurs compagnes. « Agréable compagnie, en effet, reprend la biche ; l'une toujours esclave, l'autre toujours maître ! Et, pour comble de misère, ne faut-il pas encore que nous achetions au poids de l'or notre servitude ? car vous avez imaginé cette belle loi : quand l'une de nous veut s'unir à quelqu'un de vous autres, ou, pour parler votre langage, devenir sa compagne, il faut qu'elle lui compte une dot.

Ulysse. — Mais si on a établi cet usage, c'est seulement dans votre intérêt.

La biche. — Dans notre intérêt ! Quand les autres payent pour qu'on leur obéisse, nous payerons, nous, pour qu'on nous commande [1] ! »

Il n'y a qu'une chose qui pourrait décider la biche à redevenir femme, ce serait qu'elle aurait le plaisir de parler [2].

[1] Pages 160 et 162.
[2] Page 184.

Quant au lion de Gelli, qui refuse plus obstinément qu'aucun autre animal de redevenir homme, ce n'est pas seulement parce qu'il a griffe et dents, comme celui de la Fontaine, et qu'il met en pièces quiconque l'attaque; il est plus philosophe que son confrère, et il semble savoir d'avance par cœur le discours de Rousseau sur l'inégalité des conditions humaines. Qu'est-ce en effet qui fait l'inégalité des conditions ici-bas? C'est le développement de l'intelligence, c'est la réflexion, c'est l'industrie, c'est le travail des mains aidé du travail de l'esprit. Les conditions humaines sont inégales, dit Rousseau, parce que l'homme se développe et il se développe surtout dans la société. « L'inégalité, étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et des progrès de l'esprit humain. » Dans la société, en effet, les facultés de l'homme ont plus d'occasions et de chances de se développer que dans la solitude. Une fois que l'homme est en rapport avec ses semblables, il s'ingénie et s'avise, il se compare et se mesure; il y a des forts et des faibles, des habiles et des sots, des bons et des méchants; il y en a qui prévoient que, s'ils abattent l'arbre pour avoir le fruit, ils n'auront le fruit qu'une fois, et qu'au contraire, s'ils laissent vivre l'arbre et même s'ils le cultivent, ils auront le fruit tous les ans. Cette seule réflexion crée déjà entre les hommes du même pays une prodigieuse inégalité.

Écoutons le lion de Gelli, vrai disciple ou vrai précurseur de Jean-Jacques Rousseau :

Le lion. — Sans doute nons n'avons pas comme vous la raison pour remédier à toutes les maladies de l'âme, sinon complétement, au moins en partie ; mais nous n'avons pas non plus votre malice, qui en accroît la malignité ; nous n'avons pas vos appétits désordonnés, insatiables ; beaucoup de choses que vous connaissez, nous sont inconnues. Dis-moi un peu : comment l'ambition se glisserait-elle chez nous ? Étant tous égaux, personne parmi nous ne songe à mépriser son voisin ; nous ne reconnaissons ni royauté, ni aucune de ces distinctions honorifiques dont la poursuite pourrait nous entraîner à quelque injustice, comme cela se voit trop souvent chez vous. Pour la jalousie, entre animaux d'une même espèce, tous égaux entre eux, elle ne saurait exister ; et, à l'égard des espèces voisines, nous n'y songeons même pas, n'ayant aucun moyen de connaître ou d'apprécier leur félicité. Quant à être avares, nous ne savons pas même distinguer le *mien* et le *tien*. »

Ainsi l'égalité, grâce à l'absence des idées, des sentiments et des désirs propres à l'âme humaine, voilà l'idéal de Rousseau ; et c'est cette égalité sans passions et sans réflexions que préconise aussi le lion philosophe de Gelli.

Il n'est pas jusqu'au chien, toujours ami de

l'homme, qui ne regrette qu'Ulysse n'ait pas été converti aussi en bête : il serait bien plus heureux :

Le chien. — Je suis bien fâché que Circé ne vous ait pas accordé le même bonheur qu'à moi.

Ulysse. — Et quel est donc ce grand bonheur?

Le chien. — Celui d'avoir été comme moi métamorphosé par Circé en quelque bête.

Ulysse. — Comment! tu crois que c'est un bonheur de perdre la forme humaine pour prendre celle d'une bête brute?

Le chien. — C'est mon sentiment, et ce serait aussi le vôtre, si vous aviez éprouvé comme moi les douceurs de notre condition. Si vous n'en êtes pas persuadé, donnez-moi un moment d'audience, et je vais vous le faire voir clairement. »

Voyez comme le dialogue a marché. Au commencement, c'était Ulysse qui ne doutait pas de persuader à ses compagnons de redevenir hommes; et voici maintenant que le chien essaye de persuader à Ulysse qu'il aurait mieux valu pour lui d'être changé en bête comme les autres. Ulysse, ébranlé par les raisonnements de ses compagnons et surtout par leur refus de redevenir hommes, Ulysse se laisse prêcher par le chien la supériorité des animaux sur les hommes. La prééminence de l'espèce humaine va-t-elle donc être détruite? Le privilége qui nous distingue des animaux, la raison, ne doit-elle plus être considérée que comme

la cause de tous nos maux ? Que faut-il croire ? Après avoir tant plaidé pour les animaux, il est temps que Gelli conclue pour l'homme, si c'est là la conclusion à laquelle il veut arriver. Telle est, en effet, sa conclusion un peu imprévue, et c'est l'éléphant qu'il prend pour interprète. L'éléphant est une bête avisée et qui accepte de redevenir homme, « pour avoir des notions universelles, au lieu des notions particulières propres à l'animal. »

Ainsi le dénoûment des dialogues de Gelli est favorable à la prééminence de l'humanité, et le dernier chapitre du roman est, comme à l'ordinaire, en l'honneur de la morale. Il était temps. Rendons cependant justice à l'auteur italien : à voir l'élévation et la force des pensées de l'éléphant, nous devons le croire sincèrement convaincu de la supériorité de l'homme sur les animaux, pourvu que l'homme n'abjure pas les droits de sa raison et ne dégrade pas son âme par l'ignorance ou par les passions. Citons quelques passages de ce dernier dialogue, qui est la conclusion de l'ouvrage :

L'ÉLÉPHANT. — Il suffit, Ulysse, ne m'en dis pas davantage; délivre-moi au plus vite de cette enveloppe grossière et rends-moi ma première forme; j'ai trop perdu quand Circé m'a changé en éléphant.

ULYSSE. — Je t'accorde la grâce que tu demandes, en vertu du pouvoir qu'elle m'a donné.

AGLAPHÈME (*l'éléphant devenu homme*). — O la belle

chose! ô la merveilleuse chose d'être homme! comme j'en suis convaincu aujourd'hui plus que jamais, maintenant que j'ai éprouvé l'une et l'autre condition! Combien la lumière semble belle à qui vit depuis longtemps dans les ténèbres! Comme le bien paraît meilleur quand on a connu et pratiqué le mal. Cent fois malheureux et infortunés ceux qui pour un peu de ces jouissances que les sens nous procurent, consentent à vivre comme des bêtes! Je te remercie, Ulysse, du fond de mon cœur; c'est ta sagesse qui m'a fait connaître la vérité, c'est ton éloquence qui m'entraîne à te suivre. Puissent les dieux recompenser dignement le service que tu m'as rendu! Mais je sens la nature qui m'inspire; elle m'apprend que la reconnaissance de l'homme est due avant tout au créateur; c'est donc lui que je veux remercier mille fois de m'avoir fait connaître l'imperfection des autres créatures et la perfection de l'homme, pour me donner envie d'y revenir. »

Alors, dans le transport de sa reconnaissance, Aglaphème chante un hymne plus philosophique encore que poétique, et qui finit par cette strophe :

« L'homme, qui est votre animal propre et particulier, ô moteur éternel, chante aujourd'hui votre toute-puissance et désire de toutes les forces de son âme qu'on vous rende à jamais toute sorte de gloire et d'honneur.

Ulysse. — N'aviez-vous pas, lorsque vous étiez élé-

phant, cette connaissance de la première cause de l'univers?

Aglaphème. — Non, je ne l'avais pas; mais, dès que j'ai eu repris la forme d'homme, je l'ai sentie naître dans mon âme comme une propriété qui m'était naturelle, ou, pour parler plus juste, elle m'est revenue. Je commence à croire que la première cause a aimé l'homme plus que toutes les autres choses, puisqu'elle lui a donné une nature fort élevée au-dessus des autres créatures; et qu'ainsi la fin de l'homme ne doit pas être semblable à celle des autres animaux, qui n'ont pas comme lui la connaissance de cette première cause[1]. »

Ainsi, par le corps et par les sens, nous sommes inférieurs aux animaux; et, tant que nous ne tenons compte que de ce qui dépend du corps et de ce qui concerne la vie matérielle, mieux vaut être animal qu'être homme. Nous ne sommes supérieurs aux bêtes que par l'âme et par son rapport avec Dieu. C'est par là que, comme le dit éloquemment l'éléphant, l'homme est proprement l'animal de Dieu. Cette conclusion de Gelli est aussi celle de Fénelon dans son charmant dialogue d'*Ulysse et Grillus :*

Ulysse. — N'êtes-vous pas bien aise, mon cher Grillus, de me revoir et d'être en état de reprendre votre ancienne forme?

[1] Pages 360-364.

Grillus. — Je suis bien aise de vous voir, favori de Minerve; mais, pour le changement de forme, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît.

Ulysse. — Hélas! mon pauvre enfant, savez-vous bien comment vous êtes fait? Assurément vous n'avez point la taille belle; un gros corps courbé vers la terre, de longues oreilles pendantes, de petits yeux à peine entr'ouverts, un groin horrible, une physionomie très-désavantageuse, un vilain poil grossier et hérissé. Enfin vous êtes une hideuse personne; je vous l'apprends, si vous ne le savez pas. Si peu que vous ayez de cœur, vous vous trouverez trop heureux de redevenir homme.

Grillus. — Vous avez beau dire, je n'en ferai rien : le métier de cochon est bien plus joli. Il est vrai que ma figure n'est pas fort élégante; mais j'en serai quitte pour ne me regarder jamais au miroir. Aussi bien, de l'humeur dont je suis depuis quelque temps, je n'ai guère à craindre de me mirer dans l'eau et de m'y reprocher ma laideur : j'aime mieux un bourbier qu'une claire fontaine.

Ulysse. — Cette saleté ne vous fait-elle point horreur? Vous ne vivez que d'ordure; vous vous vautrez dans des lieux infects; vous y êtes toujours puant à faire bondir le cœur.

Grillus. — Qu'importe? tout dépend du goût. Cette odeur est plus douce pour moi que celle de l'ambre, et cette ordure est du nectar pour moi.

Ulysse. — J'en rougis pour vous. Est-il possible que vous ayez sitôt oublié tout ce que l'humanité a de noble et d'avantageux?

Grillus. — Ne me parlez plus de l'humanité : sa noblesse n'est qu'imaginaire; tous ses maux sont réels, et ses biens ne sont qu'en idée. J'ai un corps sale et couvert d'un poil hérissé, mais je n'ai plus besoin d'habits; et vous seriez plus heureux dans vos tristes aventures, si vous aviez le corps aussi velu que moi pour vous passer de vêtements. Je trouve partout ma nourriture, jusque dans les lieux les moins envïés. Les procès et les guerres, et tous les autres embarras de la vie ne sont plus rien pour moi. Il ne me faut ni cuisinier, ni barbier, ni tailleur, ni architecte. Me voilà libre et content à peu de frais. Pourquoi me rengager dans les besoins des hommes?

Ulysse. — Il est vrai que l'homme a de grands besoins; mais les arts qu'il a inventés pour satisfaire à ses besoins se tournent à sa gloire et font ses délices.

Grillus. — Il est plus simple et plus sûr d'être exempt de tous ces besoins que d'avoir les moyens les plus merveilleux d'y remédier. Il vaut mieux jouir d'une santé parfaite sans aucune science de la médecine, que d'être toujours malade avec d'excellents remèdes pour se guérir.

Ulysse. — Mais, mon cher Grillus, vous ne comptez donc plus pour rien l'éloquence, la poésie, la musique, la science des astres et du monde entier, celle des figu-

res et des nombres? Avez-vous renoncé à notre chère patrie, aux sacrifices, aux festins, aux jeux, aux danses, aux combats et aux couronnes qui servent de prix aux vainqueurs? Répondez.

Grillus. — Mon tempérament de cochon est si heureux qu'il me met au-dessus de toutes ces belles choses. J'aime mieux grogner que d'être aussi éloquent que vous. Ce qui me dégoûte de l'éloquence, c'est que la vôtre même, qui égale celle de Minerve, ne me persuade ni ne me touche. Je ne veux persuader personne : je n'ai que faire d'être persuadé. Je suis aussi peu curieux de vers que de prose : tout cela est devenu viande creuse pour moi. Pour les combats du ceste, de la lutte et des chariots, je les laisse volontiers à ceux qui sont passionnés pour une couronne, comme les enfants pour leurs jouets; je ne suis plus assez dispos pour remporter le prix, et je ne l'envierai point à un autre moins chargé de lard et de graisse. Pour la musique, j'en ai perdu le goût, et le goût seul décide de tout. Le goût qui vous y attache m'en a détaché; n'en parlons plus. Retournez à Ithaque; la patrie d'un cochon se trouve partout où il y a du gland. Allez, régnez, revoyez Pénélope, punissez ses amants. Pour moi, ma Pénélope est la truie qui est ici près[1]; je règne dans mon étable, et rien ne trouble mon empire. Beaucoup de rois, dans

[1] Voir à la fin du volume la scène du Cochon et d'Ulysse dans *les Animaux raisonnables*, pièce du théâtre de la foire.

des palais dorés, ne peuvent atteindre à mon bonheur. On les nomme fainéants et indignes du trône quand ils veulent régner comme moi, sans se mettre à la gêne et sans tourmenter tout le genre humain.

Ulysse. — Vous ne songez pas qu'un cochon est à la merci des hommes et qu'on ne l'engraisse que pour l'égorger. Avec ce beau raisonnement, vous finirez bientôt votre destinée. Les hommes, au rang desquels vous ne voulez pas être, mangeront votre lard, vos boudins et vos jambons.

Grillus. — Il est vrai que c'est le danger de ma profession; mais la vôtre n'a-t-elle pas aussi ses périls et ses alarmes? Je m'expose à la mort par une vie douce dont la volupté est réelle et présente; vous vous exposez de même à une mort prompte par une vie malheureuse et pour une gloire chimérique. Je conclus qu'il vaut mieux être cochon que héros. Apollon lui-même dût-il chanter un jour vos victoires, son chant ne vous guérirait point de vos peines et ne vous garantirait point de la mort. Le régime d'un cochon vaut mieux.

Ulysse. — Vous êtes donc assez insensé et assez abruti pour mépriser la sagesse, qui égale presque les hommes aux dieux?

Grillus. — Au contraire, c'est par sagesse que je méprise les hommes. C'est une impiété de croire qu'ils ressemblent aux dieux, puisqu'ils sont aveugles, inustes, trompeurs, malfaisants, malheureux et dignes

de l'être, armés cruellement les uns contre les autres, et autant ennemis d'eux-mêmes que de leurs voisins. A quoi aboutit cette sagesse que l'on vante tant? Elle ne redresse point les mœurs des hommes; elle ne se tourne qu'à flatter et à contenter leurs passions. Ne vaudrait-il pas mieux n'avoir point de raison que d'en avoir pour exécuter et pour autoriser les choses les plus déraisonnables? Ah! ne me parlez plus de l'homme : c'est le plus injuste, et par conséquent le plus déraisonnable de tous les animaux. Sans flatter notre espèce, un cochon est une assez bonne personne; il ne fait ni fausse monnaie ni faux contrats; il ne se parjure jamais; il n'a ni avarice ni ambition; la gloire ne lui fait point faire de conquêtes injustes; il est ingénu et sans malice; sa vie se passe à boire, manger et dormir. Si tout le monde lui ressemblait, tout le monde dormirait aussi dans un profond repos, et vous ne seriez point ici; Pâris n'aurait jamais enlevé Hélène; les Grecs n'auraient point renversé la superbe ville de Troie après un siége de dix ans; vous n'auriez point erré sur mer et sur terre au gré de la fortune, et vous n'auriez pas besoin de conquérir votre propre royaume. Ne me parlez donc plus de raison, car les hommes n'ont que de la folie. Ne vaut-il pas mieux être bête que méchant et fou?

Ulysse. — J'avoue que je ne puis assez m'étonner de votre stupidité.

Grillus. — Belle merveille qu'un cochon soit stu-

pide! chacun doit garder son caractère. Vous gardez le vôtre d'homme inquiet, éloquent, impérieux, plein d'artifice et perturbateur du repos public. La nation à laquelle je suis incorporé est modeste, silencieuse, ennemie de la subtilité et des beaux discours; elle va, sans raisonner, tout droit au plaisir.

Ulysse. — Du moins, vous ne sauriez désavouer que l'immortalité réservée aux hommes n'élève infiniment leur condition au-dessus de celle des bêtes. Je suis effrayé de l'aveuglement de Grillus, quand je songe qu'il compte pour rien les délices des Champs-Élysées, où les hommes sages vivent heureux après leur mort.

Grillus. — Arrêtez, s'il vous plaît. Je ne suis pas encore tellement cochon que je renonçasse à être homme, si vous me montriez dans l'homme une immortalité véritable. Mais pour n'être qu'une ombre vaine après ma mort, et encore une ombre plaintive, qui regrette jusque dans les Champs-Élysées, avec lâcheté, les misérables plaisirs de ce monde, — j'avoue que cette ombre d'immortalité ne vaut pas la peine de se contraindre. Achille, dans les Champs-Élysées, joue au palet sur l'herbe; mais il donnerait toute sa gloire, qui n'est plus qu'un songe, pour être l'infâme Thersite au nombre des vivants. Cet Achille, si désabusé de la gloire et de la vertu, n'est plus qu'un fantôme; ce n'est plus lui-même; on n'y reconnaît plus ni son courage ni ses sentiments ; c'est un je ne sais quoi qui ne reste de lui que

pour le déshonorer. Cette ombre vaine n'est non plus Achille que la mienne n'est mon corps. N'espérez donc pas, éloquent Ulysse, m'éblouir par une fausse apparence d'immortalité. Je veux quelque chose de plus réel; faute de quoi, je persiste dans la secte brutale que j'ai embrassée. Montrez-moi que l'homme a en lui quelque chose de plus noble que son corps, et qui est exempt de la corruption; montrez-moi que ce qui pense en l'homme n'est point le corps, et subsiste toujours après que cette machine grossière est déconcertée; en un mot, faites-moi voir que ce qui reste de l'homme après cette vie est un être véritable et véritablement heureux; établissez que les dieux ne sont point injustes, et qu'il y a, au delà de cette vie, une solide récompense pour la vertu, toujours souffrante ici-bas : aussitôt, divin fils de Laërte, je cours après vous au travers des dangers; je sors content de l'île de Circé; je ne suis plus cochon, je redeviens homme, et homme en garde contre tous les plaisirs. Par tout autre chemin, vous ne me conduirez jamais à votre but. J'aime mieux n'être que cochon gros et gras, content de mon ordure, que d'être homme faible, vain, léger, malin, trompeur et injuste, qui n'espère d'être, après sa mort, qu'une ombre triste et un fantôme mécontent de sa condition[1]. »

Quand on lit ce dialogue, on se prend à croire que

[1] Fénelon, *Dialogues des morts*, dialogue sixième.

Fénelon a en même temps fait et réfuté d'avance le discours de Rousseau sur l'inégalité des conditions. Oui, l'homme qui réfléchit est un animal dépravé, si la destinée de l'homme est d'être un animal borné aux besoins matériels. Oui, si toutes les fins de l'homme sont sur cette terre, Grillus et tous les animaux de Gelli et de la Fontaine ont raison contre Ulysse, Rousseau contre la réflexion, le lion de Voltaire contre le Marseillais ; de telle sorte qu'à prendre la grave et belle conclusion de Fénelon, de toutes les choses nécessaires à la vie terrestre, la vie céleste devient la plus nécessaire, puisque, s'il n'y avait pas une vie qui suit la mort, la vie qui la précède n'aurait vraiment plus elle-même ni cause ni raison d'être.

VINGT-UNIÈME LEÇON

POURQUOI BOILEAU N'A-T-IL PAS PARLÉ DE LA FABLE ET DE LA FONTAINE DANS L'ART POÉTIQUE L'ÉCOLE DE LA FONTAINE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Je n'ai jamais eu la prétention de commenter l'une après l'autre toutes les fables de la Fontaine. Ce serait une œuvre infinie. J'ai seulement voulu donner une idée de la fécondité et de la variété de son génie, montrer les divers points de vue qu'il ouvre à chaque instant sur l'homme, sur la société, sur la nature, et combien c'est un grand maître de la vie humaine. J'ai surtout voulu combattre l'opinion que ses fables étaient faites pour les enfants. Elles sont bonnes pour les enfants; elles sont meilleures pour les hommes. Non qu'il faille chercher dans la Fontaine un manuel systématique de morale. Son mérite comme moraliste,

c'est qu'il fait beaucoup penser et beaucoup réfléchir, ceux du moins qui ont un peu de goût et de vocation pour la réflexion. Il y a des auteurs qui enferment impérieusement leurs lecteurs dans le cercle de leurs pensées : ce sont les dogmatiques ; ils enseignent et ils prêchent. La Fontaine ne fait ni sermon ni formulaire; mais il réfléchit sur toutes choses, il fait réfléchir, et de cette manière il enseigne à l'homme à ne point agir au hasard et à ne point, non plus, agir sur la parole du maître ou du directeur. Le nombre est grand des gens qui vivent sans jamais penser par eux-mêmes, se contentant de suivre l'occasion ou la foule. La Fontaine, pourvu qu'on le lise avec un peu d'esprit d'application, nous préserve de cette inertie de pensées. Ses animaux avertissent l'homme de se servir de sa raison, ou plutôt c'est la Fontaine lui-même qui prend soin à chaque instant de nous en avertir :

> Ce n'est pas aux hérons
> Que je parle; écoutez, humains, un autre conte :
> Vous verrez que chez vous j'ai puisé mes leçons[1].

Je veux maintenant jeter un coup d'œil rapide sur les fabulistes contemporains de la Fontaine et sur ses successeurs jusqu'à nos jours. Je sais bien que ce coup d'œil me ramènera souvent encore vers la Fontaine et qu'il y aura lieu, presque malgré moi, à de fréquents

[1] Livre VII, fable IV.

rapprochements entre la Fontaine et ses imitateurs. Non que je veuille les écraser par la comparaison avec le fabuliste incomparable. Il ne me déplaît pas cependant, je dois l'avouer, d'avoir cette nouvelle occasion de pénétrer encore d'un peu plus près dans l'imagination de la Fontaine, comme dans une mine inépuisable, en rapprochant de son génie le talent de ses successeurs.

J'ai déjà montré que ce n'était pas la Fontaine qui avait fait la popularité du genre de la fable : il a trouvé cette popularité toute faite, et il l'a augmentée. Il y a donc, du temps de la Fontaine et après lui, beaucoup de fabulistes, Benserade[1], Perrault[2], Furetière, Pelisson, Lenoble, Coulange, Regnier-Desmarais, Grécourt, Vergier, Valincourt, Pavillon, Senecé, Fénelon, le père Bouhours, etc. Quel choix faire dans ce grand nombre? J'oublie encore Ménage et le père Commire, qui ont fait des fables latines.

Quand je parle de la popularité qu'avait la fable au temps de la Fontaine, je ne puis pas pourtant me dissimuler qu'il y a dans l'histoire de la littérature, à ce moment, un témoignage contraire à cette popularité. Pourquoi, si la fable était tellement en vogue au milieu du dix-septième siècle, Boileau n'en a-t-il pas parlé dans son *Art poétique*? Est-ce par jalousie contre la Fontaine que Boileau a gardé le silence sur

[1] J'en ai parlé dans la leçon sur Ésope, t. I, 2e leçon.
[2] Voir la leçon sur Faërne, t. I, 8e leçon.

la fable? ou bien, est-ce par ignorance du mérite de la fable comme genre de poésie? Il serait triste de croire que ce soit par jalousie contre la Fontaine que Boileau s'est tû, et il est difficile de penser qu'il n'ait pas senti le charme de l'apologue, car il a fait lui-même deux fables; il est vrai qu'elles sont médiocres ou mauvaises; mais Boileau, certainement, ne croyait pas que ses fables fussent mauvaises, et, puisqu'il les a faites et conservées parmi ses œuvres, il avait du goût pour le genre de la fable, au moins quand il le traitait.

Il y a là une énigme dont plusieurs écrivains ont cherché le mot, les uns accusant Boileau, les autres le justifiant. Boileau, à mes yeux, n'est ni si coupable, ni si innocent qu'on le fait.

On sait que Boileau, Racine et la Fontaine étaient fort amis dans leur jeunesse. Ayant l'amour des lettres et étant encore obscurs, ils avaient ce qui lie le plus les hommes, la même passion sans rivalité. Dans ces associations littéraires de la jeunesse, que d'espérances en commun! que de prédictions mutuelles de gloire! Assurément toutes les prophéties ne réussissent pas, et quelques-uns des associés restent en arrière. Ils avaient de l'imagination à vingt ans, et même du génie, comme ils se le disaient; mais ces dons de leur jeunesse n'ont pas grandi avec l'âge. Ce qui faisait la grâce et la force de leurs vingt ans, fait leur médiocrité à quarante. La camaraderie de Boileau, de Racine

et de la Fontaine n'a pas eu de ces échecs : ils sont tous trois arrivés à la gloire par des talents qui devenaient plus différents à mesure qu'ils croissaient, et c'est cette différence qui sépara Boileau et Racine de la Fontaine.

Ils aimaient tous trois ardemment les lettres, mais non peut-être de la même manière. La Fontaine les aimait surtout pour le plaisir qu'il y trouvait. Racine et Boileau les aimaient pour elles-mêmes; ils aimaient aussi ce qu'elles donnaient : la gloire, l'honneur, la faveur à la cour. Ils sentaient dans leurs caractères les qualités nécessaires pour profiter de ces biens de la fortune. La Fontaine ne les méprisait pas; seulement il les attendait et les prenait comme ils venaient. Ce n'était pas un solitaire : il aimait le monde et savait s'y faire aimer; mais il n'avait ni l'attention ni l'assiduité d'un homme du monde ou d'un courtisan. Tout se faisait en lui par goût et par plaisir, rien par règle et par calcul. Il plaisait comme savaient plaire aussi ses deux amis; mais il ne plaisait pas aux mêmes personnes. Cela fit que, quand ils écrivirent et qu'ils devinrent célèbres, ils n'eurent pas le même public, ou tout au moins les mêmes admirateurs. Rien ne sépare tant les hommes de lettres comme de n'avoir pas le même public : chacun va naturellement trouver ses partisans. C'est de cette façon que les trois amis, sans rompre ensemble, s'éloignèrent peu à peu

l'un de l'autre, Racine et Boileau continuant à être unis, et l'étant chaque jour davantage, par la ressemblance de leurs goûts littéraires et la communauté de leur faveur à la cour; la Fontaine restant seul, sans l'avoir cherché et sans s'en affliger ni s'en offenser.

Autre remarque à faire pour expliquer l'oubli que Boileau a fait de la Fontaine et de la fable dans son *Art poétique*. Dans ces sociétés de jeunes littérateurs que j'ai essayé de dépeindre, il se fait nécessairement des rangs entre les genres de talents. Les rangs sont souvent dérangés par le public et par la postérité; mais les hiérarchies primitives durent plus longtemps qu'on ne le croit entre les membres de ces sociétés, et influent sur le jugement qu'ils font les uns des autres. Or il est facile de comprendre, d'après certaines traditions qui nous ont été conservées, qu'entre Racine, Boileau et la Fontaine, ce n'était pas la Fontaine qui avait le haut du pavé. Il n'avait ni l'activité, ni la régularité, ni le labeur industrieux et élégant du génie de Racine et de Boileau. Il était laborieux, mais à sa façon, à ses heures, sans suite et sans dessein fixé d'avance; il suppléait par la grâce à l'élégance et à la beauté qui vient de l'art. Ce n'aurait jamais été Boileau qui eût fait ce vers :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

La Fontaine, dont c'était là la vraie poétique, la pratiquait dans sa poésie, trop ingénûment pour que tout le monde en pût sentir le charme. Ses deux amis, par exemple, épris de la beauté de l'art et de la sûreté de ses principes, ne sentaient pas assez le mérite de cette grâce supérieure à tout. Molière ne s'y trompait pas. Il faisait partie, dans les commencements, de la société de Boileau, de Racine et de la Fontaine, et c'était la Fontaine qu'il semblait préférer aux deux autres. Quand Boileau et Racine commençaient déjà à réussir et jouissaient avec un peu d'orgueil peut-être de ces premiers rayons de gloire, « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, disait Molière à Chapelle, ils n'effaceront jamais le bonhomme. »

J'ai dû indiquer l'espèce d'infériorité que Racine et Boileau s'étaient, dans leur jeunesse, habitués à assigner à la Fontaine et dont celui-ci ne s'inquiétait pas de se relever. A cette infériorité mal avisée du poëte, ajoutez l'infériorité du genre de poésie que traitait la Fontaine : c'est à peine si la fable passait pour appartenir à la poésie. Le fabuliste était, avant la Fontaine, un moraliste ingénieux et habile; ce n'était pas un poëte. Ici nous avons le témoignage de la Fontaine lui-même dans la préface de ses fables : « Un des maîtres de notre éloquence (Patru) désapprouvait, dit-il, mon dessein de mettre les fables en vers; il croyait que leur principal ornement était de n'en

avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits et banniraient de la plupart de ces récits la brièveté qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte. »

Cette opinion de Patru, que la Fontaine ne combat qu'avec beaucoup de timidité, était l'opinion du temps. La fable n'était pas un des genres de poésie reconnus et consacrés ; elle pouvait figurer à côté des ouvrages de morale, à côté des quatrains du conseiller Pibrac, et c'était sous cette forme de quatrains que Benserade avait publié les fables d'Ésope. Mais personne n'avait songé que Benserade fut poëte pour s'être fait fabuliste. Il l'était, au jugement de Boileau, pour ses madrigaux, pour ses ballades, pour ses devises; il ne l'était pas pour ses fables. L'idée de mettre la fable, comme genre de poésie, à côté de la comédie, de l'ode, de l'élégie, n'entrait dans l'esprit de personne. Ne nous étonnons donc pas que Boileau ne l'ait pas fait figurer dans l'*Art poétique* parmi les divers genres de poésie. Quand on y regarde de près, on voit que, loin d'avoir oublié la fable à cause de la Fontaine et par une mesquine jalousie, c'est à cause de la fable qu'il a oublié la Fontaine.

La Fontaine a réhabilité et relevé la fable par le charme de son génie; il l'a fait entrer dans la poésie, et c'est à cause de la Fontaine que nous nous étonnons maintenant que la fable n'ait pas sa place et son rang

dans l'*Art poétique*. Personne n'en a été surpris au dix-septième siècle. La fable appartenait alors à la poésie légère, c'est-à-dire à ce genre de poésie que rien ne définit, que rien ne règle et dont la Fontaine est le grand maître avant Voltaire. Quand, en 1668, il fit paraître son premier recueil de fables, il n'était connu encore que par quelques-uns de ses contes, qui lui avaient fait une réputation dans le monde élégant et licencieux. Ses fables continuèrent cette réputation et l'agrandirent en l'épurant, sans la faire sortir pourtant du cercle de la poésie légère. Ce n'est que peu à peu et avec le temps que le dix-septième siècle comprit la perfection de ces petits drames qu'on continuait à appeler des fables, et qu'il s'avisa qu'il avait un grand poëte dans un petit genre. Le genre même ne parut plus petit, traité par un pareil homme. Les fables, sans quitter tout à fait la morale populaire, entrèrent donc dans la littérature, et je suis persuadé que, si Boileau avait fait son *Art poétique* après la publication du second recueil de fables de la Fontaine, il eût donné son rang à la fable et au fabuliste [1].

J'ai voulu expliquer l'oubli de Boileau, quoique je lui en veuille un peu. Il eût été digne de lui d'ensei-

[1] Le premier recueil des fables de la Fontaine a paru en 1668; il contenait les six premiers livres. La seconde partie, contenant cinq livres nouveaux, parut en 1678 et 1679. C'est en 1694 seulement qu'il publia le douzième ou dernier livre. — L'art poétique de Boileau est de 1674.

gner à ses contemporains que la fable était un genre de poésie charmant et que la Fontaine était un grand poëte. Il ne l'a pas fait et il en a été puni, puisqu'il a composé deux fables médiocres : l'une, *la Mort et le Bûcheron*, que je ne veux pas comparer à la fable de la Fontaine sur le même sujet : la distance est trop grande entre les deux fables ; — l'autre, *l'Huître et les Plaideurs*[1] :

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux,
Et, par ce bel arrêt terminant la bataille,
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
Messieurs, l'huître était bonne. Adieu, vivez en paix.

Voyons maintenant la fable de la Fontaine :

Un jour deux pélerins sur le sable rencontrent
Une huître que le flot y venait d'apporter;
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent:
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour ramasser la proie;
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir

[1] La fable de l'*Huître et des Plaideurs*, dans Boileau, faisait d'abord partie de la première épître au roi, qui date de 1668. — La même fable, dans la Fontaine, fait partie des cinq derniers livres, qui datent de 1678 et 1679.

Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci!
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien, vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive; ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gru
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille,
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille[1].

Personne n'hésitera, je crois, à préférer la fable de la Fontaine à celle de Boileau. Qu'est-ce que ce début de Boileau :

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre?

Le chapitre arrive ici, mis trop visiblement pour rimer avec l'huître. Qu'est-ce aussi que la Justice qui passe dans le chemin des plaideurs, la balance à la main? J'aime mieux le Perrin Dandin de la Fontaine : c'est un personnage plus vivant que l'allégorie de la Justice avec sa balance symbolique. La conversation ou plutôt la dispute des plaideurs est plus animée aussi et nous représente mieux la scène que le vers de Boileau :

Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.

[1] Livre IX, fable IX.

Tous les plaideurs, je pense, en sont là. C'est seulement à la fin de sa fable que Boileau soutient sans trop de désavantage la comparaison avec la Fontaine ; son dernier vers même a mérité de devenir proverbe :

Messieurs, l'huître était bonne. Adieu, vivez en paix.

Si nous prenons la Fontaine comme le grand maître de la poésie légère au dix-septième siècle, et si nous renfermons la fable dans le cercle de la poésie légère, comme le faisaient les contemporains de la Fontaine, il faut faire une distinction parmi ses successeurs et ses disciples : il y a ceux qui se sont particulièrement adonnés à la poésie légère dans sa variété infinie, et ceux qui se sont plus particulièrement appliqués à la fable. Parmi les premiers, je prends Vergier, Pavillon et Senecé [1].

Des trois poëtes que je viens de citer, Vergier est celui qui a le plus fréquenté la Fontaine et a voulu le plus l'imiter. Il n'y a guère réussi. Il a fait des contes licencieux, mais sans élégance; quelques fables, qui ne sont que des amusements de société; des couplets galants, qui souvent étonnent par le contraste du sujet avec le lieu et la circonstance où ils ont été faits. Que

[1] Vergier, mort en 1721, assassiné à Paris par des gens de la bande de Cartouche; Pavillon, né en 1632, élu membre de l'Académie française en 1691, mort en 1705; Senecé, né en 1643, mort en 1737.

penser, par exemple, de cette chanson adressée de Londres à madame d'Hervart, pendant la révolution de 1688?

Je vous écris de ce lieu qui du Tibre
Vient d'arrêter le cours trop véhément,
De ce séjour libre et charmant,
Mais où bientôt rien ne serait plus libre,
Si vous pouviez y paraître un moment.

Ce madrigal, écrit à travers la révolution qui renversait Jacques II et mettait sur le trône d'Angleterre le plus redoutable ennemi de la France, Guillaume III, ce madrigal est aussi fade qu'étrange, et je ne le cite que par ce qu'il nous montre quelle était la société de madame d'Hervart, qui était celle de la Fontaine. La société de madame d'Hervart est peu religieuse et peu sévère de ton, tout au moins. Elle applaudit volontiers à la révolution de 1688, parce que cette révolution est contraire au catholicisme, et ne paraît pas s'inquiéter si elle n'est pas du même coup contraire à la France. Vergier a aussi, comme la Fontaine, des relations, non pas avec l'Angleterre, mais avec la société de Saint-Évremond et de madame la duchesse de Mazarin en Angleterre; enfin, comme la Fontaine encore, Vergier est de la société du Temple ou de M. de Vendôme, et il loue beaucoup Campistron, secrétaire des commandements du duc de Vendôme [1].

[1] Dans une épître adressée en 1691 à M. de Monticourt, Vergier, qui

C'est par ces traits de mœurs et ces détails de société qui nous font connaître le monde où vivait la Fontaine, c'est par là, plus que par ses vers, que Vergier mérite de n'être pas oublié parmi les disciples de la Fontaine. C'était, du reste, un disciple peu respectueux. Nous avons déjà cité de lui[1] quelques vers sur le grand poëte, vers gracieux, mais qui manquaient un peu de la révérence que nous accordons volontiers au génie. Il est vrai que le bonhomme ne prêtait guère à ce sentiment. Vergier, dans une lettre à madame d'Hervart, continue à parler de lui d'un ton dédaigneux et comme d'un vieil enfant gâté : « Le bonhomme me marque qu'il va passer six semaines avec vous à la campagne. Voilà un bonheur que je lui envie fort, quoiqu'il ne le ressente guères, et vous m'avouerez bien, à votre honte, qu'il sera moins aise d'être avec vous que vous ne serez de l'avoir...

Je voudrais bien le voir aussi,
Dans ces charmants détours que votre parc enserre,
Parler de paix, parler de guerre,
Parler de vers, de vin et d'amoureux souci;

était à Bergues, en Flandre, commissaire de la marine, demande à son ami des nouvelles de Paris :

Le théâtre français a-t-il des nouveautés?
Que fait l'auteur de *Tiridate?*
Dans le loisir obscur d'une paresse ingrate,
Perdrait-il des moments par Apollon comptés.
(*Œuv.* de Vergier, t. II, p. 122.)

[1] Voir, dans le premier volume, la leçon sur la vie de la Fontaine

Former d'un vain projet le plan imaginaire,
Changer en cent façons l'ordre de l'univers,
Sur doutes proposer mille doutes divers,
Puis tout seul, brusquement, s'écarter d'ordinaire,
Non pour rêver à vous qui rêvez tant à lui,
Mais pour varier son ennui.

« Car vous savez, madame, qu'il s'ennuie partout, et même, ne vous en déplaise, quand il est auprès de vous, surtout quand vous vous avisez de vouloir régler ou ses mœurs ou sa dépense[1]. »

Lettre curieuse, dont les détails font surtout honneur à madame d'Hervart, et nous la font aimer de plus en plus comme l'amie attentive et compatissante de la Fontaine, tâchant d'être sa directrice, n'y réussissant guères mais ne se lassant pas des travers du vieux poëte, du désordre de sa vie, de la brusquerie de ses manières, ni même de ses ennuis qu'il ne cachait pas. Rien dans la Fontaine ne rebutait madame d'Hervart; elle n'exigeait de lui aucune assiduité, aucune attention, et elle pensait sans cesse à lui qui pensait peu à elle. Le bonhomme, dans cette lettre de Vergier, son disciple, son compagnon de plaisir et de monde, ne paraît guère en beau; il est moins aimable que nous ne voulons nous le figurer. Mais Vergier lui-même ne paraît point en beau, et je lui sais mauvais gré de sa sévérité méprisante pour la Fontaine. Je reconnais là

[1] *Œuvres* de Vergier, t. II, p. 84.

l'égoïsme intolérant qui règne ordinairement entre épicuriens, les gens du monde les moins disposés à se rien passer entre eux.

Pavillon n'était pas, comme Vergier, un disciple et un imitateur de la Fontaine; mais il s'était fait aussi une réputation dans la poésie légère. Il n'était pas non plus de la société du bonhomme; il était d'un monde plus sérieux, quoiqu'il excelle aussi dans la galanterie et dans la moquerie ingénieuses; il n'allait jamais jusqu'à la licence. Homme de goût, très-savant dans les lettres, écrivain spirituel, nommé membre de l'Académie française, en 1691, après la mort de Benserade; ami de Boileau, d'abord magistrat, neveu de Pavillon, évêque d'Aleth, qui fut presqu'un saint, il gardait, soit dans sa vie, soit dans ses écrits, la réserve et la décence qui convenaient à sa famille et à son âge. Quoique galant par habitude et faiseur de petits vers, il n'avait, étant vieux, ni les propos ni les manières qui dans la Fontaine étonnaient, selon Vergier, les jeunes filles du monde peu austère de madame d'Hervart.

Si je pouvais vous voir souvent sans m'engager,

écrit-il à une jeune dame qui lui reprochait qu'il ne l'allait pas voir,

Je ne voudrais faire autre chose.
Mais pardonnez-moi, si je n'ose

M'exposer désormais à ce charmant danger.
C'est en vain que mon cœur serait fidèle et tendre;
Un barbon à l'amour doit-il s'abandonner?
On ne peut trop craindre d'en prendre,
Quand on ne peut plus en donner[1].

L'art et le mérite de ces petits vers de société, que je ne veux pas trop vanter, que je ne veux pas non plus trop déprécier, étaient de pouvoir tout dire avec esprit et avec grâce, c'est-à-dire avec bienséance, non pas la bienséance d'un parloir de couvent, mais d'un salon de bonne compagnie.

Le sérieux, qui ne fait jamais tort à l'agrément et qui même le soutient, se rencontre partout dans Pavillon. Tandis que Vergier, à Londres, en 1688, en pleine révolution, faisait une chanson de fade galanterie pour madame d'Hervart et ne paraissait pas se douter de la gravité des événements, Pavillon, qui avait, parmi ses amis, des protestants, grands partisans de 1688, qui lui vantaient la révolution et ceux qui l'avaient faite, c'est-à-dire le prince et la princesse d'Orange, fille de Jacques II, Pavillon ne se laisse pas prendre à ces louanges, il fait ses réserves : « Il n'y a rien de si spirituel que l'éloge que vous faites de madame la princesse d'Orange, écrit-il à madame de Pelissari, une de ses amies protestantes et exilée; elle n'a jamais été peinte avec tant de force et tant de grâce, et, si je

[1] Pavillon, p. 96. Paris, 1720.

pouvais oublier la dernière action de sa vie, je la reconnaîtrais avec plaisir dans le portrait que vous m'avez envoyé :

Cette princesse est fort aimable;
Elle est, si vous voulez, en tout incomparable;
Elle a de la bonté, de l'esprit, du savoir
Et toutes les vertus ensemble;
Mais Dieu vous préserve d'avoir
Une fille qui lui ressemble!

« Il faudrait prendre garde de trop près à ce que l'on ferait avec des enfants d'un pareil mérite, et je ne connais point de père qui en voulût de si habiles à succéder. On n'a pas eu dessein, dites-vous, de pousser les choses à l'extrémité où elles sont : cette entreprise n'était seulement que l'effet d'un zèle qui ne prétendait autre chose que la conservation de la religion protestante.

A l'égard de l'intention,
Au jugement du ciel un chrétien l'abandonne;
Mais souffrez que l'homme soupçonne
Un acte de religion
Qui s'empare d'une couronne[1]. »

Ce que Pavillon a de sagesse épicurienne est aussi de meilleur aloi et de meilleur ton que ce qu'en a Vergier. On sent partout, dans ce mondain aimable et honnête, le goût de l'ordre et de la règle; rien de

[1] Pavillon, p. 18.

grave et de guindé, mais rien non plus de licencieux et de désordonné. Donne-t-il une direction de vie à l'une de ses amies du monde, quelle expérience, quels préceptes de bon goût et de bon sens, égayés seulement d'une pointe de malice ou de galanterie!

Soyez par tous aimée et vivez sans amour;
Dormez toute la nuit, travaillez peu le jour;
Gardez avec grand soin ce qu'on ne peut vous rendre;
Laissez parler le monde et faites toujours bien;
Ne prêtez point, n'empruntez rien;
Toujours égale, toujours saine;
Un revenu commode et des plaisirs sans peine;
Soyez dévote sans excès;
Nulle affaire, point de procès;
Exempte de haine et d'envie,
Et, contente de votre sort,
Vivez sans crainte de la mort,
Mourez sans regretter la vie.
Iris, voilà les vœux que mon cœur fait pour vous.
S'ils ne répondent point aux vôtres,
Parlez, il lui sera plus doux
Et plus aisé d'en faire d'autres[1].

On voit que, si je mets Pavillon dans l'école de la Fontaine, ce n'est pas qu'il ait tout à fait le même fond d'idées et de sentiments que le bonhomme : c'est pour avoir beaucoup pris de sa gaieté et de sa délicatesse, de sa malice sans méchanceté, avec un tour de correction dans le style et dans la vie que la Fontaine ne se piquait point d'avoir, ou dont tout le monde croyait

[1] Pavillon, p. 357.

qu'il pouvait se passer. Les deux pièces de Pavillon, que je comparerais le plus volontiers avec la Fontaine, sont : *le Gentilhomme de l'arrière-ban en* 1689, et la fable intitulée : *l'Honneur, le Feu et l'Eau.*

On sait qu'en 1689 Louis XIV convoqua l'arrière-ban de la noblesse. Il croyait y trouver une force; ce ne fut qu'un embarras pour l'armée, un ridicule pour la noblesse de province et un dernier coup porté à la féodalité ou à ce qui en restait encore. Ces hobereaux du temps passé ou ces nobles d'hier, qui venaient à l'armée avec beaucoup de vanité et peu d'usage des armes, excitèrent partout des risées, des satires, des épigrammes. C'est l'usage en France de railler volontiers ce qui est vieux et suranné, et il n'y a pas de pays où la vieillesse soit plus vite en face d'une jeunesse pressée de la croire inutile. La vieillesse devrait, dans un pays de ce genre, tâcher de discerner les services qu'elle peut rendre encore, au lieu de se targuer de ses souvenirs. Au ridicule du passé, s'ajoutait contre l'arrière-ban le ridicule des bourgeois-gentilshommes, qui avaient acheté des lettres de noblesse et qui se trouvaient avoir acheté des lettres de service. C'est un de ces soldats malgré lui que Pavillon fait parler dans son piquant tableau du *Gentilhomme de l'arrière-ban :*

Dans ma maison des champs, sans chagrins, sans envie,
Je passais doucement ma vie

Avec quelques voisins heureux,
Peu guerriers et fort amoureux.
Ma bergère, mes prés, mes bois et mes fontaines
Ou faisaient mes plaisirs, ou soulageaient mes peines.
J'allais à Paris rarement;
Mais Paris quelquefois venait dans mon village
Me voir et manger mon potage.
Je les traitais fort sobrement;
Mes pigeons, mes poulets, tout leur semblait charmant.
On parlait de l'amour et jamais de la guerre.
Je plaignais le roi d'Angleterre,
Sans dessein de le soulager;
Je laissais aux héros le soin de le venger.
La gloire et les honneurs n'étaient pas ma faiblesse,
Et je me piquais de noblesse,
Seulement pour ne pas payer
La taille et les impôts que paye un roturier.
Aujourd'hui j'ai regret d'être né gentilhomme;
Ce titre glorieux m'assomme;
Hélas! il me contraint, dans ce malheureux an,
De paraître à l'arrière-ban.
O vous, mon bisaïeul de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étaient que l'aune et l'écritoire,
Qui viviez en bourgeois et poltron et prudent,
Reconnaissez en moi votre vrai descendant!
Pourquoi de votre argent votre fils et mon père
Ont-ils acquis pour moi ce qui me désespère,
Cette noblesse enfin, qui par nécessité
Me fait être guerrier contre ma volonté?[1]...

La fable de Pavillon, *l'Honneur*, *le Feu et l'Eau*, quoique se rapprochant de la Fontaine par le genre de poésie, s'en éloigne sur un point important : elle

[1] Pavillon, p. 375.

est d'invention au lieu d'être de tradition. J'examinerai plus tard quel est le mérite de l'invention dans la fable. Je l'estime beaucoup moins qu'on ne le fait, et je vois que la Fontaine ne semblait pas s'en soucier beaucoup, puisqu'il n'a inventé le sujet de presque aucune de ses fables. De plus, celles qu'il a inventées sont peut-être les moins bonnes. Le défaut des fables d'invention, c'est qu'exprimant la pensée particulière des auteurs par une allégorie qu'ils inventent et qui n'est pas une tradition générale et populaire comme les allégories d'Ésope, elles ôtent à la fable un de ses principaux avantages, celui d'être acceptée et crue par tout le monde, c'est-à-dire ce qui en fait la vraisemblance poétique. D'un autre côté, dans les fables d'invention, les personnifications abstraites dominent; ce ne sont plus des animaux, le lion, le renard, le loup, l'âne, la cigogne, qui remplissent la fable : ce sont des êtres fictifs, des qualités et des défauts de l'homme, l'ambition, le plaisir, l'humilité, l'honneur. Qui doute de l'entretien du renard et du corbeau? il y a prescription pour y croire. Au contraire, qui ajoute foi aux actions et aux conversations des personnages abstraits, si chers aux fabulistes modernes? Voyez, par exemple, la fable de Pavillon :

Un jour le Feu, l'Honneur et l'Eau
Conclurent de faire voyage...
Ils partirent tous trois par un temps assez doux;

Mais, comme en voyageant quelquefois on s'égare,
« Convenons, dirent-ils, chacun d'un rendez-vous,
Si quelque accident nous sépare. »

Le Feu dit que, quoiqu'il soit fort visible, il y a des lieux et des moments où on ne le voit pas. Ce n'est donc pas à la lueur seule qu'il faut le reconnaître :

Où vous verrez de la fumée,
Vous me trouverez à l'instant.

L'Eau enseigne aussi à quels signes on pourra la trouver.

L'Honneur, ce fantôme adoré,
Qui dans le devoir tient nos belles
Et pour qui nos guerriers, d'un cœur délibéré,
Vont affronter la mort sous des formes cruelles,
L'Honneur, dis-je, voulant parler,
« Pour moi, s'écria-t-il, je ne le puis céler,
Gardez-moi, mais si bien que rien ne nous sépare;
Ayez sur moi des yeux d'Argus;
Car, si loin de vous je m'égare,
Vous ne me retrouverez plus [1]. »

[1] Il y a dans la Correspondance de Grimm, tome XIV, page 312, avril 1789, une fable de M. Grainville, imitée ou plutôt calquée de celle de Pavillon :

Dans un pays (ce n'était pas en France,
Et son nom même est perdu par malheur),
On dit que le Plaisir, suivi de l'Espérance,
Un jour sur son chemin rencontra la Pudeur.
Puisque le hasard nous rassemble,
S'écria le plus gai des dieux,
Tous trois, si vous voulez, nous ferons route ensemble.
— Très-volontiers. Alors par maints propos joyeux,
Par le plus léger badinage.

L'idée de cette fable est excellente ; mais comme on voit, dès les premiers mots, qu'au lieu de procéder de l'imagination populaire, elle procède de l'imagination d'un poëte ingénieux! Qui peut se figurer l'association que font entre eux l'honneur, le feu et l'eau, et leur voyage et leurs rendez-vous? Comme la vraisemblance manque! Le poëte veut nous avertir que l'honneur est plus impossible à retrouver que le feu et l'eau ; sa fable n'est qu'une métaphore, au lieu d'être une action; ses personnages n'ont pas de corps. Ils ont, dit-on, le mérite d'avoir été inventés par le poëte : qu'importe qu'il les invente, s'il ne les fait pas vivre? L'imagination populaire a peut-être moins d'esprit que Pavillon; mais elle a le don de savoir admirable-

Le Plaisir sut tromper les ennuis du voyage;
Mais il fallut se séparer :
On ne peut pas toujours aller de compagnie,
Et puis, d'ailleurs, tout prend fin dans la vie.
Où pourrons-nous nous rencontrer?
Dit alors le Plaisir; car votre connaissance
M'est précieuse, en vérité.
Le froid séjour de la vaine opulence
En aucun temps n'est par moi fréquenté. —
Moi, je suis trop souvent, interrompt l'Espérance,
Chez les amants et les gens à projets. —
Pour moi, dit à son tour la Pudeur ingénue,
Quand une fois on m'a perdue,
On ne me retrouve jamais.

Cette imitation, qui est presque un plagiat, prouve-t-elle que la fable de Pavillon était encore connue en 1789, ou déjà oubliée, puisqu'on pouvait l'imiter de si près, sans que Grimm dît un mot de l'original? Quoi qu'il en soit, le Plaisir, l'Espérance et la Pudeur ne sont point des personnages plus vivants et plus vraisemblables que le Feu, l'Eau et l'Honneur.

ment choisir les personnages qu'elle appelle à la vie; elle sait ceux qui sont capables de vivre, et ceux qui ne le sont pas. Aussi, dans les vieilles fables, il n'y a pas, je crois, un seul personnage abstrait.

Pavillon rappelle parfois la Fontaine par la grâce élégante de ses vers, sans qu'il cherche à l'imiter. Senecé le rappelle aussi; mais il vise à l'imitation, il est visiblement et veut être l'élève de la Fontaine. Il l'invoque comme son modèle [1], il fait comme lui des contes; mais il a le bon esprit de ne pas les faire licencieux et de ne pas, comme Vergier et Grécourt, imiter le maître dans son libertinage, ne l'imitant pas dans son génie. Il a dans ses récits des tours, des pensées, des réflexions qui font souvenir de la Fontaine. Voyez le conte de *la Confiance perdue:*

Aussi tout étendu dormit-il comme un roi:
Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme;
Je pense au rebours, quant à moi.

Senecé a fait encore des poëmes moitié comiques et moitié sérieux, comme quelques-uns des poëmes de la Fontaine [2]. *Les Travaux d'Apollon*, par exemple,

[1] Dieu fasse paix au gentil Arioste
Et daigne aussi mettre en lieu de repos
Jean la Fontaine.

(Début du conte du *Parfait amour*. *Œuvres* de Senecé, édit. de M. Auger, 1806, p. 1.)

[2] Voyez dans la Fontaine les poëmes d'*Adonis*, de *Psyché*, du *Quinquina* et même de *Saint-Malo*.

ont beaucoup d'esprit et de gaieté. Ils portent aussi la trace des différentes influences littéraires du temps : la moquerie contre les médecins comme dans Molière, la vieille mythologie tournée en caricature comme dans Scarron, dans Boursault[1], dans l'*Amphytrion* de Molière lui-même. Voyez la colère de Pluton contre Esculape, qui vient de ressusciter Hippolyte pour complaire à Diane :

Déjà le demi-dieu[2], par son père inspiré,
Signalait son savoir des hommes adoré;
Déjà de ses secrets les merveilles hardies
Reléguaient aux enfers l'essaim des maladies;
Et, toujours bienfaisant, à la honte des dieux,
Il dérobait la terre aux châtiments des cieux,
Quand, par une entreprise à son art interdite,
Pour complaire à Diane il ranime Hippolyte.
Et, forçant de fléchir l'inflexible Destin,
Des griffes de la mort il ravit son butin.
Alors de l'Achéron le monarque barbare
D'un coup de son trident entr'ouvrit le Ténare,
Et sur un tourbillon de bitume et de poix
Pousse au ciel obscurci sa foudroyante voix :
Est-ce de ton aveu qu'on me fait cet outrage,
Jupiter? N'es-tu pas content de ton partage?
Et cet audacieux, superbe de son art,
Vient-il me déclarer la guerre de ta part?
Ah! si je le croyais!... La nature tremblante
A ce cri menaçant, frissonne d'épouvante.
Jupiter, d'un souris, rasséréñant les airs :

[1] Voyez le *Phaëton* de Boursault.
[2] Esculape, fils d'Apollon

Cesse de t'alarmer, dit-il, roi des enfers;
Pour un qu'ôte Esculape à ton empire sombre,
Bientôt ses successeurs t'en enverront sans nombre[1].

Comme la Fontaine encore, Senecé raille volontiers les femmes, et, comme la Fontaine aussi, il les aime et il en est aimé. Il prétend qu'il a traduit de Quévédo, auteur espagnol, sa pièce intitulée *Orphée;* il y a mis certainement une pointe de gaieté française :

Pour ravoir sa femme Eurydice,
Orphée aux enfers s'en alla;
Est-il si bizarre caprice
Dont on s'étonne après cela?

Dans un accès de ce délire
Où son jugement se perdit,
Pouvait-il chercher rien de pire
Ni dans un endroit plus maudit?

Il chanta des airs pitoyables,
Dont le tendre accompagnement
Suspendit la fureur des diables
Et des coupables le tourment.

Sa voix ne touchait pas leur âme,
Mais la seule admiration
Qu'un sot, pour recouvrer sa femme,
Témoignât tant de passion.

Alors Pluton, hochant la tête,
Dit au chanteur alangouri :

[1] Senecé, p. 72

O maître fou comme poëte,
Et beaucoup plus comme mari!

Proserpine est bonne diablesse;
Mais je te jure, sur ma foi,
Que les six mois qu'elle me laisse
Ne sont pas les moins gais pour moi.

Fût-elle aux cieux cent ans encore
Pour se soustraire à mon pouvoir,
Je n'irais point sur la mandore
Braire en bémol pour la ravoir.

Quand tu conçus quelqu'espérance
De nous fléchir par tes accords,
Ignorais-tu que le silence
Est le charme unique des morts?

Puisqu'une impertinente flamme
Bour le troubler t'a fait venir,
Parques, qu'on lui rende sa femme:
On ne saurait mieux le punir [1].

Nous n'avons de Senecé qu'une fable, et elle a le malheur que la Fontaine avait traité le sujet avant lui. Je ne sais donc pas pourquoi l'élève a refait ce que le maître avait bien fait; non qu'il n'y ait quelques jolis vers dans la fable de Senecé, *le Chat et le Renard :*

Expédients pour se tirer d'affaire.
Sont dans la vie un secours nécessaire;
Qui trop en a n'est pas le mieux loti;

[1] Senecé, p. 166.

Le nombre y nuit; mais le plus salutaire
C'est d'être habile à prendre son parti [1].

Je ne veux pas comparer la fable de Senecé, pied à pied, avec celle de la Fontaine, et punir de cette façon l'élève d'avoir lutté contre le maître; mais je suis forcé de dire que les cinq vers de Senecé, quoiqu'ils aient l'air d'avoir une certaine précision, n'expriment pas aussi nettement la morale de la fable que les trois vers de la Fontaine :

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon [2].

La Fontaine sait bien que le mot *expédient* veut dire un secours pour se tirer d'affaire; il se contente donc du mot pour exprimer son idée, et, s'il ajoute quelque chose, c'est pour expliquer de quelle manière le nombre nuit en nous faisant incertains. La conclusion du vieux poëte est plus nette et plus vive que celle de son successeur : N'ayons qu'un expédient, mais qu'il soit bon. Soyons, nous dit au contraire Senecé, soyons habiles à prendre notre parti. Quoi donc? choisir entre plusieurs partis? Cette habileté n'est pas celle que veut préconiser la fable. Les plus habiles, selon la fable, sont ceux qui n'ont qu'un parti à prendre: avoir trop de quoi délibérer est souvent le

[1] Senecé, p. 162.
[2] Liv. IX, f. XIV.

moyen d'avoir trop de quoi se tromper. J'aime donc mieux la moralité de la Fontaine : elle est plus précise et plus ferme.

Voyons maintenant dans Senecé l'action et les personnages qui, depuis la Fontaine, font une si grande partie de la fable :

> En attendant, sous un épais bocage,
> Temps propre à faire une exécution,
> Un vieux renard, avec un chat sauvage,
> Passait une heure en conversation.

Cette heure de conversation sous un bocage me paraît s'éloigner un peu des mœurs des personnages. Ceux de la Fontaine ont, il est vrai, beaucoup des mœurs humaines, comme doivent en avoir tous les héros de la fable; mais je retrouve aussi en eux les mœurs du chat et du renard, et c'est ce mélange des mœurs de l'animal et de celles de l'homme qui me plaît et m'attire :

> Le Chat et le Renard, comme beaux petits saints,
> S'en allaient en pèlerinage.
> C'étaient deux vrais tartufs [1], deux archipatelins [2],
> Deux francs patte-pelus [3], qui des frais du voyage,
> Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
> S'indemnisaient à qui mieux mieux.

Ces maraudeurs de voyage me paraissent plus vrais

[1] Hypocrites.
[2] Trompeurs.
[3] Faisant patte de velours.

chats et plus vrais renards que nos causeurs du bocage de tout à l'heure :

Le chemin étant long et partant ennuyeux
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.

La dispute a pour nous l'avantage de nous mettre aussitôt dans la question, à savoir quel est le plus habile.

Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses en sac.
Moi, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Les causeurs du bocage dans Senecé n'arrivent pas si vite à leur sujet ; on voit qu'ils aiment à faire la conversation :

O genre humain, perverse nation !
Dit le Renard, quel dieu pour nous propice,
Nous délivrant de ton oppression,
Érigera la chambre de justice
Qui doit punir ta malversation !

Cette allusion contre les financiers poursuivis sous Louis XIV ou dans les premiers temps de la régence, pouvait faire rire les contemporains de Samuel Bernard et de Law ; mais le langage est trop celui d'un moment particulier de notre histoire pour être le lan-

gage naturel des chats et des renards de tous les temps. Après l'allusion contre les financiers, vient une digression contre les chiens de chasse, qui est plus vraisemblable de la part du renard :

Ce qui surtout est digne du tonnerre,
C'est que le chien, ce lâche déserteur,
Ce parasite impudent et flatteur,
Assiste l'homme à nous faire la guerre.
On s'en pourrait toutefois consoler,
S'ils y venaient en bêtes de courage.
Ils trouveraient souvent à qui parler.
Mais cent contre un!...
. . . . . .
Bêtes et gens signalent leur effort;
Abois de chiens, cris de valets s'unissent;
Dans les vallons les échos retentissent;
Et ce fracas est pour un lièvre mort.
Ce que j'en dis, ce n'est pas pour mon compte:
J'ai force tours, par moi seul inventés,
A renvoyer, avec leur courte honte,
De vingt châteaux les hourets[1] ameutés
Au bel esprit il n'est rien d'impossible;
Je veux t'instruire, et tu peux faire état
De mes secrets. Pour moi, reprit le chat,
Je n'en ai qu'un; mais il est infaillible.

Voilà enfin nos deux interlocuteurs amenés au sujet de la fable; mais qu'ils ont été lents! que de détours! que de paroles oiseuses! La Fontaine va plus vite, et, une fois arrivé à la dispute, comme il sait la peindre!

[1] Hobereaux.

Eux de recommencer la dispute à l'envi,
Sur le que si, que non...

Bientôt les chasseurs et la meute accourent : le renard emploie tous ses tours, toutes ses ruses, et, malgré tous ses tours, malgré toutes ses ruses, il est pris et tué. Voyons d'abord Senecé :

Maître matou n'en fait point à deux fois,
Grimpe au sommet d'un chêne qui le cache,
Et là, des chiens méprisant les abois,
Gronde ces mots, retroussant sa moustache
« Compère, hélas! je te l'avais bien dit :
Trop de savoir perd celui qui s'y fie.
Vive un bon choix! heureux qui n'a d'esprit
Qu'autant qu'il faut pour conserver sa vie!

Ce dénoûment est bien raconté ; mais celui de la Fontaine me paraît plus simple et plus vif encore ; on n'y sent ni art ni effort de style :

Le Chat dit au Renard : Fouille en ton sac, ami :
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr. Pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles,
Et ce fut partout sans succès...
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Trouvant les deux fables l'une à côté de l'autre, le

successeur à côté du devancier et l'élève à côté du maître, je n'ai pu résister au plaisir de prouver, une fois de plus, la supériorité de la Fontaine, même quand le successeur est un poëte ingénieux, piquant, et qu'il sait profiter des ressources qu'il trouve dans l'étude de son maître.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON

LES FABULISTES CONTEMPORAINS DE LA FONTAINE
MÉNAGE — COMMIRE — FURETIÈRE — FIEUBET — GRÉCOURT
LENOBLE — FÉNELON

J'ai voulu expliquer pourquoi Boileau, dans son *Art poétique*, n'avait parlé ni de l'apologue ni de la Fontaine, quoique l'apologue soit un genre de littérature très-accrédité même avant la Fontaine et plus encore après lui. J'ait dit que ce genre de littérature ne passait pas pour appartenir à la poésie, mais à la prose. Telle était l'opinion de Patru, un des juges les plus autorisés en matière d'esprit, et nous avons vu que la Fontaine était tout près de s'incliner devant cette autorité. C'est pour cela, et non pour de mesquines raisons de jalousie, que Boileau n'a fait mention ni de la fable ni de la Fontaine. La Fontaine fut

presque le premier à faire entrer la fable dans la poésie, et il la fit entrer par la porte de la poésie légère, qui ne comptait pas non plus parmi les genres ayant droit de cité dans l'*Art poétique*. J'ai indiqué quels étaient ses élèves dans la poésie légère; je dois indiquer maintenant quels étaient ses devanciers, ses contemporains et ses successeurs au dix-septième siècle, dans le genre de l'apologue, soit que l'apologue fût traité en vers latins ou en vers français.

La poésie latine, qui, au seizième siècle, traitait volontiers l'apologue, n'avait point perdu cette habitude au dix-septième siècle, en France et ailleurs. Je trouve, dans les poésies latines de la jeunesse de Milton, une fable racontée en vers latins élégants et précis : c'est un fermier qui avait dans son champ un pommier donnant chaque année quelques fruits très-beaux, que le fermier offrait à son propriétaire. Celui-ci, ravi de la beauté des fruits, fit transporter l'arbre dans la cour de sa maison; l'arbre y périt, et le propriétaire repentant se disait : « Pourquoi ne pas m'être contenté des pommes que me donnait mon fermier? Pour avoir voulu trop, j'ai perdu mon arbre et ses fruits [1]. »

En France, parmi les fabulistes latins du dix-sep-

[1] Voir cette fable latine à la fin du volume.

tième siècle, le plus célèbre est le jésuite Commire; mais je dois citer aussi Ménage.

Le savant dans Ménage a fait tort à l'homme de lettres. Ménage avait beaucoup d'esprit; il aimait le monde, et y était fort goûté; il tournait aussi bien qu'aucun poëte de l'hôtel de Rambouillet, les petits vers galants, les madrigaux et les ballades; enfin mademoiselle de Scudéry lui reprochait d'être un coquet[1]. Cependant la renommée de l'érudition de Ménage a caché, pour ainsi dire, ses autres talents. Il est aussi un fabuliste, et son *Vieux Lion*, qui date de 1652, aurait mérité d'être imité de plus près par la Fontaine.

« Un vieux lion d'Afrique gisait couché dans la forêt, accablé par les ans et dépourvu de force. Autour de lui s'étaient rassemblés les chiens petits et grands, non pas ces braves chiens de chasse qui font retentir les forêts de leurs aboiements, non pas ces bons chiens de bergers qui défendent les moutons, non pas ces chiens fidèles qui veillent à la porte des riches; mais ces chiens hargneux, toujours prêts à mordre les hôtes de leur maître, timides contre les voleurs et contre les loups. Le lion est devenu le jouet de cette troupe de lâches. Un d'entre eux, tout frisé et tout paré, nourri dans le sein des dames, sans cesse ca-

[1] Voir, sur Ménage comme poëte et homme du monde, le troisième volume de mon *Cours de littérature*, chap. 50 : *de la Pastorale dans Segrais*, etc.

ressé, au poil brillant et poli, aboyait de loin contre le lion ; il reprochait au vieillard épuisé de forces sa vieillesse, son col chauve et sans crinière ; puis, non content de ces outrages, il s'approche, lève sa jambe, salit la cuisse du lion, lui mord la queue et lui arrache les poils de la barbe. L'indignation rend le courage au vieux lion, et, rassemblant ce qui lui restait de force, il étend la griffe et brise la tête de l'aboyeur. Aussitôt tous les chiens s'enfuient, la queue entre les jambes, et cessent d'insulter le vieux lion [1]. »

1 Magnâ jacebat pœnus in sylvâ leo,
Senio confectus et defectus robore.
Circum jacentem belluam stabant canes,
Stabant catuli, non illi venatici
Clamore magno qui nemora circumtonant;
Non pastorales, fida vis balantibus;
Non divitum altas fidi qui servant domos;
Sed qui immerentes dente vexant hospites,
Ignavi adversùm fures, adversùm lupos.
Imbelli turbæ jocus est infirmus leo.
Hos inter unus, crispulus, venustulus,
Puellularum qui nutritus in sinu,
Qui delenitus, corpus fecerat nitens,
Latrare procul : defecto viribus seni
Senium exprobrare, objicere deciduas jubas.
Nec his contentus crispulus conviciis,
Accedit propiùs, meiens conspurcat femur,
Et mordet caudam, et barbam vellicat seni.
Animum jacenti revocat indignatio;
Vires infirmus colligit superstites,
Et pede sublato frangit latranti caput.
Fugiunt paventes, caudâ demissâ, canes,
Senem leonem deridere desinunt.

(*Poésies latines, grecques et françaises* de Ménage, 7e édit. — Paris, 1680, p. 14.)

Le lion dans la Fontaine est de même :

..... attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes,
Quand, voyant l'âne même à son antre accourir :
« Ah! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. [1] »

Ce tableau du vieux roi outragé est admirable, et les deux derniers vers sont épiques. Mais j'aime mieux le dénoûment de Ménage : la vieillesse outragée est vengée, et la justice a dans la fable la part que nous aimons qu'elle ait dans l'histoire.

Une des fables du père Commire a eu la gloire d'être traduite par la Fontaine. Il est vrai que cette traduction est une des fables les plus faibles de la Fontaine, et je ne suis pas fâché que la poésie ait, ce jour-là, manqué au poëte, parce que sa fable manquait de générosité. La fable du père Commire, le *Soleil et les Grenouilles*, est une satire contre la Hollande, qui s'alarmait pour son indépendance des conquêtes que Louis XIV avait faites en Flandre. Changeant de parti, elle devint l'alliée de l'Espagne qu'elle ne craignait plus, et l'ennemie de la France dont elle redou-

[1] Liv. III, f. XIV

tait la domination. La vanité nationale de la France se blesse aisément, et, comme l'orgueil de Louis XIV, qui s'irritait de se voir contrarié par ce petit État, s'accordait avec la vanité nationale, ce fut partout un concert de reproches contre les Hollandais. Tous les poëtes latins et français du temps attaquèrent à l'envi ces républicains qui ne voulaient pas sacrifier à la France l'indépendance qu'ils avaient conquise sur l'Espagne. Le père Commire fit sa fable, qui eut un grand succès et qui fut traduite par la Fontaine, par Furetière et par le père Bouhours.

« Les grenouilles, habitantes des marais, race ambi-
« guë, moitié terrestre et moitié aquatique, née dans
« la fange, avaient vu prospérer leur État, grâce à la
« protection du Soleil. C'était par son secours qu'elles
« avaient chassé les taureaux qui paissaient au bord
« de leurs marais... Elles avaient même osé aborder
« la vaste mer, et souvent elles avaient provoqué et
« vaincu les poissons les plus formidables. Elles de-
« vinrent orgueilleuses, et, ce qui est pis, ingrates.
« Elles commencèrent à être jalouses de la gloire du
« Soleil et à regarder de mauvais œil l'astre qu'adore
« l'univers... Elles l'insultent par leurs coassements
« et leurs clameurs; elles osent même le menacer;
« elles lui signifient qu'il ait à s'arrêter dans sa course
« céleste, et, comme le Soleil continuait à éclairer
« le monde de ses feux, elles s'efforcent d'entraver

« sa marche. Elles agitent la vase de leurs marais « et la font bouillonner : une noire vapeur s'élève « du fond des marécages et cache la lumière du « jour sous un épais nuage. Le roi des astres sou- « rit de cette insolence : Vos traits retomberont « sur votre tête, dit-il; et, rassemblant ses rayons « dispersés sur le monde, il change ces noires vapeurs « en foudre et en grêle retentissante. Les Grenouilles « sont accablées par une épouvantable tempête. En « vain, elles cherchent à se cacher sous leurs joncs « épais; en vain elles s'enfoncent dans la vase pour « échapper au désastre : le Soleil brûle tout par ses « feux et dessèche les marais qui leur servaient de re- « fuge. Les Grenouilles périssent sous ces traits en- « flammés, et deviennent la proie des milans et des « corbeaux. Alors une d'entre elles, plus sage que les « autres, dit en mourant : Nous sommes justement « punies d'avoir payé les bienfaits par l'insulte. Puis- « sent nos malheurs avertir nos descendants de res- « pecter les dieux[1] ! »

[1] Ranæ paludis incolæ, ambiguum genus
Limoque cretum, res in immensum suas
Favore solis auxerant, et jam boves,
Vicina circùm quæ tondebant gramina,
Ipsasque ripis pepulerant metu feras.
Quin se profundo credere ausæ gurgiti,
Facto siluros atque thynnos agmine,
Et provocarant sæpè et sæpè vicerant.
Hinc fastus illas cepit et superbia,

La fable du père Commire est l'emblème de la guerre de Hollande, telle que la comprenait la France,

Majusque crimen, gratiarum oblivio.
Patroni solis invidere gloriæ
Ingrata gens occœpit, ac liventibus
Oculis tueri mundo adoratum jubar,
Nec se protervis abstinent conviciis :
Nàm sive ad Indi littora obvertit rotas,
Equos Ibero sive lavit flumine;
Sive arduam Leonis ascendit domum,
Lunæve radiis cornua offudit suis,
Ranæ coaxant et clamore incondito
Queruntur omnia perdere. Ultrices simul
Minantur iras, ni stet immotus polo.
Pergenti terras flammeo non segniùs
Lustrare curru, perfidæ tentant viam
Obstruere. Fundo ab imo, cœnosos lacus,
Ulvasque putres et solo resides aquas
Pedibus petulcis commovent : cœlo vapor
Consurgit ater et diem caligine
Turbat serenum. Risit astrorum parens:
« Et ista vestrum tela recident in caput,
Procaces, inquit, bestiæ. » Ergo colligit
Quos dissiparât radios, inque fulmina
Nigros vapores, inque densam grandinem,
Momento vertit, et miseras tristi opprimit
Ranas procellâ. Frustrà juncis corpora
Certant opacis tegere; frustrà, sub luto
Defossæ, sperant publicæ stragi eripi :
Sol rapidus haurit cuncta, et ipsas ignibus
Absumit undas. Ranæ semiustæ crepant,
Milvisque et corvis dulce præbent pabulum.
Quarum una fertur cæteris consultior
Dixisse moriens : Jure pœnam exsolvimus,
Quæ pro benefactis sola reddidimus mala.
At vos, nepotes, discite vereri Deos.

(*Œuvres latines* du P. Commire, Paris, 1704, page 134.)

cette guerre de Hollande qui fut peut-être la plus impolitique des guerres de Louis XIV et qui fut aussi la plus populaire. Comme nous n'avons point à juger ici la guerre de Hollande, mais la fable de Commire, nous ne pouvons pas, quel que soit notre goût pour les vers latins, ne pas remarquer combien toute cette allégorie est froide, outre qu'elle est injurieuse. A force de songer aux Hollandais, Commire a oublié qu'il s'agissait des Grenouilles dans sa fable, et que leurs guerres avec les taureaux et avec les poissons choquaient la vraisemblance. La Fontaine qui, en mettant des animaux en scène au lieu d'hommes, a toujours eu soin de ne pas forcer leur nature, n'a pas fait des grenouilles du père Commire les adversaires des taureaux et des poissons ; il se contente de dire qu'avec les cris qu'elles poussaient contre le soleil, on ne pouvait dormir en paix :

S'il l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient par leurs cris
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, allait tout consumer :
Il fallait promptement s'armer...
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours ; et pourtant

Grenouilles devraient se taire
Et ne murmurer pas tant;
Car, si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir;
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir[1].

La Fontaine a ôté à l'allégorie du père jésuite ce qu'elle avait de pompeux et de faux : il est plus simple, mais il n'est ni piquant ni gracieux. Je ne sais vraiment pas si Furetière, qui traduisit cette fable, ne l'emporte pas sur la Fontaine; petite gloire, après tout, d'être meilleur que la Fontaine là où la Fontaine est mauvais. Voici, par exemple, quelques vers bien tournés :

Mais le Dieu, souriant de cette folle guerre :
« Tous vos traits, leur dit-il, vont retomber sur vous. »
Aussitôt, animé d'un trop juste courroux,
De ces noires vapeurs il forme son tonnerre,
En grêle il épaissit les airs.....
Les malheureuses, sous les eaux,
Dans la bourbe et dans les roseaux
Vont en vain chercher des asiles[2].

Je suis fâché de donner à Furetière cette supériorité

[1] Liv. XII, f. XXIV.

[2] Je ne veux rien citer de la fable du P. Bouhours, sauf les quatre derniers vers :

Vous donc qui viendrez après nous,
Si de notre malheur vous avez connaissance,
En l'apprenant souvenez-vous
Qu'il ne faut pas des Dieux mépriser la puissance.
(*Recueil de Vers choisis*, 1701, p. 14.)

d'un moment sur la Fontaine. Il s'était fait l'ennemi de la Fontaine à l'Académie, et dans ses *factums* il l'attaque de la manière la plus injurieuse, lui reprochant ses contes, ne parlant pas de ses fables et l'accusant de n'être assidu à l'Académie que pour les jetons qu'on y gagne, « dont il est si avide, dit-il, qu'il s'en fait indemniser par ceux qui sont cause qu'il s'absente [1]. »

Le père Commire a fait plusieurs fables allégoriques de ce genre. Dans la fable du *Coq*, je trouve encore les Hollandais sous l'emblème des oies, l'Espagne figurée par le lion, la Prusse par le faucon, Montecuculli par le coucou, l'Autriche par l'aigle, l'électeur de Cologne par la colombe, l'évêque de Munster par le cygne, et l'évêque de Paderborn par le rossignol. La France est représentée par le coq, l'oiseau du soleil ou de Louis XIV, et le coq bat tous ses ennemis et soutient tous ses alliés. Quel plaisir puis-je trouver dans toutes ces personnifications? Il n'y a dans ces fables allégoriques ni caractère ni action; elles plaisaient cependant à la vanité guerrière de la France; elles ajoutaient à la faveur que les pères jésuites avaient à la cour. Aussi, pendant que Commire faisait en vers latins ces fables ou ces emblèmes, les pères jésuites les traduisaient à qui mieux mieux en vers français. Fonte-

[1] Voir, à la fin du volume, le passage contre la Fontaine, tiré du deuxième factum de Furetière.

nette aussi s'en mêlait : c'est lui qui a traduit la fable du *Coq vainqueur*.

Ainsi partout, au dix-septième siècle, se retrouve l'apothéose de Louis XIV, au collége comme à l'opéra. Je n'ai pas tort de me servir de ce mot d'apothéose. Voici, en effet, comment finit une pièce de vers de Commire :

> Heroum monumenta tuis qui conferet actis,
> Illos esse homines, te feret esse deum.

La traduction française est plus naïve encore :

> Louis, vous ternissez la gloire
> Des héros et des demi-dieux
> Les plus célèbres dans l'histoire.
> Vos conquêtes semblent un jeu,
> Tant elles vous ont coûté peu ;
> Mais cela n'est point sans mystère :
> On sait ce qu'un mortel peut faire.
> Ah ! si vous n'êtes point un Dieu,
> Grand monarque, il ne s'en faut guère [1].

Je ne suis point étonné que la fable ait eu sa part dans ce concert de flatteries qui retentissaient aux oreilles du roi ; mais, en se mêlant à ce concert, elle s'éloignait singulièrement de son caractère, qui est d'être une satire aimable et douce.

Je dois remarquer qu'il n'a jamais profité à la fable de prendre pour inspiration la passion politique du

[1] Commire, p. 133.

moment. La passion politique est quelque chose de trop passager et de trop particulier pour donner à la fable le caractère général qu'elle doit avoir. Il lui faut pour sujet les mœurs et les qualités bonnes et mauvaises de l'humanité, et non les opinions de tel ou tel jour. L'homme change bien plus d'idées que de vices et de vertus, aujourd'hui républicain, demain sujet et serviteur d'un prince, il est toujours ambitieux, frivole, intéressé, égoïste, capable de bien et de mal, de vices et de vertus. La figure politique du monde change sans cesse; la figure morale de l'homme est toujours la même. Quand la fable s'attache à reproduire la figure politique du monde, elle s'attache à ce qui passe et passe avec ce monde changeant; quand elle s'attache à reproduire la figure de l'homme, si elle a bien su la peindre, l'original fait durer le portrait.

J'ai entendu des fables fort spirituelles, qui peignaient les vices et les travers politiques de mon temps, et ces fables m'amusaient beaucoup. Je me demande si elles amuseront la postérité: les ridicules et les travers auront changé; qu'on ne croie pas surtout que le succès du jour puisse répondre du succès de l'avenir. Le caractère des passions politiques est d'être universelles, irrésistibles à certains moments et de durer peu. Tout le monde en France, au temps de la guerre de Hollande, était contre les Hollandais; cette guerre, aujourd'hui, nous paraît injuste et impolitique. Com-

mire, quand il attaquait les Hollandais, avait la foule pour lui, et sa fable semblait admirable; elle nous semble aujourd'hui médiocre et plate: le souffle de colère populaire qui l'animait s'est dissipé, et elle a le tort d'être pour nous un mauvais sentiment exprimé dans une allégorie sans vraisemblance et sans grâce.

Tout le monde, au dix-septième siècle, aimait à faire des fables, et tout le monde en fit plus que jamais quand la Fontaine eut fait les siennes: c'était le genre à la mode. Je trouve un témoignage de cette vogue dans une fable d'un contemporain de la Fontaine, fort peu connu, M. de Fieubet. Je la cite, parce qu'elle me semble jolie, parce que, à en voir la tournure, il est clair que l'auteur est un disciple de la Fontaine; parce qu'enfin je ne cache pas que j'aime assez à tirer de l'oubli quelques noms et quelques vers de personnages obscurs : il me semble que je fais une bonne œuvre qui me sera rendue un jour.

Ces fables qui font tant de bruit
Sont bien autres, Philis, que l'on ne s'imagine :
Vous croyez que ce n'est qu'Arlequin qui badine,
C'est Ésope qui nous instruit.
La plus simple fable est divine
Quand on sait en tirer du fruit.
Par exemple, on m'en a dit une
Qui, dans mes naissantes amours,
Quoiqu'assez vieille et fort commune,

Pourra m'être d'un grand secours.
Dans quelque île jadis vivaient trois demoiselles,
Moitié chair et moitié poisson.
Leur voix était si douce, elles étaient si belles
Que, dès qu'elles chantaient, les cœurs les plus rebelles
Ne pouvaient résister à leur tendre chanson.
L'on voyait tous les cœurs s'empresser autour d'elles;
Aucun ne se sauvait du fatal hameçon,
Et Dieu sait de quelle façon
Les traitaient après ces cruelles.
Un seul d'entre les Grecs, dit-on, leur échappa :
Je crois qu'il se nommait Ulysse.
C'était un fin narquois, un vieux singe en malice,
Qui les trois trompeuses trompa.

Que voulait dire le poëte par sa fable? Iris, qu'il craignait de commencer à aimer, l'avait invité à dîner; il refuse d'y aller : il y perdrait sa liberté. Non, dit-il :

Je sais bien quels plaisirs m'y pourraient engager;
Mais je m'appelle Ulysse, et je crains le danger.

Nouveau témoignage de la popularité de la fable au dix-septième siècle, de la voir ainsi tomber dans la frivolité et l'affectation des petits vers de société.

Je puis encore compter, parmi les disciples de la Fontaine, un poëte dont j'hésite à citer le nom, Grécourt, parce qu'il a imité la Fontaine dans ses contes et qu'il en a surpassé la licence. Il a fait aussi un assez grand

nombre de fables, toutes fort médiocres, sauf celle-ci peut-être :

LE PAPILLON ET LES TOURTERELLES

Un Papillon, sur son retour,
Racontait à deux tourterelles
Combien, dans l'âge de l'amour,
Il avait caressé de belles.
Aussitôt aimé qu'amoureux,
Disait-il, ô l'aimable chose !
Lorsque, brûlant de nouveaux feux,
Je voltigeais de rose en rose.
Maintenant on me fuit partout,
Et partout aussi je m'ennuie.
Ne verrais-je jamais le bout
D'une si languissante vie?
Les Tourterelles sans regret
Répondirent : dans la vieillesse
Nous avons trouvé le secret
De conserver notre tendresse.
A vivre ensemble nuit et jour
Nous goûtons un plaisir extrême.
L'amitié qui vient de l'amour
Vaut encore mieux que l'amour même [1].

Ces tourterelles me rappellent la pièce charmante attribuée par les uns à Pellisson, et par le père Bouhours à M. de Fourcroy :

[1] *Œuvres* de Gréuoort, nouvelle édition, t. 4, p. 20. — Amsterdam, 1746.

LE PASSANT ET LA TOURTERELLE

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur [1].

De tous les fabulistes contemporains de la Fontaine, les deux que je mets au-dessus des autres, à titres fort différents, sont Lenoble et Fénelon.

J'ai déjà parlé de Lenoble [2]; je n'y reviens aujourd'hui que pour dire un mot de sa vie et pour citer encore une de ses fables, afin que son nom ne manque pas dans cette galerie des fabulistes du dix-septième siècle. J'ai dit qu'il était d'une bonne famille de magistrature, et il fut, fort jeune encore, procureur général au parlement de Metz; mais il avait un goût excessif pour tous les plaisirs : bientôt il fut forcé de vendre sa charge. Accablé de dettes et ne sachant comment les payer, il fit des faux et fut condamné par le Châtelet à neuf ans de bannissement. Il appela du jugement du Châtelet et fut transféré à la Conciergerie, où se trouvait une

[1] *Recueil de vers choisis*, p. 95.
[2] Ier vol., 1re et 2e leçon.

femme appelée la *belle épicière*, que son mari avait fait enfermer pour ses désordres. Lenoble l'aima, s'en fit aimer et obtint qu'elle fût transférée dans un couvent, d'où elle s'évada. Lenoble, de son côté, s'étant évadé de la Conciergerie, ils vécurent ensemble jusqu'à ce que Lenoble ayant été arrêté de nouveau, le jugement qui le condamnait fût confirmé. Cependant l'arrêt ne fut point exécuté. Déjà, dans sa prison, Lenoble, écrivant pour vivre et pour faire vivre sa maîtresse, s'était fait le pamphlétaire de Louis XIV. Le grand roi, attaqué par les pamphlets de la Haye, attaquait aussi ses ennemis par des pamphlets. C'était une guerre de plume, qui tantôt précédait, tantôt accompagnait la guerre véritable. Il est curieux de voir, en parcourant les œuvres volumineuses de Lenoble[1], particulièrement ses dialogues politiques, il est curieux de voir la vivacité souvent injurieuse de cette polémique. Les pamphlets hollandais étaient interdits et brûlés à Paris ; les pamphlets de Lenoble étaient aussi brûlés à la Haye par la main du bourreau.

Je ne dis pas que Louis XIV connaissait les pamphlets de Lenoble ; mais son lieutenant de police les autorisait en secret. Ils n'avaient point de privilége du roi pour être imprimés ; ils ne l'étaient pas moins. Tous les personnages du temps, tous ceux qui étaient oppo-

[1] Vingt volumes. Paris, 1718

sés à la politique de Louis XIV, les ministres de l'Angleterre et de la Hollande, les généraux de l'empereur d'Allemagne y sont raillés et calomniés à plaisir. Le pape Innocent XI, un des adversaires de Louis XIV, n'est pas plus épargné que le roi Guillaume. C'est dans ces pamphlets qu'on peut voir l'opinion publique qu'on donnait à la France. Le roi Louis XIV n'aimait pas la presse; mais il aimait à s'en servir contre ses adversaires.

Lenoble avait quelques-unes des qualités de l'écrivain polémique : la facilité, la clarté, la raillerie plutôt abondante que fine. Du reste, il ne faisait pas seulement des pamphlets politiques : il faisait toute sorte d'ouvrages, des romans, des nouvelles, des histoires, des contes, des odes, des poëmes épiques, des poëmes héroï-comiques, des dialogues moraux où il enseignait l'art de se bien conduire, lui qui n'avait jamais su conduire sa vie. Il était à la solde des libraires, et il gagnait beaucoup d'argent, plus de mille francs par mois, somme énorme pour le temps; mais il dépensait tout en plaisirs, travaillant comme un esclave pour vivre pendant quelques heures en riche libertin. Poëte et prosateur négligé, mais ne manquant ni de verve ni d'audace, le malheur de Lenoble, c'est qu'il n'a pas su mieux conduire son talent que sa vie. Je suis sûr que, si quelque homme d'esprit de nos jours, se dévouant à la gloire de Lenoble,

voulait extraire de ses vingt volumes un ou deux volumes de prose et de vers, il ferait un ouvrage agréable. Il pourrait, par exemple, prendre quelques fables; mais il faudrait les abréger, car Lenoble est long et diffus. En voici une, où il y a des traits charmants, *le Renard et le Loup*, ou *l'Ami de cour*. Elle vaut mieux cependant à lire par extraits que tout entière.

A la cour d'un fameux lion
Le Loup et le Renard, faufilés pour affaire,
Devinrent amis et compères,
Et vécurent longtemps en étroite union.

Un jour, le Loup, voulant entrer dans une étable, ne vit pas un puits qui était placé auprès, et il tomba dedans. Que faire? Il essaye vainement d'en sortir; il se met à crier au secours.

Le Renard vient aux cris, et le Loup plein de joie :
Oh! que fort à propos, lui dit-il, te voici!
Vite, compère, je me noie;
Retire-moi vite d'ici.
— Quelle infortune est donc la tienne?
Répondit le Renard; que je plains ton malheur!
Non, jamais il ne fut douleur
Si véritable que la mienne.
Quoi! le plus cher de mes amis,
Tout prêt à se noyer! Dis-moi : là qui t'a mis?
Serait-ce le berger? j'en veux prendre vengeance.
— Eh! mon ami, tends-moi la main,
Lui répartit le Loup; nous jaserons demain;
J'ai besoin de ton assistance

Et non pas d'un discours si frivole et si vain.
Encore un coup, tends-moi la main.

Mais le Renard continuant son discours :

Crois-moi, la vie est peu de chose ;
Ce n'est qu'un tissu de chagrins,
Et c'est en vain qu'on se propose
De s'y faire d'heureux destins.
. . . . . .
Adieu! que le ciel te console [1].

La fin du sermon du Renard est excellente. C'est là vraiment le genre de comédie propre à la fable.

Lenoble, dans quelques-unes de ses fables, a le mérite de ressembler de temps en temps à la Fontaine. Fénelon, dans les fables en prose qu'il faisait, en se jouant, pour l'éducation du duc de Bourgogne, ne songe pas le moins du monde à la Fontaine. Il s'en rapproche cependant par l'agrément et le charme du récit, s'il s'en éloigne par le sujet. Fénelon, en effet, ne vise pas à instruire le public : il n'a pas de public, il n'a qu'un élève. C'est cet élève qu'il faut avertir, prenant pour occasions les divers incidents de l'éducation, et faisant une fable conforme à la leçon qu'il s'agit de donner au jeune prince, afin de mieux graver la leçon dans son esprit. Tout bonhomme qu'il est, la Fontaine a ses préoccupations littéraires ; Fénelon n'a aucune préoccupation de ce genre : il ne veut que faire comprendre

[1] *Œuvres* de Lenoble, t. XIV, p. 315.

à son élève quelques-unes de ces vérités que les princes ont de la peine à se mettre dans l'esprit. Si la fable dans laquelle il enveloppe la vérité est gracieuse et piquante, il le faut pour attirer l'attention de l'élève, et, de plus, le génie de Fénelon est si heureux qu'il ne peut rien dire qui n'ait cette grâce simple et ingénue qui est aussi le propre du génie de la Fontaine, mais qui, chez Fénelon, se mêle sans effort aux pensées les plus graves. L'agrément abonde si naturellement dans Fénelon, qu'à lire ses fables on peut hésiter un instant à croire qu'il y a là une leçon : il semble qu'il n'y a qu'un plaisir que le précepteur a voulu donner à l'élève. Je prends, pour justifier ce que je viens de dire, la fable intitulée : *Histoire d'une vieille reine et d'une jeune paysanne.*

« Il était une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avait plus ni dents ni cheveux ; sa tête branlait comme les feuilles que le vent remue ; elle ne voyait goutte, même avec ses lunettes ; le bout de son nez et celui de son menton se touchaient ; elle était rapetissée de la moitié et toute en un peloton, avec le dos si courbé qu'on aurait cru qu'elle avait toujours été contrefaite. Une fée, qui avait assisté à sa naissance, l'aborda et lui dit :

« — Voulez-vous rajeunir ?

« — Volontiers, répondit la reine ; je donnerais tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans.

« — Il faut donc, continua la fée, donner votre vieillesse à quelque autre, dont vous prendrez la jeunesse et la santé. A qui donnerons-nous vos cent ans?

« La reine fit chercher partout quelqu'un qui voulût être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux qui voulaient vieillir pour être riches; mais, quand ils avaient vu la reine tousser, cracher, râler, vivre de bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante et radoter un peu, ils ne voulaient plus se charger de ses années, ils aimaient mieux mendier et porter des haillons. Il venait aussi des ambitieux à qui elle promettait de grands rangs et de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs? disaient-ils après l'avoir vue; nous n'oserions nous montrer, étant si dégoûtants et si horribles. Enfin il se présenta une jeune fille de village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse; elle se nommait Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord; mais que faire? à quoi sert-il de se fâcher? elle voulait rajeunir.

« — Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume: vous en aurez la moitié, et moi l'autre; c'est bien assez pour vous, qui êtes une petite paysanne.

« — Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi : je veux tout. Laissez-moi mon bavolet avec mon teint fleuri; je vous laisserai vos cent ans avec vos rides et la mort qui vous talonne.

« — Mais aussi, répondit la reine, que ferais-je, si je n'avais plus de royaume?

« — Vous ririez, vous danseriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille.

« En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser et à chanter.

« La reine, qui était bien loin d'en faire autant, lui dit :

« — Que feriez-vous à ma place? Vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse.

« — Je ne sais pas, dit la paysanne, ce que je ferais ; mais je voudrais bien l'essayer, car j'ai toujours ouï dire qu'il est beau d'être reine.

« Pendant qu'elles étaient en marché, la fée survint, qui dit à la paysanne :

« — Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine, pour savoir si ce métier vous accommodera?

« — Pourquoi non? dit la fille.

« A l'instant, les rides couvrent son front, ses cheveux blanchissent ; elle devient grondeuse et rechignée ; sa tête branle et toutes ses dents aussi : elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boîte et en tire une foule d'officiers et de courtisans richement vêtus, qui croissent à mesure qu'ils en sortent, et qui rendent mille respects à la nouvelle reine. On lui sert un grand festin ; mais elle est dégoûtée et ne saurait mâcher ; elle est honteuse et étonnée ; elle ne sait ni que dire, ni que

faire; elle tousse à crever ; elle crache sur son menton; elle a au nez une roupie gluante, qu'elle essuie avec sa manche; elle se regarde au miroir et se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant la véritable reine était dans un coin, qui riait et qui commençait à devenir jolie; ses cheveux revenaient, et ses dents aussi; elle reprenait un bon teint frais et vermeil; elle se redressait avec mille petites façons; mais elle était crasseuse, court vêtue, et faite comme un petit torchon qui a traîné dans les cendres; elle n'était pas accoutumée à cet équipage; et les gardes, la prenant pour quelque servante de cuisine, voulaient la chasser du palais. Alors Péronnelle lui dit :

« — Vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine, et moi encore davantage de l'être : tenez, voilà votre couronne; rendez-moi ma cotte grise.

« L'échange fut aussitôt fait, et la reine de revieillir, et la paysanne de rajeunir. A peine le changement fut fait, que toutes deux s'en repentirent; mais il n'était plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleurait tous les jours. Dès qu'elle avait mal au bout du doigt, elle disait :

« — Hélas! si j'étais Péronnelle, à l'heure que je parle je serais logée dans une chaumière et je vivrais de châtaignes; je danserais sous l'orme avec les bergers, au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit, où

je ne fais que souffrir, et tant de gens qui ne peuvent me soulager?

« Ce chagrin augmenta ses maux. Les médecins, qui étaient sans cesse douze autour d'elle, les augmentèrent aussi; enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle faisait une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes, quand elle apprit la mort de la reine; alors elle reconnut qu'elle avait été plus heureuse que sage d'avoir perdu la royauté. La fée revint la voir et lui donna à choisir de trois maris : l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux et cruel, mais riche, puissant et très-grand seigneur, qui ne pourrait ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui; l'autre, bien fait, doux, commode, aimable et d'une grande naissance, mais pauvre et malheureux en tout; le dernier, paysan comme elle, qui ne serait ni beau ni laid, qui ne l'aimerait ni trop ni peu, qui ne serait ni riche ni pauvre. Elle ne savait lequel prendre, car naturellement elle aimait fort les beaux habits, les équipages et les grands honneurs. Mais la fée lui dit :

« — Allez, vous êtes une sotte. Voyez-vous ce paysan? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second; vous seriez trop aimée du premier; tous deux vous rendraient malheureuse; c'est bien assez que le troisième ne vous batte point. Il vaut mieux danser sur l'herbe ou sur la fougère que dans un palais, et être Péronnelle au village qu'une dame mal-

heureuse dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez heureuse avec votre laboureur toute votre vie. »

Quelle est la moralité de ce joli conte de fées?

La moralité est évidemment à l'adresse du prince. Fénelon ne veut pas seulement lui montrer que le bonheur vaut mieux que la grandeur : tous les princes savent cela pour l'avoir lu, ce qui n'empêche pas qu'ils ne savent être heureux qu'avec la grandeur. Les divers genres de bonheur dans ce monde ne peuvent pas se substituer les uns aux autres : je ne puis pas prêter mon bonheur au prochain, qui ne peut pas non plus me prêter le sien. Aussi chaque bonheur est intolérant de sa nature ; il ne croit pas à celui des autres. Les princes surtout, qui sont habitués à tout rapporter à eux, croient aisément qu'il n'y a de bonheur qu'autour d'eux et par eux. La plus grande et la meilleure vérité à leur enseigner n'est pas tant qu'il y a au-dessous d'eux beaucoup d'hommes qu'ils doivent aimer et soulager, — les bons princes sont volontiers de ce sentiment, — mais qu'il y a des hommes qui sont heureux sans eux et loin d'eux. Le bonheur indépendant les convainc bien mieux que tout le reste qu'ils ne sont pas le centre de tout dans ce monde, et ils ne peuvent comprendre que les hommes, après tout, ne sont pas faits pour eux, que le jour où ils voient qu'il y a des hommes qui peuvent se passer d'eux. Péronnelle peut se passer d'être

reine; elle peut même se passer d'être la femme d'un grand seigneur : elle sera paysanne et elle sera heureuse à sa manière. Quelle leçon d'égalité! car quelle plus grande égalité que d'avoir tous un bonheur à notre portée? S'il n'y avait qu'un seul genre de bonheur, il n'y aurait qu'un seul heureux. La diversité des bonheurs ici-bas fait leur égalité. Quelle révélation en même temps des vraies conditions de l'humanité, conditions fort différentes de celles de la cour, où personne n'est heureux que par le prince! On s'est souvent demandé d'où venait la supériorité des princes qui ont vécu dans l'exil, sur les princes qui sont nés, qui ont vécu et qui sont morts sur le trône. Les princes dans l'exil n'apprennent qu'une chose, mais la chose la plus importante et la plus instructive du monde : c'est que l'humanité naît, vit et meurt, souffre et jouit, travaille et se repose, pense et sent en dehors d'eux. Cette science-là, nous l'avons tous naturellement dans la condition privée, et il ne nous est pas difficile de comprendre que l'univers n'est pas fait pour nous; encore faut-il que nous prenions la peine d'y réfléchir. Les princes, au contraire, doivent acquérir par l'éducation ce qui nous vient par la simple réflexion. Ce qui est instinct pour nous est sagesse pour eux, et c'est cette sagesse que Fénelon enseignait par ses fables au duc de Bourgogne.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

LES FABULISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE — UNE FABLE DE VOLTAIRE — LAMOTTE — RICHER

Les fabulistes ne sont pas moins nombreux au dix-huitième siècle qu'au dix-septième; et là aussi, il faut faire un choix. Si je voulais prouver cette vogue et ce crédit de la fable dès le commencement du dix-huitième siècle, je prendrais pour exemple une fable de Voltaire, que je trouve dans ses poésies mêlées et qui date évidemment de sa jeunesse. Voltaire, dont le génie souple et actif aimait à s'exercer dans les genres de littérature les plus accrédités, voyant que Lamotte faisait des fables et les faisait applaudir, a fait aussi une fable, *le Loup moraliste;* elle est spirituelle et personne ne peut s'en étonner, la fable étant de Voltaire :

Un Loup, à ce que dit l'histoire,
Voulut donner un jour des leçons à son fils,

Et lui graver dans la mémoire,
Pour être honnête loup, de beaux et bons avis :
Mon fils, lui disait-il, dans ce désert sauvage,
A l'ombre des forêts vous passerez vos jours ;
Vous pourrez cependant avec de petits ours
Goûter les doux plaisirs qu'on permet à votre âge.
Contentez-vous du peu que j'amasse pour vous ;
Point de larcins, menez une innocente vie ;
Point de mauvaise compagnie ;
Choisissez pour amis les plus honnêtes loups ;
Ne vous démentez point, soyez toujours le même ;
Ne satisfaites point vos appétits gloutons.
Mon fils, jeunez plutôt l'Avent et le Carême
Que de sucer le sang des malheureux moutons.
Car, enfin, quelle barbarie !
Quels crimes ont commis ces innocents agneaux ?
Au reste, vous savez qu'il y va de la vie :
D'énormes chiens défendent les troupeaux.
Hélas ! je m'en souviens, un jour votre grand-père,
Pour apaiser sa faim, entra dans un hameau.
Dès qu'on l'eut aperçut : O bête carnassière !
Au loup ! s'écria-t-on. L'un s'arme d'un hoyau,
L'autre prend une fourche, et mon père eut beau faire,
Hélas ! il y laissa sa peau.
De sa témérité ce fut là le salaire.
Sois sage à tes dépens ; ne suis que la vertu,
Et ne sois point battant, de peur d'être battu
Si tu m'aimes, déteste un crime que j'abhorre.
— Le petit vit alors dans la gueule du loup
De la laine et du sang qui dégoûtait encore ;
Il se mit à rire à ce coup.
Comment, petit fripon, dit le Loup en colère,
Comment vous riez des avis
Que vous donne ici votre père !
Tu seras un vaurien, va, je te le prédis

Quoi, se moquer déjà d'un conseil salutaire!
— L'autre répondit en riant :
Votre exemple est un bon garant;
Mon père, je ferai ce que je vous vois faire

Tel un prédicateur, sortant d'un bon repas,
Monte dévotement en chaire,
Et vient, bien fourré, gros et gras,
Prêcher contre la bonne chère.

Je trouve que le sermon est un peu long et que la moralité est trop aiguisée en épigramme. La prépondérance toute naturelle que les exemples ont sur les paroles méritait, si Voltaire voulait l'ériger en moralité, d'avoir une application plus générale que celle qu'il en fait aux abbés gourmands qui prêchent la sobriété. La Fontaine s'y est mieux pris dans sa fable de *l'Écrevisse et sa fille*, si nous en retranchons le prologue et l'épilogue, consacrés à l'éloge de Louis XIV et qui tiennent à peine à la fable :

Mère Écrevisse un jour à sa fille disait :
Comme tu vas, bon Dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la fille;
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu[1]?

J'ai une autre critique à faire au *Loup moraliste* de Voltaire. Ce n'est pas la première fois que le loup dans la fable feint de se corriger et prend un air hypocrite,

[1] La Fontaine, livre XII, fable 10,

ou pour mieux préparer ses larcins, ou touché d'une sorte de repentir qui ne va jamais jusqu'à la pénitence. Quand le loup, dans la Fontaine, se décide à jouer ce nouveau personnage, il ne se contente pas de payer de paroles comme le loup moraliste de Voltaire, il prend la contenance et le geste de son nouveau rôle, et par là il est plus comique et plus plaisant que s'il se contentait de parler; parfois même il espère réussir sans avoir à parler : ainsi

Il s'habille en berger, endosse un hoqueton
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette[1].

Voilà-t-il pas un vrai tableau, une vraie mascarade d'hypocrisie et plus animée que le sermon du *Loup moraliste?*

Lorsque les loups de la Fontaine ajoutent la parole au masque et à la contenance, comme dans la fable du *Loup et des Bergers*, ils sont encore plus plai-

[1] La Fontaine, livre III, fable 3

sants que celui de Voltaire. A quoi cela tient-il? à ce qu'ils sont plus loups, et ce point est important. Les animaux qui dans la fable représentent l'homme, doivent cependant garder toujours quelque chose de leur caractère naturel. Ce qu'ils représentent ne doit pas complétement effacer ce qu'ils sont. Le poëte a tort d'oublier le masque pour ne songer qu'au visage, d'oublier l'animal pour ne songer qu'à l'homme. Il faut qu'il mêle les deux figures dans la figure qu'il compose; il faut, s'il donne les traits du loup à l'homme qu'il met en scène, qu'il conforme jusqu'au bout son récit, son action, ses discours à la métamorphose qu'il a faite. Voltaire oublie un peu qu'il fait parler un loup :

Contentez-vous du peu que j'amasse pour vous.

Ainsi pourrait parler un usurier qui prêcherait contre l'usure. La Fontaine, dans sa fable du *Loup et des Bergers*, fait parler son loup, mais en loup. L'animal domine l'homme, et la fable y gagne en vérité, sans que l'allégorie y perde en transparence :

Un Loup, rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde),
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il, et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris.

C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte;
On y met notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier;
Il n'est marmot osant crier,
Que du loup aussitôt sa mère ne menace ;
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent; voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferais scrupule!
Non, par tous les dieux, non! Je serais ridicule.
Thibaut l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette
Et le père qui l'engendra [1].

Certes, si nous comparons cette fable avec celle de Voltaire, le loup de la Fontaine parle bien plus en vrai loup, du moins en loup du temps que les bêtes parlaient, que celui de Voltaire. Derrière celui-là, je vois trop Voltaire raillant pour son compte les prédicateurs qui aiment mieux

[1] Liv. X, f. VI.

prêcher contre la bonne chère que de pratiquer la sobriété, Voltaire qui a toujours été un satirique trop moqueur pour être jamais un grand auteur comique : car la comédie ne sacrifie jamais la vérité à la satire, elle reste toujours dans le cercle de la vraisemblance; la satire se dispense plus aisément de cette condition. La Fontaine, véritable auteur comique, ne manque jamais à la vraisemblance de ses personnages, et son loup se repent en loup et non en homme. A voir même ce repentir peint si naturellement, nous sommes tentés de croire qu'il est sincère et que, sans ce malheureux agneau que rôtissent les bergers, la conversion du loup était faite. Mais comment épargner les agneaux pour les voir manger par les bergers? comment résister à cette tentation? Le chien qui porte au cou le dîner de son maître, le chien lui-même n'y résiste pas; il est le premier à prendre ce qu'il ne peut défendre, comme le loup se résigne aussi à continuer de prendre les agneaux pour ne pas les laisser manger aux bergers.

J'ai voulu montrer, par l'exemple de Voltaire, que la fable au dix-huitième siècle n'avait rien perdu de son crédit, et que celui qui devait être le grand maître des esprits pendant ce siècle n'avait pas dédaigné le genre de poésie oublié par Boileau dans l'*Art poétique*.

Voyons maintenant, parmi les poëtes et les écrivains du dix-huitième siècle, ceux qui se sont consacrés plus régulièrement à la fable.

Je commence par Lamotte. Lamotte est un écrivain fort spirituel qui, à côté de Fontenelle et faisant comme lui la transition de l'esprit du dix-septième siècle à celui du dix-huitième, a composé des odes, des tragédies, des églogues ; il a fait aussi des fables. Il croyait et soutenait de bonne foi que, dans l'ode et dans la tragédie, la prose serait bien mieux de mise que les vers. Sa prose, il est vrai, valait mieux que ses vers; mais il avait tort de conclure du particulier au général.

La préférence que Lamotte donnait à la prose sur les vers n'était pas son seul paradoxe : comme Fontenelle, il préférait les modernes aux anciens, et, pensant qu'Homère était trop grossier et trop diffus pour plaire aux modernes, il crut lui rendre service en l'abrégeant, en le faisant poli et tout français. Cette entreprise rendit Lamotte ridicule et a fait tort, dans la postérité, à la réputation d'esprit et de talent qu'il mérite de conserver.

Lamotte est surtout un critique ingénieux. C'est lui qui a dit, avant Buffon, que « le style n'est autre chose que les idées mêmes et l'ordre dans « lequel on les range [1]. » Comme tous les hommes qui ont l'esprit plus critique que poétique, La-

[1] *Discours sur l'Églogue*, t. III de ses œuvres, p. 318. — Buffon a dit : « Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses « pensées. » (*Discours de réception à l'Académie.*)

motte, quand il abordait un genre de littérature quelconque, soit la tragédie, soit l'ode, soit l'églogue, soit la fable, avait toujours soin de faire un discours préliminaire où il expliquait ses idées sur le genre de poésie qu'il essayait. Il faisait ainsi la théorie avant d'en venir à la pratique, et sa théorie, bien entendu, n'avait d'autre intention que de justifier sa pratique. Dans ses divers traités sur la tragédie, sur l'ode, sur l'églogue, sur la fable, Lamotte a beaucoup d'idées fines et ingénieuses. Ses *poétiques* étaient bonnes; le poëme malheureusement gâtait la poétique, quoiqu'il ne faille pas pourtant mettre trop bas dans la tragédie l'auteur d'*Inès* et des *Machabées*.

Examinons quelques-unes des idées de Lamotte dans son *Discours sur la fable*. Lamotte se fait un grand mérite d'avoir inventé ses fables : « La Fontaine, dit-il, ne s'est pas proposé le mérite de l'invention; il a donné aux fables anciennes des agréments tout nouveaux et si précieux qu'on ne sait le plus souvent auquel on doit le plus, de l'inventeur ou de l'imitateur. Les embellissements l'emportent quelquefois de beaucoup sur le fonds, quelque ingénieux qu'il puisse être; mais enfin ce fonds n'est pas à lui. Son esprit n'avait, pour ainsi dire, qu'une affaire, et, débarrassé du soin de l'invention principale, il s'épuisait tout entier sur les ornements, qui ne sont que les inventions accessoires. Je me suis pro-

posé des vérités nouvelles. A huit ou dix idées près, qui ne m'appartiennent que par des additions ou par l'usage moral que j'en fais, il a fallu inventer les fables pour exprimer mes vérités; il a fallu enfin être tout à la fois Ésope et la Fontaine. C'en était sans doute trop pour moi[1]... »

L'invention et les idées nouvelles, voilà donc le mérite que cherchent et que s'attribuent les fabulistes du dix-huitième siècle. J'ai déjà remarqué que dans la fable les idées doivent être générales, s'adresser à tout le monde et venir aussi un peu de tout le monde. Les idées particulières, celles qui viennent d'un auteur, les idées fines et délicates n'y sont pas toujours de mise. La fable fait partie des genres qui composent la littérature populaire. Non pas que tous les genres de littérature n'aient pas leur source dans l'imagination populaire : l'ode, la tragédie, la comédie, la satire ont leurs commencements et leurs ébauches dans l'esprit et le goût du peuple; elles n'auraient pas sans cela de cause et de raison d'être. Mais il y a des genres de littérature qui sont restés plus près du peuple que les autres; il y en a même, comme la légende, qui n'ont jamais pu quitter la forme populaire, et il n'y a de bonnes légendes que celles que fait le peuple. Celles des lettrés sont froi-

[1] *Œuvres* de Lamotte, t. IX, p. 9.

des et glacées; elles ne se font pas croire. Toutes les fois qu'un genre de littérature a besoin du merveilleux, il faut que l'imagination populaire vienne à son aide. Il n'y a que le peuple qui s'entende au merveilleux, et, comme la fable fait usage du merveilleux, elle l'emprunte au peuple, qui seul sait le créer.

La fable, de ce côté, tient de plus près qu'on ne le croit à l'épopée. Le peuple ne fait pas les épopées; mais il en donne le sujet et les héros. Les poëtes qui ont essayé de créer, à eux tout seuls, des héros épiques, n'y ont pas réussi. Si le héros n'est pas populaire depuis longtemps, si le peuple ne l'a pas déjà célébré dans ses conversations et dans ses récits, s'il ne lui a pas fait une légende, la poésie lettrée aura beau faire, elle ne fera pas d'épopée. Les héros de *l'Iliade* étaient populaires avant qu'Homère les chantât; les héros de *l'Arioste* étaient populaires dans l'Europe du moyen âge avant que le poëte en fît les héros de son épopée héroï-comique. Le héros de *la Henriade*, au contraire, touchait de si près à l'histoire que le peuple n'avait pas encore pu lui faire sa légende : il n'était pas encore devenu un héros épique, c'est-à-dire moitié fabuleux et moitié historique. Aussi le merveilleux de la *Henriade* est-il un merveilleux de rhétorique : il vient de l'école, il ne vient pas du peuple.

Le peuple, encore un coup, ne fait pas d'épopées; mais on n'en fait pas sans lui. Je crois qu'il y a eu un

homme qui a fait *l'Iliade* et *l'Odyssée*, et je ne prends pas ces deux poëmes pour des chants populaires mis les uns au bout des autres. Je reconnais dans *l'Iliade*, dans *l'Odyssée* surtout, l'œuvre d'un poëte, l'œuvre d'une pensée unique; mais l'imagination populaire a commencé, par la légende et par la chanson, ce qu'Homère a achevé par la poésie. Le génie grec a conçu; le génie d'Homère a enfanté. Peut-être même ce poëte qui va mendiant de ville en ville n'est-il que l'emblème du poëme lui-même, qui recevait dans son vaste sein les récits de chaque race hellénique. La Thessalie lui donnait Achille; l'Asie-Mineure lui donnait Hector, Priam et Pâris; Argos lui donnait Agamemnon; l'Étolie, Diomède; l'Élide, Nestor. Les héros se formaient dans le sein du peuple; ils grandissaient, et, quand ils avaient la taille épique, alors ils entraient dans le poëme. Le poëte n'avait pas d'efforts à faire pour les faire accepter par le peuple, puisqu'il les avait reçus de sa main.

Je suis persuadé que, comme Homère, Ésope a reçu aussi ses héros des mains de la foule. L'imagination populaire prêtait volontiers aux animaux les mœurs et les habitudes de l'humanité; elle les faisait parler et agir selon le caractère humain qu'elle leur attribuait. Ésope a donc trouvé ses acteurs tout prêts et tout vivants : il n'a eu qu'à les mettre en scène. Sans faire un aussi grand usage du merveilleux que l'épopée, la fable ce-

pendant en comporte une dose qui dépasse l'imagination d'un poëte ou d'un auteur particulier; un poëte n'aurait jamais pu créer à lui seul le merveilleux de la fable, tout modeste qu'il est. Il n'aurait jamais pu surtout y faire croire; il n'est accepté si aisément par tout le monde que parce qu'il vient de tout le monde.

Ne nous laissons donc pas séduire par le mérite de l'invention, dont Lamotte et les fabulistes du dix-huitième siècle sont disposés à se vanter. Inventez ou n'inventez pas votre sujet et vos acteurs; faites ce que vous voulez; mais faites-moi croire à la vie et à la parole de vos héros : c'est là le mérite de la fable, c'est par là qu'elle est une leçon vivante, au lieu d'être un précepte de morale.

Mettant si haut l'invention, Lamotte essaye d'enseigner comment il faut inventer : « La fable, dit-il, est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action. » Cette définition est juste; mais il en tire, pour la composition de la fable, des règles qui sont inapplicables à force d'être méthodiques : « Il faut d'abord, dit-il, chercher la vérité morale qu'on veut prouver. Cela fait, on cherche l'allégorie qui doit déguiser l'instruction; puis l'action dans l'allégorie, puis l'expression. » Que dites-vous de cette marche rigoureuse? elle n'est guère conforme à la nature de l'esprit humain, qui tantôt va du précepte à l'action, et tantôt de l'action au précepte. Quelquefois la vue des choses nous fait comprendre

telle ou telle vérité morale; quelquefois, ayant l'idée d'une vérité morale, nous en cherchons et nous en trouvons l'image dans la nature. Comme l'allégorie ou la fable n'est qu'une image continuée, il est tout naturel qu'elle naisse de la même manière dans l'esprit humain et qu'elle produise les mêmes effets, c'est-à-dire que tantôt l'idée abstraite appelle l'image, et que tantôt l'image appelle l'idée abstraite, la réflexion et l'imagination s'exerçant tour à tour et se portant un mutuel secours.

Je ne crois pas qu'aucun fabuliste, même Lamotte, ait jamais procédé de cette manière rigoureuse, repoussant l'allégorie, si elle lui venait à l'esprit avant la vérité morale, ou l'expression, si elle lui venait en même temps que l'idée de l'action. L'esprit humain se met plus à son aise quand il compose. Lamotte confond ici deux choses fort différentes, l'analyse que la critique fait des œuvres de l'esprit, avec la manière dont l'esprit compose ces œuvres. La critique dans une fable peut reconnaître trois ou quatre choses différentes, une vérité morale, une allégorie, une action et des acteurs, le style; mais je ne puis pas déterminer dans quel ordre tout cela a fait la fable, l'esprit humain concevant presque toujours du même coup tout ce qui est nécessaire à ses œuvres.

Non-seulement Lamotte enseigne dans quel ordre il faut procéder pour la composition des fables, il

enseigne aussi dans quel ordre doivent se placer les conceptions diverses qui font la fable, à savoir : la vérité morale, l'allégorie et l'action ; car l'ordre de distribution dans la fable n'est pas, selon lui, le même que l'ordre de composition. Par exemple, la vérité morale ne devrait, à la rigueur, être exprimée « ni à la fin ni au commencement de la fable. C'est à « la fable à faire naître la vérité dans l'esprit de ceux « à qui on la raconte : autrement le précepte est direct « et à découvert contre l'intention de l'allégorie, qui se « propose de le voiler [1]. » Mais, comme on n'est pas toujours sûr de s'adresser à des gens intelligents, il faut exprimer la vérité morale ; seulement il ne faut l'exprimer qu'à la fin de la fable : « Si vous la mettez à la « tête, vous émoussez le plaisir de l'allégorie ; je n'ai « plus qu'à juger de sa justesse, mais je ne puis avoir « l'honneur d'en pénétrer le sens, et je suis fâché que « vous ne m'en ayez pas cru capable. Si, au contraire, « vous la renvoyez à la fin, mon esprit fait dans le « cours de la fable tout l'exercice qu'il peut faire, et je « suis bien aise, en finissant, de me rencontrer avec « vous, ou je vous suis obligé de m'apprendre mieux « que je ne pensais.

« La Fontaine commence la fable de *l'Alouette et de « ses petits avec le maître d'un champ*, par ce proverbe :

[1] *Œuvres de Lamotte*, t. IX, p. 17. (*Discours sur la Fable.*)

« *Ne t'attends qu'à toi seul.* C'est la maxime qu'Ésope « avait dessein de prouver par la fable même. Or, « après cette préparation, quand les petits disent à « leur mère que le maître du champ a donné l'ordre à « son fils d'assembler ses amis ou ses parents pour « couper le blé le lendemain, je prévois sans mérite « la réponse de l'alouette à ses petits, et la maxime « préliminaire m'a déjà averti que ni les amis ni les « parents ne viendront; au lieu que, si on l'avait re- « culée jusqu'au dénoûment, j'aurais eu jusque-là le « plaisir amusant de la suspension, ou, ce qui est plus « flatteur, le mérite de prévoir ce qui devait arriver. « L'esprit est jaloux de toutes les preuves qu'il peut se « donner à lui-même de sa pénétration, et il ne sau- « rait voir sans quelque dépit qu'on lui enlève les oc- « casions de se faire honneur. Le grand art est de lui « en ménager le plus qu'il est possible, et nous pou- « vons compter alors sur sa reconnaissance : il nous « trouvera fin et ingénieux, selon que nous lui donne- « rons lieu de l'être lui-même[1]. »

Tout cela est dit avec beaucoup de finesse. Est-il vrai cependant que la Fontaine a eu tort, dans la fable de *l'Allouette et ses petits*, de commencer par la moralité? Non. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas, dans la conversation, d'énoncer une maxime, puis

[1] Lamotte, p. 18, 20.

de raconter une histoire à l'appui de notre maxime? L'histoire perd-elle de son prix pour avoir été précédée par la maxime? Non, certes! La maxime est la règle, l'histoire est l'exemple; l'expérience vient confirmer la morale. Cet ordre est tout naturel, et le lecteur ne languit pas en écoutant le récit; le plaisir de voir le récit confirmer la maxime vaut celui de deviner d'avance la maxime dans le récit.

Lamotte a une si grande confiance dans les règles qu'il établit pour la fable, que toutes les fois qu'une des fables de la Fontaine ne lui paraît pas conforme à ces règles, il n'hésite pas à la blâmer. Quant à moi, je doute plus volontiers des règles de Lamotte que des fables de la Fontaine. La fable des *Deux Pigeons* a tort devant la règle, dit Lamotte. Je réponds : non; c'est la règle qui a tort devant la fable. Voyons un instant cette règle qui condamne la fable des *Deux Pigeons*.

« Le choix de l'image sous laquelle on veut cacher « la vérité exige plusieurs conditions. Elle doit être « juste, c'est-à-dire signifier sans équivoque ce qu'on « a dessein de faire entendre. Elle doit être une, c'est-« à-dire que tout doit concourir à une fin principale « dont on sente que tout le reste n'est que l'acces-« soire.

« L'image pèche contre l'unité, quand tous les traits « ne s'en réunissent pas à un certain point de vue.

« Deux pigeons s'aimaient en frères. L'un veut voyager « contre l'avis de l'autre; il voyage en effet, il essuie « mille dangers dans sa course. Le pigeon sédentaire « souffre tous les dangers qu'il craint pour son ami. « Le voyageur revient enfin après avoir évité vingt fois « la mort, et voilà désormais nos pigeons heureux. Je « ne sais ce qui domine dans cette image, ou des dan- « gers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du « plaisir du retour après une longue absence; et je de- « meure vide au milieu de cette abondance d'idées que « je ne saurais réduire à une. Si, au contraire, le pi- « geon voyageur n'eût pas essuyé de dangers, mais « qu'il eût trouvé les plaisirs insipides loin de son ami, « et qu'il eût été rappelé près de lui par le seul besoin « de le revoir, tout m'aurait ramené à cette seule idée, « que la présence d'un ami est le plus doux des plai- « sirs [1]. »

Voilà une nouvelle fable des *Deux Pigeons* opposée à l'ancienne. Lamotte blâme l'abondance d'idées que nous offre la fable de la Fontaine. En quoi cette abondance d'idées nuit-elle à l'intérêt ou à la moralité de la fable? Vous êtes heureux dans le calme d'une vie médiocre : pourquoi aller chercher fortune ou plaisir ailleurs? pourquoi laisser à votre compagnon le chagrin de l'absence et courir vous-même le risque des

[1] Lamotte, p. 20, 23.

aventures? Il n'y aura de beau jour que celui de votre retour. Eh bien! ne partez pas, et tous les jours seront doux et charmants :

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste [1].

« Le voyageur, dit Lamotte, rencontre trop d'échecs, et il n'est pas extraordinaire qu'il revienne au logis, dégoûté du voyage. Mais c'est le malheur qui l'y ramène; ce n'est pas l'amitié. Il vaudrait bien mieux qu'il ne trouvât sur la route que des plaisirs; que ces plaisirs lui semblassent insipides, comparés à ceux de l'amitié, et qu'il revînt rappelé par le seul besoin de revoir son ami. » — Voilà un sentiment raffiné, mais peu conforme à la nature des choses. Et, si le voyageur trouve partout amusement et plaisir, qui vous dit qu'il reviendra, qu'il n'oubliera pas son ami et les joies paisibles du foyer domestique? Qui vous dit que l'enfant prodigue serait revenu vers son père, s'il n'avait pas été malheureux? Oui, dites-vous, c'est la nécessité qui le ramène, et non la tendresse filiale. Eh! il y a de tout dans le cœur de l'homme, et le malheur, qui est un grand maître, nous révèle tout ce que contient notre cœur, en bien comme en mal. Il ne dit pas seulement à l'enfant prodigue que la maison pater-

[1] La Fontaine, livre IX, fable II.

nelle est le lieu où il ne souffrira plus, le lieu où il n'aura plus à supporter la faim et le froid; il lui dit aussi qu'il y sera aimé et qu'il y retrouvera tout ce qu'il a aimé dans son enfance; il lui enseigne l'ineffable douceur des joies de la famille, et les lui fait comparer aux tristes plaisirs qu'il a cherchés. L'enfant prodigue ne revient pas comme un égoïste désappointé et non corrigé : il revient repentant et attendri. Voilà pourquoi son père l'embrasse et fait tuer le veau gras pour son retour. Que penserions-nous du père de famille, si, au lieu d'accueillir son fils, de comprendre, en le voyant et en l'embrassant, qu'il est ramené par ses bons sentiments en même temps que par le malheur, et qu'il a retrouvé dans l'infortune l'affection filiale qu'il avait oubliée dans la prospérité, que penserions-nous, s'il disait à son fils : Distinguons. Revenez-vous à moi par satiété des plaisirs ou par lassitude du malheur? Revenez-vous par amour ou par crainte de la souffrance?

Dieu lui-même ne demande pas au cœur de l'homme l'amour pur, et il lui permet de revenir au bien par la crainte de sa justice, mêlée à l'amour de sa bonté. Pourquoi serions-nous plus sévères que Dieu? pourquoi dans le repentir ne voudrions-nous que l'amour de la vertu, sans le moindre mélange de chagrin et d'horreur des maux qu'entraîne le vice? Le cœur de l'homme ne peut pas supporter un triage aussi exact. Le pigeon

revient au colombier, parce qu'il a souffert et parce qu'il aime; il y est reçu avec les mêmes sentiments qui l'y ramènent, parce qu'il est plaint et parce qu'il est aimé. Concevriez-vous que le pigeon voyageur dît au pigeon sédentaire : Voyons, avec quel sentiment me recevez-vous? avec le sentiment de la pitié ou avec celui de l'amour? — Eh! je vous reçois avec tout mon cœur, comme vous me revenez avec tout le vôtre. Ne raffinons pas et aimons-nous.

Les deux pigeons, comme les a faits la Fontaine, sont la fidèle image de la vie et du cœur de l'homme. Les deux pigeons de Lamotte seraient un chapitre de métaphysique sentimentale.

Les fables des *Deux Pigeons*, de l'*Alouette et ses petits*, ne sont pas les seules fables de la Fontaine que critique Lamotte parce qu'elles contrarient les règles qu'il établit : il blâme vivement le *Lion amoureux*. Un lion être amoureux d'une jeune fille et demander à l'épouser! Est-ce là une image naturelle? où est la vraisemblance? La Fontaine semblait avoir prévu la critique de Lamotte, car il dit en commençant sa fable :

> Du temps que les bêtes parlaient,
> Les lions entre autres voulaient
> Être admis dans notre alliance.
> Pourquoi non, puisque leur engeance
> Valait la nôtre en ce temps-là[1] ?

[1] Livre IV, fable Ire.

Le merveilleux de la fable de la Fontaine est fondé tout entier sur l'idée que les bêtes parlaient. Or, s'il ne nous paraît pas invraisemblable que le corbeau s'entretienne avec le renard, pourquoi nous étonnerions-nous qu'un lion se soit épris d'une bergère? Il n'y a pas de degrés dans le merveilleux. L'image est naturelle, c'est-à-dire, comme le dit Lamotte, « fondée « sur la nature ou du moins sur l'opinion, puisqu'en « prenant un livre de fables nous admettons tous l'o- « pinion qu'il y a eu un temps où les bêtes par- « laient [1]. »

J'ai saisi volontiers l'occasion de discuter avec Lamotte quelques-unes des questions littéraires qui se rattachent au genre de la fable, ne l'ayant pas fait jusqu'ici. Je dois maintenant citer une ou deux de ses fables pour faire connaître le fabuliste à mes auditeurs, qui ne connaissent encore dans Lamotte que le critique. L'idée de la fable intitulée *la Magicienne* est piquante. Les noirs enchantements de la sorcière font trembler la terre et pâlir les cieux; les Ombres viennent du fond des enfers; Hécate descend du ciel :

[1] Lamotte a dit lui-même dans une de ses fables : « Nous autres fabulistes,

Nous pouvons, s'il nous plaît, donner pour véritables
Les chimères des temps passés.
Un fait est faux, n'importe. On l'a cru : c'est assez.

(*L'Écrevisse qui se rompt une jambe.*)

... Dès que tout s'est rendu
Aux lois de la Magicienne,
Tirez-moi de Souci, leur dit la Carienne :
Où puis-je retrouver le chien que j'ai perdu? —
Quoi! fallait-il troubler l'ordre de la nature,
Lui dit Hécate, pour ton chien? —
Eh! que m'importe ton allure,
Dit la vieille, pourvu que je n'y perde rien?

La fable de Lamotte n'a qu'un malheur : c'est de rappeler pour le sujet la fable de la Fontaine, l'*Homme et la puce*. C'est la même pensée :

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, ce dit-il, tu devrais bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger! »

Pour tuer une puce il voulait obliger
Les dieux à lui prêter leur foudre et leur massue[1].

Il y a un peu trop d'apparat et de fracas dans la fable de Lamotte, quoique cet apparat soit destiné à pro-

[1] La Fontaine, liv. VIII, f. v.

duire un contraste. La Fontaine produit le même contraste d'une manière plus simple, plus naturelle et par conséquent plus piquante. La Motte a fait usage de la mythologie dans une autre fable que j'aime mieux, *Mercure et les Ombres*. Ici le cadre n'écrase pas le tableau comme dans *la Magicienne*.

Mercure conduisait quatre ombres aux enfers.
    Comptons-les : une jeune fille,
    Item un père de famille,
Plus un héros, enfin un grand faiseur de vers.
Allant de compagnie au gré du caducée,
    Ils s'entretenaient en chemin.
Hélas ! dit l'ombre-fille en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là-haut ! Je lis dans la pensée
De mon amant : il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois du ton qui se fait croire,
Que loin de moi le jour ne lui serait de rien ;
Que l'amour chaque instant en serrait le lien ;
M'aimer, me plaire étaient son plaisir et sa gloire.
    S'il ne meurt, je me promets bien
    De revivre dans sa mémoire.
Pour moi, dit l'ombre-père, il me reste là-haut
    Des enfants bien nés, une femme,
Qui m'aimaient tous du meilleur de leur âme.
Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.
Ils me regretteront longtemps sur ma parole.
Les pauvres gens ! que le ciel les console !
L'ombre-héros disait : — Eh ! qu'êtes-vous vraiment
Près d'un mort comme moi, par cent combats célèbre ?
    Je m'assure qu'en ce moment
Les cris du peuple font mon oraison funèbre.
Mon nom ne mourra point ; du Gange jusqu'à l'Ebre,
D'âge en âge il ira semant l'étonnement.

Croirai-je que quelque autre espère
De vivre autant que moi? — Moi! dit le fier rimeur;
Qu'est-ce qu'Achille auprès d'Homère?
On me lira partout, on m'apprendra par cœur.
Dieu sait comme à présent le monde me regrette.
— Vous vous trompez, héros, père, amante, poëte,
Leur dit le dieu. Toi, la belle aux doux yeux,
Ton amant consolé près d'une autre s'engage.
Toi, père, tes enfants, chiffrant à qui mieux mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage;
Ta femme les chicane, et de toi pas un mot;
Chacun ne songe qu'à son lot.
Quant à toi, général d'armée,
On a nommé ton successeur.
C'est le héros du jour; déjà la renommée
Le met bien au-dessus de son prédécesseur.
Et vous, monsieur l'auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût se passer,
La mort, disent-ils tous, a bien fait de vous prendre :
Vous commenciez fort à baisser.

Les Ombres se trompaient. Nous faisons même faute :
Aux morts comme aux absents nul ne prend intérêt.
Nous laissons en mourant le monde comme il est.
Compter sur des regrets, c'est compter sans son hôte [1].

On voit que Lamotte, dans ses fables, ne manque pas d'esprit et de talent; il manque de poésie : il est trop fidèle à son principe, que la prose vaut mieux que les vers. Que ne faisait-il ses fables en prose? Je ne demande pas à tous les fabulistes d'être de grands poëtes comme la Fontaine; il faut cependant à la fable un de-

[1] Lamotte, livre II, f. XIII.

gré de grâce et d'élégance que Lamotte n'atteint pas. Il sait bien que cette grâce et cette élégance sont nécessaires à la fable ; il en fait même une règle, car aime les règles et croit les suivre. Souvent, dit-il dans sa fable de *l'Éclipse*,

Souvent un auteur sans adresse
Veut être simple : il est grossier.
Point de tour trivial, aucune image basse.
Apollon veut expressément
Que l'on soit rustique avec grâce
Et populaire élégamment [1].

J'ai déjà cité quelques fables de Richer. Ce n'est pas un grand poëte ; mais il est plus poëte que Lamotte, plus facile, plus élégant, plus précis. Son défaut est de ne pas établir un rapport assez exact entre l'histoire et la moralité. L'histoire est piquante et bien contée ; mais la moralité qui arrive à la fin ne s'y applique qu'à moitié. Voyez, par exemple, la fable de *l'Éléphant et du Singe* :

Un Éléphant rempli de vanité
Et qui tenait sa gravité
En personnage d'importance,
Disait au Singe un jour : « Quel est donc ton emploi
Parmi les animaux ? Tu n'en as point, je pense.
Le lion commande, il est roi ;
Les rhinocéros, les panthères
Sont colonels ; le loup est un soldat ;
Nous sommes, l'ours et moi, des conseillers d'État ;

[1] Fables de Lamotte, livre II, f. XII.

Le renard est agent d'affaires.
Il est peu de sujets qui ne soient nécessaires :
Le lièvre nous sert de courrier ;
L'âne est juré crieur. Chacun fait son métier ;
Toi seul es fainéant. Que je plains ta misère !
C'est un pesant fardeau que n'avoir rien à faire.
Sans doute, il doit bien t'ennuyer.
— M'ennuyer ! vous n'y pensez guère,
Dit le Singe riant de son grave discours.
Les ennuis sont pour vous, pour nosseigneurs les ours,
Qui gouvernez la république.
Me préserve le ciel d'être grand politique,
Docteur ou suppôt de Plutus !
J'aurais mille soucis, et je ne rirais plus.

Après cela l'auteur conclut, d'une manière inopinée, avec l'Éléphant, que

Le plus utile est le plus sage [1].

Cette fable a le tort de désappointer plusieurs fois le lecteur, c'est-à-dire de tromper les conjectures qu'il fait sur le caractère des personnages et sur l'intention de l'auteur. A voir l'air grave et important de l'Éléphant, je suis d'abord tenté de croire que c'est lui dont nous aurons à nous moquer, et je me mets volontiers du parti du Singe, qui rit des ennuis de ceux qui veulent gouverner l'État. Ils ont les honneurs : qu'ils aient les charges ! Puis, pourquoi prendrais-je au sérieux les rhinocéros qui sont colonels, les ours qui sont conseil-

[1] Richer, liv. IV, f. xix.

lers d'État, et l'âne juré crieur? pourquoi ne m'en moquerais-je pas librement? La moralité m'apprend tout à coup que c'est l'Éléphant qui est le plus sage, et que les administrateurs valent mieux que les administrés. Soit! mais je ne m'en doutais pas pendant toute la fable.

D'autres fois les moralités de Richer, toujours honnêtes, enseignent la bienséance et la politesse plutôt que la sagesse ou la vertu ; telle est celle de la fable, *le Cheval*, *le Chien*, *le Bœuf et l'Éléphant* :

Jadis, quand les bêtes parlaient,
Divers animaux s'assemblaient
Pour babiller et conter des nouvelles.
Ils en débitaient des plus belles,
Chacun suivant son goût et selon son état.
Un vieux Cheval, de retour de la guerre,
Parlait de maint et maint combat,
Et de maint ennemi qu'il avait mis par terre,
Détaillant au long ses exploits.
Il en aurait eu pour un mois,
Quand un Chien impoli, ne pensant qu'à la chasse,
L'arrête et dit : Voilà le temps de la bécasse;
Hier j'en fis lever plusieurs dans un taillis.
Quand je sens du gibier, jamais je ne me lasse;
Je brille dans la plaine en quêtant des perdrix.
Médor allait donner la liste
Des lièvres, des lapins qu'il suivit à la piste.
Mais le Bœuf s'ennuyait : quoique animal grossier,
Il voulait dire aussi deux mots de son métier.
Ses poumons étaient forts; avec cet avantage,
Il se fit écouter: Mes amis, la saison

Est favorable au labourage,
Et Cérès nous promet abondante moisson.
Vous vous souciez peu, vous autres, du ménage,
Et je puis assurer, sans paraître trop vain,
Que sans moi vous mourriez de faim.
Il en aurait dit davantage :
Un Éléphant l'interrompit,
Et, les regardant tous du haut de son esprit,
Il étale en docteur un grave verbiage.

Comme ces animaux l'homme aime à se vanter ;
Peu de gens veulent écouter [1].

Les gens qui ne veulent pas ou ne savent pas écouter ont tort. Souvenons-nous de Racine, à qui on demandait comment il s'y prenait pour réussir auprès des grands seigneurs de la cour : « Je les écoute, répon- « dit-il, et je leur fais croire qu'ils ont de l'esprit. » Je demandais un jour à M. Molé, alors président du conseil des ministres, comment il avait fait pour avoir l'adhésion d'un député de l'Opposition, très-honnête homme, mais le plus contredisant des mortels : « Je « me suis fait expliquer par lui les affaires d'Es- « pagne. » Le don ou le talent de savoir écouter est une politesse, une amabilité ou une habileté. Je l'estime, parce qu'il impose un sacrifice à la vanité ; mais, quelque excellent que soit ce mérite, je n'en fais pas une vertu ni un devoir de morale.

Lamotte et Richer ne seraient pas des écrivains du

[1] Livre IV, f. III.

dix-huitième siècle, si l'on ne trouvait pas dans leurs fables quelque chose de l'esprit qu'on a appelé *l'esprit philosophique*. La philosophie du dix-huitième siècle, s'éloignant en cela de la tradition du dix-septième, s'attache à étudier et à critiquer la société plutôt que les individus. Elle aime à censurer la hiérarchie sociale, le gouvernement, les grands; elle s'attendrit sur le malheur du peuple plus qu'elle ne s'applique à corriger ses défauts, et elle attribue, sans hésiter, les maux dont souffre l'humanité, à l'injustice des lois et des institutions. Une des fables de Lamotte représente des enfants qui s'amusent à lancer des pierres dans un marais pour voir qui ira le plus loin; ils blessent avec leurs pierres je ne sais combien de grenouilles, et Lamotte finit sa fable par ce vers :

Rois, serons-nous toujours des grenouilles pour vous [1]?

La fable de Richer, *les Échasses*, est aussi une fable philosophique, quoique l'auteur ne fût pas du parti des philosophes; mais il cédait à l'esprit du siècle.

Quel spectacle s'offre à mes yeux?
Des géants dont la tête atteint jusques aux cieux!
Disait un manant dans la plaine.
Or c'étaient de jeunes enfants
Qui, sur des échasses errants
Au haut de la roche prochaine,
Paraissaient de nouveaux Titans.
. . . . . .

[1] Livre III, f. v.

Voyez-les de plus près, lui dit certain railleur.
Le manant s'approcha : leur taille diminue
A chaque pas qu'il fait ; il connaît son erreur.
Ceux qui lui paraissaient avoir plus de vingt brasses,
A peine avaient quatre pieds de hauteur.
Nous admirons ainsi de loin maint grand seigneur,
Qui de près n'est qu'un nain monté sur des échasses [1].

Le trait qui finit la fable est vif et tout à fait d'un frondeur. J'aime mieux cependant la moralité des *Bâtons flottants* de la Fontaine :

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose, et de près ce n'est rien [2].

La Fontaine n'applique sa moralité à personne, mais à tout le monde. Il en sait beaucoup à qui elle peut convenir ; il ne fait la part d'aucune classe ou d'aucun ordre. Ne croyons pas cependant que le nouveau fonds d'idées et de sentiments qui fait l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, ne date que de Lamotte ou des écrivains de ce temps : il a ses interprètes dans tous les siècles, et il en a, dès le dix-septième, dans la fable aussi, sans même le chercher dans la Fontaine, où il ne serait pas difficile de le trouver. Voici, par exemple, un apologue de l'abbé Regnier-Desmarais, qui a été secrétaire perpétuel de l'Académie française, intitulé : *La Raison et l'Autorité*. L'abbé Regnier-Desmarais

[1] Richer, liv. VIII, f. x.
[2] Livre IV, f. x.

était un homme d'esprit et d'érudition, et je cite volontiers sa fable, d'une part parce qu'elle témoigne d'une certaine hardiesse de pensée et de sentiment qui sied aux hommes d'esprit et leur fait tenir leur rang, d'autre part parce qu'elle est tout à fait inspirée par l'esprit philosophique, et qu'elle montre que ce genre d'esprit est, même dans la fable, plus ancien que Lamotte et Richer.

Jadis à la Raison l'univers fut soumis;
Elle y régnait en paix sur un peuple fidèle.
Mais enfin dans la suite il s'éleva contre elle
Un nombre infini d'ennemis,
Et, dès les premières nouvelles,
Le soin de ranger les rebelles
Fut à l'Autorité par la Raison commis.
. . . . . .
L'Autorité marche à grand bruit
Et vers les révoltés s'avance,
Les joint, les force, les réduit,
Soumet tout à l'obéissance.
Mais à peine avait-elle affermi sa puissance
Qu'elle aspire à l'indépendance
Et veut de ses progrès recueillir tout le fruit.
Bref, du suprême rang uniquement charmée
Et ne respectant plus la Raison désarmée,
Contre sa souveraine elle se révolta,
Puis rangea sous ses lois tout l'univers timide,
Que par la force elle dompta
Et qu'elle tient encore en bride [1].

[1] Poésies françaises de l'abbé Regnier-Desmarais, p. 435, La Haye, 1716.

Les fables du dix-huitième siècle se partagent entre ces deux genres de moralité : la moralité qui ne s'applique qu'aux individus, à nos vices et à nos travers privés ; la moralité qui s'applique à la société, à ses institutions et à ses lois. La première moralité suit l'exemple du dix-septième siècle, qui prend sans cesse l'homme à partie et tâche de corriger l'individu ; la seconde prend l'esprit du nouveau siècle et ne vise à rien moins qu'à réformer la société et les gouvernements. C'était alors la prétention de toute la littérature : pourquoi la fable ne s'y serait-elle pas essayée à son tour ? Ce sont ces deux genres de fables que je veux étudier dans les fabulistes de la fin du dix-huitième siècle

VINGT-QUATRIÈME LEÇON

LES FABULISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE — FLORIAN

De tous les fabulistes du dix-huitième siècle, Florian est celui qui a gardé le plus de réputation et qui le mérite; c'est aussi celui qui, avec des qualités fort différentes de celles de la Fontaine, est, quoique de loin encore, le plus rapproché de lui. Il est donc juste qu'il ait une place à part dans cette revue des successeurs et des imitateurs de la Fontaine. Les fables de Florian ont de plus l'avantage d'appartenir aux deux genres de moralité que j'ai indiqués : la moralité qui s'adresse à l'individu pour le corriger, la moralité qui s'adresse à la société pour la réformer; celle du dix-septième siècle et celle du dix-huitième. Enfin, comme Florian a vécu jusqu'après 1793 et qu'il a, dès le commencement, res-

senti les désappointements que la Révolution faisait éprouver aux partisans de l'esprit philosophique, il représente pour nous les divers sentiments d'espérance et de présomption, de dépit et de regret, qui remplissent les cinquante dernières années du dix-huitième siècle. A tous ces titres, on ne s'étonnera pas que je consacre à l'étude des ouvrages de Florian, particulièrement de ses fables, cette leçon presque entière.

Quand Florian entra dans le monde littéraire, c'était le moment de la grande vogue des pastorales de Gessner. La société la moins champêtre et la moins simple du monde s'était prise de goût pour les idylles et les pastorales, sur la foi des écrivains qui vivaient le plus dans les salons. « Gessner, disait Diderot de ce ton d'hiérophante qu'il prenait volontiers et qui a fait école dans les coteries littéraires, Gessner unit la grâce et le charme avec l'honnêteté. C'est un fait qu'on est meilleur après avoir lu ses idylles... il faut les lire dans le recueillement et le silence de la nuit. Une par nuit, pas davantage[1] ! » Léonard, Berquin et Florian se firent les disciples de Gessner; mais Florian fut de ces disciples le plus heureux et le seul qu'on lise encore, parce qu'il fut le moins fidèle et celui qui resta le plus original [2].

[1] Grimm, *Correspondance*, t. IV, p. 160.

[2] Léonard, né en 1744, mort en 1793. — Berquin, né en 1749, mort en 1791. — Florian, né en 1755, mort en 1793.

Berquin, dans la préface de ses idylles, trouve que Gessner réunit les qualités de tous les poëtes bucoliques qui l'ont précédé. « Il est aussi simple que Théocrite, et moins rustique; aussi gracieux que Virgile, quoique moins poëte; aussi sensible et aussi affectueux que d'Urfé et Racan, sans être jamais langoureux; aussi doux que Segrais, et plus original; aussi fin que Fontenelle, plus naturel que Lamotte, aussi naïf que Longus, aussi aimable que le Tasse: mais il les surpasse tous, parce qu'il est plus philosophe et parce qu'il a donné à ses bergers, non-seulement de l'amour comme l'ancienne idylle, mais des vertus. » Formés à l'image des bergers de Gessner, les bergers de Berquin sont donc tous honnêtes et vertueux; mais, comme la vertu, au dix-huitième siècle, semble inventée pour autoriser la déclamation, ils déclament un peu, en gens qui ont fait leur rhétorique et qui ne sont aux champs que pour leur plaisir. Quand les bergers de Berquin voient un orage, ils ne sonent pas tant à leurs moissons qu'à admirer la tempête :

Que j'aime, dit Lycas, ces lugubres horreurs!

. . . . . .

Je ne sais quel transport, surmontant mes terreurs,
Verse en mon âme une ivresse sacrée!
Quel spectacle imposant frappe déjà nos yeux!
L'orage dort encore dans un morne silence;
Mais qu'il s'éveillera d'un réveil furieux!

Si l'aspect d'un beau jour peint la bonté des Dieux,
Qu'ils font dans la tempête éclater leur vengeance[1] !

Les vers de Berquin sont très-mauvais assurément ; mais ce sont surtout les sentiments qui sont faux. Les orages sont pour les laboureurs des fléaux et jamais des spectacles. Il n'y a que les citadins, et ceux-là seulement qui ne sont pas propriétaires, qui se fassent un spectacle des orages et les trouvent beaux. Les bergers de Berquin ne sont pas seulement des admirateurs de la nature qui déclament ; ce sont aussi des économistes, qui prennent parti pour Turgot et pour la liberté du commerce des grains :

Grâce te soit rendue, ô notre jeune prince[2],
Pour le choix bienfaisant qu'a su former ton cœur !
Turgot faisait fleurir une vaste province[3] ;
Tu veux que tout l'État lui doive son bonheur...
Liberté pour nos champs, ce don est le seul gage
De tous les biens qu'il t'a promis[4].

Les idylles de Léonard n'ont pas plus de vérité que celles de Berquin. Léonard a tous les défauts de l'école de Gessner, la fausse mélancolie et la mauvaise sentimentalité. Tantôt ce sont deux époux qui, s'entretenant de leur mutuelle tendresse, trouvent qu'ils n'ont rien de plus doux à se dire que de se parler de leur mort,

[1] Idylle X^e^.
[2] Louis XVI.
[3] Le Limousin.
[4] Idylle IIIe, deuxième recueil.

et le mari supplie sa femme de se consoler le plus tôt possible [1]; tantôt ce sont des amants qui, comme dans Gessner, mêlent aux doux entretiens de l'amour la contemplation mystique et vague des beautés de la nature. Mais, où Léonard surpasse Berquin et même Gessner, c'est qu'il est poëte. Il ne l'est que peu; il l'est pourtant. Il y a parfois dans Léonard de la grâce et de la finesse; non pas quand il fait parler ses personnages d'invention ou d'imitation, mais quand il exprime pour son compte quelque sentiment ou quelque idée douce et simple, point passionnée ou profonde, car la passion ou la profondeur ne lui vont pas. Grimm dit quelque part, dans sa correspondance, que M. Léonard a le ramage d'une jeune et jolie femme sans idées. C'est traiter bien dédaigneusement un disciple de l'afféterie champêtre, que Gessner avait mise à la mode et que Grimm et Diderot avaient préconisée. Malheureusement Léonard veut avoir des idées graves ou de grands sentiments, et il les prend dans l'encyclopédie; mais, quand il se laisse aller à sa nature, qui est élégante et facile, il réussit mieux. J'aime ses vers intitulés *les Plaisirs du rivage* :

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux zéphire

[1] Quand la mort, dans tes bras, viendra me visiter,
Console-toi, je t'en conjure!
(Idylles, liv. Ier, *les Époux*.)

Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie :
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots ;
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller, sous de nouveaux cieux,
Porter ma fortune inconstante.

Mais, quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,

Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage ;

Et je m'écrie : Heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux [1] !

Il y a du charme aussi, et il y a même une sorte de simplicité champêtre dans le *Village détruit*. C'était

[1] Idylles, Liv. IV

un beau village, que le poëte aimait et dont il faisait un de ses séjours favoris. La guerre l'a dévasté, et, lorsque le poëte y revient, il se souvient des douces journées qu'il y a passées :

Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
J'entendais résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
. . . . . .
Et le bêlement des agneaux
Qui regagnaient leur bergerie.

Il ne dédaigne même pas de peindre le cabaret de village, et il le peint presque sans périphrase, ce qui est à noter dans un poëte descriptif du dix-huitième siècle :

J'aime à me rappeler encore
L'humble appareil de ce réduit,
Le mur blanc, le plafond sonore,
Le meuble savamment construit,
Servant le jour d'armoire et d'alcôve la nuit;
Le jeu de l'oie et ses images,
Les foyers égayés, dans la belle saison,
D'une tenture de feuillages,
Et le chambranle orné de tasses du Japon,
Qui du temps ennemi laissaient voir les ravages,
Et l'horloge de bois suspendue au salon [1].
. . . . . .

Voilà un véritable tableau rustique, où n'y a ni apprêt ni fausse élégance, et qui se rapproche de la vé-

[1] Idylles, liv. II.

ritable idylle, de l'idylle de Woss plutôt que de Gessner.

Les pastorales de Florian ne ressemblent pas, pour la forme surtout, aux idylles de Berquin et de Léonard. Ce sont de petits romans, et Florian, dans la préface *d'Estelle*, s'applaudit beaucoup d'avoir ainsi changé l'idylle en roman : « Ce qui fait, dit-il, que l'idylle ennuie, « c'est que c'est une scène détachée au lieu d'être un « drame. Le lecteur n'a pas le temps de s'intéresser aux « personnages. » Si Florian a mieux réussi dans la pastorale que Berquin et Léonard, cela ne tient pas, selon moi, à ce que ses pastorales sont longues comme des romans, au lieu d'être courtes comme des idylles; cela tient à ce qu'il avait l'esprit plus vif et plus fin, et à ce qu'il a pris des modèles meilleurs que Gessner, c'est-à-dire les pastorales italiennes et espagnoles du seizième et du dix-septième siècle.

Un des principaux charmes *d'Estelle*, le meilleur roman pastoral de Florian, tient à la beauté et à la douceur des lieux où le romancier a placé les deux amants. Florian a choisi son pays d'enfance et de jeunesse, pour y mettre ses bergers. Le pays de notre jeunesse, surtout si, comme Florian, nous l'avons quitté de bonne heure, si nous y sommes rarement revenus et pour peu de jours; si, comme Florian encore, qui était gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre, nous avons vécu à la cour et dans un palais, le pays de notre jeunesse est toujours pour

nous le plus charmant et le plus propre à la pastorale, à l'amour ingénu, à la vie et aux sentiments enfin que nous n'avons pas eus, mais que nous trouvons tous au fond de notre imagination. « Heureuse patrie! dit « Florian en finissant son *Estelle*, d'où la fortune m'a « exilé et qui n'en est pas moins chère à mon cœur, « je t'aurai, du moins, célébrée, je t'aurai consacré les « derniers accents de ma flûte champêtre... Beaux « vallons, fortunés rivages où, jeune encore, j'allais « cueillir des fleurs! beaux arbres que mon aïeul « planta et dont la tête touchait les nues, lorsque, « courbé sur son bâton, il me les faisait admirer! « Ruisseaux limpides, qui arrosez les prairies de Flo- « rian et que je franchissais dans mon enfance avec « tant de peine et de plaisir, je ne vous verrai plus! « Je vieillirai tristement, éloigné du lieu de ma « naissance, du lieu où reposent mes pères; et, si je « parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays « ne ranimera pas ma foiblesse... Oh! que ne puis-je au « moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée « dans le vallon où, enfant, j'allais voir bondir nos « agneaux! que ne puis-je être certain de reposer sous « le grand alizier où les bergers du village se rassem- « blent pour danser! Je voudrais que leurs mains pieu- « ses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tom- « beau; que l'amant et la maîtresse le choisissent tou- « jours pour siége; que les enfants, après leurs jeux,

« y jetassent leurs bouquets ; je voudrais enfin que les « bergers de la contrée fussent quelquefois attendris « en lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami ;
Il vécut toujours à la ville,
Mais son cœur fut toujours ici.

J'ai cité cet épilogue *d'Estelle*, parce c'est le meilleur exemple que je puisse donner du genre de naïveté de Florian, naïveté où il y a de l'élégance, j'allais dire de la grâce, car la grâce n'a pas besoin d'être naïve ; où il y a aussi la sentimentalité banale du temps, et où il y a pourtant un peu de vérité. Non pas que je veuille dire que Florian, capitaine de dragons et gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre, commensal d'un prince et sachant fort bien arranger sa vie dans la petite cour où il vivait, ait jamais voulu aller vivre aux champs paternels. Il prenait fort en patience ce qu'il appelle son exil ; il ne s'en plaignait que dans ses romans. Cependant, quand il écrivait ou bien encore quand il ressentait quelques-uns des ennuis qu'amène la vie des cours, le gentilhomme ordinaire pensait aux prairies de Florian et s'en souvenait avec émotion. Ces moments d'émotion suffisent pour donner aux regrets qui terminent *Estelle*, le degré de vérité que comportent les vers et les romans. Le poëte bucolique, en effet, ne peut pas être tenu de mettre d'accord sa vie et ses ou-

vrages; mais, si l'accord n'est pas entièrement possible, il ne faut peut-être pas, du moins, que le contraste soit trop grand et que le lecteur, quand il passe de l'écrivain à l'homme, se trouve tout à fait dépaysé.

C'est ce qui arrive cependant, quand on lit la vie de Florian après avoir lu *Galathée* et *Estelle*. Florian, né en 1755, était destiné par sa famille à l'état militaire. Il entra, à treize ans, comme page chez M. le duc de Penthièvre. Ce prince, qui était riche et bienfaisant, était pourtant l'homme de France qui s'ennuyait le plus; il prit Florian en amitié, parce que le jeune page était aimable et gai. Il se plaisait à causer avec lui, et, un jour que le curé de Saint-Eustache était chez le prince et qu'on parlait sermons, Florian, usant de la liberté que lui laissait le duc de Penthièvre, se mit à dire qu'il n'était pas difficile de faire un sermon et qu'il en ferait bien un, s'il le fallait. Le prince le prit au mot et paria cinquante louis qu'il n'en viendrait pas à bout; le curé de Saint-Eustache fut pris pour juge. Florian fit un sermon sur la mort, et ce sermon prouve du moins que Florian avait lu ou entendu beaucoup de sermons. Je serais tenté de croire qu' a fait ses pastorales comme il fit son sermon, grâce à la facilité qu'il avait de prendre aisément le ton et l'air du genre d'ouvrage qu'il entreprenait, plutôt que par une inspiration naturelle.

De page, Florian devint élève de l'école militaire de

Bapaume, bientôt après capitaine de dragons et enfin gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre. C'est alors qu'il fit ses pastorales, plus tard ses comédies d'Arlequin, enfin ses fables. Ceux qui l'ont connu dans le monde ne s'en faisaient pas l'idée d'un fidèle berger ou d'un personnage romanesque : il était aimable et habile; il ménageait, avec un savoir-faire discret, sa fortune et son talent. Un de mes confrères de l'Académie et du professorat, que j'ai le plus aimé et respecté, M. de Lacretelle, raconte fort gaiement dans ses *Dix ans d'épreuves*, qu'à vingt-six ans et pendant la Révolution, il fut, sans le savoir, le rival de Florian. M. de Lacretelle aimait mademoiselle le Sénéchal, et, ayant avoué cet amour à madame le Sénéchal, « Ne vous abusez pas, « lui dit cette mère excellente et judicieuse, ma fille « est aimée du chevalier de Florian et ne me paraît pas « insensible à cet hommage. Je souhaiterais pourtant « qu'elle en perdît le souvenir, car j'ai vu l'amour du « chevalier décliner à mesure que notre fortune lui a « paru baisser, et chaque jour de la Révolution en « compromet les restes. N'imaginez pas qu'il soit « l'homme de ses bergeries. Il a trop de probité pour « être un séducteur ; mais il a trop de prudence et de « calcul pour être un Némorin.[1] »

Ainsi, à prendre le jugement d'une mère, et il n'y en

[1] *Dix ans d'épreuves*, chap. VII, p. 126.

a pas de plus clairvoyant, Florian n'était point romanesque; je dirais volontiers qu'il ne le fut pas assez pendant la Révolution et qu'il chercha trop son salut dans les calculs d'une fausse et misérable prudence. Il flatta le grossier et sanguinaire pouvoir du temps, tâchant de faire oublier qu'il avait été gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre [1]. Il n'y réussit pas et fut mis en prison, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Cette nature faible et douce ne résista pas au coup que lui avaient porté la captivité et la peur de l'échafaud : il mourut peu de temps après être sorti de prison.

Si nous voulons trouver quelque part chez Florian cet heureux don de naïveté qui semble devoir être l'apanage des poëtes pastoraux, ce n'est certes pas dans sa vie qu'il faut le chercher ; ce n'est guère non plus dans ses romans. Florian n'a vraiment de naïveté ou de finesse gracieuse et délicate que dans les arlequins de son théâtre et dans ses fables.

Nous ne voulons pas ici rechercher l'origine d'Arlequin. D'où vient-il? des Grecs, des Latins ou des Italiens, peu importe. Nous prenons le personnage, quand il arrive en France, avec les comédiens italiens, sous Louis XIV, et nous trouvons qu'il y a eu, depuis ce temps jusqu'à Florian, plusieurs sortes d'Arlequins. L'Arlequin

[1] Voir la vie de Florian par Jauffret, et la lettre qu'il écrivait à un membre de la Convention.

de la comédie italienne, sous Louis XIV, ne ressemble pas à l'Arlequin du théâtre de la foire, au commencement du dix-huitième siècle, qui lui-même diffère de l'Arlequin des théâtres du boulevard au milieu du même siècle; ces divers Arlequins sont aussi fort différents de l'Arlequin de Florian.

De ces quatre Arlequins, celui que je préfère est l'Arlequin de la comédie italienne sous Louis XIV [1].

L'Arlequin de la comédie italienne n'a pas de caractère à part; car il est, à cette époque, le représentant successif de tous les vices et de tous les travers du temps. Faut-il bafouer les procureurs et les ruses de la chicane? Arlequin est procureur [2]. Faut-il se moquer des médecins et continuer contre la faculté les farces de Molière? Arlequin se fait médecin. Faut-il railler la galanterie des commis marchands, qui prétendent faire la cour aux dames auxquelles ils portent des étoffes? Arlequin est commis marchand. Arlequin est aussi, au besoin, homme à bonnes fortunes; il fait le libertin et le fat; il est parfois financier et prend les grands airs d'un millionnaire. Dans *le Banqueroutier*, comédie digne peut-être d'être mise à côté de Turcaret, Arlequin est homme d'affaires; il enseigne l'art de faire des banqueroutes utiles [3] et toutes sortes de grandes sciences qui

[1] Voir le théâtre de Gherardi.
[2] Voir *Arlequin Grapignan.*
[3] Voir la scène entre Arlequin et M. Persillet, dans *le Banque*

ne se sont pas perdues de nos jours, celle, par exem-

routier, p. 412 à 421, théâtre de Gherardi. En voici quelques passages :

« M. Persillet. — Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puisse rétablir les mauvaises affaires d'un homme? ce serait un beau secret.

« Arlequin. — Il est infaillible; c'est ce qu'on appelle l'émétique des gens ruinés. Par exemple, si vous étiez en cet état-là..... le ciel vous en préserve!

« Persillet (*à part.*) — J'en suis plus près qu'on ne pense.

« Arlequin. — Il faudrait mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier votre fille (prendre pour gendre un homme d'épée); acheter un duché et établir votre fils dans le crédit où vous êtes. Voilà les trois hameçons capables de prendre toutes les dupes de Paris : car, afin que vous l'entendiez, quand on veut faire son coup, il faut être dans cette odeur de fortune et d'opulence.

« Persillet. — Il ne faut donc pas attendre à l'extrémité.

« Arlequin. — Nenni, diable, nenni! dès que le crédit chancelle, il n'y a plus rien à faire ; mais quand tout vous rit et que le monde est bien infatué de vos richesses, il faut prendre à toutes mains l'argent qu'on vous offre, faire grande dépense à l'ordinaire, et puis, un beau matin, après avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit et donner ordre à votre portier de dire à tout le monde qu'on ne sait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'alarment; la frayeur les prend. D'abord ils proposent de perdre le tiers de leur dû. A cela, mot : point de réponse. Ils s'assemblent, ils vont, ils viennent, ils se tourmentent. A la fin, désolés de votre absence et ne sachant sur quoi se venger, ils font dire sous mains qu'ils perdront les deux tiers, si on veut assurer l'autre. Oh! quand ils se mettent comme cela à la raison, on entre en pourparlers, on écoute, on négocie; et enfin, après un bon contrat bien et dûment homologué, vous revenez sur l'eau avec sept ou huit cent mille livres d'argent comptant et tous vos meilleurs effets divertis (détournés). Un homme qui a cette prudence une seule fois en sa vie est pour toujours au-dessus de ses affaires. Voilà comme je parlerais à mon frère, si j'en avais un.

« Persillet. — Ah! monsieur de la Ressource, que vous êtes bien nommé et que j'ai de grâces à rendre au ciel de m'avoir adressé un homme de votre probité et de votre expérience!

ple, de créer force actions au porteur [1]. Arlequin prend à merveille ces divers masques des vices du temps, mais il n'en est pas moins aussi Arlequin, avec sa balourdise ou sa naïveté originelle. Ainsi, quand il fait l'homme à bonnes fortunes, après avoir quitté Colombine, celle-ci le poursuit sous toute sorte de masques, se faisant toujours reconnaître à la fin de chaque déguisement et s'enfuyant tout à coup, ce qui fait grand'peur à Arlequin, qui la prend pour l'ombre de Colombine attachée à ses pas : le libertin a peur des revenants. Ailleurs, Arlequin n'est qu'un valet imbécille qui fait rire par sa simplicité ; mais sa simplicité a toujours un tour naïf et original. Ainsi, quand Isabelle court après Cinthio, son amant volage, Arlequin, valet d'Isabelle, fatigué de voyager toujours, de mal dormir et de peu manger, conseille à Isabelle d'oublier Cinthio et de prendre parti ailleurs. — Ah! plutôt mourir un million de fois! s'écrie Isabelle.

Arlequin. — Apparemment, vous n'êtes encore jamais morte [2]?

Dans ce premier moment de son histoire, Arlequin a une double physionomie : il sert de cadre aux vices et

« Arlequin. — Comment, monsieur, mon discours vous aurait-il ému?

« Persillet. — Il a fait bien plus, il m'a tellement persuadé, que je crois qu'un bon père de famille est obligé en conscience de faire banqueroute au moins une fois en sa vie, pour l'avantage de ses enfants.

[1] Page 451. — Arlequin fonde une entreprise des eaux de la rivière d'Ourcq qu'il veut amener à Paris.

[2] Théâtre de Gherardi. — *Isabelle médecin*, p. 267.

aux ridicules du temps ; il est une sorte de personnage à tiroirs, qui prend tour à tour tous les rôles; mais il garde toujours son visage et son costume particulier. Il est toujours Arlequin, quoique financier, ou homme d'épée, quoique abbé ou médecin. Arlequin, à cette époque, est en même temps Français et Italien : Français, quand il est comique et satirique; Italien, quand il est bouffon.

Le théâtre de la foire, qui succéda aux comédiens italiens, fit aussi d'Arlequin son acteur principal. Mais l'Arlequin de la foire rompit avec l'Arlequin italien et devint tout français. Ce fut un personnage de convention qui, n'ayant aucun caractère propre, prenait tous les rôles. Il ne garda, de son ancienne condition, que le masque et la batte. Faut-il parodier un opéra ou une tragédie? nous voyons Arlequin-Thétis ou Arlequin-Romulus. Éclate-t-il, dans la république des lettres, une querelle pour ou contre Homère? le théâtre de la foire joue *Arlequin défenseur d'Homère*[1]. L'Arlequin de la foire s'en prend, comme celui des Italiens,

[1] Voici un couplet de cette farce. C'est Arlequin qui chante. (Air *Vivent les Gueux :*)

A l'instar de don Quichotte,
Je cours les champs;
Pour la beauté d'Aristote,
Je bats les gens.
Je fais dire aux passants suspects :
Vivent les Grecs!

« Allons, monsieur le bailly, chapeau bas! dites : Vivent es Grecs!

aux financiers et aux traitants ; mais il est moins brave et moins généreux, car il ne s'attaque à eux que lorsqu'ils sont poursuivis par la chambre de justice[1]. Il raille aussi les folies de la rue Quincampoix ; mais il se promet surtout d'amuser, à la foire, les parvenus et les enrichis de Law, et de leur faire payer leurs plaisirs[2].

Du théâtre de la foire, Arlequin passa aux théâtres du boulevard, qui ne jouaient alors que des parades entre Gilles, Arlequin, Cassandre, Colombine et le beau Léandre, et là il sembla tout à fait reprendre son ancien personnage d'Italie : rien qui sente la comédie, ou la satire, ou la parodie ; il ne figure plus que dans les parades des tréteaux, disant et faisant force grossièretés.

Tel était Arlequin et telles étaient les vicissitudes de son caractère, quand Florian le prit et en fit un personnage plus nouveau que comique. J'ai tort même de dire que Florian fit d'Arlequin un personnage nouveau. La comédie larmoyante, ou le drame, avait déjà été inventée, et Florian ne fit que changer Arlequin en personnage de drame. Non qu'il l'ait fait larmoyer toujours : il lui laisse son vieil et bon rire, mais il en fait

[1] *Arlequin traitant*, 1716.

[2] « Je me sens dans la tête une nouvelle provision de quolibets, de billevesées et de babioles propres à délasser les génies supérieurs de la rue Quincampoix de leurs sérieuses occupations. »

(*Le Diable d'argent.*)

un personnage qui égaye et attendrit en même temps le spectateur, qui fait rire et pleurer à la fois[1]. C'est là la nouveauté du personnage et qui fit le succès des Arlequins de Florian. L'Arlequin de Florian est un bon et honnête bourgeois de Bergame, qui s'est fait riche et qui s'est marié, qui a vieilli dans l'aise et dans la joie du foyer domestique, qui a des enfants et qui joue avec eux. Il est naïf et aimable; non pas qu'il ait la vraie naïveté, celle qui émeut : il a la naïveté qui fait rire, celle que peut trouver un esprit fin et délicat, comme était celui de Florian; celle qui trompe aisément le vulgaire, parce qu'il la prend pour la naïveté du cœur; celle enfin qui plaît même aux esprits d'élite, à défaut de la vraie naïveté, qui est fort rare et qui est plutôt en général la qualité d'un temps que celle d'un homme. Il n'y a rien, en effet, de si difficile que d'être naïf dans un temps qui ne l'est pas, de même qu'il est presque impossible de n'être pas naïf dans un temps qui l'est. Si je voulais donner un exemple du genre de naïveté que Florian sait prêter à son Arlequin, je prendrais volontiers la scène où Arlequin veut faire des couplets pour la fête de sa fille. Ne sachant pas comment s'y prendre, il dit quelques mots à Cléanthe, son secrétaire, amant déguisé de sa fille, qui fait les couplets comme si Arlequin les lui avait dictés.

Arlequin. — Prends cette mandoline et chante-moi

[1] Préface des comédies de Florian.

les couplets que je viens de faire, pour que je corrige.

Cléanthe chante le premier couplet.

ARLEQUIN. — C'est mot à mot ce que j'ai dit. Je croyais cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

Cléanthe chante l'autre couplet.

ARLEQUIN, *surpris*. — C'est moi qui ai fait celui-là?

CLÉANTHE. — Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN. — Cela est vrai; mais il n'avait pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, c'est fort bien, et je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal[1].

Les fables de Florian ont le même mérite que ses arlequinades. Elles ne sont pas naïves à la façon des fables de la Fontaine, et nous ne sommes pas tentés de nous intéresser aux animaux du poëte ou au poëte lui-même, comme cela nous arrive avec la Fontaine. Le grand fabuliste du dix-septième siècle nous fait aimer ses bêtes, tant il semble les aimer et les prendre au sérieux, ou il se fait aimer lui-même, quand il se prend à nous entretenir de ses goûts et de ses sentiments. Avec Florian, nous ne nous intéressons qu'au sens de la fable, à sa moralité, qui est toujours fine et délicate, et à la manière ingénieuse ou même épigrammatique, dont cette moralité est amenée par le récit.

[1] *Le bon père*, scène IV.

Florian n'est pas un satirique mordant ou un moraliste profond : il est trop homme du monde pour être un vrai satirique, et son esprit délicat et fin n'atteint pas à la grande morale. Mais il observe bien les petits travers de l'humanité et les défauts particuliers de son temps. Il écrivait dans les dernières années de l'ancienne monarchie, de 1775 à 1789, dans ces années encore belles et douces qui n'étaient pas sans gloire, grâce à la guerre d'Amérique, et qui étaient pleines d'illusions généreuses, grâce aux vertus de Louis XVI. Les vertus de Louis XVI promettaient en effet à la France un règne heureux et doux, pourvu qu'elle voulût s'y prêter et qu'elle sût supporter son bonheur. C'est là malheureusement, pour les individus et pour les peuples, une épreuve difficile : le bonheur ennuie, et il faut souvent le perdre pour s'apercevoir qu'on l'avait. Florian a dépeint spirituellement cette maladie de son temps dans sa fable du *Cheval et du poulain*. Le poulain s'ennuie d'être toujours dans un pâturage abondant; il veut changer. Son père alors, vieux cheval plein d'expérience, le conduit

Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint : point de pâturage.

Après trois jours de fatigue et de famine, le cheval ramène le poulain, par un sentier détourné, dans les belles prairies qu'il avait voulu quitter, et le poulain

alors de s'écrier que voilà le séjour qui lui convient, et que c'est là qu'il faut demeurer. « C'est là que nous étions, » dit alors le vieux cheval ;

Mon cher enfant, retiens cette maxime :
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;
Il faut au bonheur du régime[1].

Le mot régime n'est pas ici le mot juste et n'exprime pas bien la modération et la prudence que Florian recommande; mais il a eu, du moins, le mérite de signaler une des maladies de son temps, la maladie du bonheur.

C'est encore une maladie du temps qu'il signale dans la fable du *Perroquet confiant*. Le trouble avait déjà succédé au repos ; les mauvais jours de la Révolution commençaient. Beaucoup de personnes pourtant, cherchant à se faire illusion, ou ne pouvant pas croire au mal, par je ne sais quelle mollesse de caractère qui croit anéantir le danger qu'elle se dissimule, beaucoup de personnes s'obstinaient à dire : « Ce n'est rien. »

Cela ne sera rien, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine ;
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
Pourquoi ! pour l'éviter, s'il en est encor temps.
Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent

[1] Liv. II, f. x.

Le pilote avait beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : *Cela ne sera rien.*
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguait au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiraient à leur fin ;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, criait le perroquet.
Le calme continue ; on vit vaille que vaille ;
Il ne reste plus de volaille ;
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen
Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe,
Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : *Cela ne sera rien.*
Il pouvait encor fuir : sa cage était trouée.
Il attendit, il fut étranglé bel et bien,
Et mourant, il criait d'une voix enrouée :
Cela... cela ne sera rien [1].

Avant le temps où Florian exprimait déjà dans cette fable ses craintes et ses inquiétudes, et combattait les optimistes de 1789, en des jours plus heureux et plus confiants, il partageait ses fables entre les deux moralités que j'ai indiquées, la moralité privée et la moralité politique, faisant dans l'une la leçon aux individus, comme s'il espérait les corriger, et faisant

[1] Liv. III, f. xx.

dans l'autre la leçon au gouvernement et à la société, comme s'il espérait les réformer. Au fond, il se contentait, en habile homme qu'il était, d'être applaudi, quand il lisait ses fables à l'Académie, par les travers privés qu'il critiquait et par les abus sociaux qu'il censurait. Il en est et il en sera ainsi de tout temps. Les travers privés et les abus sociaux consentent volontiers à leur confession ; ils ne résistent qu'à la pénitence et à la réforme.

Faut-il mettre le *Château de cartes* dans la classe des fables qui ont une moralité privée ou de celles qui ont une moralité politique? Les deux sens s'y rencontrent d'une manière ingénieuse.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
    Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours;
Le père par un conte égayait ses discours,
    La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
    Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait *Rollin*; le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,

Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes;
n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt: Papa, dit-il, daigne m'instruire :
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire:
Ces deux noms sont-ils différents?
Le père méditait une réponse grave,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : Il est fini! Son frère, murmurant,
Se fâche et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
— Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant [1].

Les singes et le léopard, au contraire, me paraissent tout à fait appartenir à l'esprit du dix-huitième siècle, quand il frondait sans scrupule la hiérarchie sociale, critiquant les grands et se moquant volontiers des ministres. C'était le bon temps; on avait le plaisir de la démolition, l'espoir de la reconstruction en beau, et on n'avait encore ni l'appréhension ni l'embarras de loger en plein air.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,

Liv. II, f. XII.

Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point : c'étaient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux.
Leur dit le léopard ; je n'en veux à personne ;
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne,
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
— Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie. »
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait ;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte
En se disant entre les dents :
Ne jouons point avec les grands ;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte [1].

Florian, liv. III, f. 1re.

Le Pacha et le dervis, que je place parmi les fables qui ont une intention philosophique, pourrait peut-être aussi se placer, comme le *Château de cartes*, parmi celles qui visent plutôt à corriger les hommes de leurs défauts qu'à réformer la société. C'est une critique ingénieuse de l'ambition.

Un Arabe, à Marseille, autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc dans sa patrie
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants d'un très-grand prix.
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien : tu le trouveras
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller loin?
L'embarras de choisir était sa grande-affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret;
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurant qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.

Il trouve tout le peuple en joie :
Que s'est-il donc passé? Rien, lui dit un iman;
C'est notre grand visir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires,
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
— Souvent? — Oui. — C'est fort bien. Votre nouveau visir
Est-il nommé? — Sans doute, et le voilà qui passe.
Le devin, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive et reconnaît le pacha son ami.
Bon! te voilà! dit celui-ci;
Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie;
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie :
Daignez l'accepter, grand visir [1].

J'ai recherché dans Florian la trace des deux moralités différentes auxquelles se rattachent ses fables et celles des fabulistes du dix-huitième siècle. J'ai indiqué aussi dans Florian une autre inspiration qu'il ne faut point non plus oublier, celle des regrets, des désappointements qu'éprouvait le dix-huitième siècle, à mesure qu'il voyait que la Révolution ne répondait pas à ses espérances. Je devrais maintenant faire la même étude sur les autres fabulistes, et il ne me serait pas difficile de retrouver, dans l'histoire de l'apologue, l'histoire de la littérature ou plutôt de la marche

[1] Liv. IV, fable VII.

des idées et des opinions en France de 1700 à 1800. Mais, au lieu de cette étude qui s'écarterait de mon sujet à force de l'étendre, j'aime mieux faire une observation qui se rapporte aux réflexions que j'ai déjà faites au commencement de cet ouvrage sur la nature même et sur le but de l'apologue[1].

A voir l'allure nouvelle que prenait l'esprit du dix-huitième siècle, on aurait pu croire que la fable ne serait guère de mise dans ce siècle; car, d'une part, l'esprit nouveau n'était rien moins que naïf, et d'autre part il était assez hardi pour n'avoir pas besoin de déguiser ses malices sous le voile de la fable. La déclamation devait dispenser de l'apologue, s'il est vrai que l'apologue ait été inventé pour faire entendre les vérités qu'on n'ose pas dire. Y avait-il, en effet, au dix-huitième siècle, une vérité qu'on n'osât pas dire? La littérature avait alors l'effronterie de la vérité, si je puis ainsi parler, au lieu d'en avoir l'embarras. Malgré ces dispositions, qui semblaient contraires à l'apologue, la fable, au dix-huitième siècle, ne fut pas moins cultivée qu'au dix-septième, parce que, comme je l'ai déjà dit, ce genre de littérature est naturel à l'esprit humain, propre à toutes les sociétés et à tous les temps. La fable, du reste, au dix-huitième siècle, eut le bon goût de ne hausser ni baisser la voix; elle garda

[1] Voy. le 1er volume.

forme et son allure, prenant l'esprit nouveau, mais l'exprimant à sa façon et continuant à plaire sous ses anciens traits.

Florian, qui, comme les auteurs du dix-huitième siècle, siècle plus critique que poétique, aime à donner les règles du genre dans lequel il veut s'exercer, a défini d'une manière ingénieuse ce don qu'a la fable de plaire dans tous les temps et tous les pays, par le mélange de vérité et de fiction qui fait son charme. Elle n'a pas été inventée par la nécessité pour servir de passe-port à la vérité, que les tyrans et les peuples irrités n'aiment pas à entendre; elle a été et elle est un genre et une forme à part de l'enseignement moral. C'est ce que Florian explique fort bien dans une très-jolie fable qui sert de prologue à son recueil et dans laquelle il donne à la fois le précepte et l'exemple.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits;
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très-brillants.
Eh! vous voilà! bonjour, dit-elle;

Que faites-vous ici seule sur un chemin?
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle.
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite;
Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien. —
Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous:
Qu'un même intérêt nous rassemble;
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie [1].

[1] Florian, fable Ire.

VINGT-CINQUIÈME LEÇON

LE PÈRE DESBILLONS — L'ABBÉ AUBERT — LE BAILLY

Si j'avais à choisir le meilleur fabuliste du dix-huitième siècle après Florian, je choisirais le père Desbillons, quoiqu'il ait écrit en latin, à l'exemple de Faerne au seizième siècle, de Milton et du père Commire au dix-septième. Ne nous étonnons pas de la popularité de la fable latine même au dix-huitième siècle. L'Université de Paris et les jésuites entretenaient encore dans le monde le goût de la langue latine. Grenan, Hersant, Coffin, Lebeau, le Père Porée avaient des lecteurs dans la société. Le latin était même encore si peu discrédité, au commencement du dix-huitième siècle, que Leclerc, dans sa *Bibliothèque ancienne*, donne en latin un récit des événements de

la guerre de la Succession[1]. Ainsi le journal lui-même, c'est-à-dire la forme de littérature qui a le plus besoin de l'assentiment du public, ne dédaignait pas de parler latin. Le Père Jouvency, dans son traité *de Ratione docendi et discendi*, publié en 1692, veut que les écoliers s'exercent à parler latin[2]. Cependant, il recommande aussi l'étude de la langue nationale et veut que les élèves s'habituent, dans leurs conversations familières, à parler français avec correction et élégance[3]. Même adoucissement à la règle du latin dans l'Université. En effet, en 1713, Grenan, professeur de rhétorique au collége d'Harcourt, fait représenter par ses élèves une tragédie française, intitulée *Joas* et qui n'est autre que la tragédie d'*Athalie* où les rôles de femmes ont été changés en rôles d'hommes. Mais cette représentation est une hardiesse dont Grenan s'excuse : « Nous ne devons, dit-il, avoir d'autre but dans nos exercices que d'inspirer à ceux dont l'éducation nous est confiée, des sentiments également nobles et pieux, et j'ai cru que l'on me saurait gré de l'usage que je fais de l'*Athalie*

[1] Tome IV, année 1715, p. 284.

[2] In his omnibus (exercitationibus) nefas sit alium sermonem adhibere quam latinum. Éd. Barbou, 1778, p. 153.

[3] Quamvis præcipua magistrorum cura versari debeat in linguis latina et græca penitus cognoscendis, non negligenda tamen lingua vernacula .. Dabitur opera ut in privatis colloquiis et quotidiano congressu sermo adhibeatur quam minime barbarus. Ibid., p. 37-38.

de Racine, qui répond si dignement à ce dessein. Je ne me flatte pourtant pas de trouver dans tous les esprits une approbation générale. On ne secoue point impunément le joug de la coutume, et je ne saurais douter que cette nouveauté ne suscite bien des censeurs. Je crois avoir prévu toutes leurs objections, et c'est pour y répondre que je me suis déterminé à faire un prologue latin, où j'introduis d'abord deux personnages d'un caractère tout opposé : l'un, nommé Philoromée (ami du langage romain), homme chagrin, dur, entêté de ses sentiments, partisan outré des anciens usages jusqu'à en défendre les abus, crie, s'emporte et fait autant de bruit que s'il s'agissait du renversement total des lois et de la discipline de l'Université; l'autre, appelé Eulalus (qui aime le bon langage), d'un esprit paisible et doux, s'efforce de lui faire entendre raison. Un troisième personnage, que j'appelle Chrysippe, survient dans le plus fort de la dispute. Il paraît d'abord prévenu contre moi; mais il revient peu à peu, à mesure qu'il apprend les raisons qui me justifient. Je le fais conclure à ma manière, sans prétendre pour cela que les Philoromées changent de sentiment. Je ne leur en saurai même pas mauvais gré[1]. »

Grenan s'excusant d'introduire la langue française

[1] *Selecta Carmina*, ou Recueil de poésies de plusieurs professeurs de l'Université de Paris. — Avertissement de l'édition de 1715.

dans les exercices du collége, montre l'ascendant qu'avait encore la langue latine. La fable latine, soit en vers, soit en prose, profitait de cet ascendant. C'était un des exercices les plus accrédités, chez les jésuites surtout, et je trouve, dans un recueil de vers latins faits par les élèves de rhétorique du collége Louis-le-Grand, et publié en 1745 par le père Xavier de la Sante, un livre entier de fables[1].

Comme la fable a plus besoin encore d'observation que d'imagination, je n'ai pas été très-étonné de trouver peu de sagesse pratique dans ces fables d'écoliers. Leurs moralités sont bonnes, mais un peu banales. Ce qui m'a semblé le plus intéressant, c'est de lire, au bas de ces fables, les noms de quelques-unes des grandes familles de France, les Rohan, les de Broglie, les Voyer d'Argenson, les Soubise, les Nicolaï, et de rapprocher les exercices scolaires de ces jeunes rhétoriciens de la vie qu'ils ont eue plus tard dans le monde et dans l'histoire. Turgot fait une pièce de vers latins élégants sur la paume[2]; Étienne de Silhouette, qui fut pendant quelque temps contrôleur général des finances, qu'à son avénement Voltaire comparait à Colbert, et qui succomba, au bout de huit mois, sous le mauvais état des finances et l'impossibilité des réformes, de Silhouette fait une

[1] *Musæ rhetorices.* 2 vol, in-12, 1745.
[2] Tome Ier, p. 31.

fable du Singe et de l'Ane[1], dont la moralité est qu'on réussit mieux auprès des hommes en les amusant qu'en les servant.

Il ne faut pas chercher dans ces fables, faites au collége des jésuites, les traces de l'esprit philosophique du dix-huitième siècle; il s'y montre cependant çà et là, parce qu'il est impossible que le collége, si bien surveillé qu'il soit, reste toujours fermé aux idées et aux opinions du monde. N'est-ce point, par exemple, une fable empruntée à l'esprit du temps que celle de Bucéphale adoptant le fils d'un cheval de bagage et rejetant son propre fils dont il avait vu la lâcheté et la mollesse dans les combats? Et la fable finit par cette moralité toute philosophique : « Bonne leçon que Bucéphale donnait par là, que les fils qui n'ont point le mérite des pères ne doivent pas avoir leur rang; que ceux qui sont nobles de race, sans l'être de cœur, doivent être rejetés dans les conditions inférieures de la société, ou tout au moins ne pas être honorés des dignités paternelles, puisqu'ils en déshonorent les vertus[2]. » Ce qui ajoute encore à la signification philosophique de cette fable, c'est qu'elle

[1] Tome II, p. 152.

[2] Non unum inter homines edocens patrem, degeneres filios e paterno esse dejiciendos gradu, nobiles genere, animo ignobiles, conditioni addicendos vili et ignobili, aut certe paternis non decorandos dignitatibus, qui paternas virtutes dedecorant. (Tome II, p. 186.)

est signée d'un nom tout roturier, Pierre Nicolas[1].

Je n'ai cité ces fables de collége que pour faire comprendre qu'il n'y a rien d'extraordinaire que le Père Desbillons se soit avisé, en plein dix-huitième siècle, de

[1] Le rôle que Bucéphale joue dans la fable du rhétoricien Nicolas me rappelle celui que lui fait jouer aussi un fabuliste du commencement du dix-huitième siècle, Lebrun, dont je n'ai pas parlé. *Alexandre et Bucéphale* est à peu près la seule fable un peu piquante que j'aie trouvée dans son recueil :

ALEXANDRE ET BUCÉPHALE

Êtes-vous fils de Jupiter?
Disait Bucéphale à son maître,
Si l'on en croit Antipater,
Cela n'est point et ne peut être.
Comment le prouvez-vous ? Si c'est la vérité,
Le ciel est votre patrimoine;
Mais j'ai peine à le croire, et dans la Macédoine
Ce titre vous est contesté.
On doute que votre origine
Soit manifestement divine.
Mes services, mon zèle et ma sincérité
Autorisent la liberté
Qu'avec vous, seigneur, j'ose prendre.
Excusez ma témérité.
— Qui peut douter, répondit Alexandre,
Du sang dont je prétends descendre?
Ma mère a déclaré qu'Ammon, épris d'amour,
Promettant à leur fils une gloire immortelle,
Entre ses bras reçu, m'avait donné le jour.
Eh! qui peut mieux le savoir qu'elle?
Le cheval repartit : Mon incrédulité
Ne se rend pas : il faut une preuve plus sûre;
J'en doute encore plus que je n'en ai douté,
Quoique Olympias vous l'assure.
Qui d'un crime fait vanité
Est capable d'une imposture.

(*Fables de Lebrun*, 1722, p. 56.)

se faire poëte latin et de composer des fables latines. Élevé chez les jésuites, au collége de Bourges, reçu dans la Société dès l'âge de seize ans, et chargé d'enseigner la rhétorique à Nevers, à Caen, à la Flèche, le père Desbillons appartenait, par sa vie et par ses goûts, au collége plutôt qu'au monde, au latin plutôt qu'au français; il lui semblait donc tout naturel, ayant beaucoup de goût pour la littérature, d'être un littérateur latin. Dans cette langue seulement, il a tout son mérite. Quand il écrit en français, son style est gêné et pénible; en latin il est élégant et vif, tant il s'était formé par l'étude à l'imitation des bons modèles et surtout de Térence et de Phèdre, ses deux auteurs favoris. Quoique très-bon professeur, il n'enseigna pas longtemps, ayant obtenu de bonne heure de ses supérieurs la permission de quitter l'enseignement pour se consacrer tout entier aux lettres latines. Quand vint la dissolution des jésuites, le Père Desbillons ne quitta pas Paris, qu'il aimait beaucoup à cause de ses grandes bibliothèques. Mais bientôt le parlement exigea des jésuites restés en France un serment que le Père Desbillons ne crut pas devoir prêter. Les serments religieux ou politiques sont une sorte de torture appliquée aux honnêtes gens, et qui a cela de curieux qu'il faut que les honnêtes gens aident par leurs scrupules à se la donner. Le Père Desbillons quitta la France et se réfugia à Manheim, où l'électeur de Bavière lui offrit

une retraite honorable. C'est là qu'il mourut en 1781, homme simple et bon, qui, avec la sévérité de mœurs convenable à son état, avait quelque chose de la facilité d'humeur et du charme d'imagination de la Fontaine; malheureux de ne pouvoir pas faire sentir ce charme à un plus grand nombre de lecteurs et de ne plaire qu'aux amis des lettres latines; malheureux aussi de vivre dans un siècle où, dès 1764 pour les Jésuites, la paix de la vie privée était troublée par les événements publics : troubles pénibles et cruels pour les hommes qui, comme Desbillons, avaient le droit de croire qu'ils avaient pourvu pour toujours à leur tranquillité, en se tenant à l'écart du monde et en ne parlant pas même sa langue.

Je ne veux pas faire une analyse détaillée des fables du Père Desbillons. J'en citerai seulement quelques-unes pour indiquer quel en est l'esprit général.

La morale des fables du Père Desbillons appartient à la morale du dix-septième siècle, c'est-à-dire à celle qui s'adresse à l'individu plutôt qu'à la société. Cependant l'esprit du dix-huitième siècle a aussi sa part dans le Père Desbillons. Les grands y sont parfois censurés : c'était la manie du temps, et il faut avouer que les grands, au dix-huitième siècle, ne s'inquiétaient pas beaucoup de donner prise à la censure. Les grands, dans le Père Desbillons, sont surtout censurés comme hommes : il blâme leurs vices

plutôt que leurs priviléges. Sans doute beaucoup de leurs travers tiennent à leur condition ; leur faute est de ne pas songer à les surveiller ou à les réformer. Par là ils tombent comme hommes sous la juridiction de la satire ou de la fable, plutôt encore que de la déclamation politique qui n'est pas du goût du fabuliste jésuite. Voyez la fable de *la Grenouille*, *la Couleuvre*, *la Cigogne et le Lézard*[1]. « Une grenouille avait pour ennemie mortelle une couleuvre, qui la

Voici la fable latine pour ceux qui aiment les vers latins.

Ab hoste Colubro Rana perniciem sibi
Valde timebat, quippe quæ ter aut quater
Experta jam esset persequentis impetum,
Suaque magna diligentia necem
Vix effugisset. At Ciconia interim
Prædonem in udo dormientem pratulo
Videt, simulque præpes illuc devolat;
Ipsumque curvis unguibus violens petit,
Et premit, et obluctantem adunco saucians
Rostro coercet, et discerpit, et vorat.
E litore lacus proximi Rana adspicit
Omnia, suique causa rem peragi putans,
Prædæ vorantem reliquias Ciconiam
Adire properat, gratias ut protinus
Victrice dignas, et beneficio pares
Persolvat, ipsique in clientelam ac fidem
Se conferat. Dum levibus autem saltibus
Iter institutum conficit, forte obviam
Habet Lacertam; cui suum, quo pergeret
Interroganti, sponte consilium explicat.
At illa rerum improvidam sic admonet:
Bene tibi quod voluisse credis hanc avem
Magnam et potentem, falleris multum, ô soror :
Namque, fruerere luce hac communi, an secus,
Ea plane, opinor, nesciit, nedum tuas
In animo haberet vindicare injurias,
Tuamque vitam protegere. Verum unice
Id expetebat, scilicet prædam sibi

poursuivait partout; elle ne lui échappait qu'à grand peine. Un jour, la méchante couleuvre dormait dans un pré au soleil. Une cigogne l'aperçoit, fond sur elle, la saisit dans ses serres et la mange. La pauvre grenouille, qui avait tout vu des bords de son marais, s'applaudit de la mort de son ennemie et croit que la cigogne n'a tué la couleuvre que pour la délivrer elle-même. Elle se met donc en route pour aller remercier sa libératrice, quand, passant près d'un lézard, celui-ci lui demande où elle va d'un air si joyeux? « Remercier, répond-elle, la cigogne qui m'a sauvée.—Vous êtes folle, ma sœur, dit le lézard, de croire que la cigogne a voulu vous défendre; elle ne sait même pas si vous existez, loin de songer à vous sauver la vie. Elle cherchait une proie pour apaiser sa faim; elle a trouvé la couleuvre, elle l'a prise, et, si elle ne l'avait pas trouvée, c'est vous ou moi peut-être qu'elle aurait mangée. » A ces mots, la grenouille s'enfuit et se cache dans son marais. « Cette fable nous fait voir, dit le père Desbillons,

Occurrere aliquam, explere qua posset famem.
Quod si ista, quam nunc strenue depascitur,
Inventa non fuisset, heu! dubio procul
Famelica meum se ad genus, vel ad tuum
Vertisset, atque nos etiam ambas forsitan
Admittere dignata esset ingluviem in suam
Lacerta vix finierat, extensis tremens
Repente Rana cruribus se sustulit;
Nec subsilire destitit, donec lacum
Attigit, et imo se recondidit vado.

Fabula potentes indicat, quos, infimis
Si forte prosint, sola sua utilitas monet.

(Desbillons, liv. VI, fable xxvie.)

que les grands, lorsque par hasard ils rendent service aux petits, ne sont poussés que par leur propre intérêt. »

La fable est d'un misanthrope peut-être; elle n'est pas d'un réformateur public. J'en dirai autant d'une autre fable qui exprime à peu près la même pensée : *la Biche et le bœuf*[1]. « Une biche allait partout vantant

[1] CERVA ET BOS

Per viride pratum Cerva cum erraret, Bovem
Adspexit herbis reficientem se novis :
Accedit, et sic alloqui prior incipit :
Nihil audisti de facinore nobili
Leonis, hic qui regnat in vicinia,
Et montis ad radicem in exeso specu
Solet habitare? Laudes ejus inclytas
Omnia etiamnunc resonant, et quotidie
Ingens ad ipsum, gratulandi gratia,
Undique caterva belluarum confluit.
Cumque generosum prædico, sciens loquor;
Rei omnis actæ magna nempe pars fui.
Nam sola nuper, proximo in saltu, famem
Sedare dum quæro apicibus tenerrimis
Ramusculorum, noster accurrit Leo
Repente et inscienti se mihi objicit,
Clausæque densis hinc et hinc arbúsculis ;
Et ipse spatium callis augusti occupans,
Præcludit omnem prorsus effugio viam.
Cohorrui, et (quod supererat) misera accidi
Regis famelici ad pedes, genibus minor.
At ille motus misericordia gulam
Compescuit, suæque victor indolis,
Incolumem abire me permisit; et loco
Cessit, tremendo ne ejus ex præsentia
Frigidus inertem detineret me pavor.

la belle action d'un lion, roi de la forêt voisine. Ce lion l'avait rencontrée dans un endroit où elle ne pouvait pas s'échapper, et, touché de ses prières, il l'avait épargnée. « Quelle générosité, disait-elle, quelle grandeur d'âme! » Comme elle contait cela à un bœuf, celui-ci se mit à ruminer, puis lui dit : « Tu crois que le lion avait faim quand il t'a rencontrée, et qu'il t'a épargnée par clémence. Peut-être était-il bien repu; peut-être aussi t'a-t-il trouvée trop maigre. J'ai de la

Bos ruminatur omnia hæc, et sensibus
Reponit imis, et re ad extremum satis
Considerata : Se tibi Leo obtulit
Inopinanter, ais, et quidem famelicus,
Ut reris ; at ego verius forsan putem
Saturum fuisse; et (pace cum tua bona
Dictum, oro, fuerit) visa tu forsan quoque
Macra nimis esca, nec satis tam nobile
Tergere palatum digna. Sed ne pertinax
Tibi esse videar, esto, siccis faucibus
Venerit, abierit; teque cum dimitteret
Incolumem, sanctis legibus clementiæ
Sit obsecutus : at nec idcirco tamen
Descendere cogar in tuam sententiam,
Neque recta ratio credere unquam me sinet,
Ita esse penitus mutatam ejus indolem,
Ut sine periclo a ceteris animantibus
Deinceps adiri possit. Immo hæc omnium,
Quam dicis, exorta undique admiratio,
Quod te innocentem non voraverit Leo,
Vesci innocentum carnibus solitum probat.

Fabella multos ad potentes pertinet,
Qui calamitosum in vulgus aliquando suam
Crudelitatem adhibere si neglexerint,
Humanitatis laudem apud stultos ferunt.

(Desbillons, livre VIIe, fable 1re.)

peine à croire qu'il ait changé de caractère pour toi seule et que nous puissions désormais, sur ta parole, l'aborder sans effroi et sans péril. Tout le monde l'admire, dis-tu, de ne pas t'avoir dévorée, pauvre innocente; l'admirerait-on ainsi, si ce n'était pas son habitude de se repaître de la chair des innocents? » « Cette fable, dit Desbillons, s'applique aux grands dont les sots célèbrent l'humanité, lorsque par hasard ils ont laissé échapper une occasion d'exercer leur cruauté envers leurs inférieurs. »

Desbillons n'est donc pas disposé à voir les grands du beau côté; mais ce qui fait la différence de ses moralités avec celles du dix-huitième siècle, c'est qu'il n'oppose pas l'égalité populaire à la grandeur seigneuriale comme le remède au mal. Les vices, les défauts, les duretés, l'égoïsme des petits ne lui semblent pas moins mauvais que ceux des grands. Il voit le mal en bas comme en haut et ne croit pas que ce soit réformer l'humanité que de la bouleverser ou de la niveler. Ce n'est pas lui qui eût jamais fait la fable de l'abbé Aubert, intitulée *la Main droite et la main gauche*, où il oppose le tiers-état, qui est la main gauche, à la noblesse, qui est la main droite, d'une façon aussi dure et aussi révolutionnaire que le fera en 89 l'abbé Sieyès dans sa brochure du *Tiers-État*.

L'abbé Aubert n'est pourtant pas non plus de l'école des philosophes du dix-huitième siècle; il les attaque

même souvent, quoiqu'il loue Voltaire afin de se ménager un appui dans le monde littéraire. Il préfère hautement l'obéissance à la liberté, et il dit dans la moralité d'une de ses fables :

L'indépendance a beau vous plaire,
O peuples! vrais moutons pour la stupidité,
L'obéissance importe à votre sûreté.
Sachez donc être heureux sous un joug nécessaire,
Moins à craindre pour vous que n'est la liberté[1].

Tout cela n'empêche pas que sa fable de *la Main gauche et la main droite* ne soit un manifeste de la roture contre la noblesse. L'allégorie ne me semble pas juste, et je ne comprends pas bien comment la main droite, qui est ordinairement la main qui travaille avec l'outil et qui écrit avec la plume, représente seulement la noblesse qui combat avec l'épée, tandis que la main gauche représente le tiers-état et les arts utiles. Mais, malgré la maladresse de l'allégorie, l'intention est évidente.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE

Mille besoins pressants assiégent les humains[1];
Pour les soulager mieux, l'homme a reçu deux mains;
Mais dans le champ de Mars, fière de le défendre,
La main droite, dit-on, dès le commencement,

[1] Tome Ier, p. 89

Osa refuser hautement
Les services communs qu'elle devait lui rendre.
Bien qu'elle tînt au corps, le corps n'en recevait
Le manger ni le boire ; il avait beau prétendre,
La dame se tranquillisait.
Elle eût cru déroger en nourrissant son père :
La main gauche était roturière,
Et cet emploi la regardait.
Ainsi, du moins, la droite raisonnait :
Je protége vos jours et vos biens à la guerre ;
N'est-ce pas faire assez pour vous !
Je porte aux ennemis les plus terribles coups ;
Je dirige le fer, la fronde et la massue ;
Et, quand j'ai satisfait à des devoirs si beaux,
Pour vaquer aux plus vils travaux
Vous voulez que je me remue !
— Vante un peu moins ton pénible secours,
Dit l'homme ; ta compagne aide mieux ma faiblesse.
Je n'ai point d'ennemis qui m'attaquent sans cesse,
Au lieu que j'ai faim tous les jours.
Les mets que ta sœur me présente
Rendent la vie à tous mes sens.
Elle engraisse d'autant, et sa force en augmente.
Tu dédaignes ces aliments :
Sans eux tu serais languissante.
L'art de se battre est noble, on ne sait pas pourquoi ;
J'estime bien mieux l'art d'éviter la disette.
Mourir de faim est, selon moi,
La roture la plus complète.

La fable n'est pas bonne ; mais, encore un coup, elle est révolutionnaire. Elle oppose le tiers-état, qui nourrit la société, à la noblesse, qui la défend ; elle sème la division et la haine entre les différents ordres de

l'État. A Dieu ne plaise que je fasse de l'honnête abbé Aubert, professeur au Collége de France, très-attaché à la royauté et à la famille royale, ennemi des philosophes, traité par eux en ennemi, et dont Grimm, dans sa correspondance, parle avec beaucoup de dédain, à Dieu ne plaise que j'en fasse un précurseur des Jacobins ! Ce serait un paradoxe à propos d'un inconnu, ce qui est la pire espèce de paradoxe ; je veux seulement montrer, par la fable de l'abbé Aubert, l'ascendant singulier que l'esprit du temps exerçait même sur ceux qui le combattaient.

Le père Desbillons ne tombe jamais dans des fautes de ce genre, non qu'il soit conservateur plus outré de l'ordre établi que l'abbé Aubert ; mais il est, comme fabuliste et comme moraliste, d'une meilleure école, et il songe à la réforme des individus plutôt qu'à celle de la société. Partout, dans ses fables, l'individu est en jeu avec ses vices, ses travers, ses ridicules, que Desbillons critique doucement et sans aigreur, à l'aide de la fable, sans s'inquiéter de la différence des conditions, sans mettre toujours, par exemple, les vertus dans le peuple et les vices à la cour, comme on aimait à le faire au dix-huitième siècle. Desbillons distribue équitablement les vertus et les vices entre toutes les classes de la société, parce que partout il voit l'homme et non le grand seigneur ou le roturier, le magistrat ou le paysan. Voici un ânier qui a chargé son âne autant qu'il

pouvait le charger. Ils traversaient, l'âne et lui, un terrain plein de broussailles. « Si je coupais ici quelques fagots, dit l'homme, ils pourraient m'être utiles au besoin, et, pour toi, mon âne, ce ne serait pas un grand surcroît de fardeau. » Il s'arrête, coupe le bois, le met en fagot et le charge sur son âne. Voilà l'âne qui a déjà plus de poids qu'il n'en faut ; cependant il marche encore assez lestement. « Bon, dit le maître, la charge n'est pas trop forte, et elle pourrait encore augmenter un peu sans rien risquer. » Disant cela, il aperçoit sur la route un monceau de pierres, et dans ce monceau deux belles pierres qui pourraient lui servir, s'il avait à bâtir. « Je serais bien fou de manquer cette occasion, et, puisque je puis avec la main soulever ces deux pierres, le fardeau de ma bête n'en sera pas beaucoup plus lourd. » Le pauvre âne ne peut presque plus supporter sa charge ; il fait un dernier effort cependant, et marche sous le faix. « Quel bon âne j'ai là, dit le paysan, et comme il résiste à la fatigue ! » Las lui-même de la chaleur, il ôte son habit et le met sur son âne. Ce surcroît de charge accable le baudet, qui tombe pour ne plus se relever, et le paysan de dire[1] : « Maudite bête, qui

[1] Sua gravatum sarcina, quantum satis
Debebat esse, agebat asinum Rusticus.
Cum carperet iter per fruticosum locum.
Ni sum falsus, ait, hinc prope adstant en mihi
Virgulta, vario quæ esse possint usui.
Meam illa certe faciunt ad cupidinem;

crève pour si peu! » Oui, mais ce peu s'ajoutait à beaucoup. Desbillons eût pu appliquer sa fable aux princes qui oppriment longtemps leurs sujets impunément : une dernière mesure, et souvent la moins grave de

Decerpere igitur esse operæ pretium puto.
Ohe! resiste, barde : id oneris additum
Feres, nec, opinor, magno incommodo tuo.
Resistit ille. Nec mora, imprudens herus
Virgulta cœdit, mundat, aptat, colligat,
Pondusque justo ponderi adjiciens novum,
Plus ratio quam sinat, Asini dorsum premit.
At sic tamen eum progredi viam videns
Satis expedito incessu, sarcinam putat
Non esse tantam, major ut aliquantulo
Non illa fieri sine periculo queat.
Lapidum ergo forte cum strues occurreret
Juxta viam seposita, et ex illis duos
Videret, qui placerent sibi præ ceteris :
Stulte facerem, ait, si, quod objecit mihi
Fortuna tam benigna, negligerem bonum.
Atque duo lapides, facile quos tollit manus,
Quantillum est oneris? Ilos et, aselle mi, feres.
Officium vires prope recusant; fert tamen
Pecus misella; colligit etiam breves
Sui vigoris reliquias, et exerit,
Ita ut miretur gaudeatque Rusticus,
Asinum sibi esse talem, quem nullus labor
Debilitet; cumque gravior nudum incedere
Suaderet æstus, detrahit vestem sibi
Et cœteris quoque impedimentis eam
Non dubitat super ingerere; nil dum suspicans
Quanto prope esset bajulus infelix malo,
Ut conficeretur denique. Enimvero in via
Grave offendiculum cum fefellisset pedem
Simul cadit, et sarcina oppressus perit.

Qui minimus, sæpe summus est mali gradus.

(Desbillons, liv. II, fable XIII.

toutes, amène la révolte. Se révolter pour si peu! Oui, mais ce peu s'ajoutait à beaucoup : c'est la dernière goutte qui fait déborder le vase. Un déclamateur du dix-huitième siècle n'eût pas manqué de faire la leçon aux rois. Desbillons se contente de l'exemple de son paysan : profite de la fable qui voudra.

Le Buisson et la Brebis, autre occasion de gourmander les grands et les puissants, et manquée encore à dessein par Desbillons. « Il allait pleuvoir ; le Buisson dit à la Brebis : « Ne vois-tu pas l'orage qui s'approche? que tardes-tu? viens promptement te réfugier dans mon sein. » La Brebis, incapable de défiance, va se cacher entre les bras épineux du Buisson. Elle évita la pluie, mais elle paya cher cet avantage : elle ne put se tirer des bras avides de son hôte qu'en y laissant une grande partie de sa toison. Cette fable s'applique aux protecteurs intéressés [1]. »

[1] Pluvia imminebat; sic hortatus est Ovem
Rubus : Procellam non vides? quid restitas?
Huc recipe te celeriter in meos sinus,
Tua ne tam nitida permadescant vellera.
Diffidere cuiquam nescia bidens paruit :
Utque Rubi densis protegeretur frondibus,
Spinosa se hujus brachia inter condidit.
Pluviam quidem vitavit ; at beneficium
Hospitis avari pretio magno constitit,
Abire nullo quippe jam potuit modo
Quin lanæ id omne, quod fuisset ab improbis
Semel apprehensum brachiis, relinqueret.

Fabula rapaces ad patronos pertinet.

(Desbillons, livre X, fable XIIe.)

Ailleurs, dans la fable du *Chien et du Maître*, Desbillons blâme les faux bienfaiteurs et les faux philanthropes. « Un chien courageux, fidèle et vigilant, défendait la maison de son maître contre toute sorte de voleurs : aussi son maître lui prodiguait sans cesse les éloges; il le flattait et le caressait chaque fois qu'il le rencontrait, mais il ne lui donnait à manger que d'une main avare. Le pauvre gardien réclame et dit à son maître qu'il ne se nourrit pas de caresses ; que les louanges ne l'empêchent pas de maigrir; qu'il peut se passer de toutes ces douceurs; il demande seulement qu'on lui donne quelque chose de solide pour apaiser sa faim. Le maître rit de ses justes plaintes, redouble de caresses pour le pauvre affamé et lui prodigue sa bienveillance stérile, sans lui donner un morceau de plus. — Riches, donnez au pauvre ce dont il a besoin ; ce n'est pas lui donner que lui donner ce qui lui est inutile[1]. »

Ainsi les vices et les défauts de chacun de nous, et

[1] Acer, fidelis, strenuus, herilem domum
Bene tutam ab omni fure præstabat Canis.
Quapropter ipsi maximas laudes Herus
Tribuebat ultro, et occurrenti sæpius
Palpationes et blanditias affatim
Impertiebat ; at cibos dabat manu
Parcissima. Ergo clamitat custos miser,
Et objicit Hero : Non se blanditiis ali,
Neque recreari laudibus corpus macrum;
His se carere posse; tribueret modo
Solidius aliquid, quo repelleret famem;
Nil se obstiturum, cœtera quin omitteret

parmi ces vices et ces défauts ceux qui étaient surtout à la mode du temps de Desbillons, la fausse philanthropie et la fausse sensibilité, voilà le sujet de ses fables; car cet homme, qui vivait au milieu de ses livres, était presque aussi bon observateur du monde que la Fontaine lui-même, qui semblait vivre au milieu de ses rêves. Ils avaient tous deux le don de voir sans paraître regarder.

Avec le goût qu'avait Desbillons pour ne représenter dans ses fables que les sentiments bons ou mauvais qui appartiennent à tous les hommes, il a traité, comme l'a fait la Fontaine, les grands lieux communs de l'humanité, l'instabilité de la vie, l'égalité de la mort, la vanité de tout ce qui est le monde et la terre, la faiblesse originelle de l'homme; seulement il les a traités en latin, ce qui ôte la popularité. Souvent il trouve pour les exprimer des allégories ingénieuses et poétiques. De ce côté, le Père Desbillons semble, comme la plupart des fabulistes du dix-huitième siècle, faire grand cas de l'invention. Je veux bien lui tenir compte du mérite des allégories qu'il invente; leur seul tort est d'être

Justos at ille questus elusit jocans,
Famelicoque blandiens multo magis
Quam prius, inanem effudit benevolentiam,
Victumque nihilo liberalius dedit.

Largire, dives, pauperi quibus indiget :
Non es benignus, si das quæ nihil hunc juvant.

(Desbillons, livre VII, fable v^e.)

parfois un peu subtiles. C'est le défaut que je trouve à l'allégorie qui fait le fond de la fable intitulée : *la Goutte d'eau, la Mer et l'Huître.* « Une goutte d'eau qui tombait du haut des airs dans le vaste sein de l'Océan se disait : Hélas! petite comme je suis, à quoi puis-je servir dans ce gouffre immense, où le premier flot venu va m'engloutir et m'anéantir à jamais? — Tandis qu'elle s'humilie elle-même, elle rencontre dans sa chute une huître béante, qui la reçoit et la cache au fond de son écaille; elle s'y durcit, et de goutte d'eau devient une perle digne d'orner la couronne d'un monarque. Dieu élève ceux qui s'humilient[1]. »

Je ne reproche pas au Père Desbillons de louer l'humilité et d'en montrer la récompense; mais quelle allégorie singulière et subtile, quoiqu'elle ait pourtant, dans sa singularité même, quelque chose de poétique! J'ajoute que

[1] Cum tenuis alto Gutta cadens ab æthere
Vastos devolveretur in Ponti sinus :
Heu! tantula, inquit, tanto quid voragini
Prodesse possum, primo fluctu scilicet
Exhaurienda, et interitura funditus?
Dum sic misella deprimit sortem suam,
Patulo dehiscens ore summis Ostreum
Emergit undis, hancque delapsam excipit,
Penitus recondit, induratam perficit.
Quæ Gutta fuerat extitit demum unio,
Ac deinde honoris illud ad fastigium
Evectus est, ut regis ornaret caput.

Qui se fatentur humiles, extollit Deus.

(Desbillons, livre IX, fable XII.

l'humilité, toute précieuse qu'elle est parmi les vertus chrétiennes, est, si je l'ose dire, une vertu d'élite et dont l'éloge, par cela même, convient moins à la fable. La morale de la fable peut s'élever très-haut, et la Fontaine l'a montré quelquefois ; elle doit pourtant rester ordinairement dans le cercle des qualités humaines. Les vertus qui viennent de plus haut et qui visent plus haut ne sont guère de mise dans la fable, ni pour le récit, ni pour la moralité.

Le théologien se montre parfois dans les fables de Desbillons, et ces fables quasi-théologiques ne sont pas les moins bonnes; elles ont seulement quelque chose d'étrange. La fable semble, pour ainsi dire, embarrassée d'avoir à exprimer des idées de ce genre. L'allégorie est ingénieuse, élégante; mais elle est bizarre, et surtout la vérité qu'elle enveloppe est supérieure aux vérités ordinaires de la fable. De là une sorte de gêne, non pour l'auteur, qui, fabuliste et théologien, se trouve tout à fait à son aise en mêlant la théologie à la fable, mais pour le lecteur, que ce mélange déconcerte, parce qu'il ne s'y attendait pas. Nous attendons-nous, par exemple, à rencontrer la doctrine de la grâce dans la fable des *Deux Apodes?* Les apodes sont des oiseaux dont les pieds sont si petits qu'ils peuvent à peine marcher quand ils se posent à terre, et que, pour reprendre leur vol, ils ont besoin que le vent les soulève. Deux apodes voyageant de com-

pagnie voient dans un champ une nourriture qui les tente fort. Ils voudraient descendre; mais, une fois posés à terre, comment pourront-ils s'envoler de nouveau? Ils hésitent, ils cèdent enfin, et les voilà à terre se repaissant à loisir. Après avoir mangé, ils regardent aux quatre coins de l'horizon pour voir s'il ne viendra pas quelque vent favorable qui les soulève. Rien: l'air est partout d'un calme désespérant. Bientôt vient le sommeil. Des deux voyageurs, l'un s'endort, l'autre veille. Celui qui veille est récompensé : un vent léger vient le soulever, et il reprend son vol. L'autre reste à terre, pesant et immobile, attendant du hasard quelque chance heureuse. Voilà la fable en abrégé; que signifie-t-elle? « Cette fable, dit Desbillons, nous apprend, pauvres mortels qui ne sommes que faiblesse, misère et infirmité, avec quelle vigilance nous devons attendre les secours divins, sans lesquels nous ne pouvons rien faire de bien[1]. » La fable est bonne, l'allégorie ingénieuse; mais je ne croyais pas rencontrer une expression si vive et si forte de la doctrine de la grâce dans un fabuliste et dans un jésuite.

La meilleure de ces fables quasi-théologiques, et je dirai même la meilleure des fables de Desbillons, est

[1] Hac edocemur fabula, quotquot sumus
Infirmi, egentes ac miselli homunculi,
Divina, sine quis facere nil boni licet,
Auxilia qualem diligentiam expetant.
(Livre VII, fable XXVII).

le Moucheron, parce que la vérité qu'elle met en action est plutôt religieuse et philosophique que théologique, et qu'elle a ce sens général qui convient à tout le monde.

« Un moucheron, né de la lie d'un tonneau mis à sec, volait d'une aile légère et parcourait le vide immense : c'est ainsi qu'il appelait l'espace dans lequel il errait au gré de son caprice. Bientôt il arrive à l'ouverture du robinet; il s'arrête, saisi d'étonnement et de crainte : C'est, dit-il, l'entrée d'un gouffre large et profond ; que dois-je en penser ? Ne m'a-t-on point dressé là quelque piége? Je sens cependant l'impression d'une douce lumière qui m'est aussi agréable qu'elle m'est nouvelle. Allons, je veux tenter l'aventure. Il dit, et s'avance hardiment. Mais, lorsqu'il est parvenu, tantôt en volant, tantôt en rampant, jusqu'à l'extrémité du canal : Où suis-je? s'écrie-t-il ; quel nouveau monde se développe devant moi? quelle immense étendue! et que ce tonneau me semble petit comparé à ce que je vois! Il entre aussitôt dans la cave et s'empresse de la parcourir d'un bout à l'autre. Il rencontre un soupirail, il s'y jette avec intrépidité, et le voilà dehors. C'est ici que son étonnement redouble ; il est dans l'admiration, dans l'extase. Cette cave, si vaste il n'y a qu'un moment, ne lui semble plus qu'un point lorsqu'il contemple l'immensité de l'univers. — Pauvres hommes! rien n'est grand des choses que vous croyez

grandes. Attendez, et vous saurez bientôt combien elles sont petites[1].

La vérité qu'enveloppe ici l'allégorie a bien encore quelque chose de théologique, puisque c'est une vérité qui dépasse le monde; mais elle tient aussi à ce monde, car cette vie a des grandeurs d'ordre différent, et ces grandeurs se surpassent progressivement les unes les autres, jusqu'à ce qu'elles soient toutes effacées par la

[1] E fæce vacui cum esset exortus cadi
Culex, volare cæpit et penna levi
Lustrare magnum inane : sic enim locum
Esse hunc vocandum credit, intra quem vago
Fertur volatu. Sed mox, ut foraminis
Exigui ad oram leniter sese appulit,
Resistit : Ecquod, inquit, attonitus metu,
Patulæ, profundæ ostium voraginis
Hoc esse dixerim ? Insidias hic suspicer
Aliquas latere : dulce nescio quid tamen
Insueta blandi spirat aura luminis.
Tentanda dubio est in periculo via.
Simul intrat audax; at canalem ut ultimum,
Partim volando, partim rependo, attigit
O ! clamat, ubi sum ? se mihi explicat novi
Quam vasta mundi species ! Iste quam cadus
Finiri angustis jam videtur terminis !
Cellam ergo volitans protinus vinariam
Pervadere omnem gestit ; cum vero sibi
Unum videret ejus ex spiraculis
Patescere, subit impavidus et se foras
Erumpit. Ipsum hic nova, subita, totum capit
At maxima, at incredibilis admiratio;
Jamque aspernatur cellæ magnitudinem,
Dum spatia vasta, immensa spectat ætheris.

Non magna, mi homo, sunt, quæ tu magna judicas.
Exspecta; minima mox videbuntur tibi.
(Livre VI, fable 1re).

grandeur de l'autre vie. Il y a donc une portion de cette vérité qui est applicable en ce monde-ci, et l'autre portion, celle qui s'accomplit dans le ciel, fait l'espoir et la consolation de l'homme ici-bas. Mais je préfère la fable du *Moucheron* entre toutes, à cause surtout de la vraisemblance et de la justesse de l'allégorie. Nous n'avons plus affaire à une goutte d'eau qui est humble et qui est récompensée de son humilité, ou à ces oiseaux presque sans pieds qu'une histoire naturelle suspecte a prêtés à une allégorie subtile; nous avons affaire à un moucheron novice qui s'étonne de tout, admire tout et à qui, comme aux enfants et aux jeunes gens, tout paraît successivement grand et petit. Le personnage est vraisemblable, et nous pouvons nous y intéresser, car nous avons tous été ce moucheron et nous sommes tous appelés à l'être, c'est-à-dire à connaître, au delà de la mort, des grandeurs et des durées qui nous feront prendre en pitié toutes celles que nous aurons connues.

J'ai déjà parlé de l'abbé Aubert; il serait, je pense, fort étonné, s'il voyait que, comme fabuliste, je lui préfère le Père Desbillons. L'abbé Aubert était un homme d'esprit et un habile homme, maître de deux journaux et accrédité auprès de plusieurs autres, et cela dans un siècle où les journaux commençaient à être importants. Protégé par la cour et surtout par le duc de la Vrillière,

auquel il avait dédié un de ses journaux, et qui créa pour lui une chaire de littérature française au Collége de France ; adversaire modéré des philosophes, attaquant le parti, mais exceptant volontiers les hommes, louant les tragédies de Voltaire, qui, à son tour, louait ses fables, il passait, avant Florian, pour le fabuliste du siècle qui s'était le plus rapproché de la Fontaine, et il l'emportait sur Lamotte. Ses fables eurent six éditions. On les lisait même encore il y a trente ans, et quelques-unes peut-être méritent d'être lues, quoique le style en soit en général plus facile qu'élégant.

Ce que j'ai dit du savoir faire de l'auteur indique assez qu'il ne faut pas chercher à ranger systématiquement l'abbé Aubert parmi les fabulistes qui procèdent des idées du dix-septième ou du dix-huitième siècle. Il y a des deux dans ses fables comme dans sa vie. Tantôt, avec sa fable de *la Main droite et la Main gauche*, il pousse à l'excès l'esprit du dix-huitième siècle ; tantôt il se contente de critiquer les vices et les travers de l'homme. Sa meilleure fable en ce genre est la dernière de son recueil, *le Miroir :*

Un miroir merveilleux et d'utile fabrique,
Où se peignait par art le naturel des gens,
Attirait, au milieu d'une place publique,
Les regards de tous les passants.
J'ignore chez quel peuple ; il n'importe en quel temps
Chacun glose à l'envi sur ce tableau fidèle.

Arrive une coquette; elle y voit traits pour traits
Ses petits soins jaloux et ses penchants secrets :
Sans mentir, voilà bien le portrait d'Isabelle !
Présomption, désirs, mépris d'autrui : c'est elle !
C'est son esprit tout pur, je la reconnais là;
Le joli miroir que voilà,
Et combien je m'en vais humilier la belle !
Un petit-maître succéda,
Et la glace aussitôt présente pour image
Beaucoup d'orgueil et fort peu de raison
Parbleu ! je suis ravi que l'on ait peint Damon,
S'écrie, en se mirant, l'important personnage;
Et je voudrais que pour devenir sage
De ce miroir malin il prît quelque leçon.
Après ce fat vint un vieil Harpagon[1],
D'une espèce tout à fait rare;
Il tire sa lunette et se regarde bien,
Puis, ricanant d'un air bizarre :
C'est Ariste, dit-il, ce vieux fou, cet avare,
Qui se ferait fouetter pour accroître son bien.
J'aurais un vrai plaisir à montrer sa lésine
Et paierais de bon cœur cette glace divine,
Si l'on me la donnait pour rien.
Mille gens vicieux sur les pas de cet homme
Tour à tour firent voir la même bonne foi :
Chacun d'eux reconnut dans le brillant fantôme
Qui l'un, qui l'autre, et jamais soi.

Si l'on veut trouver quelque part, dans les fables du dix-huitième siècle, l'expression vive et présomptueuse des idées du temps, sans mélange d'habileté personnelle ou de circonspection politique, il faut la deman-

[1] Nom de l'avare dans la comédie de Molière.

der aux fables qui sont insérées çà et là dans la *Correspondance de Grimm*. Là l'apologue se met sans scrupule et sans défiance au service de la philosophie du jour. Les fabulistes timides et incertains ne sont pas admis dans le recueil de l'ami de Diderot. Croyez-vous que la vérité et la justice ont pour interprètes infaillibles les écrivains de l'*Encyclopédie*? Croyez-vous que quiconque les attaque est un partisan de l'ignorance et de la superstition? Est-ce là la moralité de vos fables? Grimm est prêt à les insérer et à les adresser à ses correspondants, princes et rois, d'au delà du Rhin. Ainsi, cette fable de M. de Lille, capitaine au régiment de Champagne :

Aux portes de la Sorbonne
La Vérité se montra,
Le syndic la rencontra :
— Que demandez-vous, la bonne?
— Hélas ! l'hospitalité.
— Votre nom? — La Vérité.
— Fuyez, dit-il en colère,
Fuyez, ou je monte en chaire
Et crie à l'impiété!
— Vous me chassez, mais j'espère
Avoir mon tour, et j'attends :
Car je suis fille du Temps,
Et j'obtiens tout de mon père[1].

Jusqu'à l'assemblée des Notables, et même encore un peu au delà, la correspondance de Grimm est fort

[1] *Correspondance de Grimm*, tome VIII, p. 359.

optimiste : tout est bien et tout sera mieux. « Il y a eu des siècles, dit-il au mois de janvier 1787, où les lettres et les arts ont brillé avec plus de gloire ; mais peut-être serait-il difficile de citer une seule époque où la philosophie ait été appliquée plus heureusement ; où l'on ait porté plus loin toutes les connaissances utiles à la société ; où tous les droits, tous les titres de l'humanité aient été soutenus avec une plus grande force d'éloquence et de raison ; où les maîtres du monde aient donné enfin de plus grands exemples de patriotisme et d'amour pour leurs peuples[1]. » Personne assurément, parmi les princes de l'Europe, ne méritait mieux cet éloge que Louis XVI. Il imposait des limites à son pouvoir et s'applaudissait avec une généreuse confiance de l'avenir qu'il préparait à son peuple et à lui-même. Les partisans de l'ancien régime avaient beau le dissuader de la surveillance qu'il appelait sur son gouvernement, il gardait son espoir ou son illusion, et Grimm, dans une fable intitulée *le Fleuve et les Ruisseaux*, approuvait cette touchante générosité. Dans cette fable, un fleuve puissant, qui inondait souvent ses rivages, va être endigué ; il est content, mais les ruisseaux tributaires s'indignent de cette tentative :

Seigneur, lui disaient-ils, vous voyez leur dessein :
Ils veulent construire une digue.

[1] *Ibid.*, tome XIII, p. 286.

Laissez-nous arrêter leurs bras;
Ordonnez et ne souffrez pas
Que de ces peuples la licence
Ose borner votre puissance :
Elle vous vient du ciel, elle est de tous les temps.
Le fleuve à longue barbe avait, à ses dépens,
Appris à démêler le but et le langage
Des flatteurs et des courtisans.
Ne prenant donc alors que les conseils d'un sage,
Dont il s'aidait dans les cas importants[1] :
Amis, dit-il, laissez-les faire;
Ne voyez-vous pas qu'en mettant
Sur les bords de mon cours une forte barrière,
S'ils préservent leurs champs d'un écart malfaisant,
Ils font aussi pour moi chose très-salutaire?
La barrière sera pour moi comme pour eux :
Je ne pourrai plus nuire; eh! ce sont là mes vœux.
Mais aussi de mon lit l'enceinte limitée
Sera pour les humains à toujours respectée[2]...

Noble illusion, qui faisait croire à la royauté que, de même qu'elle respectait les limites de la liberté populaire, le peuple respecterait aussi les limites du pouvoir royal. Quelques fabulistes cependant commençaient aussi à croire qu'il était à propos de conseiller au peuple la modération et de le dissuader des excès de la liberté. Tel est le sens de la fable intitulée *le Pêcher et le Peuplier*, faite par M. de Ségur, et que Grimm insère aussi dans sa *Correspondance:*

[1] Necker, sans doute, dont Grimm parle en général avec faveur dans sa correspondance de cette époque.
[2] *Ibid.*, tome XIV, juillet 1789, p. 409.

Un jeune peuplier, tout fier de sa verdure,
Portait jusques aux cieux l'orgueil de ses rameaux.
Un pêcher, qu'élevaient et l'art et la nature,
Produisait près de lui mille fruits les plus beaux.
— Ah ! que je plains ton esclavage,
Lui dit un jour le peuplier ;
Toujours sous le ciseau d'un cruel jardinier,
A peine on te permet d'étendre ton feuillage;
Sans cesse on te contraint ; la douce liberté
Pour toi n'est plus qu'un nom. Moi, j'en connais l'usage
Tantôt j'élève avec fierté
Mon feuillage ondoyant, qui se perd dans la nue ;
D'autres fois, pour montrer ma flexibilité,
Je m'agite en ployant mes rameaux à ta vue.
A tout ce beau discours, le pêcher, tout honteux,
Ne répondait que par ses plaintes;
Pour la première fois il se crut malheureux ;
De ces mauvais conseils il sentit les atteintes.
Tout à coup un orage obscurcit le soleil ;
Le vent souffle et mugit, un éclair fend le ciel;
La foudre qui le suit gronde sur les montagnes ;
L'on voit le pâtre errant s'enfuir dans les campagnes.
Le jardinier soigneux
Accourt de sa chaumière
Et donne à son pêcher le secours nécessaire.
Il le couvre, il l'étaie avec de forts épieux,
Et sait le préserver du vent et de l'orage.
Le peuplier gémit en perdant son feuillage;
Ses rameaux en débris tombent à chaque instant;
Nul n'a pitié de lui dans ce danger pressant.
Le destin du pêcher alors lui fait envie ;
Il paierait de sa liberté
Des soins qui sauveraient sa vie.
Le vent redouble sa furie,
L'abat, le déracine : il l'avait mérité,

L'entière indépendance est folie et chimère.
A tout âge, dans tout pays,
Pour les grands et pour les petits,
L'avis est sage et salutaire.
Nous avons tous besoin de secours et d'amis.

Le conseil donné au pêcher de comprendre son bonheur indique que le fabuliste craint déjà qu'il ne le sente pas et ne le conserve pas assez attentivement. L'optimisme du siècle commence à s'ébranler. Nous avons vu, dans Florian, comment l'ingénieux fabuliste ne voulait plus qu'on dît de la Révolution : *Cela ne sera rien*, et il avait raison. La plupart des auteurs de cette époque, ceux même qui avaient le plus donné dans les espérances ou les illusions du temps, commençaient à ressentir une crainte instinctive. Quelques-uns, plus hardis, entrent dans le parti révolutionnaire : ainsi Laharpe et Chamfort, qui iront, l'un jusqu'à la prison, où il trouvera sa conversion, l'autre jusqu'au suicide, pour éviter l'échafaud. Le plus grand nombre recule. Un poëte frivole et léger, Dorat, qui a fait des fables parce qu'il s'est exercé dans tous les genres de littérature, témoigne aussi de ce nouvel esprit. Dorat est, pour ainsi dire, un thermomètre d'autant meilleur du temps que, n'ayant par lui-même aucune force originale, il ressent plus facilement l'impression de la nouvelle température morale dans laquelle il vit Il avait été tout ce que le siècle avait été : anglomane, quand le siècle s'était

engoué des mœurs anglaises[1]; moniteur austère des princes et des rois, quand la censure des grands était à la mode[2]. Mais, lorsque les changements politiques et sociaux cessent d'être des vœux pour devenir de vrais événements, lorsque la société s'arrête effrayée et inquiète de l'accomplissement de ses désirs, Dorat aussi s'arrête, et, dans sa fable du *Novateur*, il attaque violemment ceux qui prêchent les innovations : « Les voilà, dit-il, parlant des deux faux législateurs qu'il met en scène,

Les voilà travaillant tous deux
A préparer l'éclat et la ruine
D'un peuple obscurément heureux.
. . . . . .
Il faut un autre Dieu, d'autres mœurs, d'autres lois.
Choisira-t-on des consuls ou des rois ?
On s'arme, on se bat, le sang fume,
La nation est aux abois;
Le laboureur raisonne et la faim le consume.
Tous les nœuds sont rompus ou prêts à se briser;
Et les mortels, hélas! qui vivaient si tranquilles,
Soumis à deux rêveurs fiers de les diviser,
Vont de leurs propres mains renverser leurs asiles
Et s'égorgent entre eux pour se civiliser[3].

[1] Voyez sa fable des *Deux Montres*.

[2] Voyez sa fable du *Jet d'eau et du réservoir*, qui finit par ce vers, plus sententieux que sensé :

Appauvrissez le peuple : adieu l'éclat des grands.

[3] *Le Novateur*, p. 308.

Je ne prends certes pas au sérieux ces invectives de la frivolité mécontente, qui maudit la Révolution aussi étourdiment qu'elle l'avait bénie. On ne peut pas cependant se dissimuler, même quand on étudie seulement l'histoire de l'apologue, que la révolution déjà commencée plaisait moins que la révolution espérée. A mesure que les événements marchent, ce sentiment de désappointement et de douleur augmente. De là le notable changement qui se manifeste dans les fabulistes des dernières années du dix-huitième siècle et des premières du dix-neuvième. Autant ceux du milieu du dix-huitième siècle sont confiants et hardis, prompts à censurer les abus de la société et à en demander la réforme, autant ceux de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième sont prudents, réservés et disposés à l'obéissance envers les pouvoirs établis. Si même il y en a un parmi eux qui, par le temps de sa vie, ait commencé à écrire avant 89 et ait continué après 1800, il est curieux d'observer dans ses fables l'abjuration progressive qu'il fait des idées politiques du dix-huitième siècle. Le Bailly est un de ces témoins des vicissitudes de l'opinion publique. Il avait publié ses fables en 1784, et il en publia une seconde édition en 1811. Voyez sa fable intitulée *le Gouvernail et les Rames :*

Les rames d'une galère
Insultaient au gouvernail

Et disaient avec colère :
Nous faisons tout le travail,
Et quel en est le salaire?
Monsieur nous regarde faire.
Gouvernail paresseux, inutile instrument,
Réponds du moins : voyez s'il bouge seulement!
Comme elles tenaient ce langage,
Tout à coup s'élève un orage ;
Un vent des plus impétueux
Tourmente la galère, et, soufflant avec rage,
La livre à la merci des flots tumultueux.
Voilà nos rames fort en peine ;
On les voit tour à tour s'élevant, s'abaissant
Pour fendre la liquide plaine.
Le danger va toujours croissant ;
En vains efforts elles s'épuisent.
Enfin contre un écueil voilà qu'elles se brisent.
Le gouvernail alors, agissant à propos,
Maîtrise la vague indocile,
Et par une manœuvre habile
Sauve le bâtiment de l'abîme des flots.
Je compare à cette galère
Le vaisseau de l'État qu'un seul doit commander:
Obéir au pilote et le bien seconder,
C'est ce qu'on a de mieux à faire.

Voilà bien les sentiments de 1811, c'est-à-dire d'un temps où la France s'applaudissait encore d'avoir donné sa démission entre les mains d'un grand despote, quitte à en gémir douloureusement deux ans plus tard. Il n'y a pas un seul fabuliste du dix-huitième siècle, même parmi ceux qui n'étaient pas du parti philosophique, qui aurait osé préconiser aussi franchement le pouvoir

absolu. On voit qu'entre ces sentiments d'abnégation politique et les sentiments d'indépendance du dix-huitième siècle, il y a eu le désappointement d'une grande révolution.

Avec cette disposition générale des esprits, l'apologue, à la fin du dix-huitième siècle, devait revenir volontiers à la méthode du dix-septième, c'est-à-dire à la censure des individus plutôt qu'à celle de la société. Tel est le caractère général des fables de Le Bailly. Il s'adresse aux défauts de chacun de nous et fait de cette manière quelques jolies fables, témoin celle intitulée *le Chameau et le Bossu :*

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage.
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louait un air soumis;
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.
Un bossu vint, qui dit ensuite :
Messieurs, voilà bien des propos;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite :
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence;
Qu'il paraît léger sous ce poids
Et combien sa figure en reçoit à la fois

Et de noblesse et d'élégance !
En riant du bossu, nous faisons comme lui;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge,
Et l'homme tous les jours, dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer fait son éloge[1].

J'aime mieux les fables de Le Bailly que celles de l'abbé Aubert. Le style de l'abbé Aubert est simple et clair, mais sa simplicité touche à la banalité. Celui de Le Bailly est plus élégant, quoiqu'il penche un peu vers la rhétorique et qu'il donne trop à la périphrase. Il a inventé la plupart de ses fables: c'était, on le sait, l'usage des fabulistes du dix-huitième siècle. Mais les fables qu'il n'a pas inventées, et dont il a pris le sujet dans les auteurs anciens ou dans les contes orientaux, sont bien choisies, et ce sont certainement quelques-unes de ses meilleures. J'aime beaucoup, par exemple, la fable intitulée : *la Vénus de Zeuxis*. Les plus belles filles de la Grèce viennent poser devant Zeuxis, qui peint sa Vénus. Toutes se dévoilent devant le peintre, fières d'aider de leur beauté à la beauté de la déesse. Une seule refuse : c'était Anaïs. Zeuxis achève son ouvrage et l'expose aux yeux des Grecs. Tout le monde l'admire, tout le monde le loue : c'est Vénus elle-même !

Le Bailly, livre Ier, fable x, édition de 1811. — Le Bailly n'est mort qu'en 1832, et j'aurais pu le mettre parmi les fabulistes du dix-neuvième siècle; mais ses fables ont paru pour la première fois en 1784.

Loin de partager ce délire,
Zeuxis sur son tableau jette un œil inquiet,
S'en détourne, y revient et se tait et soupire.
Un connaisseur lui dit : Pourquoi cet air distrait?
Quand la Grèce entière l'admire,
Jugerais-tu donc seul ton ouvrage imparfait?
— Oui, répond-il. — Erreur! détaillons chaque trait.
Pouvais-tu rendre mieux la jambe de Thémire,
Et la taille d'Aglaure et le sein de Zélis?
Je vois Glycère me sourire;
Non, je me trompe, c'est Cypris.
— Cher ami, c'est en vain que tu flattes Zeuxis.
Ce qui manque à Vénus manquait à mes modèles,
Ce charme pur, ce fard des belles...
— Quoi donc? — La pudeur d'Anaïs[1].

Je veux citer encore une fable de Le Bailly, dont le sujet est tout différent, mais dont la moralité, très-significative, est tout entière aussi dans le dernier vers :

Fléau de ses États, un farouche sultan
Ne dormait plus; tant pis : le sommeil d'un tyran,
Dit un sage par excellence,
Fait le repos de l'innocence.
Un jour, las de chercher le sommeil qui le fuit,
De son palais il sort sans bruit,
Vole au désert : peut-être un remords salutaire
Dirige-t-il ses pas vers ce lieu solitaire.

[1] Le Bailly, dans ses notes, indique qu'il a tiré cette histoire de Pline l'Ancien, livre XXXV, chap. x. — J'ai cherché dans ce XXXVe livre et je ne l'ai pas trouvée. Si Le Bailly l'a inventée, elle lui fait honneur.

Là vivait loin du monde un derviche pieux,
Détaché des biens de la terre;
Déjà par la pensée il habitait les cieux
Et reposait alors couché sur une pierre.
— Ce misérable, il dort, dit le sultan, et moi...
Moi qui peux à mon gré disposer de sa vie,
Il faut que je lui porte envie!
Il soupire à ces mots : Holà! réveille-toi,
Écoute et réponds à ton maître.
En te voyant dormir ainsi,
Il est aisé de reconnaître
Que tu vis exempt de souci;
Mais, ton lit, c'est la pierre, et couché de la sorte,
Comment peux-tu dormir aussi bien? — Eh! qu'importe,
Dit le dervis, de sommeiller
Sur le duvet ou sur la dure?
J'ai fait un peu de bien, ma conscience est pure;
Est-il un plus doux oreiller?

VINGT-SIXIÈME LEÇON

LES FABULISTES ANGLAIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

J'aurais mauvaise grâce à dire que l'Angleterre et l'Allemagne, au dix-huitième siècle, n'ont eu de fabulistes qu'à cause de l'imitation de la Fontaine. Mais il m'est permis de croire, sans trop me laisser aller à l'amour-propre national, que le crédit que la Fontaine a donné à l'apologue a profité à ce genre de littérature en Europe, et que les poëtes ont été d'autant plus disposés à faire des fables qu'ils savaient, par l'exemple de la Fontaine, qu'elles n'étaient plus considérées comme un genre de littérature secondaire.

Les fables anglaises, et particulièrement celles de Gay, le plus accrédité des fabulistes anglais au dix-huitième siècle, ne ressemblent aucunement aux fables

de la Fontaine. Elles n'en ont ni la grâce, ni la malice, ni la causerie ingénieuse, ni l'élévation simple et touchante. Nous verrons plus tard quel est leur mérite. Elles sont souvent toutes politiques[1]; mais nous aurions tort de croire que dans ces fables politiques il y ait quelque chose de l'esprit philosophique du dix-huitième siècle français. Rien ne se ressemble si peu, de ce côté, que l'esprit des deux littératures. En France, la littérature attaque l'ordre social; en Angleterre, la littérature attaque le gouvernement. L'apologue français censure les ministres, moins comme ministres que comme grands seigneurs, et comme étant privilégiés dans l'ordre civil encore plus que comme étant élevés dans l'ordre politique. L'apologue anglais ne censure que l'homme politique, le membre du ministère, un des chefs du gouvernement, un des directeurs de la majorité du parlement. En Angleterre, la satire littéraire plaide pour la liberté, qui est toujours en cause plutôt qu'en danger, et il en est ainsi dans tous les pays politiques, c'est-à-dire que la liberté y est toujours entretenue par l'attaque et par la défense. Mais la satire ou la fable en Angleterre ne songe pas à plaider pour l'égalité, qui est malheureusement en France la question toujours débattue au fond de toutes les discussions.

[1] Voyez surtout la seconde partie des fables de Gay, qui parut après a mort de l'auteur.

Gay, attaquant le ministère, attaque aussi le parlement, ou plutôt la majorité parlementaire qui soutient le ministère. Il introduit dans une de ses fables, *la Fourmi en charge*, une fourmi présomptueuse qui veut gouverner l'État. Dans la république des fourmis, les ministres rendent des comptes. La fourmi en charge est donc obligée de comparaître devant le parlement, et elle « apporte quelques chiffons de papier pour amuser les députés. » Une fourmi patriote s'élève contre la dilapidation des finances. La fourmi en charge, ou le premier lord de la trésorerie, « répond, avec son arrogance ordinaire : « Considérez, gracieux milords, « que, si les secrets de l'État étaient révélés, les projets « les mieux concertés n'auraient que des suites funestes. « Si nous laissions découvrir ces mystères importants, « ce serait prêter le flanc à nos ennemis. Mon devoir, « mon zèle éprouvé m'ordonne de cacher nos projets « actuels; mais je jure, sur mon honneur, que toutes « ces dépenses, quoique grandes, n'ont eu d'autre « objet que la défense de la république. » Les auditeurs, satisfaits, visent le compte et vouent à leur trésorier une confiance illimitée. » La même scène se renouvelle l'annee suivante; les magasins se trouvant encore vides, on demande des comptes: la fourmi ministre paye de belles paroles. Ç'allait être la même chose la troisième année, quand cette fois, « un des auditeurs, saisi d'une honte subite : « Que sommes-

« nous? dit-il; des outils de fraude ou de grands « sots. Ce n'est qu'en nous corrompant que ce « maître fripon épuise nos magasins. Pour chaque « grain qu'il nous a donné, il en a détourné mille. « Ainsi, pour de vils et minces présents, nous nous « dupons nous-mêmes et toute la nation, puisque ces « trésors qu'on nous distribue sont les produits de « nos travaux et de nos peines annuelles. » Les auditeurs ordonnèrent que les comptes fussent revus; l'adroit fripon, démasqué, fut condamné à l'instant, et ses amas de grains furent, comme il était juste, rapportés au trésor public[1]. »

Je ne prétends pas que les fautes des ministres et des députés doivent être couvertes d'un silence prudent. J'ai vécu dans un temps où la vie parlementaire coulait à pleins bords dans mon pays, et je n'ai jamais songé à invoquer la discrétion publique. C'était le temps des péchés médiocres et des grandes accusations. Les censures étaient plus fortes que les fautes. Je trouve donc tout naturel que Gay dénonce dans ses fables les ministres de son temps, surtout s'il avait raison contre eux, comme je le crois, en songeant au ministère de Walpole. Mais je veux surtout remarquer la différence considérable qu'il y a entre ce genre d'esprit des fables politiques de Gay et l'esprit philoso-

[1] Fables de Gay, partie II.

phique des fabulistes français du dix-huitième siècle : différence de causes et d'effets. Quand Gay attaque les vices des ministres et des parlements anglais, il attaque des hommes et des choses qui peuvent changer. Si le ministère perd la majorité dans les chambres, si la majorité n'est pas réélue dans les élections, tout se renouvelle, non pas du pire au mieux, comme le disent les vainqueurs du jour : un gouvernement qu'on peut censurer librement n'est jamais le pire des gouvernements. Le mal qu'on dit de lui l'empêche de faire tout ce mal. Quoi qu'il en soit, du changement qui se fait alors, ce changement suffit pendant quelque temps pour calmer l'imagination du public. Il apaise les colères du jour, il les amortit avant qu'elles aient le temps de se tourner en haines durables. Quand, au contraire, la littérature, comme en France, attaque, non pas des ministres et des parlements plus ou moins durables, mais des classes composées de grands seigneurs ou de magistrats, qui s'élèvent ou tombent, il est vrai, selon la faveur du monarque, mais dont les prérogatives subsistent parce qu'elles font corps avec les institutions et avec la monarchie, alors ce n'est pas seulement le gouvernement et ses chefs changeants qui sont en cause, c'est la société elle-même. Il ne suffit plus, pour satisfaire aux mécontentements de l'opinion publique, d'un changement de ministère ou d'une réélection du parlement : il faut une révolution.

L'Angleterre, entre tous les bonheurs politiques qui ont fait sa grandeur et sa liberté, en a eu un plus grand peut-être que les autres et que nous pouvons d'autant plus apprécier qu'il nous a toujours été refusé. Elle a eu, dès le commencement de sa révolution de 1688, son parti conservateur dans l'opposition. Comme les whigs ont gouverné l'Angleterre pendant tout le commencement du dix-huitième siècle, les tories ont attaqué ce gouvernement à l'aide de la liberté que donnaient les institutions anglaises; mais ils n'ont pas attaqué la société, car cette société, c'étaient eux-mêmes. La liberté s'est donc habituée à défendre l'ordre social qui la soutenait elle-même, au lieu de s'habituer, comme en France, à attaquer l'ordre social qui, loin de lui prêter son appui, la répudiait et la dédaignait. Une bonne partie des grands écrivains du dix-huitième siècle en Angleterre, Pope et Swift par exemple, sont dans l'opposition conservatrice; ils défendent la société anglaise telle qu'elle est constituée; ils défendent aussi le christianisme, et ils soutiennent ces deux causes, d'une part avec plus d'énergie qu'ils ne défendent la monarchie elle-même, qui a le tort, à leurs yeux, d'être représentée par une dynastie hanovrienne; et, d'autre part, avec les véritables armes de la liberté : la discussion, la publicité, l'association, l'élection. Moins heureux en France, le parti conservateur n'a jamais été dans l'opposition et ne s'est jamais ou

presque jamais servi de la liberté pour se défendre on pour défendre la société et la religion. Il a toujours mieux aimé se servir de la monarchie et de la police pour protéger l'ordre social, croyant que cette protection était la plus sûre parce qu'elle semblait la plus forte à tel ou tel moment. Il n'a pas compris que les bonnes causes ne vivent que par la vitalité qu'elles ont et qu'elles entretiennent en elles-mêmes, non par celle qu'elles reçoivent du dehors. Nous n'avons entrevu en France qu'un moment où le parti conservateur a pu se défendre par la liberté : ç'a été sous la monarchie de 1830. Il ne se sentait alors aucune tendresse pour la monarchie qu'il croyait usurpatrice. Ses chefs les plus éclairés, ceux surtout qui avaient place dans les chambres, le poussaient du côté de la liberté de la presse. Il ne cédait qu'à moitié à cette impulsion ; il aimait mieux bouder et s'abstenir que de lutter, et cela parce qu'il n'avait pas le pouvoir pour lui et qu'il s'était habitué à regarder comme révolutionnaire tout effort qui n'est pas prescrit ou secondé par le gouvernement. Au reste, l'expérience n'a pas pu se faire complétement. Une révolution est venue [1], que le parti conservateur n'avait pas faite, et qui a interrompu son apprentissage d'opposition à peine commencé.

1848.

Si je remarque, comme un trait des fables politiques de Gay, qu'elles n'ont pas ce ton de mécontentement contre la société, qui est le caractère général de la littérature en France au dix-huitième siècle, je dois dire qu'il y a dans la vie et dans les ouvrages de Gay une grande exception à cette règle : c'est son opéra du *Gueux* et l'immense succès qu'il eut. Il y a entre cette pièce et *les Brigands* de Schiller une certaine ressemblance. C'est à peu près la même idée mère, c'est-à-dire la pensée de représenter les hommes qui se mettent en guerre contre la société, comme ayant au moins autant de qualités et de vertus que les hommes qui se renferment dans le cercle des lois sociales et qui en profitent. Les personnages que Gay a mis en scène sont les filous et les voleurs de Londres; mais ces voleurs sont, sauf leur métier, les plus braves gens du monde et les plus intéressants. Leur capitaine Macheath est un homme plein de courage, très-aimable et aimé de toutes les femmes, le plus fidèle et le plus honnête des hommes avec ses compagnons :

« Y a-t-il quelqu'un ici, dit-il à la bande assemblée, qui soupçonne mon courage?

« Mat, un des voleurs. — Nous en avons tous été témoins.

« Macheath — Ou mon honneur et ma fidélité envers la bande?

« Mat. — Je m'en fais caution.

« MACHEATH. — Dans le partage du butin, ai-je jamais montré la moindre marque d'avarice ou d'injustice?

« MAT. — Ces questions indiquent qu'il y a quelque chose qui vous trouble. Soupçonnez-vous quelqu'un d'entre nous?

« MACHEATH. — J'ai en vous tous, messieurs, une confiance absolue, comme gens d'honneur, et c'est à ce titre que je vous estime et que je vous respecte tous[1]. »

Quel langage! quel ton! Sommes-nous à une assemblée de gentilshommes ou à une réunion de voleurs dans une taverne, près de Newgate? Toute la pièce est faite sur cette idée : « qu'il y a entre la société d'en haut et celle d'en bas une telle ressemblance, qu'il est difficile de dire, en fait de vices à la mode, si les gentilshommes de grand chemin imitent les gentilshommes à la mode, ou si les gentilshommes à la mode imitent les gentilshommes de grand chemin[2]. »

Ces honnêtes gens de l'opéra de Gay ne s'en tiennent pas à l'imitation des bonnes manières et des mauvaises mœurs du monde pour lui faire pièce en lui ressemblant : à table, dans leur taverne, ils revendiquent pour eux l'honneur de pratiquer la justice

[1] *Le Gueux*, acte II, scène Ire.

[2] Voir l'*Histoire de la littérature anglaise* de M. Taine, vol. III, p. 15.

et l'honnêteté, mieux que ne le fait la société; et en cela ils se rapprochent des sentiments des brigands de Schiller. Ils ne font pas seulement la guerre à la société par la force, ils la lui font aussi par le sophisme :

Jemmy. — Pourquoi les lois sont-elles dirigées contre nous? Sommes-nous moins honnêtes que le reste des hommes? Ce que nous gagnons, messieurs, nous appartient par la loi de la guerre et le droit de conquête.

Jack. — Où trouverons-nous une autre réunion de philosophes pratiques, qui sont tous jusqu'au dernier au-dessus de la crainte de la mort?

Wat. — D'hommes fermes et sincères?

Robin. — D'un courage éprouvé et d'une infatigable activité?

Red. — Est-il un de nous qui ne soit point prêt à mourir pour ses amis?

Harry. — Un de nous qui veuille trahir ses amis par intérêt?

Mat. — Montrez-moi une bande de courtisans dont on puisse en dire autant.

Ben. — Nous sommes pour la juste distribution des biens de ce monde, car chaque homme a droit de jouir de la vie.

Mat. — Nous n'ôtons aux hommes que leur superflu. Le monde est avare, et je hais l'avarice... Les avares

sont les vrais voleurs de ce monde ; ils dérobent et cachent ce dont ils ne savent pas jouir. L'argent a été créé pour les bons cœurs et pour les généreux : quelle injustice y a-t-il à prendre aux gens ce dont ils n'ont pas le cœur de faire usage? »

Nous voilà loin, ce me semble, des doctrines conservatrices que nous avons attribuées à Gay ; mais d'abord Gay est un conservateur comme nous le sommes presque tous, c'est-à-dire conservateur de tout ce qui lui plaît et non pas de ce qui le choque ou le blesse. De plus, Gay a contre la cour et contre la ville un peu de l'humeur qu'ont en général les campagnards. La vie de campagne et de province est le genre de vie dominant en Angleterre ; le campagnard, en général, est prêt à croire qu'à la ville il y a beaucoup de voleurs, et qu'à la cour il y a bien des gens qui ne valent pas mieux que les voleurs : préjugé grossier, mais qui plaît à sa vanité de campagne. En France, rien de pareil. La ville fait de l'opposition contre la cour, Paris contre Versailles ; mais la province admire avec jalousie peut-être, sans oser murmurer, la vie brillante de la cour et de la ville. C'est à peine si les économistes de l'école de Quesnay, et surtout le père de Mirabeau, *l'ami des hommes*, osent, au nom de la province déshéritée et appauvrie, attaquer Paris et son irrésistible ascendant. Il y eut un moment dans la vie de Gay où, à ce préjugé général de la société campagnarde et féodale de

l'Angleterre contre la ville et la cour, il ajouta une rancune particulière. Ses amis du monde et de la cour lui avaient promis beaucoup. On lui offrit une place subalterne dans la maison des princesses, et il prit l'offre pour une insulte. De là le fiel, dit-on, qu'il mit dans son opéra du *Gueux*[1]; mais j'aime mieux expliquer ce fiel par les opinions générales de Gay que par un mécontentement particulier; et surtout je dois remarquer que, même dans le *Gueux*, où il y a tant de traits violents contre la cour et les gens du monde, il n'y a pas un mot contre la noblesse et le clergé, c'est-à-dire contre la société anglaise. C'est là la différence capitale avec le ton de la littérature en France.

Autre témoignage de cette différence et plus curieux encore : en France, la littérature du dix-huitième siècle surtout abonde en allusions malicieuses contre la religion et contre l'Église; en Angleterre, au contraire, Gay se moque des prétendus esprits forts : « Comme vous êtes savant, dit un libraire à un bel esprit, et afin de vous mettre à la mode, écrivez contre la religion[2]. » Ce n'est pas Gay seulement qui attaque les libres penseurs : contre les adversaires du christianisme, Swift est un railleur mille fois plus terrible et plus implacable que Gay, railleur inconséquent peut-

[1] C'est ainsi que mistress Inchbald, dans la préface qu'elle a mise à l'opéra de Gay, explique les invectives ou les épigrammes de l'auteur contre la cour et les courtisans.

[2] Fables de Gay, *l'Éléphant et le Libraire*, part. I.

être, puisque dans son conte du *Tonneau* il semble attaquer non pas seulement la manie des disputes théologiques, mais le fond même de toute controverse religieuse. Ne nous inquiétons pas de savoir si Swift est conséquent dans ses railleries, et tirons-en seulement cette conclusion, qui marque encore une différence avec la France : c'est que Swift n'est pas d'un parti, comme l'est Voltaire en France. Toutes les railleries de Voltaire sont dans le même sens, contre la religion et contre l'Église. Swift raille en tous sens, mais il aime surtout à se moquer des puissants et de ceux qui gouvernent. C'est à ce titre qu'il attaque avec tant de force les libres penseurs, amis et clients des whigs. « Il n'est peut-être ni très-sûr ni très-prudent, dit Swift dans son pamphlet intitulé : *Argument contre l'abolition du christianisme*[1], de raisonner contre l'abolition du christianisme, dans un moment où tous les partis sont déterminés et unanimes sur ce point. Cependant, soit affectation de singularité, soit perversité de la nature humaine, je suis si malheureux que je ne puis être entièrement de cette opinion. Bien plus, quand je serais sûr que l'attorney général va donner ordre qu'on me poursuive à l'instant même, je con-

[1] J'emprunte la traduction de quelques passages de ce pamphlet à l'ouvrage de M. Taine, qu'on ne saurait ni trop louer ni trop blâmer. Le chapitre sur Swift est un des meilleurs, et l'analyse du pamphlet est faite avec une impartialité admirable.

fesse encore que, dans l'état présent de nos affaires soit intérieures, soit extérieures, je ne vois pas la nécessité absolue d'extirper chez nous la religion chrétienne. Ceci pourra peut-être sembler un paradoxe trop fort, même à notre âge savant et paradoxal : c'est pourquoi je l'exposerai avec toute la réserve possible et avec une extrême déférence pour cette grande et docte majorité qui est d'un autre sentiment[1]. » Il indique alors les avantages que le parti des libres penseurs trouve à abolir le christianisme, et chacun de ces avantages est une ironie insultante : « On représente encore comme un grand avantage pour le public que, si nous écartons tout d'un coup l'institution de l'Évangile, toute religion sera naturellement bannie pour toujours, et, par suite, avec elle tous les fâcheux préjugés de l'éducation, qui, sous les noms de vertu, conscience, honneur, justice et autres semblables, ne servent qu'à troubler la paix de l'esprit humain. » Puis il conclut en doublant l'insulte : « Ayant maintenant considéré les plus fortes objections contre le christianisme et les principaux avantages qu'on espère obtenir en l'abolissant, je vais, avec non moins de déférence et de soumission pour de plus sages jugements, mentionner quelques inconvénients qui pourraient naître de la destruction de l'Évangile et que les inventeurs n'ont peut-être pas suffisam-

[1] M. Taine, t. III, p. 210.

ment examinés. D'abord je sens très-vivement combien les personnes d'esprit et de plaisir doivent être choquées et murmurer à la vue de tant de prêtres crottés qui se rencontrent sur leur chemin et offensent leurs yeux; mais en même temps ces sages réformateurs ne considèrent pas quel avantage et quelle félicité c'est pour de grands esprits d'avoir toujours sous la main des objets de mépris et de dégoût pour exercer et accroître leurs talents et pour empêcher leur mauvaise humeur de retomber sur eux-mêmes ou sur leurs pareils, particulièrement quand tout cela peut être fait sans le moindre danger imaginable pour leurs personnes. Et, pour pousser un autre argument de nature semblable, si le christianisme était aboli, comment les libres penseurs, les puissants raisonneurs, les hommes de profonde science sauraient-ils trouver un autre sujet si bien disposé à tous égards pour qu'ils puissent développer leurs talents? De quelles merveilleuses productions d'esprit serions-nous privés, si nous perdions celles des hommes dont le génie, par une pratique continuelle, s'est entièrement tourné en railleries et en invectives contre la religion et qui seraient incapables de briller ou de se distinguer sur tout autre sujet? Nous nous plaignons journellement du grand déclin de l'esprit parmi nous, et nous voudrions supprimer la plus grande, peut-être la seule source qui lui reste! Mais voici la plus forte des raisons; celle-là est tout à fait invincible : il est à crain-

dre que six mois après l'acte du parlement pour l'extirpation de l'Évangile, les fonds de la banque et des Indes orientales ne tombent au moins de 1 pour 100, et, puisque c'est cinquante fois plus que la sagesse de notre siècle n'a jamais jugé à propos d'aventurer pour le salut du christianisme, il n'y a nulle raison de s'exposer à une si grande perte pour le seul plaisir de le détruire[1]. »

Je me suis laissé entraîner, par l'étude des fables politiques de Gay, à signaler la différence de l'esprit politique dans la littérature en France et en Angleterre. C'est par là en effet que l'étude de ces fables peut avoir quelque intérêt; car, du côté de l'invention et à les considérer comme fictions, j'avoue qu'elles ne m'attirent guère. *La Fourmi en charge*, *le Vautour et le Moineau*, *l'Ours dans un bateau*, sont de pauvres apologues et des cadres fort insignifiants de satire. Le premier recueil de Gay, qui ne contient que des fables purement morales contre les vices et les travers individuels des hommes, me semble beaucoup meilleur. Non-seulement la moralité y est ingénieuse et piquante, mais l'histoire est bien mise en scène et le drame vif et animé, digne de l'auteur du *Gueux*. Voyez *le Renard mourant :*

« Un renard, à sa dernière heure, gisait faible,

[1] M. Taine, t. III, p. 212, 213, 214.

abattu, presque expirant. Son estomac avait perdu l'appétit, et l'approche de la mort faisait trembler sa mâchoire vacillante. Sa nombreuse famille se tenait autour de lui pour recueillir les derniers avis de son chef mourant. Il leva la tête avec un gémissement plaintif et parla ainsi d'une voix faible : « Ah ! mes enfants, éloignez-vous de la route du mal ; mes crimes en ce moment pèsent lourdement sur mon âme. Voyez, voyez ces oies égorgées ! D'où viennent ces coqs d'Inde ensanglantés ? Pourquoi autour de moi cette troupe de poules gémissantes qui me redemandent leurs poulets immolés ? » Ses enfants affamés regardaient autour d'eux et se préparaient au festin que leur père leur annonçait : « Où donc est, disaient-ils, seigneur, la bonne chère dont vous parlez ? Nous ne voyons ni oies, ni poules, ni coqs d'Inde. Ce ne sont que des fantômes de votre cervelle, et c'est en vain que nous nous léchons les lèvres. — O gloutons ! répondit le père en gémissant, réprimez ces désirs effrénés ; il viendra un jour où, livrés à vos remords, vous déplorerez votre gourmandise... Aujourd'hui la vieillesse, que si peu d'entre nous ont le temps d'atteindre, vient finir mes maux. J'ai beaucoup vu ; croyez-moi : voulez-vous être heureux ? que l'honnêteté règle vos passions. C'est ainsi que vous vivrez estimés, honorés, et que vous rachèterez votre réputation perdue. — Le conseil est bon, dit un des renards, et nous voudrions de grand cœur pouvoir suivre vos avis ; mais songez à ce que

nos aïeux ont fait. Nous sommes de pères en fils une race de voleurs; ils nous ont transmis leur mauvaise renommée, et notre famille est depuis longtemps marquée d'infamie. Quand même nous vivrions comme d'innocentes brebis et que nous n'aurions plus que des pensées, des paroles et des actions honnêtes, partout où le nombre des poules diminuera dans une basse-cour, c'est nous qui serons accusés, et jamais on ne voudra croire à notre changement. La réputation, une fois perdue, ne se répare pas. — Soit donc comme il a été jusqu'ici! dit le mourant. Mais qu'entends-je? ce sont, je crois, des poules qui gloussent. Allez! mais soyez sobres. Je sens aussi qu'un poulet pourrait me faire grand bien[1]. »

Que dites-vous de cette dernière heure de vie employée à la pratique du péché dont le mourant se repent? C'est la vérité prise sur le fait et vivement représentée. Chaque personnage est dans son rôle d'incorrigible, comme nous le sommes tous, et les repentirs de cérémonie du mourant ne persuadent aucun de ses enfants. Ils sont nés renards, ils mourront renards, et le père lui-même, dès qu'il entend glousser une poule, meurt en renard, voulant croquer encore un poulet. A prendre le fond de la fable du *Renard mourant*, elle est triste, puisqu'elle enseigne l'irrésistible ascendant des vices avec lesquels

[1] Fables de Gay, Ire partie, fable XXIX.

nous avons vécu. Mais le drame est piquant et animé : c'est vraiment la fable comme l'entend la Fontaine, c'est-à-dire une petite comédie dont les personnages ont le double caractère qui convient aux héros de l'apologue : la ressemblance avec l'homme et avec les animaux, de telle sorte qu'il y ait dans la bête assez de l'homme pour que nous puissions nous en appliquer la morale, et dans l'homme assez de la bête pour que nous retrouvions l'histoire naturelle.

Cette vraisemblance que les acteurs de l'apologue empruntent à l'histoire naturelle manque tout à fait aux fables dont les personnages sont des abstractions allégoriques. Tel est le défaut d'une des fables morales de Gay, intitulée *la Cour de la Mort*. L'invention est piquante, l'action est froide, parce que tous les personnages sont des figures de rhétorique.

« La Mort, voulant faire choix d'un premier ministre, assemble sa cour, composée des Maladies, et ordonne à chacune de faire valoir ses droits : la plus habile à détruire les hommes recevra la baguette noire, signe du pouvoir souverain. La Fièvre, la Goutte, la Pierre, la Phthisie, la Peste, allèguent tour à tour les services qu'elles rendent à la Mort. Après les avoir écoutées, la Mort reprend la parole : « Le vrai mérite, dit-elle, est toujours modeste : d'où vient qu'aucun médecin ne fait ici valoir ses droits? Il est vrai que leurs travaux trouvent déjà une récompense dans leurs

honoraires. Je confie donc la baguette à la Gourmandise : c'est elle qui fait la fortune des médecins. Vous toutes, Fièvre, Goutte, Peste et autres maladies des hommes, renoncez à vos prétentions. Les hommes vous connaissent et vous détestent comme des ennemis ; mais la Gourmandise est traitée par eux comme une amie ; elle partage leurs joies, leurs plaisirs, et les détruit en les flattant. C'est à elle que je dois confier le ministère, car c'est elle qui fait plus de besogne que vous toutes.[1]»

De toutes les fables morales de Gay, celle que j'aime le mieux est la fable des *Deux Corneilles, du Fossoyeur et du Ver de terre*. Elle a le mérite d'exprimer un des grands lieux communs de l'humanité, c'est-à-dire l'égalité des hommes. Or ce sont, comme je l'ai déjà dit, ces grands lieux communs qui conviennent le mieux à la poésie en général et à la fable en particulier. De plus, la fable de Gay exprime ce lieu commun d'une façon singulière et avec ce goût de la mort qui est propre à la littérature anglaise.

« Deux corneilles s'étaient perchées sur un vieil if dans un cimetière d'église, et, en croassant d'un air grave, l'une d'elles disait à sa compagne affamée : « Je crois sentir quelque bon repas; à mesure que le vent s'élève, l'odeur est plus forte. Flaire un peu : ne respires-tu pas la senteur de la viande?... Près de ces arbres, le cheval d'un fermier, libre désormais de ses misères quotidiennes, est venu

[1] Fables de Gay, 1re partie, fable XLVII.

sans doute rendre le dernier soupir. Quelle bonne chère! quel festin pour des oiseaux qui se piquent d'être gourmets! » Près d'elles, un fossoyeur, qui creusait une fosse, s'arrêta penché sur sa bêche et se mit à écouter la causerie des deux oiseaux. La mort n'avait jamais éveillé en lui d'autre idée que celle des gains qu'elle lui procurait. « Y eut-il jamais, dit-il, oiseaux plus stupides? Pour l'esprit et la raison, vous ne valez pas même les hiboux. Apprenez, têtes sans cervelles, à respecter ce qu'il faut respecter. Savez-vous de qui vous parlez comme vous faites? Dans cette fosse (et quiconque sera juste avouera que c'est là une fosse bien creusée et bien faite), le seigneur de ce beau château qui est là-bas viendra cette nuit déposer ses os ; et comment pouvez-vous vous tromper entre un cheval et un seigneur? Ce seigneur, il est vrai, était un peu gras; mais quoi? le plus médiocre oiseau de proie ne montrerait pas un pareil manque de sens. Il y a pour ceux dont l'odorat est sain quelque différence entre les carcasses des diverses créatures. Sans cela, que deviendrait la dignité de l'homme? » Comme les corneilles ne voulaient pas se rendre aux raisons du fossoyeur et que le fossoyeur ne cessait de leur reprocher le peu de discernement de leur goût, on résolut de prendre un arbitre. Un grand ver sortait à ce moment de la terre en déroulant ses longs anneaux. Ce fut lui qui fut choisi pour juge, et, s'en rapportant à l'expérience de son palais, les parties lui exposèrent

la chose. Le ver se tut un instant, puis, d'un ton solennel, prononça son arrêt : « J'ai fait de fort bons dîners sur des corps de toute espèce, et, selon mon caprice ou le besoin, j'ai mangé du quadrupède, de la volaille ou de l'homme. Il y a si peu de différence de goût qu'il n'y a en tout cela qu'une saveur imaginaire. Cependant je dois reconnaître que la bête humaine, appelée le glouton, est un mets très-délicat... Donc, honnête fossoyeur, comme la question que tu me proposes est très-douteuse, je ne me soucie pas de la décider. Après tout, chaque ver trouve un corps à son goût[1]. »

Étrange leçon d'égalité que nous donne là le ver de terre, et qui fait penser à la promenade d'Hamlet dans le cimetière. Dans Shakespeare, les fossoyeurs « jouent aux quilles avec les os des morts, comme s'ils n'avaient rien coûté à former. » Ici les vers dissertent sur le goût des corps qu'ils dévorent et ne sont pas bien sûrs qu'il y ait une différence entre le corps d'un homme et celui d'un cheval. Ce qui m'étonne, c'est que le ver de terre ne prétende pas que le corps qu'il dévore n'a été fait et engraissé que pour lui. Comme l'homme prétend que tout a été fait pour lui et que, de ce côté, il abuse singulièrement de l'argument des causes finales, les fabulistes et les moralistes anglais du dix-huitième siècle ont souvent raillé son orgueil en lui montrant des

[1] Partie II, fable XVI

animaux qui avaient la même présomption et rapportaient aussi tout à eux. C'est ainsi que Gay met en scène un limaçon qui soutient que les fruits et les fleurs n'ont été créés que pour lui, et une puce qui déclare hardiment à l'homme qu'il ne vit que pour la nourrir de son sang[1]. Un autre fabuliste anglais du dix-huitième siècle, Calton, né en 1711, mort en 1788, dans sa fable de *l'Abeille, la Fourmi et le Moineau franc*, introduit un moineau, franc vaurien, qui dit tout haut que, « lorsqu'il a besoin de dîner, il pense que toute la création est à lui; qu'il est un oiseau de haut rang et que tous les insectes sont à lui : voilà pourquoi il cherche les fourmis noires, qui sont une excellente nourriture, « et souvent, dit-il, en « voltigeant et en me jouant, j'en tue dix mille en un « jour. » En vain l'honnête abeille veut rappeler le moineau à la vertu et à la pitié, le roué se moque de la vertu; d'ailleurs, il ne fait qu'imiter l'homme et il prend comme lui sa passion et son appétit pour règle. Pendant qu'il parlait ainsi, un chat, qui était de la même école, attrape le moineau et le mange parce qu'il avait faim. La fourmi, que guettait le moineau, est sauvée; mais ce n'est point à la vertu qu'elle doit attribuer sa délivrance.

De tous ces animaux qui croient que la création n'a

[1] Gay, Ire partie, fable XLIX.

été faite que pour eux, *le Vieux Vautour* de Samuel Johnson est le dialecticien le plus convaincu de sa prépondérance dans le monde, et par cela même le railleur le plus piquant des causes finales.

« Un vieux vautour, perché sur une montagne pelée, avait autour de lui ses petits, qu'il instruisait dans l'art de la vie de vautour et qu'il préparait par une dernière leçon, avant qu'ils prissent leur congé pour s'envoler vers les montagnes. « Mes enfants, disait le vieux vautour, vous avez moins besoin de mes leçons, parce que vous avez eu mes exemples devant vos yeux. Vous avez vu comment j'allais ravir à la ferme les volailles domestiques, comment j'attrapais le levraut dans le bois et le chevreau dans le pré. Vous savez comment il faut enfoncer vos serres et comment régler votre vol quand vous êtes chargés de votre proie ; mais vous vous souvenez surtout de notre mets le plus délicieux : je vous ai souvent régalés avec de la chair humaine. — Eh bien! apprenez-nous, dit un jeune vautour, où l'on peut trouver l'homme et comment on peut le reconnaître. Sa chair est sans doute la nourriture naturelle du vautour; pourquoi n'avez-vous jamais apporté un homme dans vos serres jusqu'à notre nid? — C'est trop lourd, répondit le père. Quand nous trouvons un homme, nous ne pouvons qu'en arracher la chair par morceaux et laisser les ossements à terre. — Puisque l'homme est si grand, dit le jeune vautour, comment

pouvez-vous le tuer? Vous avez peur du loup et de l'ours : par quelle force le vautour est-il supérieur à l'homme? Est-il encore plus dépourvu de défense que la brebis? — Nous n'avons point la force de l'homme, répondit le père, et je doute quelquefois que nous en ayons l'adresse. Aussi les vautours se régaleraient rarement de sa chair, si la nature, qui a créé l'homme pour notre usage, ne lui avait inspiré une férocité que je n'ai jamais observée à un pareil degré dans aucun des autres êtres qui vivent sur la terre. Souvent deux troupeaux d'hommes se rencontrent, ébranlent la terre par leurs combats et remplissent l'air de feux. Quand vous entendez le bruit du combat, et quand vous voyez le feu avec ses lueurs qui éclairent la plaine, c'est alors qu'il faut de votre vol le plus rapide aller vous placer sur les lieux, car les hommes vont certainement se détruire les uns les autres. Vous trouverez la terre fumante de sang et couverte de cadavres, dont plusieurs seront déjà démembrés et découpés pour la commodité des vautours. — Mais, dit le jeune vautour, quand l'homme a tué sa proie, pourquoi ne la mange-t-il pas? Lorsque le loup a tué une brebis, il ne souffre pas que le vautour vienne y toucher, jusqu'à ce qu'il soit rassasié lui-même. L'homme n'est-il pas une espèce de loup? — L'homme, dit le père, est la seule bête qui tue et qui ne dévore pas ce qu'il a tué. C'est cette qualité qui en fait le grand bienfaiteur de notre race. — Si l'homme se charge de

tuer notre proie et de la mettre sur notre route, dit un jeune vautour, quel besoin avons-nous de nous occuper nous-mêmes du soin de chercher notre nourriture ? — parce que, répondit le père, l'homme reste quelquefois tranquille pendant longtemps dans sa caverne. Les vieux vautours vous diront comment il faut surveiller ses mouvements. Quand vous voyez les hommes en grand nombre se mouvoir en se serrant les uns contre les autres comme des compagnies de cigognes, vous pouvez conclure qu'ils se mettent en chasse et que vous allez bientôt vous repaître joyeusement de chair humaine. — Mais enfin, dit le jeune vautour, je voudrais bien savoir la raison de ces mutuels carnages. Quant à moi, je ne voudrais jamais tuer ce que je ne pourrais pas manger. — Mon enfant, dit le père, c'est là une question à laquelle je ne puis pas répondre, quoique je sois regardé comme le plus habile oiseau de la montagne. Quand j'étais jeune, j'avais l'habitude de visiter souvent l'aire d'un vieux vautour qui habitait dans les rochers des monts Krapaks. Il avait fait beaucoup d'observations ; il connaissait les lieux qui, autour de son habitation, fournissaient le plus de proie, et cela dans le cercle le plus étendu que pouvait embrasser un vol de vautour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Il s'était nourri, d'année en année, d'entrailles humaines. Son opinion était que les hommes ont seulement l'apparence de la vie animale, mais qu'en réalité ce sont

des végétaux qui ont la faculté de se mouvoir, et que, de même que les branches d'un chêne se brisent les unes contre les autres dans l'orage, afin que les porcs puissent se repaître des glands qui sont tombés, de même les hommes, par l'effet d'une force inexplicable, sont poussés les uns contre les autres jusqu'à ce qu'ils perdent leur mouvement et que de cette manière les vautours puissent s'en nourrir. D'autres parmi nous croient avoir observé qu'il y a une sorte de concert et de gouvernement chez ces êtres malfaisants, et que, lorsqu'on peut voltiger adroitement autour d'eux, on voit dans chaque troupeau un homme qui conduit les autres et qui semble s'intéresser au carnage et en jouir plus particulièrement. Nous ne savons pas à quoi il doit cette prééminence, car c'est rarement le plus grand ou le plus léger d'entre eux. Mais il montre, par son ardeur et par son activité, qu'il est plus qu'aucun autre l'ami des vautours. »

Quand on étudie avec quelque attention la littérature anglaise du dix-huitième siècle[1], on s'aperçoit bien vite que le goût de la morale est le goût dominant du temps. Addisson dans son *Spectateur*, Pope dans sa poésie, Richardson dans ses grands romans, sont des moralistes. La littérature anglaise, s'éloignant à la fois du puri-

[1] Voir, dans le troisième volume de l'*Histoire de la littérature anglaise* de M. Taine, le chapitre sur Addisson.

tanisme des temps de Cromwell et de la licence du règne de Charles II, cherchait, pour ainsi dire, à faire la morale de la société anglaise, et elle y a réussi. Elle a donné à l'Angleterre cette habile pratique des choses et ce goût de la vie religieuse qui fait sa grandeur. Occupée en même temps et presque également d'industrie et de théologie, l'Angleterre a la main dans tous les travaux de ce monde et la pensée dans toutes les affaires du ciel. L'Anglais veut faire à la fois sa fortune et son salut; il est manufacturier et théologien, parfois d'une façon étrange, comme quelques-uns des missionnaires des sociétés bibliques en Afrique et en Océanie, mais en général d'une façon excellente, parce qu'elle représente bien la double activité qui convient à l'homme ici-bas, celle de l'âme et celle du corps. Le grand service que la littérature anglaise du dix-huitième siècle a rendu à son pays, c'est de lui avoir donné cette morale tempérée et élevée qui travaille à l'amélioration de ce monde et cultive l'espérance de l'autre. Chose singulière : les nations et les individus qui ne songent qu'à prospérer sur la terre ne sont pas ceux qui s'en tirent le mieux; il semble qu'il faut songer plus ou moins à ce qu'il y a au delà, ne fût-ce que pour bien comprendre et bien régir ce qu'il y a en deçà.

Avec cette disposition à moraliser et le goût qu'avait la société anglaise à écouter ses moralistes, l'apologue

paraissait devoir être un des genres de littérature les plus accrédités du dix-huitième siècle en Angleterre. Il y a sa place en effet, mais il n'a pas la première. Les moralistes anglais aiment mieux moraliser pour leur propre compte que de le faire sous le voile de la fable, et, de son côté, le lecteur anglais n'a pas besoin qu'on lui déguise la leçon qu'on veut lui donner. La fable, depuis la Fontaine surtout, a un ton de badinage qui s'éloigne de la simplicité du vieil apologue, et nous verrons que le fabuliste allemand Lessing, toujours un peu paradoxal et toujours préoccupé de la manie de ne point imiter les Français, voulait que les fabulistes revinssent à la simplicité de l'apologue d'Ésope, mettant le principal mérite de la fable dans la justesse et dans le piquant de l'allégorie. Les fabulistes anglais ne sont point si sévères. Ils ne proscrivent pas le charme du récit, l'entrain des personnages, l'intervention railleuse ou touchante du poëte ou du narrateur. Ils ne veulent pas seulement piquer la curiosité du lecteur, comme par une énigme, ou l'avertir par un précepte : ils veulent lui plaire et l'attirer; mais ils tiennent plus au fond de l'apologue que ne paraît y tenir la Fontaine, qui, il faut en convenir, cherche plutôt l'occasion de faire une petite comédie amusante que de donner une leçon salutaire. L'utilité a plus de part dans les fables anglaises que dans les fables françaises ; et cette utilité, qui rentre si bien dans le génie et

dans le caractère anglais, mais qui est accompagnée de grâce, souvent même d'élévation, me touche beaucoup. Voyez cette belle fable de Jérémie Taylor, *Abraham et le Vieillard* [1] :

« Abraham était assis à la porte de sa tente, le soir, selon sa coutume, attendant les étrangers pour leur offrir l'hospitalité ; il aperçut un vieillard qui cheminait, appuyé sur son bâton, chargé d'ans et de fatigue et qui s'avançait vers lui. Il avait au moins cent ans. Abraham le reçut avec bonté, lui lava les pieds, prépara le souper et lui dit de s'asseoir. Mais, voyant que le vieillard mangeait sans prier et sans appeler la bénédiction sur sa nourriture, il lui demanda pourquoi il n'adorait pas le Dieu du ciel. Le vieillard répondit qu'il n'adorait que le feu et ne connaissait pas d'autre Dieu. Cette réponse irrita tellement Abraham qu'il chassa le vieillard de sa tente, sans craindre de l'exposer aux inconvénients de la nuit et aux dangers de sa faiblesse. Quand le vieillard fut parti, Dieu appela Abraham et lui demanda où était l'étranger. Il répondit : « Je l'ai chassé parce qu'il ne t'adorait pas. » Dieu dit : « Je l'ai bien supporté pendant cent ans, quoiqu'il ne m'honorât pas, et tu ne pouvais pas le supporter pendant une nuit, quoiqu'il ne te causât aucun trouble ! » L'histoire dit que sur ces mots Abraham alla recher-

[1] Jérémie Taylor, chapelain de Charles Ier, né en 1613, mort en 1667.

cher le vieillard, lui donna l'hospitalité et y joignit une sage instruction. »

Voilà, outre la belle leçon de tolérance que contient ce récit, le modèle le plus élevé de la fable, et j'allais dire cette fois de la parabole anglaise. Je retrouve ce même tour d'imagination gracieuse et grave dans une fable ou une allégorie d'un savant de nos jours, sir Charles Lyell, président de la Société géologique de Londres. « Un jour, dit le *Génie des temps* dans une allégorie arabe, je passais par une très-ancienne ville, extraordinairement peuplée, et je demandai à un de ses habitants combien il y avait de temps qu'elle avait été fondée. « Oui, répliqua-t-il, c'est « une grande et puissante ville ; mais nous ne savons « pas depuis combien de temps elle existe, et nos an- « cêtres n'en savaient pas plus que nous sur ce point. »

« Cinq cents ans après, comme je passais par le même lieu, je ne vis plus la moindre trace de la grande ville. Je demandai à un paysan qui coupait de l'herbe à la place où était autrefois la ville, s'il y avait longtemps qu'elle avait été détruite. « En vérité, re- « prit-il, voilà une singulière question! Ces lieux n'ont « jamais été autrement que vous les voyez maintenant. « — N'y avait-il pas là, il y a longtemps, une grande « et belle ville? — Jamais nous n'avons rien vu de « pareil, et jamais nos pères ne nous ont parlé de rien « de pareil. »

« Je revins cinq cents ans après, et je trouvai la mer couvrant la même place. Sur le rivage, il y avait des pêcheurs, à qui je demandai s'il y avait longtemps que le pays avait été couvert par les eaux. « Un homme « comme vous, dirent-ils, peut-il faire cette question? « Cet endroit a toujours été comme il est. »

« Je revins encore cinq cents ans après : la mer avait disparu, et je demandai à un homme qui était seul sur la place, quand avait eu lieu ce changement. J'en reçus la même réponse. Enfin, revenant encore une fois après le même espace de temps, j'y trouvai une ville florissante, plus peuplée, plus riche et plus magnifiquement bâtie que la ville que j'y avais vue la première fois, et, quand je me hâtai de m'informer de son origine, les habitants me répondirent : « Sa fondation se perd dans la nuit des temps; « nous ne savons pas depuis combien d'années elle « existe, et nos pères eux-mêmes n'en savaient pas « plus que nous[1].»

Je ne rechercherai pas quelle est la signification scientifique de cette allégorie. Le savant géologue a-t-il voulu indiquer combien les diverses périodes de l'histoire de la terre sont séparées les unes des autres et pour ainsi dire étrangères l'une à l'autre? Il nous suffit,

[1] Voir, dans les poésies de Ruckert, poëte allemand contemporain, la même parabole.

quant à nous, de trouver dans cette fable un emblème expressif du temps qui entraîne dans sa course les choses et les souvenirs des hommes. Ce n'est pas seulement la tradition des révolutions géologiques qui s'efface; et comment s'en étonner, si les témoins périssent avec les événements? La tradition des révolutions historiques s'efface également : faiblesse de l'humanité qui éclate dans l'instabilité de sa mémoire comme partout ailleurs! Mais les hommes aident eux-mêmes à la faiblesse de leur mémoire; ils secouent ardemment le joug et l'idée du passé. Il y a des temps et des pays où cette impatience de l'ancienneté, où cette manie de renouveler sans cesse la figure du monde fait le fonds même de la civilisation. Est-ce un bien de tourner sans cesse la vie des peuples et des individus vers l'avenir? L'idée de l'ancienneté, soit dans les institutions, soit dans les monuments, calme et affermit les imaginations; elle donne du lest aux sociétés. La nouveauté perpétuelle agite les esprits, rien n'y prend racine; elle rend l'homme impatient et haletant. Ce que je reproche surtout à la nouveauté, c'est que, datant d'hier, elle croit que rien n'existe avant elle et que ce qui n'est plus n'a pas été. C'est cette brutalité de l'oubli que représentent, dans la fable de sir Lyell, les générations ignorantes et insouciantes qui croient que le monde a toujours été ce qu'il est aujourd'hui.

VINGT-SEPTIÈME LEÇON

LES FABULISTES ALLEMANDS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — LESSING

Les peuples et les générations qui arrivent les derniers en date dans l'histoire littéraire du monde, n'ayant plus la fraîcheur et la simplicité des premières inspirations, ont l'avantage de la science ; mais ils en ont aussi l'inconvénient. Un de ces inconvénients, c'est d'avoir à profiter de leurs devanciers, sans pourtant les trop imiter. Il faut qu'ils aient une originalité qui leur soit propre : sans cela point de salut en littérature. Mais la science qu'ils ont gêne leur originalité : il faut donc qu'ils fassent le triage entre ce qu'ils acceptent du passé et ce qu'ils tiennent d'eux-mêmes. De là le

penchant irrésistible que les derniers venus en littérature ont pour la critique. Quelque genre qu'ils traitent, tragédie, comédie, épopée, drame, satire, idylle ou fable, ils en font la poétique, critiquent le passé, enseignent les nouvelles règles, et, après avoir donné le précepte dans la préface, tâchent de donner l'exemple dans leur ouvrage.

Le plus célèbre des fabulistes allemands du dix-huitième siècle, Lessing, n'a pas manqué à cette habitude. Il a fait des fables, mais il a fait aussi des dissertations sur la fable, et ce sont ces dissertations que je veux examiner avant de parler de ses fables.

Lessing est un grand critique, et ce grand critique est aussi, chose rare, un homme d'imagination et un grand poëte dramatique. Les Allemands lui attribuent toutes ces qualités, et il serait messéant à un étranger de les lui contester. Mais ce n'est point dans ses fables et ses dissertations sur la fable que je puis les retrouver, car dans ses fables il s'est interdit d'être poëte, et dans ses dissertations il se contente presque toujours de critiquer ceux qui, avant lui, ont fait la poétique de la fable, et surtout les écrivains français, Lamothe et Le Batteux, par exemple, qu'il prend pour de grands critiques par ce défaut de discernement qui est propre aux étrangers et qui nous empêche de distinguer, hors de notre pays, entre les hommes du premier et du second rang.

Lessing s'étonne, dans la préface de ses fables, « que les modernes aient abandonné le ton d'Ésope, le ton simple de la vérité, pour les détours fleuris d'une narration verbeuse. » Cette narration verbeuse, c'est, selon Lessing, la fable de la Fontaine, et voilà deux genres de fables opposés l'un à l'autre : le genre d'Ésope et le genre de la Fontaine; la fable simple, qui ne contient qu'une allégorie ingénieuse et une moralité sensée, et la fable ornée et développée, où l'auteur met ses personnages en scène et leur prête souvent ses propres sentiments; la fable en prose, enfin, qui est une des formes de la morale, et la fable en vers, qui est un genre de poésie, encore ignoré ou oublié dans les poétiques au temps de Boileau, fort accrédité et fort populaire depuis la Fontaine. C'est à la Fontaine que Lessing reproche d'avoir fait passer la fable de la morale dans la poétique. Déjà les maîtres anciens de la rhétorique, Aristote par exemple, avaient transporté l'apologue, de la philosophie, à laquelle il appartenait primitivement, dans la rhétorique. Faisant un pas de plus, que Lessing a l'air de considérer comme un degré de décadence, l'apologue passa dans la poésie. Ce fut surtout la Fontaine qui, au dix-septième siècle, fit cette révolution. « Cet auteur célèbre, dit Lessing, réussit à faire de la fable un pompon poétique; il plut, il enchanta. Ses imitateurs ne crurent pas pouvoir acquérir le nom de poëtes à meilleur

marché que par des fables délayées dans des vers agréables. » Je ne veux rien dire de l'expression dédaigneuse de Lessing; il a le malheur de n'être presque jamais juste envers la littérature française. Il nous reproche la légèreté, l'indiscrétion, la frivolité, l'étourderie, que sais-je? Il a même fait plusieurs fables contre nous, *la Poule aveugle*, par exemple :

« Une poule devenue aveugle, habituée à gratter la terre avec ses pattes, n'avait pas cessé de le faire, quoique n'y voyant plus. Qu'y gagnait cette folle laborieuse? Une autre poule, qui voyait fort bien, mais qui voulait épargner ses pattes délicates, se tenait sans cesse à ses côtés, et, sans gratter la terre, jouissait du travail de l'autre : dès que la poule aveugle avait découvert quelque grain, l'autre le prenait et le mangeait. — L'Allemand laborieux fait de grandes collections, et le Français adroit en profite[1]. »

Lessing a tort de reprocher à la Fontaine d'avoir changé le caractère de la fable. La révolution est plus ancienne, et tellement ancienne qu'elle me semble toute naturelle. Aussitôt que la fable a été inventée, aussitôt qu'une moralité a été mise en récit et en action à l'aide d'une allégorie, il a paru tout naturel de donner à ce récit le plus d'agrément ou le plus d'intérêt possible.

[1] Fable IX, livre II.

Quintilien remarque avec raison que la narration, étant la partie la plus difficile du discours, est aussi celle à laquelle il faut donner le plus de grâce et de charme[1]. La Fontaine, qui lisait tout et aimait tout, cite cette phrase de Quintilien en l'appliquant à ses Fables : « J'ai cherché à donner cette gaieté à mes Fables avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit que l'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit.[2]. » Là-dessus, vive objurgation de Lessing, qui blâme la Fontaine d'appliquer à la fable ce que Quintilien dit surtout du discours judiciaire. Le récit, pour être dans une harangue judiciaire ou politique, n'en est pas moins la partie du discours qui a le plus besoin d'être ornée et rendue agréable, et cela, non à cause de la sévérité des sujets, mais à cause surtout de la difficulté générale du récit. Quiconque a jamais parlé en public sait qu'il n'y a rien de plus juste que cette réflexion de Quintilien. Les longs et graves récits nous font peur : il faut donc que l'orateur tâche d'animer ou d'égayer son récit, et le fabuliste qui entreprend de raconter pour arriver à nous instruire, doit suivre cet exemple, afin, comme le dit encore Quintilien dans le même endroit,

[1] « Ego vero narrationem omni qua potest gratia et venere exornandam puto. » — Quintilien, livre IV, chap. II.

[2] La Fontaine, Préface de ses Fables.

d'arriver à se faire croire en se faisant écouter[1].

Or, quel meilleur moyen de plaire pour le fabuliste que d'animer ou d'égayer son récit par de brèves et piquantes réflexions, ou de mettre en scène les personnages qu'il introduit dans sa fable et de leur prêter les sentiments de l'homme? C'est ce que fait la Fontaine; mais c'est ce que Phèdre avait fait avant lui, quel que soit son goût pour la brièveté; c'est ce que faisaient au moyen âge tous les fabulistes, soit en France, soit en Allemagne, soit ceux qui écrivaient en latin, soit ceux qui écrivaient dans leur langue nationale. Ils font tous parler leurs animaux, et ils ne croient pas manquer en cela aux règles de la fable[2]. Leurs apologues sont déjà des scènes de comédie ou des récits amusants. La Fontaine est le modèle inimitable de ce genre de fables; mais il n'en est pas l'inventeur.

Lessing veut revenir à l'apologue ésopique; il tâche de faire une révolution en arrière. C'est la muse elle-même qui le détourne de faire des fables dans le genre de la Fontaine : « Jeune homme, me dit-elle en riant, pourquoi prendre une peine ingrate? La

[1] « Præterea, nescio quomodo etiam credit facilius quæ audienti jucunda sunt, et voluptate ad fidem ducitur. » — *Ibid.*

[2] Voyez, dans les *Œuvres complètes* de Lessing, édit. de Berlin, 1793, tomes XIII et XIV, deux dissertations sur les fables allemandes du temps des Minnesinger et sur le recueil des fables latines sous le nom de Romulus et de Rimicius. Ces vieilles fables allemandes et latines s'éloignent toutes de la fable ésopique.

vérité a besoin des ornements de la fable; mais la fable a-t-elle besoin de l'ornement des vers? Tu veux assaisonner l'assaisonnement. Il suffit que le fabuliste ait le mérite de l'invention; l'expression doit être celle du simple historien, et la moralité celle du sage qui a l'expérience du monde[1]. »

La définition que Lessing donne de l'apologue ésopique, qu'il prétend restaurer, me paraît quelque peu pédantesque, et je m'étonne que, voulant être si simple dans ses récits, l'auteur soit si systématique dans la définition de ces récits mêmes : « La fable, dit-il, est le moyen de ramener une proposition générale à un événement individuel[2]. » On pourrait dire, avec autant de vérité, que c'est le moyen de ramener un événement individuel à une proposition générale. Mais le tort commun des deux définitions est de laisser croire que les fables se font de cette manière systématique, c'est-à-dire que, tantôt ayant une proposition générale à exprimer, on cherche une action ou un événement individuel à l'aide duquel on mette en saillie l'idée morale qu'on veut rendre, et que, tantôt ayant une action ou un événement individuel à raconter, on cherche la proposition générale ou la moralité qu'on peut tirer de l'événement, afin d'en rendre le récit instructif. La fable ne se fait pas de cette manière et en deux fois ;

[1] Lessing, livre I, fable I.
[2] Première dissertation : *De la nature de la fable.*

le fabuliste n'est pas d'abord un moraliste en quête d'une action ou un conteur en quête d'une réflexion. La fable se crée en bloc; l'action et la moralité se présentent ensemble à l'esprit; l'inspiration du poëte produit d'un seul et même jet ce que la critique sépare et divise pour l'étudier.

Je retrouve le grand critique et l'un des maîtres de l'esthétique allemande dans la seconde dissertation de Lessing intitulée : *De l'usage des animaux dans la fable.*

Pourquoi la fable a-t-elle pris les animaux pour personnages des scènes qu'elle invente? Pour nous amuser et pour piquer notre curiosité, disent quelques critiques; pour avoir son genre de merveilleux, disent quelques autres, un peu de merveilleux étant nécessaire à toutes les sortes de poëmes. — Non, répond Lessing avec un sens juste et profond : si la fable prend les animaux pour personnages des scènes qu'elle invente, « c'est que les animaux ont un caractère invariable et connu de tout le monde. Les personnages de l'histoire, quelque célèbres qu'ils soient, ne sont pas connus de tout le monde, comme le lion, l'âne, le loup, le renard. De plus, leur caractère est mobile, incertain, composé de bien et de mal, et leur renommée, c'est-à-dire ce qui fait que le monde les connaît, est ordinairement conforme à leur caractère. De là certain doute et certaine incertitude quand on parle d'eux.

On entend nommer Britannicus et Néron : qu'il y a peu de gens qui sachent bien qui était Néron, qui était Britannicus et quel rapport il y a de l'un à l'autre! Mais si l'on vous dit : *le loup et l'agneau*, qui ne connaît sur-le-champ ce qu'on lui dit? qui ne sait le rapport qu'il y a entre ces deux animaux?.... Que dans la fable du loup et de l'agneau on mette Néron au lieu du loup, et Britannicus au lieu de l'agneau, elle aura perdu dès lors ce qui en fait une fable aux yeux de tout le genre humain[1], » c'est-à-dire une action dont nous connaissons d'avance les personnages, dont nous pressentons le dénouement et dont la signification morale se manifeste à tous les yeux par la nature même des personnages et de l'action. »

Pour mieux nous faire comprendre cette vérité, Lessing, unissant dans cette Dissertation le critique et le fabuliste, prend le bel apologue du prophète : *la Brebis du pauvre*[2], et le refait d'une façon curieuse. Il suppose, je ne sais trop pourquoi, que le riche est un grand prêtre, dur et inhumain envers les misérables, un grand prêtre tel que le dix-huitième siècle les représentait volontiers. Ce grand prêtre va vers le pauvre et lui dit : « Les dieux demandent une offrande; apporte ton agneau blanc au pied de l'autel. — Mon voisin a un troupeau nombreux, répond l'autre; et

[1] Deuxième dissertation, p. 203, 204, 205.
[2] Voyez le second livre des Rois, chap. XII.

moi, je n'ai que ce seul agneau. — Mais, répliqua le prêtre, tu as fait vœu de le donner aux dieux, parce qu'ils ont béni ton champ. — Mon champ! je n'en ai point. — Eh bien, c'est parce qu'ils ont sauvé ton fils de sa maladie. — Hélas! dit le pauvre, les dieux l'ont pris lui-même en offrande! — Impie, dit le prêtre en grondant, tu blasphèmes! » et il arracha l'agneau de ses bras[1]. Qui ne reconnaît ici une paraphrase de la fable du loup et de l'agneau? Mais, comme le remarque Lessing, le loup et l'agneau sont encore un symbole plus expressif de l'innocence opprimée par la violence que cette fable du pauvre et du grand prêtre, parce que personne n'hésite sur le caractère du loup et de l'agneau, et qu'il suffit de prononcer les deux noms pour savoir la signification de la fable, tandis que les deux noms du pauvre et du grand prêtre n'expriment pas aussi clairement le sens de la parabole. Il est nécessaire que le loup, puisqu'il est loup, soit violent et injuste. Cela n'est point certainement nécessaire pour le grand prêtre; cela même ne l'est pas non plus pour le riche de la parabole primitive, quelque connue et quelque expressive que soit par son titre même l'antique histoire de la brebis du pauvre.

Tout ce que dit Lessing sur cette invariabilité de la nature des animaux, qui en fait des personnages excel-

[1] Deuxième dissertation, Ibid., p. 206 et 207

lents pour la fable, parce que leur nom seul dit leur caractère et leurs actions vraisemblables, tout cela est à la fois très-juste et très-ingénieux. Les hommes que nous introduisons dans la comédie ne nous font connaître leur caractère qu'à mesure qu'ils agissent, quand bien même ils porteraient le nom caractéristique de leurs vices, comme l'avare, le tartufe, le jaloux : car, après tout, il n'y a pas de type absolu de ces vices, et les hommes avares, hypocrites ou jaloux, le sont très-inégalement, tandis que la tradition populaire a fait des animaux des types absolus. Il y a très-probablement des loups plus cruels les uns que les autres, des renards aussi plus rusés les uns que les autres ; mais la tradition populaire ne fait point de différence entre eux. Aussitôt qu'elle voit le renard paraître dans la fable, elle sait que c'est pour y ruser et pour attraper les autres animaux. La tradition populaire aime ces attributions absolues de telle ou telle qualité bonne ou mauvaise, non-seulement à tel ou tel animal, mais aussi à telle ou telle race, à telle ou telle classe d'hommes; elle a un penchant naturel pour généraliser les observations qu'elle fait. Ainsi, elle assigne aux habitants de certaines provinces certains défauts ou certains travers : pour elle, le Gascon, c'est la vanterie et la pauvreté; le Normand, c'est la finesse et le goût des procès ; le Parisien, c'est la badauderie. Mais, toute disposée qu'elle est à croire à la vérité de ces personnifications,

elle sait bien cependant que la liberté humaine dérange à chaque instant ces généralisations impertinentes; elle sait qu'il y a des Gascons qui ne sont ni pauvres ni vantards, des Normands qui ne sont ni rusés ni processifs, des Parisiens qui ne sont ni indiscrets ni curieux. Elle a même appris, depuis quelque temps, que la civilisation va détruisant chaque jour davantage ces traits du caractère moral de nos provinces, et qu'elle ne laisse plus aux hommes que leurs qualités particulières en bien et en mal. Depuis longtemps déjà, dans la haute société, il n'y avait plus ni Gascons, ni Normands, ni Provençaux, ni Parisiens; il n'y avait plus que des hommes plus ou moins honnêtes, plus ou moins habiles, sans distinction d'origine provinciale. La civilisation étend et généralise cette égalité morale; l'abolition des caractères provinciaux est un des effets de la civilisation moderne. Mais, pour en revenir à la conclusion de Lessing, l'abolition des instincts caractéristiques de chaque race d'animaux est impossible, et la fable peut conserver les animaux comme personnages de ses petits drames, sans avoir à craindre que rien vienne jamais détruire les types absolus qu'elle s'est créés.

Voyons maintenant ces fables dans lesquelles Lessing se pique de revenir au genre d'Ésope. Elles sont en général brèves et précises; mais cette précision touche parfois à la sécheresse. Je trouve même qu'elle a un autre défaut. Dans les apologues du vieil Ésope,

il y a presque toujours un grand sens moral, une leçon grave et forte, plutôt qu'une réflexion ingénieuse et fine. Alors la brièveté même de la fable met en relief la gravité de la leçon. Il n'en est pas de même dans Lessing. Sa moralité n'est souvent qu'une remarque piquante et juste, mais qui n'a ni la gravité ni la hauteur des sentences de la sagesse antique. Dans ce cas, la brièveté ésopique donne à la moralité moderne quelque chose de mesquin et d'écourté; le lecteur est tenté de se dire que ce n'était pas la peine de faire une fable pour si peu. Aussi Lessing lui-même oublie souvent son système et développe librement son sujet, ne négligeant pas de l'animer par le récit et par le dialogue : il suit alors les traces de la Fontaine plutôt que celles d'Ésope. Voyez la fable des *Furies :*

« Pluton disait un jour au messager des dieux : « Mes Furies sont vieilles et fatiguées, j'ai besoin d'en avoir de jeunes. Va donc, Mercure, et cherche-moi sur la terre trois femmes propres à cet emploi. » Mercure partit. Quelques jours après, Junon disait à sa suivante : « Crois-tu, Iris, pouvoir trouver parmi les mortelles deux ou trois filles parfaitement sages? Mais comprends-moi bien : je veux qu'elles soient tout à fait sévères. Je veux m'en servir pour faire affront à Vénus, qui se vante de s'être soumis tout le sexe féminin. Va et cherche où tu pourras les rencontrer. » Iris partit. Où n'alla-t-elle

pas? quel coin de la terre ne visita pas la bonne Iris? Ce fut en vain : elle fut forcée de revenir seule. « Quoi! toute seule? dit Junon en la recevant; est-ce possible? O pudeur! ô vertu!

« — Déesse, dit Iris, j'aurais bien pu vous amener trois filles parfaitement sages et parfaitement sévères, qui n'ont jamais souri à aucun homme et qui ont étouffé dans leur âme jusqu'à la plus petite étincelle d'amour; malheureusement je suis arrivée trop tard.

« — Trop tard, dit Junon, et comment?

« — Mercure les avait déjà engagées pour Pluton.

« — Pour Pluton! et que veut faire Pluton de ces vertus?

« — Des Furies[1]! »

Essayez de ramener cette fable aux formes de l'apologue ésopique, que trouvez-vous? Un récit sec et froid : « Pluton, voulant remplacer les Furies, envoya sur la terre Mercure, qui lui ramena trois filles qui n'avaient jamais aimé personne. » La moralité sera aussi sèche que le récit : « La vertu trop sévère touche à la dureté. » Voyez, au contraire, la fable des *Furies*, comme l'a faite Lessing sans plus se soucier de son système. Le récit est vif et piquant; le dialogue de Pluton avec Mercure et de Junon avec Iris égaye le sujet et prépare le dénoûment. La moralité est dans le dernier mot, et le mot suffit

[1] Lessing, livre II, fable XXVIII.

pour faire comprendre l'idée de l'apologue; car cette idée, qui est une observation ingénieuse et plaisante plutôt qu'une sentence générale, n'a pas besoin d'être exprimée tout entière. La précision ici ajoute à la finesse, mais elle n'est pas dans le récit. Or, selon Lessing, la précision du récit est le caractère distinctif de la fable ésopique.

Si je cherchais, parmi les fables de Lessing et parmi ses meilleures, une fable ésopique, je prendrais volontiers celle des *Moineaux francs :* « Il y avait une vieille église où des milliers de moineaux francs faisaient leurs nids. On la répara. Quand elle fut dans son nouvel état, les moineaux francs revinrent y chercher les anciennes places de leurs nids : les trous étaient bouchés. — A quoi peut servir maintenant ce grand bâtiment? s'écrièrent-ils. Partons, abandonnons cette masse inutile de pierres[1]. »

L'idée de cette fable est la même que celle du *Vieux Vautour*. Mais, quoique j'aime la fable de Lessing, j'aime mieux celle de Johnson. Les moineaux de Lessing croient que la vieille église était faite pour eux, puisqu'ils y nichaient, de même que les vautours de Johnson croient que l'homme est la nourriture prédestinée des vautours, puisqu'ils le mangent. Mais, quand il s'agit de réfuter l'argument des causes finales

[1] Livre I, fable XVII.

et de montrer que l'homme a tort de les rapporter toutes à lui-même, le détail de ces causes, l'idée qu'elles ne peuvent s'expliquer que par l'utilité qu'elles procurent à l'homme ou à l'animal, qui les explique à son profit, tout cela ajoute beaucoup à la force du raisonnement et à la vivacité de la raillerie. C'est là ce qui fait, selon moi, la supériorité de la fable de Johnson sur celle de Lessing. Les moineaux de Lessing ne trouvent à la vieille église qu'un seul usage, celui d'avoir des trous où ils font leurs nids. S'ils avaient plus raisonné ou s'ils ne s'étaient pas piqués de brièveté ésopique, ils auraient trouvé au vieux bâtiment bien d'autres utilités à leur profit, et des utilités réservées uniquement aux moineaux francs, de même que le vautour de Johnson explique gravement les guerres de l'homme, ses armées, ses marches et ses généraux, par la nécessité imposée à la race humaine de servir de nourriture aux vautours.

Je voudrais cependant citer une fable de Lessing où il ait gagné à être court et précis, comme il suppose qu'a voulu l'être la fable ésopique. Je choisis l'*Arrivée d'Hercule dans l'Olympe :* « Lorsque Hercule arriva dans le ciel, il alla saluer Junon la première avant tous les autres dieux. Tout l'Olympe, Junon elle-même, s'en étonna. — Pourquoi, lui cria-t-on, est-ce ton ennemie que tu salues la première? — Parce que, répondit Hercule, ce sont ses persécutions qui m'ont donné l'oc-

casion de faire les exploits qui m'ont mérité le ciel. Les dieux approuvèrent la réponse du nouveau dieu, et Junon se réconcilia avec lui. »

Ici la brièveté ne fait tort ni au récit ni à la moralité; elle leur donne, au contraire, le relief qu'ils doivent avoir. Je ne puis point, cependant, ne pas remarquer que je ne retrouve, ni dans cette fable, ni dans la plupart des fables de Lessing, la simplicité des sujets de la fable antique. L'invention est plus raffinée, plus compliquée, plus moderne en un mot. On sent que le fabuliste est un de ceux qui sont venus les derniers pour traiter de l'apologue, et que, voulant inventer ses sujets, comme c'est la prétention de tous les fabulistes après la Fontaine, il s'éloigne naturellement de la simplicité antique, quoiqu'il tâche de s'en rapprocher par la forme. La ressemblance de la forme n'est rien, la différence du fond est tout. Inventer selon les modernes et s'exprimer selon les anciens, entreprise difficile que les Allemands ont souvent tentée sans y réussir. On a beau faire, en littérature le fond emporte la forme et la bouche parle toujours de l'abondance du cœur. Aussi, quel que soit le système de Lessing, ses meilleures fables sont celles qu'il a traitées à la moderne, c'est-à-dire celles où il a introduit dans le récit la grâce et la vivacité qu'il répudie ailleurs, et dans le dialogue la vérité et le mouvement empruntés à l'imitation de l'humanité. Je veux citer une de ces fables où Lessing

est piquant et agréable presque malgré lui, la fable intitulée *Jupiter et le Cheval* :

« Père des animaux et des hommes, dit le cheval en s'approchant du trône de Jupiter, on dit que je suis une des plus belles créatures dont tu aies orné le monde, et mon amour-propre me porte à le croire. Cependant, n'y aurait-il pas en moi bien des choses à corriger?

« — Que crois-tu donc qu'il y ait à corriger en toi? Parle, je veux bien prendre leçon de toi. » Ainsi parla le dieu indulgent, et il se mit à sourire.

« — Peut-être, dit le cheval, serais-je plus rapide à la course, si mes jambes étaient plus hautes et plus effilées; un long cou comme celui du cygne ne me messiérait pas; une poitrine plus large augmenterait mes forces; et, comme tu m'as destiné à porter l'homme, ton favori, ne pourrais-je pas avoir une selle naturelle au lieu de celle que la main bienfaisante du cavalier met sur mon dos?

« — Bien ! dit Jupiter; prends patience un moment. Et alors Jupitèr, d'un visage majestueux, prononce le mot créateur : la vie se répand dans la poussière, la matière s'organise, s'anime, et tout à coup, devant le trône du dieu, paraît le hideux chameau.

« Le cheval le voit, tressaille et tremble d'horreur.

« Voilà, dit Jupiter, des jambes plus hautes et plus effilées; voilà un long cou de cygne; voilà une large

poitrine; voilà une selle naturelle. Veux-tu que je te donne la même forme?

« Et le cheval de trembler plus fort.

« Va, poursuivit le dieu, pour cette fois; profite de la leçon; je veux bien t'épargner le châtiment. Mais, pour que le cheval se souvienne de temps en temps de sa témérité et pour qu'il puisse s'en repentir, toi, nouvelle créature, vis et dure! — En parlant ainsi, Jupiter jeta sur le chameau un regard de vie et de durée. — Et que le cheval ne te regarde jamais sans tressaillir d'effroi! »

L'invention de cette fable est ingénieuse et poétique. Comme le cheval a une répugnance instinctive pour le chameau, Lessing explique cet instinct par une légende mythologique. Il interprète l'histoire naturelle par une fiction piquante; mais le récit s'éloigne assurément de la simplicité de l'apologue ésopique, et je ne m'en plains pas. Cette légende, en même temps, a sa moralité : elle montre au cheval que Dieu, en le créant, lui a donné les qualités et la forme qu'il doit avoir pour être à la fois utile et beau; qu'à choisir lui-même sa condition, il choisirait pire. Elle justifie le plan général de la création, sauf peut-être pour le chameau, qui semble durer pour faire ombre au tableau et pour servir d'avertissement au cheval. Il est vrai que le chameau a tant d'utilités diverses, qu'il peut se passer de la beauté.

Il y a une autre leçon encore à tirer de la fable de Lessing, une leçon d'art, et c'est cette leçon sans doute qu'avait en vue l'auteur du *Laocoon*. La beauté n'est pas dans le choix de tel ou tel détail plus ou moins élégant : la beauté est dans la proportion et dans le rapport des parties entre elles. Le large poitrail du taureau lui sied, parce qu'il est en rapport avec le reste de l'animal ; les jambes fines et déliées de la gazelle font sa grâce, parce qu'elles ne portent pas un corps lourd et épais ; le long col du cygne lui donne une élégance admirable, tant que le cygne vogue sur l'eau, et il commence seulement à paraître moins gracieux quand il est à terre, parce que les oiseaux aquatiques n'ont leur véritable aspect que vus sur l'eau. Ainsi la Providence n'a pas seulement fait les créatures dans une vue d'utilité : elle les a faites aussi selon certaines règles de beauté dont le principe est la proportion et le rapport des parties entre elles. C'est l'intelligence de ces règles qui constitue la science de l'art.

A côté de Lessing et après lui, puisque les Allemands lui ont donné le premier rang parmi les fabulistes et qu'il n'appartient pas aux étrangers de déranger les rangs établis dans chaque littérature, il y a en Allemagne, au dix-huitième siècle, beaucoup d'auteurs qui ont fait des fables. Celui que je préfère entre tous est Gellert. Ses fables me semblent charmantes, faites sans aucun esprit de système et sans parti pris d'avance

pour ou contre la Fontaine[1]. De plus, l'homme me plaît par sa bonté ingénieuse et douce, par l'élévation de ses sentiments et de ses idées, par sa résignation aux souffrances d'une longue mauvaise santé, par son état enfin, le dirai-je, car il était professeur et très-aimé, c'est-à-dire très-estimé de ses élèves.

J'ai toujours regardé le professeur des universités allemandes comme étant l'idéal du professeur, et, chaque fois que j'ai été en Allemagne, ce sentiment est devenu plus vif. Les universités allemandes ont deux grands avantages : elles servent à beaucoup instruire la jeunesse et à beaucoup faire honorer les professeurs, soit comme individus, soit comme corps. Je me souviens toujours avec joie des égards et des attentions que me valait en Allemagne mon titre de professeur, et cela dès mon premier voyage. Je commençai à comprendre la dignité que la société allemande attribue à la profession de l'enseignement, et celle aussi qu'elle lui impose. Le corps n'est pas moins honoré que les individus. Là,

[1] « On veut, dit Gellert, que j'aie imité la Fontaine, et je puis assurer qu'il n'en est rien. Je le connaissais déjà, à la vérité, dans le temps que je travaillais à la première partie de mes fables ; j'avais lu, et non sans difficulté, quelques-unes des siennes, mais ce n'était point dans le dessein de les imiter. Pour sentir toutes les beautés d'un poëte aussi délicat, je ne possédais pas encore assez bien sa langue. Je ne suis point un la Fontaine ; aussi je regarde comme un bonheur de m'être fait une manière avant de l'avoir étudié. Comme imitateur, je serais demeuré fort au-dessous de lui, j'en étais convaincu ; et, comme original, je ne me suis point flatté de parvenir jamais à l'atteindre. » — *Vie de Gellert, fragments de mémoires*, p. 54.

l'État ou l'Administration n'a pas contre les corporations savantes cette jalousie mesquine qui finit par les détruire ou les aplatir. Il semble tout naturel à l'État, qui veut que les professeurs aient autorité sur la jeunesse, d'avoir lui-même grande considération pour eux. Il les respecte pour les faire respecter. Là, n'est pas de mise la fameuse maxime française, qu'il ne faut point d'État dans l'État. Il y a en Allemagne beaucoup de petits États, et dans ces petits États beaucoup de corporations savantes. Tout n'en va que mieux, et les universités des petits États allemands les soutiennent et les défendent, au lieu de les affaiblir et de les ébranler.

En France, les institutions de l'ancien régime et celles du régime moderne n'ont pas donné au professeur l'ascendant et l'autorité qu'il a en Allemagne. Il y a eu assurément des professeurs qui ont joué un grand rôle dans notre pays; mais ils n'ont pas dû leur importance à leur titre seul de professeur. Leurs talents, leur éloquence, la part qu'ils ont prise au gouvernement de l'État, ont fait leur grandeur. Ce n'est pas comme membres de tel ou tel collége ou de telle ou telle corporation, qu'ils ont conquis un rang élevé dans le monde. Nous n'avons pas des universités en France : nous n'avons qu'une administration, qui s'appelle université; mais cette administration n'a de commun que le nom avec les universités de l'Allemagne ou de l'Angleterre. Le professeur, chez nous, est un employé

d'enseignement; le professeur, en Allemagne, est membre d'un corps qui s'administre lui-même; il est citoyen d'un petit État lettré et scientifique, presque indépendant du grand État politique; il a ses droits et ses prérogatives, non pas seulement à titre général et comme Allemand, mais à titre spécial et comme professeur.

Ce n'est pas de nos jours que la condition du professeur s'est élevée et agrandie dans la société allemande : cette élévation sociale est de vieille date. La vie de Gellert en est un bel exemple[1] au dix-huitième siècle. Il commença, à Leipsick, par donner des leçons particulières à quelques élèves, et bientôt il obtint le droit de donner des leçons publiques dans l'Université. Cette liberté d'enseigner dans l'Université, qui n'est soumise qu'à quelques conditions préalables de capacité, est un des droits les plus précieux des universités allemandes, parce que, grâce à cette liberté, les abus de l'esprit de corps et de la routine sont prévenus et empêchés, sans que l'État ait à s'en mêler. En même temps qu'il enseignait, il écrivait des comédies, des contes, des fables, des romans, et prenait part au mouvement littéraire qui précéda l'âge d'or de la littérature allemande, le siècle de Schiller et de Gœthe. Gardons-nous donc bien de nous représenter dans Gellert le professeur allemand, tel que se le figuraient les vieilles idées françaises, espèce de magister et de pé-

[1] Gellert, né en 1715, mort en 1769.

dant, sombre et grondeur, d'un caractère difficile, enfermé dans ses études et dans sa science, ne communiquant ni avec le monde, ni même avec la littérature. Gellert est souvent triste, parce qu'il est souvent malade et qu'il souffre ; mais sa bonté surmonte ses souffrances, et il tâche de venir en aide aux malades ses frères. Il écrit un livre : *Conseils pour les personnes valétudinaires*, où il essaye de changer la douleur en résignation, s'appuyant de sa pénible expérience du mal et disant comment la maladie est un apprentissage de la piété. Il aime beaucoup ses amis, il aime ses élèves, il sent qu'il en est aimé ; il les avertit, il les conseille, non pas seulement dans sa chaire, où il tache d'unir sans cesse la morale à la littérature : il reçoit leurs lettres et leurs confidences, même quand ils l'ont quitté et qu'ils sont déjà dans le monde ; il leur répond, il entre dans leurs chagrins pour les consoler, dans leurs espérances pour les diriger. Il a ce que le dix-huitième siècle appelait une âme sensible, et ce que j'aime mieux appeler une âme bonne et tendre.

Sa réputation, à mesure qu'elle s'accroît, lui attire une nombreuse clientèle d'amis, d'élèves, de correspondants et même de correspondantes. Il se prête à ces soins de correspondance si souvent ennuyeux, non par vanité, ce qui fait parfois le fond du courage que les hommes célèbres mettent à répondre à leurs admirateurs, mais par l'idée d'être utile.

On sait comment madame Bettina d'Arnim, toute jeune encore, se mit à entretenir avec Gœthe octogénaire une correspondance presque amoureuse. Je trouve dans la vie de Gellert une histoire presque du même genre, mais plus sérieuse, plus sincère, j'allais dire plus honnête, et où la vanité entre pour peu de chose des deux côtés. En 1762, Gellert avait alors quarante-sept ans ; mais la mauvaise santé le vieillissait plus que l'âge. Une jeune fille de Dresde et de bonne famille lui écrivit pour lui demander la permission d'entrer en correspondance avec lui. Gellert accepta, et, dès sa seconde lettre, la jeune fille le prenait, si je puis ainsi dire, pour son directeur. Le goût et le besoin de la direction se ressentent hors de l'Église catholique, et c'est un goût ou un talent qu'ont aussi certaines personnes, hommes ou femmes. Gellert l'avait, et sa correspondante l'avait senti dans ses ouvrages. Elle lui confesse donc, quoique la confession soit interdite dans les églises protestantes, ou plutôt elle lui confie ses idées, ses penchants, ses sentiments. Gellert ne se sert de cette confiance que pour avertir son admiratrice, pour la ramener vers la vie simple et ordinaire. Il retranche d'une main sûre et ferme tout ce qu'il peut y avoir de romanesque dans cette âme honnête et tendre, qui se plaignait de sa tristesse à un homme triste lui-même. « Lisez moins, dit Gellert à sa correspondante, c'est mon premier conseil. Votre *Grandisson*, votre *Clarisse*

sont des livres admirables[1]; mais ils paraissent dangereux pour votre cœur.... Secondement, évitez la solitude, quoi qu'il puisse vous en coûter; faites-vous de petites occupations convenables à votre rang et à votre sexe, et, si vous n'avez pas d'ouvrage déterminé, travaillez pour les pauvres.... La connaissance et le soin des affaires du ménage est pour les femmes une occupation très-louable, et le talent d'aider à gouverner une maison avec sagesse est préférable à la lecture des meilleurs livres.... Troisièmement, que la crainte de faire un mauvais choix ne vous inspire point d'éloignement pour le mariage. Les dangers de cet état sont grands, j'en conviens, mademoiselle; mais il y a cependant des hommes estimables et dignes d'être aimés, quoique les Grandissons n'existent pas[2].... »

Sa maladie était une maladie du foie, qui le poussait à la tristesse; il ne se ranimait et ne se relevait que par ses sentiments de piété et par les témoignages, qui lui arrivaient de plusieurs côtés, du bien qu'il faisait par

[1] Dans son discours d'ouverture sur l'influence que les belles-lettres ont sur le cœur humain et sur les mœurs, Gellert dit « qu'il ne serait pas surpris qu'un seul bon livre, tel que *Clarisse* par exemple, ou *Grandisson*, inspirât à un lecteur attentif plus de sentiments nobles et vertueux que toute une bibliothèque d'ouvrages moraux... » (Tome III, p. 229.) Est-ce une contradiction? Non : c'est une preuve que Gellert était un habile et sage moraliste, un bon directeur. Il ne conseillait pas la même chose à tout le monde; il faisait la différence des caractères et des sentiments; il ne parlait pas de la même manière à une jeune fille et à un auditoire de jeunes gens.

[2] Vie et lettres de Gellert, tome II, p. 232.

ses ouvrages et ses leçons. Le tableau qu'il fait dans ses lettres de ses souffrances et de son abattement est touchant. Nulle part le malade et le chrétien ne se manifestent plus sincèrement : « Quels tristes jours, quels jours douloureux viennent de s'écouler !... écrit-il à sa correspondante ordinaire ; combien ne fus-je pas humilié dimanche dernier lorsque, entrant dans l'église accablé de tristesse, j'entendis chanter ce cantique :

Mon seigneur et mon Dieu, c'est par toi que je vis;
Fais qu'à tes saints décrets toujours je sois soumis[1].

« Est-ce bien toi, me disais-je à moi-même, qui as « composé ce cantique, toi dont l'âme abattue ne sent « plus la force des vérités qu'il exprime ! » Cette pensée me fit verser des larmes amères, et je priai Dieu avec ardeur de m'accorder le courage et la fermeté dont j'avais besoin[2]. »

C'est à la même correspondante affectueuse ou au comte Maurice de Bruhl, un de ses élèves et de ses amis, qu'il raconte avec un cœur touché, ou avec une gaieté qui émeut, venant à travers tant de souffrances, les remerciements qu'il reçoit du bien moral que

[1] Gellert avait fait un recueil de cantiques spirituels que l'Église protestante de Saxe avait adopté.

[2] Vie et lettres de Gellert, tome III, p. 51.

produisent ses ouvrages. Je pourrais parler de l'estime et de l'affection que lui témoignent l'électeur de Saxe, ou les princes Charles et Henri de Prusse, ou le général autrichien Laudon, ou les généraux prussiens qui, pendant la guerre, accordent aux maisons qu'habite Gellert ou à la petite ville d'Haynichen, sa patrie, des sauvegardes que Gellert n'a pas même eu besoin de demander; j'aime mieux prendre des témoignages venus de plus bas et qui montrent mieux l'influence qu'exerçait Gellert par son enseignement et par ses livres. Tantôt c'est un officier prussien qui vient le voir à Leipsick et le remercier de l'avoir ramené, par la lecture de ses ouvrages, à la religion et aux bonnes mœurs. Malheureusement, l'officier prussien crut devoir ajouter à ses remerciements un présent d'argent, ce qui déplut à Gellert et lui gâta la reconnaissance de son admirateur. En même temps, cependant, il pensait que, pour être mal exprimé, le remerciement n'était pas moins sincère, et il était ému. « La pensée que je n'étais pas entièrement inutile au monde, une voix consolante qui me disait intérieurement que je devais prendre courage, que ma vie n'était pas destinée à s'écouler toujours dans la tristesse et dans l'abattement, voilà ce qui me donnait tant d'émotion.... Il n'y a rien de si petit qui ne soit sous l'empire de la divine Providence. Ne puis-je pas me flatter qu'elle a dirigé tout ceci pour ma consolation? Et quel n'est pas mon bon-

heur d'avoir rendu meilleur un de mes semblables[1] ! »

Une autre fois, le témoignage rendu à l'influence de Gellert venait du milieu de la foule et ne lui en plaisait que plus sans doute, parce que les écrivains commencent leur réputation par les suffrages du monde, mais ils ne sont contents que lorsqu'ils arrivent aux suffrages du public. C'est un sergent qui sort du service de Prusse et qui assiste à une des leçons de morale de Gellert. « Il vint à moi quand j'eus fini, écrit Gellert à sa jeune correspondante de Dresde. » (Je me laisse aller à citer cette lettre, parce qu'elle respire une gaieté douce que la maladie ôtait souvent à Gellert, mais que lui rendait de temps en temps la joie de savoir qu'il avait rendu meilleur un de ses semblables.) — « Je le conduisis de l'auditoire dans ma chambre : « Excusez, mon-« sieur le professeur, me dit-il, la liberté que je prends « de demander à vous parler. Je suis un sergent prussien : « j'ai servi pendant trente-trois ans, et j'ai enfin obtenu « mon congé. Maintenant je retourne en Livonie, où je « suis né ; mais j'ai fait un détour de cinq milles pour « vous voir et vous remercier du fond de mon cœur de « tout le bien que vous m'avez fait. — Asseyez-vous, « mon cher monsieur ; en quoi ai-je pu mériter votre « reconnaissance ? — Par tous vos ouvrages, que je lis « depuis 1748, mais surtout par les derniers. Souvent « ils m'ont détourné du mal et animé à faire le bien.

[1] Vie et Lettres de Gellert, tome I, p. 93.

« Dieu veuille vous en récompenser, vous bénir, vous « donner la santé, une vie longue et la félicité éternelle! « Si vous saviez combien je vous aime et combien je « suis ravi de vous voir! — Votre visite, monsieur, me « procure une satisfaction bien douce et bien inatten- « due, et je vous remercie à mon tour de cette affection « que vous m'exprimez avec tant de candeur.... Si mes « écrits vous ont fait du bien, j'en bénis Dieu et je me « félicite d'être à même de connaître un aussi brave et « pieux militaire. Mais, dites-moi, êtes-vous content « de votre retraite? avez-vous amassé au service de « quoi passer tranquillement le reste de vos jours? — « Je n'en rapporte que ma liberté; mais je retrouverai « chez moi ce qui suffira à mes besoins. Me voici encore « en bonne santé, nonobstant toutes mes blessures, et « combien de fois Dieu ne m'a-t-il pas visiblement pro- « tégé et garanti au milieu des dangers de la guerre! « Il continuera donc à prendre soin de moi. » Il raconte alors à Gellert que, pendant qu'il était prisonnier de guerre en Bohême, il a lu tous ses ouvrages et plusieurs fois: « Je suis pénétré de joie d'avoir pu vous « voir et vous parler. A présent, je vais continuer ma « route, et j'espère l'avancer aujourd'hui d'un ou deux « milles. » Sur cela, il prit congé de moi de la manière la plus touchante. Qu'en dites-vous, mademoiselle? L'approbation et la reconaissance de cet honnête militaire, tout subalterne, tout inconnu qu'il est, doivent-

elles me toucher moins que le suffrage et la bienveillance du plus grand et du plus brave général, d'un Laudon, par exemple[1]? »

Voilà les consolations de ce malade accablé par la souffrance; voilà les joies de cet écrivain et de ce professeur, aujourd'hui presque oublié, heureux de croire qu'il n'avait pas inutilement traversé la vie, qu'il avait fait quelque bien sur son passage, semé çà et là dans les esprits quelques idées justes et quelques bons sentiments, et qu'il laisserait de lui dans quelques âmes d'élite, quel que fût leur rang, un souvenir reconnaissant!

Une autre fois, un bûcheron qu'il rencontre chez un relieur lui donne cette idée de la popularité, si douce au cœur de l'homme et si légitime quand la popularité s'est acquise à faire le bien et non à flatter le mal. « J'étais, il n'y a pas longtemps, chez mon relieur; pendant que je lui parlais, entre un bûcheron de sa connaissance, qui tire d'une hotte assez bien garnie de pain et de beurre un exemplaire en feuilles de mes fables et de mes contes : « Tenez, dit-il dans son « jargon, faites une belle et forte reliure à ce livre-là. « — Mais, Christophe, dit le relieur, par quel hasard « ce livre est-il tombé entre vos mains? » Il répondit fièrement qu'il l'avait acheté ici; que le magister et le

[1] Tome III, p. 80-83, 15 septembre 1763.

bailli de son village, chez qui il l'avait vu pour la première fois, avaient pensé étouffer de rire en le lisant, tant ce livre était *drôle;* que, comme il avait un fils qui commençait déjà à lire couramment, il pourrait, le soir, au retour de son travail et tout en fumant sa pipe, en entendre quelque chose, et que, de cette manière, il oublierait presque d'aller au cabaret. » Dans son inexpérience, le bûcheron croyait que le libraire qui lui avait vendu ce livre l'avait écrit, et tous les autres aussi qu'il avait dans sa boutique; le relieur le désabusa de cette idée. « J'aurais bien pu me retirer alors, continue Gellert; mais ma vanité ne le permit point. J'espérais que le relieur me ferait connaître, et heureusement il le fit, sans quoi je me serais découvert moi-même. Si vous eussiez pu voir avec quelle admiration le paysan me contemplait alors, comme il me frappait amicalement sur l'épaule, en m'exhortant à écrire encore d'autres ouvrages aussi plaisants! Je fus tout ce jour-là de la meilleure humeur du monde[1]. »

Le bûcheron de Gellert soulève ici une question importante. Il croit que lire ou entendre lire un bon livre le soir, au retour de son travail, vaut mieux que d'aller au cabaret; et je me souviens moi-même d'avoir entendu deux ouvriers qui sortaient des conférences littéraires faites à Paris, en 1864, au profit des blessés

[1] Tome III, p. 183 et 185.

polonais, se dire gaiement que cela valait mieux que d'aller passer sa soirée à l'estaminet. Les ouvriers sont-ils donc aussi capables que les bourgeois de goûter les plaisirs littéraires et de se plaire aux jouissances de l'esprit? J'en suis persuadé. Il s'agit seulement de les leur offrir sous la forme convenable. C'est sur ce point surtout qu'il y a de grands préjugés.

Il y a des gens prétendant aimer beaucoup le peuple, qui croient qu'il faut faire des ouvrages pour le peuple, et, avec cette idée, ils font ou ils font faire des ouvrages dans lesquels l'auteur, sous prétexte de se mettre à la portée du peuple, prend un ton puéril ou vulgaire. Le peuple, qui a un sens juste de beaucoup de choses, s'abstient ordinairement de lire les livres qui sont, dit-on, faits pour lui. Voici pourquoi, selon moi : Ces frivolités ou ces banalités préméditées n'attirent pas la foule, qui n'aime point à lire et qui n'a point l'instinct du plaisir littéraire; c'est là le grand nombre, non-seulement dans le peuple, mais dans la bourgeoisie et dans la noblesse. Il n'y a jamais que l'élite, à tous les degrés, qui soit sensible aux jouissances des lettres. Or, dans le peuple, cette élite rejette bien vite les vulgarités prétendues populaires. Je suis persuadé, au contraire, que pour le peuple il n'y a de bons livres que les meilleurs.

On m'a conté qu'en 1848, dans un des faubourgs de Paris, le peuple cherchait un prêtre pour bénir un de

ces arbres de la liberté sans racines qu'il aimait alors à planter. On arrive à l'église, on trouve le curé et son vicaire et on leur demande qu'ils viennent bénir l'arbre. « Allez avec ces braves gens, monsieur le vicaire, dit le curé. — Non, répond un homme du peuple; nous ne voulons pas de M. le vicaire : il nous faut un vrai curé pour bénir notre arbre. » Eh bien, je dirais volontiers qu'il faut aussi une vraie littérature pour le peuple et non pas une littérature de commande. J'ai lu devant un auditoire tout populaire quelques-unes des plus belles fables de la Fontaine et quelques passages des sermons de Bossuet ; c'étaient les plus beaux morceaux qui étaient le plus goûtés. Le grand et le simple ne manquaient pas leur effet. Je suis sûr, au contraire, que le joli, le mignard, l'affecté, n'auraient eu aucun succès. Entre un tableau de Boucher et un tableau de Lesueur, entre une statue grecque et une sculpture du dix-huitième siècle, le peuple, je parle toujours de l'élite, de celle qui a le goût instinctif des arts et des lettres, le peuple ira au beau et laissera le joli.

Ne craignez donc pas de faire connaître au peuple la grande littérature ; sachez la lui expliquer. En faisant ainsi partager à l'élite de la société d'en bas les jouissances littéraires de la société d'en haut, vous faites deux bonnes choses : vous préparez à notre grande littérature un nouveau public, et, si la société d'en haut perd le sens littéraire à force de satiété et de mollesse,

vous appelez de jeunes et ardents prosélytes pour remplacer les fidèles abâtardis. En même temps que vous éclairez et que vous élevez les esprits, vous réconciliez les âmes; vous travaillez à abolir cette funeste division des classes qui a été la plaie de la France et l'obstacle à sa liberté.

De nos jours, il n'y a d'inégalité sociale que la différence d'éducation. Je ne suis pas assez chimérique pour croire qu'on peut abolir cette inégalité; mais je suis persuadé qu'on peut la diminuer, que c'est le devoir de tout bon citoyen de travailler à resserrer l'intervalle qui sépare la société d'en haut de celle d'en bas; que la vraie charité chrétienne le demande et que la politique libérale l'exige. Le jour où il y aura entre les ouvriers et les lettrés quelques jouissances littéraires en commun, le jour où nous aurons lu et goûté ensemble quelques scènes de Corneille et de Racine, quelques fables de la Fontaine, quelques pages de Bossuet; le jour où nous aurons ressenti en commun, ne fût-ce que pour quelques instants, l'éclair du beau et la chaleur du bon, ce jour-là, il y aura bien des préjugés politiques et sociaux qui s'effaceront, bien des rancunes et des jalousies qui disparaîtront. On se plaint que le luxe se répande dans les classes inférieures, et on a raison, parce que les jouissances du luxe sont à tous les degrés des causes de jalousie et de rivalité. Les jouissances littéraires, qui sont un luxe aussi, sont, au contraire,

des causes d'union : elles se partagent, comme se partage la lumière, sans que la part de l'un diminue la part de l'autre.

Ceux qui croient, comme moi, que les plaisirs de l'esprit sont bons pour tout le monde, pour le peuple comme pour la bourgeoisie et pour la noblesse, n'ont pas la naïveté de croire que le peuple va être tout d'un coup transformé tout entier et qu'il pourra entrer en masse à l'Académie française; ils ne veulent s'adresser qu'à l'élite de ce peuple, à ceux qui, comme le bûcheron de Gellert, ont l'instinct des jouissances littéraires. Qui choisira et appellera cette élite? dit-on. — Personne, grâce à Dieu! Ils s'appelleront eux-mêmes, comme le bûcheron de Gellert, c'est-à-dire qu'ils payeront les jouissances littéraires dont ils auront le goût, comme le bûcheron avait payé son exemplaire des fables de Gellert. Je suis profondément convaincu que l'éducation littéraire du peuple, telle que je viens de l'expliquer, ne peut être efficace qu'à la condition de n'être pas gratuite. L'élite ne peut se distinguer de la foule que par le prix, si petit qu'il soit, qu'elle payera pour son plaisir. Ce que j'aime dans le bûcheron, c'est qu'il avait payé le livre qu'il préférait au cabaret; c'est là ce qui fait de sa préférence un vrai progrès moral, et, quand je le vois frapper amicalement sur l'épaule de Gellert et l'exhorter à continuer d'écrire, j'envie cet accord touchant du travail des mains et du travail de l'esprit se com-

prenant l'un l'autre. La meilleure société, la plus paisiblement libérale, est celle où la littérature est naturellement populaire, celle où il y a dans le peuple beaucoup de braves gens qui ont le goût des jouissances littéraires et qui les payent.

Je demande pardon de m'être laissé aller à parler si longuement de la vie et du caractère de Gellert. L'homme et le professeur m'ont ravi. Voyons maintenant le fabuliste, et si nous partagerons, sur les fables de Gellert, l'avis du bûcheron.

Comme les fables de Lessing, celles de Gellert sont aussi presque toutes d'invention plutôt que de tradition. Elles ont pour fonds une idée ou une observation ingénieuse et piquante, plutôt qu'une moralité grave et générale. Tous les fabulistes modernes en sont là, et la fable ésopique, que Lessing se flattait de reproduire, est chose introuvable de nos jours. Le mérite de Gellert est de ne s'être point piqué de faire cette restauration impossible. Il prend la fable où il la trouve dans la littérature moderne, et c'est avec cette fable qu'il nous amuse, sans qu'il s'inquiète et sans que nous nous inquiétions plus que lui de savoir si ce genre de fables s'accorde avec le genre d'Ésope. Que dirait, par exemple, l'antique fabuliste grec, de la fable du *Chapeau?* Est-ce un conte? est-ce une fable? Tel qu'il est, le récit est plaisant et il a sa moralité; je n'ai rien à demander de plus.

HISTOIRE DU CHAPEAU

Le premier, qui d'une main savante, inventa le chapeau, ce bel ornement de l'homme, le porta sans qu'il fût retapé. Les ailes étaient rabattues des deux côtés, et cependant il savait le porter de telle façon que le chapeau lui donnait de la considération.

« Il mourut et laissa le chapeau rond à son plus proche héritier.

« L'héritier ne savait pas manier commodément ce chapeau rond : il se mit à réfléchir, et bientôt il s'avisa de relever les deux ailes ; alors il parut devant le peuple, qui resta immobile d'admiration et s'écria : « Ah ! c'est maintenant que le chapeau est beau ! »

« Il mourut et laissa à son héritier le chapeau aux ailes relevées.

« L'héritier prend le chapeau et se met à gronder : « Je vois bien, dit-il, ce qui manque à ce chapeau. » Et alors, en homme habile et hardi, il ajoute une troisième corne au chapeau. « Ah ! s'écria le peuple, voilà celui qui a du génie ! Voyez ce qu'un simple mortel a su inventer ! C'est lui qui fait la gloire de sa patrie ! »

« Il mourut et laissa à son héritier le chapeau à trois cornes.

« Le chapeau, il faut l'avouer, n'était plus propre, et on peut dire qu'il n'en pouvait guère être autrement,

puisqu'il arrivait à la quatrième main. L'héritier le teignit en noir, afin d'inventer à son tour quelque chose. « Heureuse idée! s'écria la ville; personne n'a encore eu des vues si étendues que celui-ci! Un chapeau blanc était ridicule; un chapeau noir, mes frères, un chapeau noir, voilà ce qui convient! »

« Il mourut et laissa le chapeau noir à son héritier.

« L'héritier porta le chapeau chez lui et s'aperçut qu'il était tout usé et fané. Il médita beaucoup, et, en méditant beaucoup, trouva le secret de le remettre sur la forme et de le retourner. Il le nettoya avec des brosses trempées dans l'eau chaude et l'entoura d'un cordonnet. Alors il sort, et tout le monde de s'écrier : « Que voyons-nous? est-ce de la magie? Le chapeau est neuf! O bienheureux pays! Plus d'erreurs, plus d'ignorance! tout est renouvelé. Non, jamais un mortel n'a eu plus de génie que n'en a ce grand homme!

« Il mourut et laissa le chapeau repassé à son héritier.

« C'est l'invention qui fait la grandeur des artistes et qui empêche que leur nom soit jamais oublié. L'héritier arrache le cordon, entoure le chapeau d'un galon d'or, le décore d'un bouton et l'enfonce de travers sur sa tête. Dès que le peuple le voit, il tressaille de joie. C'est maintenant, dit-il, que l'art est arrivé à son comble! Ce n'est que celui-ci qui a de l'esprit et du talent, et tous les autres ne sont rien auprès de lui! »

« Il mourut et laissa à son héritier le chapeau ga-

lonné ; et, chaque fois qu'il y avait une nouvelle mode inventée, elle était imitée dans tout le pays.

« Qu'arriva-t-il ensuite du chapeau et qu'y changea-t-on ? C'est ce que je dirai dans un second livre. Jamais il n'y eut d'héritier qui lui laissât sa première forme. Le dehors était neuf, mais le vieux chapeau durait toujours. Et, pour tout dire d'un mot, il arriva au chapeau ce qui arrive à la philosophie[1]. »

Voilà une piquante histoire de la philosophie, un peu sceptique, presque digne de Voltaire, plus française qu'allemande, et qui pourrait aisément devenir aussi l'histoire de la politique et de la littérature. Rien ne change au fond dans le monde ; les formes seules se renouvellent, et ce renouvellement du dehors suffit à l'activité humaine. Il est bon que la Providence ne lui ait pas donné prise sur le fond des choses : tout aurait péri depuis longtemps. J'aime donc le tour ingénieux que Gellert donne à l'expression de cette vérité. Je sais bien que cette vérité, toute générale, ne ressemble point aux moralités ordinaires de la fable, qui sont presque toujours des conseils de morale concernant la vie privée. La conclusion de Gellert ne s'applique qu'à l'histoire générale de l'humanité. Prenons donc, si vous le voulez, l'histoire du chapeau pour un conte moqueur plutôt que pour une fable ; mais reconnaissons en même temps que ce conte, qui a un sens fort instructif, est

[1] Fables et contes de Gellert, Leipsick, 1767, p. 5-8.

fort bien conté. L'art du récit est un des plus grands mérites du fabuliste. Il ne faut pas que dans la fable moderne le récit soit seulement un acheminement plus ou moins rapide à la moralité : il faut que le récit ait son intérêt par lui-même, que nous prenions plaisir aux aventures qui nous sont racontées et que nous puissions même au besoin nous passer de la moralité. C'est le mérite des fables de la Fontaine : le récit s'y suffit à lui-même, la moralité s'entrevoit ou se devine, et assurément elle ne gâte rien. Mais elle pourrait ne pas se rencontrer sans que cela nous fît rien ; c'est là la grande différence de la fable moderne avec la fable antique, dans laquelle la moralité est tout et le récit presque rien. Au contraire, dans la fable moderne, le récit est presque tout. Dans le conte de Gellert, le récit est charmant. Occupés et amusés des réformes successives que subit le vieux chapeau et des succès qu'il obtient à chaque changement, nous attendons très-patiemment la moralité que nous pressentons; elle arrive au dernier mot seulement, et sa brièveté rehausse sa vérité.

Cette manière de mettre la moralité dans le dernier mot de la fable et de la rendre, par là, plus vive et plus piquante, est un des talents de Gellert. Voyez sa fable du *Père mourant :*

« Un père avait deux héritiers : Christophe, qui était spirituel, et George, qui était bête. Voyant sa fin arriver, il se tourna tout troublé vers Christophe : Mon fils,

lui dit-il, je me sens tourmenté par une triste pensée. Tu as de l'esprit: que vas-tu devenir? Écoute : J'ai dans mon armoire une cassette avec quelques bijoux dedans; je te les donne. Prends-les, mon fils, et n'en donne rien à ton frère.

« Le fils tressaillit et resta quelque temps immobile. Ah! mon père, dit-il, si je reçois tout de vous, que deviendra ensuite mon frère? — Lui! dit son père l'interrompant; je ne suis pas inquiet pour George. Il est sûr de faire fortune: il est bête[1].»

Il y a assurément ici un peu d'exagération : les bêtes et les sots ne sont pas plus sûrs de faire fortune dans le monde que les gens d'esprit. Ils ont cependant quelques chances de plus. Ils ne déplaisent à personne et n'inquiètent personne; ils n'inspirent aucune jalousie. Le monde est volontiers sévère pour les défauts des gens d'esprit et indulgent pour les défauts des sots. Tout compte aux hommes d'esprit, et le mal encore plus que le bien; rien ne compte aux sots. Je crois cependant que Gellert a oublié une qualité nécessaire aux sots pour faire fortune : ayant l'esprit lourd, il faut qu'ils aient le cœur un peu plat; sans cela, ils échoueront. J'ai vu beaucoup de sots dans le monde qui ne réussissaient pas, et, quand j'en cherchais la raison, je trouvais toujours que ces sots avaient par ci

[1] Fables et contes de Gellert, IIe partie, p. 6.

par là quelque honnêteté dans l'âme ou quelque générosité dans le cœur. Cela m'expliquait leur mésaventure, et cela est si vrai que, lorsque les gens d'esprit consentent à s'aplatir, ils surmontent aussitôt l'obstacle que leur fait leur esprit et réussissent merveilleusement.

Gellert a donc tort, selon moi, d'attribuer uniquement la fortune des sots à leur sottise; il y faut autre chose. Mais le fabuliste n'a voulu, je le crois, que donner un tour piquant et original à l'observation qu'il avait faite dans le monde, de l'utilité de n'avoir pas trop d'esprit. Ce tour original et piquant, qui est propre à Gellert et qui étonne peut-être dans un Allemand, se montre presque partout dans ses fables. Cela me rappelle que son bûcheron de Leipsick l'encourageait « à écrire encore d'autres onvrages aussi plaisants, » et cela me fait souvenir aussi du mot que lui disait à Carlsbad le général Laudon. Comme il voyait Gellert fort mélancolique à cause de sa maladie : « Dites-moi, « monsieur le professeur, lui demanda-t-il un jour, « comment est-il possible que vous ayez pu écrire « tant d'ouvrages et y mettre tant de gaieté? En vous « voyant, je ne le conçois pas. — Je vous l'expliquerai « répondis-je; mais auparavant, monsieur le général, « dites-moi comment il est possible que vous ayez gagné « la bataille de Kunnerdorf et pris Schweidnitz dans « l'espace d'une nuit? En vous voyant, je ne le con-

« çois pas. » Dans ce moment, je le vis rire pour la première fois. D'ordinaire, il se borne à sourire[1]. »

Ce récit de Gellert ressemble à une de ses fables et en a le tour piquant. Comment les poëtes et les écrivains font-ils leurs ouvrages, et comment les plus mélancoliques et les plus tristes y mettent-ils une gaieté singulière? comment Molière, triste dans sa vie, est-il plaisant dans ses comédies? comment, d'un autre côté, les hommes de guerre gagnent-ils leurs batailles? comment, souvent, les guerriers les plus froids sont-ils les plus ardents dans l'action? comment les plus vifs et les plus impétueux deviennent-ils, dans l'action, les plus calmes et les plus clairvoyants? Demandez le secret de tout cela à ces inspirations invisibles dont se sentent pris les hommes de lettres et les hommes de guerre, et ne vous étonnez pas de ne rien voir dans leur figure qui révèle ces inspirations. L'homme n'a point le secret et la science de tous ses sentiments. Mais ce que nous apprend surtout le récit de Gellert, c'est que tout le monde admirait la gaieté de ses fables ; que c'est par leur forme ingénieuse et piquante, par leur ironie douce et fine qu'elles plaisaient au public, et que ceux qui voyaient l'auteur, surtout depuis sa maladie, s'étonnaient du contraste qu'il y avait entre sa personne et ses ouvrages. Cette gaieté moqueuse de Gellert est le

[1] Vie et lettres de Gellert, tome I, p. 125

trait caractéristique de ses fables et de ses contes; et, comme à côté de cela, dans ses leçons de morale, dans ses cantiques, dans sa correspondance, l'auteur est plein de charité et de pitié, il faut en conclure qu'il aimait les hommes, mais qu'il aimait aussi à railler leurs défauts, trouvant que la plaisanterie, quand elle n'est point accompagnée de malice et de misanthropie, est la moins amère et la plus efficace des réprimandes.

Je ne veux plus citer qu'un exemple de ce tour original et vif que Gellert sait donner à ses pensées ou à ses observations :

« On m'a conté qu'il y avait un spectre qui hantait depuis longtemps une maison et en tourmentait le propriétaire. Celui-ci, pour se défendre du revenant, se fit enseigner les exorcismes d'usage; mais toutes les conjurations n'y firent rien : l'esprit n'avait peur d'aucune formule, et, enveloppé d'un grand drap blanc, il visitait son hôte toutes les nuits.

« Un poëte vint, par hasard, habiter dans cette maison, et comme le propriétaire n'aimait pas à rester seul la nuit, il demanda au poëte de venir causer avec lui et de lui lire ses vers. Le poëte se mit à lui lire une tragédie d'un froid mortel; elle plaisait beaucoup à l'auteur, sinon à l'auditeur.

« L'esprit arriva comme à l'ordinaire, se montrant au propriétaire de la maison, mais point au poëte. Il écouta la lecture; mais voilà tout à coup qu'il se prit à

frissonner de froid, et il ne put supporter qu'une scène de la tragédie; aussitôt que commença la seconde scène, il disparut.

« L'hôte alors, reprenant espoir et courage, fit la nuit suivante revenir le poëte, qui se mit à lire. L'esprit reparut, mais il ne resta pas longtemps. « Bon! se dit « alors le propriétaire, puisque tu n'aimes pas les vers, « je saurai bien me délivrer de toi. »

« La troisième nuit, il resta seul. Aussitôt que minuit sonna, le spectre se montra. « Jean, se mit à crier « hautement notre homme, Jean, va vite savoir si le « poëte veut me prêter sa tragédie pour une heure. » L'esprit frémit, fit signe de la main que le serviteur ne fît pas sa commission; il disparut aussitôt avec son linceul blanc, et on ne le revit jamais dans la maison.

« Quiconque lira cette histoire merveilleuse peut en tirer cette conclusion : c'est qu'il n'y a point de poëme, si mauvais qu'il soit, qui ne puisse servir à quelque chose, et, si les spectres s'enfuient devant les mauvais vers, il y a là de quoi nous consoler : car supposez que de notre temps apparaissent encore des légions de fantômes, il suffira, pour nous en délivrer, de ne point manquer de mauvais vers[1]. »

Il y a dans la littérature allemande un genre de récits et de contes moitié merveilleux et moitié moraux, qui

[1] Vie et lettres de Gellert, p. 23-25.

se rapproche beaucoup de la fable, quoiqu'il en diffère de plusieurs côtés. Ces contes et ces récits, qui s'appellent parfois paraboles, emploient volontiers le merveilleux et l'allégorie. Ils vont plus loin que l'apologue dans le merveilleux; mais leur allégorie n'est point empruntée au monde des animaux. Elle est moins familière et moins vivante. Les paraboles ont leur moralité, comme l'apologue, mais une moralité plus haute et plus grave. La moquerie, qui tient une grande place dans les fables de Lessing, et une plus grande encore dans celles de Gellert, la moquerie ne tient aucune place dans les paraboles. La meilleure manière, je crois, de faire comprendre la différence de la parabole et de la fable, est de traduire une parabole de Krummacher, un des auteurs les plus estimés en ce genre [1]. Krummacher est de la dernière partie du dix-huitième siècle, et par conséquent de la grande époque de la littérature allemande.

LE TEMPLE DE MEMPHIS

« Quand Pythagore, le sage de Samos, vint en Égypte pour puiser la sagesse à la source antique et sacrée, les prêtres le conduisirent au temple de Memphis. Immense et solide comme une montagne,

[1] Krummacher, théologien et poëte, né en 1768, mort en 1845.

le merveilleux édifice s'apercevait dans le crépuscule du matin. « Comment des bras humains ont-ils pu élever cette masse de pierres? dit le Grec frappé d'étonnement. — La force unie peut tout, répondirent les prêtres, quand l'esprit la dirige. » A ce moment, les portes gigantesques du temple s'ouvrirent, comme les portes de l'empire des ombres. Ils entrèrent et se tinrent immobiles et silencieux entre les hautes colonnes qui soutenaient l'édifice. On entendait je ne sais quel frémissement sous ces voûtes élevées, qui était comme la voix des esprits. Le jeune sage de Samos tressaillit, trembla, et, s'appuyant sur le mur, se mit à pleurer. Un prêtre vint à lui et lui dit : « Pourquoi pleures-tu? » Mais Pythagore se taisait. Enfin, après quelques instants, il répondit : « Ah! laissez-moi! il me semble que je suis dans le redoutable voisinage de l'Être dont je n'ose pas prononcer le nom. » Le prêtre lui dit : « Mon fils, sois béni dans ton humilité; c'est elle qui te conduit à la Divinité, à laquelle ce temple est consacré. Maintenant, que la majesté de ce temple te ramène à l'humanité et te relève avec elle; songe que ce temple était dans la tête d'un homme avant de s'élever du sein de ces pierres. Sèche donc tes larmes, prends confiance et marche avec joie dans la vie. »

Je laisse de côté la grave et pieuse signification de cette parabole; je laisse de côté les deux termes extrêmes de la pensée humaine, Dieu et l'homme, qui y

sont si bien exprimés : Dieu devant qui l'homme s'abaisse sans s'anéantir, l'homme en qui Dieu met sa ressemblance sans se diminuer. Je veux seulement faire remarquer combien, avec cette parabole, nous sommes loin de la fable, de celle d'Ésope comme de celle de la Fontaine, de celle de Lessing comme de celle de Gellert. Cependant la parabole ou le conte moral se rapproche parfois aussi de la fable. Souvent une observation ou une réflexion morale est mise en action dans un récit ingénieux sans merveilleux comme dans la parabole, ou sans allégorie comme dans la fable. La moralité y est, mais tournée en histoire et en récit : voyez *le Remerciement singulier* de Schubert[1] :

« Un Chinois riche et fort considéré était tout fier de porter un habit qui était tout couvert de pierres précieuses. Un vieux bonze fort mal vêtu le suivait dans toutes les rues, s'inclinait devant lui jusqu'à terre et le remerciait plusieurs fois de ses pierreries. « Mon ami, lui dit le riche, je ne t'ai jamais donné mes pierreries. — C'est vrai, répondit le bonze ; mais vous m'avez donné l'occasion de les voir ; et vous-même, vous ne pouvez pas en faire un autre usage. Il n'y a donc entre vous et moi aucune différence, sinon que vous avez la peine de les porter et de les garder, tandis que je n'ai pas cet embarras[2]. »

[1] Schubert, poëte lyrique, né en 1759, mort en 1791.
[2] *Lectures allemandes*, par Adler Menard, p. 4.

La moralité de ce conte est facile à trouver. Le luxe, selon le conteur, est la jouissance de ceux qui le voient, autant que de ceux qui le payent. Les diamants que porte une reine appartiennent à ceux qui les regardent autant qu'à la reine qui en fait son diadème et qui même ne peut les voir que dans la glace. Il y a donc bien des cas où la richesse n'a pas de jouissance qui lui appartienne exclusivement. Et combien d'autres cas où la richesse n'a pas d'usage! « Un Arabe, nous dit encore Schubert, s'était égaré dans le désert, et il était en danger de mourir de faim et de soif. Après avoir longtemps erré çà et là, il trouva une de ces citernes ou de ces puits où les pèlerins font boire leurs chameaux, et près du puits un petit sac de peau posé sur le sable : « Dieu soit béni! dit-il en le ramassant et « en le maniant, ce sont certainement des dattes ou des « noix. Comme elles vont me restaurer et réparer mes « forces! » Plein de ce doux espoir, il s'empresse d'ouvrir le sac, regarde ce qu'il contient et s'écrie en se lamentant : « Hélas! ce ne sont que des perles[1]! »

Ces deux petits contes moraux sont-ils plus propres à guérir les hommes de la passion des richesses, que ne le seraient des fables avec leur cortége ordinaire d'animaux raisonnant et parlant? Je n'en sais rien : les vices et les travers de l'humanité ont toujours su résister

[1] Lectures allemandes, p. 1.

aux leçons de la fable et de la parabole. Les hommes, et surtout les femmes, continueront à porter des diamants et des pierres précieuses, quoiqu'il soit vrai que les bijoux, ne pouvant servir qu'à être vus, appartiennent autant à ceux qui les voient qu'à ceux qui les portent; les hommes et les femmes continueront à aimer les perles fines, quoiqu'il soit vrai qu'au désert un sac de perles fines ne vaut pas un sac de dattes. Mais quoi! est-on toujours au désert? la propriété n'a-t-elle de jouissances que celles du luxe extérieur? que d'excuses les hommes trouveront pour garder leurs passions! L'Allemagne ne doit donc pas compter plus que la France et l'Angleterre sur ses fabulistes et sur ses conteurs moraux pour se corriger des vices de l'humanité. Quant à m o, j'ai voulu seulement, à côté des fables de Lessing et de Gellert, faire connaître un autre genre de récits allégoriques qui visent aussi à la moralité, qui abondent heureusement dans la littérature allemande et que les plus grands écrivains de l'Allemagne n'ont pas dédaigné de pratiquer. Témoin cette belle parabole d'Herder, intitulée *les Trois Amis*, par laquelle je conclus ce long chapitre :

« N'aie aucune confiance aux amis là où tu ne les as point éprouvés. Il y a plus d'amis qui vous suivent à la table du festin qu'à la porte de la prison.

« Un homme avait trois amis. Il y en avait deux qu'il aimait beaucoup; le troisième lui était presque

indifférent, quoique celui-ci lui fût très-sincèrement attaché. Il arriva que l'homme fut traduit en justice. Il était fortement accusé, quoique innocent. « Qui de « vous, dit-il à ses amis, viendra avec moi et témoignera « pour moi? car je suis fortement accusé, et le roi est « très-irrité contre moi. » Le premier de ses amis s'excusa aussitôt de ne pouvoir pas l'accompagner, parce qu'il avait des affaires; le second l'accompagna jusqu'à la porte du tribunal, et là il s'en retourna, ayant peur de la colère du juge; le troisième, sur lequel il comptait le moins, entra avec lui, parla pour lui et témoigna si ardemment pour son innocence, que le juge le renvoya absous et même le récompensa.

« L'homme a trois amis dans le monde. Comment se conduisent-ils avec lui à l'heure de la mort, quand Dieu traduit l'homme devant son tribunal? L'argent, l'ami qu'il aimait le plus, l'abandonne le premier et ne le suit pas; ses parents et ses amis l'accompagnent jusqu'à la porte du tombeau et s'en reviennent dans leurs maisons; son troisième ami, celui qu'il oubliait le plus fréquemment dans la vie, ce sont ses bonnes actions. C'est le seul de ses amis qui l'accompagne devant le juge, qui marche devant lui pour le défendre, qui plaide pour lui et obtient pitié et grâce pour ses fautes[1]. »

[1] Lectures allemandes, p. 162. — *Ecclésiastique*, chap VI, verset 10. « Est autem amicus socius mensæ et non permanebit in die necessitatis. »

VINGT-HUITIÈME LEÇON

DE LA FABLE ET DES FABULISTES APRÈS LA FONTAINE
LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Je me suis promis de consacrer ce dernier entretien aux fabulistes du dix-neuvième siècle. Non que je veuille faire une revue complète ou assigner des rangs : je n'ai pas cette prétention. Je ne veux juger les fabulistes du dix-neuvième siècle que dans leurs rapports avec la Fontaine ; je veux essayer de montrer quelle est la différence entre la fable dans la Fontaine, laissant de côté le génie particulier du poëte, et la fable telle qu'elle est de nos jours.

La première différence à noter est l'invention. Les fabulistes modernes sont tous sur ce point de l'école de Lamotte : ils veulent avoir des idées nouvelles, ils veulent inventer le sujet de leurs fables. Grand écueil :

la Fontaine l'a évité, sans paraître se douter du danger, avouant même que c'était un mérite qui lui manquait. Les idées nouvelles, celles qu'ont les auteurs, sont fines, ingénieuses, piquantes; mais elles ont beau faire, elles n'ont pas la simplicité et la solidité des idées populaires; ce ne sont pas enfin des lieux communs. Beaucoup diront : « Tant mieux! » Je dis : « Tant pis!» Le lieu commun est le rendez-vous immémorial de toutes les intelligences; tout le monde y consent; personne ne le conteste; il fait règle, il fait proverbe. Aussi, tournez-le en fiction ou en récit, il s'empare aussitôt de tous les esprits; il prend l'homme tout entier, son imagination et sa raison. Les inventions particulières ne peuvent pas avoir le même ascendant. L'auteur n'a souvent vu qu'un détail ou qu'un côté : c'est le profil piquant d'une idée, ce n'est pas l'idée entière et vue de face. Comme il n'a vu qu'un côté, il n'en montre aussi qu'un aux spectateurs. Son idée et son invention n'ont rien d'assez général, rien qui frappe tout le monde et qui s'adresse à tout le monde. Les uns entrent dans sa pensée, les autres n'y entrent pas. Sa moralité n'est vraie que sur un point, fausse sur tous les autres. Voyez, par exemple, la fable intitulée *la Vigne et l'Ormeau*, d'un fabuliste moderne, M. Porchat[1] :

[1] M. Porchat avait, en 1840, dédié son recueil de fables à la reine des Français, Marie-Amélie. Il l'a réimprimé en 1854 et n'a pas sup-

Il était un ormeau, jeune enfant d'un bocage,
Qui, voyant à ses pieds ramper la vigne en fleurs,
Lui dit : Venez à moi, ma sœur,
Et marions notre feuillage.
Quand la vigne embrasse l'ormeau,
Elle est plus forte, il est plus beau.
Je serai votre appui, vous serez ma richesse.
Il dit : le pampre avec souplesse
S'entrelace au faible arbrisseau.
La charge en fut d'abord légère;
Mais la fleur devint fruit, chaque jour plus pesant ;
L'ormeau succombe enfin, et le voilà gisant
Avec les enfants et la mère.
Avant que d'épouser, jeune homme, songe bien
Aux soins toujours croissants qu'une famille entraîne.
Le mariage est un charmant lien ;
Le ménage une lourde chaîne [1].

La moralité du fabuliste est-elle tout à fait vraie? Elle n'est pas assurément tout à fait fausse; mais elle pousse le siècle du côté où il penche : elle a l'air de faire l'apologie des mariages d'argent et de convenance, ou l'apologie du célibat. Non que je conseille de marier imprudemment la soif et la faim; mais ne pourra-t-on pas tirer de cette fable la conséquence qu'il vaut mieux rester célibataire que de se marier, quand on ne trouve pas une grosse dot? Et, comme le célibat n'équivaut pas toujours à la continence, je ne vois pas

primé cette dédicace. Pourquoi suis-je d'un temps où je dois remarquer cela comme un trait honorable?

[1] M. Porchat, *Fables et paraboles*, édit. de 1854, p. 72.

ce que la morale y gagnera. Il n'y aura peut-être que le petit nombre qui, entrant dans la pensée du fabuliste, comprendra que la fable veut dire qu'il faut avoir de la force et du courage pour suffire aux devoirs qu'impose le titre de père de famille.

J'aime bien mieux la fable du même poëte, intitulée *le Monarque et ses Conseillers :*

Deux officiers d'un monarque d'Asie
En son conseil parlaient diversement
De politique et de gouvernement.
L'un, méprisant la basse flatterie,
Disait qu'un prince est esclave des lois,
Que la justice est la reine des rois...
L'autre, à ces mots, de s'écrier : Blasphème!
A ses sujets un prince ne doit rien ;
Non, rien, seigneur ; nous sommes votre bien,
Et la justice et la loi, c'est vous-même. —
Bien, dit le roi ; voilà qui me plaît fort :
Tout m'est permis, et jamais je n'ai tort? —
Jamais. — Je puis à mon sujet fidèle
Dire aujourd'hui : Tous tes biens sont à moi ;
Et, s'il murmure, étrangler le rebelle? —
Oui, sire. — Eh bien ! je commence par toi [1].

Ici la moralité est excellente, parce qu'elle a un sens clair et général.

Autre différence à noter entre la fable du dix-neuvième siècle et celle de la Fontaine : la Fontaine a

[1] Page 76.

fait une grande part à l'expression de ses sentiments, et c'est par là qu'il nous plaît. Il n'a rien de général ni de convenu ; il est le plus particulier du monde, il est lui-même. Autant, dans l'invention de ses sujets, il a confiance au lieu commun, autant, dans l'expression de ses sentiments, il est original. Les réflexions qu'il fait sont de véritables confidences :

> Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
> Que ce soit aux rives prochaines.

Qui ne voit que dans ces vers le cœur de la Fontaine se montre tel qu'il est? Il dit ce qu'il sent, il dit ce qu'il rêve :

> On m'élit roi, mon peuple m'aime;
> Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.
> Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
> Je suis Gros-Jean comme devant.

« Le cœur fait tout, » dit quelque part la Fontaine. Il a raison : c'est par le cœur que nous plaisons, parce que c'est par le cœur que nous nous communiquons aux autres. Il y a des cœurs qui aiment à s'ouvrir et à se répandre; il y en a d'autres qui aiment à se laisser deviner, qui se cachent aux uns, se montrent aux autres. Nous sommes encore plus divers par le cœur que par l'esprit ; mais nous ne plaisons, soit par l'esprit, soit par le cœur, qu'à la condition de nous montrer tels que nous sommes :

Chacun pris en son air est agréable en soi;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi [1].

Cette originalité de sentiments, qui est le grand charme de la Fontaine, ne semble pas le mérite caractéristique de la fable moderne. La sensibilité était fort à la mode, à la fin surtout du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième ; mais la sensibilité n'est pas la même chose que le sentiment. Le sentiment est d'autant meilleur qu'il est plus particulier. La sensibilité est une manière générale et convenue de sentir les choses, d'en prendre le côté touchant ; c'est une sorte de tendresse banale qui s'applique à tout, et cette tendresse est une habitude de l'esprit plutôt qu'un penchant naturel du cœur ; la réflexion s'y mêle, et elle en fait même le fond. La sensibilité de la Fontaine est tout à fait originale et personnelle ; la sensibilité moderne est une façon de considérer les choses et les hommes avec un attendrissement bénin ou une pitié philosophique, qui s'éloignent également tous deux du caractère original de la fable et de la malice naïve qui en fait le fond.

La première fable que je veux citer, celle qui représente l'attendrissement bénin, qui est le trait distinctif de la sensibilité du dix-huitième siècle, est de M. du

[1] Boileau.

Tramblay. Il était parent de la Fontaine et s'en faisait gloire, mais parent éloigné[1].

La brebis au maître des dieux
Fit un jour cette remontrance :
Il ne m'appartient pas d'importuner les cieux :
Pourquoi priseraient-ils ma chétive existence?
Mais mon sort, Jupiter, est un sort bien affreux;
En ton courroux certes je pris naissance.
Contre les méchants, sans défense,
Ils m'oppriment à qui mieux mieux.
Jupiter répondit d'un air fort gracieux :
Animal si bon, si paisible,
On t'opprime ! Ah ! leurs cœurs sont donc bien vicieux !
Le destin ne veut pas que tu sois invincible;
Tu leur rendras, du moins, tout le mal qu'ils te font :
Des cornes du taureau je vais orner ton front
Forte, valeureuse et terrible,
Malheur à tous tes ennemis !
Grand Jupiter, s'écria la brebis,
On me craindra : je serai donc nuisible !
Reprends tes dons, je n'en veux profiter.
Tu me formas douce et sensible :
Faire du mal me serait trop pénible;
J'aime bien mieux le supporter[2].

Moralité excellente, mais difficile à faire accepter. La brebis, en effet, paraît trop bénigne, et sa bénignité touche à la duperie. Elle ne persuadera personne. L'homme peut être amené à croire qu'il vaut mieux

[1] Né en 1745, mort en 1819.
[2] *Apologues* par du Tramblay. 4e édit. Paris, 1818.

supporter le mal que de le faire, mais à une condition : c'est qu'on lui montre qu'à faire le mal on perd encore plus qu'à le supporter ; ou bien sa patience vient d'un sentiment religieux, et ce genre de sentiment ne convient pas en général à la fable.

L'autre fable, celle qui représente le genre de sensibilité ou de méditation mélancolique, est d'un auteur qui a fait des tragédies jouées avec succès, qui a été secrétaire général de l'Université sous l'Empire, qui enfin a fait des fables souvent ingénieuses et piquantes, M. Arnault.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier [1].

Pièce charmante, mais qui touche plutôt à l'élégie qu'à la fable. C'est le lieu commun de la fragilité des

[1] *Fables* d'Arnault, liv. V, fable XVI, éd. de 1825.

choses de ce monde; c'est l'idée du peu qu'est l'homme sous l'empire des événements ou du destin. Pour mieux expliquer le caractère que j'attribue à ce genre de fables, j'en prends une dans un recueil de vers tout moderne, intitulé *les Olympiades*. Cette pièce exprime la même idée que *la Feuille* de M. Arnault :

D'écume encore blanchi, le sable du rivage
Dit au flot qui partait : « Pourquoi quitter ma plage?
Pourquoi t'aller briser sur les rocs anguleux,
Braver la haute mer et les vents furieux? »

Tout chagrin du départ des douces hirondelles,
Un enfant leur criait : « Pourquoi, petits oiseaux,
Au toit hospitalier ne pas rester fidèles?
Pourquoi vous envoler vers des climats nouveaux? »

Enfin, mêlant sa plainte à la brise automnale,
La fauvette des bois demandait tristement
Aux feuilles qui tombaient au gré de la rafale
Et qui tourbillonnaient mystérieusement :

« O feuilles dont l'ombrage abrita ma couvée,
Pourquoi vous détacher de l'arbre paternel,
Et, laissant la forêt de parure privée,
Vous perdre en tournoyant sous un souffle mortel? »

Il leur fut répondu : « Rien ne vient de nous-mêmes;
Nous devons obéir à des arrêts suprêmes;
Ce qui nous pousse ainsi vers un but incertain,
Nous tous, feuilles, oiseaux et flots, c'est le destin! »

L'idée de la fable de M. Arnault s'est généralisée dans l'apologue moderne, tournant de plus en plus à la

méditation philosophique. Le caractère primitif de la fable, c'est-à-dire la leçon faite à nos vices et à nos défauts sous le masque des animaux, disparaît chaque jour davantage. Je retrouve cependant ce caractère dans une autre petite fable de M. Arnault, intitulée *le Colimaçon :*

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon[1].

Vraisemblance dans la comparaison, moralité piquante et juste, cette petite fable a presque tous les mérites du genre. Et voilà les hasards de la gloire! M. Arnault a été un des grands dignitaires de l'Université impériale. Il a été souvent applaudi au théâtre comme poëte tragique. Ce sont quelques fables ingé-

[1] Liv. I, fable IV.

nieuses qui sauveront surtout son nom de l'oubli.

Un autre dignitaire de l'Empire, le comte François de Neufchâteau, qui fut ministre de l'intérieur, était aussi un fabuliste. La littérature doit avoir un souvenir reconnaissant pour M. François de Neufchâteau, qui aimait les lettres et qui, pendant son ministère, plaça dans les emplois publics le plus qu'il put de poëtes et d'hommes de lettres, parmi ceux qui avaient plus d'esprit que de fortune, si bien que le ministère de l'intérieur semblait devenu une des succursales du Parnasse. Le souvenir reconnaissant que nous devons avoir pour M. François de Neufchâteau ne peut aller jusqu'à admirer ses fables. Il invente comme tous les auteurs modernes; mais ses inventions sont communes, sa morale touche souvent à la civilité puérile et honnête. Je l'aime mieux quand il prend pour sujets d'anciens fabliaux qu'il met en vers avec une facilité aimable :

Il fut un temps où nos belles contrées
En mille fiefs se trouvaient séparées.
Vassaux du roi, les moindres suzerains
Étaient chez eux de petits souverains.
La France alors était demi-sauvage.
Un paysan, dans ce temps d'esclavage,
A son seigneur s'adressa tout tremblant :
« Grand chevalier, prince très-excellent,
Souffrez, dit-il, qu'un sujet ait l'audace,
A vos genoux, d'implorer une grâce! —
Qu'est-ce, voyons? — Hélas! pour mon péché,
J'ai dans ma cour un porc qui s'est lâché;

Il s'est rué sur un des chiens de chasse
De Votre Altesse. Ah! (j'en suis bien fâché)
Mais votre chien... est resté sur la place. —
Comment, coquin! Souffrir qu'un chien de race
Soit immolé par un porc roturier!
Puisqu'à mes pieds tu viens t'humilier,
C'est ma clémence, allons, que je veux suivre;
Je veux qu'on paye, à moi, haut justicier,
Cent francs d'amende, et, de plus, qu'on me livre
Ce méchant porc, afin d'épouvanter
Tous les vilains qui voudraient l'imiter;
C'est par sa mort qu'ils apprendront à vivre :
Chacun saura que le porc d'un rustaud
Doit respecter un mâtin comme il faut. —
Mais, monseigneur, dit l'homme de village,
Je me trompais; qu'ai-je dit? Ah! pardon!
Mon trouble avait égaré ma raison :
Car c'est moi seul qui souffre le dommage
Il est constant, dans tout le voisinage,
Que votre chien a tué mon cochon.
C'est, monseigneur, ce que je voulais dire.
En ma faveur puis-je invoquer la loi
Que vous portiez à l'instant contre moi?
Vous êtes juste, et cela doit suffire. —
Oui! ton verrat, sans doute, est l'agresseur,
Mon chien est sage et rempli de douceur.
En lui manquant, voilà ce qu'on s'attire.
Je le connais : il n'aime point à rire;
Vos animaux sont si mal policés!
Mais le coupable est puni : c'est assez
Pour cette fois. Si tu ne fais en sorte
Que tes cochons soient un peu mieux appris
Et qu'aucun d'eux de sa bauge ne sorte,
Tu n'en seras pas quitte à pareil prix. »
Disant ces mots, Son Altesse à la porte

Fit mettre alors le manant bien surpris.
Le double arrêt de l'équité du prince
Fut célébré dans toute la province,
Et les manants comprirent quel honneur
Ils devaient même aux chiens de monseigneur[1].

Je retranche l'épilogue, qui n'est qu'une censure plus ou moins piquante du régime féodal. Les dignitaires de l'Empire étaient restés libéraux contre l'ancien régime[2].

Si j'avais une critique à faire des fables de M. François de Neufchâteau et des autres auteurs que j'ai déjà cités, je leur reprocherais surtout d'être trop longs. Je dois excepter de ce reproche M. Arnault, dont les fables ont presque toujours une précision vive et ingénieuse. La fable a besoin de précision; il faut que le récit y soit rapide ; il faut aussi que l'action soit vive et prompte. La Fontaine, dit-on, développe beaucoup plus son sujet qu'Ésope et Phèdre. Son exemple a fait croire aux fabulistes modernes qu'une fable un peu

[1] François de Neufchâteau, *Fables et Contes en vers.* IIe partie, p. 155.

[2] M. François de Neufchâteau était un des flatteurs excessifs de Napoléon Ier. C'est lui qui disait à l'Empereur : « Dieu protége la France, puisqu'il vous a créé pour elle, » et qui félicitait le pape d'avoir été désigné par la Providence pour sacrer Napoléon. Il fut président du sénat jusqu'en 1806. Il avait la sénatorerie de Bruxelles. En 1814, président de la Société d'agriculture, dans un discours adressé au ro Louis XVIII, il parlait « des temps bien difficiles » qu'il avait traversés et se félicitait du gouvernement tutélaire d'un père de famille, « qui nous est enfin rendu. » Il ne fut pourtant pas compris parmi les sénateurs qui devinrent pairs de France.

développée avait plus de grâce qu'une fable courte et précise. Ici, nouveau témoignage qu'un bon exemple peut amener une mauvaise imitation. La Fontaine développe surtout les caractères et les sentiments de ses personnages ; il les met en action, et, s'il les fait parler, c'est pour mieux expliquer l'action et les caractères. De cette façon, le dialogue, soutenu par l'action, nous intéresse et nous amuse : c'est le dialogue de la comédie. Le dialogue, dans les fables modernes, n'a point ce caractère. Souvent même, ces fables ont peu d'action. Elles ne sont qu'une conversation, où le fabuliste développe sa pensée et s'achemine plus ou moins vite à sa moralité. Je cherchais un petit drame, je trouve un dialogue qui ressemble aux dialogues de Lucien, dans lequel le fabuliste discute une question morale. J'ajoute que dans Lucien le dialogue est entre dieux, entre hommes, entre philosophes, entre courtisanes, tous personnages dont l'entretien n'a rien d'invraisemblable. Dans les fables modernes, l'entretien est souvent entre des êtres abstraits : *la Gloire et l'Ombre*, *la Virgule et l'Apostrophe*, *la Girouette et le Paratonnerre*, *les Blés et les Fleurs*, *le Bon Grain et le Mauvais*. Avec de pareils personnages, si vous voulez que j'admette la fiction du langage, il faut aller jusqu'à la fiction de l'action. Inventez une action, créez des caractères, ne vous bornez pas à la parole. Mais comment, dira-t-on, faire agir de pareils personnages? — Pourquoi alors les

faire parler? pourquoi l'auteur ne parle-t-il pas seul et pour son compte? pourquoi une demi-fiction, qui ne nous trompe pas assez et dont je sens d'autant mieux l'invraisemblance que le poëte semble l'avouer en ne poussant pas l'invraisemblance jusqu'au bout? Il ne faut pas s'adresser à moitié à l'imagination; il faut se jeter tout entier dans ses bras ou ne rien lui demander du tout. Derrière ces personnages abstraits et impossibles, que vous faites parler, je vois trop l'auteur qui disserte.

Je voudrais citer un exemple de ces fables qui ne sont qu'un dialogue au lieu d'être un petit drame, et un dialogue qui devient aisément trop long. Je prends, dans le recueil de M. Derbigny, fabuliste ingénieux, la fable intitulée *la Girouette et le Paratonnerre :*

Deux personnages de haut lieu,
Plus élevés qu'on ne l'est d'ordinaire,
La girouette et le paratonnerre,
Dans un séjour voisin des cieux,
Sur un point culminant de la machine ronde,
Laissant loin, sous leurs pieds, tout le vain bruit du monde,
S'entretenaient de leur utilité,
De leur valeur et de leur consistance :
L'une vantant sa mobile existence,
L'autre son immobilité.
« Moi, rester là, comme un terme plantée!
Disait la Girouette à la tête éventée ;
Comme j'étais hier, être encore aujourd'hui,

Et demain et toujours : j'y périrais d'ennui !

. . . . . .

Non, non : l'activité, voilà mon élément ;
C'est là l'unique bien ; je n'en connais point d'autre,
Et ne troquerais pas mon lot contre le vôtre
Une minute seulement.
Par bonheur, Dieu merci, j'ai bien assez à faire.

. . . . . .

Travaux, plaisirs se règlent sur ma foi ;
Bref, on ne veut s'en rapporter qu'à moi.
Aussi, prompte à servir la foule qui m'assiége,
Je dis au laboureur : Demain tu peux semer ;
Au pêcheur de la côte : Hâte-toi de ramer ;
A l'amateur d'horticulture :
Crains ce souffle glacé pour ta jeune bouture ;
Au vigneron gravissant ses coteaux :
Attends, pour émonder, la fin de la gelée.

. . . . . .

Au jeune ambitieux, législateur imberbe,
Qui veut être ministre et n'est que député :
Regarde bien de quel côté
Le vent souffle ; rends-toi puissant par la parole,
Fais foin de tout le reste et prends-moi pour boussole.
Et c'est ainsi que se passent mes jours.
Enfin je suis partout et pour tous et toujours.. »

Le paratonnerre répond à son tour et presque aussi longuement que la girouette. Enfin, les deux interlocuteurs concluent en se disant : ... Restons ce que les hommes ont voulu que nous fussions :

Ne nous disputons pas, voisine ; c'est assez.
Des célestes fureurs dont ils sont menacés.
Vous les avertissez ; moi, je les en préserve[1].

M. Valery Derbigny : *Fables, contes,* etc., Paris, 1853, p. 239.

Il y a assurément de l'esprit dans cette fable; mais quels discours! car ce n'est plus même un dialogue. Si, au lieu de faire une fable, l'auteur s'était contenté de faire un parallèle en vers entre la girouette et le paratonnerre, je l'aurais beaucoup mieux aimé.

Vous avez remarqué ce trait de satire lancé contre le jeune ambitieux qui veut être ministre et n'est que député. C'est un des caractères particuliers de la fable, pendant les trente ans et plus qu'a duré en France la monarchie constitutionnelle, de se railler à cœur-joie de la vie parlementaire, des députés et des ministres. On sait quelle est ma prédilection déclarée pour les temps de la monarchie constitutionnelle. Croyez-vous que j'en veuille à la fable moderne de ses railleries contre les choses et les hommes de ce temps? Tout au contraire, je l'en remercie. J'entends souvent dire aujourd'hui que le gouvernement parlementaire ne convient pas à la France; qu'il n'a été qu'un rêve plus ou moins long, mais qu'il n'a jamais eu de réalité. Voici pourtant ce qui me persuade qu'il a existé aussi réellement que quoi que ce soit en France : c'est qu'il a été très-moqué, très-raillé, et cela pendant qu'il existait, ce qui lui fait honneur. L'histoire est pleine de gouvernements qui ont été raillés le lendemain de leur chute; la monarchie constitutionnelle a été critiquée et raillée pendant sa puissance. Cette patience de l'épigramme n'a pas empêché sa mort; mais elle

honore sa vie. M. Lavalette, M. Léon Halévy, M. Viennet, nos fabulistes les plus modernes, ne se sont jamais fait faute de railler les ministres et les députés. Je dois même remarquer que, des trois fabulistes que je viens de nommer, celui qui attaque le moins les hommes et les choses du gouvernement parlementaire est celui qui n'a jamais été ministre ni député, M. Léon Halévy. Non pas qu'il n'y ait un peu de politique dans ses fables : où n'y en avait-il pas autrefois? mais c'est de la politique toute générale et qui touche de près à la morale, celle qui n'est d'aucun parti et qui s'adresse à tous les hommes. Voyez la fable intitulée *le Feu d'artifice :*

A Paris... non, à Tombouctou,
La naissance d'un prince (on sait que c'est partout
Des jours les plus heureux l'avant-coureur propice);
Amenait... un feu d'artifice!
Le reste vient plus tard... ou ne vient pas du tout...
La nuit étincelait; la rapide fusée
Sur les ailes du vent s'élançait dans les cieux,
Puis bientôt retombait en ardente rosée...
Les soleils agitaient leur cercle radieux;
C'était un océan de feux,
Soulevant ses flots d'or sous la nue embrasée...
De la foule les cris joyeux
Éclataient, grandissaient, s'élevaient avec eux.
Cependant sur la place où jaillit la lumière,
Au milieu des splendeurs de ce ciel enflammé,
Brûlait modestement un pauvre réverbère,
Pour le bien du passant chaque soir allumé.

D'enfants une troupe moqueuse
Le remarque, et, riant de sa clarté fumeuse :
« Voyez donc, disent-ils; le bel astre vraiment !
Et comme il brille en ce moment ! »
Tout en parlant, l'un d'eux jette une pierre,
Une autre la suit, et bientôt
Notre infortuné réverbère
Voit en éclats voler son verre
Et s'éteint sous ce rude assaut.
Pendant cet acte de justice,
On avait tiré le bouquet :
Tout ce grand fracas se mourait,
Et ce feu si brillant, si glorieux... durait
Ce que dure un feu d'artifice.
Chacun alors veut rentrer au logis;
Mais par malheur on n'y voit goutte;
On s'agite, on se presse, on cherche en vain sa route;
Les petits sur les grands, les grands sur les petits,
On s'écrase; partout le désordre et les cris,
Plaintes, querelles, gens meurtris;
C'est un tumulte, une déroute
A faire peur aux plus hardis!...
Au loin se répand l'épouvante,
Quand, par bonheur, une main bienfaisante,
Du pauvre réverbère, après de longs efforts,
Ranimant la flamme expirante,
Donne un guide à la foule... On le bénit alors;
A sa lueur modeste on rend plus de justice;
Que dis-je? c'est un Dieu ! c'est un astre, un sauveur !
C'est un flambeau céleste, à la clarté propice !...
Et ce peuple, envers lui de tant d'affronts complice,
Veut maintenant, en son honneur,
Que l'on tire... un feu d'artifice!

Il est en cet exemple un utile conseil

Craignons le vain éclat des lueurs mensongères,
Et des rêves trompeurs redoutons le réveil.
Si, dans l'enivrement de ces feux éphémères,
On éteint partout les lumières,
Au sortir d'un chaos pareil,
On bénira, comme un soleil,
Le plus humble des réverbères [1].

Quant à M. Viennet et à M. Lavalette, tous deux députés, Dieu sait quelles libertés ils se donnent! On voit qu'ils frappent en famille. Que dites-vous, par exemple, de la fable du *Chêne et du Lierre* de M. Lavalette?

Un chêne à la tête superbe
Semblait régner sur les bois d'alentour.
Auprès de lui, rampant sous l'herbe,
L'humble lierre lui dit un jour :
« Soyez mon protecteur, mon maître;
Souffrez qu'à vous je m'attache, et peut-être,
Si par vous je puis parvenir,
Mon tour viendra de vous servir.
Ah! quel honneur pour moi, seigneur, si votre tête,
Brillante désormais en dépit de l'hiver,
Acceptait mon feuillage vert! »
Devant la vanité, la prudence s'arrête,
Et puis on aime à protéger.
Le lierre donc grimpa, tourna, gagna le faîte;
Mais l'arbre eut à souffrir de ce luxe étranger :
A ses rameaux étreints la séve arrive à peine;
Bientôt se dessèche le tronc,
Et longtemps avant l'âge on vit tomber le chêne
Sous la hache du bûcheron.

[1] M. Léon Halévy, *Fables*, liv. III, fable v, édit. de 1843.

Hommes d'État, ma fable vous regarde :
Le lierre, vil flatteur, veut croître à vos dépens ;
Il s'attache à vous ; prenez garde !
Plus que vos ennemis redoutez vos clients.

Que pensez-vous de *l'Os à ronger* de M. Viennet?

Un jeune groom, espiègle assez malin,
Agitant un os dans sa main,
Donnait en plein air audience
Aux chiens et chats de son logis,
Qui, léchant leur museau d'avance
Et sur leur derrière accroupis,
Dévoraient de leurs yeux, brillants d'impatience,
Le rogaton qui leur était promis.
— Çà, dit le groom, quel en est le plus digne?
Je prétends le savoir avant de faire un choix.
Rangez-vous tous sur une ligne,
Et que chacun fasse valoir ses droits.
— Nuit et jour, dit le dogue, on sait bien que je veille ;
En paix, grâce à mes soins, notre maître sommeille ;
Et, l'autre jour, un polisson,
Qui médisait de la maison,
Dans ma gueule sanglante a laissé son oreille. —
Le chien qui gardait les brebis
Vante à son tour sa vigilance :
Jamais loups ne l'avaient surpris ;
Il imposait par sa vaillance
A ces terribles ennemis.
Un vieux chat, composant sa mine papelarde,
Compta les rats et les souris
Que dans sa vie il avait pris :
Des caves jusqu'à la mansarde
Il n'en restait gros ni petits,
Tant il était de bonne garde.

A la course, à l'arrêt, je puis tout défier,
S'écrie enfin le chien de chasse ;
Je flaire à deux cents pas le lièvre et la bécasse,
Et mon maître jamais n'a manqué de gibier.
— C'est bien ! vous le servez ainsi qu'il faut le faire,
Dit le groom. C'est très bien! votre zèle est parfait ;
Vous en recevrez le salaire.
Et toi, mon griffon, qu'as-tu fait?
— Moi, répond le griffon, dont le poil sec et rêche
Se dressait de plaisir à cet appel si doux,
Je n'ai tué ni rats ni loups ;
Mais je vous suis partout, je vous aime et vous lèche,
Et me ferais tuer pour vous.
— A merveille, ma pauvre bête !
Prends cet os, il est ta conquête,
Reprit le groom en le flattant ;
Et dans tout pays de la terre,
Despotique ou parlementaire,
Un ministre en eût fait autant.

Mettez, au lieu d'un os, une place importante :
De postulants divers la foule se présente ;
L'un est grand politique ou savant magistrat,
L'autre a pour son pays cent fois risqué sa vie ;
D'autres ont fait briller leurs talents, leur génie,
Leur amour pour le roi, leur zèle pour l'État,
Leur dévouement à la patrie.
On les loue, on les glorifie ;
Mais qu'il arrive un sot dont l'unique valeur
Soit d'être, en toute circonstance,
Le plat valet de monseigneur,
Le sot aura la préférence[1].

[1] *Fables* de M. Viennet, 2e édit., liv. III, fable II.

Quelque plaisir rétrospectif que puissent me faire ces malices politiques qui me reportent à nos anciennes institutions et m'en prouvent la réalité libérale, j'avoue cependant que ces moralités ne me semblent pas valoir, dans la fable, les moralités générales, celles qui ne sont d'aucun temps particulier, mais de tous les temps et de tous les pays. C'est une moralité générale, par exemple, que celle de la fable de M. Lavalette intitulée *le Jeune Lapin et le Renard :*

Un lapin, dans cet âge heureux
Qui ne connaît soucis ni peine,
Folâtrait près de sa garenne.
Un ami cependant faisait faute à ses jeux :
Point de plaisir complet si l'on n'est au moins deux.
Tout à coup s'offrit à sa vue
Un animal d'une espèce inconnue..
C'était maître renard, qui lui dit : « Mon cousin,
Puisqu'un heureux hasard aujourd'hui nous rassemble,
Embrassons-nous, jouons ensemble.
J'ai toujours aimé le lapin.
Le lapin, oh ! oui, je le prise
Seul plus que tous les animaux,
J'en fais serment. J'ai des défauts ;
Mais ma vertu, c'est la franchise. »
Ces mots ont du lapin décidé le refus ;
Il s'enfuit au terrier, et là, par la fenêtre :
« Toi, franc ! je le croyais peut-être ;
Tu l'as dit : je ne le crois plus.
Une vertu dont on se vante
M'est suspecte ; elle m'épouvante.
Je vous suis inconnu : vous me tendez les bras !
Grand merci, mais n'approchez pas. »

Même caractère dans la fable de M. Viennet, *les Deux Almanachs* :

Un almanach de l'an passé,
Étant sur un bureau côte à côte placé
Près de l'almanach de l'année,
Lui disait : « Cher voisin, quel crime ai-je donc fait
Qu'on ait si brusquement changé ma destinée ?
Mon maître, chaque jour, m'ouvrait, me consultait ;
Et maintenant ma basane fanée
A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
Tandis que le capricieux
Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux. »
L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
Lui répondit : « Mon pauvre ami,
Tu n'es plus de ce temps, et le tien est fini.
Quand nous en sommes au dimanche,
Tu n'es encor qu'au samedi.
Ne t'en prends qu'à ton millésime.
Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus,
J'aurai mon tour, et mon seul crime
Sera d'avoir compté douze lunes de plus. »
Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.
N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile ;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amants trahis, beautés passées :
Vous êtes de vieux almanachs[1].

La fable, depuis Ésope, n'a donc pas changé de ca-

[1] Liv. II, fable x.

ractère : elle est vouée à la moralité générale, à celle qui règle la vie humaine, qui avertit et conseille le monde, et non à la moralité politique, à celle qui se rapporte à certaines institutions et à certains temps. Comme l'homme, sous tous les régimes, a à peu près les mêmes défauts et les mêmes vices, la fable, en restant dans le domaine de la moralité générale, trouve toujours à qui s'adresser ; et les bonnes fables de notre temps ont le même caractère que les fables antiques : elles enseignent la sagesse du monde, celle de l'expérience.

Cette moralité générale de la fable doit-elle cependant se borner toujours à la sagesse de l'expérience, sagesse peu élevée et qui n'a de préceptes que pour les jours ordinaires de la vie? Ayez de grands devoirs à remplir ou de grands malheurs à supporter, la sagesse de l'expérience ou de la fable nous laisse au dépourvu. Elle n'a rien à nous dire ces jours-là ; elle nous renvoie à de plus hauts conseils. Quelques auteurs aussi et, par exemple, les auteurs de paraboles en Allemagne, ont cru qu'il serait possible de donner à la fable une vocation plus élevée, et de la ramener peu à peu au genre des grandes et belles paraboles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette tentative était difficile, en France surtout, où la Bible n'étant pas un livre de lecture universelle, comme en Angleterre et en Allemagne, la littérature n'a guère l'habi-

tude des préceptes pieux et moraux. Je ne veux pas dire que les écrivains qui, chez nous et de nos jours, ont tâché de donner à la fable cette mission plus grave et plus touchante ont entièrement échoué dans leur entreprise : je ne me consolerais pas d'un pareil échec. Je ne veux pas dire non plus pourtant qu'ils aient entièrement réussi. Parmi les fabulistes que je connais, qui se sont essayés dans ce genre, j'en prendrai deux plutôt comme exemples que comme modèles.

Le premier est M. de Gérando, qui était conseiller d'État sous la Restauration et sous la monarchie de 1830, de plus membre de l'Institut, homme excellent et très-honnête, qui avait une bonté réelle, un peu gâtée seulement par l'exercice de la philanthropie. Il en avait pris quelque chose de banal et de convenu qui lui faisait tort. Les qualités qu'il avait valaient mieux que celles qu'il pratiquait. Il avait composé des fables qu'il n'avait pas publiées. Son fils, M. le baron de Gérando, procureur général à la cour de Metz, les a fait paraître sous le nom de *Fabuliste des Familles*. Ce titre indique la pensée de l'auteur et de l'éditeur, et il indique aussi le genre de jugement que nous devons en porter. Il ne faut pas juger ces fables comme un ouvrage destiné au public, mais à la famille. C'est une sorte de cours d'éducation, une suite de leçons sous forme de fables, adaptées à l'âge, aux qualités et aux défauts des enfants de l'auteur. Les récits y sont moins

importants que la moralité, et cette moralité elle-même ne procède pas de l'expérience : elle vise plus haut. Elle n'enseigne pas seulement à éviter le mal et le malheur; elle n'apprend pas la pratique de la vie, elle tourne aux préceptes et aux conseils moraux, elle prêche la vertu et la sagesse, elle rappelle les quatrains de Pibrac. La fable y sert à introduire le lecteur à la science du bien. Il faut donc, pour goûter le *Fabuliste des Familles*, être très-bon père comme l'était M. de Gérando, ou très-bon fils comme l'a été son fils. Il est vrai qu'avec ces qualités-là les enseignements moraux de la fable deviennent superflus.

Je voudrais citer quelques-unes de ces fables de M. de Gérando, qui s'approchent de la parabole. Mais, comme je craindrais de ne pas pouvoir en faire sentir le mérite, puisqu'il faudrait pour cela être sûr des dispositions morales du public, j'aime mieux prendre une fable qui se ressent plus de la malice de l'apologue, et dont l'auteur n'avait certes point pris l'idée et le modèle dans sa famille, la fable du *Dindon et des Canards sauvages* :

> Ce sont de bonnes gens que les canards sauvages.
> *Sauvages!*... Un tel nom à tort leur est donné,
> Car ils savent fort bien goûter les avantages
> D'un état social sagement ordonné.

L'auteur décrit sans précision, mais avec une sorte de grâce et de bonhomie « cette volante république, »

sa marche à travers les airs quand ils volent en triangle, chacun venant à tour de rôle prendre la pointe du triangle, qui est le poste le plus fatigant.

Or donc, un jour, la bande voyageuse,
Au bord d'une mare fangeuse,
Ayant mis pied à terre, en paix se reposait,
Semblait par mille jeux célébrer une fête,
Glissait sur l'eau, plongeait, puis secouait la tête,
Baissait, pliait le cou, nageait et replongeait.
Sire dindon la voit; son étroite cervelle
Raisonne ainsi : Diantre! il serait fort doux
Que tout ce monde-là, pour nous,
Employât ses soins et son zèle.
Donc il s'avance gravement,
De son rouge jabot déployant l'ornement
Et pavoisant sa queue et gonflant son plumage,
Faisant de son *glou-glou* retentir le rivage.
— Or çà, messieurs, dit-il, je viens me présenter
Pour être citoyen de votre république.
Je suis plus gros que vous; voulez-vous m'adopter?
Ce sera faire un trait de bonne politique.
Cette alliance au sénat des canards
N'offre pas un grand avantage;
On l'admet cependant avec beaucoup d'égards.
Au milieu d'eux, Dindon planté sur le rivage,
En chacun voit d'avance autant de serviteurs,
Leur sourit avec complaisance,
Calculant à son gré sur leur obéissance,
D'un avenir oisif se promet les douceurs.
— C'est bien, dit-il, qu'on se dépêche!
Mes amis, j'ai faim; de la pêche
Que l'on m'apporte ici les dons,
Et vous autres, pour moi, chassez aux moucherons!
On se regarde... on rit; sans dire une parole,

Le signal est donné, la troupe part et vole.
— Voyez donc ces coquins, ils me laissent ici!
Déjà de ma personne on prend un tel souci!
Ces gens ingrats, serviteurs infidèles,
Ne m'emportent pas sur leurs ailes!
Pendant qu'il parle ainsi, déjà vers l'horizon
La bande arrive, oubliant le dindon.

La fable est jolie et porte avec elle sa conclusion : elle n'avait donc pas besoin de moralité ; mais, comme dans ce genre de fables instructives la moralité est plus importante que le récit, le *Fabuliste des Familles* a cru qu'il fallait expliquer la leçon de la fable; soin bien inutile et dangereux, car sa moralité est lourde et mal exprimée; elle a de plus le défaut de ne pas s'accorder avec la fable :

Sur l'échange des biens toute amitié se fonde.
Le mépris, seul retour qui soit digne de lui,
Tombe sur qui ne sait s'oublier pour autrui.
Donner pour recevoir, c'est la loi de ce monde.

Je prenais la fable pour le récit des mésaventures de la vanité, et, comme ces mésaventures sont toujours instructives, il y avait là pour nous une leçon suffisante. En y ajoutant un précepte d'économie politique sur l'échange des biens, l'auteur trouble le sens de sa fable. Le dindon aurait eu quelque chose à donner aux canards, que, s'il l'avait donné d'un air vaniteux et en sot, il n'aurait pas moins mérité d'être laissé seul.

M. de Gérando est un moraliste plutôt qu'un fabuliste ; aussi, parmi les maximes d'éducation morale que son fils a mises à la suite de ses fables, il y en a plusieurs qui sont d'un grand sens ou d'une finesse d'observation remarquable même. Je les aime mieux détachées comme elles sont, que si elles étaient précédées d'une mise en action, c'est-à-dire d'une fable qui s'accorderait plus ou moins bien avec la maxime morale. Voyez, par exemple, cette pensée si juste et si bien exprimée · « Le fanatisme, dans la religion, est l'alliance des passions qu'elle condamne avec les dogmes qu'elle professe. » Et cette autre, si fine et si délicate : « Les égards expriment le sentiment, comme le langage exprime la pensée. » Qu'auraient gagné ces pensées à être accompagnées d'une fable? L'allégorie leur aurait ôté leur précision, et elles pénètrent mieux dans l'esprit sous forme de maxime que sous forme d'emblème et d'apologue.

Les auteurs de paraboles partent en général de la pensée morale pour arriver à l'allégorie ; ils trouvent l'image après avoir trouvé l'idée. Il n'y a de bonnes paraboles, selon moi, que celles où l'image et l'allégorie sont enfantées du même coup. Le second ouvrage dont je veux parler, *l'Ésope chrétien*, fables par M. Louis Tremblay, est un exemple fort curieux de cette désunion qui se manifeste souvent, dans les paraboles modernes, entre la moralité et l'allégorie, entre le fond et la forme. Il

y a dans M. Tremblay un moraliste et un poëte, un moraliste chrétien dont les pensées, par leur principe et par leur but, sont fort élevées au-dessus des leçons ordinaires de l'apologue ésopique, c'est-à-dire au-dessus de la sagesse de l'expérience. Le poëte aussi, quoique j'aie à reprocher à M. Tremblay un peu d'incorrection et de diffusion dans son style, est souvent bien inspiré. Ses pensées et ses sentiments valent mieux que son expression. Mais le principal défaut de ses fables est la désunion visible du fond et de la forme, de la maxime morale et du récit allégorique. L'auteur qui, comme M. de Gérando, est un moraliste plutôt qu'un fabuliste, invente médiocrement ses allégories et surtout ne sait pas raconter. J'ai dit, dans la première leçon, que la fable n'est souvent qu'une image développée et poussée jusqu'à l'allégorie. M. Tremblay, dans ses fables, en reste souvent à l'image, et, quand il va jusqu'à l'allégorie, ce n'était, en vérité, point la peine : l'image suffisait pour exprimer la pensée morale. Ce que l'allégorie y ajoute est inutile et nuit même à la vivacité du précepte moral. Ainsi, dans la fable *le Canard et les Poussins*, l'auteur a pour moralité une des plus piquantes pensées du duc de Lévis : « Tout est grand dans le temple de la faveur, excepté les portes, qui sont si basses qu'il faut y entrer en rampant. » Qu'est-ce qu'ajoute à l'idée, si bien exprimée par cette image, l'histoire du

canard qui veut entrer dans la cage des poussins et leur dérober leur nourriture, mais qui, ne pouvant pas pénétrer par les barreaux trop serrés, passe en rampant par-dessous la cage? La phrase du duc de Lévis, toute courte qu'elle est, fait une parabole plus piquante et plus significative que la fable entière de M. Tremblay. La difficulté de mettre un parfait accord entre le récit et la moralité se retrouve aussi dans cette fable. L'auteur qui est poëte, moins la correction et la précision, s'est laissé aller à décrire la basse-cour, et j'aime sa description :

J'ai pris plaisir à voir souvent tout un long jour,
Depuis le perchoir jusqu'à l'auge,
Le peuple qui glapit, qui glousse, qui patauge;..
Enfin, je l'avouerai, j'aime une basse-cour.
Et savez-vous pourquoi? c'est que sur notre terre,
Ce bonheur que l'on pare avec des noms si doux,
Ce bonheur dont on parle et que l'on ne voit guère,
Il est là complet, savez-vous?
Pour moi, chercheur soigneux, infatigable,
Je n'ai rien vu, je ne sais rien
D'heureux comme un canard, surtout quand il pleut bien.
Savez-vous rien aussi d'un aspect plus aimable,
De plus charmant et de plus gracieux,
Qu'une poule au milieu de ses poussins joyeux,
Dont l'essaim frétillant court et vole autour d'elle?
Non, je ne connais pas de tableau plus charmant,
Lorsque le groupe accourt à la voix maternelle
Et va sous son giron se blottir mollement,
Que de voir çà et là sortir à tout moment
Une tête passant au travers de chaque aile.

Il y a de la grâce et de la facilité dans cette description; je commence même à m'intéresser aux canards et aux poussins. Tout à coup la scène change, et le canard devient un vaurien qui réussit en rampant. Cette brusque péripétie me déconcerte. La moralité s'applique aux courtisans qui se font plats pour réussir, et la fable me conviait à admirer le bonheur du canard, *quand il pleut bien*. Où est le rapport entre la pensée morale et le récit?

Dans M. Tremblay pourtant, l'invention jaillit souvent en même temps que la réflexion, la fable en même temps que la moralité, et alors son inspiration, toujours élevée, produit une fable ou plutôt une parabole qui mérite vraiment ce nom. Voyez la pièce intitulée *Pauvre petit :*

Pauvre petit! De l'école chassé,
Viens, mon fils! Ces maîtres sévères
N'ont point des entrailles de mères.
Viens donc, et, dans mes bras pressé,
Disait la mère, oublions leurs colères.

Dix ans après : Va-t'en, maudit!
Pour le prix de mes sacrifices,
Dans le plus amer des calices
Tu ne m'as fait boire, ô bandit!
Que des larmes et des supplices,
Disait-elle au pauvre petit.

J'ai achevé la tâche que je m'étais donnée, et j'ai

étudié la fable sous les diverses formes qu'elle a reçues du génie des fabulistes de l'antiquité et des temps modernes ; je n'ai pas même voulu oublier le retour que la fable de nos jours a fait vers la parabole évangélique, heureux de reconnaître, en finissant, la seule nouveauté que la fable se soit permise depuis la Fontaine, et qu'elle avait droit de se permettre, puisqu'en visant à une moralité plus élevée, elle cherchait le nouveau modèle qu'elle entrevoyait, du côté où notre grand fabuliste avait souvent eu tort de ne pas chercher le sien.

FIN

NOTES

DU SECOND VOLUME

PAGE 156. Première note. — Dialogue d'Ulysse et du Loup.

ULYSSE, s'adressant au loup.

Hé! qui étais-tu, quand tu étais homme?

LE LOUP.

J'étais un scrupuleux procureur.

ULYSSE.

Je t'entends : c'est-à-dire que tu dévorais tes parties,

LE LOUP.

Non. Je ne faisais que les gruger.

ULYSSE.

La distinction est d'une conscience délicate.

LE LOUP.

Oh, ça toujours été mon faible que la conscience

ULYSSE.

Je vois bien que ce n'était pas ton fort.

LE LOUP.

Ma foi, j'ai gagné à ma métamorphose : j'exerce ici mes talents avec impunité.

ULYSSE.

Mais il me semble que, dans ces bois, le gibier ne vient pas te chercher.

LE LOUP.

Voilà le diable. Il m'évite avec soin, au lieu qu'étant procureur, les hommes venaient se mettre sous ma dent. Que je mangeais de friands morceaux!

AIR : La bonne aventure, ô gay!

Quand un procureur a faim,
Partout il pâture;
Et, s'il trouve en son chemin
Ou la veuve ou l'orphelin,
La bonne aventure
O gay!
La bonne aventure!

ULYSSE.

Tu as l'air d'en avoir bien expédié?

LE LOUP.

Pas tant que je l'aurais voulu.

ULYSSE.

Ho çà babillard, veux-tu redevenir homme?

LE LOUP.

Non. J'aime mieux croquer ici sûrement ce que je rencontre, que d'avoir des mesures à garder avec la justice.

ULYSSE.

O l'indigne loup! Je ne sais qui me tient...

LE LOUP, s'en allant.

Va, si j'étais plus affamé que je ne le suis, je te ferais voir ce que c'est qu'un loup enté sur un procureur.

(Théâtre de la foire, t. III. — *Les Animaux raisonnables*, par Fuselier, Scène III.)

PAGE 156. Deuxième note.

LE LION ET LE MARSEILLOIS.

Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible et tout semblable au lion de Némée.

Le plus horrible effroi saisit le voyageur :
Il n'était pas Hercule, et, tout transi de peur,
Il se mit à genoux et demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faisait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français : « Ridicule animal,
Tu veux donc qu aujourd'hui de souper je me passe!
Écoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois. »
Le marchand, à ces mots, conçut quelque espérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de science,
Et, pour devenir prêtre, il apprit du latin;
Il savait Rabelais et son saint Augustin
D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme est mis pour régner sur tous les animaux;
Que la terre est son trône, et que, dans l'étendue,
Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
Il conclut qu'étant prince, un sujet africain
Ne pouvait, sans pécher, manger son souverain.
Le lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire,
Et, voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible monté sur deux fesses de singe,
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés;
Deux mamelles sans lait, sans grâce, sans usage;
Un crâne étroit et creux couvrant son plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel était, en effet, ce roi sans diadème,
Privé de sa parure et réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur
« Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure.
Je pensais être roi; j'avais certes grand tort,

Car vous êtes le maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère;
Un roi n'est point aimé, s'il n'est point débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
Jadis, en Arménie, il vous donna des lois,
Lorsque, dans un grand coffre, à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés si longtemps,
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs :
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solennel. – Oh ! la plate impudence!
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous! — Oui, Seigneur;
Il vous recommanda d'être clément et sage,
De ne toucher jamais à l'homme son image;
Et, si vous me mangez, l'Éternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté.
— Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence!
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? en quel temps? dans quel lieu?
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable :
De mes quarante dents vois la file effroyable,
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule. ces yeux d'où jaillissent les flammes.
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi;
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbéciles dindons, des moutons innocents,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet, qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en ermite,
Et moi, que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.

Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure;
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Être avalé par moi que rongé par les vers.
— Sire, les Marseillois ont une âme immortelle :
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.
— La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
Je ne veux point manger ton âme raisonneuse :
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse.
C'est ton corps qu'il me faut. Je le voudrais plus gras ;
Mais ton âme, crois-moi, ne me tentera pas.
— Vous avez sur ce corps une entière puissance;
Mais, quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays;
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils;
Mes malheureux enfants, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital, si vous mangez leur père.
— Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive.
Je lui dois la pâture : il faut que chacun vive.
Eh! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné?
Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare,
Où tu fêtais en paix Magdeleine et Lazare?
Dominé par le gain, tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse
De ta sotte imprudence et de ton avarice!
Réponds-moi donc, maraud? — Sire, je suis battu,
Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu ;
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre:
Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc et payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus.
A vous y bien servir mes vœux sont résolus:
Je vous ferai garnir votre charnier auguste

De deux bons moutons gras, valant vingt francs au just
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondants chaque jour présentés;
Et mon valet chez vous restera pour otage.
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité; suis-moi chez le cadi;
Donne des cautions. Sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses.
Et que, sans raisonner, tu seras étranglé
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé. »
Le marché fut signé; tous les deux l'observèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent
Ainsi, dans tous les temps, nosseigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

(Voltaire, *Satires*, édit. de Kelh, t. XIV, p. 209.)

Page 175. — Dialogue d'Ulysse et du Cochon.

ULYSSE.

Il n'est rien tel que d'être homme. Veux-tu retourner dans la Grèce avec moi?

LE COCHON.

Je ne suis pas si fou.

ULYSSE.

Tu vivras dans ma cour.

LE COCHON.

Je serais votre esclave. Vivent nos étables! nous y sommes tous camarades, comme cochons.

ULYSSE.

Suis moi, mon cher, tu seras mon favori.

LE COCHON.

Votre valet! Je veux rester cochon toute ma vie; c'est ma première vocation.

ULYSSE.

Encore un coup, mon ami, quitte ta sale figure. Viens avec moi dans Ithaque. Je t'y donnerai un bon emploi et une belle femme.

LE COCHON.

AIR : Si le roi me voulait donner.

Quand vous me pourriez donner
Circé votre mie,
Pour me faire abandonner
Mon aimable truie,
Je dirais, sans barguigner :
Reprenez votre Circé;
J'aime mieux ma truie,
O gay!
J'aime mieux ma truie.

(Théâtre de la foire, tome III. — *Les animaux raisonnables*, Scène 5).

PAGE 216. — Fable de Milton.

DE RUSTICO ET HERO.

Rusticus ex malo sapidissima poma quotannis
Legit et urbano lecta dedit domino :
Hinc incredibili fructûs dulcedine captus,
Malum ipsam in proprias transtulit areolas.
Hactenus illa ferax, sed longo debilis ævo,
Mota solo assueto, protinus aret iners.
Quod tandem ut patuit domino, spe lusus inani,
Damnavit celeres in sua damna manus,
Atque ait : Heu quanto satius fuit illa coloni,
Parva licet, grato dona tulisse animo!
Possem ego avaritiam frænare gulamque voracem;
Nunc periere mihi et fœtus et ipse parens.

(Poëmes latins de Milton. Londres, 1747, p. 327.)

PAGE 225. — Extrait du deuxième factum de Furetière. Amsterdam, 1686, page 20.

« Jean de la Fontaine n'a pas été plus heureux que Boyer et que Le Clerc, quand il a voulu mettre quelque pièce sur le théâtre. Les comédiens n'en ont pas osé faire une seconde représentation, de peur

d'être lapidés. Il a aspiré jusqu'à faire un opéra, et il s'est plaint, dans un conte du *Florentin*, que le sieur Lully l'avait *enquinaudé;* mais cet effort n'a servi qu'à donner au sieur Quinault le plaisir de voir qu'il y avait en France un auteur qui lui était inférieur en capacité. Il se vante d'un malheureux talent qui le fait valoir : il prétend qu'il est original en l'art d'envelopper des saletés et de confire un poison fatal aux âmes innocentes; de sorte qu'on lui pourrait donner à bon droit le titre d'*Arétin mitigé*. C'est ce qui l'a mis en réputation chez les coquettes, et c'est ce qui l'a longtemps éloigné de l'Académie, dont il a brigué une place pendant sept années. L'opposition qu'on y forma fut poussée si loin que, quand on parla de son élection, on jeta sur le bureau un de ses ouvrages, où la piété et la pudeur étaient tellement offensées que les plus sages se déclarèrent contre lui; si bien qu'il n'est redevable de son admission qu'aux ennemis qu'avait alors son compétiteur. On lui reprocha qu'il avait été obligé de faire imprimer clandestinement ses ouvrages, craignant la censure et la punition des magistrats de police. Je ne sais par quel bonheur il l'a évitée; car, dans les contes dont il se pare le plus, il y a des choses si scandaleuses qu'elles choquent absolument les bonnes lois et notre religion; jusques là que, dans celui de la *Coupe enchantée*, il donne tant d'éloges au cocuage volontaire, que quelques-uns pourraient conclure de là qu'il y a apparence qu'il s'en est bien trouvé. Aussi n'en a-t-il pu infecter le public que par l'entremise d'une comédienne qui a été sa digne commissionnaire pour faire le débit de cette marchandise de contrebande. En reconnaissance, il l'a traitée d'héroïne et il lui a dédié un de ses ouvrages[1], dont il a été récompensé de la même manière que le poëte des *Visionnaires*[2] :

Ces vers valent cent francs, à vingt francs le couplet.
— Allez, je vous promets un habit tout complet.

« Tout ce qu'il a pu faire pour sa chère Académie, a été d'y donner une grande assiduité et de témoigner le grand amour qu'il a pour elle ou plutôt pour les jetons qu'on y gagne, dont il est si avide qu'il s'en fait indemniser par ceux qui sont cause qu'il s'en absente. D'ailleurs, comme la force de son génie ne s'étend que sur les saletés et les ordures sur lesquelles il a médité toute sa vie, il a le malheur de

[1] Le conte de *Belphégor*, dédié à Mlle Champmeslé.
[2] Desmarets de Saint-Sorlin, membre de l'Académie.

voir que les plus sages de l'Académie s'opposent à recevoir tous les mots de sa connaissance, ce qui fait que toute sa prétendue capacité lui devient inutile. Elle est telle, qu'après avoir exercé trente ans la charge de maître particulier des eaux et forêts, il avoue qu'il a appris dans le *Dictionnaire universel*[1] ce que c'est que du bois en grume, qu'un bois marmenteau, qu'un bois de touche, et plusieurs autres termes de son métier qu'il n'a jamais sus. Toute sa littérature consiste en la lecture de Rabelais, de Pétrone, d'Arioste, de Bocace et de quelques auteurs semblables. »

[1] Celui de Furetière,

TABLE

DU SECOND VOLUME

Quatorzième leçon. — Le tableau de la vie humaine dans les fables de la Fontaine. 1

Quinzième leçon. — De la destinée de l'homme et des diverses professions de la vie dans les fables de la Fontaine. 34

Seizième leçon. — De la censure de la société et de l'individu dans les fables de la Fontaine. 61

Dix-septième leçon. — La morale des fables de la Fontaine jugée par Rousseau. 91

Dix-huitième leçon. — La Fontaine philosophe. — L'âme des bêtes 111

Dix-neuvième leçon. — Suite du chapitre précédent. — Le système du père Bougeant. 134

Vingtième leçon. — La condition des animaux est-elle supérieure à la condition humaine? La Fontaine et J. J. Rousseau. . . 153

Vingt et unième leçon. — Pourquoi Boileau n'a-t-il pas parlé de la Fable et de la Fontaine dans l'*Art Poétique?* L'école de la Fontaine au dix-septième siècle. 181

Vingt-deuxième leçon. — Les Fabulistes contemporains de la Fontaine. — Ménage. — Commire. — Furetière — Fieubet. — Grécourt. — Lenoble. — Fénelon. 215

VINGT-TROISIÈME LEÇON. — Les Fabulistes du dix-huitième siècle. — Une fable de Voltaire. — Lamotte. — Richer. 243

VINGT-QUATRIÈME LEÇON. — Les Fabulistes du dix-huitième siècle. — Florian. 276

VINGT-CINQUIÈME LEÇON. — Le père Desbillons. — L'abbé Aubert. — Le Bailly. 307

VINGT-SIXIÈME LEÇON. — Les Fabulistes anglais du dix-huitième siècle. 348

VINGT-SEPTIÈME LEÇON. — Les Fabulistes allemands du dix-huitième siècle. — Lessing. 381

VINGT-HUITIÈME LEÇON. — De la Fable et des Fabulistes au dix-neuvième siècle. 433

NOTES. 467

CORRECTIONS POUR LE SECOND VOLUME

Page 19, vers la fin. Au lieu de : « Bossuet dit, dans son Oraison funèbre de la *duchesse de Bourgogne*, » il faut lire : « de la *duchesse d'Orléans.* »

Page 205, dernière ligne. Au lieu de : « *Saint-Malo,* » il faut lire « *Saint-Malc.* »

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS L'OUVRAGE

Anonyme. Citation relative à Manin, I, 233.

Anonyme. Lettre à l'auteur sur la fable de la Cigale et la Fourmi, I, 402.

Anonyme chinois. L'Inventeur de la porcelaine, I, 7.

Apollonius de Tyane. La légende d'Ésope, I, 36-38.

Aristote. Citation de son *Histoire des Animaux*, II, 131.

Arnauld d'Andilly. Le Solitaire de Sceté, I, 416.

Arnim (**Mme Bettina d'**). Lettre à Gœthe, I, 13.

Arnault. La Feuille, II, 440.
Le Colimaçon, II. 442.

Aubert (l'abbé). La Main droite et la Main gauche, II, 320.
Le Miroir, II, 334.

Aumont (le duc d'). Lettre à Boursault, I, 49.

Babrius. Le Chien et le Loup, I, 64.
Le Berger et la Chèvre, I, 85.
Le Chariot de Mercure, I, 86.
La Lampe, I, 86.
Le jeune Taureau et le vieux Bœuf, I, 88-89.

Benserade. La Grue et le Cygne, I, 42.

Béranger. *Les Bohémiens*, I, 73.

Berquin. Citations, II, 278-279.

Bible (la). Citations de paraboles :
La Brebis du Pauvre, I, 92.
Le Riche, I, 132.
Le Mauvais riche et Lazare, I, 135.
Le Pharisien et le Publicain, I, 141.
Le Grain de moutarde, I, 145.
Les Arbres voulant élire un roi, I, 239.
La Fourmi, I, 406.

Boileau. Sa fable de l'Huître et des Plaideurs, II, 190.

Bossuet. Citations sur la mort, II, 18.

Bougeant (le Père). Citations de son ouvrage : *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, II, 114, 134 et suiv.

Boursault. Citations de ses deu

comédies: *Les fables d'Ésope*, I, 46-52, 421 ; *Ésope à la Cour*, I, 53-59.
Buffon. Citation de son *Discours sur la nature des animaux*, II, 121.
Calton, fabuliste anglais. L'Abeille, la Fourmi et le Moineau franc, II, 370.
Collin d'Harleville. Citation des *Châteaux en Espagne*, II, 80.
Commines. L'Ours et les trois Compagnons, II, 73.
Commire (le Père). Le Soleil et les Grenouilles, II, 219-222. Citation relative à Louis XIV, II, 226.
Coquerel (Athanase). Citation d'une homélie, I, 437.
Corrozet. Le Cerf et les Bœufs, I, 257.
Denham, voyageur anglais. Citation, I, 224.
Derbigny. La Girouette et le Paratonnerre, II, 447.
Desbillons (le Père). La Grenouille, la Couleuvre, la Cigogne et le Lézard, II, 315.
La Biche et le Bœuf, II, 317.
L'Anier et l'Ane, II, 323.
Le Buisson et la Brebis, II, 325.
Le Chien et son Maître, II, 326.
La Goutte d'eau, la Mer et l'Huître, II, 328.
Les deux Apodes, II, 329.
Le Moucheron, II, 331.
Dorat. Le Novateur, II, 341.
Ésope. Le Lion, l'Ane et le Renard, I, 39-40.
Euripide. Citation d'une scène du *Cyclope*, I, 428.
Fables orientales. Le Roi et le grand Tambour, I, 99.
Les deux Oies et la Tortue, I, 104.
Le Hibou et le Perroquet, I, 108.
Cahla-Sarma et l'Écrevisse, I, 113.
Le Roi et l'Éléphant, I, 114.
L'Éléphant et les Rats, I, 116.
Le Corbeau, le Serpent, le Brahme et l'Écrevisse, I, 119.
Le Brahme, le Crocodile, l'Arbre, la Vache et le Renard, I, 121.
Fabliaux. Le Chevalier et le Renard, I, 191.
Les deux Aveugles, I, 194.
La Femme et sa Vache, I, 196.
Saint Pierre et le Jongleur, I, 200.
Le Vilain qui conquiert paradis par plaidoyerie, I, 204.
Le Loup qui veut faire son carême, 207.
Le Loup et le Mouton, I, 208.
Le Lion malade, le Loup et le Renard, I, 210.
Le Loup vice-roi, I, 215.
Le Taon qui se pose sur un Mulet, I, 222.
Faërne. Le Renard et le Singe, I, 230.
Mercure et le Statuaire, I, 234.
Les Grives, I, 236.
Les Arbres et le Buisson, I, 240
Le Chat et le Coq, I, 420.
Fénelon. Les Sages de la Grèce, I, 28-31, 33-35.
Version latine sur la mort de la Fontaine, I, 372.
Dialogue d'Ulysse et de Grillus, II, 172.
Histoire d'une Vieille reine et d'une jeune Paysanne, II, 236.
Fieubet (de). Les Syrènes et Ulysse, II, 228.
Florian. La pauvre femme de Zehra, I, 101.

Citation d'*Estelle*, II, 284.
Citation de son théâtre, II, 294.
Le Cheval et le Poulain, II, 296.
Le Perroquet confiant, II, 297.
Le Château de cartes, II, 299.
Les Singes et le Léopard, II, 300.
Le Pacha et le Dervis, II, 302.
La Fable et la Vérité, II, 305.
Flourens. Citations de son ouvrage sur l'Instinct et l'intelligence des animaux, II, 117, 124-127.
Fontenelle. Citation de l'*Origine des fables*, II, 97.
Furetière Le Soleil et les Grenouilles, II, 224.
Citation d'un *factum* contre la Fontaine, II, 225 et 473.
Fuselier. Citations des *Animaux raisonnables*, 467 et 472.
Gay, fabuliste anglais. La Fourmi en charge, II, 350.
Citation de son opéra du *Gueux*, II, 355-358.
Le Renard mourant, II, 363-365.
La Cour de la Mort, II, 366.
Les deux Corneilles, le Fossoyeur et le Ver de terre, II, 367.
Gellert, fabuliste allemand. Citations diverses, II, 401-412, 423.
Histoire du chapeau, II, 418-420.
Le Père mourant, II, 421.
Le Spectre, II, 425.
Gelli. Citations de la *Circé*, II, 160.
Gérando (de). Le Dindon et les Canards sauvages, II, 459.
Gherardi. Citations de son théâtre, II, 289-291.
Giraudeau (le Père). Le Pénitent du Pape, I, 144.
Grainville. Le Plaisir, l'Espérance et la Pudeur, II, 203.
Grécourt. Le Papillon et les Tourterelles, II, 230.
Grenan. Préface de sa tragédie de *Joas*, II, 308.
Grimm. Le Fleuve et les Ruisseaux, II, 337.
Gueroult (Guillaume). Le Lion, le Loup et l'Ane, I, 269.
Halévy (L.). Le Feu d'artifice, II, 450.
Haudent (Guillaume). Le Chêne et le Roseau, I, 259.
La Confession de l'Ane, du Renard et du Loup, I, 265.
Herder. Les trois Amis, II, 431.
Hérodote. Le Joueur de flûte et les Poissons, I, 3.
Hésiode. L'Épervier et le Rossignol, I, 25.
Hugo (Victor). L'Enfant. I, 282.
Jérémie. Citation, I, 95.
Johnson (Samuel). Le vieux Vautour, II, 371-374.
Joinville. Citation de ses Mémoires, II, 27.
Josèphe (Flavius). Le Blessé et les Mouches, I, 4.
Krummacher, poëte allemand. Le Temple de Memphis, II, 427.
La Bruyère. Le Riche et le Pauvre, II, 38.
Lacretelle (De). Citation sur Florian, II, 287.
La Fontaine. Le Milan et le Rossignol, I, 26.
Le Chien et le Loup, I, 67.
La Besace, I, 91.
La Tortue et les deux Canards, I, 105.
L'Homme et la Couleuvre, I, 126.
Le Dépositaire infidèle, I, 189.
Le Lion, le Loup et le Renard, I, 213.
La Cour du Lion, I, 218.
La Mouche du Coche, I, 224.
Les Oreilles du Lièvre, I, 231.
Le Lion et le Moucheron, I, 245.

Le Lion et le Rat, I, 251.
Le Renard, le Loup et le Cheval, I, 255.
L'Œil du Maître, I, 258.
Le Chêne et le Roseau, I, 261.
Les Animaux malades de la peste, I, 272.
Le Florentin, I, 331.
Le Renard anglais, I, 349.
Le Songe d'un habitant du Mogol, I, 385.
Le Pouvoir des fables, I, 388.
La Mort et le Malheureux, I, 404.
La Mort et le Bûcheron, I, 405.
La Grenouille et le Bœuf, I, 410.
Le Loup et l'Agneau, I, 417 et 418.
Conseil tenu par les Rats, I, 427.
La Chauve-souris et les deux Belettes, I, 429.
La Lice et sa compagne, I, 433.
Les deux Taureaux, I, 436.
Le Gland et la Citrouille, I, 442.
Le Renard, les Mouches et le Hérisson, I, 447.
Citations relatives à Fouquet, I, 287 et suiv.; à madame de la Sablière, I, 302-308, 352; à diverses personnes de la cour, 313-324; à l'Opéra, I, 328.
Citations sur l'imitation en littérature, I, 396 et 397.
Lettre à Saint-Évremond, I, 358.
Lettres à Maucroix, I, 286 et 370.
Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat, II, 6.
Les Deux Amis, II, 8.
La Mort et le Mourant, II, 15-19.
Le Vieillard et les Jeunes Gens, II, 23.
L'Éléphant et le Singe de Jupiter, II, 31.
L'ingratitude et l'injustice des hommes envers la Fortune, II, 36.
La Fortune et l'Enfant, II, 41.
L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit, II, 43.
Le Juge, l'Hospitalier et le Solitaire, II, 48.
Le Charretier embourbé, II, 51-52.
L'Avantage de la Science, II, 54.
Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils d'un roi, II, 56.
Le Paysan du Danube, II, 64.
Le Rat qui s'est retiré du monde, II, 65.
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf, II, 68 et 69.
L'Ours et les deux Compagnons, II, 76.
La Laitière et le Pot au lait, II, 76.
Le Savetier et le Financier, II, 81.
La Jeune Veuve, II, 83.
La Fille, II, 85.
Le mal marié, II, 87.
Discours à madame de la Sablière, II, 112-131.
Les Deux Pigeons, II, 139.
La Chatte métamorphosée en Femme, II, 145.
La Souris métamorphosée en Fille, II, 147.
Les Compagnons d'Ulysse, II, 154.
L'Huître et les Plaideurs, II, 190.
Le Chat et le Renard, II, 210-213.
Le Lion devenu vieux, II, 219.
Le Soleil et les Grenouilles, II, 223.
L'Écrevisse et sa Fille, II, 245.
Le Loup devenu Berger, II, 246.
Le Loup et les Bergers, II, 247.
L'Homme et la Puce, II, 265.
Lamartine (De). Citation de son *Voyage en Orient*, II, 29.

Lamotte. Citations diverses, II, 250-264, 268, 272.
La Magicienne, II, 264.
Mercure et les Ombres, II, 266.
La Valette. Le Chêne et le Lierre, II, 452.
Le Jeune Lapin et le Renard, II, 455.
Le Bailly. Le Gouvernail et les Rames, II, 342.
Le Chameau et le Bossu, II, 344.
La Vénus de Zeuxis, II, 345-346.
Le Derviche et le Sultan, II, 346.
Lebrun. Alexandre et Bucéphale, II, 312.
Leibnitz. Citation, II, 115.
Lenoble. Le Serpent et le Hérisson, I, 45.
Le Chien gras et le Chien maigre, I, 70.
La Cigale et la Fourmi, I, 409-410.
Le Renard et le Loup, II, 234.
Léonard. Les Plaisirs du rivage, II, 280.
Le Village détruit, II, 281-282.
Lessing. Le Chêne et le Renard, I, 263. La Poule aveugle, II, 384.
La Brebis du Pauvre, II, 389.
Les Furies, II, 393.
Les Moineaux francs, II, 395.
L'Arrivée d'Hercule dans l'Olympe, II, 396.
Jupiter et le Cheval, II, 398.
Lille (De). La Vérité à la Sorbonne, II, 336.
Lyell (Charles), géologue anglais. Le Génie des temps, II, 378.
Marot. Le Lion et le Rat, I, 248-253.
Martial. Citation d'une épigramme, I, 413.
Maucroix (De). Lettre à la Fontaine, I 371.
Ménage. Le Vieux Lion, II, 217.
Milton. Le Fermier et le Propriétaire, II, 216.
Molière. Citation des *Femmes savantes*, II, 48.
Montaigne. Citation de ses *Essais*, II, 141-142.
Montpensier (Mlle de). Citation de ses *Mémoires*, I, 431.
Neufchâteau (François de). Le Paysan et son Seigneur, II, 443.
Olympiades (L'auteur des). Citation, I, 441.
Ovide. Citations des *Métamorphoses*, I, 380-381.
Ozanam. Citation sur saint François d'Assise, I, 148-149.
Pantaleo Candidus. Le Diable et l'Usurier, I, 243.
Le Lion et le Moucheron, I, 244.
La Lice et sa Compagne, I, 434.
Pardies (Le Père). Citation de son *Traité de la Connaissance des bêtes*, II, 131.
Pavillon. Citations, II, 196-199
Le Gentilhomme de l'arrière-ban, II, 200.
L'Honneur, le Feu et l'Eau, II, 202.
Pelletan (Eugène). Citation sur les femmes, I, 412-413.
Pellisson. Le Passant et la Tourterelle, II, 231.
Perrault. Le Chat et le Coq, I, 419.
Phèdre. Le Chien et le Loup, I, 64-66.
Les Grenouilles qui demandent un roi, I, 76.
Les Chèvres et les Boucs, I, 79.
Démétrius de Phalère, I, 81
La Corneille et la Brebis, I, 82
Le Berger et la Chèvre, I, 84.
Philostrate et **Apollonius de Tyane**. La légende d'Ésope, I, 36-38.

Porchat. La Vigne et l'Ormeau, II, 434.
Le Monarque et ses Conseillers, II, 436.
Pouget (l'abbé). Citations sur la conversion de la Fontaine, I, 362, 365.
Quesnel (le père). La mort chrétienne, II, 20.
Regnier. Le Loup, la Lionne et le Mulet, I, 253-254.
Regnier-Desmarais (L'abbé). La Raison et l'Autorité, II, 273-274.
Richer. Le Lion, l'Ane et le Renard, I, 40.
La Couleuvre et le Hérisson, I, 45.
L'Éléphant et le Singe, II, 268.
Le Cheval, le Chien, le Bœuf et l'Éléphant, II, 270.
Les Echasses, II, 272.
Roman du Renard (Le). Citations, I, 151-187.
Rousseau (J. J.). Son opinion sur les fables de la Fontaine, I, 69.
Citation de l'*Émile*, II, 59.
Analyse de la fable du Renard et le Corbeau, II, 99.
Citation du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, II, 158.
Saint-Augustin. La Fourmi, I, 406.
Saint-Évremond. Citations diverses, I, 327, 335, 348, 392..
Schiller. La Mort, II, 20.
Schubert, poëte allemand. Le Remercîment singulier, II, 429.
L'Arabe dans le désert, II, 430.
Senecé. Les Travaux d'Apollon, II, 205.
Orphée, II, 207.
Le Chat et le Renard, II, 208-213.
Sénèque le tragique. Citation, I, 405.
Swift. Citation de son pamphlet contre l'Abolition du christianisme, II, 360-363.
Taine. Son opinion sur le rôle des animaux dans la poésie, I, 147.
Taylor (Jérémie). Abraham et le Vieillard, II, 377.
Tramblay (Du). La Brebis, II, 439.
Tremblay (Louis). Le Canard et les Poussins, II, 463-464.
Pauvre Petit ! II, 465.
Verger (L'abbé). Réponse à la Fontaine, I, 355.
Vergier. Citations, II, 193-195.
Viennet. L'Os à ronger, II, 453.
Les Deux Almanachs, II, 456.
Virgile. Citation de ses *Géorgiques*, I, 387.
Voltaire. Le Lion et le Marseillais, II, 156 et 468.
Le Loup moraliste, II, 243.
Walckenaër. Citations relatives à la Fontaine, I, 295-297. Récit de la conversion de la Fontaine, I, 363-368.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny